LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE, REVEUES SUR LES...

Digitized by Google

6
30-B
6
8 L
1
S.s.

Digitized by Google

Digitized by Google

6.8.L.1

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE,

REVUES SUR LES MSS.

ET

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES

ET LE SUPPLEMENT DES COMPARAISONS

qui ont été perdues.

ON Y A JOINT LES TESTES QUE L'ON A PU TROUVER

ET

Une Table generale des Matieres.

Par M. DACIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Académie Françoise, & Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

TOME I.

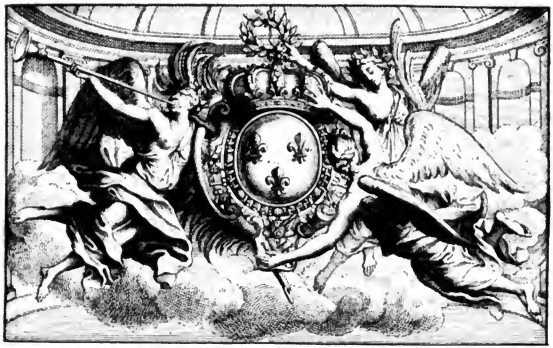
A PARIS,

Chez { MICHEL CLOUSIER, Quay de Conty, à la Charité.
NICOLAS GOSSELIN au Palais, à l'Envie.
CLAUDE ROBUSTEL, rue S. Jacques, à l'Image S. Jean.
ET
PIERRE-MICHEL HUART, au Palais, au Grand Cirus.

M. DCCXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google



AU ROY.

SIRE,

Quoyque VOSTRE MAJESTE', *pour devenir un Grand Roy, n'ait besoin que des exemples que luy fournit son Auguste Maison, & que parmy les Rois ses Ayeux Elle trouve des modeles parfaits de toutes les vertus, je me flatte que l'Ouvrage que j'ay l'honneur de luy presenter ne luy sera pas inutile. Vous y trouverés,* SIRE, *les mesmes regles, les mesmes principes que ces Grands Rois ont suivis, & vous y verrés que dans tous les temps c'est la vertu seule qui a fait la veritable grandeur des Princes, & que la posterité, tousjours juste, ne rend hommage, ni à leurs richesses, ni à la pompe de leur Cour, ni à l'estenduë de*

Digitized by Google

leurs Estats, ni à leurs victoires; mais à leur sagesse & à la justice avec laquelle ils ont gouverné les peuples qui leur ont esté soumis.

LOUIS LE GRAND, *vostre Bisayeul, dont la gloire vivra tousjours, persuadé qu'un Roy doit estendre ses soins pour ses sujets au-delà de la mort mesme, a employé les derniers moments de sa vie à asseurer nostre bonheur en choisissant pour vostre éducation les hommes les plus capables de vous former par de grands preceptes, & de vous rendre un Prince accompli. Par ce choix, auquel la Pieté a présidé, ce Heros Chrestien en rendant le dernier soupir, a eu la consolation de voir d'avance les Vices s'esloigner de vostre Thrône, & les Vertus y prendre place & s'y asseoir avec vous.*

Le temps approche, SIRE, *où le Grand Prince, que la Providence a fait le Dépositaire de vostre Autorité Royale pendant vostre minorité, aura la satisfaction de vous remettre ce precieux dépost.* V. M. *va regner par elle-mesme, & pour soustenir le poids de la Royauté elle aura besoin d'amis fidelles.*

En voicy cinquante, SIRE, *qui s'offrent à* V. M. *& quels amis! de grands Legislateurs, des Rois, des Empereurs, des Generaux d'Armée, qui tous ont rempli la terre du bruit de leur Nom: des amis qu'aucune passion ne portera jamais à vous rien déguiser, & qui tousjours sinceres vous diront la verité sur toutes vos actions & sur tous vos desseins, & la verité confirmée par leur exemple.*

VOSTRE MAJESTE' a souvent tesmoigné un impatient desir de les avoir auprés d'Elle. Cette impatience promet, SIRE, *que vous quitterés quelquefois la brillante Cour, que l'élite de la jeune Noblesse de France forme autour de Vous, & qui donnera un jour à vostre Regne de grands Capitaines, & des hommes capables de servir l'Estat, & que vous prendrés plaisir à vous entretenir avec ces Heros des deux plus celebres & plus vertueuses Nations du monde. Ce commerce,* SIRE, *ne vous sera pas infructueux; Ils vous donneront d'excellents conseils sur la guerre, sur la paix, sur la politique & sur l'amour des Lettres, qui seules peuvent éterniser la gloire d'un heureux Regne. Ils vous diront,* SIRE, *qu'un Royaume est pour un Prince sage un vaste champ pour y*

Digitized by Google

faire de grandes & de belles actions ; que bien regner, c'eſt rendre à Dieu le plus agreable de tous les cultes ; que le principal devoir d'un Roy, c'eſt de rendre ſes ſujets heureux ; mais qu'il ne doit pas borner là ſon ambition, & qu'il doit la porter à faire auſſi le bonheur de ſes Voiſins, car un grand Roy eſt un bien pour tous les hommes. Son Regne eſt comme un Fleuve majeſtueux qui ne ſe contente pas d'enrichir les lieux de ſon origine, mais qui porte la richeſſe de ſes eaux dans toutes les contrées qu'il traverſe.

VOSTRE MAJESTE' eſt naturellement ſi touchée de tout ce qui eſt beau, qu'elle ſera charmée des grandes actions & des grands ſentiments qu'elle lira dans ces vies. Elle ſera frappée de l'eſclat des Triomphes de Paul Emile, de Fabius, de Flamininus, de Lucullus, de Pompée & de Ceſar. Vous avés, SIRE, *un moyen infaillible & plus court de vous aſſeurer une gloire plus flatteuſe & plus ſolide, c'eſt d'aimer vos peuples, & de faire croiſtre l'amour qu'ils ont desja pour vous. Par là,* SIRE, *toute voſtre vie ſera un triomphe continuel ;* V. M. *ne paroiſtra jamais en public qu'elle n'attire aprés Elle les cœurs de ſes Sujets & des Eſtrangers, qui tous à l'envi la combleront de benedictions & de loüanges. Tous les Triomphes Romains égalent-ils un tel Triomphe ? Non,* SIRE, *& Flamininus luy-meſme, qui avoit triomphé du Roy Philippe, & dont le Triomphe avoit eſté un des plus riches & des plus ſuperbes, eſtoit moins flatté de cet honneur, que du plaiſir d'avoir briſé les fers de la Grece, & d'avoir fait ſervir ſa victoire à rendre à tant de peuples leur liberté.*

Les Rois, SIRE, *ne ſont l'image de Dieu qu'autant qu'ils font de bien aux hommes, qu'ils les ſoulagent, qu'ils les défendent, qu'ils les protegent. Nous voyons desja ces traits divins eſclater dans* V. M. *Elle eſt pleine de compaſſion pour les malheureux, & tousjours diſpoſée à les ſecourir. Quelle eſperance pour vos ſujets ! Ils attendent de Vous,* SIRE, *tous les biens qu'on peut attendre d'un Roy qui ſe regarde pluſtoſt comme le Pere, que comme le Maiſtre de ſes peuples, & ils eſperent que par vos*

Digitized by Google

bienfaits vous meriterés tous les plus glorieux titres que les Peuples reconnoissants ont donnés aux Princes, qui ont fait consister leur Grandeur dans la felicité publique.

VOSTRE MAJESTE' s'estonnera sans doute que parmy les vies qui sont dignes d'estre imitées, Plutarque presente celles de Marius, de Sylla, de Demetrius & d'Antoine, qui n'offrent presque que des exemples à fuir. Ils avoient de grandes qualités; ils estoient pleins de valeur & grands Capitaines, & ils ont fait des Exploits tres-glorieux; mais ils les ont ternis par leurs vices. Plutarque vous fera entendre, SIRE, qu'il ne les a meslés parmi ses Hommes Illustres, que parce que l'amour de la vertu croist & se fortifie par l'horreur du vice, & qu'il a cru que ceux qui liront avec discernement, seront plus Zelez Spectateurs & plus ardents imitateurs des plus belles & des plus vertueuses vies, quand ils connoistront celles qui sont mauvaises & detestées de tout le monde.

Plutarque presente donc icy à V. M. *un miroir fidelle. Vous le consulterés, SIRE, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour conformer vos mœurs & vos actions à tout ce qu'il y a de plus beau, de plus loüable & de plus digne d'un Roy. Par ce moyen, SIRE, vous aurés toutes les grandes qualités de ces Heros, sans avoir aucun de leurs défauts; & en les perfectionnant par une pieté solide, vous resjouirés la terre par vos vertus.*

Pendant que V. M. *s'occupera de cette estude si digne d'Elle, je vous prepare, SIRE, d'autres Ouvrages qui ne vous seront pas moins utiles, & tous les moments de ma vie employés à vostre service, seront autant de preuves de mon zele & de la passion avec laquelle je souhaite que* V. M. *soit tousjours l'amour & les delices de ses Sujets, & l'admiration de tout le monde. Je suis avec un tres-profond respect,*

SIRE,

De Vostre Majesté,

Le tres-humble, tres-obéissant
& tres-fidelle serviteur & sujet,
DACIER.

PREFACE.

UNE des plus grandes marques de folie que Democrite trouvoit dans les hommes, c'eſt qu'ils ne daignent pas s'inſtruire de ce qui s'eſt fait avant eux, & que le long âge du monde leur eſt une leçon inutile, parce qu'ils ne s'en ſervent pas comme ils devroient pour profiter de tant de grands exemples dont l'Hiſtoire conſerve le ſouvenir, & pour tirer de ce qui eſt arrivé des conjectures de ce qui doit arriver encore. Ce Philoſophe en faiſant par là l'éloge de l'Hiſtoire en general, fait particulierement celuy de Plutarque, qui eſt le plus utile de tous les Hiſtoriens, & qui poſſede parfaitement tous les talents neceſſaires pour corriger & pour inſtruire. C'eſt le livre, non ſeulement de tous les hommes, mais de tous les âges ; car il eſt peut-eſtre le ſeul qui puiſſe amuſer tres-utilement les enfants, dans le meſme temps qu'il peut occuper tres-ſolidement les hommes. Il n'y a point de poëſie où l'art ſoit mieux employé, & qui ſoit plus admirablement diverſifiée. Plutarque a ſeul cet avantage, qu'à la verité de l'Hiſtoire, il joint tous les agréments qu'on croyoit que la Fable ſeule pouvoit fournir, & que ſes narrations ſont animées par tout des preceptes de la plus haute Philoſophie, qu'il humaniſe, s'il eſt permis de parler ainſi, & dont il ſe ſert tres-à-propos pour rendre generales des actions particulieres, afin qu'elles conviennent à tout le monde, & que tout le monde puiſſe en profiter. Il ne nous peint pas ſeulement les hommes tels qu'ils ſont dans le pu-

blic, ce n'eſt les monſtrer que d'une maniere tres-imparfaite, il nous les fait voir tels qu'ils ſont dans le particulier, où ils ne different point d'eux-meſmes, & où par conſequent ils ſont plus prés de nous, & c'eſt ce qu'il y a de plus utile; car par là nous voyons leurs mœurs, leurs paſſions, enfin toutes leurs inclinations à nud, & nous pouvons démeſler la verité d'avec le maſque & l'apparence, & diſtinguer ce qui eſt proprement à eux, de ce que la Fortune leur preſte. Si Plutarque ne nous avoit donné que les vies des grands hommes qui nous ſont inconnus, & dont nous n'avons que ce qu'il en a eſcrit, nous l'admirerions ſans voir encore toutes les merveilles de ſon art, & toute l'eſtenduë de ſon genie; mais il nous fait connoiſtre ceux dont l'antiquité a le plus parlé, dont nous avons les plus beaux ouvrages, en un mot, ceux que nous connoiſſions, & voilà ce qui me paroiſt de plus admirable. Auſſi ne craindray-je point de dire, deuſt-on m'accuſer de m'exprimer trop poëtiquement dans une Preface, que ſi l'on compare ſes vies avec celles qu'on a faites avant & aprés luy, on y trouvera la meſme difference qui eſtoit entre la ſtatuë miraculeuſe de Pygmalion, & celles de tous les autres Sculpteurs; ces dernieres paroiſſoient vivantes, & l'autre l'eſtoit. Tout eſt vivant de meſme dans Plutarque, ce ne ſont pas des Hiſtoires qu'on lit, ce ſont ces grands hommes meſme qu'on voit & qui parlent.

L'excellence de cet Ouvrage, & l'utilité dont il eſt, m'ont excité à en entreprendre une nouvelle traduction, perſuadé que dans ce genre on ne ſçauroit rendre au Public un plus grand ſervice. Mais avant que de m'engager dans un travail ſi difficile & ſi long, je crus

Digitized by Google

qu'il falloit esprouver son gouſt par l'essay d'un volume, afin que s'il en estoit content, j'en eusse plus de courage pour continuer, & s'il ne l'estoit pas, que je m'espargnasse une peine inutile, & que je tournasse ailleurs mes estudes & mon application. C'est ce que je fis il y a plus de vingt-cinq ans en donnant les six premieres vies. Il me parut bien-tost que les gens de bon gouſt n'avoient pas desapprouvé mon travail, & qu'ils en demandoient la suite. C'est ce que j'ay fait. Je n'ay espargné ni soin ni peine pendant plusieurs années pour rendre cet Ouvrage plus agreable & plus utile qu'il ne l'a esté jusqu'icy, & j'ay lieu d'esperer que mes efforts ne seront pas vains. Le Public auroit esté plustost obeï si je ne m'estois trouvé indispensablement obligé d'interrompre mon travail pour donner d'autres ouvrages. C'est ce qui a retardé l'execution de ce grand dessein.

Toutes les oppositions & toutes les contradictions que cette traduction aura à essuyer de la part de ceux qui admirent celle d'Amiot dans les endroits mesmes qu'ils n'entendent point, me sont connuës, & j'y ay souvent respondu. Mais j'aimerois bien mieux laisser descouvrir mes raisons à ceux qui prendront la peine de conferer mon Ouvrage avec celuy de ce grand homme, que de les estaller dans une Preface, où la modestie persuade peu, & où la moindre liberté offense tout le monde. Cependant de peur qu'on ne me condamne sans m'entendre, voicy une petite apologie, ou plustost la justification de ce nouveau travail.

Je suis bien éloigné de vouloir rabaisser le merite de la traduction d'Amiot; parmi ses plus zelés partisans, il n'y en a point qui luy rende plus de justice. Le genie

Digitized by Google

de noſtre Langue luy a eſté parfaitement connu, il a des phraſes tres-naturelles & tres-Françoiſes, & un tour tres propre & tres-élegant. Je diray meſme qu'il eſt le premier qui ait ſenti combien noſtre Langue eſtoit capable de nombre & d'harmonie. La plus grande marque de la force & de la beauté de ſon ſtyle, c'eſt que tous les efforts du temps, c'eſt-à-dire, une infinité de vieux mots & beaucoup de phraſes qui ne ſont plus d'uſage, n'empeſchent pas qu'il n'ait encore de la grace & qu'il ne conſerve en beaucoup de choſes toute la fleur de la nouveauté. On peut dire de ſa maniere d'eſcrire, ce que Terence dit d'une belle perſonne qu'on avoit trouvée avec de meſchants habits, & dans un eſtat fort negligé,

Ni vis boni
In ipſa ineſſet forma, hæc formam extingueret.

Phorm. Act. 1. Sc. 2. *Si elle n'avoit eu un fonds de beauté à ne rien craindre, tant de choſes ſi deſavantageuſes n'auroient pas manqué de l'eſteindre & de l'effacer.* Mais il ne faut pas paſſer ces bornes, car de louer ce ſtyle dans ce qu'il a de trop negligé, de vieux, & d'entierement hors d'uſage, c'eſt tomber preſque dans l'enteſtement de ceux, dont Horace parle, qui trop amoureux du vieux langage, juroient que les Muſes meſmes avoient dicté ſur le Mont d'Albe les Loix des douze Tables, les Livres des Pontifes, & les antiques volumes des Devins, qui n'eſtoient preſque plus intelligibles.

Epiſt. 1. Liv. 2.

En effect il y a plus de cinquante ans qu'un des plus grands admirateurs d'Amiot, & un des meilleurs Juges que la France ait eus ſur ces matieres, a avoué que la moitié de ſes phraſes & de ſes expreſſions n'eſtoient

Digitized by Google

plus Françoiſes, & qu'on ne pouvoit plus s'en ſervir. Depuis cinquante ans on a retranché encore une grande partie de cette autre moitié ; ainſi voilà une traduction qui a merité l'eſtime de ſon ſiecle & du noſtre, dont cependant les trois quarts ſont dans une langue qu'on ne parle plus. Ce n'eſt pas la faute du Traducteur, c'eſt le ſort de toutes les Langues vivantes, elles ne font que paſſer. Quand on voit les changements qui arrivent à ce qu'il y a de plus fort & de plus ſolide dans la nature, peut-on eſperer que la beauté d'une langue ſubſiſtera tousjours, & que la grace des mots ſera à l'eſpreuve des ſiecles ? Il faut donc s'oppoſer à ce torrent des choſes humaines en renouvellant celles qui peuvent eſtre utiles, & que le temps ſe haſte de nous ravir.

Mais, dit-on, ce vieux langage donne à ces vies de Plutarque la meſme force que le temps donne quelquefois à des tableaux, dont il releve la beauté, & fait qu'on prendroit preſque pour des originaux de ſimples copies. Ce n'eſt là qu'une illuſion. Le temps peut bien adoucir ou rembrunir les teintes, ou le coloris d'un tableau, & le rendre plus naturel & par conſequent plus parfait, mais il ne peut que gaſter une Langue vivante, parce que la beauté des Langues vivantes conſiſte tousjours dans la nouveauté & dans la grace de l'uſage. D'ailleurs quand on regarde Amiot comme Traducteur de Plutarque, cette idée d'original s'évanoüit. Quelle malheureuſe condition ne ſeroit-ce point pour nous & pour les grands hommes dont Plutarque a eſcrit les vies, que la Langue d'Amiot fuſt devenuë la Langue dont il faudroit ſe ſervir toutes les fois qu'on

Digitized by Google

parleroit de leurs actions? Il n'eſt pas mal-aiſé de ruiner cette imagination par un exemple ſenſible : Plutarque & Quinte Curce ont eſcrit la vie d'Alexandre ; Amiot a traduit celle de Plutarque, & Vaugelas celle de Quinte-Curce. Quoyqu'il y ait une grande difference entre celle de Quinte-Curce & celle de Plutarque, & que celle-cy ſoit infiniment ſuperieure à l'autre, & que d'ailleurs dans le ſtyle de Vaugelas il y ait beaucoup de phraſes qui ont vieilli, quantité d'autres qui ſont ou baſſes ou familieres, & des fautes meſme contre l'original, cependant il n'y a perſonne qui ne liſe cette vie avec plus de plaiſir dans la Langue de Vaugelas, que dans celle d'Amiot, & par conſequent cette derniere n'eſt pas neceſſairement conſacrée à eſcrire les vies de ces hommes illuſtres.

Ce vieux langage n'eſt pas ſeulement obſcur & deſagreable, il eſt encore dangereux pour les mœurs, en ce qu'il peint les choſes d'une maniere trop libre, & qu'il s'y trouve quelques termes qui ont aujourd'huy une ſignification peu honneſte, qu'ils n'avoient pas du temps d'Amiot.

Mais quand il n'y auroit d'autre danger que de corrompre le langage des jeunes gens, il ſeroit tousjours d'une extrême neceſſité de leur donner ce threſor ſous une autre forme ; car ils perdront tousjours plus qu'ils ne gagneront, ſi dans leurs eſtudes on leur laiſſe negliger leur langue, qui eſtant une des principales parties & le fondement meſme de l'éloquence, doit eſtre cultivée avec beaucoup de ſoin. On ne ſçauroit commencer de trop bonne heure à leur en faire connoiſtre la pureté, l'élegance & la delicateſſe. Quintilien veut

Digitized by Google

qu'on donne aux enfants qui ſont à la mammelle des nourrices qui parlent purement. A plus forte raiſon quand ils ſont dans un âge plus avancé, doit-on ne leur mettre entre les mains que des Livres qui ſoient purement eſcrits. Pourquoy les accouſtumer à un langage qu'ils doivent deſapprendre, ou qu'ils ne doivent pas parler?

On m'a auſſi objecté le peu d'honneur qui peut me revenir d'une entrepriſe desja faite avec beaucoup de ſuccés, & cette objection n'a rien de ſolide. En matiere d'ouvrages la gloire doit tousjours ſe meſurer par l'utilité que les hommes en recevront. Celuy-cy ſera aſſés glorieux pour moy, s'il leur eſt utile. Cependant comme il n'y a rien de plus mortifiant, ni de plus capable d'abattre le courage & l'eſprit, que de n'oſer eſperer de plaire aux gens du premier ordre, j'avouë que j'aurois eſté rebuté de ce travail, s'il n'y avoit eu dans la traduction d'Amiot que le vieux langage à reprendre; mais je prendray la liberté de dire qu'il y a de grandes obſcurités, je diray meſme, puiſque d'autres l'ont desja dit, qu'il y a beaucoup de fautes. Veritablement il y en a moins qu'on n'en devoit attendre de la longueur & de la difficulté de l'ouvrage, & du temps où il a eſté fait, c'eſt-à-dire, du temps où les Lettres ne faiſoient que de renaiſtre; mais il y en a qui meritent d'eſtre corrigées, & il eſt certain, au jugement des ſages, qu'il n'eſt pas moins glorieux de corriger ce qui eſt mauvais, que de donner le premier ce qui eſt bon; car c'eſt l'effect de la meſme intelligence.

D'ailleurs c'eſt icy un deſſein tout different de celuy d'Amiot. Ce grand homme s'eſt contenté de don-

Digitized by Google

ner une ſimple traduction, & j'y adjouſte des remarques où je me ſuis propoſé d'expliquer tout ce qui merite d'eſtre eſclairci, & qui doit neceſſairement arreſter un Lecteur peu inſtruit de l'antiquité, qui lit avec jugement, & qui veut entendre ce qu'il lit & profiter de ſa lecture, & c'eſt ce qu'on n'a pas encore fait. Il y a peu de gens à qui ce travail ne fuſt utile, ſi l'on s'en eſtoit bien acquitté. Il le ſeroit du moins aux enfants, qui à dix ans pourroient avoir lu Plutarque & avoir acquis une partie des connoiſſances qui leur ſont neceſſaires pour la ſuite de leurs eſtudes, dont le ſuccés dépend de ce fondement.

Je ſçay bien que parmi les partiſans d'Amiot il y en a quelques-uns, qui non ſeulement ſouſtiennent ſa traduction, mais qui prétendent meſme que Plutarque n'a pas beſoin de remarques pour eſtre entendu, & il n'y a rien de plus inſouſtenable. Je ſuis bien perſuadé que les remarques ſont inutiles aux ſçavants; mais il y a tant de lecteurs qui ne le ſont pas, pourquoy les priver de ce qui peut les inſtruire? Il y a dans Plutarque une infinité de choſes que la traduction d'Amiot ne ſçauroit faire entendre, car outre qu'il s'eſt trompé en beaucoup d'endroits, il y a dans le texte quantité de paſſages corrompus, il y en a d'autres qui ſont tirés des eſcrits des Poëtes & de ceux des Philoſophes, & dont la force & la grace ne peuvent eſtre bien ſenties par la pluſpart des hommes que quand elles ſont expliquées. Enfin il y en a qui renferment des ſens fort difficiles à développer, ſoit par les alluſions qu'ils font à des couſtumes anciennes fort cachées, ſoit par le rapport qu'ils ont à des faits qui ne ſont pas fort connus.

Digitized by Google

connus. Pour bien faire entendre Plutarque il faut donc reformer ce qu'Amiot a mal traduit, corriger les endroits corrompus, expliquer ces passages des Poëtes & des Philosophes, & développer ces sens cachés & ces allusions fines en recourant aux sources. Et cela ne peut estre fait que dans des remarques, qui par là deviennent absolument necessaires. Les juger inutiles & les condamner, c'est blasmer le travail de quantité de sçavants hommes qui se sont appliqués à esclaircir le texte de Plutarque par des notes sçavantes & judicieuses.

Mais pour faire voir combien s'abusent ceux qui croyent que la traduction d'Amiot suffit aujourd'huy & qu'on n'en a pas besoin d'une nouvelle, je n'ay qu'à rapporter icy le jugement qu'en a porté le celebre Auguste de Thou, qui estoit non seulement grand Historien, mais sage & judicieux Critique. Dans le centiéme Livre de son histoire sur l'année 1591. qui fut celle de la mort d'Amiot, il finit ce qu'il dit de luy en Historien sage & grave. *C'est à luy*, dit-il, *que nous devons les Ethiopiques d'Heliodore & les Pastorales de Longus heureusement traduites en nostre Langue, quoyque sans nom d'Auteur. Ces Ouvrages furent comme le prélude où il exerça son esprit; il l'employa ensuite à des travaux plus serieux & plus laborieux, en traduisant Diodore & Plutarque, quoyque le plus souvent avec plus d'élegance que de fidelité, Licet majore plerumque elegantia quam fide redditis.* Une traduction peu fidelle, sur tout d'un Auteur si important, en demande necessairement une qui le soit davantage, & qui responde mieux à son original.

Si une traduction de cette nature paroissoit si desirable il y a six vingts ans à ce sçavant homme, qui en-

tendoit si parfaitement l'original, & qui l'avoit tout noté de sa main, à plus forte raison doit-elle paroistre necessaire aujourd'huy à ceux qui ne sçauroient lire le texte, & aprés tous les changements qui sont arrivés à nostre Langue, qui ont fait que ce qui estoit élegant du temps d'Amiot, ne l'est plus du nostre.

Trente ans aprés que l'histoire de ce grand personnage fut imprimée, M de Meziriac, qui estoit tres-sçavant dans les belles Lettres, & dans la Langue Grecque, & tres-profond dans les Mathematiques, envoya à l'Académie Françoise, dont il avoit l'honneur d'estre, un grand discours sur la Traduction, où il fait voir qu'un des plus seurs moyens d'enrichir nostre Langue, c'est de la faire parler aux plus doctes & aux plus fameux Auteurs de l'antiquité, principalement aux Grecs, qui nous ont donné tous les arts & toutes les sciences à un si haut degré de perfection, que les mediocres esprits de nostre temps ne comprennent qu'avec difficulté ce qu'ils ont escrit, & que les plus excellents ont bien de la peine à adjouster quelque chose à leurs inventions. Et aprés avoir donné à Amiot toutes les louanges qui luy sont deuës, & que les bons Juges luy donneront tousjours, & avoir dignement loué son esprit, son travail & son stile, il prétend monstrer qu'il à fait des fautes tres-grossieres de diverses sortes, dont il donne des exemples. Il adjouste que personne ne revoque en doute qu'il n'y ait beaucoup à redire à son stile, & qu'il ne soit fort esloigné de la pureté de langage qui se voit aux ouvrages de ceux qui estoient alors en reputation de bien escrire, soit que l'on considere les mots inutiles qu'il employe bien souvent, soit

Digitized by Google

que l'on prenne garde à plusieurs de ses façons de parler qui ne sont plus tolerables, tant s'en faut qu'elles ayent bonne grace, & qu'elles contentent l'oreille. Cela est cause, adjouste-t-il, que ceux qui recherchent curieusement les belles paroles, plustost que la doctrine solide, se dégoustent de la lecture de Plutarque, & que ceux qui sont capables de connoistre le fruit qu'on en peut tirer, souhaitent avec passion que cette traduction soit reformée, & qu'on accoustume cet admirable Auteur à parler nostre Langue plus nettement & plus élegamment, afin qu'on puisse le lire avec plus de plaisir & plus de profit; *Non seulement*, dit il, *la beauté du langage a manqué à Amiot, mais encore la fidelité, car il y a plus de deux mille endroits où il a perverti le sens de l'Auteur.*

Voilà une chose assés singuliere & assés remarquable, pour dire cela en passant, un traducteur qui a fait un si grand nombre de fautes, & de fautes si considerables, & à qui la beauté du langage a manqué, a pourtant remporté & merité non seulement l'estime de son siecle, mais encore celle des siecles suivants, où le langage a esté plus parfait. J'en voy deux raisons; la premiere, qu'Amiot a esté de tous les Escrivains de son temps celuy qui a le mieux escrit, qui a le plus approché de la perfection, & qui le premier a mis nostre Langue hors d'enfance & l'a délivrée de la barbarie où elle croupissoit avant luy. La seconde raison plus puissante encore, c'est l'Auteur qu'il a choisi. On voit esclater dans Plutarque tant d'esprit, tant de sagesse, & tant de force de sens, & ses escrits sont remplis de tant de preceptes utiles & necessaires à toutes sortes d'estats & de conditions, qu'il n'estoit pas possible de le presenter à

un siecle qui ne le connoissoit point, que ce ne fust comme une vive lumiere qui venoit tout à coup à esclater parmi les plus espaisses tenebres. Une traduction moins elegante auroit produit le mesme effect.

M. de Meziriac donne de grandes louanges à Amiot, mais il le flestrit ensuite plus qu'il ne le loüe, car il ne se contente pas de dire qu'il n'avoit qu'une mediocre connoissance de la Langue Grecque, & qu'une legere teinture des belles Lettres, qu'il estoit mediocrement initié dans la lecture des Poëtes Grecs, & qu'il estoit peu versé dans les Mathematiques, & peu instruit de la Geographie, il va encore plus loin, car il asseure en propres termes qu'il a fait une si grande quantité de fautes dans sa traduction, que pour les corriger toutes & effacer tant de taches dont il a défiguré Plutarque, ce n'est pas un moindre travail que celuy qu'Hercule soustint quand il nettoya les estables d'Augée. Cela est beaucoup trop fort, & je me croy obligé de défendre Amiot contre une censure si outrée & si injuste.

Il est constant qu'Amiot a fait beaucoup de fautes, comme je l'ay desja dit. Ses fautes sont de deux sortes; les unes ne sont que des minuties, qu'un lecteur, qui n'a qu'une mediocre connoissance, corrige sans peine, & qui ne meritent pas d'estre relevées avec grand bruit. Les autres sont tres-importantes, & demandent d'estre corrigées, mais tousjours avec la moderation qu'on doit garder en parlant d'un homme de ce merite, & qui a le premier défriché cette terre inculte en traduisant en nostre Langue cet ouvrage immense dont l'entrepriſe ne demandoit pas moins de courage, que d'intelligence & de capacité. M. de Meziriac s'est fort

Digitized by Google

eſtendu ſur les premieres, & n'en pardonne aucune, mais il n'a pas relevé toutes les autres. Il luy eſt meſme ſouvent arrivé de faire les meſmes fautes qu'Amiot, & quelquefois auſſi d'en reprendre d'autres qu'Amiot n'a pas faites, & où ce Cenſeur s'eſt luy ſeul trompé.

Par exemple dans la vie de Theſee, vol. 1. pag. 9. il accuſe Amiot de n'avoir pas entendu le Grec, parce qu'il a traduit qu'*Egée reconnut & avoua Theſée pour ſon fils*, au lieu qu'il devoit traduire, qu'*il l'adopta*. Car, dit il, Egee n'avoua pas ſeulement Theſée, mais en outre l'adopta; mais c'eſt luy qui ſe trompe, & Amiot a mieux parlé ſa Langue que luy. On n'a jamais dit qu'un prince qui a un fils naturel, l'adopte pour le reconnoiſtre & le legitimer. Il ſuffit qu'il le reconnoiſſe; l'adoption n'eſt nullement neceſſaire, & la reconnoiſſance ſeule fait la légitimation, παῖδα ποιεῖσθαι Αἰγέως αὐτὸν, ne peut ſignifier icy *adopta*, mais *reconnut & avoua pour ſon fils*, & c'eſt ainſi qu'il faut traduire.

Dans la vie d'Alcibiade, vol. 2. pag. 405. Plutarque dit que *le peintre Ariſtophon ayant peint Nemea qui tenoit Alcibiade couché dans ſon ſein*, &c. Amiot a traduit: *Et ayant le peintre Ariſtophon peint une Courtiſane nommée Nemea qui tenoit Alcibiade aſſis ſur ſon giron* Sur cela M. de Meziriac luy fait un grand proces, & l'accuſe d'avoir corrompu ce paſſage en mettant *la Courtiſane Nemea*, au lieu, dit il, qu'il devoit traduire, *ayant peint la celebrité des Jeux de Nemée*. Mais c'eſt luy qui ſe trompe & qui a fait en cela une tres-lourde faute, comme le ſçavant M. de la Monnoye l'a remarqué avant moy. Nemea eſt icy la celebre Courtiſane Nemea joueuſe de fluſte. Quel ſens y auroit-il à dire qu'Ariſtophon pei-

Digitized by Google

gnit la feſte des jeux de Nemée qui tenoit Alcibiade dans ſon ſein; le ſein d'une feſte eſt d'un ridicule parfait. Ce ſeul paſſage fait voir qu'il eſt ſouvent utile d'adjouſter au texte quelque mot qui en détermine le ſens. Parce que le Grec n'a pas adjouſté *Courtiſane*, M. de Meziriac s'y eſt trompé. Il n'auroit pas fait cette faute, s'il s'eſtoit ſouvenu de ce qu'Athenée rapporte dans ſon XIII. liv. pag. 587. Voicy ce qu'il dit: *Hyperide, dans ſon Oraiſon contre Patrocle, fait mention de Nemea joueuſe de fluſte; & il y a ſujet de s'eſtonner que les Atheniens n'ayent rien dit d'une Courtiſane, qui portoit le nom d'une des aſſemblées les plus celebres, car il eſtoit défendu de donner ces ſortes de noms, non ſeulement aux Courtiſanes, mais auſſi à toutes les autres eſclaves, comme Polomon l'aſſeure dans ſon traité de la Citadelle.* Voilà donc la meſme Nemea Courtiſane & joueuſe de fluſte, dont Plutarque parle, la voilà mentionnée dans les Anciens. Et ce paſſage d'Hyperide nous apprend que ce nom luy fut donné des Jeux Neméens, où apparemment elle avoit brillé par ſa beauté & par ſon art.

Dans la vie de Caton le Cenſeur, vol. III. pag. 357. Plutarque dit qu'une des trois choſes dont Caton ſe repentoit, c'eſtoit ὅτι μίαν ἡμέραν ἀδιάθετος ἔμεινεν, *de ce qu'il avoit laiſſé paſſer un ſeul jour ſans rien faire.* M. de Meziriac prétend que ce n'eſt pas le ſens du paſſage, & qu'Amiot devoit traduire, *d'avoir laiſſé paſſer un ſeul jour ſans avoir fait ſon teſtament.* Voilà un plaiſant repentir; Caton auroit donc voulu faire ſon teſtament fort jeune. Le mot ἀδιάθετος, ſignifie quelquefois *inteſtatus*, mais il ſignifie auſſi, *dérangé, faineant, oiſif.* Henry Eſtienne ne condamne pas cette explication, il ſe contente de dire

que Caton ſe repentoit *d'avoir paſſé un ſeul jour ſans avoir fait quelque choſe de ſerieux*, ou *ſans avoir fait quelque choſe qui concernaſt ſes affaires*. Ce qui revient au meſme ſens, & qui s'accorde parfaitement avec ce que Plutarque nous dit du caractere de Caton qui eſtoit fort avare, & qui regardoit la pareſſe comme la mere de tous les vices. S'il eſt honteux de faire des fautes, il l'eſt encore davantage d'en faire en reprenant les autres.

Le meſme M. de Meziriac eſtoit ſi perſuadé de la neceſſité d'une nouvelle traduction, qu'il l'entreprit & qu'il l'accompagna de ſçavantes remarques, bien convaincu qu'on ne pouvoit s'en paſſer. La mort l'empeſcha d'achever. Il n'y en a eu que quelques vies de faites & de tranſcrites. M. l'Abbé Bignon qui a herité de ſes peres l'amour qu'ils avoient pour les Lettres, & qui a réüni en luy leurs grands talents comme leurs vertus, m'en a communiqué cinq, celle de Theſée avec des notes, celle de Romulus ſans notes, celle de Numa & celle de Fabius Maximus avec des notes, & celle de Ceſar ſans notes.

Pour ce qui eſt de la traduction de ce ſçavant homme, elle eſt certainement plus exacte & plus fidelle que celle d'Amiot; mais dans ce que j'en ay veu, je puis dire ſans craindre d'eſtre démenti par ceux qui auront cette copie entre leurs mains, que ſi elle avoit eſté imprimée dans ce temps-là, elle en demanderoit aujourd'huy une nouvelle. Elle manque de grace, d'harmonie & de force, & la douceur & la majeſté de noſtre Langue n'y paroiſſent pas avec tout l'eſclat qu'elle avoit desja de ſon temps. Si l'on compare ſon ſtyle avec celuy de Vaugelas, qui eſtoit ſon contemporain, on y remar-

Digitized by Google

que une difference infinie. Ce n'eſt pas l'intelligence qui luy a manqué, c'eſt un certain gouſt qu'on ne peut gueres acquerir que dans la Capitale & dans le commerce du monde. Elle ſe ſent de la Province où elle a eſté faite. D'ailleurs on peut dire, pour le juſtifier, que de ſon temps noſtre Langue n'eſtoit pas dans toute la perfection où elle eſt aujourd'huy, & qu'elle n'avoit pas ces graces & ces delicateſſes que les grands hommes, qui ont eſcrit dans noſtre ſiecle, luy ont donné dans leurs ouvrages, & auxquelles on ne peut nier ſans ingratitude & ſans injuſtice que l'Académie Françoiſe n'ait beaucoup contribué. J'oſeray dire de Meziriac & d'Amiot ce qu'Horace dit de Lucilius :

Si foret hic noſtrum fato dilatus in ævum,
Detereret ſibi multa.

Si les Deſtinées les avoient conſervés l'un & l'autre juſqu'à noſtre ſiecle, ils effaceroient beaucoup de choſes dans leur Ouvrage, ils le corrigeroient & le changeroient.

Ses remarques ſont ſçavantes & judicieuſes, il reprend tres-ſouvent Amiot avec raiſon, mais ſouvent auſſi il releve des fautes peu importantes, & qu'il ſuffit de corriger ſans en parler, & il deſcend dans des détails ou inutiles, ou ennuyeux. Il démeſle bien des points de Fable, de Chronologie & de Genealogie, mais il n'eſclaircit aucun point de Philoſophie, ni de Politique, il n'explique aucun des endroits les plus importants, & ne fait ſentir aucune des beautés de ſon original, ce qui eſt pourtant le principal devoir d'un Interprete, & ce qui peut eſtre le plus utile dans ſon travail. On en jugera, car j'ay fait imprimer ſes notes ſur Theſée, ſur Numa & ſur Fabius Maximus. Par la qualité de ſes notes le Public

Public jugera de la perte qu'il a faite de n'avoir pas ſon Ouvrage entier, & par leur ſtyle il jugera de celuy de ſa traduction. J'oſe dire que ſi elle eſtoit imprimée, elle paroiſtroit plus ancienne que celle d'Amiot.

Voilà donc une choſe bien ſinguliere & aſſés plaiſante, d'un coſté les deux hommes les plus eſclairés de leur temps, à qui la Langue de Plutarque eſtoit auſſi connuë que la leur propre, & qui avoient fait une eſtude profonde de l'Antiquité, ſont convaincus qu'une nouvelle traduction de Plutarque eſt neceſſaire, & que Plutarque a beſoin de remarques pour eſtre bien entendu, & de l'autre ceux qui ne connoiſſent que le nom de cet Eſcrivain, qui ne ſçauroient le lire dans ſa Langue, & qui n'ont fait nulles recherches des mœurs & des uſages de ces temps anciens, nulles eſtudes ſolides dans ce genre, ſouſtiennent que la traduction d'Amiot ſuffit, & qu'on peut ſe paſſer de remarques. Qui croira-t-on?

Voilà tout ce que j'avois à dire pour juſtifier mon deſſein. Je n'ay pas la préſomption de croire l'avoir parfaitement executé, mais ce que j'ay dit ſuffira tousjours pour faire voir que ceux qui auront plus de lumiere & plus de force que moy, ſeront bien receus à l'entreprendre juſqu'à ce qu'on y ait bien réüſſi. Cependant j'oſe eſperer que les plus grands amateurs d'Amiot ne pourront condamner les efforts que j'ay faits pour mettre Plutarque entre les mains de ceux qui, ne pouvant gouſter & entendre ſa traduction, ni lire l'original, ſont privés d'une lecture tres-neceſſaire, & dont on peut tirer autant de profit que de plaiſir.

Je ne manquois pas de matiere pour des Ouvrages nouveaux ; outre les Morales de Plutarque que je prepare,

j'en ay actuellement un autre entre les mains qui demanderoit un des plus ſçavants hommes & des plus conſommés dans la Philoſophie & dans la Politique. C'eſt la traduction de la Republique & des Loix de Platon, & des Politiques d'Ariſtote, dont j'eſpere de faire un corps de politique entier & parfait, où l'on verra le bon & le mauvais de tous les Gouvernements, & les cauſes de leur décadence & de leur durée. A mon âge, je ne puis gueres eſperer d'avoir le temps de finir des Ouvrages ſi longs, ſi conſiderables, & qui demandent de ſi profondes meditations, mais je feray ce que je pourray, & j'auray du moins la conſolation de finir mes jours dans une occupation utile, & digne d'un homme de bien. Quelqu'un a dit que c'eſtoit un beau ſuaire que la Tyrannie, mot horrible; & moy je dis que le plus beau & le plus honorable de tous les ſuaires, c'eſt un travail entrepris pour le bien public. La moiſſon eſt ſi riche, & il ſe preſente tant de choſes neuves qu'on pourroit donner & qui ſeroient tres-utiles, que j'oſe dire que rien ne marque davantage la diſette où l'on eſt aujourd'huy de gens ſçavants & habiles que cette infinité d'ouvrages frivoles que l'on donne tous les jours au Public au milieu de tant de choſes excellentes qu'on pourroit faire, & qu'on neglige.

Ce n'eſt donc point faute d'occupation, ni pour m'emparer de terres desja occupées, que j'ay travaillé ſur Plutarque. J'ay entrepris ce travail, parce qu'il m'a paru qu'il n'y en avoit pas de plus utile, ni dont on euſt un plus grand beſoin.

Il eſt temps preſentement de rendre raiſon de la conduite que j'ay ſuivie dans la traduction & dans les remarques.

Digitized by Google

La premiere chose qu'il faut faire pour parvenir à donner une bonne traduction, c'est de bien establir la verité du texte, & c'est ce qu'on ne peut faire qu'en le corrigeant ou par des conjectures seures & bien fondées, ou par le secours des manuscrits. J'ay eu recours à ce dernier moyen, M. Salvini, aussi officieux que sçavant, a eu la bonté de m'envoyer sur plusieurs vies les diverses leçons d'un excellent manuscrit de la bibliotheque du Grand Duc. M. de la Grive, jeune Medecin tres-sçavant en Grec, m'a communiqué une collation fidelle & exacte qu'il a faite de plusieurs autres de ces vies sur un tres-bon manuscrit de la bibliotheque de feu M. le Chancelier Seguier, & qui est aujourd'huy dans celle de S. Germain des Prez, entre les mains de ces sçavants Religieux qui nous ont donné & qui nous donnent encore tous les jours de si beaux Ouvrages, & des Ouvrages si utiles aux Lettres & à la Religion. J'ay consulté aussi un manuscrit de la bibliotheque du Roy, & les diverses leçons qu'on a ramassées à la fin des éditions in folio. Dans les endroits où ces manuscrits ne m'ont rien fourni pour la restitution des passages alterés, ou corrompus, j'ay corrigé le texte sur les autorités des Auteurs mesme que Plutarque a suivis, & qui sont plus sains & plus corrects, ou par des conjectures qui paroistront vrayes, ou du moins tres-vrayesemblables. Je puis asseurer qu'il y a une infinité de passages corrigés. C'est une chose estonnante qu'un texte aussi important que celuy de Plutarque, ait esté laissé dans le desordre où il est dans toutes les éditions, & qu'on ne se soit pas appliqué à en donner une édition plus exacte & plus correcte. Et à propos des manuscrits, je diray qu'ils sont

Digitized by Google

ſouvent tres-utiles pour reformer des textes corrompus, mais il ne faut les ſuivre qu'avec choix. Les Copiſtes ont ſouvent ſommeillé & fait des fautes conſiderables. C'eſt meſme de là que ſont venuës les fautes des imprimés. Ainſi il faut ſe ſervir de ſon jugement, & ne recevoir que ce qui eſt clair & indubitable. C'eſt ce que j'ay obſervé autant que je l'ay pu. Je n'ay pas adverti de tous les changements que j'ay ſuivis, ma traduction le fera aſſés entendre à ceux qui liront l'original, car elle monſtre évidemment les leçons que j'ay embraſſées, & je me flatte qu'elle pourra ſervir à ceux qui entreprendront de donner une nouvelle édition Grecque de cet Auteur.

Plutarque n'eſt pas recommandable par ſa maniere d'eſcrire; ſon ſtyle eſt dur & embarraſſé; c'eſt un compoſé de pluſieurs ſortes de ſtyles, car il employe ordinairement les termes & les phraſes des Hiſtoriens dont il emprunte les faits, & des Philoſophes dont il employe les ſentiments. De là vient qu'il n'a point de ſtyle uni, qu'il ne ſuit ni meſure, ni regle, & qu'on trouve dans ſes eſcrits un meſlange divers qui n'a aucune conformité; on pourroit le comparer à ces anciens baſtiments, dont les pierres ne ſont ni polies ni bien arrangées, mais bien aſſiſes, & ont plus de ſolidité que de grace, & reſſentent plus la nature que l'art. Dans ce qui eſt de luy, il n'a preſque aucune des graces de ſa Langue, il neglige le nombre & l'harmonie, il ignore, ou recherche peu la beauté de l'arrangement, & n'a nulle regle pour ſes periodes, mais toutes ſes paroles ſont pleines de ſens; c'eſt dans le bon ſens que ſa plume eſt tousjours trempée; il a beaucoup de force &

Digitized by Google

de gravité, & il égale ordinairement la grandeur & la profondeur de ſes penſées par le poids de ſes termes.

Dans la traduction je taſche de conſerver toute la force qu'il a, & j'aurois bien voulu pouvoir luy donner les agréments qui luy manquent. Je ſepare, & je renverſe meſme ſes periodes, quand elles ſont trop embarraſſées, ou que le genie de noſtre Langue ne s'accommode pas de l'ordre qu'il a ſuivi. Je ſupplée quelquefois à ſon texte la ſuite de quelques citations, dont il ne rapporte qu'un mot, parce qu'elles eſtoient connuës & familieres de ſon temps, mais qui ne le ſont pas du noſtre; j'adoucis des images trop fortes & trop libres, que la chaſteté de noſtre Langue ne pourroit ſouffrir; pour donner plus de jour à ce qu'il a laiſſé dans une trop grande obſcurité, ou qui eſtoit clair de ſon temps, & ne l'eſt plus du noſtre, j'ay adjouſté quelquefois au texte quelque mot. C'eſt eſtre trop idolatre de ſon original que de n'oſer y rien adjouſter pour une plus grande clarté & que d'aimer mieux le laiſſer dans ſon obſcurité, que de l'eſclaircir par l'addition de quelque terme, qui met le Lecteur au fait, & qui l'inſtruit de ce que le texte ne luy apprend pas aſſés clairement. Ce n'eſt pas un vice que d'adjouſter au texte ce qui eſt neceſſaire, ſoit pour la clarté, ſoit pour la grace, ou pour la force; mais c'en eſt un que d'y adjouſter ſans neceſſité & mal à propos, comme Amiot l'a fait tres-ſouvent. Je n'ay pas fait difficulté d'employer quelque expreſſion qu'il m'a paru que l'Académie accuſoit peut-eſtre trop legerement de vieillir. C'eſt ſervir la Langue que de ne pas ſouffrir qu'on l'appauvriſſe en la privant de certaines façons de parler naturelles, dont les anciens

Digitized by Google

Escrivains se sont servis, & qui n'ont contre elles que le vain reproche, qu'on n'en sçauroit rendre aucune raison. Combien en avons-nous de cette sorte qui sont pourtant tres-Françoises? Nostre Langue est sur tout capricieuse en une chose, c'est qu'elle prend souvent plaisir à s'esloigner de la regle, & l'on peut dire que souvent rien n'est plus François que ce qui est irregulier. Autre chose est parler François, & autre chose parler selon les regles de la Grammaire. L'Usage est un Tyran, & rien ne blesse tant un Tyran que de ramener à la regle ce qu'il en a tiré; mais en cela il faut user d'une grande prudence pour bien distinguer les regles invariables, qui sont le fondement de la Langue, & dont on ne sçauroit s'escarter sans faire une faute, & les regles auxquelles l'usage a dérogé. Enfin je cherche particulierement la netteté, l'élegance, & la naïveté, qui seule, comme l'a fort bien dit Vaugelas, est capable de couvrir beaucoup de défauts, & peut-estre mesme d'empescher qu'ils ne soient des défauts. Et il y a des occasions où je sacrifie à la force, & à la brieveté du discours un soin trop scrupuleux des termes; mais avec tout cela, je m'esloigne si peu de l'original, que j'ose asseurer qu'il n'y a point de traduction plus fidelle ni, plus litterale.

Je ne dois pas oublier icy une chose qui donne beaucoup de grace à quelques endroits de Plutarque. C'est que souvent il mesle dans son discours des mots & des passages des Poëtes sans en advertir, & ce sont comme autant de fleurs qui émaillent ses escrits d'une varieté charmante, ou pour parler plus poëtiquement encore, comme des lumieres brillantes qui font sur son style

Digitized by Google

ce que les eſtoiles lumineuſes font ſur les voiles de la nuit. Et c'eſt ce que j'ay taſché de faire ſentir.

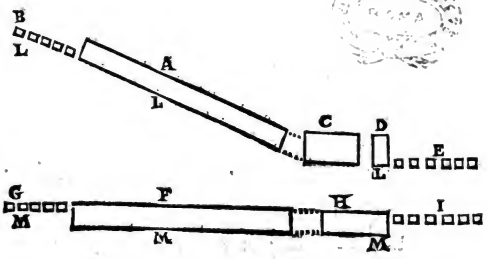
La plus grande difficulté que j'aye trouvée dans cet Ouvrage, c'eſt lorſqu'il a fallu détailler les combats & expliquer les differents ordres de bataille des Anciens. Il eſt tres-difficile qu'un Eſcrivain qui n'eſt pas homme de guerre, & qui n'a jamais ſervi, s'exprime proprement & convenablement ſur un art qu'il ne connoiſt point & qu'il n'a jamais profeſſé, & je me ſouviens ſur cela d'une Hiſtoire qui me fait peur. La voicy : Annibal ayant eſté chaſſé de Carthage, & eſtant obligé d'aller chercher un aſyle à la Cour d'Antiochus, arriva à Epheſe. Les Epheſiens avoient chés eux un Philoſophe Peripateticien, nommé Phormion, qui avoit une reputation tres-grande. Ils crurent ne pouvoir mieux regaler ce grand Capitaine, qu'en luy faiſant entendre Phormion. Ils luy propoſerent d'aller à ſon auditoire, ce qu'Annibal accepta tres volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Le Philoſophe fit un diſcours de pluſieurs heures ſur le devoir du General d'armée, & ſur tout l'art de la guerre. Les Epheſiens charmés demanderent à Annibal ce qu'il penſoit de leur Philoſophe. Annibal s'expliquant aſſés mal en Grec, mais avec une franchiſe digne de luy, dit qu'il avoit bien veu en ſa vie des vieillards radotter, mais qu'il n'avoit jamais veu un plus parfait radotteur que leur Philoſophe. En effect quelle arrogance, & quelle démangeaiſon de babiller dans ce Grec qui n'avoit jamais veu l'ennemi, ni meſme un camp, & qui toute ſa vie avoit eſté eſloigné de toute fonction publique, de ſe meſler de parler de l'art de la guerre

devant Annibal, qui avoit disputé tant d'années l'Empire aux Romains vainqueurs de toute la terre!

Plutarque n'estoit pas plus homme de guerre que moy, mais il estoit seur de bien parler, parce qu'il ne faisoit que rapporter les propres termes des grands hommes qu'il copioit. Il avoit pour garants Thucydide, Polybe, Xenophon, & autres grands Capitaines, dont il lisoit les memoires, ainsi il ne s'exposoit point au ridicule de Phormion. J'ay cherché à l'éviter dans tout ce qui est de nos usages, car j'ay tasché de m'instruire dans nos meilleurs Escrivains, qui ont escrit de la guerre, & dans la conversation de plusieurs Officiers de reputation. Mais il y a bien des choses où je n'ay pu trouver aucun secours, sur tout lorsqu'il a fallu faire passer en nostre Langue des termes que nous ne connoissons pas, & des ordres de bataille, que personne n'a expliqués, ce qui est une difficulté tres-grande. J'aurois bien pu me contenter de dire la chose litteralement sans l'expliquer, & cacher ainsi mon ignorance sous un silence orgueilleux, qui auroit pu passer pour science; mais je me suis fait une loy d'expliquer tout, ou de dire franchement ce que je n'entends point. Voicy deux endroits qui m'ont fait le plus de peine.

Le premier est dans la vie de Pelopidas, tom. III. pag. 129. où Plutarque descrit l'ordre de bataille des Thebains à la fameuse journée de Leuctres: Il dit qu'Epaminondas tira du costé de son aile gauche sa phalange estenduë en escharpe, ou en biais, φάλαγα λοξὴν. Tous les Traducteurs se sont fort mal tirés de ce passage, & n'ont rendu ni la lettre, ni le sens. Et moy j'ay voulu, non seulement traduire la lettre, mais en donner aussi l'explication

l'explication dans ma remarque où je fais voir qu'Epaminondas, avec ſon aile gauche fortifiée d'une partie de ſa phalange en biais, tomba ſur l'aile droite des Lacedemoniens, commandée par le Roy Cleombrotus. Cela ne ſuffit pas encore pour la parfaite intelligence de ce paſſage, & j'ay cru qu'il eſtoit neceſſaire de le mettre ſous les yeux, par un petit plan. Je me ſuis donc hazardé à en faire un, & j'ay eu le plaiſir de voir qu'il eſt conforme à celuy qu'en avoit fait M. le Chevalier de Follard, Officier tres-habile, qui a ſervi long-temps, qui a donné en pluſieurs occaſions des marques de ſa capacité & de ſon courage, & qui a fort eſtudié la milice des Anciens. Le voicy :

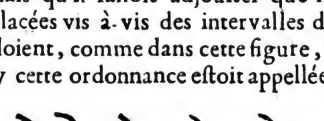


L L L *L'armée Thebaine.* A *La phalange en eſcharpe.* B *Aile droite de Cavalerie.* C *Aile gauche d'Infanterie.* D *Bataillon ſacré.* E *Cavalerie de l'aile gauche.*

M M M *Armée de Lacedemone.* F *Phalange.* G *Cavalerie de l'aile gauche.* H *Aile droite.* I *Cavalerie de la droite.*

Sur ce plan, quoyque groſſierement fait, on voit ſans peine comment Epaminondas marchant avec ſon aile gauche, fortifiée par ſa phalange en eſcharpe, tomba ſur l'aile droite des Lacedemoniens, qui furent obligés de s'eſloigner de leurs alliés, & qui ne purent la ſouſtenir, parce qu'ils avoient diminué de leur hauteur pour déborder les Thebains, & que ceux-cy profiterent de ce moment pour les charger.

L'autre eſt dans la vie de Philopœmen, pag. 434. du meſme volume, où Plutarque dit que les Achéens n'eſtoient pas accouſtumés à l'ordonnance qu'on appelle Spirale, & qu'ils ne ſe ſervoient que de la phalange, ou bataillon carré. C'eſt ce que perſonne n'a expliqué; j'ay voulu le faire dans ma remarque, & j'ay dit que c'eſtoit une ordonnance par bataillons ſeparés, ou par cohortes ſeparées avec des intervalles. Le meſme M. le Chevalier de Follard m'a fait voir que j'avois raiſon, mais qu'il falloit adjouſter que les cohortes eſtoient placées vis à-vis des intervalles de celles qui les précedoient, comme dans cette figure, où l'on voit pourquoy cette ordonnance eſtoit appellée Spirale.



Les vers que Plutarque a cités, je les traduis en proſe, parce qu'il n'y a rien de plus inſupportable dans noſtre Langue, ni qui vieilliſſe ſi-toſt que des vers mediocres; mais quand meſme j'en pourrois faire de fort

Digitized by Google

bons, je ne ſçai ſi je traduirois ces endroits-là en vers, à cauſe de la grande difficulté, ou, pour mieux dire, de l'impoſſibilité qu'il y a de conſerver dans noſtre poëſie ce gouſt ſimple & antique qui fait la plus grande beauté des vers Grecs. Ciceron l'a fait quelquefois fort heureuſement dans ſes Ouvrages, & quelques Poëtes Latins avant luy l'ont fait auſſi avec beaucoup de ſuccés dans leur poëſie, mais la richeſſe de leur Langue les a bien ſervis, & nous ne ſçaurions faire dans la noſtre ce qu'ils ont fait dans la leur. Il eſt certain qu'Amiot ne l'a pas fait, ſes vers ſont le ſupplice des oreilles, & ceux de M. de Meziriac ne ſont gueres meilleurs. Ces lambeaux d'or & de pourpre deviennent dans leur poëſie des chiffons de bure qu'on ne peut voir ſans dégouſt.

Je conſerve les anciens noms des peuples, des dignités, des charges, parce que les noms d'aujourd'huy n'y reſpondent point du tout, que c'eſt traveſtir les anciens que de les habiller ainſi à la moderne, & qu'il n'eſt pas poſſible de conſerver la veritable idée des choſes avec ce changement de noms. On avoit porté meſme mon ſcrupule juſqu'à balancer ſi je ne conſerverois pas les noms des mois Grecs & la maniere de dater des Romains par nones, ides & calendes, comme M. de Meziriac prétend qu'on doit le faire, & comme il l'avoit fait luy-meſme dans ſa traduction. Mais aprés avoir veu l'effect que ces dates eſtranges & ces noms *Pyanepſion*, *Maimacterion*, *Poſeideon*, faiſoient dans une traduction Françoiſe, au lieu de *Novembre*, *Decembre*, *Janvier*, j'y ay renoncé, & je me ſuis contenté de les rejetter à la marge avec ces dates qui ne ſont remarquables

que par leur bizarrerie. Si j'en avois uſé autrement, j'aurois merité le meſme reproche que Lucien fait à un Hiſtorien appellé Crepereïus Calpurnianus, qui avoit eſcrit en Grec la Guerre des Romains contre les Parthes, & qui ſe piquoit d'eſtre grand imitateur de Thucydide, il luy reproche comme une choſe tres-ridicule d'avoir meſlé dans ſon ouvrage les termes Latins des armes & des machines, & d'avoir employé les propres mots de *Foſſé* & de *Pont* au lieu de πάφρος & de γέφυρα. Les termes *Pyanepſion*, *Maimacterion*, *Poſeideon*, au lieu de *Novembre*, *Decembre*, *Janvier*, auroient fait dans ma traduction un effect plus inſupportable encore. Il eſt bien ſeur que ſi les Grecs avoient traduit quelque Auteur Latin, ils n'auroient pas mis les mois Romains, mais les mois Grecs. Dans aucune Langue, il ne faut employer que les mots uſités & connus, à moins que l'on n'en manque & que l'on ne ſoit forcé à recourir aux termes eſtrangers.

Dans le Traité comment il faut eſcrire l'Hiſtoire.

Une choſe encore ſur laquelle j'ay eſté long-temps en doute, parce que je voyois les ſentiments aſſés partagés, c'eſt ſur l'uſage du mot *Tu*. Nous ne nous en ſervons aujourd'huy qu'en poëſie, ou quelquefois dans le ſtyle ſouſtenu, ou en faiſant parler des barbares. Quelques gens trouvoient que ce ſingulier avoit plus de grace dans la bouche de ces anciens, que le pluriel *Vous*, que la politeſſe a introduit, & qu'ils n'ont jamais connu. Enfin aprés avoir veu par experience qu'il y avoit des endroits où *Tu* choquoit beaucoup de perſonnes, & qu'en d'autres il faiſoit un meilleur effect que *Vous*, j'ay trouvé qu'en cela meſme noſtre Langue nous fourniſſoit une richeſſe, dont les Anciens eſ-

Digitized by Google

toient privés, car eſtant tousjours forcés de ſe ſervir de ce ſingulier *Tu*, ils ne pouvoient faire bien ſentir ni les mœurs, ni les paſſions, ni les caracteres; au lieu que c'eſt un avantage que nous fourniſſent ce ſingulier & ce pluriel employés à propos, avec diſcernement & lorſque les occaſions demandent l'un préferablement à l'autre. Voicy donc le parti que j'ay pris; dans tous les endroits où il faut faire ſentir de la fierté, de l'audace, du meſpris, de la colere, ou un caractere eſtranger, j'ay employé le mot *Tu*. Et dans tous les autres, comme lorſqu'un inferieur parle à ſon ſuperieur, un Sujet à ſon Roy, je me ſuis ſervi du mot *Vous*, pour m'accommoder à noſtre politeſſe qui le demande neceſſairement, & qui eſt tousjours bleſſée de ce ſingulier *Tu*, comme d'une familiarité trop grande.

Par exemple, dans la vie de Romulus quand on mene Remus à Numitor, Remus dit à ce Prince, *je ne te cacheray rien de tout ce que tu me demandes, car tu me parois plus digne d'eſtre Roy que ton frere.* Ce ſingulier *Tu* a là plus de grace que le pluriel *Vous*, à cauſe du caractere de Remus qui a eſté élevé parmi des paſtres, qui eſt vaillant & fougueux, & qui doit teſmoigner de l'intrepidité & de l'audace. Lorſque Caton en plein Senat dit à Ceſar, *tien yvrogne*, en luy rendant la lettre de ſa ſœur, il n'y auroit rien de plus ridicule, ni de plus froid que de luy faire dire, *tenés yvrogne.* Quand Leonidas parle à Alexandre, & qu'il luy dit, *quand vous aurés conquis la region qui porte ces aromates, &c. Vous* eſt là meilleur que *Tu.* Mais quand Alexandre aprés avoir conquis l'Arabie, eſcrit à Leonidas, *je t'envoye une bonne proviſion d'encens & de myrrhe, toy* eſt mieux que *vous.*

De meſme quand le Prophete de Jupiter Ammon dit à Alexandre, *ne blaſphéme point, tu n'as point de pere mortel.* Le mot *vous* rendroit la reſponſe languiſſante & froide. C'eſt un Prophete qui parle, & il parle avec autorité. Je voy que Vaugelas dans ſa traduction de Quinte-Curce, a obſervé cela avec beaucoup de raiſon & de jugement. Alexandre dit *vous* en parlant à la Reyne Siſigambis, & la Reyne Siſigambis dit *tu*, en parlant à Alexandre, & cela eſt neceſſaire pour conſerver ce caractere eſtranger. Cette difference de *tu* à *vous* donne à la traduction de Lucien par M. d'Ablancour une grace que l'original ne peut avoir, car que le Philoſophe Cynique diſe *toy* à Jupiter, & que tous ſes autres perſonnages ſe tutoyent, cela fait une plaiſanterie, & marque les caracteres, ce qu'il ne fait pas dans le Grec où ils ne ſçauroient parler autrement. Qu'on mette *vous* au lieu de *tu*, toute la gentilleſſe ſera perduë.

Dans les remarques je ne deſcends que tres-rarement à une critique de mots, car il n'y a rien de plus ſec, de plus deſagreable & de moins utile dans un Ouvrage comme celuy-cy où il y a tant de choſes bien plus importantes que les mots, & qui meritent davantage noſtre attention. Je me contente d'expliquer tout ce qui eſt obſcur, & de rendre raiſon des changements que j'ay faits dans le texte, ſoit par conjecture, ſoit par le ſecours des Manuſcrits. Je releve les fautes d'Amiot, au moins les principales, car il y en a beaucoup dont je ne parle point, car elles ſont peu importantes, & le Lecteur les remarquera de luy-meſme, s'il veut prendre la peine de conferer ſa traduction avec la mienne. Je n'oublie rien de tout ce qui peut rendre l'original

Digitized by Google

intelligible aux Lecteurs ſtudieux, & j'oſe promettre qu'ils n'y trouveront rien qui puiſſe les arreſter dans cette lecture Je rapporte tout ce qui eſt neceſſaire pour la parfaite intelligence de l'Antiquité. J'explique les Couſtumes, les Sacrifices, les Feſtes, & toutes les Ceremonies tant publiques que particulieres. J'indique les differentes ſources où Plutarque a puiſé, & lorſqu'il y a des traditions differentes, je taſche de deſcouvrir les raiſons du choix qu'il fait, & de la préference qu'il donne aux unes ſur les autres.

Quand l'Antiquité fournit des particularités remarquables qu'il a oubliées, je les rapporte avec ſoin comme des ſuppléments neceſſaires de ces vies. Sur tout je m'attache à expliquer ſes ſentiments pour en faire ſentir la beauté, ou pour en faire connoiſtre le défaut, lorſqu'ils ne ſont pas conformes aux veritables regles qui nous ſont aujourd'huy mieux connuës, & je prends la liberté de le combattre dans tous les endroits où il paroiſt qu'il s'eſt trompé.

C'eſt dans cette veuë que j'ay cru eſtre obligé de corriger par mes reflexions tout ce qui dans les eſcrits des Payens ſe trouve contraire à la Religion & aux mœurs, & de relever tout ce qui les favoriſe & qui peut ſervir à en faire connoiſtre la beauté, la verité, & la neceſſité, & de m'attacher à développer les idées, que ces Payens en ont euës & à les confirmer ou rectifier par les lumieres de la verité. Et ſur cela je ne ſçaurois m'empeſcher de m'eſtonner & de me plaindre d'une malheureuſe critique que certaines gens, qui veulent pourtant paſſer pour ſages, me font & en public & en particulier. Ils blaſment & condamnent ces ſortes de

Digitized by Google

remarques qu'ils trouvent trop pieuſes, & dont ils ſont bleſſés. A quoy bon, diſent-ils, faire intervenir la Religion dans des Ouvrages payens? Pitoyable aveuglement! Rien peut-il eſtre plus utile & ſervir davantage à confirmer les hommes dans la verité, que de faire voir ce que les Payens on emprunté des traditions ſacrées, & en quoy ils les ont ſuivies ou corrompuës, & ce qu'ils ont dit de la neceſſité des vertus? Si dans mes remarques je bleſſois la Religion & les mœurs, je ſerois applaudi, & parce que je ne cherche qu'à les confirmer, on m'en fait un blaſme. A-t-on jamais reproché à Plutarque qu'il confirmoit les ſuperſtitions, les erreurs, & les fauſſes veuës de la Theologie payenne par l'autorité de ſes Philoſophes & de ſes Theologiens? & l'on trouve mauvais que je diſſipe les erreurs de cette fauſſe Theologie par les rayons d'une Theologie ſainte qui eſt deſcenduë du Ciel, que je monſtre l'avantage de la Religion Chreſtienne ſur toutes ces ſectes, & que je luy faſſe honneur de tout ce qu'ils ont connu de plus vray en en deſcouvrant la ſource. Par exemple, quand Plutarque dans la vie de Numa parle de l'erreur affreuſe & de l'abominable ſuperſtition qui regnoient de ſon temps, & qui enſeignoient que la Divinité prenoit plaiſir à jouir d'un corps mortel, ſoit d'homme, ſoit de femme, & que pour combattre cette doctrine de tenebres, ſi injurieuſe & ſi contraire à la Divinité, il adjouſte que les Egyptiens faiſoient ſur cela une diſtinction, qu'il appelle *tres-vrayſemblable*, & qu'ils diſoient *qu'il n'eſtoit pas impoſſible que l'eſprit de Dieu ne s'approchaſt d'une femme, & que par ſa vertu il ne fiſt germer en elle des principes de generation, & que la meſme choſe ne pouvoit arriver*

à l'homme, qui par ſa nature ne pouvoit jamais avoir aucun commerce corporel avec la Divinité; où eſt l'homme raiſonnable qui puiſſe trouver eſtrange & hors de propos la remarque que j'ay faite ſur cette reflexion ſi merveilleuſe des Egyptiens? Plutarque meritera de grandes louanges d'avoir embraſſé le principe des Egyptiens, dont ni eux ni luy ne connoiſſoient toute la verité & toute la force, & je ſeray blaſmé d'avoir développé toute cette force & toute cette verité, en en marquant la ſource, & en l'eſclairciſſant par les principes de la Religion Chreſtienne, qui ſeule peut l'expliquer? Tom. 1. pag. 286.

Je ne me ſuis point laiſſé émouvoir par ces reproches ſi injuſtes, indignes meſme d'un Payen, & j'ay taſché de deſcouvrir en tout la verité & d'en monſtrer les ſources, parce qu'il n'y a qu'elle qui ſoit digne de nos ſoins & de nos recherches, & qui faſſe un veritable plaiſir.

Si je n'avois commenté ces vies que pour les Sçavants, je me ſerois eſpargné certaines reflexions que je fais pour donner les raiſons de beaucoup de principes de morale & de politique qui y ſont propoſés, bien perſuadé qu'ils n'ont pas beſoin de mes lumieres pour deſcouvrir dans un ſujet toutes les verités qu'il renferme. Mais j'eſcris pour une infinité de jeunes gens qui liront ces vies, & qui ne ſont pas capables de trouver d'eux-meſmes toutes ces raiſons.

Il eſt donc neceſſaire de les fortifier en leur expliquant les raiſons, l'utilité & la neceſſité de ces preceptes. Ces verités expliquées & renduës ſenſibles dans des remarques, pourront leur eſtre tres-utiles. A quoy des remarques peuvent-elles eſtre mieux employées,

qu'à rendre les raisons de tous les preceptes, de tous les jugements, en un mot de tout ce qu'avance un Escrivain qui travaille à former les mœurs ? C'est de la Philosophie qu'il faut tirer ces raisons. Le pere d'Horace, aprés avoir donné à son fils les preceptes nuds, comme cela convenoit à son estat, luy dit fort bien :

Sat. IV. Liv. I.

Sapiens vitatu, quidque petitu
Sit melius, causas reddet tibi.

Les Philosophes te diront les raisons pourquoy une chose est bonne ou mauvaise, à suivre ou à fuir. C'est donc aux sages à rendre raison de tout, & c'est aussi les sages que je fais parler dans mes remarques, car c'est de leurs escrits que je tire ce qu'il y a de meilleur, & c'est ainsi que la jeunesse doit estre instruite.

Quand on lit des histoires & des vies, il est naturel de vouloir sçavoir le temps où se sont passées les actions dont il y est parlé, & ce n'est pas tousjours une curiosité infructueuse, mais c'est à quoy on trouve souvent de grandes difficultés, tant à cause du desordre & de l'irregularité du Calendrier, que de ce que les mois Grecs ne respondent pas exactement aux nostres. On ne peut pas tousjours déterminer le jour précis dont il s'agit ; comment le pourrions-nous aujourd'huy ? Plutarque mesme ne le pouvoit pas de son temps. *Mais aujourd'huy*, dit-il dans la vie de Romulus, *les mois des Romains respondent si mal aux mois des Grecs, qu'il est tres-difficile de marquer précisement le jour de la feste Palilia, qui fut le jour natal de Rome.* De là vient que les Sçavants ne sont pas d'accord sur cette matiere. Par exemple le mois *Elaphebolion*, que je traduis *Avril*, est selon d'autres, le mois de Mars. *Munychion*, *Thargelion*, *Scir-*

Digitized by Google

rophorion, que je prends pour *May*, *Juin*, *Juillet*, d'autres prétendent que c'eſt *Avril*, *May*, *Juin*. *Poſeideon*, que je prends pour *Janvier*, eſt ſelon d'autres, *Decembre*. Cela pourroit fournir des diſſertations & des conteſtations infinies. Il faut laiſſer les Chronologiſtes ſe battre ſur cela tant qu'ils voudront, cette matiere eſt de leur reſſort. Mais heureuſement ce n'eſt pas ce qu'il y a d'important dans ces vies, où nous devons chercher à apprendre d'autres choſes que les dates exactes, & que les bornes des mois pour les faire quadrer avec les noſtres. Peut-eſtre ne ſeroit-il pas impoſſible de concilier les differents ſentiments, parce que les mois des Grecs enjamboient ordinairement ſur deux des noſtres, & que *Munychion*, par exemple, commençoit en Avril, *Hecatombæon* en Juillet, &c. Dans l'embarras où jettent ces opinions ſi differentes, j'ay cru ne pouvoir mieux faire que de ſuivre Plutarque meſme, qui en quelques endroits adjouſte le nom du mois Latin au mois Grec. Nous voyons que dans la vie de Sylla en parlant de la priſe d'Athenes, il aſſeure qu'elle arriva le premier de Mars, qui reſpondoit, dit-il, à la nouvelle Lune du mois *Antheſterion*. Ce qui s'accorde parfaitement avec ce qu'Appien a eſcrit de la mort de Ceſar. *Il fut tué*, dit il, *le jour des ides de Mars, qui reſpondent au milieu du mois Antheſterion*. Ce mois Antheſterion eſt donc le mois de Mars ſelon Plutarque & ſelon Appien, & nullement le mois de Novembre, comme quelques Sçavants l'ont prétendu. De meſme le mois *Poſeideon*, que la pluſpart prennent pour Decembre, Plutarque dans la vie de Ceſar le fait reſpondre au mois de Janvier, comme dans la vie de Publicola, il

Digitized by Google

fait reſpondre le mois *Metageitnion*, au mois de Septembre. Plutarque & Appien doivent eſtre pluſtoſt crus que tous les raiſonnements des plus habiles Chronologiſtes, car Plutarque & Appien ne peuvent pas s'eſtre trompés ſur leurs mois. Contentons-nous donc de ſçavoir à peu prés quels mois des Grecs reſpondent aux mois des Romains, & n'eſperons pas de pouvoir tousjours déterminer préciſément les jours des uns, pour les faire reſpondre aux jours des autres.

A l'eſgard des meſures & des diſtances des lieux, on ne ſçauroit ſe tromper dans Plutarque, parce qu'il compte tousjours par ſtades, & que la meſure du ſtade eſtant connuë pour un eſpace de cent vingt-cinq pas Geometriques, il eſt aiſé de reduire tous les ſtades, dont il parle, à noſtre maniere de compter par lieuës, de quelque meſure qu'on les faſſe, de quinze cents, de deux mille, de trois mille, ou de quatre mille pas. Voilà pourquoy j'ay conſervé tousjours le mot de ſtade, & je me ſuis contenté de marquer à la marge le nombre des pas, ou des lieuës, & je fais la lieuë commune de vingt-cinq ſtades.

Il n'y a pas non plus de difficulté ſur le prix des anciennes monnoyes Grecques & Romaines ſur leſquelles on a tant diſputé inutilement. Plutarque les évaluë les unes aux autres, & j'ay cru que je devois les evaluer à la noſtre, non ſelon le prix courant, qui change tous les jours, ou du moins qui n'eſt pas long-temps fixe, mais ſelon le prix le plus ordinaire de l'argent, & ce qu'il doit valoir. Car il m'a paru qu'un Lecteur eſt naturellement curieux de ſçavoir ce que valoient par exemple les ſommes immenſes d'or & d'argent qu'apportoient

Digitized by Google

à Rome tous ſes Triomphes. J'en ay fait l'eſtimation ; pour cet effect je n'ay ſuivi aucun des modernes, car ils ne ſont pas d'accord, les uns eſtimant le talent cinq cents eſcus, les autres ſix cents, & les autres huit cents. J'ay voulu m'eſclaircir moy-meſme, & cela n'eſtoit pas bien mal-aiſé, il n'a fallu que peſer quelques drachmes, car tout dépend de là, j'ay trouvé que la drachme peſe un gros, & le gros d'argent je l'ay mis à dix ſols, qui eſt ſon prix le plus ordinaire. Nous ſçavons que le talent Attique (le talent eſtoit un poids, & non pas une monnoye) valoit ſoixante mines, & peſoit ſix mille gros, & la mine cent drachmes, cent gros. Ainſi la mine valoit cinquante livres de noſtre monnoye, & le talent mille eſcus. Le denier Romain eſtoit du meſme poids & du meſme prix que la drachme, & la livre Romaine, qu'on appelloit *pondo*, & qui n'eſtoit que de douze onces, eſtoit du meſme prix que la mine, & valoit cinquante francs. Le ſeſterce eſtoit la quatriéme partie du denier, c'eſt-à-dire, qu'il valoit deüx ſols & demi ; de ſorte qu'il falloit quatre ſeſterces pour faire une drachme, ou un denier, comme il falloit ſix oboles, car l'obole valoit vingt de nos deniers. Toutes les évaluations, que Plutarque a faites, ſont ſelon ce tarif. Ceux qui voudront reduire toutes les ſommes dont Plutarque parle, à la monnoye courante, pourront le faire aiſément ſur ce pied-là, en comptant par gros, & en diminuant, ou augmentant le *gros*, c'eſt-à dire, le *denier*, ou la *drachme*, à proportion que l'argent hauſſera ou baiſſera.

J'ay eu entre les mains un Plutarque Grec noté en pluſieurs endroits de la main de Turnebe. Il ne m'a eſté

d'aucune utilité, car toutes ſes notes ne ſont que les mots les plus remarquables du texte que ce ſçavant homme prenoit la peine d'eſcrire à la marge pour les avoir plus preſents. Mais je ne ſçaurois trop reconnoiſtre le ſecours que j'ay tiré d'un autre Plutarque, dont toutes les vies ſont notées de la main du celebre M. de Thou, de ce grand Hiſtorien, qui juſqu'à aujourd'huy ſouſtient pour cet art l'honneur de la France contre l'Italie & la Grece, & dans les eſcrits duquel on remarque autant de profondeur & de force, que de ſincerité & de verité. Il avoit leu ces vies avec tant de ſoin & d'exactitude, & avoit marqué avec tant de choix ce qui pouvoit eſclaircir, ou illuſtrer les paſſages les plus remarquables & les plus importants, ou indiquer leur ſource, qu'il a extrêmement abregé mon travail, en m'eſpargnant de longues recherches, & en me donnant ſouvent des lumieres que je n'aurois pas euës ſans luy.

Comme on ne peut marcher ſeurement dans l'eſtude de l'Hiſtoire ſans la connoiſſance des temps, j'ay cru qu'il eſtoit neceſſaire de mettre à la fin de cet Ouvrage une petite Chronologie, qui eſclaircira beaucoup de difficultés, & qui fera voir au moins dans quel ordre ces vies, doivent eſtre leuës, car Plutarque, en les eſcrivant, n'a pas ſuivi l'ordre des temps, il les avoit meſme eſcrites dans un ordre different de celuy que l'on a ſuivi dans toutes les éditions. Et c'eſt ce qui m'a autoriſé à en changer deux de place, & à les tranſporter du VII. vol. où elles devoient eſtre ſelon l'ordre des éditions, au cinquiéme. Ce ſont celles d'Agis & de Cleomene, & celle de Tiberius & de Caïus Gracchus, pour faire les volumes plus égaux. Cette meſme neceſſité

On l'a miſe à la fin pour ne pas trop groſſir le I. vol.

Digitized by Google

m'a auſſi obligé à ſeparer quelquefois les vies paralleles. Par exemple, la vie de Paul Emile finit le II. vol. & celle de Timoleon, qui luy eſt comparé, fait le commencement du III. Celle de Pyrrhus finit le III. vol. & celle de Marius, qui eſt ſa parallele, commence le IV. celle de Nicias termine le IV. & celle de Craſſus qui eſt ſa comparaiſon, eſt à la teſte du V. Il m'a paru que cela eſtoit indifferent au Lecteur. On ne dit guere deux vies de ſuite; ſans ce partage les volumes auroient eſté trop gros, ou trop inégaux.

J'ay recherché avec ſoin les teſtes des hommes illuſtres que Plutarque a choiſis. On aime naturellement à voir le portrait des grands hommes dont on lit la vie, le cabinet du Roy m'en a fourni quelques-unes qui m'ont eſté communiquées par feu M. Simon qui avoit beaucoup d'eſprit & de ſçavoir, qui eſtoit alors Garde des Medailles de ce cabinet. Aprés ſa mort M. de Boze, qui a ſuccedé à ſa Charge, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & tres-digne Secretaire de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, homme auſſi eſtimable pour ſes mœurs & pour ſa politeſſe, que pour ſon eſprit & ſa grande érudition, m'en a fourni trois ou quatre des plus rares. J'en ay pris d'autres dans les recueils que de ſçavants Antiquaires ont fait graver. Mais il en reſte un nombre, qu'on n'a pu trouver, & qu'on ne trouvera jamais. Car outre qu'il y en a que l'Antiquité n'a pas conſervées, on chercheroit vainement celle de Pelopidas, puiſque Plutarque aſſeure qu'on n'avoit de luy ni ſtatuë, ni portrait, parce qu'il n'avoit jamais voulu permettre qu'on en fiſt, & qu'en mourant meſme il défendit expreſſément que l'on fiſt

Digitized by Google

de luy aucune figure, ni moule, ni peinte; & je n'ay pas voulu en mettre de suppoſées, comme on l'a fait dans quelques éditions; car il n'y a rien de plus ridicule que de donner pour une teſte de Pericles, de Pelopidas, de Timoleon, &c. ce qui n'eſt qu'une teſte d'idée. Il n'y a ſur cela que le vray, ou ce que l'Antiquité a donné comme vray qui faſſe plaiſir.

Tous les Ouvrages de Plutarque ont eu l'approbation de tous les ſiecles, & avec grande raiſon, car on y trouve une érudition profonde, un jugement exquis, & tousjours l'agreable admirablement joint à l'utile. Theodore Gaza, qui floriſſoit dans le xv. ſiecle, & qui eſtoit un des plus ſçavants hommes de ſon temps, interrogé un jour ſi par une dure neceſſité il eſtoit obligé de jetter dans la mer tous les Auteurs generalement, quel ſeroit celuy qu'il y jetteroit le dernier, & qu'il voudroit ſauver de ce naufrage, reſpondit *que ce ſeroit Plutarque*. Ce qui ne doit eſtre entendu que des Auteurs payens, car autrement ce ſentiment ſeroit outré & impie. Je croy meſme qu'on peut appeller de ce jugement, car quelque grande idée que j'aye du merite de Plutarque, je ſuis perſuadé que les œuvres de Platon meriteroient encore davantage d'eſtre reſervées, car à mon advis il n'y a point d'Auteur payen qui puiſſe eſtre plus utile aux hommes, ni qui ait plus ſervi à eſclairer le genre humain.

Mais n'oppoſons point Plutarque aux autres Auteurs, oppoſons-le à luy-meſme, en conſiderant ſes vies & ſes morales. S'il falloit choiſir entre ces deux Ouvrages, & renoncer à l'un pour avoir l'autre, peut-eſtre trouveroit-on des gens qui balanceroient ſur le choix.

Digitized by Google

choix. Pour moy je me contenteray de dire qu'il y a infiniment plus d'eſprit, plus de jugement & plus d'art dans les vies, & plus de lecture, & plus de ſçavoir dans les morales. Scaliger a fait de ces Ouvrages deux jugements qui paroiſſent bien oppoſés. Dans l'un il appelle Plutarque l'*œil de la ſageſſe*; & dans l'autre il dit qu'*il a eſcrit pour les Courtiſans, & non pas pour les Sçavants*, & ils paroiſtront tous deux tres juſtes ſi l'on rapporte le premier à ſes vies, où il y a autant de ſageſſe que dans aucun Ouvrage qui nous reſte de l'Antiquité payenne, & ſi l'on entend le ſecond, de ſes morales. Il y a veritablement des traités admirables, & qu'on ne ſçauroit trop lire; mais il y en a d'autres où rien n'eſt entierement approfondi, ni démonſtré, & où toutes les matieres, j'en excepte un petit nombre, ſont traitées fort ſuperficiellement. Ce qui paroiſt au-deſſus de tout, ce ſont ſes Comparaiſons. Je donnerois pluſieurs de ſes traités de morale pour celles qui nous manquent. Il met dans une balance ſi juſte les mœurs, les inclinations, & les actions des grands hommes qu'il compare les uns aux autres, & il fait ſi bien ſentir ce qu'ils ont chacun de ſemblable & de different, qu'il n'y a rien où le jugement, l'eſtenduë d'eſprit, la ſageſſe, &, ce qui eſtoit rare de ſon temps en Grece, la bonne foy, ſe trouvent enſemble avec plus d'eſclat; l'amour de ſon pays ne le porte jamais à favoriſer ſa nation. Il eſt vray qu'il oppoſe quelquefois à des Romains tres illuſtres, des Grecs qui le ſont beaucoup moins; mais il ne prétend pas les peſer en gros & avec toute leur fortune, ni les égaler les uns aux autres, il compare action à action, & non pas homme à homme; & s'il met certaines actions des Grecs dans un plus beau

Digitized by Google

jour qu'elles n'avoient eſté avant luy, c'eſt moins les favoriſer, que reparer l'injure que l'Hiſtoire leur avoit faite en oubliant, ou en ne relevant pas aſſés les particularités les plus remarquables & les plus dignes de conſideration. En un mot, il les juge tous ſeparément & par pieces; il peſe les mœurs qui ſont la ſource des actions, il examine les motifs, il balance les biens & les maux qui en ſont la ſuite, & dans le détail de toutes les circonſtances il eſt ſi eſloigné de la moindre partialité pour les Grecs, qu'on ne trouvera jamais qu'il leur donne la préference contre la droite raiſon; par tout il ne reſpecte que la vertu, ne fait la guerre qu'au vice, & ne cherche que la verité. Cet eſprit d'équité eſt reſpandu dans tous ſes Ouvrages, mais il paroiſt ſur tout avec eſclat dans la vie de Marcellus, où il donne bien nettement aux Romains cette grande louange, qu'ils ne ſurpaſſoient pas moins les Grecs en juſtice, qu'en valeur & en prudence. Et dans la vie de Ciceron, où il ne feint pas de rapporter le grand éloge qu'Apollonius Molon donna à cet Orateur, lorſqu'aprés l'avoir entendu haranguer en Grec, il ſouſpira, & dit qu'il déploroit le malheur de la Grece, voyant que les ſeuls avantages qui reſtoient aux Grecs, l'érudition & l'éloquence, alloient eſtre tranſportés aux Romains.

Malheureuſement il nous manque quatre de ſes Comparaiſons & des plus importantes, que l'injure des temps nous a ravies, celle de Themiſtocle & de Camillus, celle de Pyrrhus & de Marius, celle de Phocion & de Caton, & celle d'Alexandre & de Ceſar. C'eſt une perte irreparable. Je me ſuis cru obligé de les ſuppléer, & j'ay eu l'humilité de l'entreprendre; car il y en a aſ-

Digitized by Google

ſeurément beaucoup à un homme comme moy de meſler ſes eſcrits avec ceux de Plutarque, qui dans ce genre d'eſcrire n'aura peut-eſtre jamais d'égal. Je ne chercheray donc point à excuſer la liberté que j'ay priſe, & je diray ce qu'Hirtius, qui a fait le ſupplément de la guerre des Gaules, diſoit de l'audace qu'il avoit euë de continuer l'Ouvrage de Ceſar : *Pendant que je ramaſſe des excuſes pour empeſcher qu'on ne me compare à Ceſar, en cela meſme je donne lieu de m'accuſer d'orgueil & d'arrogance, comme ſi je m'imaginois qu'il puſt jamais monter dans la teſte de quelqu'un de me comparer à ce grand homme. Sed ego nimirum, dum omnes excuſationis cauſas colligo, ne cum Cæſare conferar, hoc ipſum crimen arrogantiæ ſubeo, quod me judicio cujuſquam exiſtimem poſſe cum Cæſare comparari.*

Cette maniere d'eſcrire les vies des hommes illuſtres, en comparant ceux d'une nation avec ceux d'une autre, m'a tousjours paru ſi parfaite, que je me ſuis ſouvent eſtonné que parmi les excellents Eſcrivains que nous avons eus, & parmi ceux que nous avons encore, il ne s'en ſoit pas trouvé quelqu'un qui ait ſuivi l'exemple de Plutarque, & qui choiſiſſant les plus grands hommes que noſtre France a portés, & ceux qui ont eſté l'honneur & la gloire des Eſtats voiſins, n'ait pas eſcrit leurs vies pour les comparer les uns aux autres comme Plutarque a comparé les Grecs & les Romains. Cet Ouvrage ſeroit ſans contredit plus utile & plus agreable que toutes les Hiſtoires que l'on a eſcrites. Mais c'eſt ce que nous devons pluſtoſt deſirer, qu'eſperer ; car c'eſt un Ouvrage tres-difficile ; les ſeuls talents de la nature ne ſuffiſent pas, il faut des talents cultivés & enrichis. Il n'y avoit point d'homme plus heureuſement

Digitized by Google

né que Plutarque, c'eſtoit un grand genie, il avoit une imagination tres-heureuſe, & une grande force de ſens avec beaucoup de juſteſſe; mais il avoit orné ces grands dons par la lecture des Hiſtoriens, des Orateurs, & des Poëtes, & il les avoit fortifiés par la connoiſſance de toutes les ſectes des Philoſophes, principalement par l'eſtude de la Philoſophie Académique, qu'il avoit préferée aux autres, comme la ſource du bon ſens & de la raiſon. On voit, & je l'ay monſtré en quelques endroits, que c'eſt de la lecture de Platon qu'il a tiré cette profondeur de ſens, cette ſolidité, cette ſageſſe, qui regnent dans ſes eſcrits, & qui les rendent ſi admirables. Une marque de ſon profond ſçavoir, & de ſa prodigieuſe lecture, c'eſt que nous trouvons dans ſes Ouvrages plus de trois cents Auteurs cités. Aujourd'huy nous ne ſommes, ni ſi curieux, ni ſi difficiles, nous nous repoſons preſque entierement ſur la nature, & ſouvent ſur une nature peu favorable, & nous voulons eſcrire ſans avoir rien leu.

J'ay adjouſté à cet Ouvrage la vie de Plutarque, car il m'a paru qu'il eſtoit juſte que celuy qui a fait les vies de tant de grands hommes, trouvaſt quelqu'un qui fiſt la ſienne. Le ſçavant Ruauld a fait en Latin un recueil diviſé par Chapitres, qu'il a intitulé *la vie de Plutarque*; mais ce ne ſont que des memoires, & encore des memoires peu complets, & accablés ſous une érudition eſtrangere qui fait qu'on perd Plutarque de veuë. Il y en a une autre qu'on attribuë à Amiot, mais elle eſt ſi mal faite, que j'ay de la peine à croire qu'il en ſoit l'Auteur. J'ay cru que cette vie devoit eſtre faite autrement, & ſur le modele meſme que Plutarque nous a laiſſé. J'eſpere que celle que j'ay recueillie avec ſoin, &

Digitized by Google

avec toute l'exactitude dont je suis capable, le fera connoistre tel qu'il estoit, & fera voir un homme qui a joint l'homme d'Estat au Sçavant & au Philosophe, & qui en rendant la Politique esclairée par les belles Lettres & par la plus profonde Philosophie, a rendu son sçavoir & ses grandes lumieres efficaces par la Politique & utiles à son Pays; car au milieu de cette quantité estonnante d'excellents ouvrages, qui sont sortis de ses mains, il s'est tousjours meslé des affaires du Gouvernement depuis sa jeunesse jusqu'à sa derniere vieillesse, & a tousjours esté & Philosophe & homme public, pratiquant luy-mesme le precepte qu'il a donné à ceux qui auront la noble ambition de servir leur patrie, & d'acquerir l'honneur & la gloire qui suivent une juste & sage administration; ils doivent à leurs Citoyens tous les moments de leur vie.

Il ne faut pas finir cette Preface sans parler de deux reproches qu'on fait à Plutarque, & qui, s'ils estoient fondés, nuiroient beaucoup à la qualité d'Historien qui doit sur tout avoir la verité en veuë.

Le premier, c'est une trop grande credulité pour des faits qui paroissent incroyables & impossibles, comme ce qu'il dit de Pyrrus, que ce Prince deschargea un si grand coup de son cimeterre sur un Cavalier armé de pied en cap, qu'il le fendit en deux, & que les deux moitiés tomberent chacune de leur costé aux pieds de son cheval. Il n'y a point aujourd'huy d'homme de guerre, quelque fort qu'il soit, qui pust faire un coup de cette nature. Mais pour juger de l'impossibilité de ce fait, il faudroit sçavoir précisément quelle estoit la force de Pyrrus & la trempe de son cimeterre,

quel estoit l'avantage du lieu qu'il pouvoit avoir sur son ennemi, & la qualité des armes dont son ennemi estoit couvert. C'est une injustice de juger de la force d'un homme de ces temps-là par celle des hommes du nostre. Combien voit-on de choses dans l'ancienne Histoire executées par des hommes, que ceux d'aujourd'huy trouvent impossibles. Nostre Histoire mesme nous en fournit. Ce n'est pas que la Nature s'affoiblisse, mais c'est que les hommes s'affoiblissent par le changement de vie, par la paresse, & par la discontinuation des exercices & des travaux, qui seuls nourrissent la vigueur & augmentent les forces. C'est ce qu'Homere a eu en veuë quand il a fait executer à ses Heros des choses qui paroissent au dessus des forces de l'homme, comme ce qu'il dit d'Hector dans le XII. Liv. de l'Iliade, que pour s'ouvrir un chemin dans les retranchements des Grecs, il jetta contre la porte une si grosse pierre, que deux hommes des plus forts de son temps auroient eu de la peine à la lever de terre pour la mettre seulement sur un chariot. Homere ne parle pas là comme Poëte, il parle comme Historien qui atteste la diminution qui estoit arrivée aux forces des hommes de son siecle par les raisons que je viens de toucher.

L'autre reproche, c'est d'avoir cherché à embellir l'Histoire par des faits fabuleux, comme dans ce qu'il dit de Rome arrachée aux Gaulois dans le moment qu'elle estoit dans la balance avec l'or pour sa rançon, car on prétend que cela est contraire à l'Histoire. En effect Polybe escrit *que les Gaulois, Maistres de Rome, ayant eu nouvelles que les Venitiens estoient entrés dans leur Pays*

Digitized by Google

avec une groſſe armée, firent la paix avec les Romains, leur rendirent leur Ville & s'en retournerent.

Mais il ſuffit que Plutarque a Tite-Live pour garant de ce qu'il a avancé. D'ailleurs Polybe n'ayant eſcrit ſon hiſtoire qu'aprés l'Olympiade CLVII. prés de deux cents quarante ans aprés cet exploit de Camillus, on peut croire qu'il n'eſtoit pas mieux inſtruit que Tite-Live qui avoit eſcrit la ſienne avant la I. année de l'Olympiade CLXXXIX. c'eſt-à-dire, cent vingt-quatre ou cent vingt-cinq ans aprés Polybe.

Cette anteriorité de temps ne donne pas un aſſés grand avantage à Polybe ſur Tite-Live pour rendre ſon teſmoignage plus ſeur que celuy de l'Hiſtorien Latin ſur un fait arrivé ſi long temps avant l'un & l'autre. Tite-Live pouvoit avoir des Memoires qui eſtoient eſchappés à Polybe.

Que ſçait-on meſme ſi Polybe attaché à Scipion l'Afriquain, qu'il accompagnoit, n'avoit pas en veuë d'oſter de cet exploit de Camillus cet air de miracle dont l'eſclat pouvoit diminuer celuy des exploits de ſon Heros? Plutarque n'ignoroit pas ce que Polybe avoit eſcrit; il le rapporte dans ſon Traité de la Fortune des Romains, mais il le rapporte comme une choſe peu certaine & comme un bruit, dont on pouvoit fort bien douter. *Si ce que Polybe eſcrit touchant les Gaulois qui prirent Rome, eſt vray*, dit-il, *qu'ayant receu des nouvelles que les Barbares leurs voiſins eſtoient entrés en armes dans leur Pays, où ils ſaccageoient tout, s'en retournerent à la haſte & firent appointement avec Camillus, &c.* Voilà un *ſi* qui marque ſon doute. Mais ce doute fait ſi peu d'impreſſion ſur luy, que dans le meſme Livre il ſuit encore

la tradition de Tite Live; *Camillus*, dit-il, *ayant eſteint le feu des Gaulois & oſté la ville de Rome du baſſin de la balance, où on la peſoit contre une certaine quantité d'or*, &c.

Mais, dit on, la tradition que Tite-Live & Plutarque ont ſuivie, eſt formellement démentie par un paſſage de Suetone, qui en parlant de Druſus, dit dans la vie de Tibere, *traditur etiam Proprætore ex Provincia Gallia retuliſſe aurum Senonibus olim in obſidione Capitolii datum, nec, ut fama, extortum à Camillo. On dit auſſi que Druſus rapporta de la Gaule, où il commandoit en qualité de Propreteur, tout l'or qui avoit eſté donné autrefois aux Gaulois qui aſſiegeoient le Capitole, & que cet or ne leur fut point arraché par Camillus, comme la Renommée le publie.* Je reſponds que ce rapport d'un bruit incertain ne doit pas prévaloir ſur le bruit general de la Renommée ſi formellement atteſté dans ce meſme paſſage, par lequel il paroiſt que du temps de Suetone ce bruit eſtoit commun & generalement receu.

On peut croire meſme fort raiſonnablement que les Gaulois avoient voulu perſuader à Druſus que l'or, qu'il emportoit de chés eux, eſtoit l'or que les Romains leur avoient donné autrefois pour la rançon de Rome, & cela pour effacer la honte de leur Nation, & pour diminuer la gloire de Camillus, qui les avoit deffaits & chaſſés.

Il eſt vray que dans le recit de Tite Live & de Plutarque les moments paroiſſent moins amenés par la Fortune, que preparés & meſnagés par l'art pour cauſer une plus grande ſurpriſe; mais ce n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour s'inſcrire en faux contre un fait atteſté par tous les Hiſtoriens Latins qui ont parlé de

ce

Digitized by Google

ce ſiege de Rome. Combien a-t-on veu de jeux de la Fortune plus ſurprenants & plus merveilleux que tout ce que l'art a pu imaginer & conduire? Il faut des teſmoignages plus formels, plus autoriſés & plus indubitables pour rejetter celuy de Tite-Live & de Plutarque, qui ont eſté loués ſur tout de leur fidelité.

C'eſt donc en vain & contre toute ſorte de raiſon que Palmerius accuſe Tite-Live d'avoir forgé ce menſonge pour flatter les Romains & pour ſatisfaire la haine naturelle dont il eſtoit animé contre les Gaulois, eſtant de Padouë, ville de tout temps ennemie de cette Nation. Tite-Live n'auroit jamais oſé rapporter un fait ſi eſclatant, s'il ne l'avoit trouvé fondé ſur les Memoires qu'il avoit veus, & que tout le monde pouvoit voir, & Plutarque ſe ſeroit attiré le juſte reproche d'avoir obſcurci par une noire envie la gloire des Romains, s'il avoit pluſtoſt ſuivi Polybe, Hiſtorien eſtranger, que Tite-Live Hiſtorien Latin.

Il n'eſt nullement vrayſemblable que Tite-Live n'ayant eſcrit qu'aprés Polybe, ſe fuſt ſi fort eſloigné de cet Eſcrivain, ſi la tradition, qu'il a ſuivie n'euſt eſté autoriſée & comme publique. Ainſi l'anteriorité de temps meſme, qu'on veut faire valoir en faveur de l'Hiſtorien Grec, bien loin d'eſtre contre l'Hiſtorien Latin, ſert au contraire à le juſtifier. Et Tite-Live juſtifié, exempte Plutarque de tout blaſme.

TABLE DES VIES

CONTENUES DANS CHAQUE TOME.

TOME I.

Theſée. *pag.* 1.
Romulus. 83.
Lycurgue. 181.
Numa. 275.
Solon. 365.
Publicola. 449.

TOME II.

Themiſtocle. *pag.* 1.
Camillus. 83.
Pericles. 195.
Fabius Maximus. 291.
Alcibiade. 367.
Coriolan. 467.
Paul Emile. 559.

Tome III.

Timoleon. *pag.* 1.
Pelopidas. 83.
Marcellus. 163.
Ariſtide. 253.
Caton le Cenſeur. 333.
Philopœmen. 417.
Flaminius. 469.
Pyrrus. 529.

Tome IV.

Marius. *pag.* 1.
Lyſandre. 137.
Sylla. 215.
Cimon. 325.
Lucullus. 383.
Nicias. 515.

Tome V.

Craſſus. *pag.* 1.
Sertorius. 103.
Eumenes. 163.
Ageſilas 221.
Pompée. 319.
Agis & Cleomene. 509.
Tiberius & Caius Graccus. 619.

Tome VI.

Alexandre. *pag.* 1.
Ceſar. 183.
Phocion. 365.
Caton d'Utique. 439.

Tome VII.

Demoſthene. *pag.* 1.
Ciceron. 65.
Demetrius 179.
Antoine. 283.
Dion. 445.
Brutus. 549.

Tome VIII.

Artaxerxe. *pag.* 1.
Aratus. 63.
Galba. 165.
Othon. 217.
Plutarque. 255.

THESE'E.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

THESÉE.

COMME les Geographes ont accouſtumé de mettre à l'extrémité de leurs Cartes les regions qui leur ſont inconnuës, & de marquer à coſté de quelques unes: *Au delà il n'y a que des ſables arides & pleins de beſtes feroces*, ou *des marais impénétrables*, ou *les frimats de la Scythie*, ou

Maniere des anciens Geographes.

Comme les Geographes ont accouſtumé de mettre à l'extrémité de leurs Cartes les Regions qui leur ſont inconnuës.

La Geographie eſt la fille de la Philoſophie, & une partie conſiderable de l'Hiſtoire, ainſi les premiers Geographes, eſtant tous Philoſophes,

Digitized by Google

la mer glacée; De même, mon cher Senecion, dans ces comparaiſons des vies des hommes illuſtres, aprés avoir parcouru tout le temps qu'une conjecture vrai-ſemblable a pû pénétrer, ou qu'une hiſtoire circonſtanciée & ſuivie a pû nous faire connoiſtre, nous pouvons dire de tout ce qui eſt plus ancien, au delà c'eſt le pays des fictions & des monſtres; les Poëtes & les faiſeurs de fables habitent ces terres; Tout ce qu'on y trouve n'a ni certitude ni fondement. Ainſi, aprés avoir donné les deux vies de Numa & de Lycurgue, il me ſemble que nous pouvons re-

Incertitude de l'ancienne Hiſtoire Grecque.

ne ſe contentoient pas de marquer dans leurs Cartes, la ſituation & la diſtance des lieux, ils faiſoient connoiſtre auſſi les mœurs des habitants, leur gouvernement, leurs vertus, leurs vices, & n'oublioient rien de ce qui pouvoit nourrir la prudence & contenter la curioſité; c'eſtoient de veritables Hiſtoriens: C'eſt pourquoy Plutarque a mis *Hiſtoriens* pour Geographes, comme Strabon a appellé en quelque endroit, la Geographie, *Hiſtoire*.

Mon cher Senecion.] C. Soſſius Senecio, qui fut quatre fois Conſul; La premiere fois ſous Nerva, & les trois autres ſous Trajan; c'eſt le meſme à qui Pline eſcrit. Ceux qui ont crû que Plutarque adreſſoit ces vies à Senecion, que Domitien fit mourir, ſe ſont fort trompez; ce Senecion s'appelloit *Herennius*, & non pas Soſſius, & il eſtoit mort avant que Plutarque euſt fait ces dernieres vies.

Nous pouvons dire de tout ce qui eſt plus ancien, au de-là, c'eſt le pays des fictions & des monſtres.] Plus de cinq cents ans avant Plutarque, Thucydide avoit reconnu, que tout ce qui precedoit les guerres du Peloponeſe, eſtoit fort incertain à cauſe de ſon antiquité. Il veut parler des guerres des Medes & de la guerre de Troye. Si du temps de Thucydide, on comptoit preſque au rang des fables les guerres Medoiſes, qui ne commencerent que cent ans avant Thucydide, que doit-on penſer de la guerre de Troye & des temps de Theſée, qui ont precedé la guerre du Peloponeſe de prés de huit cents ans? Plutarque dit fort bien que c'eſt le pays des fictions & des monſtres. Cela fait voir que l'Hiſtoire ſainte a ſur toutes les Hiſtoires profanes le même

Digitized by Google

monter juſqu'à Romulus, puiſque nous ſommes ſi près de ſon temps; mais, comme dit Eſchyle, *Qui eſt-ce qui ſe preſentera devant cet homme? Qui pourrons-nous luy oppoſer? Qui oſera luy tenir teſte?* Le Fondateur de la belle & fameuſe Cité d'Athenes peut fort bien eſtre comparé au Pere de la glorieuſe & de l'invincible Rome. Je ſouhaite ſeulement que ce qu'il y a de fabuleux, ſe laiſſant manier & purger par nos eſcrits, prenne l'air de l'Hiſtoire; mais ſi l'on trouve quelques endroits, qui refuſent opiniaſtrement de devenir croyables, & qui ne puiſſent ſouffrir le moindre meſlange de vray-ſemblance, je prie les Lecteurs de les excuſer, & de recevoir favorablement ce qu'on peut leur donner d'une antiquité ſi reculée.

avantage, que la veritable Religion a ſur toutes les autres. On ne trouve que lumiere & verité dans l'une, & dans les autres qu'obſcurité, que menſonge, & que fiction. Il n'y a point d'Hiſtoire profane qui puiſſe nous mener ſurement à ſix cents ans prés de Theſée, & l'Hiſtoire ſainte nous mene juſqu'à la Création.

Il me ſemble que nous pouvons remonter juſqu'à Romulus, puiſque nous ſommes ſi prés de ſon temps.] Ce mot de *remonter*, ne doit eſtre rapporté qu'à Numa. Plutarque n'avoit garde de le rapporter à Lycurgue, puiſque Lycurgue eſt plus ancien que Romulus.

Mais, comme dit Eſchyle, qui eſt-ce qui ſe preſentera devant cet homme? Qui pourrons-nous luy oppoſer.] Ce ſont deux differents paſſages d'Eſchyle, de la Tragedie des ſept Chefs contre Thebes. Un Officier vient rendre compte à Eteocle des attaques des ennemis & des poſtes que leurs Generaux occupent, & en les nommant l'un aprés l'autre, il demande au Prince, quels Capitaines il choiſira pour leur oppoſer; ainſi l'application, que Plutarque en fait, eſt trés juſte, mais il la change à ſa maniere, pour l'accommoder au ſujet.

Digitized by Google

Car Romulus passa pour fils de Mars, & Thesée pour fils de Neptune.

Thesée & Romulus se ressemblent en plusieurs choses; Estant nez tous deux clandestinement, ils ont passé tous deux pour enfants des Dieux; *Tous deux ont esté vaillants, comme tout le monde en convient*, & ont joint la prudence avec la force; ils ont tous deux fondé les plus célebres Villes du monde; car l'un a basti Rome, & l'autre a fondé Athenes, en réduisant en corps de Ville, un peuple, qui estoit dispersé dans des Bourgs; ils ont tous deux enlevé des femmes; Ils sont tombez l'un & l'autre dans de grands malheurs domestiques; Ils ont soüillé leurs mains du sang de leurs proches, & à la fin de leur vie, ils se sont tous deux attiré la haine de leurs Citoyens, si l'on peut recevoir pour vray ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.

Passage d'Homere.

Car Romulus tua son oncle & son frere, & Thesée fut cause de la mort de son pere & de son fils.

Thesée du costé de son pere, descendoit de l'ancien Erecthée & des premiers habitants de

Qu'on appelloit Autochthones, c'est-à-dire, nez dans le pays.

Tous deux se sont attiré la haine de leurs Citoyens, si l'on peut recevoir pour vray ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.] Plutarque adjouste cecy, pour faire connoistre, qu'il rejette toutes les fables, qu'on raconte sur la mort de Thesée, & particulierement sur celle de Romulus.

Thesée du costé de son pere descendoit de l'ancien Erecthée, & des premiers habitants de l'Attique.] Plutarque appelle icy Erecthée celuy qu'on appelle plus ordinairement Erichthonius; car voicy la Genéalogie de Thesée du costé de son pere:

Erichthonius, ou Erecthée, fils de Vulcain & de Minerve, ou de Cranaé, petite fille de Cranaus.

Pandion.

Erecthée. II.

Cecrops. — Ornée, Pere de

Pandion II. Petéus, Pere de

Egée. Mnesthée.

Thesée.

Digitized by Google

l'Attique. Du coſté de ſa mere, il eſtoit iſſu de Pelops, qui fut le plus puiſſant de tous les Rois du Peloponeſe, non ſeulement par ſes richeſſes, mais encore par le nombre de ſes enfants; Car il maria pluſieurs de ſes filles avec les plus grands Seigneurs du pays, & trouva moyen de placer

Il eut treize enfants de ſa femme Hippodamie.

Le premier Erechthée, ou Erichthonius, eſtoit du temps de Moyſe, vers l'an du monde 2460. ou 1488. avant JESUS-CHRIST; & avant luy, il y avoit eu à Athenes trois Rois, Cecrops, Cranaus, & Amphiction, qui eſtant tous trois d'une origine inconnuë, furent appellez enfants de la Terre, & comme Erichthonius paſſoit pour petit fils de la fille de Cranaus, Plutarque a fort bien dit, que Theſée deſcendoit des *Autochthones*, c'eſt-à-dire, des premiers habitants de l'Attique, qu'on appelloit *Autochthones*, parce qu'ils eſtoient nez dans le pays meſme, & qu'ils n'eſtoient point eſtrangers; mais il eſt pourtant certain, que l'Attique fut habitée premierement par des eſtrangers, & il n'en faut d'autre preuve, que le nom meſme de Cecrops, qui eſt eſtranger; mais ce qui fit paſſer les premiers habitants de l'Attique pour *Autochthones* ou *Indigenes*, c'eſt que tous les autres cantons de la Grece, à cauſe de la bonté de leur terroir, changerent ſouvent de Maiſtre, chacun taſchant de s'eſtablir par la force dans le meilleur pays, & que le terroir de l'Attique ſe trouvant trés mauvais & trés infertile, on laiſſa en repos ſes habitants, qui dans la ſuite furent regardez comme nez dans leur propre terre, à cauſe de cette difference qu'il y avoit entre eux & les autres peuples, qui avoient ſouvent changé.

Et du coſté de ſa mere, il eſtoit iſſu de Pelops, qui fut le plus puiſſant de tous les Rois du Peloponeſe, non ſeulement par ſes richeſſes.] Pelops eſtoit fils de Tantale, & Phrygien d'origine; il avoit porté dans le Peloponeſe des richeſſes immenſes, qu'il avoit tirées des mines du mont Sipylus. Pelops, Pitthée, Æthra, Theſée.

Car il maria pluſieurs filles avec les plus grands Seigneurs du pays.] Je ne trouve que deux filles, Lyſidicé & Aſtydamie; la premiere fut mariée à Alectryon ou, ſelon d'autres, à Neſtor, qui eſtoit fils de Perſée Roy de Tirinthe; & Aſtydamie fut mariée à Sthenelus Roy de Mycenes. Cette Aſtydamie eſt appellée par d'autres Nicippe.

Digitized by Google

tous ſes fils dans les Eſtats les plus conſiderables. Pitthée, ayeul maternel de Theſée, fut un de ſes enfants. Il fonda la petite ville de Trezene, & il eut la reputation d'eſtre le plus ſage & le plus ſçavant homme de ſon temps. La ſcience, qui eſtoit alors en uſage, conſiſtoit particulierement en ſentences & en moralitez, comme celles qui ont tant fait eſtimer Heſiode dans ſon Ouvrage intitulé, *Les Oeuvres & les Jours.*

Ville de l'Argolide dans le Peloponeſe à l'entrée du Golfe Saronique.

Poëte Grec qui vivoit environ cent ans aprés Homere.

Parmy les Sentences de ce Poëte, en voicy une, qu'on donne à Pitthée: *Tiens toujours preſte la recompenſe que tu as promiſe à ton amy.* Au moins

Et trouva moyen de placer tous ſes fils dans les Eſtats les plus conſiderables.] A force d'argent il s'empara des villes les plus conſiderables du Peloponeſe, qu'il mit entre les mains de ſes enfants, & cela ne luy fut pas malaiſé à cauſe de la pauvreté & de la miſere des peuples.

Il fonda la petite Ville de Trezene.] Il y avoit à l'entrée du Golphe Saronique deux petites places, appellées Hyperea & Anthea. Pitthée, aſſiſté de ſon frere Treſen, s'en rendit maiſtre, & en fit enſuite une ſeule & meſme ville, qu'il nomma Trezene, du nom de ſon frere, qui eſtoit mort auparavant.

Il euſt la reputation d'eſtre le plus ſage & le plus ſçavant de ſon temps.] Pauſanias eſcrit qu'il enſeignoit à Trezene la Rhetorique dans le temple des Muſes: *Et moy-meſme*, dit-il, *j'ay lu un livre eſcrit par Pitthée, qui me fut donné par un homme d'Epidaure*; mais on peut douter avec raiſon de cette antiquité.

La ſcience, qui eſtoit alors en uſage, conſiſtoit particulierement en ſentences & en moralitez.] Cela paroiſt, non ſeulement par les ouvrages d'Heſiode, qui floriſſoit environ cinq cents ans aprés Pitthée, & par ceux de Theognis qui vivoit prés de trois cents ans aprés Heſiode, mais encore par les proverbes de Salomon, qui vivoit deux ou trois cents ans aprés Pitthée.

Tiens tousjours preſte la recompenſe que tu as promiſe à ton amy.] M. Barbeyrac, Profeſſeur à Lauſanne, m'a accuſé d'avoir mal traduit ce paſſage d'Heſiode qu'il traduit, *que la recompenſe, que tu as promiſe à ton amy, ſoit ſuffiſante.* Il a trouvé dans ſon Dictionnaire que le mot ἀρκεῖ

Ariſtote la luy attribuë, & Euripide, en apellant Hippolyte *le diſciple du Saint Pitthée*, fait aſſez connoiſtre la grande opinion qu'on avoit de luy.

Dans la Tragedie d'Hippolite.

Egée, n'ayant point d'enfants, & ſouhaitant d'en avoir, alla pour cet effet conſulter Apollon, & l'on dit que la Preſtreſſe luy rendit cet oracle ſi connu, par lequel elle luy defendoit de voir aucune femme avant qu'il fuſt de retour à Athenes; mais comme elle ne s'expliquoit pas bien ouvertement, Egée à ſon retour paſſa par Trezene pour communiquer à Pitthée cette reſponſe du Dieu, dont voicy les propres termes: *Grand Prince, ne délie point le pied du bouc avant que tu ſois de retour au milieu de ton peuple.*

On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet Oracle; mais, ou par perſuaſion, ou par adreſſe, Il fit coucher Egée avec ſa fille Æthra. Egée,

Cette action reſpond mal à la beauté de ſes ſentences & à la ſainteté dont il faiſoit profeſſion.

ſignifie ἀνυπέρβατος ἱκανὸς, *ſuffiſant*, & ſur cela, ſans autre examen, il a fait ſa petite critique. Mais il auroit dû ſçavoir que ce terme ἄρκιος ſignifie auſſi ἕτοιμος, *preſt*. Heſych. a marqué ces deux ſens, ἄρκιον, ἱκανὸν, ἕτοιμον; & c'eſt dans ce dernier ſens qu'Heſiode l'a employé. Le premier ſens ne merite pas un precepte, mais le dernier en eſt trés digne, pour prevenir l'injuſtice de ceux qui retiennent le ſalaire des domeſtiques, des mercenaires, ou qui ne le payent que fort tard, injuſtice, qui n'eſt que trop commune. Et c'eſt le meſme precepte, qui eſt contenu dans le Levitique Chap. XIX. *Non morabitur opus mercenarii tui apud te uſque mane: Le ſalaire de ton mercenaire ne demeurera point chez toy juſqu'au lendemain matin.* Et dans Tobie IV. 15. *Et merces mercenarii tui apud te non remaneat. Et que le ſalaire de ton mercenaire ne demeure point chez toy.* Car Heſiode appelle dans ce vers le mercenaire, amy.

On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet oracle.] Ce fut apparemment cette avanture qui donna à Pitthée la reputation de connoiſtre l'avenir & d'expliquer ſûrement les oracles.

Digitized by Google

qu'il fut d'abord nommé Thesée à cause des enseignes, qui avoient esté mises sous la pierre: Et les autres soustiennent que ce nom ne luy fut donné qu'à Athenes, aprés qu'Egée l'eut reconnu. Pendant qu'il fut chez son grand Pere Pitthée, il eut un Gouverneur, appellé Chonnidas, auquel les Atheniens sacrifient encore aujourd'huy un bellier le jour qui precede la feste de Thesée, honorant ainsi, avec plus de raison & de justice, la mémoire de celuy qui avoit formé leur Prince, que celle de Silanion & de Parrhasius, qui n'en avoient fait que des statuës & des portraits.

En effect quelle comparaison d'un Gouverneur qui forme un Prince, à un Statuaire & à un Peintre qui n'en font que des statuës & des portraits!

Les Grecs, comme les Hebreux, donnoient tousjours des noms qu'ils tiroient des circonstances particulieres & des évenemens qui arrivoient aux choses qu'ils vouloient nommer. Ainsi ce jeune Prince fut appellé Thesée du grec *Thesis*, qui vient de τίθημι *poser*, ou parce que ces enseignes avoient esté posées sous la pierre, ou parce qu'Egée l'avoit reconnu & avoüé pour son fils, ce qu'on dit en grec θέσθαι υἱόν.

Auguſt les Athéniens ſacrifient encore aujourd'huy un bellier le jour qui precede la feſte de Theſée.] Ce sacrifice du bellier, que les Atheniens offroient toutes les années au Gouverneur de Thesée, a donné lieu au proverbe Κριὸς ἔφθυσε πάππον. *Le bellier a payé l'éducation*, pour dire que les peuples ne sçauroient marquer trop de reconnoissance à ceux qui ont bien elevé leurs Princes, & que toutes les recompenses ne sont rien, si on ne les regarde comme des Dieux. En effect un Gouverneur qui forme un Roy & qui le rend pieux, juste, magnanime, clement & l'appuy & la joye de ses sujets, est au dessus de l'homme, il est inspiré de Dieu, & la reconnoissance des peuples doit estre éternelle. En voicy un bel exemple, plus de treize cents ans apres la mort de Thesée, les Atheniens offroient encore des sacrifices à son Gouverneur.

Honorant ainſi avec plus de raiſon & de juſtice, la memoire de celuy qui avoit formé leur Prince.] C'est un fort beau sentiment. Les Atheniens honoroient la memoire de Chonnidas, qui avoit elevé Thesée; mais ils honoroient aussi

Comme c'eſtoit encore alors la couſtume que ceux qui ſortoient de l'enfance, allaſſent à Delphes conſacrer à Apollon leurs premiers cheveux, Theſée y alla comme les autres, & on aſſure que le lieu, où ſe faiſoit cette ceremonie, porte encore ſon nom & s'appelle *Theſëia*; mais il ne coupa que ſes cheveux de devant,

en meſme temps celle de Silanion & de Parrhaſius, qui en avoient fait des ſtatuës & des portraits. Plutarque les loüe beaucoup plus des honneurs qu'ils rendoient au premier, que de ceux qu'ils faiſoient aux autres: En effet, quelle comparaiſon! Le Statuaire & le Peintre ne repreſentent que les traits du corps, au lieu qu'un Gouverneur forme les mœurs & l'eſprit, éleve l'ame, & inſpire toutes les vertus. Ceux-là doivent eſtre loüez & eſtimez, comme d'excellents ouvriers, & celuy-cy doit eſtre honoré comme le bienfaicteur de tous les hommes, & une des cauſes les plus efficaces de toutes les grandes actions, qui font leur bonheur.

Comme c'eſtoit encore alors la couſtume, que ceux qui ſortoient de l'enfance, allaſſent à Delphes conſacrer à Apollon leurs premiers cheveux.] Plutarque fait entendre que cette couſtume eſtoit beaucoup plus ancienne que Theſée; mais Euſtathie eſcrit que ce fut Theſée qui commença & qui fut le premier qui conſacra ſes cheveux à Apollon à Delos, & non pas à Delphes; je ne ſçai d'où il avoit tiré cette particularité. Par un paſſage de Lucien, s'il eſt vray que le Traité de la Deeſſe Syrienne ſoit de luy, il paroiſt que les Trezeniens eſtoient les ſeuls de tous les Grecs qui euſſent cette couſtume de conſacrer les premices de leurs cheveux, & qu'elle ne commença qu'après Theſée; car cette conſecration ſe faiſoit à l'honneur d'Hippolyte, fils de ce Heros, par tous les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, qui autrement n'auroient pas eu la liberté de ſe marier, & cela ſe faiſoit de cette ſorte: On laiſſoit croiſtre les cheveux aux enfants juſques à ce qu'ils fuſſent grands; quand ils eſtoient en âge, on les menoit dans un Temple, on leur coupoit les cheveux, & on les mettoit dans un vaſe d'or ou d'argent, ſûr lequel on eſcrivoit le nom de chacun, & on le conſacroit dans le Temple. Cette meſme couſtume eſtoit auſſi chez les Aſſyriens, les jeunes garçons offroient leurs cheveux, & les jeunes hommes les premices de leur barbe.

Digitized by Google

comme Homere dit que faiſoient les Abantes, & cette maniere de ſe couper les cheveux fut appellée *Theſéïde*. Les Abantes, dont parle Homere, ne l'avoient priſe, ni des Arabes, ni des Myſiens, comme quelques-uns l'ont crû; mais pour empeſcher leurs ennemis de les prendre aux cheveux, ils ſe les faiſoient couper par devant, parce que c'eſtoient des peuples trés-belliqueux & pleins de hardieſſe, qui joignoient tousjours l'ennemy, & qui aimoient à combattre à coups de main, comme Archilochus le teſmoigne dans cette Elegie: *Ils ne connoiſſent ni les frondes ni les arcs; mais ſi-tôt que Mars a donné le ſignal de la bataille, ils ſe battent à coups d'eſpées*

Peuples de l'Eubée & originaires de Thrace.

Peuples entre la Mer Rouge, l'Ocean, & le Golphe Perſique.

Peuples de Thrace ſur le bord du Danube. Il y en a auſſi en Aſie, entre la Lydie & la Phrygie. Ils deſcendent des premiers.

Poëte Grec qui vivoit du temps de Romulus.

Comme Homere dit des Abantes.] Car Homere les appelle ὀπίσθε κομόωντας *chevelus par derriere.* Les Abantes ſont les habitants de l'Eubée. Ariſtote eſcrit, que les Thraces ayant occupé la Phocide, ceux qui habitoient la ville *Abæ* s'emparerent de l'Eubée, & donnerent le nom d'Abantes à ſes habitants.

Les Abantes, dont parle Homere, ne l'avoient priſe, ni des Arabes, ni des Myſiens.] Comment l'auroient-ils priſe de ces peuples, avec leſquels ils n'avoient encore alors aucun commerce? Ils l'avoient apportée ſans doute de Thrace.

Qui joignoient tousjours l'ennemy, & qui aimoient à combattre à coups de main.] C'eſt l'Eloge qu'Homere avoit donné à ces peuples, long-tems avant Archilochus; Car dans le ſecond Livre de l'Iliade, il dit: *Elephenor, fils de Chalcodon, menoit les Abantes, qui n'ont des cheveux que par derriere & qui ſont ſi belliqueux, qu'avec leurs lances eſtenduës, ils percent les cuiraſſes de leurs ennemis.* Strabon, au commencement de ſon dixiéme Livre, explique fort bien, ἐγχεσὶν μακρῆσι, *les lances eſtenduës. La lance*, dit-il, *eſt à deux uſages, car ou on la lance de loin, comme Achille, qui ſe vantoit de jetter ſa lance auſſi loin qu'un autre pourroit lancer un javelot; ou bien on s'en ſert pour ſe battre de prés & à coups de main; & c'eſt ce qu'Homere appelle* une lance eſtenduë, *parce qu'on la tient tousjours & qu'on ne la jette jamais.*

& font d'effroyables exploits ; car c'eſt la ſeule maniere de combattre qu'ayent appriſe les braves Habitants de l'Eubée. On dit qu'Alexandre commanda par la meſme raiſon à ſes Capitaines de faire raſer les Macedoniens, la barbe eſtant la priſe la plus aiſée qu'on puiſſe donner à ſon ennemy.

Æthra cacha long-temps la veritable origine de Theſée avec beaucoup de ſoin, & Pitthée fit courir le bruit qu'il eſtoit fils de Neptune, car les Trezeniens adorent particulierement ce Dieu ; c'eſt le Patron de leur Ville ; ils lui conſacrent les premices de leurs fruits, & ſon Trident eſt la marque de leur monnoye. Mais dés que ce Prince fut parvenu à l'âge de l'adoleſcence & qu'il eut fait paroiſtre qu'il joignoit la force du corps, le courage & la grandeur d'ame avec la prudence & la fermeté, ſa mere le mena prés de la pierre, & aprés luy avoir deſcouvert tout le myſtere de ſa naiſſance, elle luy ordonna de tirer les enſeignes, que ſon pere y avoit cachées, & d'aller le trouver à Athenes par mer. Theſée leva facilement la pierre ; mais il refuſa d'aller

Ils l'adoroient ſous le titre de Neptune Roy.

Le Trident, la marque de la monnoye de Trezene.

Car c'eſt la ſeule maniere de combattre qu'ayent appriſe.] Dans le vers Grec δαΐμονες fait un dactyle. Et le ſçavant Henry Eſtienne corrige δαΐμονες parce qu'il ne croit pas qu'on puiſſe faire une ſeule ſyllabe de δαΐ comme il le faut neceſſairement pour faire le dactyle. Mais je voudrois qu'il euſt rapporté quelque exemple de δαΐμονες pris pour ἐπιστῆμες. Je doute qu'il y en ayt.

Theſée leva facilement la pierre.] Depuis ce temps-là cette pierre fut appellée *la pierre de Theſée*, & auparavant on l'appelloit *l'Autel de Jupiter Sthenien* ; car les Anciens faiſoient des Autels des premieres grandes pierres qu'ils rencontroient, comme cela paroiſt par l'Eſcriture ſainte.

Au reſte Son Alteſſe Royale

Digitized by Google

par mer, quoyque ce fuſt le chemin le plus ſeur, & que ſa mere & ſon ayeul l'en priaſſent avec de grandes inſtances, parce qu'il y avoit beaucoup de danger à aller par terre, n'y ayant point de chemin qui ne fuſt rempli de voleurs. Car ce ſiecle-là portoit des hommes d'une taille prodigieuſe, & infatigables dans les plus grands travaux, des hommes, qui en courage, en force, & en viſteſſe ſurpaſſoient tous les autres, & qui, bien loin d'employer ces dons de la Nature à des choſes honneſtes & utiles, prenoient plaiſir à commettre toutes ſortes d'inſolences & d'injuſtices, & faiſoient conſiſter tout le fruit, qu'ils pouvoient tirer de leur puiſſance, à aſſouvir leur cruauté, & à ſouſmettre, à forcer, & à deſtruire tout ce qui tomboit entre leurs mains. Ils eſtoient perſuadez qu'on ne loüe la Pudeur, la Juſtice, l'Equité & l'Humanité, que par foibleſſe de courage, pour n'oſer commettre des injuſtices, ou de crainte d'en ſouffrir; & que ces qualitez, tant vantées, ne doivent point eſtre

Reſtes des Geants.

MADAME, qui a ramaſſé avec beaucoup de ſoin un grand nombre des plus belles medailles & autres monuments antiques, dont Elle juge auſſi finement & avec autant de connoiſſance que les plus ſçavans Antiquaires, m'a fait l'honneur de me monſtrer dans ſon Cabinet une cornaline antique où cette hiſtoire eſt gravée. On y voit le jeune Theſée lever une pierre énorme ſous laquelle on deſcouvre l'eſpée & les ſoulers qu'Egée y avoit enterrez. La graveure de cette cornaline eſt d'un gouſt exquis & d'une beauté parfaite.

Car ce ſiecle-là portoit des hommes d'une taille prodigieuſe.] C'eſtoient des reſtes des Geants, dont il eſt parlé dans l'Eſcriture, & qui ne reconnoiſſoient d'autre Loy de juſtice, que leur propre force.

le partage de ceux qui ont la force de leur coſté. Hercule dans ſes voyages en extermina une grande partie, & les autres, eſpouvantez, ſe cachoient dans leurs cavernes lorſqu'il paſſoit, & n'oſoient paroiſtre, de ſorte qu'Hercule, les voyant abbatus, les meſpriſa & ne ſe donna plus la peine de les pourſuivre. Mais aprés le malheur qui luy arriva de tuer Iphitus, il paſſa en Lydie, où il ſervit long-tems la Reyne Omphale, s'eſtant luy-meſme impoſé cette peine ſelon la coutume de ce temps-là. Alors, pendant que la Lydie joüiſſoit d'une profonde paix, & que tout y eſtoit en ſûreté, on vit renaiſtre de tous coſtez en Grece les premiers deſordres, parce qu'il n'y avoit perſonne qui puſt ni les punir, ni les reprimer. Voilà pourquoy tous les chemins, par où on pouvoit aller par terre du Peloponeſe à Athenes, eſtoient trés-dangereux. Pitthée donc n'oublioit rien pour faire changer de deſſein à Theſée, & pour l'obliger d'aller par mer. Il luy peignoit tous ces brigands l'un

Hercule devenu furieux tua Iphitus Roy d'Oechalie, en le precipitant des murs de Tirinthe.

Dans l'Aſie Mineure entre la Carie & la Lydie.

Omphale fille de Jardanus & femme de Tmolus.

Exil volontaire.

S'eſtant luy-meſme impoſé cette peine ſelon la couſtume de ces temps-là.] Ceux qui avoient commis quelque meurtre, s'exiloient volontairement de leur pays, & s'impoſoient certaines peines, juſqu'à ce qu'ils fuſſent expiez; & cette couſtume venoit ſans doute en partie des anciens Hebreux, à qui Dieu avoit eſtabli des villes de refuge, afin que celuy qui avoit tué quelqu'un par mégarde, s'y retiraſt juſqu'à la mort du grand Sacrificateur. Hercule alla d'abord à Pylos chez Neleé, & delà à Amycles, où il fut expié par Deiphobus, fils d'Hippolyte; mais eſtant devenu extremement malade & ayant conſulté Appollon, il luy fut reſpondu, que ſes maux ne ceſſeroient qu'aprés qu'il auroit eſté trois ans eſclave; c'eſt pourquoy il fut vendu à Omphale. Apollod. Liv. II.

Digitized by Google

aprés l'autre, & luy racontoit tous les traittements qu'ils faiſoient aux Eſtrangers, mais il y avoit déja long-tems que la gloire & la vertu d'Hercule luy avoient ſecrettement enflammé le courage. Il n'eſtimoit rien au prix de ce heros, & eſtoit tousjours preſt à eſcouter ceux qui luy racontoient quel perſonnage c'eſtoit, & ſur tout ceux qui l'avoient vû & qui pouvoient luy apprendre quelque particularité de ſa vie, dont ils euſſent eſté les teſmoins. Alors on voyoit manifeſtement qu'il ſouffroit les meſmes agitations & le meſme travail d'eſprit, que ſouffrit long-temps aprés luy Themiſtocle, quand il dit que les trophées de Miltiade ne le laiſſoient point dormir. Auſſi l'admiration, que luy donnoit la vertu d'Hercule, faiſoit que ſes actions luy revenoient la nuit en ſonge, & qu'elles le piquoient le jour d'une noble émulation, & excitoient en luy un violent deſir de l'imiter.

Parenté d'Hercule & de Theſée.

La parenté, qui eſtoit entr'eux, augmentoit encore ſa jalouſie; car ils eſtoient fils de deux couſines germaines, ſa mere Æthra eſtant fille de Pitthée, & Alcmene, fille de Lyſidice. Or Lyſidice & Pitthée eſtoient tous deux enfants d'Hippodamie & de Pelops. Il trouvoit donc que ce ſeroit une choſe honteuſe & inſupportable, qu'Hercule euſt cherché par tout le monde les Brigands, qu'il en euſt purgé la terre & la mer, & que pour luy, il évitaſt meſme ceux qui ſe preſentoient ſur ſon chemin, que

Digitized by Google

par ce laſche embarquement il deshonoraſt la memoire de celuy, que le bruit du peuple faiſoit paſſer pour ſon pere, & qu'il ne portaſt à ſon veritable pere, pour toutes enſeignes, que des ſouliers, & une eſpée, qui ne connoiſſoit pas encore le ſang; au lieu de luy prouver la nobleſſe de ſon extraction par de grands exploits, & par des actions immorteiles. Avec des ſentiments ſi élevez, & plein de ces reflexions, il ſe mit en chemin, reſolu de n'attaquer perſonne, mais de repouſſer courageuſement tous les outrages & toutes les violences qu'on luy feroit.

Car la veritable force ne conſiſte pas à faire des violences, mais à les repouſſer.

Comme il paſſoit par les terres d'Epidaure, Peripheres, qui avoit une maſſuë pour armes, & qui à cauſe de cela eſtoit appellé le *Porteur de maſſuë*, eut l'inſolence de mettre la main ſur luy & de l'arreſter; Theſée le combattit & le tua, & ravi d'avoir gagné cette maſſuë, il la porta tousjours, comme Hercule porta la peau de lion. Cette peau ſervoit à faire connoiſtre l'énorme grandeur de la beſte, qu'Hercule avoit tuée; & la maſſuë, que portoit Theſée, faiſoit voir qu'elle avoit pû eſtre priſe entre les mains de Peripheres, mais qu'elle eſtoit devenuë imprenable entre les ſiennes. De là traverſant l'Iſthme de Corinthe, il punit Sinnis, *le Ployeur de Pins*,

D'Epidaure de l'Argolide ſur le bord du Golphe Saronique, eſt le chemin de Troëzene à l'Iſthme.

Corynetes, fils de Vulcain & d'Anticlie, ſa maſſuë eſtoit d'airain.

Entre le Golphe de Corinthe & le Golphe Saronique.

Il punit Sinnis le ployeur de pins, de la même maniere dont ce Geant avoit fait mourir ceux qu'il avoit vaincus.] Quand ce Geant avoit vaincu quelqu'un, il courboit deux pins, attachoit à chacun un bras & une jambe de ce miſerable, & laſchoit en meſme temps ces ar-

de

de la meſme maniere dont ce Geant avoit fait mourir pluſieurs paſſants. Ce n'eſt pas qu'il euſt jamais appris rien de ſemblable, ni qu'il s'y fuſt exercé; mais il fit voir par cet eſſay que la vertu eſt tousjours au deſſus de l'art & de l'exercice. Ce Sinnis avoit une grande fille fort belle, nommée Perigone, qui avoit pris la fuite, voyant ſon pere mort; Theſée couroit de tous coſtez pour la chercher; mais elle s'eſtoit jettée dans un bois eſpais tout plein de roſeaux & d'aſperges ſauvages, qu'elle prioit avec une ſimplicité d'enfant, comme s'ils l'euſſent entenduë, les conjurant de la bien cacher & de l'empeſcher d'eſtre apperçuë, & leur promettant avec ſerment, que s'ils luy rendoient ce ſervice, elle ne les arracheroit, ni ne les bruſleroit jamais. Cependant Theſée l'appelloit & luy donnoit ſa parole qu'il auroit ſoin d'elle, & qu'il ne luy feroit aucun déplaiſir. Perigone, touchée de ſes promeſſes, ſortit du milieu de ſes broſſailles, & alla ſe rendre à luy. Theſée en eut un fils, qui fut appellé Menalippe. Il la donna enſuite en mariage à Deionée, fils d'Eurytus, Roy d'Oechalie. De ce Menalippe naſquit Joxus, lequel avec

Pityocampte.

La vertu eſt tousjours au-deſſus de l'art & de l'exercice.

Menalippe, fils de Theſée & de Perigone & pere d'Ioxus.

Il y avoit trois Villes de ce nom,

bres, qui emportoient les membres qu'on y avoit attachez. Pauſanias eſcrit, que de ſon temps, ſous le Regne d'Adrien, on voyoit encore un de ces pins prés du rivage.

De ce Menalippe naſquit Joxus, lequel avec Ornytus fut Chef de la colonie qu'on mena en Carie.] Je ne me ſouviens pas d'avoir rien lû ailleurs de cette colonie, ni de cette famille des Joxides. Il paroiſt par quelques paſſages de Strabon, que les Grecs s'eſtablirent à diverſes fois dans la Carie. Je ne ſçay où Amiot a pris que Joxus *baſtit la ville des Joxides.* Plutar-

une en Theſſalie, une en Arcadie, & une dans l'Eubée, & l'on diſpute laquelle étoit la patrie d'Eurytus, Sophocle & les autres Poëtes ſont pour la derniere.

Ornytus fut chef de la colonie, qu'on mena en Carie, d'où ſont venus les Joxides, qui de pere en fils ont conſervé la couſtume de n'arracher & de ne bruſler ni les aſperges, ni les roſeaux, mais d'avoir au contraire pour eux une eſpece de religion, & une veneration particuliere.

Bourg du territoire de Corinthe, dans l'Iſthme. La Laye de Crommyon.

Il y avoit alors à Crommyon une Laye, qu'on appelloit *la Phaye*, qui n'eſtoit nullement une beſte à meſpriſer; car elle eſtoit tres-dangereuſe, & tres-difficile à vaincre. Theſée la combattit, & la tua en chemin faiſant, afin qu'on ne cruſt pas que la neceſſité ſeule luy fiſt entreprendre tout ce qu'il executoit, & perſuadé d'ailleurs qu'un homme de bien doit combattre les meſchants pour ſe defendre ſeulement de leurs outrages; mais qu'il eſt obligé de chercher les beſtes les plus courageuſes & de les attaquer le premier. D'autres ont pourtant eſcrit que cette *Phaye* eſtoit une femme de Crommyon, qui ſe proſtituoit à tous venants, & qui vivoit de meurtres & de brigandages; qu'elle fut appellée *la Laye*, à cauſe de ſes mœurs corrompuës & de la meſchante vie qu'elle menoit, & qu'enfin elle fut miſe à mort par Theſée.

Sur les frontieres de l'Attique. De Crommyon à

Prés des frontieres de Megare il deffit Sciron, & le précipita du haut des rochers dans la

que n'en dit pas un mot, & jamais cette ville n'a exiſté.

Il y avoit alors à Crommyon une Laye] Crommyon ou Cromyon eſtoit un Bourg du territoire de Corinthe. Thucydide le place à ſix vingts ſtades de la ville. C'eſt là que ſe tenoit cette Laye. Strabon nous apprend qu'elle etoit mere du Sanglier Calydonien. Liv. VIII.

Digitized by Google

mer, ſelon la plus commune opinion, parce qu'il deſtrouſſoit les paſſants; ou ſelon d'autres, parce que par une inſolence & par un orgueil inſuportable, il preſentoit ſes pieds aux Eſtrangers, leur ordonnoit de les luy laver, & pendant qu'ils le faiſoient, il les pouſſoit, & les précipitoit du haut de ces rochers. Il eſt vray que les Hiſtoriens de Megare, s'oppoſant à cette tradition, & combattant, comme dit Simonide, contre la longueur du temps, ſouſtiennent que Sciron ne fut ni un brigand ni un meſchant homme; mais au contraire l'ennemi déclaré de ces ſortes de gens, & le bon amy des gens de bien & des juſtes. Car tout le monde ſçait, diſent-ils, qu'Æacus eſt eſtimé le plus ſaint homme de ſon temps; On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes, & l'on connoiſt aſſez la vertu de Pelée & de Telamon. Or Sciron fut gendre

Megare & à Athenes il y avoit un chemin élevé, tout bordé du coſté de la mer de rochers, & de précipices.

Comme dit Simonide.] Il y a eu en differens temps quatre Simonides, tous Hiſtoriens & Poëtes; de ſorte qu'il ſeroit difficile de decider duquel d'entr'eux Plutarque rapporte le teſmoignage. Je croirois que c'eſt du plus ancien, de Simonides Amorginus, qui vivoit vers la xxx. Olympiade, du temps de Tullus Hoſtilius.

Car tout le monde ſçait, diſent-ils, qu'Æacus eſt eſtimé le plus ſaint homme de ſon temps.] Æacus, fils de Jupiter & d'Ægine; ſa pieté & ſa juſtice l'avoient rendu ſi agreable aux Dieux, qu'il en obtenoit tout par ſes prieres, & que par ce moyen, il fit ceſſer une grande famine & une horrible ſechereſſe, dont la Grece eſtoit extremement affligée.

On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes.] Il eſtoit fils de Neptune & de la Nymphe Salamis, & ſi homme de bien, qu'aprés ſa mort on l'honora comme un Dieu, non ſeulement à Salamine, mais à Athenes.

de Cychrée & beau-pere d'Æacus, & ayeul de Pelée & de Telamon, qui naſquirent tous deux de la Nymphe Endeide, fille de Chariclo & de Sciron. Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands perſonnages & les plus gens de bien de toute la Grece euſſent voulu s'allier avec un brigand, en prenant de luy, & en luy donnant ce que les hommes ont de plus précieux & de plus ſacré. Ces meſmes Hiſtoriens adjouſtent, que Theſée ne tua pas Sciron dans ſon premier voyage d'Athenes, mais long-temps aprés, lors qu'il prit Eleuſine, qui eſtoit alors occupée par les Megariens, & qu'il en chaſſa Diocles, qui en eſtoit Gouverneur. Voilà les contradictions qu'on trouve ſur cette hiſtoire.

Ce que c'eſt que les Alliances, & comment elles ſont juger les hommes.

Ville entre Megare & Athenes.

En paſſant par Eleuſine il lutta contre Cercyon

Cercyon fils de Neptune.

Qui naſquirent tous deux de la Nymphe Endeide, fille de Chariclo & de Sciron.] Apollodore fait cette Nymphe Endeide fille de Chariclo & de Chiron, & il eſt ſuivi par d'autres Auteurs; mais il eſt plus ſûr de corriger Apollodore ſur la foy de Plutarque & des Hiſtoriens de Megare qu'il avoit conſultez, que de corriger ces derniers ſur la foy d'Apollodore, dont nous n'avons qu'un abregé. Pauſanias eſt meſme d'accord en cela avec Plutarque, & pour ce que Diodore raporte, que Telamon eſpouſa à Salamine Glaucé, fille de Cychrée, & qu'il eſt abſurde de penſer que l'ayeul & le petit-fils ayent eſpouſé les deux ſœurs, cela ne doit eſtre d'aucun poids, car Apollodore meſme eſcrit que la femme de Telamon fut Periboée fille d'Alcathous, & non pas Glaucé.

Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands perſonnages & les plus gens de bien de toute la Grece.] Il ne parle que de Cychrée & d'Æacus, dont le premier fit ſon gendre de Sciron, & l'autre en fit ſon beau-pere; j'explique cela, parce qu'on s'y eſtoit trompé.

En paſſant par Eleuſine, il lutta contre Cercyon l'Arcadien, & le deffit.] Ce Cercyon fut le premier qui employa la ruſe dans les combats de la lutte. Theſée en

l'Arcadien, & le dèfit. De là arrivant à Hermione il fit mourir le Geant Damaſtes, qu'on appelloit *Procruſte*, en l'obligeant de s'égaler à la meſure de ſes lits, comme il y obligeoit ſes hoſtes. Et Theſée en uſoit ainſi à l'imitation d'Hercule, qui puniſſoit ceux qui l'attaquoient, du meſme genre de mort qu'ils luy avoient preparé. C'eſt ainſi qu'il ſacrifia Buſiris, qu'il eſtouffa Antée en luttant avec luy, qu'il tua Cycnus en combat ſingulier, & qu'il briſa la teſte à Termerus, d'où eſt venu le

Le Geant Damaſtes.

Je n'ay pas trouvé ailleurs le moindre veſtige de cette hiſtoire.

ſçeut plus que luy, car il fut inſtruit par Minerve. Le lieu où ſe fit ce combat eſtoit encore appellé la *Paleſtre de Cercyon*, du temps de Pauſanias.

De-là arrivant à Hermione, il vainquit le Geant Damaſtes.] Je ne connois point de Ville nommée Hermione, entre Eleuſine & Athenes. Pauſanias dans ſes Attiques nomme *Erione* le lieu prés duquel Theſée tua ce Geant. Cela eſtant il faut lire dans Plutarque *Erione* au lieu d'*Hermione*.

En l'obligeant de s'égaler à la meſure de ſes lits.] Hyginus a fort bien expliqué la meſchanceté de ce Geant. Il avoit, dit-il, pluſieurs lits, & quand un hoſte arrivoit chez luy, s'il eſtoit grand, il le faiſoit coucher dans un petit lit, & luy coupoit tout ce qui paſſoit la longueur du lit; & s'il eſtoit petit, il le mettoit dans un grand lit, & à force de machines, il luy eſtendoit les jambes juſqu'à la meſure du lit; c'eſt pourquoy il fut appellé *Procruſtes*, c'eſt-à-dire, *qui eſtend par force & avec violence.*

C'eſt ainſi qu'il ſacrifia Buſiris.] Buſiris eſtoit Roy d'Egypte, & fils de Neptune & de Lyſianaſſe. Il ſacrifioit les eſtrangers à Jupiter, & il voulut faire le meſme traitement à Hercule qui ſe laiſſa mener lié & garrotté prés de l'Autel, & qui ayant rompu ſes liens ſacrifia luy-meſme ce Tyrant & ſon fils Amphidamas.

Qu'il eſtouffa Antée.] Antée eſtoit Roy de Lydie & fils de la Terre, qui luy redonnoit de nouvelles forces ſi-toſt qu'il la touchoit; c'eſt-pourquoy Hercule l'éleva en l'air, & l'eſtouffa entre ſes bras.

Qu'il tua Cycnus en combat ſingulier.] Il y eut deux Cycnus contre leſquels Hercule ſe battit; le premier eſtoit fils de Mars & de Pyrene, la foudre, qui tomba au milieu des deux combattants les ſepara; l'autre eſtoit auſſi fils de Mars, & de Pelopée, & il fut tué par Hercule.

Et qu'il briſa la teſte à Termerus.] Il y a une faute au Texte.

Digitized by Google

proverbe, *le mal Termerien*, car il y a de l'apparence que Termerus caſſoit la teſte aux paſſants en la heurtant avec la ſienne. Theſée alloit puniſſant de meſme les meſchants, & il employoit juſtement contre eux les meſmes ſupplices, qu'ils faiſoient ſouffrir injuſtement aux autres.

Petite riviere de l'Attique.

Famille des Phythalides.

D'Hermione il arriva ſur les bords du Cephiſe, où il trouva la famille des Phytalides, qui venoit au devant de luy pour luy faire honneur. La premiere choſe, qu'il demanda, ce fut d'eſtre purifié, pour pouvoir eſtre admis aux ſaints myſteres. Les Phytalides le purifierent avec toutes les ceremonies accouſtumées, & aprés avoir fait un ſacrifice pour ſe rendre les Dieux favorables, ils le logerent & le regalerent dans leur maiſon. Ce fut là le premier bon accueil qu'il receut dans ſon voyage. On tient que Theſée entra dans Athenes le huitiéme d'Aouſt. Il trouva cette ville, en general, pleine de troubles & de diſſentions, & en particulier la Maiſon Royale dans un trés grand deſordre; Car Medée, s'eſtant ſauvée de Corinthe, avoit cherché un azyle chez

Theſée ſe fait purifier pour eſtre initié aux ſaints myſteres.

Le viij du mois Cronius, qu'on appelle aujourd'huy Hecatombeon.

Cυβηλέων ne peut avoir lieu icy, j'ay lu comme il eſt dans un Manuſcrit *Cυβηλέα*.

Où il trouva la famille des Phytalydes, qui venoit au devant de luy pour luy faire honneur.] Pauſanias appelle ces Phytalides, les deſcendans de Phytalus, à qui Ceres avoit donné l'intendance des ſaints myſteres, pour le recompenſer de l'hoſpitalité qu'il avoit exercée à ſon égard, l'ayant receuë fort humainement dans ſa maiſon.

La premiere choſe, qu'il demanda, ce fut d'eſtre purifié.] Quoyqu'il n'euſt tué que des brigands, il crut ne pouvoir eſtre admis aux myſteres de Ceres avant que d'eſtre expié. Cela eſt remarquable. Tout meurtre devoit eſtre expié.

Les Phytalides le purifierent avec toutes les ceremonies accouſtu-

Egée, & vivoit avec luy dans un honteux commerce, luy promettant que par ſes remedes elle luy feroit avoir des enfants. Cette femme, avertie de l'arrivée de Theſée & de ſes deſſeins, avant qu'Egée euſt le temps de le reconnoiſtre, ſçeut ſi bien tourner l'eſprit de ce Prince, desja affoibli par les années, & que les differents partis, qui regnoient dans la ville, avoient rendu timide & ſoupçonneux, qu'elle luy perſuada d'empoiſonner ſon fils dans un feſtin, qu'il luy feroit comme à un eſtranger. On alla donc de ſa part inviter Theſée. Quand il fut dans la ſalle il ne jugea pas à propos de déclarer qui il eſtoit; mais voulant donner occaſion à ſon pere de commencer cette reconnoiſſance, dés qu'on euſt ſervi il tira ſon eſpée, comme pour couper les viandes. Egée, reconnoiſſant tout d'un coup cette eſpée, renverſa d'abord la coupe, où eſtoit le poiſon, fit enſuite beaucoup de queſtions à Theſée, & aprés l'avoir embraſſé, il convoqua ſur le champ une

Medée refugiée chez Egée.

Medée perſuade à Egée d'empoiſonner Theſée, qu'il prenoit pour un eſtranger.

Egée reconnoiſt ſon fils.

mées.] Cette ceremonie ſe fit à l'autel de Jupiter pacifique, *ad aram Jovis Meilichii*, qui eſtoit prés du Cephiſe.

Il tira ſon eſpée comme pour couper les viandes.] Si ce paſſage n'eſt pas corrompu, Plutarque s'eſt aſſurément trompé ſur les manieres de ces temps heroïques. Ces Heros ne coupoient pas les viandes avec la meſme eſpée, dont ils ſe battoient; mais avec un grand couteau, ou un grand poignard, qu'ils portoient toujours pendu prés de l'eſpée, afin de pouvoir faire dans les ſacrifices les fonctions auxquelles ils eſtoient obligez. Cette couſtume eſt trés bien prouvée par un paſſage du troiſiéme Livre de l'Iliade, où Homere dit:

Ἀτρεΐδης δ' ἐρυσάμενος χείριφι μαχαίρην,
Ἣν οἱ παρ' ξίφεος μέγα κωλεὸν ἀμφὶ ἄορτο,
Ἀρνῶν ἐκ παλύνῃ τάμνε τοίχας.

Assemblée generale, où il reconnut son fils devant tous les Atheniens, qui le receurent avec une trés grande joye à cause de sa valeur. On dit que le lieu, où la coupe fut renversée, est le mesme qu'on voit aujourd'huy dans le quartier appellé *Delphinium*, & qui est enfermé de murailles, car la maison d'Egée estoit dans cet endroit-là. Et une marque certaine de cette verité, c'est que le Mercure, qui est à la porte orientale de ce Temple, est appellé encore aujourd'hui *le Mercure de la porte d'Egée.*

Ce quartier portoit le nom du Temple d'Apollon Delphinien destiné au jugement de ceux qui avoient commis quelque meurtre, & qui soustenoient qu'ils l'avoient commis justement. Thesée y fut absous du meurtre des Pallantides.

Les fils de Pallas avoient esperé jusqu'alors de succeder à Egée, qu'ils croyoient sans enfants,; mais Thesée ayant esté reconnu pour le veritable heritier du Royaume, ils ne purent suppor-

Agamemnon tirant le poignard, qui estoit tousjours pendu prés de son espée, coupa la laine de la teste des agneaux. Ainsi Thesée ne tira pas l'espée, qu'il avoit de son pere, mais pour faire voir cette espée, il tira son poignard, parce que pour le tirer, il falloit jetter son manteau en arriere, & faire voir l'espée par consequent. Je croirois qu'il ne manque qu un mot à ce passage, & que pour le restablir, il ne faut qu'adjouster ξίφος, ἐλίκιον ξίφος, ἐκάτερα. Plutarque avoit dit sans doute *Thesée tira son poignard, comme pour couper les viandes, & fit voir son espée, Egée la reconnut d'abord, &*

Est le mesme qu'on voit encore aujourd'huy dans le quartier appellé Delphinium, & qui est enfermé de murailles.] Les Atheniens par religion avoient enfermé de murailles ce lieu, où la coupe de poison avoit esté renversée. Ce quartier estoit appellé *Delphinium* du nom du Temple d'Apollon Delphinien, comme nous appellons aujourd'huy plusieurs quartiers de cette Ville du nom des Temples qui y sont bastis, comme le quartier S. Paul, le quartier S. Honoré, &c.

Car la maison de Thesée estoit dans cet endroit.] Elle estoit prés du Temple, & Pausanias nous apprend que ce temple *Delphinium* se bastissoit actuellement quand Thesée arriva à Athenes,

ter

Digitized by Google

rer qu'Egée, qui n'eſtoit, diſoient-ils, que fils ſuppoſé de Pandion, & qui ne deſcendoit en aucune maniere des Erechtheides, non ſeulement ne ſe contentaſt pas de regner, mais qu'il vouluſt encore faire tomber le Royaume entre les mains d'un eſtranger & d'un inconnu. Ils prirent donc les armes, & s'eſtant partagez en deux bandes, les uns, conduits par leur pere, partirent du bourg de Sphette en plein jour, & allerent droit à la ville; & les autres ſe mirent en embuſcade dans le bourg de Gargette, afin de ſurprendre leurs ennemis par deux differents endroits. Ces derniers avoient avec eux un Heraut, nommé Leos, du bourg d'Agnus, qui deſcouvrit à Theſée tout ce ſecret. Theſée, profitant de cet avis, alla attaquer bruſquement cette troupe, qui eſtoit en embuſcade, & la tailla en pieces. Celle que menoit Pallas, ayant appris cette nouvelle, ſe deſbanda, & fut entierement diſperſée. De là vient, dit-on, que les habitants de Pallene ne s'allient jamais avec ceux d'Agnus, & que dans les cris publics on n'y crie jamais, comme dans tous les autres endroits de l'Attique, *Acouete Leos*, à cauſe de l'averſion horrible qu'ils ont pour ce mot *Leos*, qui eſt le nom de ce traiſtre.

Autre Bourg de l'Attique celebre par un beau Temple de Pallas. C'étoit le domicile des Pallantides.

Oyez, peuple. *Leos ſignifie peuple, & c'eſtoit le nom propre de ce Heraut.*

Theſée, ne pouvant ſouffrir l'oiſiveté, & vou-

Qu'Egée, qui n'eſtoit que fils ſuppoſé de Pandion.] Car on avoit dit en effect qu'Egée eſtoit fils de Scyrius, & que Pandion voulut faire croire qu'il eſtoit ſon fils. Les Pallantides ne manquerent pas de relever ce bruit, qui eſtoit tout à leur avantage.

Bourg de l'Attique sur le bord de l'Euripe.

On appelloit ainſi la contrée de l'Attique où eſtoient ces quatre villes, Oenoë, Probalynthe, Tricorythe, & Marathon.

lant d'ailleurs attirer l'amour du peuple, alla contre le Taureau de Marathon, qui incommodoit extrémement les habitants de la contrée appellée *Tetrapole*, & l'ayant dompté & pris tout en vie, il le fit paſſer au travers de la ville afin qu'il fuſt veu du peuple, & le ſacrifia enſuite à Apollon Delphinien.

Hecalé & la bonne reception qu'elle fit à Theſée.

Pour ce qui eſt du conte, que l'on fait d'Hecalé, & de la reception qu'elle fit à Theſée dans ſa maiſon, il ne paroiſt pas entierement eſloigné de la verité; car anciennement tous les bourgs des environs s'aſſembloient toutes les années pour faire à Jupiter *Hecalien*, un ſacrifice appellé *Hecaleſien*, & dans lequel ils honoroient particulierement cette Hecalé, qu'ils appelloient par un diminutif, *Hecalene*, en memoire de ce qu'ayant receu chez elle Theſée encore jeune, elle le ſalua & le careſſa, en le nommant touſjours par des diminutifs, ſelon la couſtume des vieilles gens. Cette bonne femme avoit fait vœu que ſi Theſée revenoit heureuſement d'une expedition, qu'il alloit entre prendre, elle feroit un

Et le ſacrifia enſuite à Apollon Delphinien.] Pauſanias dit qu'il le ſacrifia à Minerve. Diodore eſt du ſentiment de Plutarque, mais il aſſure que ce fut Egée qui le ſacrifia, & non pas Theſée.

Apollon eſtoit appellé *Delphinien*, parce qu'il avoit tué le ſerpent Python qu'on appelloit *Delphiné*. Ou pluſtoſt parce qu'il avoit donné un Dauphin pour guide à une colonie de Cretois qui aborda à Cyrrha, comme Plutarque meſme l'eſcrit dans ſon traité *quels animaux ſont les plus adviſez*.

Pour ce qui eſt du conte que l'on fait d'Hecalé.] Ce conte eſtoit ſi generalement receu, que Callimaque fit ſur cela un poëme qu'il nomma *Hecalé* du nom de cette bonne femme.

Digitized by Google

ſacrifice ſolemnel à Jupiter. Mais elle mourut avant cette expedition, & Theſée, eſtant de retour, ordonna qu'on feroit ce ſacrifice, & qu'on y rendroit à Hecalé toutes ſortes d'honneurs en reconnoiſſance du bon accueil qu'elle luy avoit fait, & de l'affection qu'elle luy avoit teſmoignée. C'eſt ainſi que l'eſcrit Philochorus.

Ambaſſadeurs du Roy Minos viennent à Athenes demander le tribut ordinaire.

Quelque temps aprés arriverent à Athenes les Ambaſſadeurs du Roy Minos, qui venoient pour la troiſiéme fois demander le tribut, qu'on avoit accouſtumé de luy payer pour la mort de ſon fils: Car Androgeos ayant eſté tué en trahiſon dans l'Attique, Minos y porta le fer & le feu; & les Dieux d'accord avec luy pour venger ce meurtre, déſolerent tout le pays par la peſte & par la ſterilité, & firent tarir les rivieres. Les Atheniens, accablez de tous ces fleaux, eurent recours à l'Oracle d'Apollon, qui leur reſpondit qu'ils ne trouveroient la fin de leurs miſeres, & que le ciel ne ſeroit appaiſé, que quand ils

Origine du tribut que les Atheniens payoient à Minos.

C'eſt ainſi que l'eſcrit Philochorus.] Philochorus, Auteur Athenien qui vivoit du temps de Ptolemée Philopators deux cents ans ou environ avant la naiſſance de noſtre Seigneur. Il avoit fait pluſieurs ouvrages conſiderables que nous n'avons plus, comme l'hiſtoire des Atheniens, ou de l'Attique en XVII. liv. un catalogue des Archontes, un livre des Sacrifices, les origines de Salamine, deux livres des Olympiades, & XVII. Livres des combats des Atheniens.

Car Androgeos ayant eſté tué en trahiſon dans l'Attique.] Egée l'avoit fait tuer dans le bourg d'Oenoé, parce qu'il favoriſoit les Pallantides, & leur avoit promis du ſecours. D'autres diſent qu'il avoit eſté tué par le taureau de Marathon, & que Minos en avoit accuſé injuſtement les Atheniens.

auroient fait à Minos la satisfaction qu'il exigeroit. Ils envoyerent donc en Crete des Ambassadeurs en estat de suppliants, pour luy demander la paix. Minos la leur accorda, à condition que de neuf en neuf ans ils luy envoyeroient un tribut de sept jeunes hommes, & d'autant de filles : Et c'est en quoy presque tous les Historiens sont d'accord. Pour rendre cette histoire plus tragique, la fable y adjouste que ces enfants estoient devorez par le Minotaure, ou qu'enfermez dans le labyrinthe, dont ils ne pouvoient trouver l'issuë, ils y mouroient de faim. Et pour le Minotaure, que c'estoit, comme dit Euripide, *un meslange horrible, un monstre affreux, moitié homme, & moitié taureau.* Mais Philochorus escrit que ceux de Crete, bien loin d'avoüer ce fait, disent au

C'est-à dire avec des couronnes de branches sur la teste, & dans la main des rameaux environnez de petites bandelettes de laine blanche.

Passage d'Euripide.

Le labyrinthe de Crete.

A condition que de neuf en neuf ans.] Les interpretes s'estoient fort trompez à ce passage, Amiot sur tout, qui a traduit *sous condition que l'espace de neuf ans durant, ils seroient tenus d'envoyer chacun an en Candie &c. Δι' ἐτῶν ἐννέα* ne signifie pas *pendant neuf ans,* mais *de neuf en neuf ans. Chaque neuvième année.* Les exemples en sont frequents, & on en trouve dans Plutarque mesme. Comment les Atheniens auroient-ils consenti à ce tribut, qui, payé neuf ans de suite, auroit emporté toute leur jeunesse, au lieu que cet intervalle de neuf ans, leur donnoit le temps de respirer, & de le fournir sans épuiser leur Ville.

Et pour le Minotaure, que c'estoit, comme dit Euripide, un meslange horrible, un monstre affreux &c.] Minos avoit accoustumé de sacrifier toutes les années à Neptune le plus beau taureau qu'il eust. Un jour il en vit un si beau qu'il en fut charmé, & au lieu de le sacrifier, il en mit un autre à sa place. Neptune, irrité, rendit Pasiphaé amoureuse de ce mesme taureau ; & Dedale deshonora son art en servant cette malheureuse Reine dans cette horrible passion, qui donna la naissance à ce monstre appellé Minotaure, homme & taureau. Voilà ce que dit la fable.

Digitized by Google

contraire que ce labyrinthe n'eſtoit ſimplement qu'une priſon, où l'on n'avoit d'autre mal que d'y eſtre ſeûrement gardé; Que Minos, pour honorer la memoire de ſon fils, avoit eſtabli des jeux où les victorieux recevoient pour prix de leur adreſſe, ces enfants, qui eſtoient gardez dans ce labyrinthe; & que le premier qui vainquit fut un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & le General de ſes Armées, nommé Taurus, homme rude & brutal, & qui traitoit fort cruellement & fort ſuperbement ces Atheniens. Ariſtote luy-meſme dans ſa Republique des Bottieiens, teſmoigne aſſez clairement qu'il ne croioit point du tout que ces enfants fuſſent mis à mort par l'ordre de Minos, puiſqu'il aſſeure qu'ils vieilliſſoient dans l'eſclavage, en gagnant miſerablement leur vie par le travail de leurs mains. Il

Fut un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & le general de ſes armées nommé Taurus.] Cela eſt plus vray-ſemblable, que la maniere dont Palæphatus explique cette fable. Il dit que ce Taurus eſtoit un homme de la Cour de Minos, que Paſiphaé en devint amoureuſe, & que Minos ayant deſcouvert ce commerce, envoya cet amant trop hardy ſervir de valet à ſes bergers ſur les montagnes: & que ce jeune homme ſecoua ce joug, & ſe rendit ſi redoutable, que Minos l'ayant voulu faire prendre, ne put en venir à bout, & perdit tous ceux qu'il y envoya, de ſorte qu'il prit le party de s'en ſervir pour punir tous les criminels & les ennemis, qui tomboient entre ſes mains, & dont il ſe vouloit deffaire; & qu'ayant pris Theſée dans un combat, il l'envoya à ce Taurus, mais qu'Ariadne luy donna ſecrettement une eſpée avec laquelle il le tua.

Ariſtote luy-meſme dans ſa Republique des Bottieiens.] Parmy les ouvrages d'Ariſtote, qui ſe ſont perdus, il y en avoit un, où il deſcrivoit le gouvernement de cent cinquante huit Republiques, & c'eſt celuy dont Plutarque parle.

Digitized by Google

Origine des Bottiéiens, peuples de Thrace.

raconte qu'il y a pluſieurs ſiecles que les peuples de Crete, voulant s'acquitter d'un ancien vœu, envoyerent à Delphes leurs premiers nez; Que les deſcendants de ces eſclaves Atheniens, s'eſtant joints à cette troupe, y allerent avec eux; Que n'y trouvant pas de quoy vivre, ils paſſerent en Italie, & s'eſtablirent dans la Poüille; Qu'ils repaſſerent en Thrace, où ils furent appellez *Bottiéiens*, & que de là vient que leurs filles dans un ſacrifice ſolemnel, qu'elles font toutes les années, chantent touſjours à la fin de leurs hymnes, ce refrain, *Allons à Athenes.* Mais cela fait voir com-

Que n'y trouvant pas de quoy vivre, ils paſſerent en Italie & s'eſtablirent dans la Poüille.] Il eſt certain que l'Iſle de Crete a envoyé pluſieurs colonies en Italie. Strabon marque Brindes & les Salantins pour colonies de Crete. Il paroiſt meſme par un paſſage de ce meſme Auteur, que ces Candiots, qui paſſerent en Italie, y allerent ſous la conduite de Theſée, qu'ils furent joints par une autre troupe du meſme Pays, qui avoit paſſé en Sicile ſur des vaiſſeaux de Minos, & que n'ayant pû s'accorder avec ces derniers, ils paſſerent dans cette partie de la Thrace, appellée *Bottiée.*

Ils repaſſerent en Thrace, où ils furent appellez Bottiéiens.] Strabon en parlant de la Thrace dit, *Le fleuve Axius ſepare la Bottiée de la terre Amphaxite & reçoit le fleuve Erigon.* Mais ce paſſage de Plutarque fait entendre, qu'ils donnerent eux-meſmes ce nom à la terre qui les receut, & je croy qu'ils l'appellerent βοττιαίαν *altricem terram*, parce qu'elle ſe trouva aſſez bonne pour les nourrir.

Et que de-là vient que leurs filles dans un ſacrifice ſolemnel, qu'elles font toutes les années, chantent touſjours à la fin de leurs hymnes, allons à Athenes.] Une grande partie des Bottiéiens conſervoit touſjours un tendre ſouvenir d'Athenes à cauſe de leur origine, & c'eſt ſur cela, je penſe, qu'eſt fondé ce que rapporte Thucydide, que lorſque les Atheniens allerent porter leurs armes dans la Bottiée & aſſieger Spartole, ils ne le firent que dans l'eſperance que cette Ville ſe rendroit à eux par la faction des habitants, qui eſtoient de leur party; mais que le party contraire prevalut & fit venir du ſecours d'Olinthe.

Digitized by Google

bien il eſt dangereux de s'attirer la haine d'une Ville, qui ſçait bien parler ; & où toutes les Muſes fleuriſſent. Car Minos a eſté touſjours deſcrié & diffamé dans les Theatres d'Athenes. C'eſt inutilement qu'Heſiode l'a appellé *le Roy Trés-Juſte*, & qu'Homere l'a nommé *l'Ami de Jupiter* ; Le teſmoignage des Poëtes tragiques a prévalu, & de deſſus leur Theatre ils luy ont

Haine des Villes ſçavantes & polies, dangereuſe.

Plutarque ſe trompe icy.

C'eſt inutilement qu'Heſiode l'appelle le Roy trés-juſte, & qu'Homere le nomme l'amy de Jupiter.] Plutarque tombe icy dans une faute, que beaucoup d'Auteurs ont faite avant & aprés luy. Il y a eu deux Minos, qui ont regné dans Crete, l'un fils de Jupiter & d'Europe, & l'autre ſon petit fils & fils de Lycaſte. Le premier fut un Roy trés-juſte, c'eſt-pourquoy on a feint qu'il eſtoit Juge dans les enfers ; & l'autre fut un Tyran. Ce qu'Homere & Heſiode ont dit du premier, Plutarque l'attribuë au dernier, comme s'il n'y avoit eu que luy de ce nom. Platon a fait deux fois la meſme faute dans ſon Dialogue qu'il a appellé *Minos* ; mais Plutarque eſt moins excuſable, en ce qu'il avoit oüi dire quelque choſe de ces deux Princes, comme cela paroiſt par la ſuite, & que cela ſuffiſoit pour le ramener à la verité, s'il avoit voulu s'en inſtruire ; car Diodore les a trés-bien diſtinguez tous deux dans ſon V. Livre.

Roy tres juſte.] C'eſt dans le paſſage où Heſiode dit : *Que Minos regna ſur pluſieurs peuples, tenant le ſceptre de Jupiter* ; c'eſt-à-dire, comme Platon l'explique, eſtant inſtruit par Jupiter à gouverner ſes peuples avec juſtice. Car les Rois juſtes tiennent le ſceptre de Dieu, & ils ont Dieu pour precepteur & pour maiſtre.

Et qu'Homere le nomme l'amy de Jupiter.] C'eſt dans le 19. Livre de l'Odyſſée, Διὸς μεγάλου ἑταῖρος, proprement, *qui s'eſt entretenu avec Jupiter* ; ce que Platon appelle la plus grande loüange qu'on puiſſe donner. Cette fiction des Poëtes a pû eſtre tirée de l'Eſcriture ſainte, qui dit de Moyſe : *Dieu parloit à Moyſe face à face, comme un amy parle à ſon amy.* Exod. 33. 11.

Le teſmoignage des Poëtes tragiques à prevalu.] Plutarque a pris cecy du Minos de Platon, où Socrate reſpond à celuy qui luy demande, d'où vient qu'un Roy, à qui Homere & Heſiode ont donné de ſi grandes loüanges, paſſe pourtant pour un homme barbare & cruel ? Il luy reſpond,

Digitized by Google

donné par toute la terre, la reputation d'un homme barbare & cruel, quoy qu'on diſe communément qu'il eſt le Legiſlateur & le Roy, & que Rhadamanthe n'eſt que le Juge qui fait obſerver les Loix qu'il en a receuës.

Le temps de ce troiſiéme tribut eſtant venu, les peres, qui avoient des enfants, ſe voyant contraints de les livrer pour tirer au ſort, commencerent tout de nouveau à murmurer contre Egée. Ils ſe plaignoient ouvertement, qu'eſtant ſeul la cauſe de tout le mal, il eſtoit le ſeul qui n'euſt point de part à la peine, & que lors qu'il faiſoit paſſer ſon Royaume entre les mains d'un eſtranger ou d'un baſtard, il les voyoit ſans douleur priver de

Parce qu'il avoit fait tuer Androgeos.

dis-je, *Croyez-moy, tous ceux qui ſeront ſoigneux de conſerver une bonne reputation, doivent bien prendre garde de ne point attirer la haine des Poëtes, car le teſmoignages des Poëtes eſt d'un grand poids, & pour la loüange & pour le blaſme; & c'eſt en quoy Minos a fait une faute, qu'on ne ſçauroit trop blaſmer, d'avoir declaré la guerre à cette Ville, (à Athenes) où fleurit toute ſorte d'érudition, & où regne ſur tout la Tragedie, qui eſt une ancienne invention de cette Ville, & non d. Phrynichus ni de Theſpis: car la Tragedie eſt un poëme trés amuſant & trés propre à divertir le peuple: c'eſt dans ce poëme que nous avons lancé tant de traits contre Minos, pour nous venger du cruel tribut qu'il nous faiſoit payer. Voyla en quoy il a manqué, d'avoir attiré la haine de nos Atheniens, & voylà la ſource de tous les mauvais bruits qui courent de luy, quoyqu'il ait eſté fort homme de bien, trés-juſte & un excellent Legiſlateur.*

Quoy qu'on diſe communement, qu'il eſt le Legiſlateur & le Roy & que Rhadamanthe n'eſt que le Juge qui fait obſerver les loix qu'il en a receuës.] Cecy eſt encore pris du meſme Dialogue de Platon, où Socrate, aprés avoir fait voir qu'Homere dans ſon Odyſſée, ne fait mention que de Minos, à qui il donne un ſceptre d'or, dit que Rhadamanthe eſtoit un homme de bien, & qu'il avoit eſté inſtruit par Minos, qui ne luy avoit pas enſeigné la ſcience d'un Roy, mais ſeulement à obeïr à ſes ordres, en rendant la juſtiçe, & en faiſant ob-

leurs

leurs enfants legitimes. Ces plaintes touchoient tres-ſenſiblement Theſée, qui, reconnoiſſant qu'il eſtoit juſte de courir la meſme fortune que ſes ſujets, s'offrit volontairement luy-meſme ſans vouloir tenter la faveur du ſort. Cette generoſité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé de voir qu'il s'égalaſt luy-meſme au peuple, & qu'il euſt des ſentimens, non de Roy, mais de Citoyen. Egée fit tous ſes efforts pour l'en deſtourner; mais voyant qu'il ne pouvoit le perſuader, & qu'il eſtoit inébranlable à ſes prieres & à ſes remonſtrances, il tira les autres enfants au ſort. Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le ſort; Que Minos venoit en perſonne; Qu'il choiſiſſoit luy-meſme ceux qu'il vouloit, & qu'alors il choiſit Theſée ſous ces conditions; Que les Atheniens fourniroient le vaiſ-

Generoſité de Theſée.

ſerver ſes loix.

S'offrit volontairement luy meſme, ſans vouloir tenter la faveur du ſort.] Catule a ſuivi cette tradition, qui fait bien plus d'honneur à Theſée,

Ipſe ſuum Theſeus pro caris corpus Athenis
Projicere optavit, &c.

Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le ſort.] Il y a eu deux Hiſtoriens de ce nom, l'un de Mitylene, & l'autre de Milet; Le premier beaucoup plus ancien que l'autre, car il eſtoit plus vieux qu'Herodote. Il avoit fait pluſieurs ouvrages, qui ſe ſont perdus, & entre autres l'Hiſtoire de l'Attique, dont Thucydide a porté ce jugement, *qu'elle eſtoit eſcrite d'une maniere preciſe & ſerrée, mais qu'elle n'eſtoit pas exacte pour les temps.*

Et que Minos venoit en perſonne & qu'il choiſiſſoit luy-meſme ceux qu'il vouloit.] Diodore a ſuivi les memoires d'Hellanicus, car il eſcrit que Minos alloit tous les ſept ans à Athenes avec une grande armée exiger ce tribut.

Qu'il choiſit Theſée ſous ces conditions: que les Atheniens fourniroient le vaiſſeau.] C'eſt-à-dire que les Atheniens pour l'honneur

ſeau; Que les enfants s'embarqueroient avec luy ſans porter aucunes armes, & que la mort du Minotaure les delivreroit de ce tribut. Auparavant il n'y avoit aucune eſperance que ces enfants puſſent ſe ſauver, c'eſt pourquoy le vaiſſeau, qu'on envoyoit, avoit tousjours des voiles noires, pour marquer qu'ils alloient à un danger évident & certain. Theſée ſceut ſi-bien raſſeurer ſon pere par les grandes promeſſes qu'il luy fit de tuer le Minotaure, que desja plein d'eſperance il donna au Pilote une voile blanche, & luy enjoignit tres-expreſſément de la mettre à ſon retour ſi ſon fils eſtoit reſchapé, ſinon, de revenir avec la noire qui luy apprendroit de fort loin ſon malheur. Simonide aſſeure que la voile, qu'Egée donna, n'eſtoit pas blanche, mais rouge, & teinte en eſcarlate, & il convient que ce devoit eſtre la marque de leur ſalut. Il adjouſte que le Pilote de ce vaiſſeau eſtoit Phereclus Amarſyadas; mais Philochorus eſcrit que ce Pilote s'appelloit Nauſi-

de leur Roy & de leur Eſtat, voulurent fournir le vaiſſeau, que Theſée devoit monter avec les autres enfants, afin que ſon voyage paruſt plus volontaire que forcé, & qu'il n'y euſt plus un air d'eſclavage. J'explique le ſens de cette condition, parce qu'on s'y eſt trompé.

Et teinte en eſcarlate.] Plutarque raporte icy les paroles meſmes de Simonide, qui appelle ἄνθος πόινε la fleur d'yeuſe ce que les anciens appellent πόινε κόκκος, & *Coccum Ilicis*, *le fruit, les bayes d'yeuſe.* Car cet arbre porte un fruit, de couleur deſcarlate, φέρει δὲ καὶ πόαν ἐρυθρὸν κοκκὶν τινα φοινικῆν, Theophraſte; Ce qui le rend trés propre à la teinture. On pretend que ce *Coccum Ilicis*, eſt tout plein de petits vermiſſeaux, dont le ſang fait cette belle teinture, qui de-là eſt appellée vermillion, *à vermicellis. Coccum Ilicis celerrimè in vermiculum ſe mutans.* Plin. XXIV. IV.

theus, qu'il estoit de Salamine & qu'il fut donné à Thesée par Scirus, avec un autre Matelot nommé Phæax pour estre à la prouë, Car les Atheniens ne s'estoient pas encore appliquez à la Marine; & que ce qui obligea Scirus à lui faire ce present, c'est que parmi ces enfants il y en avoit un, appellé Mnesthée, qui estoit son petit fils, le

Les Atheniens ne s'estoient pas encore appliquez à la marine du temps de Thesée. Voyez les remarques.

Qui fut donné à Thesée par Scirus.] Scirus, qui estoit Athenien ne pouvoit pas donner à Thesee un Pilote d'Athenes puisque, comme Plutarque va le dire, les Atheniens ne s'estoient pas encore appliqués à la Marine, & que par consequent ils n'avoient point de Pilotes, voila pourquoy il luy en donne un de l'Isle de Salamine, où il y en avoit de fort experts.

Car les Atheniens ne s'estoient pas encore appliquez à la marine.] On dit que le premier vaisseau qu'ils eurent sur la mer, fut la navire Argo, & cela est faux, car par le tesmoignage d'Eumelus, Poëte aussi ancien qu'Homere, il paroit qu'Æetes estoit de Corinthe, & qu'il alla de-là à Colchos avec sa fille Medée; mais que ce soit, ou le vaisseau d'Æetes, ou celuy des Argonautes, qui ait esté le premier sur la mer, cela est presque égal pour le temps, puisque Thesée suivoit Jason qui enleva Medée, Ce qu'il y a de certain, c'est que les Atheniens furent long-temps sans s'appliquer à la marine, Thucydide escrit formellement dans son I. Liv. qu'ils ne commencerent à devenir hommes de mer, que dix ou douze ans aprés la bataille de Marathon. Cependant Homere dit qu'ils envoyerent cinquante vaisseaux au siege de Troye; mais c'estoient des vaisseaux de charge, des barques descouvertes, & non pas des vaisseaux de guerre. C'est encore beaucoup, que n'ayant commencé à s'appliquer à la marine que sous Thesée ils ayent esté si-tôt en estat de fournir cinquante vaisseaux de charge à Agamemnon, c'est-à-dire dans l'espace de trente ou quarante ans. Ce qu'il y a d'estonnant, c'est qu'ils s'en soient tenus là, & qu'ils n'ayent fait aucun progrés dans l'espace de prés de 700. ans qu'il y a depuis la guerre de Troye jusqu'a la bataille de Marathon, & que peu de temps aprés cette bataille, ils ayent passé pour les plus grands hommes de mer qu'il y eust au monde; car c'estoit parmi les Grecs un commun proverbe, *les Atheniens pour la mer.*

C'est que parmy ces enfants, il y en avoit un, appellé Mnesthée, qui estoit son petit fils, le fils de sa fille.] Servius sur le VI. Liv.

fils de ſa fille. Il prouve cette verité par les petites Chapelles, que Theſée baſtit à Nauſithous & à Phæax dans le bourg de Phalere, tout joignant le temple de Sciron. Il prétend meſme que les feſtes appellées *Cybernefia*, c'eſt-à-dire, *les feſtes des Patrons de Navire*, ſont celebrées en leur honneur.

Lieu où s'aſſembloient les Magiſtrats, & où l'on nourriſſoit aux deſpens du public, ceux qui avoient merité cet honneur par leurs ſervices.

Aprés que le ſort fut tiré, Theſée prit avec luy les enfants qui avoient eſté choiſis, deſcendit avec eux du Prytanée, alla dans le Temple Delphinien offrir pour eux à Apollon la branche des Suppliants, qui eſtoit un rameau de l'olivier ſacré, tout environné de bandelettes de laine blanche; & aprés avoir fait ſes prieres, il s'embarqua le VI. de May, auquel jour on envoye encore aujourd'huy les filles faire leurs prieres dans ce meſme Temple. On aſſeure auſſi qu'à Delphes Apollon luy avoit rendu cet oracle: *Qu'il priſt Venus pour guide, & qu'il la priaſt de naviger avec luy*; & qu'immolant pour cet effet à cette Déeſſe une chevre ſur le bord

de l'Enéide, a eu ſoin de conſerver les noms des enfants qui allerent avec Theſée, & il nomme *ce Mneſthée, fils de Sumianus. Mneſtheus, Sumiani.* Ce Sumianus eſtoit donc gendre de Scirus.

Dans le bourg de Phalere tout joignant le temple de Sciron.] Dans ce bourg il y avoit un lieu appellé *Scirus* où étoit le temple de Minerve *Scirade*, qui avoit eſté baſti par un Devin d'Eleuſine appellé Scirus, comme l'eſcrit Philochorus dans le II. Liv. de ſon Hiſtoire Attique; mais Praxion dans le II. Livre de Megare dit qu'il fut baſti par Sciron de Salamine, & c'eſt ce dernier que Plutarque a ſuivi. Je croirois que le paſſage de Praxion eſtoit corrompu du temps de Plutarque, & qu'il faut remettre *Scirus* pour *Sciron*. Le raiſonnement meſme de Plutarque ſemble le demander.

Digitized by Google

de la mer, la victime fut tout d'un coup metamorphoſée en bouc; c'eſt-pourquoy il donna à Venus le ſurnom *d'Epitragia*, comme qui diroit *Déeſſe du bouc.*

Victime metamorphoſée tout d'un coup.

Pluſieurs Hiſtoriens d'accord avec les Poëtes eſcrivent que ſi-tôt qu'il fut arrivé en Crete, Ariadne, qui eſtoit devenuë amoureuſe de luy dés la premiere veuë, luy donna un peloton de fil, & luy enſeigna comment avec ce ſecours, il pourroit ſe tirer aiſément de tous les détours du labyrinthe; Qu'il tua le Minotaure; Qu'il enleva Ariadne, & qu'il l'emmena à Athenes avec tous les jeunes enfants qu'il avoit amenés. Pherecyde adjouſte qu'il ruïna les Vaiſſeaux, qui eſtoient au Port, & les mit hors d'eſtat de le pouvoir ſuivre: Et Damon, que le General Taurus fut tué ſur les Vaiſſeaux, en combattant pour empeſcher Theſée de s'embarquer. Mais Philochorus conte autrement cette hiſtoire. Il dit que Minos celebrant

Hiſtoire de Theſée & d'Adriadne

La victime fut tout d'un coup metamorphoſée en bouc.] En Elide il y a eu long-temps une ſtatuë de Venus, qu'on appelloit *populaire*, & qui eſtoit à cheval ſur un bouc. C'eſtoit l'ouvrage de Scopas, qui ſans doute avoit voulu faire cette Venus *Epitragia.*

Pherecyde.] Il y a eu deux Pherecydes, le premier eſtoit de l'Iſle de Syros, grand Philoſophe & Theologien, & il fut maiſtre de Pythagore & de Thales. C'eſt le premier qui a ſoutenu que l'ame eſtoit immortelle, & qui a trouvé la cauſe des éclipſes; il vivoit du temps de Servius Tullius, 550. ans avant notre Seigneur. L'autre eſtoit Hiſtorien, natif de l'Iſle de Leria, moins ancien que le premier, mais plus ancien qu'Herodote qui n'avoit que huit ans quand ce Pherecide floriſſoit 476. ou 477. ans avant noſtre Seigneur.

Et Damon.] Natif de Cyrene. Diogene Laërce dit qu'il avoit fait un traité des Philoſophes. Athenée luy attribuë un autre traité de Byzance. On ne ſçait pas en quel temps il a veſcu.

Digitized by Google

les jeux en l'honneur de ſon fils, perſonne ne douta que Taurus ne remportaſt la victoire comme les autres fois, & que cela excita contre luy une envie furieuſe, car outre que ſa grande puiſſance eſtoit à charge à tout le monde à cauſe de ſon meſchant naturel, on l'accuſoit encore d'avoir un commerce criminel avec Paſiphaé. Cela fit que Theſée ayant demandé permiſſion de le combatre, Minos la luy accorda trés volontiers; & comme c'eſt la couſtume en Crete que les Dames aſſiſtent aux ſpectacles, Ariadne, qui eſtoit préſente à celuy-là, fut frapée de la beauté & de la bonne mine de cet Eſtranger, & remplie d'dmiration en voyant avec quelle force & quelle adreſſe il terraſſoit tous ceux qui oſoient entrer en lice contre luy. Minos, qui n'en eſtoit pas moins aiſe que la Princeſſe, & qui ſentoit d'ailleurs une ſecrete joye de voir Taurus abbatu & mocqué, rendit à Theſée les jeunes priſonniers, & en ſa faveur il remit aux Atheniens le tribut qu'ils luy payoient.

Femme de Minos.

En Crete les Dames aſſiſtoient aux ſpectacles.

Il eſt vray que Clidemus, prenant les choſes de plus haut, & peut-eſtre avec auſſi peu d'autorité que de neceſſité, raconte qu'il y avoit en Grece un decret public qui defendoit de mettre

Clidemus.] Les Anciens citent de luy l'Hiſtoire Attique, & les retours ineſperez de ceux qui avoient eſté abſens de leur pays. Meurſius croyoit que Plutarque ne citoit pas icy ce Clidemus, mais Clitodemus, le plus ancien Eſcrivain de tous ceux qui ont eſcrit de l'Attique.

Qu'il y avoit en Grece un decret public qui defendoit de mettre en mer aucun vaiſſeau avec plus

en mer aucun vaiſſeau avec plus de cinq hommes, & qui n'exceptoit que Jaſon, Capitaine de la navire Argo, auquel on donnoit commiſſion expreſſe de courir les mers pour les purger de Brigands & de Corſaires; Que Dedale s'en eſtant fui à Athenes, Minos, contrevenant à cette ordonnance, le pourſuivit ſur de grands vaiſſeaux; Qu'il fut jetté par la tempeſte en Sicile où il mourut; Que ſon fils Deucalion, auſſi irrité que ſon pere contre les Atheniens, leur envoya demander Dedale par ſes Ambaſſadeurs, & leur déclara que s'ils refuſoient de le rendre, il feroit mourir les jeunes enfants, qu'on avoit donnez en oſtage à Minos; Que Theſée reſpondit doucement, traiſnant les choſes en longueur, & s'excuſant ſur ce que Dédale eſtoit ſon couſin eſtant fils de Merope

de cinq hommes.] Dans tout ce qui nous reſte de l'antiquité, je ne croy pas qu'il y ait rien qui fonde ce que rapporte icy Clidemus. Peut-eſtre que les Grecs firent ce decret pour aſſembler plus facilement le nombre d'hommes qu'ils vouloient envoyer dans la Colchide.

Dedale s'en eſtant fui à Athenes, &] Il alla d'abord en Sicile, où regnoit le Roy Cocalus. Minos le pourſuivit avec une groſſe flotte & ayant abordé en Sicile, il envoya le demander au Roy; qui promit de le rendre, & qui ayant reçu Minos chez lui, le fit ſuffoquer dans le bain, & rendit ſon corps à ſes Capitaines, diſant qu'il eſtoit tombé malheureuſement dans l'eau chaude où il eſtoit mort. Diodor.

Le pourſuivit avec de grands vaiſſeaux.] C'eſt-à-dire avec des vaiſſeaux longs, qui eſtoient des vaiſſeaux de guerre.

Que Theſée reſpondit doucement.] J'ay ſuivi la reſtitution de Henry Eſtienne, qui eſt trés neceſſaire τὸν μὲν ἀπατέσαντα σοφίᾳ ὁ Θησεὺς, & enſuite ὡς δὲ ναυτίαν, &c.

Sur ce que Dedale eſtoit ſon couſin eſtant fils de Merope, fille d'Erechthée.] Le mot ἀνεψιὸς, qui eſt dans le texte, ſignifie proprement couſin germain. Mais il ſe dit auſſi d'un couſin plus eloigné, comme icy, car Dedale

Digitized by Google

fille d'Erecthée, & cependant il fit construire avec un grand secret une puissante flotte, partie dans l'Attique mesme prés du Bourg de Thymetades, loin du grand chemin, partie à Trezene sous les ordres de Pitthée. Quand tous ces vaisseaux furent prests, il s'embarqua avec Dedale & tous ceux qui l'avoient accompagné dans sa fuite, qu'il prit pour ses conducteurs. Son dessein fut si bien caché, que ceux de Crete voyant de loin cette flotte, la prenoient pour des vaisseaux amis. Il arriva, se saisit du port, descendit sans aucune resistance, alla rapidement surprendre Gnosse, & donna là un grand combat prés des portes du Labyrinthe, où il tailla en pieces la compagnie des Gardes, & tua Deucalion de sa main. Cette mort ayant rendu Ariadne maistresse du Royaume, Thesée traita avec elle, retira les jeunes enfants, & conclud la paix entre les Atheniens & les peuples de Crete, qui jurerent que jamais ils ne recómenceroient la guerre.

C'estoit la capitale de tout le Royaume de Crete. Elle estoit prés du mont Ida.

On dit encore de Thesée & d'Ariadne plusieurs autres choses, qui n'ont rien d'asseuré; car les uns escrivent que cette Princesse, ayant esté abandonnée par Thesée, se pendit de desespoir; & les autres, qu'ayant abordé à Naxe, elle espousa Onarus, qui estoit le Prestre de Bacchus dans cette

estant fils de Merope, fille d'Erecthée, il estoit cousin germain de Pandion, ayeul paternel de Thesée, & parent fort eloigné de Thesée. D'autres Auteurs font autrement la genealogie de Dedale, & le rapprochent de Thesée d'un degré, en le faisant fils d'Eupalamus, fils de Medion. A ce compte Thesée & Dedale seroient cousins issus de germains.

Elle espousa Onarus, qui estoit

Isle,

Iſle, & que Theſée la quitta pour une autre Nymphe, dont il eſtoit devenu amoureux; car, comme dit Heſiode, *l'Amour ſe ſervit des beaux yeux de la Nymphe Æglé pour le rendre infidele.* Hereas de Megare aſſeure que ce vers eſtoit dans les ouvrages d'Heſiode, & que Piſiſtrate le retrancha; comme au contraire, pour faire plaiſir aux Atheniens, il adjouſta celuy-cy dans la deſcription qu'Homere fait des enfers, *Theſée & Pirithous illuſtres enfants des Dieux.* On trouve auſſi qu'Ariadne eut de Theſée deux fils, Oenopion & Staphylus. Le Poëte Jon de Chio eſt de ce ſentiment; car en parlant de ſa Ville, il dit, qu'elle fut baſtie par Oenopion, fils de Theſée. Mais ce qu'il y a meſme dans cette hiſtoire de plus generalement reconnu, & que les chanſons des Poëtes ont mis, pour ainſi dire, dans la bouche de tout le monde, ne laiſſe pas d'eſtre diverſement conté par l'Eſcrivain Pæon, de la Ville d'Amathonte: *Theſée*, dit-il, *ayant eſté jetté par la tempeſte ſur les coſtes de Cypre, fut obligé de mettre à terre dans un eſquif Ariadne, qui eſtoit groſſe, & qui ſe trouvoit fort mal de l'agitation de la mer. Eſtant retourné enſuite pour ſauver ſon vaiſſeau, il fut emporté par les vents. Les femmes de l'Iſle recueillirent fort humainement Ariadne,*

Auteur inconnu

Tyran d'Athenes, homme trés humain & qui aimoit extremement les belles lettres. Voyez la Vie de Solon.

C'eſtoit un Poëte tragique qui vivoit du temps de Darius, vers l'Olympiade 72.

Pæon, Hiſtorien inconnu. Amathonte, ville de l'Iſle de Cypre.

le Preſtre de Bacchus.] D'autres Auteurs eſcrivent qu'elle eſpouſa Bacchus, Catull. Ovid. Diodore.

Par l'Ecrivain Pæon, de la Ville d'Amathonte.] Cet Hiſto- rien avoit eſcrit les avantures galantes de la Ville d'Amathonte en Cypre, il n'eſt cité nulle part, que je ſçache, qu'icy & dans Heſychius.

taſcherent d'adoucir le chagrin qu'elle teſmoignoit de ſe voir abandonnée, & pour y mieux réuſſir, elles ſuppoſerent des lettres, comme ſi Theſée luy euſt eſcrit. Quand elle fut en travail, elles n'oublierent rien pour la ſecourir; Et comme elle mourut ſans pouvoir ſe deſlivrer, elles l'enterrerent avec beaucoup de pompe. Theſée arriva pendant le convoy; & pour immortaliſer ſa memoire & ſon amour, il éleva deux ſtatuës à Ariadne, l'une de cuivre, & l'autre d'argent, & laiſſa aux habitants du pays une groſſe ſomme, afin que toutes les années, ils luy fiſſent un ſacrifice ſolemnel, que l'on celebre le ſecond de Septembre, & dans la ceremonie duquel un jeune garçon, couché dans un lit, imite du geſte & de la voix, les femmes qui ſont en travail. Le bois ſacré, où l'on monſtre encore aujourd'huy le tombeau de cette Princeſſe, eſt appellé par ceux d'Amathonte, le bois de Venus Ariadne. Voila ce que dit Pæon. D'un autre coſté quelques Naxiens ſouſtiennent, qu'il y a eu deux Minos, & deux Ariadnes, que la plus ancienne fut mariée à Bacchus dans leur Iſle, & eut de luy Staphylus, & que l'autre, ayant eſté enlevée par Theſée, & abandonnée enſuite, aborda auſſi à Naxe avec ſa nourrice, nommée Corcyne, dont on voit encore le tombeau; qu'elle y mourut, & qu'elle y reçoit des honneurs inferieurs à ceux qu'on rend à la premiere. Car les feſtes, qu'on celebre en l'honneur de la premiere, ſont plei-

Du mois Gorpiæus.

Le bois de Venus Ariadne.

Deux Minos, & deux Ariadnes.

Corcyne, nourrice d'Ariadne.

Feſtes pour les morts, ſont plus honorables quand elles ſont pleines de ré-

Car les feſtes qu'on celebre en l'honneur de la premiere, ſont plei- nes de réjoüiſſances & de jeux.] Ce paſſage eſt remarquable. Les

nes de réjouïſſances & de jeux ; au lieu que celles dont on honore la memoire de la derniere, ne ſont remplies que de deüil & de triſteſſe : Mais laiſſant à part toutes ces contradictions, reprenons le fil de noſtre Hiſtoire.

joüiſſances, que quand elles ſont pleines de deuil.

Theſée, eſtant parti de Crete, s'arreſta à Delos, & aprés avoir fait un ſacrifice à Apollon, & dedié une ſtatuë de Venus, qu'il avoit euë d'Ariadne, il danſa avec les jeunes Atheniens une danſe, qui eſt encore aujourd'huy chez les Deliens, & dans laquelle il imitoit les tours & *Delos, Iſle de la mer Egée, au milieu des Iſles Cyclades.*

feſtes, qu'on celebroit en l'honneur de la premiere Ariadne, de celle qui eſtoit femme de Bacchus, eſtoient plus honorables que celles qu'on celebroit en l'honneur de la derniere, qui avoit eſté enlevée par Theſée; parce que dans celles-là on ne donnoit que des marques de joye, & qu'on ne voyoit dans celles-cy que des marques de triſteſſe. Les premieres marquoient que l'Heroïne n'eſtoit pas morte & qu'elle eſtoit une Divinité, & les derniers marquoient tout le contraire. C'eſt dans cette meſme vuë, qu'Alexandre alloit faire expoſer aux lions le Capitaine Agathocles, parce qu'il avoit pleuré en paſſant prés du tombeau d'Hepheſtion, comme s'il l'euſt cru mort, ſi Perdiccas ne luy euſt ſauvé la vie, en jurant que le nouveau Dieu luy eſtoit apparu & lui avoit dit, qu'Agathocles ne doutoit nullement de la Divinité, mais qu'à cauſe de l'infirmité humaine, il n'avoit pû retenir ſes larmes au ſouvenir de ſon amy.

S'arreſta à Delos, & aprés avoir fait un ſacrifice à Apollon.] Avant que de partir d'Athenes, Theſée avoit fait vœu, que toutes les années les Atheniens envoyeroient à Delos dans ce meſme vaiſſeau couronné de branches de l'olivier ſacré, des Deputez qui offriroient à Apollon un ſacrifice, & c'eſt ce que les Atheniens obſerverent religieuſement pendant long-temps. La deputation eſtoit appellée *Theoria*, comme qui diroit la viſite du Dieu ; les Deputez *Theoroi*, & le vaiſſeau *Theoris*. Dés que le grand Preſtre avoit couronné ce vaiſſeau pour le départ, on purifioit la ville, & l'on ne faiſoit mourir aucun criminel juſqu'à ſon retour.

Et dedié une ſtatuë de Venus, qu'il avoit eu d'Ariadne.] C'eſtoit une ſtatuë de bois de la main de

Danſe appellée la Grue.

Autel fait de cornes de beſtes.

les détours du labyrinthe. Cette danſe eſt appellée dans le pays, *la gruë*, ſelon le rapport de Dicearque, & il la danſa au tour de l'autel appellé *Ceraton*, parce qu'il eſt tout fait de cornes de beſtes ſans autres materiaux, & on n'y a employé meſme que les cornes gauches. On dit qu'il celebra auſſi à Delos des jeux, où l'on

Dedale, qui en fit preſent à Ariadne. Aprés la mort d'Ariadne, Theſée la conſacra à Apollon, de peur que s'il l'emportoit, elle ne reveillaſt en luy le ſouvenir de cette Princeſſe, & ne nourriſt ſa douleur. Pauſanias eſcrit, qu'on la voyoit encore de ſon temps à Delos, qu'elle eſtoit fort petite, que la longueur du temps en avoit gaſté la main droite, & que par le bas elle finiſſoit en quarré comme un terme. En effect juſqu'à Dedale, on ne ſçavoit ce que c'eſtoit que de faire des pieds aux ſtatuës. Dedale fut le premier qui les adjouſta enfin, & à cauſe de cela on dit, que ſes ſtatuës eſtoient vivantes, & qu'elles marchoient; mais ce ne fut que ſes derniers ouvrages, les premiers eſtoient de la premiere maniere.

Ceste danſe eſt appellée dans le Pays, la Gruë.] Callimaque dans ſon hymne pour Delos, parle de cette danſe ſans la nommer, & il dit qu'on la danſoit en rond, & que Theſée en l'inſtituant mena luy-meſme le branſle. Je croy qu'elle eſtoit appellée *la Gruë* à cauſe de ſa figure, parce que celuy qui la menoit eſtoit à la teſte, & plioit & déplioit le cercle pour imiter les tours & détours du Labyrinthe, comme quand les Gruës volent en troupe il y en a toujours une à la teſte qui mene les autres, qui la ſuivent en rond.

Selon le rapport de Dicearque.] Dicearque de Meſſene, diſciple d'Ariſtote. Il avoit fait un Ouvrage intitulé, *la Republique de Sparte*, qu'on liſoit toutes les années aux enfants par ordre des Ephores. Il avoit fait auſſi *la vie de la Grece*, où il expliquoit en trois livres les mœurs & les couſtumes de tous les Grecs.

Autour de l'Autel appellé Ceraton, parce qu'il eſtoit fait de cornes de beſtes.] Ce n'eſtoit pas un Autel que Theſée euſt élevé, c'eſtoit un ancien Autel, qu'on diſoit qui avoit eſté dreſſé par Apollon meſme, & qui eſtoit tout entier de cornes de beſtes. Callimaque en parle dans ſon hymne à Apollon. La correction de Henry Eſtienne, qui lit κερα τύρνα au lieu de κεραῶνα n'eſt pas neceſſaire.

Et on n'y a meſme employé que les cornes gauches.] Plutarque dans

Digitized by Google

vit la premiere fois les vainqueurs recevoir pour prix de leur victoire, une branche de palmier.

Quand ils approcherent de l'Attique, Thesée & son Pilote eurent tant de joye, qu'ils oublierent tous deux de mettre la voile blanche, qui devoit avertir Egée de leur retour. Egée, ne voyant que la voile noire, se precipita du rocher où il estoit, & se tua. Cependant Thesée entra dans le port de Phalere. D'abord il se mit en devoir de s'acquiter des sacrifices qu'il avoit voüez avant son départ; mais auparavant il envoya à la Ville un Heraut apprendre à son Pere son arrivée. Ce Heraut trouva beaucoup de gens affligez de la mort du Roy; mais il en trouva aussi beaucoup, qui, comme on peut penser, plus touchez de la joye publique, que sensibles au malheur d'une seule maison, le receurent à bras ouverts, & luy offrirent les chapeaux de fleurs, dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles. Il prit ces couronnes; mais au lieu de les mettre sur sa teste, il en entoura le baston, que les Herauts portent

Mort d'Egée.

Les porteurs de bonnes nouvelles, couronnez de chapeaux de fleurs.

son Traité, *Quels animaux sont plus avisez*, dit au contraire, qu'il estoit composé de cornes droites. *J'ay veu*, dit-il, *à Delos cet Autel, qui passe pour une des sept merveilles du monde, je parle de cet autel de cornes, qui sans aucune colle & sans aucun autre ligament est tout entier, basti de cornes droites.* Comment accorder cette contradiction?

Les chapeaux de fleurs dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles.] Cette coustume estoit venuë de Delphes. Ceux qui estoient allez consulter l'oracle, & qui avoient receu une response favorable du Dieu, s'en retournoient chez eux avec une couronne de laurier sur la teste.

Mais au lieu de les mettre sur sa teste, il en entoura le baston que les Herauts portent à la main.] La

à la main, & eſtant de retour à Phalere avant que Theſée euſt achevé ſon ſacrifice, il s'arreſta à la porte du temple, pour ne le pas troubler. Quand tout fut fini, & que les libations furent faites, alors il luy annonça la mort de ſon pere. Theſée & tous ceux qui eſtoient avec luy, s'en allerent à grand'haſte vers la Ville, rempliſſant tout de leurs plaintes & de leurs cris; & de-là vient, dit-on, qu'encore aujourd'huy dans les feſtes des rameaux, le Heraut n'eſt point couronné, mais ſeulement ſa baguette, & qu'à la fin des libations, toute l'Aſſemblée s'eſcrie, *Eleleu*, & *iou*, *iou*, dont le premier eſt le cry de gens qui ſe haſtent & qui ſe preparent au combat, & l'autre l'eſt de ceux qui ſont dans l'affliction, & dans le trouble. Theſée, aprés avoir fait les funerailles de ſon pere, rendit ſes vœux à Apollon le meſme jour, qui eſtoit le ſeptiéme de Novembre. Pour ce qui eſt de la couſtume, qu'on a encore, de faire boüillir ce jour-là toutes ſortes de legumes, elle vient de ce que tous ceux, qui eſtoient revenus avec Theſée, firent cuire dans une grande marmite, tout ce qui leur reſtoit de vivres, & firent en-

Car les Sacrifices finiſſoient comme les repas, par les libations.

Du mois Pyanepſion.

politeſſe & la bienſeance qu'il y a dans cette action ne doivent pas ſurprendre; les Herauts eſtoient alors des hommes choiſis & des perſonnages conſiderables; il n'y avoit rien que de noble dans leurs fonctions.

Dont le premier eſt le cry de gens qui ſe haſtent & qui ſe preparent au combat.] On marquoit par le premier la precipitation avec laquelle Theſée eſtoit allé à Athenes, en eſtat de combattre, ſi on n'avoit pas voulu le recevoir; & par l'autre, on marquoit le trouble & la triſteſſe dont il eſtoit ſaiſi.

Digitized by Google

ſemble un feſtin. On a pris encore de la meſme feſte, la couſtume de porter l'*Eireſione*, comme Theſée l'avoit portée avant ſon départ pour Crete; c'eſt une branche de l'olivier ſacré, toute environnée de bandelettes de laine, comme la branche des ſuppliants, dont nous avons parlé; mais elle a cela de plus, qu'elle eſt garnie de toutes ſortes de fruits, parce qu'alors on vit ceſſer la ſterilité, dont toute l'Attique avoit eſté affligée. Voila pourquoy on chante à cette ceremonie, *Divine Branche, tu portes des figues & du froment; le miel delicieux & l'huile ſalutaire découlent de tes rameaux ſacrez, & les vieilles trouvent en toy ce doux nectare, dont elles s'enyvrent, & qui les endort.* Quelques Auteurs prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Heraclides, lorſqu'ils eſtoient nourris par les Atheniens; mais l'opinion la plus generale, eſt celle que je viens d'expliquer.

Origine de la couſtume de porter l'Eireſione.

Pour les deſcendants d'Hercule.

Le Miel delicieux.] Dans le texte au lieu de ἡ μέλι ἐν κοτύλῃ, il vaut mieux lire, comme Pauſanias dans Euſtathe, ᾗ μέλιτος κοτύλῃ, Henry Eſtienne la remarqué.

Les vieilles trouvent en toy ce doux nectar, dont elles s'enyvrent & qui les endort.] Ce petit trait ſent fort le genie de ce temps-là, & les Sçavants dans l'antiquité n'auront pas de peine à y reconnoiſtre la vieille ſatyre.

Quelques Auteurs pretendent pourtant que ces vers furent faits pour les Heraclides, lorſqu'ils eſtoient nourris par les Atheniens.] Les deſcendants d'Hercule, ayant eſté chaſſez du Peloponeſe & de toute la Grece, allerent, en eſtat de Supliants, demander la protection des Atheniens, qui les receurent. Euripide a traité ce ſujet dans ſa piece de Heraclides. Ces vers, que rapporte Plutarque, pouvoient donc fort bien leur convenir. On vouloit dire par là, que les branches de Suppliants, qu'ils portoient à la main, & dont ils eſtoient couronnez,

Digitized by Google

Galere de Thesée conservée trés-long-temps.

Le vaisseau, sur lequel Thesée fit ce voyage, estoit une galere à trente rames, que les Atheniens conserverent jusqu'au temps de Demetrius de Phalere, ayant un trés-grand soin de mettre des planches neuves à la place de celles qui se pourrissoient, ou qui vieillissoient; de maniere que les Philosophes, disputant sur la qualité des choses, qui s'augmentent, pour sçavoir si elles sont tousjours les mesmes malgré leur accroissement, ou si elles sont autres, ne manquoient pas de citer ce vaisseau, comme un exemple de doute raisonnable, les uns soustenant que c'estoit tousjours le mesme, les autres, au contraire, que c'estoit un autre vaisseau. On prétend aussi, que toutes les ceremonies de cette feste des rameaux furent instituées par Thesée; car on dit, qu'il ne mena pas avec luy

Sujets ordinaires des disputes des Philosophes.

avoient esté pour eux la source de toute l'abondance, dont ils joüissoient dans Athenes.

Que les Atheniens conserverent jusqu'au temps de Demetrius de Phalere.] C'est-à-dire prés de mille ans, car Demetrius de Phalere estoit du temps de Ptolemée Philadelphe, qui le fit mettre en prison, où il mourut de la morsure d'un aspic. Or sous le regne de Philadelphe, les Atheniens envoyoient encore à Delos ce vaisseau de Thesée, comme cela paroist par un passage de Callimaque, qui vivoit à la Cour de ce Prince; les paroles de ce Poëte sont remarquables, c'est dans son hymne à Delos: *Depuis ce temps-là les Atheniens envoyent à Delos ce vaisseau consacré à Apollon, & qui est immortel.* Au reste Demetrius de Phalere estoit un grand personnage, qui gouverna Athenes pendant dix ans, & qui eut dans sa ville trois cents soixante statuës élevées à son honneur. Il fut disciple de Theophraste.

De maniere que les Philosophes disputant sur la qualité des choses qui s'augmentent.] Je croy qu'il y a une faute au texte, & qu'au lieu de ὡς ἡ αὐξόμενον λόγον, il faut lire ὡς περὶ αὐξομένων λόγον.

en

en Crete toutes les filles sur qui le sort estoit tombé; mais qu'il choisit deux jeunes hommes, qui avoient le visage beau & delicat comme de jeunes filles, & qui estoient avec cela pleins de courage, & hommes de main; il les fit baigner, les tint long-temps à l'ombre, les fit frotter d'huiles qui adouciſſent la peau & rendent le teint frais, eut grand soin de leurs cheveux, leur enseigna à imiter la voix, le geste & la démarche des filles, & leur en donna les ornements & les habits; enfin il les changea de maniere qu'on ne les auroit jamais pris pour des garçons; Il les mesla parmy les autres filles, sans que personne s'en apperceust; & à son retour il fit une procession où ces jeunes garçons estoient coiffez & ajustez en filles, comme le sont aujourd'huy ceux qui portent les rameaux le jour de cette feste. Au reste cette ceremonie se fait en l'honneur de Bacchus & d'Ariadne, à cause de la fable de leurs amours, ou plustost parce qu'ils arriverent pendant l'automne aprés la recolte des fruits. On associe à cette feste & au sacrifice certaines femmes, qu'on appelle *Deipnophores*,

Ruse de Thesée.

Procession de Thesée.

Il les mesla parmy les autres filles.] C'est-à-dire, qu'au lieu de sept filles, il n'en mena que cinq, les deux jeunes garçons ayant pris la place des deux autres filles. Deux jeunes hommes pleins de fidelité & de courage & deguisez en filles, pouvoient rendre de grands services en cette occasion.

On associe à cette feste certaines femmes.] Voicy tout ce qui se pratiquoit à cette feste: On choisissoit un certain nombre de jeunes garçons des plus nobles familles de chaque Tribu, qui avoient tous leur pere & leur mere vivants. Ils portoient à la main des branches de vigne avec leurs

parce qu'elles portent à diſner. Elles repreſentent les meres des jeunes enfants, qui avoient eſté choiſis par le ſort, leſquelles leur porterent avant leur départ toutes ſortes de proviſions de bouche. Ces meſmes femmes content auſſi des fables en memoire de ce que ces meres firent à leurs enfants pluſieurs contes pour les conſoler & pour leur donner courage. L'Hiſtorien Damon eſcrit toutes ces particularitez. On conſacra une portion de terre & un temple à Theſée, qui ordonna que toutes les familles, qui auroient pû offrir des enfants au ſort, fourniroient aux frais du ſacrifice, dont il donna l'adminiſtration à la famille des Phytalides, pour les recompenſer de leur hoſpitalité.

C'eſtoit la couſtume : On prenoit ſur le public des terres, dont on honoroit les Heros.

Aprés cet eſtabliſſement, Theſée executa un

Theſée reduit en

raiſins, & couroient depuis le temple de Bacchus juſques au temple de Minerve Sciradé, qui eſtoit au port de Phalere. Celuy qui arrivoit le premier beuvoit une coupe de vin où l'on avoit meſlé du miel, du fromage, de la farine & de l'huile. Ils eſtoient ſuivis d'un chœur conduit par deux jeunes hommes habillez en femmes, & qui chantoit les loüanges de ces jeunes garçons. Des femmes les accompagnoient portant ſur leur teſte des corbeilles, & l'on choiſiſſoit pour cet employ les plus riches de la ville; toute ſa troupe étoit precedée par un Heraut, qui portoit un baſton entouré de rameaux, &c.

Qui ordonna que toutes les familles, qui auroient peu offrir des enfants au ſort, fourniroient aux frais du ſacrifice.] C'eſt le ſens de ce paſſage; Plutarque n'a peu vouloir dire que Theſée ordonna que cette deſpenſe tomberoit ſur ceux qui avoient payé le tribut les années precedentes, car ils avoient eſté aſſez punis, & il y auroit eu là trop de cruauté; & pour ce qui eſt des familles, qui venoient de le payer cette derniere fois, & dont les enfants avoient eſté ſauvez par Theſée, il auroit eſté inutile de les condamner ſeules à fournir aux frais; car comme elles ne pouvoient pas toûjours durer, on n'auroit pas tousjours eu de quoy continuer le ſacrifice.

Pour les recompenſer de leur hoſpitalité.] C'eſt-à-dire de l'hoſpitalité qu'ils avoient exercée à ſon égard lorſqu'à ſon arrivée de Tre-

trés grand deſſein ; car il reduiſit en un ſeul corps de Ville tous les habitants de l'Attique, qui eſtoient diſperſez dans des bourgs, & par conſequent trés-difficiles à aſſembler, quand il falloit les appeller au conſeil pour le bien public. Souvent meſme il naiſſoit de-là entr'eux des querelles & des guerres. Theſée alla luy-meſme de bourg en bourg, & de famille en famille, pour taſcher de les perſuader. Les ſimples particuliers & les pauvres gouſterent ſes raiſons ſans peine; mais quand il vint à parler aux plus riches & aux plus puiſſants, quoy qu'il leur propoſaſt une forme de gouvernement populaire, qui ne reconnoiſtroit point de Roy, & où il ne ſe reſervoit que l'intendance de la guerre & le maintien des loix, & laiſſoit le reſte au peuple, qui auroit en tout une égale autorité, il trouva quelque reſiſtance. Il en gagna pourtant quelques-uns; & enfin les autres, conſiderant que ſa puiſſance eſtoit desja fort grande, & que ſa hardieſſe ne l'eſtoit pas moins, aimerent mieux luy accorder de bonne grace ce qu'il demandoit, que d'attendre à s'y voir reduits par la force. Il fit donc abattre dans tous les bourgs les Palais & les Salles deſtinées à

un ſeul corps de Ville tous les habitants de l'Attique.

zene ils allerent au devant de luy & le regalerent dans leur maiſon.

Souvent meſme il naiſſoit de-là des querelles & des guerres.] Comme ceux d'Eleuſine avec Eumolpus firent ſouvent la guerre à Erecthée. Ainſi Theſée, pour ſe rendre plus facilement maiſtre du peuple, voulut qu'il s'aſſemblaſt dans une meſme ville, & qu'il ne fiſt qu'un ſeul & meſme corps; car pendant qu'il eſtoit diſperſé, il avoit tousjours à craindre des conjurations & des cabales.

Il fit donc abattre dans tous les bourgs, les palais & les ſalles à

tenir le Conſeil, caſſa tous les Officiers & les Magiſtrats, fit baſtir un Palais commun dans le lieu où il eſt encore aujourd'huy, appella la vieille & nouvelle Ville *Athenes*, & unit tout le peuple par un ſacrifice commun, qu'il appella par cette raiſon les *Panathenées*. Il eſtablit auſſi un autre ſacrifice, qu'il appella *Metoicia*, comme qui diroit le ſacrifice du *demenagement*, & qui ſe celebre encore le ſeiziéme d'Aouſt. Il dépoſa enſuite

La feſte de tous les Atheniens.

Du mois Hecatombæon.

tenir conſeil.] Chaque bourg avoit ſa Juſtice particuliere & ſes Magiſtrats, & il falloit un danger bien preſſant pour les obliger à aller demander conſeil au Roy & à recevoir ſes ordres. Thucydide.

Il appella la vieille & la nouvelle Ville Athenes.] C'eſt ce que le texte dit mot à mot. Plutarque veut dire ſans doute que Theſée comprit ſous le nom général d'Athenes la vieille Ville qui étoit appellée *Aſty*, & la nouvelle Ville, qu'il compoſa de l'aſſemblage de tous les Bourgs dont il avoit fait venir les Habitants. Long-temps avant lui, le nom d'Athenes avoit eſté donné à la vieille Ville, & Theſée l'eſtendit ſur les deux Villes.

Par un ſacrifice commun, qu'il appella par cette raiſon les Panathenées.] Avant Theſée on celebroit cette feſte à Athenes, & on l'appelloit *les Athenées*; mais c'eſtoit une feſte particuliere, Theſée la rendit commune, en y aſſociant tous les habitants, c'eſt pourquoi il l'appella *Panathenées*. Il y avoit les grands & les petits Panathenées. Les premiers ſe celebroient tous les cinq ans le XXIII. du mois d'Aouſt (Hecatombæon) & les petits, ſe celebroient tous les ans le XX. du mois de Juin (Thargelion,) ces feſtes furent d'abord fort ſimples & ne duroient qu'un jour; mais avec le temps on y adjouſta tant de jeux & tant de ceremonies, qu'il fallut y employer pluſieurs jours. Pendant les grands Panathenées on portoit au Temple de Minerve le Tapis myſterieux, appellé *Peplus*, où eſtoient dépeintes la victoire des Dieux ſur les Geants, & les actions des plus remarquables des grands perſonnages. Ce qui me paroiſt de plus remarquable, c'eſt qu'il eſtoit defendu d'y aſſiſter avec des habits peints, & qu'on y délivroit des priſonniers.

Qu'il appella Metoicia.] Thucydide l'appelle *Synoicia*. Le ſens eſt tousjours le meſme. Ce ſacrifice n'eſtoit nullement fait pour

toute l'autorité Royale, & ne penſa qu'à regler & à policer la Republique, aprés avoir conſulté les Dieux, car il envoya à l'Oracle de Delphes, qui luy reſpondit :

Theſée depoſe l'autorité Royale.

Fils d'Egée & de la Nymphe Pittheide, mon pere a attaché les deſtinées de pluſieurs villes à la tienne. N'accable pas ton eſprit de tant d'inquietudes & de ſoins, & qu'il te ſuffiſe de ſçavoir, que tu ſeras comme un liege, qui flotte touſjours ſur la mer, malgré l'effort des vents & des ondes.

Comme un liege.

On dit que la Sibylle long-temps aprés reſpondit la meſme choſe à la Ville, & luy rendit cet Oracle : *Tu ſeras comme un liege, qui peut bien eſtre plongé dans la mer, mais qui ne peut jamais eſtre ſubmergé.*

Daphné, fille de Tireſias, qui aprés la priſe de Thebes, fut envoyée par Alemæon à Delphes où elle prophetiſa, & on luy donna le nom de Sibylle, d'où la Preſtreſſe Pythienne fut appellée Sibylle.

Pour peupler & augmenter ſa ville, il y appella les eſtrangers aux meſmes droits & privileges que les Citoyens, & l'on dit que la publication, qu'il fit faire, dans le deſſein de rendre Athenes la patrie de tout le monde, eſt la meſme qu'on fait encore aujourd'huy dans quelques ceremonies, *Tous peuples venez icy.* Mais en meſme temps, pour empeſcher que cette foule de peuple ramaſſé de toutes parts ne portaſt la confuſion & le deſordre dans ſa Republi-

Theſée appelle les eſtrangers dans Athenes.

les eſtrangers, qui iroient habiter à Athenes ; mais pour les habitants qui avoient quitté leurs bourgs pour tenir leurs aſſemblées dans la Ville ; c'eſtoit pour conſerver la mémoire de leur démenagement.

On dit que la Sibylle long-temps aprés.] Ce fut lorſque Sylla eut pris Athenes ; car comme il exerçoit de grandes cruautez dans la Ville, quelques Atheniens, s'eſtant ſauvez, allerent à Delphes, & demanderent à Apollon ſi la derniere heure de leur Ville eſtoit donc venuë ; la Preſ-

Il partage tous les habitants en trois corps.

que, il en fit trois corps, celuy des Nobles, celuy des Artisans, & celuy des Laboureurs. Il donna aux Nobles le soin des choses de la Religion & toutes les charges avec le pouvoir d'interpreter les Loix, & de connoistre de tout ce qui concernoit le droit divin & humain, & par ce moyen, il rendit presque égaux tous ces trois estats. Car si les Nobles estoient plus considerables par leurs honneurs & par leurs dignitez, les Laboureurs avoient l'avantage par l'utilité, qu'on en tiroit & par le besoin qu'on avoit d'eux, & les Artisans l'emportoient par leur nombre. Or que Thesée soit le premier qui ait estabi le gouvernement populaire, comme le dit Aristote, & qui se soit demis de la Royauté, c'est ce qu'Homere mesme semble appuyer par son testmoignage lorsque dans son dénombrement des vaisseaux, il dit des Atheniens seuls, *le peuple*.

Un Royaume ne sçauroit subsister sans l'égalité.

treſſe leur répondit τὰ δὲ ἑτέρωθεν τέτυκται, *quæ ad utrem pertinent, ce qui est de l'outre*, dit Pausanias, & il est aisé de voir que c'est le mesme oracle que Plutarque a rapporté.

Or que Thesée soit le premier qui ait estabi le gouvernement populaire.] Thesée fut le premier Fondateur du Gouvernement populaire en Grece ; car long-temps avant lui, ce gouvernement estoit chez les Hebreux, qui n'eurent des Roys que long-temps aprés Thesée.

Lorsque dans son dénombrement des vaisseaux, il dit des Atheniens seuls, le peuple.] C'est au 54. vers, *Le peuple du magnanime Erechthée.* Le nom du Roy Erechthée semble destruire le raisonnement de Plutarque ; mais il faut expliquer le vers d'Homere, comme si ce Poëte avoit dit, *le peuple, qui avoit autrefois Erechthée pour Roy.*

Il dit des Atheniens seuls, le peuple.] Il y a dans le texte μοῦνοι ἀρτιέπειαι. Il y a une autre leçon, qui est meilleure, μοῦνοι Ἀθηναίους.

Digitized by Google

Il fit auſſi frapper une monnoye avec la marque d'un bœuf, ſoit à cauſe du taureau de Marathon, ou en memoire du General Taurus, qu'il avoit deffait, ſoit enfin pour exhorter ſes Citoyens au labourage ; & l'on dit, que c'eſt de cette monnoye, qu'ont eſté tirées ces expreſſions, *cela vaut cent bœufs, cela vaut dix bœufs.*

Monnoye d'Athenes marquée d'un bœuf.

Il joignit à l'Attique le territoire de Megare, & fit élever dans l'Iſthme cette celebre colomne, où il grava cette inſcription qui marquoit ſes limites, car au coſté qui regardoit le Levant, il y avoit

Chacune de ces pieces valoit vingt ſols.

Cela luy fut aiſé, parceque Nyſus, Roy de Megare, avoit eſté deffait par Minos.

Ce n'eſt pas icy le Peloponeſe, mais l'Ionie.

Et au coſté qui regardoit le Couchant, il y avoit,

C'eſt icy le Peloponeſe, & non pas l'Ionie.

Il fut le premier qui eſtablit des jeux dans cet Iſthme, & cela à l'imitation d'Hercule, & par

Il ne fit que les renouveller.

Il fit auſſi frapper une monnoye avec la marque d'un bœuf : ſoit, &c.] D'autres diſent que ce fut pour conſerver la mémoire de la maniere dont on faiſoit auparavant le commerce par l'échange du beſtail. Cette monnoye, qui avoit la marque d'un bœuf, valloit deux drachmes, c'eſt-à-dire vingt ſols.

Il fit élever dans l'Iſthme cette celebre colomne.] Car les Anciens avoient accouſtumé de marquer les limites par des tours ou des colomnes. Celle-cy fut élevée d'un commun conſentement par les Ioniens & les Peloponeſiens pour terminer les differends qu'ils avoient pour leurs bornes, & elle dura juſqu'au Regne du Roy Codrus, ſous lequel elle fut renverſée par les Heraclides, qui ſe rendirent Maiſtres du territoire de Megare, & changerent les Ioniens en Doriens. Strab. liv. IX.

Il fut le premier qui eſtablit des jeux dans cet Iſthme.] Il ne fit que les renouveller. Siſyphe, Roy de Corinthe, les avoit eſtablis en l'honneur de Melicerte cent cinquante ans auparavant;

Digitized by Google

une eſpece d'émulation, afin que les Grecs celebraſſent les jeux Iſthmiques par ſes ordres & en ſa memoire, en l'honneur de Neptune, comme ils celebroient en Elide, par les ordres & en memoire d'Hercule, les jeux Olympiques en l'honneur de Jupiter. Car les jeux, qu'on celebroit auparavant dans ce meſme endroit pour Melicerte, ſe faiſoient la nuit, & avoient pluſtoſt l'air d'un myſtere, que d'une feſte. Il y a pourtant des Auteurs qui prétendent que ces jeux Iſthmiques furent dediez à Sciron, Theſée ayant voulu par-là expier ce meurtre à cauſe de la parenté; Car Sciron eſtoit ſon couſin germain, fils de Canethus & d'Henioché, fille

Tous les jeux qu'on celebroit auparavant eſtoient des jeux funebres.

mais ils avoient eſté diſcontinuez, parce que tous les chemins eſtoient remplis de brigands. Theſée, aprés avoir deffait ces monſtres, reſtablit ces jeux & les fit celebrer le jour, au lieu qu'auparavant ils ſe faiſoient la nuit.

Comme ils celebroient en Elide par les ordres & en memoire d'Hercule, les jeux Olympiques en l'honneur de Jupiter.] Il n'eſt pas vray non plus que les jeux Olympiques ayent eſté eſtablis par Hercule. Iphitus les inſtitua l'an du monde 3174. prés de quatre cents cinquante ans aprés Hercule. Strabon prouve au long dans ſon huitiéme Livre que ces jeux n'eſtoient nullement connus du temps d'Homere, qui par conſequent n'en a pû parler.

Car les jeux, qu'on celebroit auparavant dans le meſme endroit pour Melicerte.] Ino furieuſe, ou, ſelon d'autres, fuyant la fureur de ſon mary Athamas, ſe jetta dans la mer avec ſon fils Melicerte. Le corps de cet enfant fut trouvé par Siſyphe, qui le fit enterrer. Dans le meſme temps Corinthe fut affligée d'une peſte fort cruelle. On envoya conſulter Apollon, qui reſpondit, que la peſte ne ceſſeroit, qu'aprés qu'on auroit fait à Melicerte des jeux funebres, qu'on renouvelleroit tous les ans. Siſyphe inſtitua ſur cela les jeux Iſthmiques, que l'on celebroit en l'honneur de Melicerte, qui eſtoit adoré ſous le nom de Palæmon, comme un Dieu Marin.

de

de Pitthée. On en trouve auſſi qui aſſeurent que ce fut à Sinnis que ces jeux furent dediez, & non pas à Sciron. Il ordonna à ceux de Corinthe de donner les premieres places aux Atheniens, qui viendroient pour voir ces jeux, & de leur marquer pour cet effect au lieu le plus honorable, autant d'eſpace qu'en pourroit couvrir la voile du vaiſſeau ſur lequel ils ſeroient venus, comme le teſmoignent Hellanicus & Andron d'Halicarnaſſe.

Andron avoit compoſé un ouvrage intitulé l'Epitome des parentez.

Aprés cela il entreprit le voyage du Pont Euxin. Philochorus & quelques autres eſcrivent que ce fut pour ſuivre Hercule à ſon expedition contre les Amazones, & qu'il en receut Antiope pour le prix de ſa valeur; Mais la pluſpart, & ſur tout Pherecyde, Hellanicus & Herodore aſſeurent que Theſée fit ce voyage ſeul long-

Herodore de Pont qui avoit fait la vie d'Hercule.

On en trouve auſſi qui aſſeurent que ce fut à Sinnis que ces jeux furent dedicez.] Car c'eſtoit Sinnis qui eſtoit couſin germain de Theſée, & non pas Sciron, ſelon le ſentiment de Pauſanias; quoyque les uns le faiſent fils de Neptune, & les autres, fils de Polypemon & de Sylea.

Qu'on pouvoit couvrir la voile du vaiſſeau ſur lequel ils ſeroient venus?] Le Grec dit, *la voile du Vaiſſeau appellé Theoris.* Le vaiſſeau ſur lequel les Atheniens alloient à certaines feſtes, à certaines ceremonies de Religion, eſtoit proprement appellé *Theoris.*

Pour ſuivre Hercule à ſon expedition contre les Amazones.] Il n'y a rien de plus fabuleux que l'hiſtoire des Amazones, & Strabon a trés-bien remarqué, que de tous les Hiſtoriens d'Alexandre, ceux qui ont le plus aimé la verité, comme Ariſtobule & Ptolemée, n'en ont pas dit un ſeul mot. Il ne faut meſme que les noms pour faire voir que ce n'eſt qu'un pur menſonge. *Hippolyte, Otrera, Lampeto, Penthiſilée, Menalippe, Antiope,* ſont des noms grecs; Comment trouve-t'on des noms grecs chez les Scythes?

temps aprés Hercule, & qu'il prit cette Reyne prisonniere; ce qui est beaucoup plus vray-semblable; Car on ne lit pas que de tous ceux qui l'accompagnoient à cette expedition, autre que luy ait pris une Amazone. Bion raconte mesme qu'il l'enleva par surprise, car il dit que comme les Amazones aiment naturellement les hommes, bien loin de fuir Thesée quand il entra en armes dans leur pays, elles allerent au devant de luy, & luy offrirent des presents; Que Thesée invita celle qui les portoit à entrer dans son vaisseau, & qu'il mit tout aussi-tost à la voile.

Bion de Soli qui avoit escrit l'histoire d'Ethiopie.

Thesée enleve une Amazone.

Menecrates Xanthius.

Un certain Menecrates, dans une histoire, qu'il a faite de la ville de Nicée en Bithynie, escrit que Thesée, emmenant avec luy Antiope, sejourna quelque temps dans ce lieu-là; Que parmy ceux qui l'accompagnoient, il y avoit trois jeunes Atheniens, qui estoient freres, Eunée, Thoas, & Soloon; Que le dernier estant devenu amoureux d'Antiope, descouvrit son secret à un de ses camarades, qui alla sans differer parler de sa passion à cette Reyne; qu'elle rejetta fort loin ses propositions, & que du reste, elle prit la chose avec beaucoup de douceur & de sagesse; Car elle ne fit aucun esclat, & n'en descouvrit rien à Thesée; Que Soloon au desespoir

Autre que luy ait pris une Amazone.] Hercule ne la prit donc par, & par consequent cette expedition de Thesée est differente de celle d'Hercule. Justin escrit pourtant dans le 11. Liv. que Menalippe fut prise par Hercule, & Hippolyte par Thesée.

poir, ſe jetta dans un fleuve où il ſe noya; Que Theſée, averti de cette aventure, en fut trés faſché; que la douleur qu'il en eut le fit reſſouvenir d'un certain oracle, que la Preſtreſſe d'Apollon luy avoit rendu autrefois à Delphes, par lequel elle luy ordonnoit que quand il ſe trouveroit en terre eſtrangere, il baſtiſt une Ville dans le lieu où il ſeroit le plus triſte & le plus chagrin, & qu'il en donnaſt le gouvernement à quelques-uns de ceux qu'il auroit à ſa ſuite; Qu'il baſtit donc là une ville, qu'il nomma *Pythiopolis*, donna au fleuve, qui coule tout auprés, le nom de Soloon, en memoire du jeune homme qui s'y eſtoit noyé, & laiſſa dans la place pour Gouverneurs ſes deux freres, avec un autre homme d'une des meilleures maiſons d'Athenes, nommé Hermus; d'où vient qu'encore les habitants de Pythiopolis appellent leur ville, *le Domicile d'Hermes*, tranſportant ainſi, par une prononciation vicieuſe, au Dieu Mercure, l'honneur qui eſt dû à ce heros.

Parce qu'il l'avoit baſtie par ordre de la Preſtreſſe Pythienne.

Car Mercure eſt appellé en Grec Hermes.

Voila la cauſe & le prétexte de la guerre des Amazones, qui ne paroiſt nullement avoir eſté, ni legere, ni une guerre de femmes.

Guerre des Amazones.

Tranſportant ainſi, par une prononciation vicieuſe, au Dieu Mercure.] Le Grec dit en *mettant mal-à-propos un accent ſur la derniere ſyllabe.* Ce qui ne peut eſtre entendu que par ceux qui ſçavent le Grec. Dans cette Langue Ἕρμου δόμος, l'accent aigu ſur la premiere ſyllabe, ſignifie *la maiſon d'Hermus.* Et Ἑρμοῦ δόμος, l'accent circonflexe ſur la derniere, ſignifie *la maiſon d'Hermes.* C'eſt-à-dire, *de Mercure.* Voilà comme un accent changé tranſporte au Dieu l'honneur qu'on avoit fait au Heros.

Digitized by Google

Pnyx. Lieu où le peuple s'assembloit, il estoit prés de la citadelle.

Musée. Petite colline dans l'ancienne enceinte vis-à-vis de la citadelle. On l'appelloit Musée, parce qu'il y avoit un temple consacré aux Muses, ou qu'un Poëte appellé Musée y estoit enterré.

Bosphore Cim. Entre les Palus Meotides & le Pont Euxin ou la mer noire.

Car auroient-elles penetré jusques dans l'ancienne ville & donné un sanglant combat entre le lieu appellé *Pnyx*, & le Musée, si elles n'avoient soumis auparavant tout le pays des environs, pour pouvoir venir aussi hardiment attaquer les Atheniens jusques dans leurs murailles? Ce qu'Hellanicus escrit, qu'elles vinrent par terre, & qu'elles passerent sur la glace le Bosphore Cimmerien, est assez difficile à croire; mais qu'elles ayent campé dans Athenes mesme, c'est ce qui est confirmé par les noms des lieux, & par les tombeaux de celles qui furent tuées dans le combat.

Sacrifice fait à la Peur.

Quand les deux armées furent en presence, elles balancerent long-temps à donner le signal; mais enfin Thesée ayant sacrifié à la Peur pour

Car auroient-elles penetré dans l'ancienne ville & donné un sanglant combat entre le lieu appellé Pnyx & le Musée.] Mais c'est ce qu'elles n'ont jamais fait. Plutarque, pour prouver l'expedition des Amazones, se sert d'un argument trés-contraire à son dessein; car il est bien plus naturel de dire comme Strabon : Est-il croyable qu'une armée, ou plustost une nation de femmes puisse subsister sans hommes, & non-seulement qu'elle subsiste, mais qu'elle fasse des expeditions, je ne dis pas dans les Royaumes voisins, mais jusques dans l'Ionie, & qu'elle penetre dans l'Attique? C'est comme si quelqu'un disoit, qu'en ce temps-là les femmes devinrent hommes, & que les hommes furent metamorphosez en femmes. Cependant cette fable plut si fort aux Atheniens, qu'ils firent peindre par Micon ce combat des Amazones contre Thesée dans le portique appellé Poicilé.

C'est ce qui est confirmé par les noms des lieux.] Comme si ces noms ne pouvoient pas venir d'ailleurs que des Amazones.

Mais enfin Thesée ayant sacrifié à la Peur.] On avoit mal lû θύσας *à Apollon*, au lieu de φόβῳ *à la Peur.* Les Payens faisoient des Dieux de toutes les passions, & ils leur sacrifioient pour en arrester les effects. Ils sacrifioient de mesme à tout ce qui pouvoit nuire, à la fievre, aux vents, aux fleuves. Thesée sacrifia à la Peur,

Digitized by Google

accomplir quelque ancienne Prophetie, commença l'attaque : le combat fut donné dans le mois d'Octobre, le meſme jour que les Atheniens celebrent encore aujourd'huy les feſtes, qu'ils appellent *Boedromia*. L'Hiſtorien Clidemus, qui a voulu rapporter exactement toutes les particularitez de cette journée, eſcrit que l'aile gauche des Amazones s'eſtendoit juſqu'à l'endroit, qui de-là eſt appellé *Amazonien*, & que leur droite alloit juſqu'à la place appellée Pnyx le long de la place dorée; Que l'aile droite des Atheniens, qui s'eſtoit formée prés du Muſée, donna ſur l'aile gauche des Amazones, comme cela ſe voit encore par les tombeaux de celles qui moururent en cette occaſion; car ils ſont dans la place qui mene aux portes, qu'on appelle preſentement les portes du Pirée, vis-à-vis de la Chapelle de Chalcodon; Que les Atheniens plierent en cet endroit, & furent repouſſez juſqu'au Temple des Eumenides; mais que leur

Dans le mois Boedromion.

Ainſi appellée ſans doute à cauſe de quelque temple.

Pere d'Eleſirenor, qui fut Chef des Abantes à la guerre de Troye.

afin qu'elle ne ſaiſiſt pas ſes Troupes. Alexandre fit le meſme ſacrifice avant la bataille d'Arbelles, comme on le verra dans ſa vie. Et dans les remarques on trouvera une raiſon plus profonde & plus politique de ce ſacrifice fait à la Peur; car on lui ſacrifioit, non comme à une Deeſſe nuiſible, mais comme à une Deeſſe trés-ſalutaire, & qui faiſoit de trés-grands biens.

Le meſme jour que les Atheniens celebrent encore aujourd'huy les feſtes qu'ils appellent Boedromia.] C'eſt-à-dire, les feſtes de la courſe accompagnée de cris. Cette feſte ſe celebroit en memoire des cris de joye que firent les Atheniens, lorſqu'ils vinrent Xuthus venir à leur ſecours contre Eumolpus, qui les attaquoit vivement.

Et furent repouſſez juſqu'au Temple des Eumenides.] Comme il n'y avoit point à Athenes

Palladium. Grande place d'Athenes, prés du temple de Pallas. Ardette. Lieu où l'on alloit preſter les ſerments.

aile gauche, qui occupoit les poſtes du Palladium, d'Ardette, & du Lycée, marcha à l'aile droite des Amazones, les pouſſa juſques dans leur camp, & en fit un grand carnage; & que le quatriéme mois, il y eut un traité, qui fut conclu par le moyen d'Hippolyte; car cet Auteur appelle Hippolyte, & non pas Antiope, l'Amazone qui eſtoit avec Theſée. D'autres eſcrivent pourtant qu'elle fut tuée d'un coup de javelot par une autre Amazone, nommée Molpadia, comme elle combattoit vaillamment prés de Theſée, en memoire de quoy on luy éleva ſur ſon tombeau la colomne qui eſt prés du temple de la terre Olympique. Il ne faut pas s'eſtonner que l'hiſtoire varie en des choſes d'une ſi grande antiquité; on trouve meſme qu'Antiope envoya ſecretement à Chalcis les Amazones qui eſtoient

Temple de la terre Olympique.

de Temple des Eumenides du temps de Theſée, & que ce Temple des Eumenides ne fut baſti qu'aprés le Jugement d'Oreſte. Plutarque a voulu dire que les Amazones pouſſerent les Atheniens, juſqu'à l'endroit où fut enſuite baſti ce Temple.

On lui eleva ſur ſon tombeau la colomne qui eſt prés du Temple de la Terre Olympique.] Cecy merite d'être expliqué. Le Temple de la Terre Olympique n'eſt autre que le Temple de la Lune. Plutarque nous l'apprend luy-meſme; car dans ſon traité des Oracles, qui ont ceſſé, il eſcrit que la Lune repreſente parfaitement la nature des Demons, parce qu'elle croiſt & décroiſt, & que c'eſt par cette raiſon que les uns l'ont appellée *Aſtre Terreſtre*, les autres, *Terre Olympique*, c'eſt-à-dire, *Terre Celeſte*, & les autres enfin, *le partage d'Hecate celeſte & terreſtre*. Mais cette raiſon, que Plutarque raporte de ce nom, me paroiſt peu ſolide. Il vaut mieux dire tout ſimplement que les anciens appelloient la Lune *Terre Olympique*, c'eſt-à-dire, *Terre Celeſte*, parce qu'ils croyoient que cette planete eſtoit veritablement une terre comme la noſtre, & qu'elle eſtoit dans le Ciel.

Digitized by Google

bleſſées, qu'il en reſchapa une partie, & que les autres furent enterrées dans le lieu, que les Chalcidiens appellent *Amazonien*. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que cette guerre fut terminée par un traité de paix, & cela eſt fondé, non-ſeulement ſur le nom du lieu, où cette paix fut jurée, qui s'appelle de-là *Horcomoſion*, qui eſt vis-à-vis du temple de Theſée; mais encore ſur l'ancien ſacrifice qu'on fait tous les ans aux Amazones la veille des feſtes de ce heros. Ceux de Megare monſtrent auſſi chez eux un Cimetiere des Amazones, qui eſt en forme de Lozange, entre la grande place, & le lieu qu'ils appellent *Rhous*. On dit encore qu'il en mourut pluſieurs à Cheronée, & qu'on les enterra prés d'un petit ruiſſeau, qui anciennement, je penſe, eſtoit appellé *Thermodon*, & qu'on appelle preſentement *Hæmon*; nous en avons parlé dans la vie de Demoſthene. Il paroiſt auſſi, qu'elles ne traverſerent pas la Theſſalie ſans beaucoup d'obſtacles & de difficultez, parce qu'on trouve encore beaucoup de leurs tombeaux prés de la Ville de Scotuſe, & des rochers qu'on appelle *Cynoſcephales*.

Chalcis dans l'Eubée.

Lieu du ſerment.

Un lieu prés de Megare, ainſi appellé à cauſe des eaux qui tomboient des montagnes voiſines.

Cheronée dans la Phocide, prés du fleuve Cephiſe.

Entre la Macedoine & la Phocide.

Dans la Magneſie. Teſtes de chien.

Voilà ce qui m'a paru le plus digne de memoire dans l'Hiſtoire des Amazones. Car pour ce que le Poëte de la Theſeïde eſcrit, qu'elles entreprirent cette guerre pour venger l'affront que Theſée avoit fait à Antiope, en la quittant pour eſpouſer Phedre, & qu'Hercule les

Poëte qui avoit fait un Poëme de toute la vie de Theſée.

Digitized by Google

mit à mort, cela paroiſt trop ouvertement une fable & un conte fait à plaiſir. Il eſt certain que Theſée n'eſpouſa Phedre qu'après la mort d'Antiope, dont il avoit eu un fils, nommé Hippolyte, ou, ſelon Pindare, Demophoon. Pour ce qui eſt des malheurs qui lui arriverent en la perſonne de Phedre, & en celle de ſon fils Hippolyte, il faut croire qu'ils ſont arrivez, comme les Poëtes tragiques les racontent, puiſqu'ils ſont en cela d'accord avec les Hiſtoriens.

Pindare s'eſtoit trompé: Demophoon eſtoit fils de Thesée & de Phedre, & Hippolyte fils de Thesée & de l'Amazone.

On parle encore de beaucoup d'autres mariages de Theſée, qu'on n'a pas mis ſur la ſcene, & qui ont eu des fins auſſi tragiques, que leurs commencements avoient eſté honteux. Car on dit, qu'il enleva la Nymphe Anaxo à Trezene; Qu'après avoir tué Sinnis & Cercyon, il viola leurs filles; Qu'il eſpouſa Peribée, mere d'Ajax, & Pherebée & Joppe, filles d'Iphicles; Qu'eſtant devenu eſperdument amoureux d'Æglé, fille de Panopée, il quitta honteuſement Ariadne, malgré toutes les obligations qu'il lui avoit, & qu'enfin le raviſſement d'Helene, mit toute l'Attique en feu, & fut cauſe de ſon exil & de ſa mort, comme on le verra dans la ſuite.

Fin ordinaire de toutes les paſſions criminelles.

Tous les vaillants hommes, qui eſtoient de ce temps-là en Grece, n'avoient manqué aucune occaſion de ſe ſignaler par de grands exploits, cependant Herodore eſcrit que Theſée

ne

ne ſe trouva qu'au ſeul combat des Lapithes contre les Centaures; mais il eſt contredit par pluſieurs autres Hiſtoriens, qui adjouſtent, non ſeulement qu'il ſuivit Jaſon à la conqueſte de la Toiſon d'or, & qu'il aſſiſta à la deffaite du ſanglier Calydonien avec Meleagre, d'où eſt venu le proverbe, *non ſans Theſée;* mais auſſi qu'il acheva ſeul & ſans aucun ſecours pluſieurs autres aventures trés-grandes & trés-glorieuſes, & que c'eſt de luy qu'on dit communement, à cauſe de ſon extreme valeur, *c'eſt un autre Hercule.* Il aida auſſi Adraſte à retirer les corps de ceux qui avoient eſté tuez au ſiege de Thebes, non pas, comme Euripide l'aſſeure dans ſa Tragedie, en forçant les Thebains par le gain d'une bataille; mais en leur perſuadant de faire une treve; & Philochorus dit à ce ſujet, que ce fut la premiere treve, qui euſt eſté faite pour retirer des morts;

Dans la Tragedie des ſuppliantes.

Premiere treve pour retirer les morts.

Il aida auſſi Adraſte à retirer les Corps de ceux qui avoient eſté tuez au ſiege de Thebes.] Adraſte, Roy d'Argos, ayant donné une de ſes filles à Polynice, aſſembla une armée pour remettre ſon gendre en poſſeſſion du Royaume de Thebes, dont ſon frere Eteocle l'avoit chaſſé. Cette hiſtoire eſt aſſez connuë.

Non pas, comme Euripide le dit dans ſa tragedie, en forçant les Thebains par le gain d'une bataille, mais en leur perſuadant de faire une treve.] Cependant Iſocrate, contemporain d'Euripide, quoy que beaucoup plus jeune, dit la même choſe que ce Poëte. Il eſt vrai que dans un autre endroit, il dit que Theſée envoya des Ambaſſadeurs à Eteocle; mais Lyſias, qui vivoit dans le meſme temps, accorde ce different, en diſant que Theſée envoya d'abord des Ambaſſadeurs, & que n'ayant rien obtenu, il fit par la force ce qu'il n'avoit pû faire par ſes prieres.

Plutarque avoit fait auſſi la vie d'Hercule.

Hercule fut pourtant le premier qui rendit genereuſement les morts à ſes ennemis, comme nous l'avons eſcrit dans ſa vie. La pluſpart donc des ſoldats d'Adraſte furent enterrez dans le lieu appellé *Eleutheres*, où l'on voit encore leurs tombeaux, & les chefs furent portez à Eleuſine, où on les enterra par la permiſſion de Theſée, qui voulut bien faire ce plaiſir à Adraſte. Ce qu'Euripide eſcrit dans ſes Suppliantes, eſt formellement dementi par la piece d'Eſchyle, appellée *les Eleuſiniens*, dans laquelle Theſée explique ce qu'on vient de rapporter.

Eleutheres. Bourg de Beotie, prés du fleuve Aſopus

On les enterra prés d'un puits appellé le puits fleuri.

Cette Tragedie eſt perduë.

Pour ce qui eſt de l'amitié qu'il y eut entre Pirithous & luy, voicy l'occaſion qui la fit naiſtre : Le bruit de la vaillance de Theſée eſtoit ſi grand, que Pirithous voulut s'eſprouver contre luy, & voir ſi ſa réputation eſtoit juſte ; Il deſcendit donc à Marathon, & enleva des troupeaux de bœufs ; Theſée, averti de cette inſulte, le ſuivit, & Phirithous, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, tourna tout court & alla à ſa rencontre ; mais quand ils furent en preſence, ravis tous deux de la bonne mine & de la hardieſſe, l'un de l'autre, ils perdirent l'envie de ſe battre, & Pirithous tendant le premier la main à Theſée, le fit luy-meſme le Juge du dommage qu'il luy avoit cauſé dans

Fils d'Ixion, Roy de Lariſſe en Theſſalie.

Origine de l'amitié de Theſée & de Pirithous.

Hercule fut pourtant le premier qui rendit genereuſement les morts à ſes ennemis.] Plutarque s'oppoſe au ſentiment de Philochorus, en diſant qu'avant Theſée, Hercule avoit rendu les morts, & que par conſequent on avoit fait des treves pour cela avant Theſée.

Digitized by Google

cette courſe, luy promettant de le payer ce qu'il l'eſtimeroit; mais Theſée l'en quitta, & le pria d'eſtre ſon ami & ſon frere d'armes, & à l'heure meſme ils confirmerent leur amitié par ſerment.

Depuis ce temps-là Pirithous eſpouſant Deidamie, envoya prier Theſée de venir à ſes nopces, de viſiter ſon pays, & d'eſtre quelque temps avec les Lapithes. Il pria auſſi les Centaures ſes voiſins. Le jour de la feſte les Centaures, s'eſtant enyvrez, commirent toutes ſortes d'inſolences, & voulurent faire violence aux femmes qui eſtoient à ce feſtin. Les Lapithes, offenſez de cette injure, ſe jetterent ſur eux, en tuerent pluſieurs ſur la place, & firent enſuite une ſi rude guerre aux autres, qu'avec l'aſſiſtance de Theſée, ils les chaſſerent de leur pays.

Ou Hippodamie, fille d'Adraſte.

Les Centaures, qui habitoient la mont Pelion.

Guerre des Centaures & des Lapithes.

Homere eſcrit, qu'ils les chaſſerent juſqu'aux montagnes d'Epire.

Herodore conte la choſe d'une autre maniere; Il dit que Theſée n'alla au ſecours des Lapithes, qu'aprés que la guerre fut commencée; & qu'il vit alors Hercule pour la premiere fois, ayant voulu profiter de la conjoncture, car Hercule eſtoit alors en repos à Trachine, aprés avoir mis fin à ſes courſes & à ſes travaux. Il adjouſte que cette entreveuë ſe paſſa avec toutes ſortes de marques d'amitié & d'eſtime de

Ville prés du mont Oeta.

Et d'eſtre quelque temps avec les Lapithes.] Les Lapithes eſtoient de vaillants hommes de Theſſalie, Homere les appelle *des Heros.* C'eſt pourquoy Pirithous pouvoit fort bien prier Theſée de venir paſſer quelque temps avec eux,

part & d'autre. Cependant on aimera tousjours mieux ſuivre ceux qui ont eſcrit qu'ils s'eſtoient desja vûs pluſieurs fois; qu'Hercule ne fut meſme initié aux ſaints myſteres, que par la faveur, & à la ſollicitation de Theſée, & que ce fut Theſée qui moyena encore ſa purification avant la ceremonie de ſon initiation, Hercule ayant beſoin d'eſtre purifié, pour certaines actions involontaires qu'il avoit faites.

Aux myſteres de Ceres.

Les anciens eſtoient perſuadez que les meurtres involontaires ne l'uſſent pas d'eſtre des crimes qui doivent eſtre expiez.

Hellanicus raporte qu'à cinquante ans Theſée ravit Helene, qui eſtoit encore trop jeune

Elle n'avoit alors que ſept ans, ou ſelon d'autres, dix.

Et que ce fut Theſée qui moyena ſa purification avant la ceremonie de ſon initiation.] Avant que d'eſtre initié aux grands myſteres de Ceres à Eleuſine, il falloit eſtre purifié publiquement, & cette purification ſe faiſoit dans les petits myſteres qu'on celebroit dans un lieu appellé *Agræ* prés du fleuve Iliſſus. On ſacrifioit à Jupiter une truye pleine, on en eſtendoit la peau à terre, on y faiſoit mettre à genoux celuy qui devoit eſtre purifié, on le lavoit avec de l'eau de la mer où l'on avoit mis du ſel, du laurier & de l'orge; on le faiſoit enſuite paſſer par le feu, aprés quoy on le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & il ſe preparoit à cette ceremonie par des jeûnes & par une grande chaſteté qu'il faiſoit vœu de garder toute ſa vie. Aprés cela, il falloit tout au moins un an pour eſtre admis aux grands myſteres de la Deeſſe, où on luy liſoit le rituel des ceremonies qui s'y obſervoient, & il n'y avoit rien de caché pour luy, excepté certaines choſes que les Preſtres avoient ſeuls la liberté de voir. Aprés qu'il eſtoit receu, il ne quittoit point l'habit qu'il avoit le jour de ſon initiation, qu'il ne fuſt entierement uſé & mis en pieces, & quand il ne pouvoit plus eſtre porté, il le conſacroit à Ceres & à Proſerpine, ou le gardoit pour des langes d'enfant. Cette initiation eſtoit un engagement à une vie tout-à-fait religieuſe, & ceux qui eſtoient reçûs, croyoient que Ceres & Proſerpine auroient d'eux un ſoin particulier, & leur donneroient immediatement leurs conſeils, qu'ils ſeroient heureux toute leur vie, & qu'aprés leur mort ils auroient les premieres places dans les enfers. Si on en veut ſçavoir davantage, on n'a qu'a voir le traité que Meurſius a fait de ces feſtes.

Digitized by Google

pour eſtre mariée, & cette diſproportion d'âge a fourni à quelques Auteurs un pretexte de juſtifier Theſée d'un ſi grand crime, en diſant, que ce ne fut pas luy qui l'enleva, mais qu'Ida & Lyncée ſes raviſſeurs la mirent en depoſt entre ſes mains, & qu'il la garda ſans vouloir la rendre à ſes freres Caſtor & Pollux ; ou pluſtoſt, que ce fut Tyndare meſme qui la luy donna en garde, pour la mettre à couvert des pourſuites d'Enarſphorus fils d'Hippocoon, qui cherchoit à toute force une occaſion de l'enlever, quoyqu'elle ne fuſt encore qu'une enfant. Mais voicy ce qu'il y a de plus vray-ſemblable, & qui eſt confirmé par un plus grand nombre de teſmoins : Theſée & Pirithous allerent enſemble à Sparte, & ravirent Helene, qui danſoit à une feſte dans le Temple de Diane, ſurnommée *Orthia*. Ceux qu'on envoya aprés eux, ſe contenterent de les pourſuivre juſques à Tegée, & n'allerent pas plus loin. Ces raviſſeurs ſe voyant en ſeureté, aprés avoir traverſé le Peloponeſe, tirerent cette Princeſſe au ſort, & convinrent que celuy qui l'auroit, aideroit ſon compagnon à en enlever une autre. Le ſort fa-

Fils d'Aphareus & d'Arene.

Pauſanias l'appelle Enarſophorus.

Capitale de la Laconie au bas du Peloponeſe.

Enlevement d'Helene.

Sur les frontieres de la Laconie & de l'Arcadie

Dans le temple de Diane, ſurnommée Orthia.] On veut que Diane ait eu ce ſurnom d'un certain lieu d'Arcadie, où elle avoit un temple. Je croirois pluſtoſt qu'*Orthia*, ne ſignifie que Severe; car les Grecs appelloient *Orthion*, tout ce qui eſtoit dur, facheux & difficile. On ſçait que les enfants de Lacedemone ſe foüettoient cruellement devant l'Autel de cette Deeſſe, voila pour quoy on luy donna ce nom.

Digitized by Google

Ville prés d'Athenes.

voriſa Theſée, qui, en attendant qu'Helene fuſt en âge, la mena à Aphidnes, où il fit venir Æthra ſa mere, afin qu'elle en euſt ſoin; la confia au maiſtre de cette place, qui eſtoit ſon ami, & aprés luy avoir recommandé le ſecret, il ne ſongea qu'à accomplir l'engagement qu'il avoit pris avec Pirithous. Ils allerent donc tous deux en Epire, pour enlever la fille d'Aidoneus, Roy des *Moloſſes*, qui avoit donné à ſa femme le nom de Proſerpine, & à ſa fille celuy de Coré, qui avoit appellé ſon chien Cerbere, & qui faiſoit combattre contre ce chien les amants de ſa fille, promettant de la donner en mariage à celuy qui l'auroit vaincu. Ces deux amis ne furent pas pluſtoſt arrivés en Epire, qu'Aidoneus, averti que Pirithous venoit à deſſein, non de demander ouvertement ſa

Epire, Region de la Grece au couchant de la Theſſalie, le long de la mer Ionienne.

Moloſſes, Au bas de l'Epire au deſſus du Golphe d'Ambracie.

Plutarque ſe trompe.

Ils allerent donc tous deux en Epire pour enlever la fille d'Aidoneus.] Voila un deſſein bien injuſte pour des Heros; auſſi Platon dans le III. Liv. de ſa Republique, s'oppoſe de toute ſa force à cette tradition, & dit, qu'il faut bien empeſcher ſes Citoyens de croire & de dire, que Theſée & Pirithous, enfants des Dieux, ſe ſoient portez à une ſi grande injuſtice; car ceux qui ſont enfants des Dieux ne peuvent eſtre meſchants.

La fille d'Aidoneus, Roy des Moloſſes, qui avoit donné à ſa femme le nom de Proſerpine & à ſa fille celuy de Coré.] Je ne ſçay quels Auteurs a ſuivi Plutarque, lorſqu'il dit que la femme d'Aidoneus s'appelloit Proſerpine & ſa fille Coré; car *Coré & Proſerpine* n'eſt que la meſme perſonne, fille d'Aidoneus, dont la femme avoit nom Ceres. Plutarque le met ainſi luy-meſme dans ſes Morales, où il dit que Proſerpine ou Coré eſt la meſme que la Lune, & c'eſt ſur cela qu'on a baſti la fable de l'enlevement de Proſerpine par Pluton. J'ay lû quelque part, que la fille ainée des Rois d'Epire eſtoit tousjours appellée *Coré, la fille*, comme on dit en Eſpagne & en Portugal, *l'Infante*.

Digitized by Google

fille, mais de l'enlever, les fit arreſter ſur l'heure meſme, donna Pirithous à deſchirer à Cerbere, & garda Theſée Priſonnier.

Pendant ce temps-là Mneſthée, fis de Peteus, & petit fils d'Ornée fils d'Erecthée, s'aviſa de flater le peuple, & de pratiquer ſes bonnes graces par des paroles douces & attrayantes ; & il fut, dit-on, le premier qui mit en uſage ces ſortes de moyens. Par cet artifice il excita contre Theſée les plus puiſſants d'entre les Nobles, qui ne le ſupportoient desja qu'avec beaucoup de peine, perſuadez qu'il leur avoit oſté à tous l'empire qu'ils exerçoient chacun dans leur Bourg, & qu'en les renfermant ainſi dans une meſme enceinte, il les avoit rendu ſes ſujets ou pluſtoſt ſes eſclaves. D'un autre coſté il anima le peuple, en luy faiſant entendre que par le leurre d'une liberté fauſſe & chimerique, ils avoient eſté réellement privez de leur patrie, de leurs feſtes & de leurs ſacrifices, afin que n'ayant plus le bonheur d'eſtre juſtement gouvernez par pluſieurs Rois naturels & legitimes, ils fuſſent aſſujettis à un eſtranger & un inconnu. Mais ce qui favoriſa le plus ſes deſſeins, ce fut la guerre des Tyndarides, qui dans ce meſme temps-là entrerent en armes dans l'Át-

Longtemps avant Mneſthée, l'ambition avoit enſeigné aux hommes à pratiquer ces moyens.

Caſtor & Pollux fils de Tyndare & de Leda.

Mneſthée, fils de Peteus.] Erechthée II. eut de Praxithée ſa femme, Cecrops & Ornée. On a mis ſa genealogie au commencement, en parlant de celle de Theſée. Pandion II. ayeul de Theſée, & Peteus pere de Mneſthée, eſtoient couſins germains, fils des deux freres.

tique. Il y a meſme des Auteurs qui pretendent que Mneſthée les y avoit attirez.

D'abord ils ne firent aucun acte d'hoſtilité; Ils demanderent ſeulement qu'on leur rendiſt Helene. Les Atheniens reſpondirent qu'ils ne ſçavoient où on l'avoit miſe. Les Tyndarides, prenant cette reſponſe pour une deffaite, ne ſongeoient plus qu'à ſe venger, & alloient commencer la guerre, lorſqu'Academus, qui avoit ſçu, je ne ſçay comment, le lieu où on l'avoit cachée, leur deſcouvrit qu'elle eſtoit à Aphidnes. En recompenſe Caſtor & Pollux luy firent beaucoup d'honneurs pendant ſa vie; & les Lacedemoniens aprés ſa mort, ayant ſouvent couru & ravagé l'Attique, eſpargnerent tousjours le parc de l'Academie à cauſe de luy. Dicæarchus eſcrit pourtant, que ce parc ne fut pas nommé *Academie* de cet Academus, mais qu'il y avoit dans l'armée des Tyndarides deux Arcadiens, Echedemus & Marathus; Que le nom du premier fut donné à ce parc, qu'on appella *Echedemie*, & enſuitte *Academie*, & que le nom de l'autre demeura au Bourg de Marathon, en memoire de ce que ce jeune homme avoit accompli un ancien oracle, en s'offrant volontairement pour eſtre ſacrifié à la teſte des troupes. Caſtor & Pollux allerent attaquer Aphidnes, la prirent d'aſſaut & la raſerent. On dit, qu'Alicus, fils de Sciron, qui eſtoit avec eux, fut tué à ce ſiege, & que ſon corps ayant eſté

Cette étymologie eſt fauſſe.

eſté porté dans le territoire de Megare, fut enterré dans un lieu, qui s'appelle encore *Alycus*. L'Hiſtorien Hereas adjouſte que ce fut Theſeé meſme qui le tua de ſa main; & pour le prouver, il cite ce paſſage d'un ancien Poëte: *Le brave Alycus combattant pour la belle Helene, fut tué par Theſée dans les vaſtes plaines d'Aphidnes*; mais il n'eſt nullement vray-ſemblable que Theſée euſt vu prendre la ville & emmener ſa mere priſonniere.

La priſe de cette place donna de la crainte aux Atheniens; Mneſthée leur perſuada d'ouvrir les portes aux Tyndarides, & de les bien recevoir, les aſſeurant qu'ils n'en vouloient qu'à Theſée, qui les avoit outragés le premier, & qu'ils eſtoient naturellement les bienfaicteurs & les protecteurs de tous les hommes. Cela ſe trouva vray comme il l'avoit dit. Caſtor & Pollux eſtant maiſtres dans Athenes, ne demanderent qu'à eſtre initiez, alleguant pour raiſon, qu'ils eſtoient parents des Atheniens au meſme degré qu'Hercule. Ils furent donc receus dans la confrairie des grands myſteres, aprés avoir eſté adoptez auparavant par Aphidnes, comme Hercule l'avoit eſté par Pylius. On leur rendit des honneurs divins, & on les appella *Anaces*, ſoit parce qu'ils avoient fait ceſſer

Car comme luy, ils eſtoient fils de Jupiter à qui les Atheniens rapportoient leur origine. Pour eſtre receu à cette confrairie, il falloit eſtre naturalisé, & cela ne ſe pouvoit faire que par adoption. Aphidnes avoit bientoſt oublié le malheur de ſa ville.

Pylius, Roy de Theſpies, ville de Beotie.

Et on les appella Anaces, ſoit parce qu'ils avoient fait ceſſer la guerre.] Car en grec ἄνοχὴ ſignifie *treve*, mais Anaces ne peut jamais venir d'*Anoché*.

la guerre, ou qu'ils avoient eu ſi grand ſoin des Atheniens, que quoy que la ville fuſt pleine de troupes, perſonne n'y avoit receu le moindre deplaiſir, car ce mot eſt tiré d'un terme qui ſignifie, *proteger*, *avoir ſoin*; & peut-eſtre que de-là les Roys ont eſté appellez *Anactes*, comme protecteurs & peres des peuples. Il y en a pourtant qui diſent que ce nom fut donné aux Tyndarides à cauſe de leurs eſtoilles qui paroiſſent dans le ciel; Car les Atheniens diſent *anecas* & *anecathen*, ce que les autres diſent *ano* & *anothen*, en haut.

Rois protecteurs des peuples.

Cette étymologie eſt fauſſe.

On pretend, que la mere de Theſeé fut menée à Lacedemone, & que de-là elle ſuivit Helene à Troye; & l'on ſe fonde ſur ce vers d'Homere, qui dit en parlant des ſuivantes d'Helene: *Æthra, fille de Pitthée, & la belle Climene.* Mais la pluſpart marquent ce vers, comme un vers ſuppoſé,

Dans le troiſiéme livre de l'Iliade.

Ou qu'ils avoient eu ſi grand ſoin des Atheniens.] C'eſt la veritable origine du mot *Anaces* ou *Anactes*, il vient du mot *Anaſſein*, qui anciennement ſignifioit ſimplement *avoir ſoin*, comme on le voit manifeſtement par ces mots compoſez, *Hippanax*, un Ecuyer, *Paidonax*, un Precepteur. Dans Herodote & dans Thucydide, on trouve *Anacos* pour Epimelos, *ſoigneuſement*; & Sophocle appelle les Sacrificateurs & les Preſtres de Thebes, ἀνακτες ἀνανπ, parce qu'ils avoient ſoin du pays, & qu'ils veilloient pour ſa conſervation. De-là les Rois ont eſté appellez en grec *Anactes*, parce qu'ils ont, ou qu'ils doivent avoir ſoin des peuples.

Mais la pluſpart marquent ce vers comme un vers ſuppoſé.] Car ils trouvent qu'il n'eſt pas vrayſemblable qu'Homere euſt appellé *ſuivante d'Helene*, Æthra, qui eſtoit ſa belle-mere, & qui avoit regné dans Athenes. Cette Tradition de la captivité d'Æthra, mere de Theſée, eſtoit pourtant ſi bien eſtablie, que dans le temple de Delphes il y avoit un tableau où on voyoit cette Reine

Digitized by Google

& ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus, qu'il naſquit des amours ſecretes de Laodicé & de Demophoon, & qu'Æthra l'éleva dans Troye. L'Hiſtorien Iſter, dans ſon troiſiéme Livre des choſes Attiques, fait une hiſtoire d'Æthra bien ſinguliere & entierement differente de toutes les autres; Il dit, que Paris ayant eſté deffait par Achille & par Patrocle prés du fleuve Sperchius en Theſſalie, Hector alla prendre le bourg de Trezene, & emmena Æthra priſonniere; en quoy il n'y a nulle apparence de verité. *Iſter, Hiſtorien.*

Theſée delivré par Hercule.

Le Roy Aidonéus ayant recu chez luy Hercule, & eſtant venu par hazard à parler de Theſée & de Pirithous, il luy raconta le deſſein qu'ils avoient fait, & la vengeance qu'il en avoit priſe. Hercule fut trés faché d'apprendre que l'un eſtoit desja mort, & que l'autre eſtoit tous les jours en danger de mourir de meſme; mais voyant bien qu'il eſtoit inutile de ſe plaindre du malheur de Pirithous, & d'en vouloir tirer raiſon, il ne penſa qu'à ſauver Theſée. Il le demanda comme le plus grand plaiſir

raſée comme une eſclave, & ſon petit fils Demophoon fort réveur, comme cherchant les moyens de la delivrer.

Et ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus.] Parthenius & le Scholiaſte de Lycophron font la meſme hiſtoire; mais ils nomment ce Munichus *Munitus*, & i's luy donnent pour pere Acamas, & non pas Demophoon.

L'Hiſtorien Iſter dans ſon troiſiéme Livre.] C'eſt l'Hiſtorien Iſter, diſciple de Callimaque. Je croy qu'il eſtoit d'Alexandrie. Il y en avoit un autre de Calatis, *Iſter Calatianus* qui avoit fait un Traité de la Tragedie.

qu'on pouvoit luy faire, & Aidonéus le luy accorda. Theſée, delivré de ſa priſon, alla à Athenes, où ſon parti n'eſtoit pas encore entierement opprimé. Ses premiers ſoins furent de teſmoigner ſa reconnoiſſance à ſon Liberateur; Il conſacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres, dont les Atheniens luy avoient fait preſent, & au lieu de *Theſeia*, de *Theſée*, il les appella *Heracleia*, d'*Hercule*, excepté quatre qu'il ſe reſerva, comme le rapporte Philochorus.

Il voulut enſuite faire le maiſtre & gouverner comme auparavant, & il ne fit qu'exciter par là des deſordres & des ſeditions dans la Ville; car ceux qui le haïſſoient à ſon deſpart, avoient adjouſté l'inſolence & le meſpris à la haine, & le peuple eſtoit ſi gaſté & ſi corrompu, qu'au lieu d'eſtre ſouple & de faire ſans replique tout ce qui luy eſtoit ordonné, comme il faiſoit autrefois, il vouloit eſtre flatté & careſſé. Theſée eſſaya de le reduire par la force; mais ayant veu que cela ne faiſoit qu'irriter le mal, & qu'il n'y avoit plus aucun moyen de reſtablir ſes affaires, il envoya ſecretement ſes enfants en Eubée chez Elphenor, fils de Chalcodon; & pour luy il ſe rendit au bourg de

Demophoon & Acamas.

Il conſacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres dont les Atheniens lui avoient fait preſent.] Theſée dit à Hercule dans la Tragedie d'Euripide, intitulée *Hercule furieux : J'ay pluſieurs parcs & pluſieurs terres dans l'Attique, je vous les conſacreray & deſormais on les appellera de voſtre nom.*

Gargette, prononça des maledictions contre les Atheniens dans un lieu, qui s'appelle encore aujourd'huy *Araterion*, c'eſt-à-dire, *le lieu des maledictions*, & s'embarqua pour l'Iſle de Scyros, où il croyoit trouver des amis, & où il avoit quelque bien du coſté de ſon pere. Lycomede eſtoit alors Roy de cette Iſle. Theſée, en arrivant chez luy, le pria ſeulement de luy rendre ſes terres, afin qu'il puſt y paſſer le reſte de ſes jours. D'autres pretendent qu'il luy demanda du ſecours contre les Atheniens.

Vengeance indigne d'un heros.

Il arrive à Scyros de l'Eubée à l'Orient.

Theſée va à l'Iſle de Scyros.

Lycomede, ſoit qu'il craigniſt la reputation d'un ſi grand Perſonnage, ou qu'il euſt eſté gagné par Mneſthée, le mena ſur la plus haute montagne, comme pour luy faire voir ſon Iſle, & le precipita du haut des rochers. Il y a pourtant des Hiſtoriens qui eſcrivent qu'il tomba de luy-meſme, ayant bronché malheureuſement comme il ſe promenoit un ſoir aprés ſouper ſelon ſa couſtume. Il n'y eut perſonne ſur l'heure qui fit aucun compte ny aucune recherche de ſa mort. Mneſthée regna paiſiblement à Athenes, & les fils de Theſée ſuivirent Elphenor au ſiege de Troye, comme ſimples particuliers. Aprés la

Lycomede precipite Theſée.

Sans avoir aucun commandement.

Il prononça des maledictions contre les Atheniens] Les Payens croyoient que rien n'empeſchoit l'effect des maledictions, & qu'il n'y avoit point de victimes pour les expier.

Soit qu'il craignit la reputation d'un ſi grand perſonnage.] Il y en a qui eſcrivent que Lycomede deſcouvrit que Theſée faiſoit des cabales dans l'Iſle pour l'en chaſſer, & qu'il taſchoit de corrompre ſa femme.

Mneſtée fut tué au ſiege de Troye.

mort de Mneſthée, ils retournerent à Athenes, & recouvrerent le Royaume. Pluſieurs ſiecles aprés, beaucoup de choſes obligerent les Atheniens à honorer Theſée comme un Dieu; Car à la bataille de Marathon on crut le voir en armes combattre contre les Barbares; & aprés les guerres des Medes, l'année que Phædon fut

Et aprés les guerres des Medes, l'année que Phædon fut Archonte.] J'avois d'abord ſuivi le ſentiment de Meurſius qui pretend que l'Oracle, dont Plutarque parle icy, fut rendu aux Atheniens peu de temps aprés la bataille de Marathon, qui fut donnée la I. année de l'Olymp. LXXII. l'an 490. avant N. S. & que les os de Theſée furent rapportez à Athenes la IV. année de l'Olymp. LXXIV. mais pluſieurs années aprés, en travaillant ſur la vie de Cimon, j'ay examiné de plus prés ce paſſage, & j'ay reconnu que c'eſtoit une erreur. Et il ne faut que ce paſſage ſeul conſideré attentivement pour en convaincre. Plutarque vient de parler de la bataille de Marathon, aprés quoy il adjouſte tout de ſuite, *& aprés les guerres des Medes*, marque ſeure qu'il ſepare ces deux temps; en effect la bataille de Marathon & la fin des guerres des Medes, ſont tres differentes. Je me ſuis encore plus confirmé dans cette verité en conferant ce paſſage avec ce que Plutarque eſcrit dans la vie de Cimon, & avec ce que Thucydide nous apprend dans ſon I. liv. Ils nous diſent tous deux que Cimon n'alla à Scyros qu'aprés la priſe d'Eione en Thrace. Thucydide le dit en propres termes: *Premierement les Atheniens ſous la conduite de Cimon prirent & pillerent la Ville d'Eione ſur le Strymon, qui eſtoit tenuë par les Medes. Enſuite ils ſe rendirent maiſtres de l'Iſle de Scyros & s'y eſtablirent.* Plutarque le ſuit dans la vie de Cimon; car il ne met la priſe de Scyros qu'aprés celle d'Eione. Or l'expedition d'Eione tombe dans la derniere année de l'Olymp. LXXVI. ou dans la I. de l'Olymp. LXXVII. La bataille de Platées fut donnée la premiere année de l'Olymp. LXXV. cette bataille fut regardée comme la fin de la guerre des Medes en Grece, car elle les en chaſſa. Phædon fut Archonte la premiere année de l'Olymp. LXXVI. ce fut donc cette année-là meſme, que les Atheniens reçurent cet Oracle. Et c'eſt de cette meſme année qu'il faut entendre ces paroles de Plutarque, *aprés la guerre des Medes, l'année que Phædon fut Archonte.* Et de là il reſulte que les os de

Archonte, les Atheniens ayant conſulté l'oracle d'Apollon, la Propheteſſe leur ordonna de ramaſſer les os de Theſée, de les placer chez eux dans le lieu le plus honorable, & de les garder avec beaucoup de ſoin. Mais s'il eſtoit malaiſé de trouver le lieu où il avoit eſté enterré, il l'eſtoit encore davantage de tranſporter ſes os, à cauſe de la ferocité de ces Barbares, qui eſtoient intraitables & qui n'avoient aucun

Apollon ordonne aux Atheniens de ramaſſer les os de Theſée.

Theſée ne purent eſtre rapportés à Athenes la IV. année de l'Olymp. LXXIV. comme Meurſius la cru, puiſque cette année eſt trois ans entiers avant la fin de la guerre des Medes & l'Archontat de Phædon, & qu'ils n'y furent rapportés qu'aprés la priſe de Scyros, qui ſuivit celle d'Eione, & qui n'arriva que vers la I. année de l'Olymp. LXXVII.

Archonte.] Aprés la mort de Codrus XVII. Roy d'Athenes, qui ſe devoüa pour ſes ſujets du temps de Saul, l'an du monde 2880. 1068. ans avant J. C. Les Atheniens crurent que perſonne n'eſtoit plus digne d'occuper la place d'un ſi grand homme, & elurent au lieu d'un Roy, un Archonte perpetuel, qu'ils prirent dans la Maiſon Royalle. Medon, fils de Codrus, fut le premier elû. Il donna ſon nom à tous les Archontes qui furent de cette famille, & qu'on appelle *les Medontides*. Il avoit une autorité ſouveraine, excepté qu'il devoit rendre compte au peuple de ſon adminiſtration. Il y eut treize Archontes perpetuels qui luy ſuccederent dans l'eſpace de CCCXXV. ans. Aprés la mort d'Alcmæon, qui fut le dernier, on ne donna cette charge que pour dix ans, & toûjours à la meſme famille, juſqu'à la mort d'Eryxias, ou ſelon d'autres de Theſias, ſeptiéme & dernier Archonte decennal. Car la famille de Codrus, ou des Medontides, finiſſant en luy, les Atheniens créérent des Archontes annuels, & au lieu d'un ſeul toutes les années, il y en eut neuf. Le premier eſtoit appellé *Archonte* par excellence, & donnoit ſon nom à l'année; Le ſecond eſtoit appellé *Roy*; Le troiſiéme *Polemarque*, & les ſix autres *Theſmothetes*. Ce changement ſe fit la troiſiéme année de l'Olympiade XXIV. l'an du monde 3278. & dura juſqu'au regne de l'Empereur Gallien, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'an du monde 4210. 260. ans aprés la naiſſance de J. C.

A cauſe de la ferocité de ces Barbares qui eſtoient intraitables, & qui n'avoient aucun commerce

Digitized by Google

commerce avec leurs voiſins. Enfin Cimon s'eſtant rendu maiſtre de leur Iſle, comme nous l'avons dit dans ſa vie, voulut, à quelque prix que ce fuſt, trouver ce tombeau. Pendant qu'on cherchoit de tous coſtez, il vit heureuſement une Aigle, qui becquetoit un lieu un peu élevé, & qui taſchoit de l'entr'ouvrir avec ſes ſerres. Frappé d'abord comme d'une inſpiration divine, il fit foüiller dans ce meſme endroit; on y trouva la biere d'un fort grand homme avec le fer d'une pique, & une eſpée. Cimon fit charger le tout ſur ſon vaiſſeau, & le porta à Athenes. Les Atheniens, ravis, reçûrent ces reſtes de Theſée avec des proceſſions & des ſacrifices, comme ſi c'euſt eſté Theſée luy-meſme, qui fuſt revenu, & les firent enterrer au milieu de leur ville, prés du lieu où l'on fait aujourd'huy les exercices. C'eſt encore l'aſyle des eſclaves,

Une Aigle monſtre à Cimon le tombeau de Theſée.

Les os de Theſée comment receus à Athenes.

Tombeau de Theſée à Athenes, eſtoit un azyle.

avec leurs voiſins.] Il n'eſt pas vray ſemblable qu'une petite Iſle ſi voiſine de l'Eubée, euſt eſté ſi long-temps ſi feroce & ſi intraitable. Il y avoit meſme alors plus de 700. ans qu'Achille avoit eſté envoyé à la Cour de Lycomede Roy de cette Iſle. Elle avoit donc commerce avec ſes voiſins.

Avec le fer d'une pique.] On ne peut pas parler autrement en noſtre langue, quoyqu'en ce temps-là toutes les armes fuſſent d'airain. Cela paroiſt manifeſtement par la deſcription qu'Homere fait de la pique de Piſandre, & du dard de Merion; & Pauſanias le confirme par la pique d'Achille, & par l'eſpée de Memnon, qu'on gardoit encore de ſon temps, l'une dans le temple de Minerve, dans une Ville de Pamphylie, & l'autre à Nicomedie dans le temple de Vulcain.

C'eſt encore l'aſyle des eſclaves.] Le Grec dit, *c'eſt l'aſyle des ſerviteurs, des domeſtiques, οἰκέτων ἱκέτης*, le mot eſclave renferme les ſerviteurs comme les eſclaves. Ce qu'il y a icy de bien remar-

&

& de tous ceux qui craignent la violence des plus puiſſants, comme Theſée avoit eſté pendant ſa vie le protecteur des oppreſſez, & avoit tousjours receu favorablement les prieres de ceux qui imploroient ſon aide. On luy fait le ſacrifice le plus ſolemnel le huitiéme de Novembre, qui fut juſtement le jour de ſon retour de Crete; mais on ne laiſſe pas de l'honorer encore tous les huitiémes jours des autres mois; ſoit qu'il fuſt arrivé de Trezene à Athenes le huitiéme d'Aouſt, comme l'a eſcrit Diodore le Geographe; ſoit qu'on euſt cru, que ce nombre luy convenoit plus que tout autre, parce qu'il avoit paſſé pour fils de Neptune, auquel on faiſoit des ſacrifices le huitiéme de chaque mois, car ce nombre de huit, eſtant le premier cubique & le double du premier quarré, repreſente

Le viij. du mois Pyanepſion.

Le viij. d'Hecatombæon.

Pourquoy le nombre de huit convenoit à Theſée, &

quable, c'eſt que cet aſyle, ce lieu de refuge, ſubſiſtaſt encore du temps de Plutarque. Quelle gloire pour Theſée, que ſon tombeau ayt fait plus de douze cents ans encore aprés luy, ce qu'il avoit fait luy meſme pendant ſa vie, & qu'il ayt eſté le protecteur des oppreſſez.

On luy fait le ſacrifice le plus ſolemnel le huitiéme de Novembre.] Une particularité de ce ſacrifice bien ſinguliere, & qui fait grand honneur aux Atheniens, c'eſt que l'on y faiſoit un feſtin à tous les pauvres.

On ne laiſſe pas de l'honorer encore tous les huitiémes jours des autres mois.] On lui faiſoit le huitiéme de chaque mois un ſacrifice qui eſtoit appellé par cette raiſon *Ogdoaton*, le ſacrifice du huitiéme jour.

Diodore le Geographe.] Diodorus Periegetes. Outre ſon ouvrage de Geographie, il avoit fait un traité des tombeaux περὶ μνημάτων que Plutarque cite dans la vie de Themiſtocle.

Car ce nombre de huit eſtant le premier Cubique.] Le nombre de huit eſt le premier cube, comme l'unité eſt le premier nombre, auſſi l'appelloit-on la

eſtoit conſacré à Neptune.

parfaitement la ſolidité & la fermeté de la puiſſance & de la vertu de ce Dieu, à qui, par cette raiſon, on a donné les ſurnoms d'*Aſphalius* & de *Gaiæochus*, c'eſt-à-dire, qui aſſeure la terre & qui l'affermit.

ſ.ureté & la *bonne aſſiete*; & pour marquer ſa perfection, les Pythagoriciens le nommoient *la juſtice*, parce qu'il ſe diviſe en parties égales, qui ſe diviſent de meſme; car huit ſe partage en deux fois quatre, & ces quatre en deux fois deux. Il eſtoit auſſi appellé *Neptune*, parce qu'il eſtoit conſacré à ce Dieu. Les Anciens ont eſté ſi enteſtez des nombres, qu'ils leur ont attribué de grandes vertus. Et cet enteſtement venoit de la doctrine de Pythagore mal entenduë. Jamais ce Philoſophe n'a pris les nombres pour des cauſes, pour des principes, il les a donnés comme ſignes. Les nombres principes ſont de veritables chimeres, car, comme Ariſtote l'a fort bien veu, les nombres ne peuvent jamais eſtre ces principes d'actions & de changements. Ils peuvent eſtre ſignificatifs & marquer certaines cauſes, mais ils ne ſont jamais ces cauſes-là. J'ay traitté cette matiere au long dans mes remarques ſur les Commentaires d'Hierocles, vol. II. pag. 359. &c.

Fin de la vie de Theſée.

Digitized by Google

ROMULUS.

LEs Hiſtoriens ne s'accordent, ni ſur le ſujet qui fit donner à la ville de Rome ce grand nom, dont la gloire eſt reſpanduë dans tout le monde, ni ſur celuy qui le donna.

Il eſt eſtonnant que la plus illuſtre ville du monde & la Reine de l'univers ait une origine ſi obſcure, qu'on n'en ſçait rien de certain.

Les Hiſtoriens ne s'accordent ni.] Voilà quel eſt le ſort d'une Ville, qui a eſté appellée, non-ſeulement Reine de l'univers, mais Déeſſe; Son origine eſt ſi incertaine, qu'on ne ſçauroit accorder les Auteurs qui en ont parlé. Cette obſcurité vient premierement de ce que ſes premiers habitants furent un aſſemblage de brigands, d'eſclaves fugitifs, & de miſerables bannis, tous de different pays & de different langage, qui ſongeoient bien moins à eſcrire des hiſtoires & des annales, qu'à

Digitized by Google

Pelasges peuples vagabonds originaires d'Arcadie.

Les uns disent, que les Pelasges, aprés avoir couru la plus grande partie de la terre, & subjugué beaucoup de Nations, s'arresterent en cet endroit, & que pour marquer leur puissance & la force de leurs armes, ils appellerent *Rome* la ville qu'ils y bastirent. Les autres racontent que le jour de la prise de Troye quelques Troyens, s'estant embarquez sur des vaisseaux, qu'ils trouverent heureusement dans le port, &

Car Rome signifie Force.

piller leurs voisins. En second lieu, elle vient de ce qu'en ces temps-là, les Grecs ne s'amusoient pas à remarquer ce qui se passoit en Italie. Il n'y avoit mesme alors d'Auteurs que dans la Grece Asiatique, & ces Auteurs estoient Poëtes & non pas Historiens. Le soin d'escrire l'histoire ne commença que longtemps aprés, & comme les hommes estoient accoustumez aux fables, ils les conserverent dans leurs histoires.

Les uns disent que les Pelasges, aprés avoir couru la plus grande partie de la terre & subjugué beaucoup de nations.] Les Pelasges, ancienne nation originaire d'Arcadie, qui ayant esté obligée de quitter son pays, alla dans la Thessalie, d'où elle chassa les habitants. Cinq generations aprés, elle en fut chassée par les Curetes & par les Leleges, c'est-à-dire par les Etoliens & les Locres, & de-là elle se respandit en Epire, en Macedoine, en Italie, en Eubée, en Crete, & en Asie.

Les autres racontent que le jour de la prise de Troye quelques Troyens s'estant embarquez sur des vaisseaux qu'ils trouverent heureusement dans le port.] Plutarque a pris cecy d'Heraclide surnommé Lembus qui vivoit du temps de Polybe. Cet Historien escrivoit, qu'Enée, s'estant embarqué sur les vaisseaux d'Ulysse, estoit abordé en Italie, & qu'il y avoit basti une ville qu'il avoit appellée *Rome* du nom d'une Troyenne, qui avoit conseillé à ses compagnes de brusler les vaisseaux pour n'estre plus obligées à courir les mers. Je ne m'amuseray point à examiner toutes les fables qu'on a ramassées sur l'origine de Rome & de Romulus. Il suffit de remarquer que tous les plus grands Estats ont presque eu le mesme sort; leur origine est devenuë avec le temps plus fabuleuse, qu'historique, les hommes estant naturellement portez à adjouster à la verité pour la rendre plus mer-

Digitized by Google

ayant eſté jettez par les vents ſur les coſtes de la Toſcane, deſcendirent prés de la riviere du Tibre; que parmi leurs femmes, qui eſtoient toutes trés fatiguées, & qui ne pouvoient plus ſupporter le travail de la mer, il y en eut une nommée *Rome*, qui eſtant au deſſus des autres par ſon bon ſens comme par ſa grande naiſſance, conſeilla à ſes compagnes de bruſler leurs vaiſſeaux, & que cela fut executé. Leurs maris en furent d'abord dans une trés grande colere; mais la neceſſité les ayant forcez de s'eſtablir prés du mont Palatin, comme ils virent bien-toſt que leurs affaires alloient mieux qu'ils n'avoient eſperé, la terre, qu'ils occupoient, eſtant trés bonne, & les habitants du pays honneſtes & gracieux, entre autres honneurs qu'ils firent à cette Dame, ils nommerent leur ville de ſon nom, en memoire de ce qu'elle eſtoit cauſe qu'on l'avoit baſtie; & de-là vient, dit-on, la couſtume des

La Toſcane comprenoit alors toute l'ancienne Hetrurie, qui eſtoit partagée en douze peuples & qui avoit douze Rois, qu'on appelloit Lucumons.

Prés du Palatium; c'eſtoit une eſpece de fort ſur le mont Palatin, il avoit eſté baſti par les Aborigenes premiers habitants du pays.

Cette couſtume eſt plus ancienne que Romulus.

veilleuſe, & par conſequent plus agreable.

La terre, qu'ils occupoient, eſtant trés-bonne.] Denys d'Halicarnaſſe dit formellement, que l'Italie eſt le meilleur pays qu'il y ait, non-ſeulement en Europe, mais dans tout le monde, ce qu'il prouve enſuite, en faiſant voir qu'il produit plus que tout autre tout ce qui eſt neceſſaire pour la ſanté, pour le plaiſir & pour la richeſſe.

Et les habitants du pays honneſtes & gracieux.] Ils avoient eſté trés-feroces & trés-cruels, car ils immoloient des hommes à Saturne. Hercule leur fit changer cette couſtume barbare, & leur enſeigna à offrir à leurs Dieux des victimes qui leur fuſſent plus agreables.

Ils nommerent leur ville de ſon nom.] Antiochus Syracuſanus, trés-ancien Auteur, puiſqu'il vivoit cent ans avant Ariſtote, a eſcrit que long-temps avant la guerre de Troye, il y avoit en Italie une ville appellée *Rome*.

Et de-là vient, dit on, la couſ-

femmes Romaines, qui baiſent encore aujourd'huy leurs parents & leurs maris en les ſaluant, parce que ces Troyennes, aprés avoir bruſlé leurs vaiſſeaux, avoient baiſé de meſme & careſſé leurs maris pour les appaiſer & pour regagner leurs bonnes graces.

Il y en a qui diſent que Rome fut fille d'Italus & de Leucaria, ou de Telephus, fils d'Hercule, qu'elle fut mariée à Enée, ou à ſon fils Aſcanius, & qu'elle donna ſon nom à la Ville. D'autres pretendent qu'elle fut baſtie par un fils d'Ulyſſe & de Circé, appellé Romanus. On en trouve auſſi qui eſcrivent qu'elle doit ſon origine à un certain Romus, fils d'Emathion, qui fut envoyé dans ce pays-là par Diomede. Selon d'autres, elle fut baſtie par un Romus, Roy des Latins, lequel chaſſa les Tyrrheniens, qui avoient paſſé de Theſſalie en Lydie, & de Lydie, eſtoient venus s'habituer en Italie. Bien davantage, ceux qui ſouſtiennent

Romus Roy des Latins.

tume des femmes Romaines, qui baiſent encore aujourd'huy leurs parents & leurs amis.] Comme ſi cette couſtume ne pouvoit pas venir d'ailleurs. Le baiſer a eſté dans toutes les nations une marque de reſpect, ou de bienveillance, & l'on en voit la couſtume eſtablie dés les premiers temps.

Par un fils d'Ulyſſe & de Circé appellé Romanus.] Il faut lire, appellé *Romus* : car c'eſt ainſi que l'avoit eſcrit l'Hiſtorien Xenagoras. *Thucyd.* 1.

Un certain Romus, fils d'Emathion.] Dionyſius de Chalcide, qui avoit fait cinq livres des origines des villes, eſcrit que ce Romus eſtoit ſelon les uns fils d'Aſcanius, & ſelon les autres fils d'Emathion.

Lequel chaſſa les Tyrrheniens, qui avoient paſſé de Theſſalie en Lydie, & de Lydie eſtoient venus s'habituer en Italie] Les Auteurs de cette Tradition font icy ces Tyrrheniens les meſmes peu-

Digitized by Google

avec le plus de raiſon & de verité que ce fut Romulus qui baſtit Rome, ne ſont pas d'accord ſur l'origine de ce fondateur; car les uns diſent qu'il eſtoit fils d'Enée & de Dexithée, fille de Phorbas; qu'il fut porté encore enfant en Italie avec ſon frere Remus; que le Tibre s'eſtant debordé, tous les batteaux perirent, excepté celuy où eſtoient ces deux enfants, lequel ayant eſté pouſſé ſur un endroit de la rive un peu elevé & à couvert des ondes, fut ſauvé miraculeuſement, & que de-là, ce lieu fut appellé *Rome*. Les autres eſcrivent que Rome, fille de cette meſme Dexithée, ayant eſté mariée avec Latinus, fils de Telemaque, en eut Romulus; & il y en a qui ſouſtiennent, qu'Emylie, fille d'Enée & de Lavinie, le conceut ſecretement du Dieu Mars.

Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur l'origine de Romulus.

Enfin on conte ſur cela une hiſtoire trés-fabuleuſe; On dit qu'il y avoit anciennement un Roy des Albains, nommé Tarchetius, homme

Hiſtoire trés fabuleuſe de Tarchetius Roy des Albains.

ples que les Pelaſges, dont il a eſté parlé dans la ſeconde remarque, & cela eſt appuyé par beaucoup d'Hiſtoriens; mais il n'en eſt pas moins faux. Les Tyrrheniens & les Pelaſges ont eſté des peuples trés differents. Il eſt auſſi trés-faux que les Tyrrheniens d'Italie, c'eſt-à-dire les Toſcans, ayent eſté une colonie des Lydiens d'Aſie, & on le prouve par leur langage, leurs ſacrifices & leurs mœurs, qui n'avoient rien de commun avec le langage, la religion & les mœurs de ces Lydiens d'Aſie, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a trés bien remarqué. Ces Tyrrheniens eſtoient des peuples du pays meſme, & ils avoient eu ce nom, parce qu'ils habitoient dans des forts & dans des tours, qu'ils appelloient *Turſeis*.

Et que de là ce lieu fut appellé Rome.] Au lieu de ὁνομα δ'ἔτυχε le ſçavant Petau dans ſes notes ſur Themiſtius a lu ὁνομα δ'ἔτυχε.

trés cruel & trés injuſte, qui eut dans ſa maiſon une apparition divine, car la figure du Dieu des jardins ſortit du milieu de ſon foyer & demeura là pluſieurs jours. Il y avoit alors dans la Toſcane un oracle de Tethys, dont on rapporta cette reſponſe à Tarchetius : *Qu'on fiſt approcher une fille de cette figure, parce que l'enfant, qui en naiſtroit, ſeroit trés celebre par ſa vaillance, & ſurpaſſeroit tous les autres hommes en bonheur, comme en force & en courage.* Tarchetius dit cet oracle à une de ſes filles, & luy commanda de l'accomplir. Sa fille, ne pouvant s'y reſoudre, y envoya une de ſes ſuivantes. Tarchetius en fut ſi irrité, qu'il les fit arreſter toutes deux pour les faire mourir, mais la Deeſſe Veſta s'eſtant apparuë à luy en ſonge, & lui ayant defendu de ſe porter à cette extremité, il leur donna une toile à faire dans la priſon, & promit de les marier quand la toile ſeroit achevée. Elles travailloient donc tout le jour à cette toile avec beaucoup d'aſſiduité ; mais la nuit Tarchetius envoyoit d'autres femmes, qui deffaiſoient

Qui eut dans ſa maiſon une apparition divine.] On conte la meſme fable d'Ocriſia, & l'on dit que de cette apparition naſquit Servius Tullius. Ces apparitions eſtoient aſſez ordinaires dans ces temps d'ignorance & de ſimplicité.

Il y avoit alors dans la Toſcane un oracle de Tethys.] Je n'ay jamais ouï parler d'aucun oracle de Tethys., & je ne doute pas que ce paſſage n'ait eſté corrompu, ou que Plutarque luy-meſme n'ait eſté trompé ſur ce nom ; c'eſtoit l'oracle de *Themis*, & non pas celuy de *Tethys*, & cette Themis eſtoit la meſme que les Romains appelloient *Carmenta*, à cauſe des oracles qu'elle rendoit ; c'eſtoit la mere d'Evandre.

ce que les prisonnieres avoient fait le jour.

Cependant la suivante accoucha de deux jumeaux; Tarchetius les donna à un de ses domestiques, nommé Teratius, avec ordre de s'en deffaire. Ce Teratius les exposa prés du rivage du Fleuve, où une louve les alaitta, & où toutes sortes d'oiseaux leur porterent de la nourriture, qu'ils leur mettoient dans la bouche, comme à leurs petits. Un bouvier, qui passoit, s'en apperçut. Surpris de ce miracle, il eut la hardiesse d'approcher & d'enlever ces enfants, qui ayant esté sauvez d'une maniere si miraculeuse, ne furent pas plustost en age, qu'ils allerent attaquer Tarchetius, & le deffirent. Voila ce qu'a escrit Promathion dans son histoire d'Italie.

Le Tibre estoit appellé le Fleuve.

Historien inconnu.

Mais le conte, qui a le plus d'apparence de verité, & qui est le plus generalement receu, c'est celuy dont Diocles, de l'Isle de Peparethe, a ramassé les particularitez les plus importantes, qu'il a le premier mises au jour parmi les Grecs; Fabius Pictor le suit d'ordinaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des traditions differentes; mais en gros voicy ce qu'il y a de plus certain : La succession des Rois d'Albe, descendus d'Enée, estant écheuë de pere en fils aux deux

Il ne laisse pas d'estre meslé de beaucoup de fables.

Historien fort ancien. Il vivoit avant Annibal.

Il avoit escrit des annales & une histoire suivie. Tite-Live & Denys d'Halicarnasse le suivent souvent. Car il y a mesme des Auteurs qui ont escrit que Rome avoit esté bastie par Enée, & Salluste est de ce sentiment.

Albe ville du Latium prés de Rome.

La succession des Roys d'Albe, descendus d'Enée, estant escheuë de pere en fils aux deux freres Numitor & Amulius.] Depuis Enée jusqu'à Numitor & Amulius, il y eut treize Rois qui regnerent à Albe pendant l'espace de 353. ans. Amulius en regna 42. ainsi il y en a 395. Virgile n'en a mis que 300.

freres Numitor & Amulius, ce dernier en fit deux lots; il mit le Royaume d'un coſté, & de l'autre tout l'or & l'argent, avec le threſor qu'on avoit apporté de Troye. Numitor ayant choiſi le Royaume, Amulius, qui eut tout l'argent comptant, ſe trouvant le plus fort par ce moyen, depoſſeda aiſément ſon frere; & de peur qu'une fille unique, qu'avoit Numitor, n'euſt des enfants, il la fit Preſtreſſe de Veſta, afin qu'elle fuſt obligée de demeurer tousjours vierge, & qu'elle ne puſt jamais ſe marier. Les uns apellent cette Princeſſe Ilia, les autres Rhea, & il y en a qui la nomment Sylvia.

D'autres diſent de Mars.

Elle s'appelloit Rhea Sylvia.

Peu de temps aprés il ſe trouva qu'elle avoit violé le principal vœu des Veſtales, & qu'elle eſtoit groſſe. Amulius alloit luy faire ſouffrir la peine portée par les loix, ſi ſa propre fille, nommée Antho, n'eut intercedé pour elle. Il ne fit donc que l'enfermer dans une priſon fort eſtroite, où il ne la laiſſoit voir à perſonne, afin qu'elle ne puſt accoucher à ſon inſceu. Le terme venu, elle ſe delivra de deux jumeaux d'une taille extraordinaire & d'une merveilleuſe beauté. Amulius, encore plus allarmé, les donna à expoſer à un de ſes domeſtiques. On le nomme Fauſtulus; mais d'autres pretendent que c'eſt le nom de celuy qui les ſauva. Quoiqu'il en ſoit, celui qui avoit receu l'ordre de les expoſer, les mit

Amulius fait enfermer ſa niece Rhea.

Elle accouche de deux jumeaux.

Amulius les envoye expoſer.

Ce dernier en fit deux lots.] C'eſt la tradition que Juſe Ceſar avoit ſuivie dans ſon hiſtoire de l'origine des Romains.

dans un berceau, & deſcendit vers le Tibre, à deſſein de les y jetter; mais il trouva ce fleuve ſi groſſi par les torrents, & ſi rapide, que n'oſant avancer juſqu'au courant, il ſe contenta de mettre le berceau aſſez prés du rivage. L'eau, qui croiſſoit tousjours, enleva doucement ce berceau, & le poſa juſtement ſur un lieu mol & uni, qu'on appelle aujourd'huy *Cermanum*, & qu'on nommoit autrefois, je penſe, *Germanum*, parce que les Latins appellent les freres, *Germani*, *Germains*.

Il y avoit prés de-là un figuier ſauvage, qu'on nommoit le figuier *Ruminal*, ſoit à cauſe de Romulus, comme la pluſpart le penſent, ſoit parce que les troupeaux de beſtes qui ruminent, alloient ſe repoſer ſous ſon ombre, ou pluſtoſt, parce que ces deux enfants y furent alaitez; car les anciens Latins, pour dire la mamelle, diſoient *Ruma*, & encore aujourd'huy ils donnent le nom de *Rumina* à une certaine Deeſſe, qu'on croit preſider à la nourriture des enfants, & ils luy font des ſacrifices ſans vin, où les libations ne ſont que de lait. Ces deux jumeaux eſtant ainſi

La Deeſſe Rumina & les ſacrifices qu'on luy faiſoit.

Qu'on appelle aujourd'huy Cermanum.] On l'appelloit *Cermalum*. Les lettres C & G. L & N. ſe changeant facilement. C'eſtoit au bas du Mont Palatin.

Ils luy font des ſacrifices ſans vin, où les libations ne ſont que de lait.] Varron appelle cette Deeſſe *Rumia*; mais il faut corriger *Rumina: Non negarim, inquam, ideo apud Divæ Ruminæ ſacellum à paſtoribus ſatam ficum, ibi enim ſolet ſacrificari lacte pro vino & pro lactentibus. Je ne nieray pas, dis-je, que ce ne ſoit pour cela que les bergers plantent des figuiers prés de la Chapelle de la Deeſſe Rumina, parce qu'on y fait*

Remus & Romulus nourris miraculeusement.

à terre, on dit qu'une louve les alaita, & qu'un pivert luy aida à les nourrir & à les garder. Ces deux animaux paſſent pour eſtre conſacrez au Dieu Mars, & les Romains honorent particulierement le pivert. Cela ne contribua pas peu à faire recevoir la dépoſition de la mere, qui aſſeura que Mars eſtoit le pere de ces deux enfants.

Il y a pourtant des Auteurs qui ſouſtiennent qu'elle le croyoit veritablement, & qu'elle fut trompée par Amulius, qui entra tout armé dans ſa chambre, & la força. D'autres pretendent, que la ſeule ambiguité du nom de la nourrice, a donné lieu à cette fable, parce que les Latins appellent *Louves* les femelles des loups & les femmes proſtituées, telle qu'eſtoit la femme de Fauſtulus, laquelle nourrit ces enfants, & dont le nom eſtoit *Acca Larentia*. Les Romains luy font encore des ſacrifices; le Preſtre de Mars va tous les ans au mois d'avril verſer

Ou pluſtoſt dans le bois conſacré au Dieu Mars, où elle alloit chercher de l'eau pour laver le temple.

Acca Larentia nourrice de Remus & de Romulus. Le dernier Avril.

les ſacrifices avec du lait au lieu de vin, pour les petits qui ſont à la mamelle. Comme de *Ruma*, ils avoient fait la Deeſſe *Rumina*: de *Cuna*, ils avoient fait auſſi la Deeſſe *Cunina*, la Deeſſe du berceau, à qui on n'offroit non plus que du lait.

La dépoſition de la mere, qui aſſeuroit que Mars eſtoit le pere de ces deux enfants.] Il n'y avoit rien de plus commun dans ces temps de tenebres. Les filles, à qui pareille choſe eſtoit arrivée, manquoient rarement d'en accuſer un Dieu, pour tirer de leur crime, ou de leur malheur, un ſujet de triomphe, & voilà à quoy la Religion des Payens ſervoit merveilleuſement.

Et qu'elle fut trompée par Amulius.] D'autres diſent que ce fut par un de ſes amants, qui l'avoit demandée en mariage. Ceux qui pretendent que ce fut par Amulius, diſent que ce Roy commit cette vilaine action, pluſtoſt pour avoir un pretexte de perdre ſa niece, que pour aſſouvir ſa brutalité.

Digitized by Google

ſur ſon tombeau les effuſſions accouſtumées, & l'on nomme cette feſte *Larentia*.

Ces effuſions eſtoient de vin & de lait.

Il eſt vray auſſi qu'ils honorent une autre femme de meſme nom pour un tel ſujet : Un jour le Sacriſtain du temple d'Hercule, s'ennuyant ſans doute, & ne ſçachant à quoy ſe divertir, propoſa à ſon Dieu de joüer aux dez, à condition que s'il gagnoit, il recevroit du Dieu quelque preſent honneſte, & que s'il perdoit, il donneroit au Dieu un bon ſouper, & le feroit coucher avec une belle femme. La partie ainſi faite, il jette le dé, premierement pour Hercule & enſuite pour luy. Hercule gagne; le Sacriſtain voulant donc payer ce qu'il avoit perdu, prepare un beau feſtin, & va choiſir une belle Courtiſane, nommée Larentia, qui eſtoit encore peu connuë; il la mene dans le temple où l'on avoit tendu un lit, luy fait fort bonne chere, & aprés ſouper, il l'enferme, comme ſi le Dieu euſt deu la venir trouver; en effect on tient qu'il y vint,

Cette hiſtoire eſt auſſi ridicule que peu honneſte; mais elle ſert touſjours à faire voir les debauches & les fripponneries des Preſtres des payens.

Larentia, Courtiſane.

Et l'on nomme cette feſte Larentia.] Ou pluſtoſt *Larentalia* & *Larentinalia*. Il y avoit deux feſtes de ce nom, l'une le dernier jour d'Avril, & l'autre le 23. de Decembre. Plutarque, dans ſes Queſtions Romaines, pretend, que celle du mois d'Avril eſtoit pour la nourrice de Romulus, & celle du mois de Decembre, pour la maiſtreſſe d'Hercule; mais c'eſt contre le teſmoignage formel d'Ovide, qui met au mois de Decembre la feſte de la nourrice de Romulus. Ovide en doit eſtre pluſtoſt cru que Plutarque.

Et aprés ſouper il l'enferme, comme ſi le Dieu euſt deu la venir trouver.] Comme le Preſtre avoit jetté le dé pour ſon Dieu, il tint auſſi ſa place au lit & à la table; car c'eſt ce que ces Preſtres ſçavoient faire parfaitement; on n'a qu'à lire le XIV. Chapitre du Prophete Daniel, qui explique au long leur fraude, que le Poete Ariſtophane, tout Payen qu'il

& qu'en la quittant, il luy ordonna d'aller dés le matin à la place, & que le premier homme qu'elle rencontreroit, elle le ſaluaſt d'un baiſer, & en fiſt ſon ami.

Le premier, qui ſe preſenta devant elle, fut un des principaux Citoyens, nommé Tarrutius, homme fort agé & fort riche, qui n'avoit jamais eſté marié. Ce bon vieillard fit un fort bon accüeil à Larentia, eut beaucoup de paſſion pour elle, & en mourant il luy laiſſa pluſieurs heritages conſiderables, dont elle donna enſuite la plus grande partie au peuple par ſon teſtament, & l'on dit que dans le temps qu'elle eſtoit desja fort celebre, & que tout le monde commençoit à la regarder comme l'amie d'un Dieu, elle diſparut vers l'endroit où cette premiere Larentia eſt enterrée, & qu'on nomme preſentement *velabre*, parce que le Tibre eſtant fort ſujet à ſe deborder, on paſſoit ſouvent par-là en batteau pour aller à la place, & l'on appelle cette maniere de paſſer l'eau, *velatura*. D'autres diſent, que c'eſt parce que ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient ſoin de faire tendre des toiles

Elle herite de Tarrutius de fort grands biens qu'elle donne au peuple.

Le Velabre d'où ainſi nommé.

eſtoit, eut la hardieſſe d'eſtaler ſur le theatre d'Athenes, cent cinquante ans aprés Daniel.

Et qu'on nomme preſentement velabre, parce que &c.] C'eſt la veritable étymologie, *à vehendo, vehelabrum, velabrum.* Varron *Velabrum dicitur à vehendo, velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt. Hinc vectidia, quas ſolvebant hi qui ratibus tranſibant.* Ainſi *velaturam facere*, ſe diſoit proprement des bateliers qui paſſoient pour de l'argent.

Ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient ſoin de faire tendre des toiles.] Le nom du ve-

le long du chemin qui mene de la place au Cirque, en commençant par le velabre; car les Romains appellent ces toiles *des voiles* : Voila pourquoy cette ſeconde Larentia eſt honorée à Rome.

Fauſtulus, berger d'Amulius, ayant donc trouvé ces enfants, les eleva chez lui ſans que perſonne en euſt connoiſſance, ou comme d'autres le pretendent avec plus d'apparence de verité, par l'ordre meſme de Numitor, qui donnoit en ſecret tout ce qui eſtoit neceſſaire pour leur nourriture. On dit auſſi qu'ils furent envoyez à Gabies, pour y apprendre les lettres, & tout ce que doivent ſçavoir les enfants de qualité. On les appella Romus & Romulus, parce qu'ils avoient eſté alaitez par une louve. Dés leur tendre enfance un certain air de nobleſſe & de grandeur, qui paroiſſoit en leur perſonne, joint à une taille extraordinaire, fit connoiſtre de quel naturel ils ſeroient. A meſure qu'ils croiſſoient, ils devenoient plus hardis & plus vaillants, & il n'y avoit point de danger qui ne fuſt au deſſous de leur intrepidité & de leur audace; mais Romulus paroiſſoit l'emporter ſur

D'autres diſent que c'eſtoit l'intendant de ſes troupeaux.

Il fondoit ſur ces deux enfants l'eſperance de ſon reſtabliſſement; mais cela ruine toute la ſuite, & ſur tout la reconnoiſſance qui eſt le plus bel endroit de cette fable.

Gabies dans le Latium à xij. milles de Rome.

labre eſtoit long-temps avant qu'on ſe fuſt avi é de tendre ces toiles, puiſque Quintus Catulus fut le premier, qui les mit en uſage, lorſqu'il dedia le Capitole. Plin. Liv. xix. Ch. i.

Qu'ils furent envoyez à Gabies pour y apprendre les lettres.] Denys d'Halicarnaſſe dit qu'ils y furent inſtruits dans les lettres Grecques, dans la muſique & aux armes. On les envoya à Gabies, parce qu'on ne pouvoit pas les tenir à Albe.

Digitized by Google

ſon frere du coſté du bon ſens & de la bonne conduite, car dans toutes les aſſemblées, où il eſtoit obligé de ſe trouver avec ſes voiſins pour regler les differents qui naiſſoient des paſturages ou de la chaſſe, il ne faiſoit pas une ſeule demarche, qui ne fiſt juger qu'il eſtoit pluſtoſt né pour commander, que pour obéir.

Cette grandeur de courage, qui les rendoit amis de leurs égaux & de leurs inferieurs, les portoit à meſpriſer les Intendants & les maiſtres des troupeaux du Roy; ils les regardoient comme des gens, qui, du coſté de la valeur, n'avoient ſur eux aucun avantage, & ils ſe mocquoient également de leur colere & de leurs menaces. Ils s'adonnoient à toutes ſortes d'exercices & d'occupations honneſtes, & bien loin de regarder la pareſſe & l'oiſiveté comme des choſes eſtimables & dignes d'hommes libres, ils paſſoient leur vie à s'exercer, à chaſſer, à courir, à deſtruire les brigands & les voleurs, & à defendre les petits contre la violence & la tyrannie des grands. Toutes ces choſes leur avoient desja acquis une grande reputation.

La pareſſe & l'oiſiveté indignes d'hommes libres.

Un jour les bergers de Numitor ayant eu querelle avec ceux d'Amulius, & leur ayant emmené quelques troupeaux, Remus & Romulus ſe mirent à les pourſuivre, les battirent, les mirent en fuite, & leur enleverent leur proye ſans ſe mettre en peine du reſſentiment de Numitor. Aprés cette expedition, ils attirerent & recœurent

En ce temps-là toutes les richeſſes conſiſtoient en troupeaux comme du temps des Patriarches & des premiers Grecs.

rent dans leur corps tous les vagabonds qui n'avoient ni feu ni lieu, & tous les eſclaves, à qui ils donnerent occaſion de ſe mutiner & de ſe revolter contre leurs maiſtres. Mais pendant que Romulus eſtoit occupé à un ſacrifice, car il eſtoit homme Religieux & fort verſé dans l'art des augures, les bergers de Numitor, ayant rencontré Remus mal accompagné, ſe jetterent ſur luy. Il y eut des gens tuez & bleſſez de part & d'autre; enfin les bergers de Numitor eurent l'avantage, & firent Remus priſonnier. D'abord ils le menerent à Numitor, à qui ils porterent leurs plaintes. Numitor n'oſa le faire punir de ſon autorité, craignant ſon frere, qui eſtoit homme difficile & jaloux; mais il le luy remit entre les mains, le priant de luy en faire juſtice, & de ne pas ſouffrir qu'eſtant ſon frere, il fuſt ainſi maltraité par ſes gens, qui ſe croyoient tout permis, parce qu'il eſtoit Roy. Il n'y avoit perſonne dans Albe, qui ne fuſt faſché de l'injuſtice qu'on faiſoit à Numitor, & qui ne diſt hautement qu'il meritoit d'eſtre mieux traité. Amulius touché de ces murmures du peuple, rendit Remus à ce Prince pour en faire ce qu'il voudroit.

Il paroiſt par là que Numitor ne le connoiſſoit pas. Ce n'eſtoit donc pas luy qui les faiſoit elever.

Car il eſtoit homme Religieux.] En effect voilà un homme fort Religieux, qui n'eſtablit ſa domination que par des crimes; Il ouvre un aſyle aux voleurs, & aux brigands, il tue ſon frere, il enleve des filles, & verſe le ſang de ſes alliez.

Ayant rencontré Remus mal accompagné.] J'ay corrigé la faute qui eſt au texte, μετ' ὀλίγων βαδίζοντα. Il faut lire μετ' ὀλίγων

Numitor le mena chez luy, & se mit à considerer plus attentivement & à admirer la taille avantageuse de ce jeune homme, qui en grandeur & en force surpassoit tous les autres. Voyant donc sur son visage une fermeté & une hardiesse, qui le rendoient insensible mesme au danger qui le menaçoit, & remarquant d'ailleurs que ses actions respondoient parfaitement à ce qu'il voyoit devant ses yeux; mais ce qui est encore plus extraordinaire, assisté, comme il le semble, par quelque divinité, qui jettoit desja les fondements des grandes choses qu'on vit dans la suite, ou par bonne fortune, ou par inspiration, il se douta de la verité. Pour s'esclaircir de ce doute, il luy demanda qui il estoit, & l'interrogea sur toutes les circonstances de sa naissance, luy parlant d'un ton plus doux & avec un visage plus humain, afin qu'il se confiast en luy, & qu'il eust bonne esperance : *Je ne te cacheray rien de tout ce que tu me demandes*, luy respondit Remus sans balancer, *car tu me parois plus digne d'estre Roy que ton frere. Tu veux connoistre avant que de punir, & ton frere condamne les*

Discours de Remus à Numitor.

cum paucis, avec peu de gens.

Ou par bonne fortune, ou par inspiration.] Il y a dans le texte ἐυτυχίᾳ *par opinion, par conjecture.* Henry Estienne lisoit εὐτολίᾳ, ce qui n'est pas bien different. Mais la veritable leçon à mon advis, c'est celle que presente un manuscrit ἐπιπνοίᾳ, *ou par inspiration.* Et c'est celle que j'ay suivie; car l'inspiration vient bien ici dans une affaire conduite par les Dieux. Rien n'est plus opposé à la fortune, que l'inspiration. Et ce terme repond parfaitement à ce qu'il vient de dire, *assisté, comme il le semble, par quelque divinité*, ὡσπερεί τινος συμπαρόντος

Digitized by Google

gens ſans les entendre. Nous avions tousjours cru eſtre fils de Fauſtulus & de Larentia; je dis nous, car nous ſommes deux freres jumeaux; mais depuis qu'on nous a accuſez & calomniez devant toy, & que nous ſommes obligez de defendre noſtre vie par les armes, nous entendons dire de nous des choſes merveilleuſes, dont la certitude deſpend de l'iſſuë qu'aura le danger où je me vois. On dit que noſtre naiſſance eſt miraculeuſe; mais l'education de noſtre enfance ne l'eſt pas moins; Car les beſtes ſauvages & les oyſeaux, auſquels on nous avoit donnez en proye, ont eſté nos ſeuls nourriciers; une louve nous a alaitez, & un pivert a eu ſoin de nous nourrir de petites miettes qu'il portoit dans noſtre bouche. On garde encore le berceau dans lequel on nous avoit expoſez ſur le bord du grand fleuve; il eſt garni de lames de cuivre, où l'on voit des caracteres à demy effacez, qui ſerviront peut-eſtre un jour à nos parents d'enſeignes de reconnoiſſance, fort inutiles aprés noſtre mort. Numitor, frappé de ce diſcours, & jugeant par l'âge de Remus, que tout cela convenoit au temps de ſon aventure, ne chercha point à combattre une eſperance qui le flattoit; mais il taſcha de trouver le moyen d'en aller conferer ſecretement avec ſa fille, qui eſtoit encore alors gardée trés eſtroitement.

Cependant Fauſtulus ayant appris la nouvelle

Dont la certitude deſpend de l'iſſuë qu'aura le danger où je me vois.] Il veut dire que ſi ces choſes merveilleuſes ſont veritables, le meſme Dieu, qui les a preſervez ſi viſiblement, ne manquera pas de le delivrer du danger où il ſe trouve.

de la prise de Remus, & ayant sceu qu'Amulius l'avoit abandonné au ressentiment de Numitor, exhorte Romulus à aller à son secours, & luy descouvre le veritable secret de leur naissance, dont il n'avoit fait encore que leur parler fort obscurement, en ne leur en disant qu'autant qu'il en falloit pour leur elever le courage; & sans perdre temps, il prend le berceau, & va le porter à Numitor. Comme il marchoit à grand-haste & plein de frayeur à cause de la conjoncture qui pressoit, cela donna du soupçon aux gardes du Roy, qui estoient aux portes d'Albe, & s'estant coupé sur les questions qui luy furent faites, il ne put eviter qu'on n'apperçust ce qu'il portoit sous son manteau.

Parmi ces gardes il y en eut un par hazard, qui ayant esté du nombre de ceux à qui on avoit donné ces enfants à exposer, n'eut pas plustost veu le berceau, qu'il le reconnut à la figure & aux caracteres, & conjecturant aussitost ce que ce pouvoit estre, il alla sur l'heure mesme en avertir le Roy, & luy mena Faustulus, afin qu'il fust interrogé en sa presence. Faustulus dans un si grand danger ne fut ni tout à fait troublé, ni tout à fait ferme; car il

Cela donna du soupçon aux Gardes du Roy, qui estoient aux portes.] Ce n'estoit pas la coustume de ces temps-là, que les Rois eussent des gardes aux portes des Villes; c'est pourquoy Denys d'Halicarnasse, a eu soin de marquer qu'on craignoit alors à Albe la surprise de quelque ennemi, & que par cette raison, le Roy faisoit garder les portes.

avoüa veritablement que les enfants eſtoient en vie, mais il aſſeura qu'ils paiſſoient des troupeaux loing d'Albe, & que pour luy, il venoit porter ce berceau à Ilie, qui avoit ſouhaité ſouvent de le voir, afin d'eſtre plus aſſeurée de la vie de ſes enfants.

Amulius fut ſi troublé, comme le ſont ordinairement ceux que la crainte ou que la colere tranſporte, qu'il envoya avec precipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor luy demander, s'il n'avoit point ouï dire que les enfants de ſa fille fuſſent en vie. Cet homme arrivant dans la maiſon de Numitor, le ſurprit preſque comme il embraſſoit Remus. Il le confirma dans ſes eſperances, l'exhorta à mettre la main à l'œuvre trés promptement, & voulut eſtre luy-meſme de la partie; il eſt vray que le temps ne ſouffroit pas un plus long retardement, car Romulus eſtoit desja prés d'Albe, & une grande partie des citoyens eſtoient ſortis de la Ville pour s'aller joindre à luy, pouſſez par la crainte qu'ils avoient d'Amulius, & par la haine qu'ils luy portoient. Romulus amenoit auſſi d'autres troupes, qu'il avoit diſtribuées par compagnies de cent hommes, cha-

Qu'il envoya avec precipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor.] Voilà la ſaiſure d'Amulius, & ce qui marque ſon trouble d'avoir envoyé un homme de bien & un ami particulier de Numitor. Il devoit pluſtoſt envoyer un ſcelerat & un des inſtruments de ſa tyrannie; un homme de bien peut-il ſervir fidellement un tyran?

cune desquelles estoit conduite par un Capitaine, qui portoit une poignée de foin, ou d'herbes attachée à une pique. Les Latins nomment ces sortes d'enseignes *Manipulos*, d'où vient qu'encore aujourd'huy dans leurs armées on appelle *Manipulares* les soldats d'une mesme compagnie. Remus donc gagnant ceux du dedans, & Romulus approchant avec ceux du dehors, le Tyran surpris, & incertain du parti qu'il devoit prendre, ne sçeut ni rien faire, ni rien resoudre qui le pust sauver. Il fut pris & tué dans son palais.

Poignée de foin au bout d'une pique pour servir de drapeau.

Amulius tué dans son palais.

La plupart de ces particularitez, quoyque confirmées par Fabius Pictor & par Diocles, qui, à mon avis, a escrit le premier de la fondation de Rome, ne laissent pas d'estre suspectes à quelques-uns, comme une fable inventée à plaisir pour servir de sujet de Tragedie, mais on sera plus disposé à les croire, quand on pensera en general aux jeux de la Fortune, qui fait tous les jours des choses si surprenantes, & que l'on considerera en particulier la grandeur des Romains, qui ne seroient sans doute jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les Dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit esté

Plutarque superstitieux, & par conséquent crédule.

Mais on sera plus disposé à les croire.] Plutarque donne dans tous ses ouvrages des marques d'une grande credulité, qui est rarement le deffaut d'un bon esprit. Il le vient en luy d'un grand fonds de superstition qui aveugle tousjours, & ne laisse jamais la liberté de discerner la verité d'avec le mensonge.

Digitized by Google

toute miraculeuſe & divine.

La mort d'Amulius ayant tout calmé, Remus & Romulus ne voulurent, ni demeurer dans Albe ſans y avoir la ſouveraine autorité, ni accepter cette autorité pendant la vie de leur ayeul. Ils le reſtablirent donc ſur le Throne, & aprés avoir rendu leurs devoirs à leur mere & luy avoir fait toutes ſortes d'honneurs, ils reſolurent d'habiter à part, & de baſtir une ville dans le meſme lieu où ils avoient eſté nourris; & c'eſt le pretexte le plus ſpecieux & le plus honneſte dont ils pouvoient colorer leur ſortie d'Albe. Mais il peut bien eſtre auſſi que ce fut plus par neceſſité que par choix, parce que leurs troupes n'eſtant preſque compoſées que d'eſclaves fugitifs, & de bannis, il falloit, ou qu'ils ſe reſoluſſent à voir leur puiſſance entierement deſtruite, s'ils congedioient ces troupes, ou qu'ils habitaſſent dans quelque lieu ſeparé pour les retenir. Car que les habitants d'Albe n'ayent pas voulu ſe meſler avec un tas de bannis & d'eſclaves, ni les recevoir comme citoyens, cela paroiſt aſſez par l'enlevement des Sabines, que ces hommes ramaſſez ravirent, non pour aſſouvir une paſſion criminelle, mais malgré eux & à la derniere extremité, ne trouvant perſonne qui vouluſt leur donner des filles en mariage. Auſſi porterent-ils toute ſorte d'honneur & de reſpect à celles qu'ils avoient enlevées, & les traitterent comme leurs femmes.

Remus & Romulus reſtabliſſent Numitor ſur le Throne.

Digitized by Google

Aprés cela dés que leur ville eut commencé à prendre sa premiere forme, ils ouvrirent un refuge à tous venants, & l'appellerent le Temple du Dieu Asyle. Tout le monde y estoit bien receu, on ne rendoit, ni l'esclave à son maistre, ni le debiteur à son creancier, ni le meurtrier à son Juge, & l'on soustenoit qu'Apollon luy-mesme avoit autorisé ce lieu de franchise par un oracle formel. De cette maniere la ville fut bientost peuplée, car elle n'estoit pas d'abord de plus de mille maisons; mais cela n'arriva que dans la suite. Quand il fut question de bastir cette ville, il s'émut entre les deux freres un grand debat sur le lieu qu'ils devoient choisir; Romulus, ayant desja basti ce qu'on appelloit *Rome quarrée*, vouloit qu'on preferast cette place à toute autre; & Remus avoit marqué sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette, qui à cause de luy fut appellé *Remonius*, & qu'on nomme aujourd'huy *Rignarium*. Aprés plusieurs disputes,

On ne sçait pas quel Dieu c'estoit qu'on honoroit sous ce nom d'Asyle. Il y a de l'apparence que c'estoit Apollon. Il falloit bien sauver par l'autorité d'un Dieu ce que cette action avoit d'horrible.

C'estoit un fort que Romulus avoit basti sur le mont Palatin à la place de l'ancien.

On ne rendoit ni l'esclave à son maistre.] Denys d'Halicarnasse escrit pourtant qu'on ne recevoit à cet asyle que les hommes libres; mais je doute de cette particularité. Un homme qui veut s'agrandir à toute force aux despens de ses voisins, n'y regarde pas de si prés.

Et Remus avoit marqué sur le Mont Aventin.] Comme Romulus avoit basti un fort sur le Mont Palatin, Remus en avoit basti un autre sur l'Aventin; ainsi il s'agissoit entr'eux de voir qui donneroit son nom à la Ville, & qui en seroit le maistre; tout estoit decidé par ce seul point.

Et qu'on nomme aujourd'huy Rignarium.] Je n'ay trouvé nulle part aucun vestige de ce nom. Il y a de l'apparence que ce mot est corrompu. Il y a dans un manuscrit *Remoria*. Et c'est ainsi qu'il faut lire; car ce lieu fut appellé *Remoria*, & non pas *Rignarium*. On peut voir les remarques sur Festus.

ils

ils convinrent enfin de remettre leur different au vol des oyſeaux. S'eſtant donc aſſis chacun à part pour les contempler, on dit que Remus vit ſix vautours, & que Romulus en vit douze. D'autres pretendent que Remus vit veritablement les ſiens, & que Romulus uſa d'abord de ſupercherie & de menſonge, & qu'il ne vit effectivement paroiſtre ces douze vautours, que quand Remus ſe fut raproché de luy. Quoyqu'il en ſoit, de-là vient que les Romains ſe ſervent particulierement des vautours dans leurs augures. Il eſt vray qu'Herodore de Pont eſcrit qu'Hercule eſtoit ravi quand un vautour luy apparoiſſoit au commencement de quelque entrepriſe. En effet le vautour eſt le moins malfaiſant de tous les animaux; il ne

Ce fut Numitor qui leur propoſa cet expedient.

Pourquoy le vautour eſt de bon augur.

D'autres pretendent que Remus vit veritablement les ſiens, & que Romulus uſa d'abord de ſupercherie & de menſonge.] C'eſt le ſens de ce paſſage de Plutarque. Denys d'Halicarnaſſe, qu'il a copié, s'explique plus au long; car il dit, que dés que les deux freres eurent pris leur poſte, Romulus par impatience & par envie, ou peut-eſtre par l'inſpiration d'un Dieu, avant que d'avoir rien veu, envoya dire à ſon frere qu'il n'avoit qu'à venir. Pendant ce meſſage, Remus vit ſix vautours, & quand il fut au lieu où eſtoit ſon frere, il luy demanda ce qu'il avoit veu, Romulus ne ſçût que reſpondre; mais en meſme temps il apperçut douze vautours, & ſe tournant du coſté de Remus, *Qu'ay-je affaire du paſſé*, luy dit-il, *voila qui me donne la victoire, &c.* Romulus prenoit pour luy ſeul ces oyſeaux, qui pouvoient eſtre auſſi pour ſon frere, puiſqu'il ne les avoit apperçûs qu'aprés que Remus ſe fut raproché de luy.

En effet le vautour eſt le moins malfaiſant de tous les animaux.] On l'a appellé par cette raiſon, *le plus juſte des oiſeaux*. Umbricius, le plus ſçavant des augures, a eſcrit, qu'il fait d'ordinaire trois œufs, qu'il en prend un pour faire au tour de ſon aire une eſpece de luſtration pour le ſalut:

gaſte rien de tout ce que les hommes peuvent planter, ſemer ou nourrir; il ne vit que de chair morte, ne tuë ni ne bleſſe aucun animal vivant, & s'abſtient meſme des oyſeaux morts à cauſe de la conformité du genre; au lieu que l'aigle, la choüette, & l'eſpervier tuent & mangent ceux meſme de leur eſpece; &, comme dit Eſchyle, *comment ſe peut-il que l'oyſeau, qui mange un autre oyſeau, ne ſoit pas impur?* D'ailleurs tous les autres oyſeaux ſe preſentent inceſſamment à nos yeux, & le vautour eſt ſi rare, que nous n'avons jamais trouvé ſes petits; c'eſt meſme cette grande rareté qui a fait croire aiſément à quelques-uns, que ce ſont des oyſeaux de paſſage qui viennent des pays eſloignez; Mais les Devins aſſeurent que ce qui n'eſt ni ordinaire ni naturel, eſt envoyé par une Providence

Paſſage d'Eſchyle.

des deux autres, & qu'il le jette enſuite.

Et le vautour eſt ſi rare, que nous n'avons jamais trouvé ſes petits.] *Nidos nemo attigit*, dit Pline, *perſonne n'a jamais trouvé ſon aire.* C'eſt ce qui a fait croire qu'ils venoient d'un autre pays; mais fauſſement; ils font leurs petits ſur des roches inacceſſibles.

Mais les Devins aſſeurent que ce qui n'eſt ni ordinaire, ni naturel, eſt envoyé par une Providence particuliere des Dieux.] Cela eſt trés-vrai, mais cela ne fait rien icy pour les vautours. Il n'eſt pas ſurprenant que Romulus ait veu de ces oyſeaux la veille d'un combat, les naturaliſtes debitent que les vautours ſentent par avance où il y aura des corps morts, & qu'ils y volent des deux ou trois jours auparavant. Ce qui eſt trés-ridicule; les vautours ne ſentent point où il y aura des corps morts, mais ils ſentent où il y a beaucoup de troupes aſſemblées; car cette quantité de monde produit beaucoup d'immondices, & cauſe une grande conſommation de viandes, ce qui attire les vautours comme les corbeaux.

Digitized by Google

particuliere des Dieux, qui veulent avertir les hommes des choſes futures.

Quand Remus ſçut la tromperie qu'on luy avoit faite, il en fut fort irrité, & comme Romulus faiſoit creuſer les fondements des murailles, dont il vouloit environner ſa ville, il ſe mocqua du travail, empeſcha les travailleurs, & adjouſtant enfin l'inſulte à la raillerie, il ſauta le foſſé par meſpris. Romulus, piqué de cette injure, le tua ſur le champ; d'autres diſent que ce fut un de ſes gardes, appellé Celer, qui le frappa. Fauſtulus, & ſon frere Pliſtenus qui luy avoit aidé à elever Romulus, furent auſſi tuez dans ce deſordre. Celer s'enfuit dans la Toſcane, & depuis ce temps-là les Romains ont appellé de ſon nom ceux qu'ils ont connu prompts & legers, juſques-là que Quintus Metellus ayant donné au peuple un combat de gladiateurs fort peu de jours aprés la mort de ſon pere, fut ſurnommé *Celer*, à cauſe de la grande diligence avec laquelle il avoit fait de ſi grands preparatifs. Romulus enterra ſon frere & ſes deux nourri-

Pourquoy Metellus fut ſurnommé Celer.

Et adjouſtant enfin l'inſulte à la raillerie, il ſauta le foſſé par meſpris.] Car en ſautant le foſſé, il dit, *l'ennemi le ſautera auſſi facilement.* Celer reſpondit en le frappant, *mais nos citoyens repouſſeront cet ennemi plus facilement encore.* Cette inſulte de Remus eſtoit d'un augure terrible pour Rome, & il falloit la repouſſer à quelque prix que ce fuſt pour rejetter cet augure.

Romulus piqué de cette injure, le tua ſur le champ.] D'autres aſſeurent qu'il fut tué dans la meſlée contre l'ordre de Romulus, qui fut ſi affligé de ſa mort, qu'il le ſeroit tué luy-meſme, ſi on ne l'en euſt empeſché.

Remonia, le nom du fort que Remus avoit bâti.

ciers dans le lieu appellé *Remonia* sur l'Aventin, & se mit ensuite à bâtir sa ville; mais auparavant il fit venir des hommes de Toscane, qui, avec toutes les ceremonies & selon leurs usages, luy enseignerent ce qu'il falloit pratiquer en cette occasion, tout de mesme que dans les plus grands mysteres. On creusa un fossé au tour du lieu, qu'on appelle presentement le Comice; on y jetta les premices de toutes les choses que les hommes mangent legitimement comme bonnes, & naturellement comme necessaires, & chacun y adjousta une poignée de terre qu'il avoit portée du pays d'où il estoit venu. Ce fossé est ap-

Ce qui se pratiquoit quand on bastissoit une Ville.

Pour marquer que l'abondance regneroit dans la Ville.

Mais auparavant il fit venir des hommes de Toscane, qui avec toutes les ceremonies & selon leurs usages.] Il y avoit desja depuis long-temps dans la Toscane douze Citez, qui avoient chacune leur Roy; tous ces Rois s'appelloient *Lucumones*, & on ne sçait, ni leur origine, ni celle des ceremonies qu'ils pratiquoient; peut-estre y avoient-elles esté portées de Grece par Evandre ou par les Arcadiens; mais pour moy je croirois qu'il n'en faudroit chercher d'autre cause, que leur superstition & leur molesse; car jamais peuple n'a esté en mesme temps plus superstitieux & plus sensuel que les Toscans.

On y jetta les premices de toutes les choses que les hommes mangent legitimement comme bonnes, & naturellement comme necessaires.] Qui croiroit que parmi ces bandis il y eust une distinction de viandes, qu'il y en eust de permises & de defenduës comme chez les Hebreux? La superstition produit souvent les mesmes effects, que la Religion qu'elle imite. D'ailleurs ces peuples descendoient des anciens Hebreux, aussi-bien que les Lacedemoniens.

Et chacun y adjousta une poignée de terre qu'il avoit apportée du pays d'où il estoit venu. Voilà une plaisante imagination, pourveu qu'ils conservassent une poignée de terre de leurs pays, ils croyoient n'avoir pas quitté leur patrie. Ovide ne dit pourtant pas que ce fust de la terre que chacun eust apportée de son pays; mais de la terre qu'on prenoit du pays voisin, *& de vicino terra petita solo*; ce qui

Digitized by Google

pellé *Monde*, du meſme nom que l'Univers. Aprés cela tout au tour de ce foſſé on tire avec un aiguillon une ligne qui marque l'enceinte de la ville, & le fondateur mettant un ſoc d'airain à une charruë, & y attelant un bœuf avec une vache, trace luy-meſme un profond ſillon ſur la ligne qu'on a tirée, & il y a des gens aprés luy, qui ont ſoin de ranger du coſté de la ville toutes les mottes de terre, que le ſoc eleve, & de n'en laiſſer aucune en dehors. Cette ligne, où l'on a fait le ſillon, marque le circuit des murailles, & on l'appelle proprement *Pomœrium*, par un retranchement de lettres, au lieu de *Poſtmœrium*, parce qu'elle eſt derriere le mur ou aprés le mur. Dans l'endroit où l'on veut faire les portes, on ſuſpend la charruë, & on la porte ſans continuer le ſillon, car les Romains eſtiment, que les murailles ſont ſacrées, & ſi les portes l'eſtoient auſſi, ils ne pourroient ſans ſcrupule y faire paſſer, ni les choſes neceſſaires qui doivent entrer dans la ville, ni les impures qui en doivent ſortir.

Pour marquer la fecondité par les mariages. On immoloit aprés cela les bœufs, afin que rien ne diminuât cet augure.

Pour marquer que ces murailles ne ſeroient jamais diſſipées.

Murailles ſacrées.

Car tout ce qui eſt profane, ſouille ce qui eſt ſacré.

Tous les Auteurs conviennent, que cette ce-

eſtoit fait pour marquer que Rome ſubjugueroit les pays voiſins, & qu'elle ſeroit enfin la maiſtreſſe du monde.

Et on l'appelle proprement Pomœrium.] Ce paſſage de plutarque prouve que l'eſpace que les Romains appelloient *Pomœrium*, eſtoit en dedans derriere les murailles, & non pas en dehors comme beaucoup de gens l'avoient creu. Car il ne ſe contente pas de dire que cet eſpace eſt *derriere le mur*, il adjouſte, *ou aprés le mur*. On n'a qu'à voir les remarques ſur Feſtus, où cela eſt prouvé au long par des autoritez trés-fortes.

Tous les Auteurs conviennent que cette ceremonie de la fondation de Rome, ſe fit le 21. d'Avril.] Tous conviennent du jour, mais

non pas de l'année. Car Varron, le plus ſçavant des Romains, pretendoit que ce fut la III. année de la VI. Olympiade, 752. ans avant N. S. & les autres la I. de la VII. deux ans plus tard. Ciceron loue Varron d'avoir deſcouvert l'âge de ſa Patrie, *tu ætatem patriæ aperuiſti.* Cependant c'eſt la derniere qui eſt la plus ſuivie. C'eſt celle de Denys d'Halicarnaſſe, le plus exact de tous les Auteurs de l'Hiſtoire Romaine, c'eſt celle de Solin, c'eſt celle qu'a embraſſée Euſebe, & enfin c'eſt celle qui s'accorde le mieux avec les ſentiments des Chronologyſtes modernes, les plus habiles. Scaliger panche pourtant pluſtoſt pour le ſentiment de Varron. Au lieu du vingt-un d'Avril, il y a dans le texte *l'onziéme des Calendes de May*, & il faut expliquer en paſſant cette maniere de dater. Les mois des Romains eſtoient des mois lunaires, & on comptoit par Nones, Ides, & Calendes. Le jour des Nones eſtoit le premier quartier, & les Ides le jour de la pleine lune; c'eſt-à-dire, que depuis les Nones juſqu'aux Ides, il y avoit touſjours huit jours entiers; quand les Nones eſtoient le 5. du mois, les Ides eſtoient le 13. & quand les Nones eſtoient le 7. les Ides eſtoient le 15. c'eſt-à-dire, que les Nones eſtoient le neuvieme jour avant les Ides, & ce fut ce qui leur donna le nom, & l'on comptoit touſjours avant les Nones & avant les Ides; *le premier, le ſecond, le troiſiéme jour avant les Nones ou avant les Ides d'un tel mois*: c'eſt-à-dire, *le premier, le ſecond, le troiſiéme jour avant le premier quartier, ou avant la pleine lune*, & les Ides eſtoient ainſi appellées, ou du mot Toſcan *Iduare*, qui ſignifioit *partager*, ou du mot Grec ἴδος *face*, parce que ce jour-là, on voit toute la face de la lune. Pour ce qui eſt des Calendes, c'eſtoit le premier du mois, le premier de la lune, & on luy donnoit ce nom de l'ancien mot *calare, indiquer, publier*, parce que ce jour-là, le Pontife publioit quels jours ſeroient les Nones & les Ides. Depuis les Ides, c'eſt-à-dire, depuis la pleine lune, juſqu'aux Calendes du mois ſuivant, c'eſt-à-dire, juſqu'à la nouvelle lune, il y a tantoſt quinze & tantoſt ſeize jours, que l'on comptoit par raport à ce premier du mois ſuivant, comme icy *l'onziéme des Calendes de May*, c'eſt-à-dire, l'onziéme jour avant le premier de May, ce qui eſt juſtement le XXI. d'Avril. Et pour ſçavoir le quantiéme des Calendes eſt tel jour qu'on voudra de nos mois, il ne faut qu'adjouſter deux avec le jour du mois; Par exemple, je veux ſçavoir comment je mettrois le 21. d'Avril, pour datter à la maniere des Romains par Calendes, il faut ſçavoir que le mois d'Avril a trente jours; depuis 21. juſqu'à 30. il y a neuf jours, j'adjouſte deux, c'eſt onze, c'eſt donc *l'onziéme des Calendes de May.*

Digitized by Google

remonie de la fondation de Rome, ſe fit le vingt-un d'Avril, jour que les Romains feſtent encore, l'apellant le jour natal de leur ville. Au commencement ils n'y ſ'acrifioient, dit-on, rien qui euſt vie, eſtimant qu'une feſte, conſacrée à la naiſſance de leur patrie, devoit ſe conſerver pure & nette, ſans eſtre ſoüillée de ſang. Il eſt vray qu'avant la fondation de Rome, ils celebroient ce meſme jour-là une certaine feſte Paſtorale, qu'ils appelloient *Palilia*; mais aujourd'huy les mois des Romains reſpondent ſi mal aux mois des Grecs, qu'il ſeroit tres difficile de marquer preciſement ce jour. On aſſeure pourtant que ce fut certainement le trentiéme de noſtre mois, & qu'il y eut ce jour-là une eclipſe de ſoleil, qu'on pretend

L'onziéme des Calendes de May.

Feſte de Pales Deeſſe des bergers & la meſme que Veſta, c'eſt-à-dire la Terre.

C'eſt-à dire le trentiéme du mois Grec qui reſpond au mois d'Avril &

Tout de meſme ſi je veux ſçavoir le quantiéme de noſtre mois eſt le XI. des Calendes de May, Avril a trente jours, il faut oſter deux de onze, reſte neuf, donc l'onziéme des Calendes, eſt le neuviéme jour avant le 30. d'Avril, & par conſequent c'eſt le 21.

Il eſt vray, qu'avant la fondation de Rome, ils celebroient ce meſme jour, une certaine feſte Paſtorale, appellée Palilia.] Denys d'Halicarnaſſe eſcrit pourtant qu'on ne ſçauroit aſſeurer avec certitude ſi les Romains celebroient cette feſte auparavant, & s'ils la choiſirent comme un jour heureux, pour baſtir leur Ville, ou s'ils l'inſtituerent alors.

Mais aujourd'huy les mois des Romains reſpondent ſi mal aux mois des Grecs.] Si du temps de Plutarque, on ne pouvoit concilier & ajuſter les mois des Romains avec ceux des Grecs, pour trouver ce que les jours des uns eſtoient pour les autres, nous devons avoir aujourd'huy beaucoup plus de peine à ajuſter les mois des Grecs avec ceux des Romains & avec les noſtres, puiſqu'on doute meſme trés-ſouvent, à quel de nos mois reſpondent preciſement les mois des Grecs.

Et qu'il y eut ce jour-là une éclipſe de ſoleil.] C'eſt le veritable ſens de ce paſſage; il y a dans le Grec, *& qu'il y eut ce jour-là une conjonction écliptique de la lune avec le ſoleil.* Ce qui ne ſignifie pas, *il y eut ce jour-là une eclipſe de lune.* Car le trentiéme

l'on pretend que c'eſt le mois Elaphebolion.

Antimachus qui vivoit du temps de Platon.

Teos, Ville de l'Aſie Mineure, dans une preſqu'Iſle, vis-à vis de Chio.

eſtre celle qui fut remarquée par le Poëte Antimachus de Teos, la troiſiéme année de la ſixiéme Olympiade. Mais Varron, qui eſtoit le plus ſçavant des Romains dans l'hiſtoire, avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui eſtant grand Philoſophe & grand Mathematicien ſe meſloit par curioſité de tirer des horoſcopes par le moyen des tables Aſtronomiques, & paſſoit pour le plus habile de ce temps-là. Il luy propoſa de trouver le jour & l'heure de la naiſſance de Romulus en remontant depuis les actions connuës, comme on fait par les analyſes les reſolutions des problemes de Geometrie; car il ſouſtenoit qu'un art, qui ſur une naiſſance donnée peut predire la vie qui ſuivra, peut & doit à plus forte raiſon, ſur une vie connue, demeſler pre-

Horoſcopes retrogrades.

du mois, lorſque la lune eſt en conjonction, il eſt impoſſible, qu'il y ait une eclipſe de lune, puiſqu'alors la lune ſe trouve entre le ſoleil & nous; mais il peut y avoir une eclipſe de ſoleil dans la conjonction, la lune venant à ſe trouver juſtement ſous l'ecliptique, comme Plutarque le dit icy.

Par le Poëte Antimachus de Teos.] C'eſt celuy que d'autres font Clarien ou Colophonien, & qui vivoit du temps de Platon.

Avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui eſtoit grand Philoſophe & grand Mathematicien.] Ce Tarrutius eſtoit auſſi l'amy de Ciceron, qui parle de luy dans la 11. de ſa Devinat. *Lucius quidem Tarrutius Firmanus familiaris noſter, in primis Chaldaicis rationibus eruditus, &c.*

Comme on fait par les analyſes, les reſolutions de problemes de Geometrie.] Car les Geometres ſe ſervent auſſi de l'analyſe, pour prouver les cauſes par les effects.

Car il ſouſtenoit qu'un art, qui ſur une naiſſance donnée peut predire la vie qui ſuivra, peut & doit à plus forte raiſon.] Cela eſt indubitable, ſi l'aſtrologie pouvoit l'un, elle pourroit auſſi l'autre; mais ces deux choſes luy ſont également impoſſibles, comme les Payens meſme les plus eſclairez l'ont reconnu, & il n'y a rien de plus frivole que tous les

ciſement

ciſement le point de la naiſſance qui a precedé. Tarrutius fit ce que Varron ſouhaittoit. Aprés avoir conſideré les inclinations & les actions de Romulus, le temps de ſa vie, & le genre de ſa mort, & comparé tous ces accidents enſemble, il prononça hardiment, comme une choſe tres certaine, qu'il avoit eſté conceu la premiere année de la ſeconde Olympiade, le vingt-troiſiéme jour du mois, que les Egyptiens appellent *Choiak*, *Decembre.*

fondements qu'on a voulu donner à cette ſcience, que la vanité & la curioſité des hommes, ont ſeules introduite & conſervée malgré les loix. Il eſt pourtant tousjours plus ſeur de faire de ces horoſcopes retrogrades; car ſur des actions connuës, un Aſtrologue peut prononcer hardiment ſur le temps de la conception & de la naiſſance; Qui eſt-ce qui le dementira?

Il prononça hardiment, qu'il avoit eſté conçû la premiere année de la ſeconde Olympiade.] Cela s'accorde avec la tradition de tous les Auteurs qui ont eſcrit, que Romulus fonda Rome à l'age de 18. ans, la premiere année de la VII. Olympiade, qu'il régna 37. ans, & qu'il mourut à 55. Car ſi Romulus avoit dix-huit ans, quand il fonda Rome la premiere année de la ſeptiéme Olympiade, il s'enſuit de là, qu'il eſtoit né la troiſiéme année de la ſeconde, & par conſequent, qu'il avoit eſté conceu l'année d'auparavant, qui eſtoit, non la premiere, mais la ſeconde de la meſme Olympiade. Et ce qui le confirme, c'eſt que cette année là, il y eut, à ce que pretendent les Aſtronomes, une grande éclipſe de ſoleil, l'onziéme du mois Athyr, qui repond au 7. de Novembre, au lieu que la premiere année de cette ſeconde Olympiade, il n'y en eut aucune, comme l'aſſeurent les meſmes Aſtronomes. Mais on oppoſe qu'il n'y a pas d'apparence, qu'à dix-huit ans, Romulus euſt pu faire ce qu'on dit qu'il avoit fait; que les Anciens, qui ont parlé de l'age de Romulus, ont ſuivi mal-à-propos le calcul de Tarrutius, qui avoit travaillé ſur des tables fort imparfaites; & l'on pretend que Romulus fut conceu cinq ans auparavant, l'an du monde 3172. le 4. du mois d'Avril, où il y eut une éclipſe de ſoleil; par là Romulus avoit 23 ans quand il fonda Rome, & mourut à ſoixante ans.

Le vingt-troiſiéme jour du mois, que les Egyptiens appellent

vers la troiſiéme heure du jour, à laquelle il y eut une eclipſe entiere de ſoleil; qu'il vint au monde le vingt-uniéme du mois *Thot*, environ le ſoleil levant, & qu'il fonda Rome le neuviéme du mois appellé *Pharmouthi*, entre les deux & trois heures; car ces gens-là pretendent, qu'il y a un certain temps fixe qui gouverne la fortune des villes, comme celle des hommes, & que par la poſition & les differents aſpects des aſtres, on peut le deſcouvrir juſqu'au premier moment de leur fondation. Et peut-eſtre que toutes ces choſes & autres ſemblables rejoüiront plus le Lecteur par leur nouveauté & par leur curioſité, qu'elles ne le rebuteront par leur peu de vray-ſemblance.

Septembre.

Avril.

Jugement que Plutarque fait des horoſcopes.

Lorſque la ville fut achevée, Romulus choiſit toute la jeuneſſe, qui eſtoit en eſtat de porter les armes, & en compoſa des corps, qu'il appella *Legions* à cauſe de ce choix. Ils eſtoient chacun de trois mille hommes de pied & de trois cents chevaux. Sur le reſte, qui fut appellé peuple, il prit cent des principaux & des plus gens de bien, qu'il crea Conſeillers, les honorant du nom de *Patriciens*, & donnant à leur aſſemblée celuy de *Senat*, qui ſignifie proprement le conſeil des Anciens.

Legere ſignifie choiſir.

Choiak.] Tarrutius comptoit par mois Egyptiens, parce qu'il ſuivoit l'Aſtrologie Egyptienne.

Ils eſtoient chacun de trois mille hommes de pied, & de trois cents chevaux.] Il falloit que le peuple de Romulus ſe fuſt bien augmenté pendant qu'il baſtiſſoit Rome; s'il eſt vray, comme Denys d'Halycarnaſſe le rapporte, que ceux, qui entreprirent cet ouvrage avec luy, n'eſtoient en tout qu'environ trois cents chevaux & trois mille hommes de pied.

Qui ſignifie proprement le conſeil des Anciens.] Selon la couſ-

On veut que ces Conſeillers ayent eſté appellez Patriciens, ou parce qu'ils eſtoient peres d'enfants libres, ou parce qu'ils pouvoient eux-meſmes monſtrer leurs peres, ce que trés peu de ceux qui s'eſtoient les premiers ramaſſez autour de Romulus, auroient peu faire, ou enfin à cauſe du droit de Patronat. Car c'eſt ainſi qu'ils appelloient, & qu'ils appellent encore, la protection que les grands donnent aux petits. Ils croyent meſme que ce mot eſt venu d'un de ceux qui ſuivirent Evandre en Italie, qui eſtoit nommé *Patron*, & qui s'eſtant trouvé fort charitable, laiſſa ſon nom à cet office d'humanité. Mais il y a plus d'apparence que Romulus leur donna ce nom, parce

Cela ne peut eſtre car les Patrons & les Senateurs eſtoient differents.

tume des Grecs & des Rois d'Orient; car, comme dit Denys d'Halicarnaſſe, les anciens Rois n'exerçoient pas ſur leurs peuples, une autorité abſoluë & independante, mais ils ſe gouvernoient en tout par le conſeil des Principaux de leur Royaume, de ceux qui eſtoient les plus ſages & les plus agez, comme on le voit dans les Poëſies d'Homere, & dans l'Hiſtoire ſainte.

On veut que ces Conſeillers ayent eſté appellez Patriciens.] Les Patriciens n'eſtoient pas ſeulement les Senateurs, c'eſtoit tout le corps des Nobles, que Romulus avoit ſeparez du peuple, comme cela s'obſervoit chez les Atheniens. Les Senateurs eſtoient appellez peres, & leurs enfants eſtoient du corps des Patriciens.

Ou parce qu'ils pouvoient monſtrer leurs peres, ce que tres peu de ceux, &c.] Pour preuve de cela, on alleguoit que toutes les fois que les Rois faiſoient aſſembler les Patriciens, le herault les appelloit par leur nom & par celuy de leur pere, & quand ils faiſoient aſſembler le peuple, on l'appelloit avec une eſpece de cor; mais Denys d'Halicarnaſſe fait voir, qu'on n'employoit ce cor, que pour une plus grande diligence & nullement par meſpris; comment auroit-on peu appeller tout un peuple par nom & ſurnom?

Mais il y a plus d'apparence, que Romulus leur donna ce nom.] Denys d'Halicarnaſſe eſcrit que Romulus ne fit que donner le nom & changer la choſe en mieux; car il aſſeure qu'elle ſub-

Digitized by Google

qu'il pretendoit, comme cela estoit juste, que les plus riches & les plus puissants devoient avoir un soin paternel des pauvres & des petits; & que les petits, bien loin de craindre les grands, & d'estre fascheż de leurs honneurs & de leurs préeminences, devoient les honorer & avoir recours à eux avec toute sorte de douceur, d'amitié & de confiance, en les appellant leurs peres, & en les tenant veritablement pour tels. Aussi voit-on encore aujourd'huy, que les Senateurs sont appellez *Seigneurs* par les estrangers, & que les Romains seuls les appellent *Peres conscripts*, d'un nom trés-honorable & d'une trés-grande dignité, sans aucun meslange d'envie. Au commencement ils les appelloient simplement *Peres*; mais ensuite le nombre des Senateurs s'estant considerablement augmenté, ils commencerent à les nommer *Peres conscripts*, Romulus ayant voulu distinguer le Senat d'avec le peuple, par un nom si venerable.

Devoirs des grands envers les petits, & des petits envers les grands.

C'est-à-dire, peres adjoustez.

Aprés cet establissement, il partagea encore le peuple en deux bandes; il nomma les plus apparents, *Patrons*, c'est-à-dire, Protecteurs; &

sistoit avant luy, puisqu'elle avoit esté en usage en Thessalie & chez les premiers Atheniens. Mais il y avoit une trés-grande difference entre ces clients des Atheniens & des Thessaliens, & ceux des Romains; les premiers estoient des esclaves, & les Nobles estoient plustost leurs tyrans, que leurs protecteurs.

Aprés cet establissement il partagea encore le peuple en deux bandes; il nomma les plus apparents Patrons.] Plutarque se trompe icy, Romulus ne prit point du tout les Patrons parmi le peuple. Comment le peuple auroit-il peu remplir les devoirs des Patrons, & comment un particulier se seroit-il soumis à un autre particu-

les autres, il les appella *Clients*, comme nous dirions, ſerviteurs ou courtiſans aſſidus & fideles, & eſtablit entr'eux une merveilleuſe intelligence & une trés-eſtroite union, qui avoient pour fondement des obligations reciproques; Car d'un coſté, les Patrons expliquoient le droit à leurs Clients, les defendoient en juſtice, & eſtoient leur conſeil & leur appuy; & de l'autre, les Clients faiſoient la cour à leurs Patrons, leur portoient toute ſorte d'honneur & de reſpect, & leur aydoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles. Il n'y avoit ni Loy, ni Magiſtrat, qui puſt obliger un Client à porter teſmoignage contre ſon Patron, ni un Patron contre ſon Client. Tous ces droits ont ſubſiſté dans leur

Devoirs des Patrons envers leurs Clients & des Clients envers leurs Patrons.

lier, quoy que plus riche? Romulus ſepara les Nobles d'avec le peuple; d'une partie de ces Nobles ou Patriciens, il fit des Senateurs; & de l'autre partie, il fit des Patrons; car au commencement il n'y avoit point de Patron qui fuſt Senateur, c'eſtoient deux fonctions entierement diſtinctes & ſeparées, & la Juſtice vouloit que cela fuſt ainſi, parce que les Senateurs eſtoient alors les ſeuls Juges; car rien n'eſtoit plus capable de mettre le deſordre dans le Senat, que les affaires des Clients, qui auroient intereſſé les Senateurs meſme. Pour ſauver Plutarque, il faut croire qu'il entend icy par le peuple, tous les Citoyens qui n'eſtoient pas du corps des Senateurs.

Leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles.] Ils fourniſſoient auſſi aux frais de leurs procés, payant pour eux les amendes, & ils contribuoient comme les proches parents aux deſpenſes auſquelles les engageoient les charges & les emplois.

Il n'y avoit, ni Loy, ni Magiſtrat qui puſt obliger un Client à porter teſmoignage contre ſon Patron.] Si quelque Client ou Patron manquoit à quelqu'un de ces devoirs, il eſtoit ſujet à la Loy des traiſtres, que Romulus fit en meſme temps, par laquelle tout Patron & tout Client infideles eſtoient maudits, & chacun avoit la liberté de les tuer.

Tous ces droits ont ſubſiſté dans leur entier.] Pendant l'eſpace de

entier. Le ſeul changement qu'on y a fait dans la ſuite, c'eſt qu'on a trouvé que c'eſtoit une choſe honteuſe & laſche, que les grands receuſſent de l'argent des petits.

Fabius Pictor. L'entrepriſe de l'enlevement des Sabines, ſi l'on en croit Fabius, fut executée le quatriéme mois de Rome baſtie. Il y a des Eſcrivains, qui aſſeurent que Romulus, qui aimoit naturellement la guerre, & qui d'ailleurs avoit en teſte certains oracles, qui luy avoient predit que ſa ville parviendroit au comble de la grandeur, ſi elle eſtoit nourrie dans les armes & dans les combats, chercha à commettre cet acte d'hoſtilité contre les Sabins. Pour le confimer, ils alleguent qu'il ne ravit pas un grand nombre de Sabines, mais trente ſeulement, comme un homme qui avoit plus beſoin de guerre que de mariage. Mais c'eſt à quoy il n'y a nulle apparence

ſix cents vingt ans, juſqu'au Tribunat de Caius Gracchus, qui alluma le flambeau de la diſcorde dans Rome. Au reſte il faut ſe ſouvenir que les Patriciens n'avoient pas ſeulement le peuple de Rome pour Clients, mais des Colonies, des Villes & des Iſles entieres, qui ſe mettoient ſous le Patronage de tel Patricien, qu'il leur plaiſoit de choiſir, & le Senat meſme avoit tant de conſideration pour cette dependance, qu'il renvoyoit ſouvent ces Villes plaider devant leurs Patrons, dont il confirmoit les jugements.

Le ſeul changement qu'on y a fait dans la ſuite.] Je ne ſçay en quel temps les Patrons ont ceſſé de recevoir de l'argent de leurs Clients; je croy qu'ils en ont tousjours receu des Clients eſtrangers, & que ce changement ne fut fait qu'en faveur des Clients de Rome.

L'entrepriſe de l'enlevement des Sabines, ſi l'on en croit Fabius, fut executée le quatriéme mois de Rome baſtie.] Cneius Gellius eſcrit avec plus de vray-ſemblance, que ce fut la quatriéme année; car quelle apparence qu'une Ville qui ne venoit, s'il faut

de verité. Il eſt bien plus vray-ſemblable que Romulus, voyant Rome toute remplie d'eſtrangers, dont le plus petit nombre, qui eſtoit de ceux qui avoient des femmes, meſpriſoit extremement le plus grand, qui n'eſtoit qu'un meſlange confus de miſerables, & de gens ſans nom, & par ce meſpris, faiſoit juſtement craindre que leur union ne ſeroit pas de longue durée, eſpera de prevenir ce deſordre par le moyen des alliances, que cet enlevement leur donneroit lieu de faire avec les Sabins, aprés qu'ils auroient appaiſé leurs femmes.

Quoiqu'il en ſoit, voicy la maniere dont il s'y prit; Premierement, il fit courir le bruit, qu'il

ainſi dire, que de naiſtre, entrepriſt une action ſi hardie, qui devoit luy attirer des ennemis ſi dangereux?

Dont le plus petit nombre, qui eſtoit de ceux qui avoient des femmes, meſpriſoit extremement le plus grand.] Plutarque ne parle pas icy du meſpris des voiſins, il recherche une cauſe moins eſtrangere & plus prochaine, il parle du meſpris que les plus conſiderables d'entre ces premiers Romains avoient pour les autres, qui n'eſtoient que des miſerables & des eſclaves fugitifs. Le meſpris des voiſins, qui auroient refuſé de faire alliance avec ce peuple naiſſant, pouvoit bien l'empeſcher de durer long-temps, car un peuple d'hommes, ne peut durer qu'un âge d'homme; mais il ne pouvoit y faire naiſtre la diviſion, s'il avoit eſté d'ailleurs bien uni; & c'eſt cette diviſion que Romulus craignoit, comme en effect elle eſtoit le plus à craindre. Le mal qui pouvoit naiſtre du meſpris des voiſins, eſtoit un mal eſloigné, au lieu que l'autre eſtoit un mal preſent ou tres prochain. D'ailleurs le meſpris des Citoyens comprend auſſi neceſſairement le meſpris des voiſins; car ſi ces miſerables eſtoient meſpriſez par ceux qui eſtoient du meſme corps, & qui avoient beſoin d'eux pour ſe maintenir, comment ne l'auroient-ils pas eſté par leurs voiſins, qu'ils avoient quittez, & parmi leſquels ils avoient leurs maiſtres?

avoit trouvé ſous terre l'Autel d'un certain Dieu, qu'on appelloit *Conſus*; ſoit que ce fuſt le Dieu du Conſeil, car les Romains appellent *Conſeil*, les aſſemblées où l'on delibere, & *Conſuls*, les premiers Magiſtrats, comme Conſeillers; ſoit que ce fuſt *Neptune Equeſtre*; car cet Autel eſt dans le grand Cirque, & on le tient touſjours enterré, excepté pendant les jeux où ſe font les courſes de chevaux. D'autres diſent en general que les conſeils devant eſtre tenus ſecrets, c'eſt avec beaucoup de raiſon que l'Autel du Dieu, qui les donne, eſt tenu couvert & caché.

Le Dieu Conſus.

Neptune Equeſtre. C'eſt-à-dire dans la place où Ancus Martius fit enſuite le grand Cirque pour les courſes des chevaux & des chariots, entre le mont Palatin & l'Aventin.

Quand ce bruit fut reſpandu, Romulus fit publier par tout qu'un certain jour il feroit un ſacrifice ſolemnel, qui ſeroit ſuivi d'une grande feſte, où l'on celebreroit des jeux. On accourut de tous coſtez à ce ſpectacle. Romulus, veſtu d'une robe de pourpre, & accompagné des Principaux de la Ville, eſtoit aſſis au lieu le plus éminent. Le ſignal eſtoit, quand, en ſe levant, il prendroit les pans de ſa robe, & s'en enveloperoit. Ses Soldats, qui avoient les yeux ſur luy, n'ap-

Car les jeux faiſoient partie de la devotion des Romains, auſſi-bien que des Grecs.

L'autel d'un certain Dieu qu'on appelloit Conſus.] Il eſtoit deffendu de divulguer le veritable nom de ce Dieu, on ne le deſignoit que par ce nom qui marquoit un attribut, car *Conſus* n'eſt pas le nom propre.

Soit que ce fut Neptune Equeſtre.] On honoroit Neptune ſous le nom d'*Equeſtris*, ou *Hippius*, *de Neptune Cavalier*: en memoire de ce qu'il avoit enſeigné l'art de dompter les chevaux; mais cet autel enterré ne pouvoit eſtre l'autel de Neptune; car, ni les Grecs, ni les eſtrangers n'ont jamais enterré l'autel de ce Dieu, l'autel eſtoit de lié au Dieu *Conſus*, & les jeux eſtoient celebrez en l'honneur de Neptune.

perceurent

perceurent pas pluſtoſt ce ſignal, que tirant leurs eſpées, & s'élançant avec de grands cris, ils enleverent les filles des Sabins, & laiſſerent les hommes prendre la fuite ſans les pourſuivre.

Quelques-uns aſſeurent, qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnerent chacune leur nom à une Tribu; mais *Valerius Antias* dit, qu'il y en eut cinq cents vingt-ſept, & Juba, ſix cents quatre-vingt-trois, & toutes filles, ce qui eſtoit trés-conſiderable pour juſtifier Romulus, & pour faire voir ſa bonne intention; car on ne trouva dans ce grand nombre, qu'une ſeule femme, nommée *Herſilie*, qu'ils prirent par mégarde, & qui enſuite ſervit uniquement à faire leur paix, en perſuadant aux Sabins, que ce n'eſtoit, ni par desbauche, ni par inſolence, qu'ils s'eſtoient portez à cet excès, mais par un violent deſir de s'unir avec eux par les liens les plus forts & les plus indiſſolubles. Cette Herſilie fut mariée à Hoſtilius, qui eſtoit le plus conſiderable parmi les Romains, ou ſelon d'autres, à Romulus meſme, qui en eut deux enfants, une fille, qu'il nomma *Prima*, parce qu'elle naſquit la premiere, & un fils, qu'il ap-

Il avoit fait des Annales que Tite-Live ſuit quelquefois.

Et Juba ſix cents quatre-vingt-trois.] C'eſt le nombre qu'a ſuivi Denys d'Halicarnaſſe. Juba eſtoit le fils du Roy de Mauritanie, qui fut vaincu par Ceſar. Ce fils, qui eſtoit alors fort jeune, fut mené en triomphe; ſa captivité luy fut tres heureuſe, car il fut ſi bien elevé, qu'il devint excellent Hiſtorien. Auguſte luy donna une grande partie de la Getulie avec les Eſtats de Bocchus & de Bogud, & luy fit eſpouſer Cleopatre, fille d'Antoine.

Car en Grec Aollées, signifie des gens assemblez.

pella *Aollius* à cause de ce peuple qu'il avoit ramassé de toutes parts. Dans les siecles suivants on nomma cet Aollius, Abillius, comme l'escrit Zenodotus le Trezenien, qui trouve en cela beaucoup d'Auteurs qui le contredisent.

Qui avoit escrit l'Histoire des Umbres.

Parmi ces Ravisseurs, il y eut, dit-on, une troupe de soldats qui emmenoient une Sabine d'une taille & d'une beauté au dessus de toutes les autres. Quelques-uns des Principaux les ayant rencontrez, voulurent la leur oster; mais ils se mirent à crier qu'ils menoient cette belle fille à Talassius, qui estoit un jeune homme d'une trés grande reputation & d'un fort grand merite. Quand les autres eurent entendu que c'estoit pour luy, ils leur en tesmoignerent leur satisfaction par leurs applaudissements & par leurs loüanges; il y en eut mesme qui les suivirent en repetant à haute voix le nom de *Talassius*, pour la bienveillance qu'ils luy portoient. Et parce que cette fille rendit son mari fort heureux, depuis ce temps-là, jusqu'à aujourd'huy, les Romains chantent aux nopces *Talassius*, comme les Grecs chantent *Hymenée*. Mais je me souviens que Sestius Sylla de Carthage, homme également favorisé des Muses & des Graces, me disoit autrefois, que *Talassius* estoit le mot, que Romulus avoit donné à ses soldats, pour l'enlevement des Sabines; que tous ceux, qui en emportoient quelqu'une, crioient *Talassius*; & que de-là, cette coustume s'est conservée aux

Origine de la coustume des Romains de chanter aux nopces Talassius.

Digitized by Google

nopces. Cependant la pluſpart des Auteurs croyent, & Juba eſt meſme de cette opinion, que ce mot n'eſtoit qu'une exhortation, qu'on faiſoit aux mariées, d'aimer le travail, qui conſiſte à filer de la laine, que les Grecs appellent *Talaſſia*; car en ce temps-là, la langue Grecque n'avoit pas encore eſté corrompuë par les mots Latins. S'il eſtoit vray que les Romains ſe ſerviſſent alors du mot *Talaſſia* comme nous, on pourroit trouver une raiſon plus vrayſemblable de cette couſtume; car les Sabins voulurent expreſſément, que dans le traité de paix, qui fut fait avec les Romains aprés la bataille, on y miſt cet article formel, que leurs filles ne ſeroient obligées de faire autre choſe dans la maiſon de leurs maris, que de filer de la laine. Il y a donc bien de l'apparence, qu'à toutes les nopces, qui ſe ſont faites depuis, le pere de la mariée, ceux qui la conduiſoient, & ceux qui eſtoient preſents, n'ont pas manqué de crier *Talaſſius* par maniere de jeu, & pour faire ſouvenir l'eſpoux du ſeul ſervice que luy devoit rendre la femme qu'on menoit chez luy. De-là vient auſſi, ce qu'on obſerve encore de noſtre temps, que la nouvelle Mariée ne paſſe pas

C'eſt pourquoy les nouvelles mariées la premiere fois qu'elles alloient chez leur mary, portoient une quenoüille & un fuſeau, s'aſſeyoient ſur de la laine, & environnoient de laine la porte de la maiſon.

Car en ce temps-là la langue Grecque n'avoit pas encore eſté corrompuë par les mots Latins.] Elle ne ſe corrompit que long-temps aprés par le meſlange des langues eſtrangeres; car la langue Latine n'eſt qu'un meſlange de la langue Grecque & de la langue du pays, & ſa prononciation vitieuſe fait qu'elle approche plus du langage Eolique, que de tous les autres dialectes Grecs.

d'elle-meſme & volontairement le ſeüil de la maiſon de ſon mari, la premiere fois que l'on l'y mene; mais on la porte en memoire de ce que les Sabines furent enlevées & portées par force dans la maiſon des premiers Romains. Il y a meſme des Eſcrivains, qui pretendent que la coiffure des nouvelles Mariées, qui ſe fait avec la pointe d'un javelot, vient de la meſme origine, pour marquer par-là que les premiers mariages ſe firent à la pointe de l'eſpée & par des combats; mais c'eſt dequoy nous avons amplement traité dans nos Livres des queſtions Romaines.

Nouvelles mariées coiffées avec un javelot au lieu d'aiguille de teſte.

Queſtion 87.

Cet enlevement fut fait vers le dix-huitiéme jour du ſixiéme mois, qu'on appelle preſentement *Aouſt*, auquel jour on celebre encore les feſtes appellées *Conſualia*. Or les Sabins eſtoient en fort grand nombre, & d'ailleurs ſi belliqueux, qu'ils habitoient dans des bourgs ſans murailles, perſuadez qu'il n'appartenoit qu'à eux d'eſtre fiers & de ne rien craindre, parce qu'ils deſcendoient d'une colonie de Lacede-

Car l'année commençoit par le mois de Mars.

Sabins, deſcendus d'une colonie de Lacedemoniens.

La coiffure des nouvelles mariées, qui ſe fait avec la pointe du javelot.] Ce javelot eſtoit appellé *celibaris haſta*; & il falloit qu'il euſt eſté dans le corps d'un gladiateur; on peut voir ce que Plutarque dit de cette couſtume dans ſes Queſtions Romaines, Queſt. 87. J'y adjouſterois que c'eſtoit peut-eſtre pour marquer à la mariée qu'elle devoit partager avec ſon mari toutes ſortes de dangers.

Appellées Conſualia.] Cette feſte eſtoit en uſage en Arcadie, & on l'appelloit *Hippocrateia*; pendant cette feſte, qui eſtoit de pluſieurs jours, on laiſſoit en repos les mulets & les chevaux, & on les couronnoit.

Parce qu'ils deſcendoient d'une colonie de Lacedemoniens.] Les Sabins contoient dans leur hiſtoi-

Digitized by Google

moniens; mais comme ils avoient les mains liées par les gages precieux, que les Romains leur avoient enlevez, & qu'ils craignoient de faire maltraiter leurs filles, ils prirent le parti d'envoyer à Romulus des Ambaſſadeurs qui luy firent des propoſitions fort équitables, de rendre leurs filles, de renoncer à la force ouverte, & de rechercher leur amitié & leur alliance dans les formes & par les voyes de la douceur. Romulus refuſa de rendre les Sabines, & inſiſta à exhorter les Sabins à donner leur conſentement & à recevoir les Romains pour gendres.

Pendant que tous les autres Sabins perdoient le temps à deliberer, & ne ſe preparoient qu'avec lenteur, Acron, Roy des Ceninéens, Capitaine plein de valeur & d'experience, qui dés le commencement avoit eu pour ſuſpectes les premieres entrepriſes de Romulus, & qui ſur cet enlevement des Sabines, s'eſtoit confirmé dans la penſee, que ce ſeroit un voiſin fort redoutable, & qu'on ne pourroit enfin ſupporter, ſi l'on ne reprimoit ſon audace, leva le premier l'eſtendard contre les Romains, & parut avec une puiſſante armée. Romulus ſortit à ſa ren-

Peuples de l'ancien Latium.

re, que lorſque Lycurgue donna ſes loix aux Lacedemoniens, beaucoup de Spartiates ne pouvant ſouffrir leur trop grande ſeverité, prirent le party d'aller chercher d'autres terres où ils peuſſent vivre avec plus de douceur; qu'ils aborderent à Pometia où ils s'eſtablirent, & que quelques-uns d'entr'eux allerent de-là au pays des Sabins, ſe joignirent avec ſes habitants, & leur donnerent leurs couſtumes.

contre. Quand les deux Chefs furent en presence, & qu'ils purent se mesurer des yeux, ils se défierent en combat singulier au milieu des deux armées, qui cependant demeureroient tranquilles. Romulus fit sa priere à Jupiter, & voüa de luy consacrer les armes de son ennemi, s'il lui en donnoit la victoire. Sa priere fut exaucée, il tua Acron, mit son armée en deroute, & prit sa Ville capitale, où tout le mauvais traitement qu'il fit aux habitants, fut de leur ordonner d'abattre leurs maisons & de se retirer à Rome, où il leur donneroit les mesmes droits qu'à ses Citoyens; & rien n'a tant contribué à agrandir cette superbe Ville, que d'attirer ainsi tous les peuples, qu'elle avoit vaincus.

Romulus tue Acron. Canina.

Cependant Romulus, qui pensoit à s'acquitter de son vœu, & qui cherchoit à rendre son offrande agreable à Jupiter, & à divertir en mesme temps le peuple par la nouveauté du spectacle, fit abattre un grand chesne, qui estoit dans son camp, le fit tailler, & en fit un trophée en l'habillant des armes d'Acron. Aprés quoy vestu d'une robe de pourpre, & ayant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son espaule droite, suivi de son armée magnifiquement parée, avec laquelle il chantoit des cantiques de victoire. Il

Ce que c'est qu'un Trophée.

D'abbatre leurs maisons & de se retirer à Rome.] Denys d Halicarnasse dit qu'il laissa le choix aux habitants de demeurer dans leur ville, ou d'aller à Rome, & qu'il prit seulement le parti d'y envoyer une colonie de trois cents Romains; & cela estoit

marcha en cet eſtat vers Rome, où il fut receu avec toutes les marques les plus ſenſibles de joye & d'admiration. Cette pompe a eſté l'origine & le modele de tous les triomphes; On appella ce trophée *l'Offrande de Jupiter Pheretrien*, parce que Romulus avoit demandé de frapper Acron, & que les Latins diſent *ferire*, pour *frapper*. Varron dit que ces ſortes de deſpoüilles ſont appellées *opimes*, du mot *ops* qui ſignifie *richeſſes*; mais il y auroit plus d'apparence de dire qu'elles ont eu ce nom du mot *opus*, qui ſignifie *action*; car il n'y a que les Generaux d'armée, qui ont tué de leur main le Chef des ennemis, qui ayent la permiſſion de conſacrer ces deſpoüilles opimes; ce qui n'eſt encore arrivé qu'à trois Ca-

Dans toutes les ruës il y avoit des tables dreſſées & des vaiſſeaux de vin.

Origine des triomphes.

Deſpoüilles opimes, quelles, & pourquoy ainſi nommées.

beaucoup plus ſeur; car par ce moyen il gagnoit les uns & les autres, & ceux qui allerent à Rome, & ceux qui demeurerent dans leurs maiſons; & ſi parmi ces derniers il y avoit des ſeditieux & des mutins, il s'aſſeuroit d'eux par ſa colonie, qui eſtoit une eſpece de garniſon.

Et que les Latins diſent ferire *pour fraper.*] Ce mot n'eſtoit pas encore en uſage à Rome; Jupiter fut appellé *Pheretrien* du mot Grec *Phere trum*, qui ſignifie proprement un trophée, un tronc d'arbre que l'on habille des armes de ſon ennemi. Tite Live l'appelle *ferculum. Spolia Ducis hoſtium cæſi, fabricato ad id aptè ferculo, gerens.* Il ſignifie auſſi une eſpece de char.

Sont appellées opimes du mot ops.] *Ops* mot Sabin, qui ſignifie la terre qui produit tous les biens, c'eſt pourquoy il a eſté pris auſſi pour *richeſſe*, *puiſſance*, & c'eſt la veritable origine & la veritable ſignification d'*opima ſpolia*, riches deſpoüilles, comme le doivent eſtre les deſpoüilles d'un General. *Voyez* Feſtus ſur le mot *opima ſpolia*. L'étymologie, que Plutarque tire du mot *opus*, ne peut eſtre que fauſſe, puiſque le mot *opus* eſtoit encore alors auſſi inconnu aux Romains, que le mot *ferire*.

Car il n'y a que les Generaux d'armée, qui ont tué de leur main le General des ennemis, qui ayent la permiſſion de conſacrer les deſpoüilles opimes.] Plutarque ſuit

Digitized by Google

pitaines Romains ; à Romulus pour avoir tué Acron, à Cornelius Coſſus pour avoir tué Tolumnius Roy des Toſcans, & enfin à Claudius

icy une fauſſe opinion fondée ſur un teſmoignage de Tite Live, qui eſt tres incertain, & dont Tite-Live ſe dedit luy-meſme. Il eſt certain que juſqu'à cet Hiſtorien, toute l'antiquité a creu & enſeigné, que les deſpoüilles, pour eſtre *opimes*, devoient eſtre priſes au General des ennemis ; mais ce n'eſtoit nullement une condition neceſſaire, que celuy qui les prenoit & qui tuoit de ſa main ce General de l'armée ennemie, commandaſt luy-meſme en chef, non-ſeulement un Officier ſubalterne, mais un ſimple Soldat pouvoit gagner ces deſpoüilles, & faire cet offrande à Jupiter. C'eſtoit le ſentiment de Varron ; *Marcus Varro ait*, dit Feſtus, *opima ſpolia eſſe etiam ſi manipularis miles detraxerit, dummodo duci hoſtium. Varron eſcrit que les deſpoüilles que prend un ſimple ſoldat, ſont auſſi opimes, pourveu qu'il les oſte au General des ennemis.* La Loy meſme de Numa le prouve manifeſtement, elle dit en propres termes: *cujus auſpicio claſſe procinctâ opima ſpolia capiuntur. Celuy, ſous les auſpices duquel on gagne en bataille rangée les deſpoüilles opimes, &c.* c'eſt-à-dire, *le General, ſous les ordres duquel on gagne ces deſpoüilles, &c.* Et cela eſt encore confirmé par les exemples ; car il eſt conſtant, que le meſme Cornelius Coſſus, qui tua Tolumnius, Roy des Toſcans, n'eſtoit que Tribun de Soldats, lorſqu'il gagna ces deſpoüilles *opimes*, le General eſtoit Æmilius.

A Cornelius Coſſus, pour avoir tué Tolumnius Roy des Toſcans.] Tite Live en eſcrivant cette action de Coſſus dans ſon IV. Liv, ſuit d'abord tous les Auteurs anciens & l'ancienne tradition, qui teſmoignoient que Coſſus remporta ces deſpoüilles opimes, lorſqu'il eſtoit encore Tribun de Soldats. Mais aprés cela, parce qu'il avoit oüi dire à Auguſte, qu'eſtant entré dans le temple de Jupiter, qu'il avoit rebaſti, il avoit lû luy-meſme l'inſcription où Coſſus eſtoit appellé Conſul, l'Hiſtorien change de ſentiment par complaiſance pour ce Prince, & dit que Coſſus eſtoit Conſul, & que par conſequent il commandoit l'armée. Il ne s'apperceut pas, ou ne voulut pas s'appercevoir, qu'Auguſte avoit eſté trompé par l'inſcription, qui n'eſtoit pas du temps de Coſſus ; car alors ces inſcriptions n'eſtoient pas encore en uſage, elle avoit eſté faite long-temps aprés, & ſes Auteurs, en y donnant à Coſſus la qualité de Conſul, n'avoient pas pretendu dire, que Coſſus fuſt Conſul l'année qu'il remporta ces deſpoüilles, mais ſeulement qu'il fut Conſul, quoyqu'il ne le fut

Marcellus

Marcellus pour avoir tué Viridomare, Roy des Gaulois. Mais Coſſus & Marcellus entrerent dans Rome ſur un char à quatre chevaux, portant leur trophée ſur leurs eſpaules. Denys d'Halicarnaſſe s'eſt trompé quand il a donné auſſi un char à Romulus, car on dit que Tarquin, fils de Demaratus, fut le premier, qui releva par ce moyen la pompe & la magnificence des triomphes; d'autres veulent que cela ait commencé

que neuf ou dix ans aprés cette action. Il y a beaucoup d'exemples de ces inſcriptions où ſont marquées des dignitez, que ceux, dont on parle, n'ont euës, qu'aprés des actions eſclatantes qui y ſont marquées, & l'on confondroit tout dans l'hiſtoire, ſi l'on raportoit ces actions au temps de ces dignitez. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage de Feſtus, *Altera ſpolia, qua Conſul Coſſus Cornelius de Tolumnio* Feſtus ne veut pas dire, *les ſecondes deſpoüilles opimes ſont celles que Cornelius Coſſus remporta eſtant Conſul*, mais, *ſont celles que le Conſul Cornelius Coſſus remporta*: c'eſt-à-dire, *ce Coſſus qui parvint à la dignité du Conſulat.* Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi Plutarque, peu inſtruit des antiquitez Romaines, n'a peu éviter le piege où Tite Live luy-meſme eſtoit tombé, moins par erreur, que par flatterie, pour confirmer Auguſte dans l'opinion où il eſtoit & où il vouloit eſtre, qu'il n'y avoit qu'un General d'armée qui puſt conſacrer à Jupiter l'offrande des deſpoüilles opimes. Le but d'Auguſte, eſtoit d'eſtouffer cette tradition, que les particuliers pouvoient pretendre à un ſi grand honneur; c'eſt-pourquoy il ſe ſervoit, peut-eſtre contre ſes propres lumieres, de l'autorité de cette inſcription dont il tiroit une fauſſe conſequence.

Mais Coſſus & Marcellus entrerent dans Rome ſur un char à quatre chevaux.] Comment Coſſus ſeroit-il entré triomphant dans Rome, puiſqu'il n'y avoit que le General qui puſt triompher, & que Coſſus alors eſtoit ſimple Tribun de Soldats? mais c'eſt une ſuite de l'erreur que je viens de combattre. L'ancienne tradition eſt que Coſſus ſuivoit le char de ſon General Æmilius, & qu'il attira tous les regards des Romains, plus charmé du trophée qu'il portoit ſur ſes eſpaules, que de toute la pompe de celuy qui triomphoit.

Denys d'Halycarnaſſe s'eſt trompé, quand il a donné auſſi un char à Romulus.] C'eſt ce que les

par Publicola. Pour ce qui eſt de Romulus, on voit encore à Rome ſes ſtatuës portant ce trophée, & toutes à pied.

Aprés la deffaite des Ceninéens, pendant que les autres Sabins ſe preparoient encore, ceux de Fidenes, de Cruſtumerium & d'Antemnes fondirent ſur les Romains. Le combat fut long & opiniaſtré, mais enfin ces Sabins furent vaincus, leurs villes priſes & leurs terres diſtribuées au ſort, & eux tranſportez à Rome. Il eſt vray que Romulus, en diſtribuant à ſes citoyens ces terres conquiſes, excepta celles qui appartenoient aux peres des filles qui avoient eſté enlevées, & les laiſſa à leurs premiers maiſtres. Tous les autres Sabins, irritez de cette diſtinction, eleurent ſur l'heure meſme Tatius pour leur General, & marcherent vers Rome. Cette ville eſtoit de difficile accés, car les approches en eſtoient deffenduës par une fortereſſe, qu'on appelle aujourd'huy le Capitole, où il y avoit une garniſon commandée par un Capitaine nommé Tarpeius, & non pas par ſa fille Tarpeia, comme l'ont eſcrit quelques Auteurs, qui font Romulus un malhabile homme. Tarpeia, amoureuſe des bracelets des Sabins,

Villes des Sabins voiſines de Rome.

Ils ſe joignirent à Tatius Roy de Cures, Capitale des Sabins.

medailles prouvent inconteſtablement, car on y voit Romulus marchant à pied, & portant ſur ſes épaules ſon trophée.

Ceux de Fidenes, de Cruſtumerium & d'Antemnes.] Plutarque ſuit auſſi Tite Live; mais Denys d'Halicarnaſſe eſcrit que Romulus avoit vaincu les Ceninéens & les Antemnates avant ſon triomphe, & qu'il vainquit enſuite les Cruſtumeriens.

Digitized by Google

livra cette forteresse à Tatius, & demanda pour recompense de sa trahison, ce que les Sabins portoient à leur bras gauche. Tatius le promit, & elle leur livra la nuit une porte, qui les rendit maistres du château. Il me semble donc qu'Antigonus n'est pas le seul qui ait dit, *Qu'il aimoit ceux qui trahissoient, & qu'il haïssoit ceux qui avoient trahi*; ni Auguste, quand il dit au sujet de Rhymitalces Thracien; *Qu'il aimoit la trahison, & qu'il haïssoit le traistre*; c'est un sentiment que tout le monde a naturellement pour les meschants; Quand on a besoin d'eux, c'est justement comme quand on a besoin du fiel & du venin de certaines bestes, il n'y a personne qui ne soit ravi de s'en servir dans sa necessité, & qui ne les deteste quand il n'en a plus affaire.

Roy de Macedoine.

Traistres haïs par ceux mesme qui profitent de leur trahison.

Tatius, prevenu de ce sentiment naturel pour Tarpeia, & se souvenant de sa promesse, ordonna à ses Sabins de ne luy pas espargner ce qu'ils portoient à leur bras gauche, & pour leur donner l'exemple de la liberalité, qu'il leur recommandoit, il destacha le premier son bracelet, & le jetta avec son bouclier à la teste de cette fille, qui dans un moment fut accablée

Tarpeia punie par la recompense qu'elle avoit demandée.

Tatius, prevenu pour Tarpeia de ce sentiment naturel.] Pison & d'autres Historiens escrivent, que Tatius luy fit ce traitement pour la punir de sa perfidie, parce qu'en faisant semblant de trahir sa patrie, elle avoit voulu le trahir; car elle avoit envoyé avertir Romulus de tout ce qui se passoit entre les Sabins & elle; & pour le prouver, ils alleguent les honneurs qu'elle receut des Romains aprés sa mort, car elle eut un tombeau magnifique sur le Capitole, & pendant long-temps les Romains ont fait des libations sur son tombeau. Ce n'est pas ainsi qu'on punit les traistres.

Digitized by Google

ſous le poids de l'or & des boucliers qu'on luy jetta. Juba dit que Sulpitius Galba eſcrit dans ſon hiſtoire que Tarpeius luy-meſme fut pourſuivi par Romulus pour crime de trahiſon, & condamné au dernier ſupplice. De tous les autres, qui ont parlé de Tarpeia, les moins croyables ſont ceux qui, comme Antigonus, ont eſcrit qu'elle eſtoit fille de Tatius, qu'elle vivoit malgré elle avec Romulus, qu'elle livra le chaſteau à ſon pere, & que ſon pere la punit de ſa trahiſon. Car pour ce qui eſt du Poëte Simulus, il reſve abſolument, quand il dit qu'elle livra ce chaſteau, non pas aux Sabins, mais aux Gaulois, eſpriſe d'amour pour leur Roy. Voicy ſes propres termes: *Près de-là on voyoit la jeune Tarpeia, qui, habitant ſur le haut Capitole, fit prendre Rome; car par la folle ambition d'eſpouſer le Roy des Celtes, elle livra la forteresſe de ſes peres, qui commandoient aux Roys,* Et plus bas en parlant de ſa mort: *Les Boiens & les Celtes ne l'enterrerent point au de-là du Po, & ne ſe couperent pas les cheveux ſur ſon ſepulchre; mais ils jetterent ſur cette malheureuſe leurs boucliers,*

Antigonus Caryſtius du temps de Ptolemée Philadelphe. Il avoit compoſé l'Hiſtoire d'Italie. Nous avons encore de luy un petit recueil d'Hiſtoires merveilleuſes.

Ce Simulus avoit fait en vers l'Hiſtoire d'Italie.

C'eſt pour dire que le Roy des Gaulois ne l'emmena pas avec luy.

Car par la folle ambition d'eſpouſer le Roy des Celtes.] Dans le vers de Simulus, il y a une legere faute au texte, mais qui corrompt tout le ſens, Κελτῶν ἢ στέψασα. Il faut corriger Κελτῶν εἰ στέψασα, comme il y a dans un manuſcrit εἰ ſibi.

Et ne ſe couperent pas les cheveux ſur ſon ſepulchre.] Les Grecs ſe coupoient les cheveux ſur le tombeau de ceux qu'ils pleuroient & ils avoient pris cette couſtume des Orientaux. Jerem. 16. vi. *Neque calvitium fiet pro eis; & l'on ne ſe coupera pas les cheveux pour eux.* Je ne ſçay ſur quoy le Poëte Simulus s'eſt fondé, pour attribuer la meſme couſtume aux Gaulois.

Digitized by Google

qui furent les ſeuls ornements de ſon tombeau. Tarpeia ayant eſté enterrée au meſme lieu, cette montagne fut appellée *Tarpeiene*, juſqu'à ce que le Roy Tarquin la conſacra à Jupiter. Alors on tranſporta ailleurs les os de cette fille, & ſon nom fut aboli; il ne demeura qu'à une roche du Capitole, qu'on appelle encore la *Roche Tarpeiene*, d'où l'on precipite les criminels.

Les Sabins s'eſtant donc rendu maiſtres de la forteresſe, Romulus irrité les deffia au combat; Tatius, voyoit bien que le lieu où il falloit combattre eſtoit environné de montagnes, & que par conſequent le combat ne pouvoit eſtre que fort rude & fort penible pour les deux partis, à cauſe de la difficulté du terrein, qui eſtoit ſi ſerré & ſi eſtroit, que l'on ne pourroit ni fuir l'ennemi, ni le pourſuivre, mais il ne balança point à accepter le deffi, parce que, s'il venoit à eſtre forcé, il avoit une retraite ſeure. Il eſtoit arrivé par hazard quelques jours auparavant, que le Tibre, qui s'eſtoit debordé, avoit laiſſé dans la plaine, vers le lieu où eſt la grande place, un bourbier fort profond & d'autant plus difficile à appercevoir & à eviter, qu'il eſtoit caché ſous une crouſte qui le couvroit. Les Sabins alloient donner dedans par meſgarde, ſans une avanture fort heureuſe qui les ſauva. Un des premiers Officiers de leur armée, nommé Curtius, homme fier de ſa reputation & de ſon courage, & qui montoit un ſuperbe & puiſſant

Metius Curtius qui commandoit le corps de bataille des Sabins.

cheval, marchoit bien loin devant les autres Cette ardeur le mena dans la fondriere, où ſon cheval enfonça ; il fit ce qu'il put de la voix & de la main pour le degager, & voyant que ſes efforts eſtoient inutiles, il le laiſſa là & ſe ſauva. Le lieu eſt encore appellé de ſon nom *le Lac Curtius.* Les Sabins ayant donc evité ce danger, commencerent la charge. Le combat fut long-temps douteux, quoyqu'il y euſt d'abord beaucoup de gens tuez de part & d'autre. Hoſtilius, mari d'Herſilie, & qu'on croit l'ayeul de Tullus Hoſtilius, qui regna aprés Numa, fut trouvé parmi les morts.

Combat des Sabins & des Romains.

Il y eut en peu de jours pluſieurs combats ſemblables ; mais on parle ſur tout du dernier, où Romulus fut dangereuſement bleſſé d'un coup de pierre à la teſte, qui l'obligea de ſe retirer. Il n'eut pas pluſtot diſparu, que les Romains furent pouſſez juſqu'au mont Palatin. Romulus un peu revenu du coup, vouloit recourir aux armes pour arreſter les fuyards, & il leur crioit de toute ſa force, qu'ils demeuraſſent & qu'ils fiſſent ferme ; mais voyant que malgré ſes cris, la deroute eſtoit generale, & qu'il n'y en avoit pas un qui oſaſt tourner teſte à l'en-

Romulus bleſſé d'un coup de pierre à la teſte.

Cette ardeur le mena dans la fondriere où ſon cheval enfonça.] Tite Live & Denys d'Halicarnaſſe content la choſe autrement ; Ils diſent que Metius Curtius, aprés avoir vivement pouſſé les Romains, fut repouſſé à ſon tour par Romulus, & qu'ayant receu beaucoup de bleſſures, & perdu beaucoup de ſang, il tomba dans ce marais en ſe battant en retraite.

Digitized by Google

nemi, il leva les mains au ciel, & pria Jupiter d'arreſter ſes troupes & de reſtablir les affaires des Romains, qui, ſans ſon ſecours, alloient eſtre entierement ruinées. Sa priere finie, la pluſpart eurent honte de fuir devant leur Roy, & tous ſentirent en meſme temps le courage ſucceder à la crainte. Ils commencerent à s'arreſter dans le lieu, où eſt preſentement le temple de Jupiter *Stator*, c'eſt-à-dire, de Jupiter *qui arreſte*; ſe ralliant enſuite, ils repouſſerent les Sabins, juſqu'au lieu où eſt le palais appellé *Regia* & la chapelle de Veſta.

Il fut appellé d'abord Jupiter Orthoſius, & enſuite Stator.

Le palais de Numitor entre le mont Palatin, & le Capitole à l'entrée de la rue neuve, via nova.

Là, comme les uns & les autres ſe preparoient à faire de nouveaux efforts, on vit tout d'un coup un ſpectacle eſtonnant, & que le diſcours ne ſçauroit repreſenter; les Sabines, que les Romains avoient enlevées, vinrent de tous coſtez avec des cris eſpouvantables, & paſſant au travers des eſpées & des monceaux de morts, comme des forcenées, ſe preſenterent à leurs peres & à leurs maris, les unes portant leurs petits enfants entre leurs bras, les autres eſchevelées, & toutes enſemble s'addreſſant tantoſt aux Sabins, tantoſt aux Romains, & les appellant des noms les plus tendres qui ſoient entre les hommes. Les deux partis, également touchez, leur font place entre les deux armées. Alors leurs cris penetrerent juſqu'aux derniers rangs, & ſi la pitié de les voir en cet eſtat fut grande, elle le fut encore davantage quand on eut entendu leurs

diſcours, où aprés avoir commencé par des plaintes toutes remplies de juſtice & de liberté, elles finiſſoient par des ſupplications & par des prieres: *Que vous avons-nous fait*, diſoient-elles, *pour attirer ſur nous les maux que nous avons ſoufferts, & ceux que vous nous preparez encore? Nous avons eſté enlevées par force & contre toute ſorte de droits par ceux à qui nous ſommes maintenant; vous ne vous en eſtes pas mis en peine, nous avons eu la douleur de nous voir abandonnées de nos freres, de nos peres, de nos parents & de nos amis pendant un ſi long-temps, qu'enfin nous n'avons pû refuſer de nous unir par les liens les plus ſacrez avec ceux qui eſtoient auparavant l'objet de toute noſtre haine, & que preſentement noſtre devoir nous force de craindre pour nos injuſtes raviſſeurs & de verſer des larmes pour leur mort. Vous n'eſtes pas venus nous venger & nous delivrer pendant que nous eſtions encore filles, & aujourd'huy, vous venez arracher des femmes à leurs maris, & des meres à leurs enfants. Malheureuſes que nous ſommes! le ſecours, que vous nous donnez, eſt bien plus cruel que l'abandon & que l'oubli dans leſquels vous nous avez laiſſées. Voilà les marques d'amour que nous avons receuës de nos ennemis, & voilà les marques de pitié que nous ont donné nos peres. Si cette guerre eſt entrepriſe par d'autres raiſons, que nous ne connoiſſons pas, pouvez-vous refuſer de poſer les armes pour l'amour de nous, qui vous avons fait beau-peres, ayeuls, alliez & beaux-freres de ceux que vous pourſuivez avec tant de rage? Et ſi vous ne la faites que pour nous, emmenez-nous avec*

Diſcours d'Herſilie aux Sabins.

vos

vos gendres, & vos petits-fils; rendez-nous à nos parents & à nos peres; ne nous privez pas de nos maris & de nos enfants; Enfin, nous vous en conjurons au nom des Dieux, ne nous faites pas tomber dans un second eſclavage plus dur & plus difficile à ſupporter que le premier.

Aprés qu'Herſilie eut achevé ce diſcours, que les autres accompagnerent de leurs prieres, il ſe fit une ſuſpenſion d'armes, & les deux Generaux s'approcherent pour s'aboucher. Pendant ce temps-là les femmes menent leurs maris & leurs enfants à leurs peres & à leurs freres, donnent à boire & à manger à ceux qui en ont beſoin, penſent les bleſſez, & les faiſant porter chez elles, leur font voir qu'elles ſont maiſtreſſes dans leurs maiſons, que leurs maris deſpendent d'elles, qu'ils leur teſmoignent une amitié vraymment conjugale, & les traitent avec toute ſorte d'honneur. Cela fit conclure la paix. Les conditions du traité furent: Que celles qui voudroient demeurer avec leurs maris, ne pourroient en nulle façon eſtre obligées de rendre aucun autre ſervice dans leur maiſon que de filer; Que les Romains & les Sabins habiteroient enſemble; Que la ville ſeroit tousjours appellée Rome de Romulus, & que les Romains prendroient le nom de *Quirites*, de Cures capitale des Sabins, & la patrie

C'eſt-à-dire qu'elle ne changeroit point de nom, comme cela ſe faiſoit quelquefois.

Et que les Romains prendroient le nom de Quirites,] *Que chaque Citoyen ſeroit appellé Romain en particulier, & que tous enſemble* porteroient le nom de *Quirites*, dit Denys d'Halicarnaſſe; mais cet article eſt dementi par l'ancienne formule de la publication

de Tatius ; Que Romulus & Tatius regneroient enſemble & conduiroient les armées avec une égale autorité. Le lieu où ſe firent ces conventions eſt appellé le *Comice*, du mot *coire* qui ſignifie *convenir*.

Il ne fut appellé Comice qu'après Romulus, & il eut ce nom à cauſe qu'on y tenoit les aſſemblées du peuple.

La ville eſtant accruë de moitié, on crea cent Senateurs Sabins, qu'on adjouſta aux cent Senateurs Romains, qui avoient désja eſte créez. On doubla les legions, qui furent de ſix mille hommes de pied & de ſix cents chevaux, & l'on partagea le peuple en trois lignées ; la premiere fut appellée des *Rhamnenſes*, de Romulus ; la

des enterrements, où l'on crioit, *ollus Quiris leto datus eſt*, ce qui prouve que chaque particulier eſtoit appellé *Quiris*. Plutarque a donc eu raiſon de ne pas ſuivre icy la tradition de Denys d'Halicarnaſſe.

On doubla les legions, qui furent de ſix mille hommes de pied, & de ſix cents chevaux.] Jean Ruauld, dans ſes animadverſions ſur Plutarque, a relevé icy deux fautes conſiderables ; la premiere, en ce que Plutarque aſſeure que Romulus mit ſix cents chevaux dans chaque legion, ce qui n'a jamais eſté ; il y eut d'abord deux cents chevaux à chaque legion, enſuite trois cents, & juſqu'à quatre cents, mais jamais ſix cents. Et la ſeconde, en ce qu'il aſſeure que Romulus fit la legion de ſix mille hommes de pied, car il n'y eut jamais de ſon temps de legion de ſix mille hommes. On pretend que Marius fut le premier qui la fit de ce nombre, & Tite Live fait entendre que ce fut Scipion l'Afriquain, long-temps avant Marius. Pendant la vie de Romulus, la legion ne fut que de trois mille hommes de pied. Aprés que les Rois eurent eſté chaſſez, on la fit de quatre mille. Elle vint enſuite à cinq mille, & enfin elle fut portée à ſix mille par Scipion. Mais ce ne fut que pour des neceſſitez preſſantes. L'eſtat fixe des legions, eſtoit de quatre mille hommes de pied, & de deux cents chevaux.

Et l'on partagea le peuple en trois lignées.] On peut voir l'eſtat ſur le mot *Lucerenſes*. Tite Live fait entendre que ces trois nombres ne furent donnez qu'à trois compagnies qui furent faites de cent cavaliers chacune, *tres equitum centuriæ*.

ſeconde des *Tatienſes*, de Tatius; & la troiſiéme les *Lucerences*, à cauſe du bois ſacré où l'on avoit ouvert un aſyle, qui avoit fait donner le droit de bourgeoiſie à ceux qui s'y eſtoient retirez, car les Romains appellent les bois ſacrez *Lucos*. Or que le peuple fuſt partagé en trois lignées, le nom meſme le teſmoigne; puiſqu'on les appelle encore *Tribus*, & leurs Chefs *Tribuns*. Chacune de ces Tribus eſt partagée en dix bandes, qu'on pretend avoir eſté appellées du nom de ces Sabines; ce qui me paroiſt faux, car la pluſpart eurent le nom des lieux qui leur furent aſſignez. Il eſt vray qu'on fit pluſieurs autres honneurs à ces femmes; entre autres on ordonna, Qu'on leur cederoit le bon coſté quand on les rencontreroit dans les ruës & dans les chemins; Qu'on ne diroit rien de malhonneſte en leur preſence; Qu'on ne paroiſtroit point nud devant elles; Qu'elles ne pourroient eſtre obligées de comparoiſtre devant les Juges eſtablis pour juger des meurtres; Que leurs enfants auroient droit de porter au col un ornement d'or, appellé *Bulla*, parce qu'il eſt fait comme ces bouteilles qui ſe forment ſur l'eau

Les unes eurent le nom des lieux, & les autres celuy de leurs Chefs.

Si une de ces Sabines avoit commis un meurtre, elle n'auroit pû eſtre jugée que par des Commiſſaires pris dans le Senat.

Qu'on leur cederoit le bon coſté.] Le bon coſté eſtoit alors le meſme qu'aujourd'huy. Quand le lieu ne gouvernoit pas, on cedoit le coſté droit à ceux à qui on vouloit faire honneur, on ſe mettoit à leur gauche, & quand le lieu gouvernoit, on prenoit touſjours le lieu le plus deſcouvert, ſoit qu'il fuſt à la droite ou à la gauche. A la campagne on prenoit le coſté le plus expoſé, le coſté d'une riviere, le coſté d'un precipice.

pendant la pluye, & qu'ils porteroient auſſi la robe bordée de pourpre.

Cette robbe eſtoit appellée prætexta.

Les deux Rois ne conferoient pas d'abord enſemble ſur les affaires qui ſurvenoient, mais chacun d'eux en deliberoit à part avec ſes cent Senateurs, & ils s'aſſembloient tous enſuite pour ne rien faire que de concert. Tatius demeuroit où eſt preſentement le temple de *Moneta*, & Romulus prés du lieu appellé *les degrez de belle rive*, & qu'on trouve en deſcendant du mont Palatin pour aller au Cirque, où l'on dit qu'eſtoit le cormier ſacré, dont on fait ce conte: Romulus, voulant un jour eſprouver ſa force, lança du mont Aventin juſques-là un javelot dont le bois eſtoit de cormier; le fer s'enfonça ſi avant dans la terre, que perſonne ne ſçut l'arracher, quelques efforts qu'on puſt faire, & la terre, qui eſtoit fort bonne, couvrit bientoſt tout le bois, qui en peu de temps jetta des branches, & pouſſa un tronc de cormier fort grand & fort beau. Les deſcendants de Romulus, qui le regardoient avec une eſpece de religion, comme une de leurs antiquitez les plus ſacrées, le firent environner de murailles pour le conſerver, & quand quelqu'un s'appercevoit qu'il n'eſtoit ni bien verd, ni bien touffu, & qu'il ſechoit faute de nourriture, il le diſoit avec grande émotion à

Tatius tenoit le mont Capitolin & le mont Quirinal, & Romulus le mont Palatin & le mont Cœlius.

Moneta, c'eſt Junon; Juno Moneta, Junon qui avertit.

Romulus voulant un jour eſprouver ſa force.] Servius dit que ce fut pour marquer les bornes de l'eſpace qu'il avoit pris pour un augure, *Romulus captato augurio, haſtam de Aventino Monte, in Palatium jecit, quæ fixa refronduit,*

ceux qu'il rencontroit; ceux-cy, comme des gens qui courent au feu, crioient par tout à l'eau, & dans un moment on venoit de toutes parts avec des vaisseaux pleins d'eau pour l'arroser & le rafraischir; mais lorsque Caius Cesar fit bastir ces degrez de belle rive, on dit que les ouvriers en creusant offenserent par mesgarde ses racines, de maniere qu'il mourut. *Caligula.*

Les Sabins receurent les mois des Romains, nous avons expliqué dans la vie de Numa tout ce qui regarde ce Calendrier; & Romulus prit des Sabins leur bouclier, & changea les armes de ses troupes, qui portoient des boucliers Grecs. Ils firent en commun leurs sacrifices & leurs festes, & sans rien changer à celles qui estoient particulieres à l'un & à l'autre de ces deux peuples, ils en adjousterent de nouvelles, comme celles des *Matronales*, en l'honneur des Dames Sabines, qui avoient esté cause de la paix, & celles des *Carmentales*, en l'honneur de la Déesse Carmenta, que quelques-uns pensent estre la Parque qui preside à la naissance des hommes; c'est pourquoy elle est particulierement honorée des meres. D'autres pretendent que c'estoit la femme d'Evandre d'Arcadie, laquelle estant inspirée d'Apollon & rendant des oracles en vers, fut appellée *Carmenta*, parce que les Romains appellent les vers *Carmina*. Il est certain que son veritable nom estoit *Nicostrata*, & c'est l'opinion la plus generale. Cependant il y en a qui soustiennent avec

Matronales. *Les festes des Dames Romaines, le premier Avril.* *Les Dames faisoient un sacrifice à Mars & à Junon, & recevoient des presents de leurs amis.*

Carmentales. *Feste très solemnelle le xj. de Janvier, sous le Capitole prés de la porte Carmentale. On demandoit à cette Deesse qu'elle rendist les femmes fecondes, & qu'elle benist la naissance des enfants.* *Elle estoit aussi adorée sous le nom de Themis.*

plus de vray-ſemblance que ce nom *Carmenta* ſignifie proprement *privée de ſens*; & qu'il fut donné à cette femme à cauſe des fureurs prophetiques & des enthouſiaſmes qui la ſaiſiſſoient; car les Latins diſent *carere* pour eſtre privé, & *mens* pour le ſens & l'entendement. Nous avons desja parlé de la feſte appellée *Palilia*; pour ce qui eſt de celle des Lupercales, le temps auquel on la celebre, pourroit faire croire que c'eſt une feſte de purification, car on la celebre le plus malheureux jour du mois de Fevrier, dont le nom ſignifie *purificatif*, & ce jour-là s'appelloit anciennement *Februata*; mais le nom propre de la feſte ne veut dire proprement que *la feſte des loups*; ce qui prouve qu'elle eſt trés-ancienne, & qu'elle fut portée en Italie par les Arcadiens qui ſuivirent Evandre. Il eſt vray que le mot ne ſignifie pas moins une *louve* qu'un *loup*, & par conſequent cette feſte peut avoir ainſi eſté appellée à cauſe de la louve de Romulus. Cela eſt meſme d'autant plus vray-ſemblable, que ceux qui courent ce jour-là par la ville, & qu'on appelle *Luperques*, commencent leur courſe au meſme lieu où Romulus fut expoſé. Il ſeroit bien difficile de rendre raiſon de tout ce qui ſe fait à cette feſte, on y eſgorge des chevres, on fait approcher deux jeunes garçons des plus nobles familles; les uns leur touchent le front avec un couteau tout ſanglant, & les autres le leur eſſuyent enſuite avec de la laine trempée dans du lait. Le front eſſuyé, il faut que ces enfants

Comme carenta*te.*

On celebroit les Lupercales le 15. de Fevrier en l'honneur du Dieu Pan.

Car les Arcadiens celebroient la meſme feſte en l'honneur du meſme Dieu.

Ce qui ſe pratiquoit à la feſte des Lupercales.

Digitized by Google

rient de toute leur force; aprés cela on fait des courroyes de ces peaux de chevre, on court tout nud ceint d'une ſeule peau, & l'on frappe avec ces courroyes tous ceux qu'on rencontre. Les jeunes femmes, bien loing de fuir, ſont ravies de recevoir de ces coups, croyant qu'ils ont la vertu de les faire devenir groſſes, & de leur procurer un heureux accouchement. Une choſe encore particuliere à cette feſte, c'eſt que les *Luperques* ſacrifient un chien.

Un Poëte Grec qui avoit traité des origines ou des cauſes.

Un certain Butas, qui a expliqué dans ſes élegies les cauſes fabuleuſes de la pluſpart des ceremonies Romaines, eſcrit que Romulus ayant deffait Amulius, vint tout courant & tranſporté de joye juſqu'au lieu où la louve les avoit nourris, ſon frere & luy; que cette feſte ne ſe celebre qu'en memoire de cette courſe, & que les jeunes gens des meilleurs familles courent ainſi frappant à droite & à gauche ceux qu'ils trouvent ſur leur chemin, pour imiter en cette occaſion ce *que firent Remus & Romulus qui coururent depuis Albe juſques-là, ayant leurs eſpées nuës dans leurs mains.* Il adjouſte qu'on leur touche le front avec un couteau ſanglant, pour marquer les meurtres qui furent commis dans cette journée, & le danger qu'ils avoient couru, & qu'on l'eſſuye avec du lait, pour faire ſouvenir de leur nourriture miraculeuſe. Mais Caius Acilius raconte qu'avant que Rome fuſt

C'eſt un paſſage du Poëte Butas.

Mais Caius Acilius.] Caius Acilius Glabrio, qui fut Tribun

baſtie, Remus & Romulus égarerent quelques beſtes de leurs troupeaux; Qu'aprés avoir fait leurs prieres au Dieu Faune, ils quitterent leurs habits pour eſtre en eſtat de mieux courir, & ſe mirent en queſte, & qu'à cauſe de cela les *Luperques* courent tout nuds. Pour ce qui eſt du chien, s'il eſt vray que ce ſoit un ſacrifice de purification, on peut croire qu'on l'immole comme une victime propre à purifier; car les Grecs ne manquent jamais d'employer des chiens dans leurs ſacrifices expiatoires, & ils font trés ſouvent la ceremonie qu'ils appellent *du Periſculaciſme*. Mais ſi ce n'eſt qu'un ſacrifice de reconnoiſſance, qu'on fait à la louve, qui ſauva & nourrit Romulus, ce n'eſt pas non plus ſans raiſon qu'on immole un chien, c'eſt-à-dire un des plus grands ennemis des loups; à moins qu'on n'aime mieux croire que les *Luperques* le ſacrifient, pour ſe venger du mal qu'il leur fait quand ils courent.

Dieu des bergers.

C'eſt-à-dire de l'expiation par un chien qu'on ſacrifioit à Proſerpine.

On dit auſſi que Romulus inſtitua la garde du feu ſacré, & qu'il eſtablit pour cet effet des

Romulus inſtitue à Rome la garde du feu ſacré.

du peuple, l'an de Rome 556. Il avoit eſcrit l'hiſtoire en Grec. Il eſt cité par Ciceron & par Tite Live. Et ce dernier dit que ſes annalles furent traduites en Latin par Claudius.

La Ceremonie qu'ils appellent du Periſculaciſme.] On offroit à Proſerpine, entre autres offrandes de purification, de petits chiens que l'on portoit tout au tour de ceux qui avoient beſoin d'eſtre purifiez. On peut voir le traité des Queſtions Romaines. Queſt. 68.

On dit auſſi que Romulus inſtitua la garde du feu ſacré.] Il veut dire qu'il l'inſtitua à Rome; car ce feu eſtoit gardé à Albe, & il y avoit des Veſtales avant la naiſſance de Romulus, puiſque

Religieuſes

Religieuſes, appellées Veſtales. D'autres raportent cette inſtitution à Numa; mais il eſt certain d'ailleurs que Romulus eſtoit fort appliqué à la Religion, & de plus, fort expert dans l'art des augures; c'eſt pourquoy meſme il portoit tousjours à la main le baſton augural, appellé *Lituus*, qui eſt une verge courbée par le bout, avec laquelle les Devins, aprés qu'ils ſe ſont aſſis pour contempler le vol des oyſeaux, marquent & limitent les regions du ciel. Cette verge, qui avoit tousjours eſté gardée dans le Capitole avec beaucoup de ſoin, ſe perdit quand les Gaulois prirent Rome; mais aprés que ces barbares eurent eſté chaſſez, on la trouva ſous un grand monceau de cendres, & elle n'eſtoit nullement endommagée par le feu, qui avoit conſumé tous les lieux des environs.

Ciceron dit que ce fut dans une des chapelles des Saliens ſur le mont Palatin.

Romulus fit auſſi quelques loix, parmi leſquelles il y en a une qui ſemble fort dure; c'eſt celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs

Loix de Romulus.

la mere de Romulus eſtoit Veſtale; mais les Veſtales furent eſtablies à Rome par Numa, comme on le verra dans ſa vie. Ce feu éternel n'eſtoit pas ſeulement gardé à Rome, mais en Egypte, & preſque dans toutes les nations. Elles avoient pris cette couſtume des Hebreux, à qui Moyſe avoit donné cette Loy: *Ignis autem in altari ſemper ardebit, quem nutriet ſacerdos, ſubiiciens ligna manè per ſingulos dies.*

Marquent & limitent les regions du ciel] C'eſt-à-dire, marquent & limitent un certain eſpace du ciel, entre lequel il faut que les oyſeaux du ciel paroiſſent, & cet eſpace eſtoit en quarré, chaque coſté confrontant à un des coſtez du monde.

C'eſt celle où il defend aux femmes de quitter leurs maris; & permet aux maris de renvoyer leurs

femmes, quand elles ont empoiſonné leurs enfants, qu'on leur a trouvé de fauſſes clefs, ou qu'elles ont commis adultere; & ſi quelqu'un repudie ſa femme pour quelqu'autre raiſon, il ordonne que la moitié de ſon bien ſoit adjugée à la femme, l'autre moitié conſacrée à Cerés, & qu'il ſoit devoüé luy-meſme aux Dieux infernaux. Il y a encore dans ſes Loix une choſe bien particuliere, c'eſt que n'ayant eſtabli aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il ſoit,

Homicide appellé parricide.

femmes.] Je ne ſçay où Plutarque a pris cette Loy de Romulus, Denys d'Halicarnaſſe dit au contraire, que Romulus rendit le mariage ſaint & indiſſoluble, *par la confarreation*, c'eſt-à-dire, par la participation de l'orge qui avoit eſté la nourriture des premiers hommes. Il eſt vray, que quand la femme tomboit dans quelque grande faute, comme de commettre adultere, ou de boire du vin, le mari avoit la liberté de la punir, pourveu qu'il le fiſt de l'avis des parents de la femme, qui devoient connoiſtre avec luy du forfait. La Loy du divorce ne fut point eſtablie par Romulus, & il eſt meſme certain que parmi les Romains, la femme avoit le meſme droit que le mari, & la Loy que Plutarque trouve dure, eſtoit pourtant la Loy que Dieu avoit donnée à ſon peuple par Moïſe; la femme n'avoit pas la liberté de repudier ſon mari, & le mari pouvoit repudier ſa femme, & cette Loy eſt conforme au droit naturel; car naturellement la femme eſt ſoumiſe à l'autorité du mari, & non pas le mari à l'autorité de la femme.

L'autre moitié conſacrée à Cerès, & qu'il ſoit devoüé luy-meſme aux Dieux infernaux.] C'eſtoit la formule ordinaire des confiſcations & des condamnations, *Familia ad eandem Cereris, ipſe Diti* ou *Jovi ſacer eſto.*

C'eſt que n'ayant eſtabli aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il ſoit.] Plutarque a icy en veuë cette Loy, *Si quis hominem dolo ſciens morti duit, parricida eſto. Si quelqu'un tue un homme volontairement & de gueté pens, qu'il ſoit traitté de parricide.* Mais d'autres attribuent avec plus de vray-ſemblance cette Loy à Numa. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une

comme tout homicide eſtant execrable, & le parricide impoſſible. Et pendant long-temps il a paru qu'il avoit raiſon de ne vouloir pas reconnoiſtre qu'on puſt eſtre capable d'une ſi grande abomination; car pendant prés de ſix cents ans, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait commis un ſi énorme crime; le premier parricide fût un Lucius Hoſtius, aprés les guerres d'Annibal. En voilà aſſez ſur cette matiere.

Parricide premierement dit combien de temps inconnu à Rome.

La cinquiéme année du regne de Tatius, quelques-uns de ſes amis & de ſes parents, ayant rencontré ſur leur chemin des Ambaſſadeurs, que les Laurentins envoyoient à Rome, voulurent les voler, & comme ceux-cy prirent le parti de ſe defendre, ils les tuerent. La nouvelle d'un ſi horrible attentat ſe reſpandit d'abord dans Rome. Romulus eſtoit d'avis d'en punir les auteurs ſans aucun delay; mais Tatius, qui ne cherchoit qu'à gagner du temps, uſoit tousjours de remiſe, & c'eſt la ſeule occaſion où le public les ait vûs en different, car juſques-là ils avoient eu tant d'égards l'un pour l'autre, que dans tou-

Les habitants de Laurentum dans l'ancien Latium.

choſe bien remarquable, que le nom de *parricide* ait eſté connu en Italie, ſi long-temps avant le crime qui merite proprement ce nom.

Ayant rencontré ſur le chemin des Ambaſſadeurs que les Laurentins envoyoient à Rome.] Denys d'Halicarnaſſe eſcrit que c'eſtoient des Ambaſſadeurs de Lavinium, qui eſtoient allez ſe plaindre à Rome de quelque incurſion, que des amis de Tatius avoient faite ſur leurs terres, & qu'à leur retour, ces Sabins les attendirent ſur le chemin, les devaliſerent & en tuerent pluſieurs. Lavinium & Laurentum eſtoient deux villes fort voiſines, entre Oſtie & Antium.

tes les affaires, il n'avoit paru qu'un ſeul & meſme eſprit. Les amis de ceux qui avoient eſté tués, voyant qu'ils ne pouvoient avoir juſtice à cauſe de Tatius, l'eſpierent ſi bien, qu'un jour qu'il faiſoit un ſacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium, ils ſe jetterent ſur luy & le tuerent, & bien loin de faire aucun mal à Romulus, ils le reconduiſirent en le comblant de benedictions & de loüanges. Romulus emporta le corps de Tatius, & l'enterra fort honorablement ſur le mont Aventin, prés du lieu appellé *Armiluſtrium*; mais il ne penſa nullement à venger ſa mort. Quelques Hiſtoriens eſcrivent meſme que les Laurentins, craignant ſon reſſentiment, luy livrerent ces meurtriers, & qu'il les renvoya en diſant, qu'ils avoient juſtement puni le meurtre par le meurtre; ce qui fit penſer & dire qu'il n'eſtoit pas faſché d'eſtre delivré d'un Collegue. Les Sabins n'en teſmoignerent pourtant rien, & ne firent aucune demarche qui tendiſt à la revolte; au

Prés de Laurentum entre Oſtie & Antium.

Tatius tué par les Laurentins.

Parce qu'on y purifioit l'armée le 19. d'Octobre.

Action injuſte de Romulus.

Qu'un jour qu'il faiſoit un ſacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium.] C'eſtoit un ſacrifice que les Rois de Rome eſtoient obligez d'aller faire tous les ans à Lavinium, aux Dieux de la patrie pour le ſalut de leur ville. Licinius eſcrit que Tatius n'y alla ni avec Romulus, ni pour faire ce ſacrifice, mais qu'il y alla ſeul pour porter les habitants à pardonner aux coupables.

Sur le mont Aventin prés du lieu appellé Armiluſtrium.] Ce lieu fut appellé *Armiluſtrium*, parce qu'on y purifioit les troupes qui s'y aſſembloient en armes, le 19. d'Octobre. La feſte, le ſacrifice & le lieu s'appelloient *Armiluſtrium*.

Ce qui fit penſer & dire qu'il n'eſtoit pas faſché d'eſtre delivré d'un collegue.] Et on le penſa avec raiſon. Car Romulus fit fort mal de renvoyer ces meurtriers de Tatius; il devoit les faire punir.

Digitized by Google

contraire les uns par l'amour qu'ils avoient pour Romulus, les autres pour la crainte de ſa puiſſance, & le reſte, parce qu'ils l'adoroient comme un Dieu, continuerent tous dans la ſoumiſſion & dans l'obéïſſance avec une profonde veneration. La pluſpart des eſtrangers ne le reveroient pas moins que ſes ſujets. Les anciens Latins firent amitié & alliance avec luy par des Ambaſſadeurs qu'ils luy envoyerent. Il prit Fidenes, qui eſt une ville fort voiſine de Rome. Les uns diſent qu'il l'a ſurprit en envoyant d'abord quelque cavallerie qui s'empara des portes, & qu'il ſurvint enſuite tout d'un coup avec le gros de ſes troupes. Les autres eſcrivent que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome juſqu'à ſes fauxbourgs, & que comme ils emmenoient leur butin, Romulus, qui leur avoit dreſſé une embuſcade, tomba ſur eux, les deffit, & prit leur ville, qu'il ne voulut ni raſer ni deſtruire, mais qu'il fit colonie des Romains, en y envoyant deux mille cinq cents habitants le treiziéme d'Avril.

Le jour des Ides d'Avril.

Quelque temps aprés il s'eleva une ſi cruelle peſte dans Rome, que les hommes mouroient ſubitement ſans avoir eſté malades, & que les arbres ne pouvoient parvenir à porter leur fruit, ni les beſtes à faire leurs petits. De plus, il tomba

Fleaux dont Rome fut affligée.

Les autres eſcrivent que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome.] C'eſt ainſi que l'eſcrit Tite-Live.

Denys d'Halicarnaſſe dit qu'ils pillerent un convoi, que les Romains faiſoient venir de Cruſtumerium.

Ils prenoient pour du sang une pluye composée d'exhalaisons rouſſes.

sur la ville une pluye de sang, de maniere que les calamitez publiques furent d'abord aggravées par une furieuse superstition, qui s'empara de tous les esprits, & qui se fortifia encore quand on vit que les mesmes fleaux tomboient sur la Ville de Laurentum; car on ne douta plus que la vengeance divine ne poursuivist ces deux villes pour le meurtre de Tatius, & pour celuy des Ambassadeurs. En effet dés le moment que des deux costez on eut livré & puni les auteurs de ces meurtres, ces fleaux cesserent visiblement, & en mesme temps dans ces deux villes, que Romulus purifia ensuite par des sacrifices d'expiation, qui durent encore aujourd'huy, & qui se font, dit-on, à la porte Ferentine.

La cause de ces fleaux, & leur cessation.

La mesme que la porte Latine. On l'appelloit Ferentine, *parce qu'on sortoit par la pour aller à Ferentum.*

Avant que la peste eust cessé, ceux de la ville de Camerium allerent attaquer les Romains, & fourragerent leur pays, dans l'esperance que le mal, qu'ils souffroient, les mettroit hors d'estat de se defendre; mais Romulus sortit contre eux, les battit, leur tua six mille hommes sur la place, prit leur ville, transporta à Rome la moitié de ceux qui estoient eschapez du combat, & adjousta à l'autre moitié deux fois autant de citoyens Romains, qu'il establit dans la ville le premier d'Aoust, tant le nombre de ses citoyens s'estoit augmenté en seize ans qu'il y avoit que

Camerium. Ville du Latium prés de Rome.

Romulus bat ceux de Camerium.

Jour des Calendes d'Aoust.

Ceux de Camerium allerent attaquer les Romains.] Ils égorgerent ou chasserent la garnison, que Romulus avoit envoyée dans leur ville, qu'il avoit deja fait colonie des Romains.

Digitized by Google

Rome eſtoit baſtie. Parmy les deſpoüilles, qu'il emporta de Camerium, il y eut un char de cuivre à quatre chevaux, qu'il conſacra dans le temple de Vulcain, aprés y avoir adjouſté ſa ſtatuë, que la victoire couronnoit.

Statue de Romulus couronnée par la victoire.

Sa puiſſance eſtant ainſi affermie, les plus foibles de ſes voiſins plioient ſous luy, & ſe contentoient de vivre en repos & en ſeureté, & les plus puiſſants, reveillez par la crainte & par l'envie, voyoient bien que Romulus n'eſtoit pas un homme à meſpriſer, & qu'il falloit à quelque prix que ce fuſt empeſcher ſon accroiſſement, & luy oppoſer de fortes barrieres. Les Veiens, qui poſſedoient un grand pays & qui habitoient une bonne & forte ville, furent les premiers des Toſcans qui commencerent la guerre, en redemandant Fidenes comme une ville qui leur appartenoit; en quoy ils faiſoient une choſe, non-ſeulement injuſte, mais ridicule; car aprés avoir abandonné ſes habitants aux armes Romaines, & les avoir laiſſé perir ſans leur donner le moindre ſecours, ils s'aviſoient de redeman-

Habitants de la ville de Veies capitale de la Toſcane.

Guerre des Veiens contre Rome.

Aprés y avoir adjouſté ſa ſtatuë que la Victoire couronnoit.] Denys d'Halicarnaſſe dit qu'il y adjouſta ſa ſtatuë, & une inſcription Grecque, où eſtoient contenuës toutes ſes actions; mais il ne dit rien de la Victoire. Et je doute encore plus de l'inſcription; car, comme je l'ay deja dit, on ne commença à mettre des inſcriptions aux ſtatuës, que long-temps aprés Romulus; on ne marqua meſme d'abord que le nom, ou la dignité de ceux à qui on les elevoit, & je ne croy pas que pendant plus de ſix cents ans, on ait vû à Rome aucune ſtatuë avec de ces longues & faſtueuſes inſcriptions, que la vanité inventa depuis.

Digitized by Google

der ſes terres & ſes maiſons quand elles appartenoient a un autre maiſtre. Romulus les ayant donc renvoyez avec une reſponſe pleine de meſpris & de mocquerie, ils partagerent leurs troupes en deux corps; avec l'un ils allerent attaquer l'armée de Fidenes, & avec l'autre ils marcherent contre les troupes que conduiſoit Romulus. Ceux qui donnerent du coſté de Fidenes, eurent l'avantage, & tuerent deux mille Romains; mais ceux qui combattirent contre Romulus furent deffaits & perdirent plus de huit mille hommes. Quelques jours aprés il y eut encore prés de Fidenes un autre combat où Romulus merita tout l'honneur de la victoire; car tout le monde convient qu'il joignit en cette occaſion la ruſe au courage, & qu'il fit paroiſtre une force de corps & une viſteſſe au deſſus de l'humanité. Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes, qui moururent ſur la place, Romulus en tua plus de la moitié de ſa main, eſt non-ſeulement fabuleux, mais entierement incroyable; car meſme on accuſe les Meſſeniens d'avoir outré le menſonge & la va-

Veiens deffaits par Romulus.

Autre victoire de Romulus, qui ne fut duë qu'a ſa prudence & à ſon courage.

Peuples de Meſſenie, au bas du Peloponeſe.

Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent ſur la place, Romulus en tua plus de la moitié de ſa main.] Les Hiſtoriens, dont parle Plutarque, avoient pris au pied de la lettre ce qu'on chantoit dans le chant de triomphe, où l'on n'eſpargnoit pas l'hyperbole. C'eſt comme les femmes d'Iſraël, qui ſortirent au devant de David, lorſqu'il revenoit de la deffaite des Philiſtins, & qui chantoient: *Saul a tué mille hommes, & David en a tué dix mille.*

Car meſme on accuſe les Meſſeniens d'avoir outré le menſonge & la vanité, quand ils ont dit d'A-

nité,

nité, quand ils ont dit d'Ariſtomene, qu'il fit trois fois le ſacrifice de cent victimes, pour autant de Lacedemoniens qu'il avoit tuez dans trois combats.

L'armée des Veiens ayant eſté miſe en deroute, Romulus ne s'amuſa pas à pourſuivre les fuyards, il marcha droit à leur ville. Les habitants, qui venoient de recevoir un ſi grand eſchec, n'attendirent pas qu'il en formaſt le ſiege, ils ſortirent au devant de luy avec toutes ſortes de ſoumiſſions & de prieres, & en obtinrent une treve de cent ans, en abandonnant cette partie de leur territoire, qu'ils appellent *Septempagium*, en cedant les ſalines, qui ſont à l'embouchure du Tibre, & en donnant pour oſtages cinquante de leurs principaux citoyens.

Le canton des ſept bourgs depuis Veies juſqu'au Tibre.

Triomphe de Romulus le jour des Ides d'Octobre.

Romulus triompha enſuite le quinziéme d'Octobre, menant un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels eſtoit le General meſme des Veiens, homme desja vieux & qui s'eſtoit acquité de ſa charge avec moins de ſageſſe & d'experience que ſon âge ne promettoit. De-là vient qu'encore aujourd'huy ceux qui font les ſacrifices de victoire, conduiſent au Capitole par la grande place un vieillard veſtu d'une robe

Couſtume des Romains dans les ſacrifices de victoire.

riſtomene, &c.] Pauſanias eſcrit qu'Ariſtomene, Capitaine des Meſſeniens contre les Spartiates, offrit trois fois à Jupiter ſurnommé *Ithomates*, le ſacrifice de cent victimes pour autant d'ennemis qu'il avoit tués de ſa main en trois differents combats, & il marque les trois combats & les lieux où ils furent donnez. Ces guerres de Meſſene arriverent du temps de Tullus Hoſtilius.

de pourpre, & qui porte au col l'ornement d'or appellé *Bulla*, que l'on donne aux enfants de bonne maiſon, & un heraut crie à haute voix, *Sardiens à vendre*; car on prétend que les Toſcans deſcendent d'une colonie de Sardis, & Veies eſt une ville de Toſcane.

Toſcans colonie de Sardis capitale de la Lydie dans l'Aſie Mineure.

Ce fut la derniere guerre qu'eut Romulus, aprés laquelle il ne put éviter ce qui arrive preſque à tous ceux que la Fortune, par des faveurs extraordinaires, a élevez à une fort grande puiſſance. Corrompu par ſes proſperitez & enflé d'orgueüil, de Prince doux & ſociable qu'il eſtoit auparavant, il degenera en Monarque faſcheux & ſuperbe, & commença à bleſſer les yeux de ſes Citoyens par ſon port & par ſes habits; car ſur une veſte de pourpre il portoit la robe bordée, ne ſe laiſſoit voir qu'aſſis dans un ſiege à doſſier renverſé, eſtoit tousjours environné de cette compagnie de jeunes gens, qu'on appelloit *Celeres*, à cauſe de la viſteſſe avec laquelle

Princes corrompus d'ordinaire par les grandes proſperitez.

La robe appellée Trabea, qui eſtoit une eſpece de manteau Royal de pourpre bordé de bandes d'autre pourpre, ſouvent brochée d'or.

Sardiens à vendre.] Plutarque dans ſes Queſtions Romaines, rapporte encore à la meſme occaſion l'origine de cette couſtume; mais il ſe trompe, les Toſcans ne deſcendoient nullement des Lydiens, comme nous l'avons dit ailleurs. Sinnius Capito a ſuivi de meilleurs memoires, quand il a eſcrit que cette couſtume commença aprés que le Conſul Tiberius Sempronius Gracchus eut pris la Sardaigne; car il emmena un ſi grand nombre d'eſclaves, que pendant long-temps on ne vit que Sardiens à vendre dans tous les marchez, & c'eſt ce qui donna lieu au proverbe, *Sardi venales, alius alio nequior: Sardiens à vendre, tous plus meſchants l'un que l'autre.* Proverbe que l'on appliqua enſuite à tous les priſonniers que l'on menoit en triomphe.

Eſtoit tousjours environné de ces jeunes gens, qu'on appelloit Celeres.] Il avoit crée trois compagnies de trois cents des plus vail-

ils executoient ſes ordres, & quand il marchoit en public, il eſtoit precedé par des Huiſſiers, qui portoient des baguettes dont ils eſcartoient la foule, & qui avoient pour ceintures des courroyes dont ils lioient tous ceux qu'il ordonnoit. Et de-là ces Huiſſiers eſtoient appellez *Licteurs*, du mot *ligare*, dont les Latins ſe ſervoient anciennement pour dire *lier*, ce qu'ils diſent preſentement *alligare*. Mais je crois pluſtoſt qu'on a adjouſté un C à l'ancien mot, qui eſtoit *Liteurs*, & que ces Huiſſiers eſtoient ainſi appellez, comme Miniſtres publics, du mot *Leitos*, dont les Grecs ſe ſervent encore pour dire le peuple, reſervant le mot *Laos* pour dire la populace.

Plutarque ſe trompe.

Cependant Romulus, aprés la mort de ſon ayeul Numitor, au lieu de ſe mettre en poſſeſſion du Royaume d'Albe, qui luy appartenoit legitimement, en laiſſa l'adminiſtration aux Albains, pour regagner en quelque façon les bonnes graces du peuple; & tous les ans il créoit à Rome un Magiſtrat, qui rendoit la juſtice aux Sabins; mais par un ſi dangereux exemple, il enſeigna aux Nobles de Rome à vivre ſans Roy,

Faute conſiderable de Romulus.

lants hommes, qui eſtoient ſes gardes, & qui combattoient toujours autour de luy à pied & à cheval, comme les gardes des Rois de Lacedemone.

Mais par un ſi dangereux exemple, il enſeigna aux Nobles de Rome à vivre ſans Roy.] C'eſt-à-dire, que à l'exemple des Albains, & dans Rome meſme celuy des Sabins, qui n'obeiſſoient qu'à un Magiſtrat, qui changeoit toutes les années, firent ouvrir les yeux aux Romains, & que cela joint à tous leurs meſcontentements, les determina à ſe deffaire de leur Prince. Les Albains eſtoient alors les ſeuls peuples qui n'euſſent

& à former un Eſtat libre & independant, en commandant chacun à leur tour. Car ſous luy les Patriciens n'avoient aucune part aux affaires; honorez ſeulement d'un vain titre, ils n'eſtoient appellez au Conſeil que par couſtume & par bienſeance, & nullement pour y donner leur avis; leur ſeule fonction eſtoit de recevoir reſpectueuſement les ordres du Roy, & le ſeul avantage qu'ils avoient ſur le peuple, c'eſtoit d'eſtre inſtruits les premiers de ce qui ſe paſſoit. Encore tout cela leur paroiſſoit-il ſupportable; mais quand de ſa propre autorité Romulus vint à partager à ſes ſoldats les terres conquiſes, & à rendre aux Veiens leurs oſtages, ſans ſe mettre en peine de ce qu'ils en penſoient, alors ils trouverent qu'il faiſoit au Senat une injure trop viſible. Et comme il diſparut quelques jours aprés, les Senateurs furent ſoupçonnez d'avoir eu beaucoup de part à ſa mort, qui arriva le ſeptiéme de Juillet, appellé *Quintilis*, & ſur laquelle on ne ſçait rien de certain que le temps; car à pareil jour on fait encore aujourd'huy beaucoup de choſes qui repreſentent cet accident;

Patriciens comment traittez par Romulus.

Le jour des Nones de Juillet.

On ne ſçait rien de certain ſur la mort de Romulus que le temps.

point de Roy, exemple dangereux pour une Monarchie qui ne fait que de naiſtre. Mais c'eſtoit bien pis de voir dans Rome meſme toute une nation obéir à un Magiſtrat particulier, independamment des ordres du Prince.

Et à rendre aux Veiens leurs oſtages.] Denys d'Halicarnaſſe adjouſte qu'il ſe rendit auſſi inſupportable par ſa crauté, ayant condamné pluſieurs Romains conſiderables à eſtre precipitez du roc Tarpeien.

Car à pareil jour on fait encore aujourd'huy beaucoup de choſes qui repreſentent cet accident.] Le Calendrier Romain marque ce

& il ne faut pas s'eſtonner de cette incertitude, puiſque meſme Scipion l'Affricain ayant eſté trouvé mort dans ſa maiſon aprés ſouper, on ne put en aucune maniere deſcouvrir comment cela s'eſtoit fait. Les uns aſſeurerent qu'eſtant naturellement fort infirme, la nature avoit défailli en luy tout d'un coup; Les autres, que de deſſein formé, il s'eſtoit empoiſonné luy-meſme; & les autres enfin, que ſes ennemis eſtoient entrez la nuit chez luy & l'avoient eſtouffé; cependant ſon corps fut expoſé à la veuë de tout le monde, & chacun eut la liberté de chercher ſur luy les marques & les veſtiges de ſa mort; au lieu qu'il ne reſta pas la moindre partie du corps de Romulus, ni le plus petit morceau de ſes habits; de ſorte que l'on conjectura que pendant qu'il tenoit le conſeil dans le temple de Vulcain, les Senateurs s'eſtoient jettez ſur luy, l'avoient dechiré & en avoient em-

Scipion fils de Paul Emile & adopté par le grand Scipion l'Affriquain.

Où le Senat avoit accouſtumé de s'aſſembler, ce temple eſtoit prés de la grande place.

jour-là, *Populifugium, la fuite du peuple, Nonæ Caprotinæ, les Nones Caprotines, & feſtum ancillarum, la feſte des ſervantes.* Trois choſes qui avoient du raport à cet accident, comme on le verra dans la ſuite.

Les autres, que de deſſein formé, il s'eſtoit empoiſonné luy-meſme.] Sa femme Sempronia fut ſoupçonnée de luy avoir donné ce poiſon, parce qu'elle eſtoit ſœur des Graques, aux entrepriſes deſquels il s'eſtoit tousjours oppoſé. On ne fit aucune recherche de ſa mort, ſur quoy Valere Maxime dit fort bien: *Raptorem ſpiritûs domi invenit, mortis puniторem in foro non reperit; il trouva un meurtrier dans ſa maiſon, & ne trouva pas un vengeur dans Rome.*

Et chacun eut la liberté de chercher ſur luy.] Victor dit pourtant qu'il fut emporté la teſte envelopée d'un linge, afinque les marques de ſa mort ne paruſſent pas: *obvoluto capite elatus eſt, ne livor appareret.*

porté chacun leur piece cachée dans leur ſein.

Il eſt vray que d'autres penſent que cela n'arriva, ni dans le temple de Vulcain, ni en prepreſence des Senateurs ſeuls; mais que Romulus eſtant à une aſſemblée du peuple hors de la ville, prés du marais appellé *le marais de la chevre*, tout d'un coup il ſe fit des changements incroyables dans l'air & il ſurvint un orage ſi horrible qu'on ne le ſçauroit deſcrire. Le ſoleil perdit entierement ſa lumiere, & le jour fut changé en une nuit effroyable & obſcure, où l'on entendit de tous coſtez ſans relaſche des tonnerres eſpouvantables & des tourbillons de vents impetueux. Pendant ce temps-là le peuple eſtonné prit la fuite & ſe diſperſa de tous coſtez; mais les Senateurs ſe ſerrerent. L'orage ceſſé, & le ſoleil commençant à diſſiper les tenebres, le peuple revint dans le meſme lieu, & comme il cherchoit & redemandoit ſon Roy, qu'il ne voyoit plus paroiſtre, les Senateurs luy

Le Soleil perdit entierement ſa lumiere.] Les anciens ont eſcrit que Romulus, aprés avoir regné 37. ans, eſtoit mort pendant une grande éclipſe de ſoleil. Ciceron dans les fragments du VI. liv. de la Repub. *Namque ut olim deficere ſol hominibus extinguique viſus eſt, cum Romuli animus hæc ipſa in templa penetravit.* En effect par les tables aſtronomiques, on voit que ſur la fin de la premiere année de la XVI. Olymp. il y eut une éclipſe de ſoleil le 26. de May, qui alors, à cauſe de l'irregularité du Calendrier, pouvoit fort bien ſe rencontrer dans le mois de Juillet; mais comment accorder cela avec l'anniverſaire, que les Romains celebroient tous les ans pour Romulus, à la feſte des Quirinales, vers la mi Fevrier? Il y a bien de l'apparence que les Romains n'eſtoient pas mieux inſtruits du temps de la mort de Romulus, que de celuy de la fondation de Rome.

Digitized by Google

defendirent d'en faire une plus longue recherche, & luy ordonnerent de l'honorer & de le reverer comme celuy qui avoit eſté enlevé au ciel, & qui, au lieu d'un Prince doux & favorable, leur ſeroit deſormais un Dieu propice qui exauceroit tous leurs vœux. Les plus ſimples, ravis de cette bonne nouvelle & pleins d'eſperance, ſe retirerent en adorant dans leur cœur ce nouveau Dieu; mais les autres, approfondiſſant davantage ce myſtere avec un eſprit d'animoſité & de vengeance, troubloient extremement les Senateurs, car il les accuſoient d'eſtre les ſeuls meurtriers du Roy, & de n'amuſer ainſi le peuple par des contes ridicules, que pour cacher leur crime.

Ils diſoient que c'eſtoit le Dieu Mars ſon pere qui l'avoit enlevé.

Ce deſordre alloit aboutir à une guerre civile, lorſqu'un des plus Nobles Patriciens, & connu pour un des plus gens de bien de toute la ville, Julius Proculus, qui eſtoit venu d'Albe à Rome avec Romulus, & qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince, ſe preſenta dans la grande place, & jura devant tout le monde ſur ce qu'il y avoit de plus ſacré, que comme il revenoit, Romulus s'eſtoit apparu

Il deſcendoit d'Aſcanius.

Cet homme de bien croyoit qu'il eſtoit permis de jurer à faux pour ſauver l'Eſtat.

Les plus ſimples, ravis de cette bonne nouvelle.] Cela peint bien le peuple. Dans un moment il adorera comme un Dieu celuy qu'il n'aura pû ſouffrir pour maiſtre, ni meſme pour voiſin.

Et qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince.] Tout cela eſtoit neceſſaire, afin qu'on adjouſtaſt foy à ſa depoſition. Sa probité rendoit croyable ſon teſmoignage, & l'amitié que Romulus avoit pour luy, faiſoit croire qu'il s'eſtoit pluſtoſt apparu à luy, qu'à tout autre.

Digitized by Google

à luy beaucoup plus grand que de couſtume, & couvert d'armes plus eſclatantes que le feu; Que luy tout eſtonné, luy avoit dit, *Ah? Seigneur, que vous avons-nous fait, & pourquoy nous avez-vous quittez ſi malheureuſement, en nous expoſant au plus cruel de tous les reproches, & en plongeant toute voſtre ville orpheline dans le plus grand deüil où elle puiſſe jamais ſe trouver?* & que Romulus avoit bien daigné luy reſpondre : *Proculus, telle a eſté la volonté des Dieux, qu'aprés avoir eſté auſſi long-temps avec les hommes, & avoir baſti une ville, qui doit eſtre la maiſtreſſe de l'Univers & la plus glorieuſe Cité du monde, je retournaſſe ainſi au ciel, d'où jeſtois deſcendu; mais prens courage, & ne manque pas de dire aux Romains, qu'en s'exerçant aux grands travaux, & en ſe muniſſant de temperance & de ſageſſe, ils s'eleveront au plus haut degré de puiſſance où les hommes puiſſent parvenir. Pour moy, ſous le nom de Quirinus, je ſeray deſormais voſtre Protecteur & voſtre Dieu tutelaire.*

Les grands travaux, la temperance & la ſageſſe neceſſaires pour s'élever à une grande puiſſance.

Ce teſmoignage parut digne de foy, tant à cauſe des mœurs de celuy qui le rendoit, que de ſon ſerment; & ce qui aida encore beaucoup à le faire recevoir, c'eſt que, comme par une inſpiration divine, tout le monde fut ſaiſi en meſme temps d'un tel enthouſiaſme, que per-

Je retournaſſe ainſi au ciel, d'où j'eſtois deſcendu.] Il faut raporter ici les deux mots ἐκεῖσε ὅθεν, qui ont eſté fort mal placez, une ligne plus haut par la negligence des Copiſtes. Un manuſcrit a fort bien corrigé cette faute, & je l'ay ſuivi. Ces tranſpoſitions ſont aſſez frequentes dans les anciens.

C'eſt que, comme par une inſpiration divine, tout le monde fut ſaiſi en meſme temps d'un tel enſonne

ſonne ne chercha à contredire, & que chacun, oubliant ſes premiers ſoupçons, ſe mit à adorer Quirinus & à l'invoquer. Mais tout cela reſſemble aſſez à ce que les Grecs content d'un Ariſteas Proconneſien, & d'un Cleomede Aſtypaleen; car ils diſent que cet Ariſteas eſtant mort dans une boutique de Foulon, ſes amis, qui allerent pour emporter ſon corps, ne le trouverent plus, & que des gens, qui revenoient de quelque voyage, aſſeurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.

De l'Iſle de Proconneſe dans la Propontide.

De l'Iſle Aſtypale, au deſſus de Crete.

Hiſtoire d'Ariſteas.

Pour ce qui eſt de Cleomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuſe

Force prodigieuſe de Cleomede.

thouſiaſme.] Combien d'exemples de ces ſots enthouſiaſme n'a-t-on pas vûs dans beaucoup d'aſſemblées du peuple? mais ce qui n'arrive pas touſjours, c'eſt qu'en cette occaſion les Romains tirerent du menſonge la meſme utilité qu'ils auroient tirée de la verité; car qu'auroit pû faire davantage Romulus Dieu, que de ſauver l'Eſtat, & de faire ſucceder la paix & l'union, à une ſi grande diviſion & à un ſi affreux deſordre?

Et d'un Ariſteas Proconneſien.] Cet Ariſteas de l'Iſle de Proconneſe dans la Propontide, eſtoit Hiſtorien & Poëte, & grand Charlatan. Il avoit compoſé en vers hexametres l'hiſtoire des Arimaſpes ou Scythes, s'il eſt vray que cet ouvrage n'ait pas eſté ſuppoſé, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a crû. Il diſoit que ſon ame ſortoit de ſon corps quand il vouloit, & qu'elle retournoit enſuite. Il vivoit du temps de Creſus. Herodote conte cette hiſtoire au long dans ſon IV. Liv.

Et que des gens qui revenoient de quelque voyage, aſſeurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.] Il vint un homme d'Artacia, prés de Cyzique, qui dit qu'il avoit vû Ariſteas qui tenoit le chemin de Cyzique, & qu'il avoit parlé à luy. Plutarque s'eſt trompé, & il a confondu cette hiſtoire avec une autre avanture du même Ariſteas à Metapont, qu'Herodote raconte immediatement aprés la premiere.

Pour ce qui eſt de Cleomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuſe, & d'une grandeur demeſurée; mais d'ailleurs furieux & inſenſé.] Pauſanias raconte

& d'une grandeur demeſurée, mais d'ailleurs furieux & inſenſé; aprés avoir fait pluſieurs violences, il entra un jour dans une eſcole pleine de petits enfants, & d'un coup de poing qu'il donna à une colomne, qui ſouſtenoit le comble, il la partagea par le milieu, de maniere que le toict tomba ſur ces enfants & les eſcraſa; ſe voyant pourſuivi, il ſe jetta dans un grand coffre qu'il ferma ſur luy, & en tint ſi bien le couvercle, que pluſieurs perſonnes, ayant joint leurs forces pour l'ouvrir, ne peurent jamais le faire. Enfin ils prirent le parti de le rompre; mais quand ils l'eurent mis en pieces, ils ne trouverent leur homme ni vivant, ni mort, dont ils furent ſi ſurpris, qu'ils envoyerent ſur l'heure meſme conſulter l'oracle de Delphes; la Preſtreſſe leur fit cette reſponſe, *Cleomæde eſt le dernier de tous les heros.* On dit auſſi que le corps d'Alcmene diſparut au milieu de ſa pompe funebre, & qu'à ſa place on ne trouva qu'une pierre dans ſon lit. On debite encore pluſieurs autres fables contre toute ſorte d'apparence de verité, en aſſo-

Qui eſtoit dans le temple de Minerve où il ſe refugia.

Conte d'Alcmene.

au long cette hiſtoire dans le ſecond Livre. Il dit que l'Olympiade 72. ce Cleomede luttant contre un homme d'Epidaure, appellé Iccus, le tua; les Juges ayant trouvé l'action fort mauvaiſe, luy refuſerent le prix, & Cleomede outré de douleur, ſe retira chez luy & perdit l'eſprit.

Cleomede eſt le dernier de tous les Heros.] Plutarque ne rapporte que le premier vers de la reſponſe, la Preſtreſſe adjouſtoit: *Honorez-le, par vos ſacrifices, comme n'eſtant plus mortel.* Voilà un plaiſant Heros, qu'un fou qui ſait perir un grand nombre d'enfants.

On dit auſſi que le corps d'Alcmene diſparut au milieu de ſa pompe funebre.] Les Thebains diſoient qu'Alcmene n'avoit point eu de tombeau, parce qu'elle

Digitized by Google

ciant mal-à-propos au privilege des Dieux immortels ce qui eſt mortel de ſa nature. Veritablement il y a de l'impieté & de la baſſeſſe à nier la divinité de la vertu; mais de vouloir meſler la terre avec le ciel, voilà ce qui eſt extravagant & ridicule.

Erreur de Plutarque.

Laiſſant donc tous ces contes vains, arreſtons-nous à cette verité conſtante, qu'aprés que le corps, comme dit Pindare, *a eſté la proye de la mort, l'ame triomphe d'elle, & demeure ſeule image vivante de l'éternité.* Comme elle eſt la ſeule qui vient des Dieux, elle eſt auſſi la ſeule qui y retourne, non pas avec le corps, mais après qu'elle en eſt ſeparée, qu'elle eſt devenuë ſimple & pure, & qu'elle ne tient plus rien de la chair; car l'ame ſeche, comme dit Heraclite, eſt la plus excellente, elle ſe deſtache du corps, comme un eſclair s'eſlance de la nuë; au lieu que celle qui eſt meſlée & deſtrempée avec le corps, & qui n'eſt, pour ainſi dire, que de chair, reſſemble proprement à une vapeur eſpaiſſe & peſante, qui ne s'enflamme que tres difficilement

Plutarque appelle l'immortalité de l'ame une verité conſtante.

Philoſophe d'Ephoſe qui vivoit peu de temps aprés Pythagore.

avoit eſté changée en pierre. *Pauſan.*

Mais de vouloir meſler le ciel avec la terre, voilà ce qui eſt extravagant & ridicule.] Plutarque veut combattre par-là cette opinion, que les hommes puiſſent eſtre dans le ciel en corps & en ame; mais ſon raiſonnement n'en deſtruit pas la verité, qui eſt trop ſublime, pour avoir eſté conceuë par des Payens aveugles.

Arreſtons nous à cette verité conſtante.] Au lieu de ἰχμάδας ἀσωμάτους, Henry Eſtienne a lû ἰχμάδας ἀσωμάτας, mais il n'eſt pas neceſſaire de rien changer, ἰχμάδης ἀσωμάτους, *y ayant une ſeureté entiere.*

Car l'ame ſeche, comme dit Heraclite.] Cette ame ſeche eſt fort bien imaginée par un Philoſophe,

& ne s'eleve qu'avec peine. Il n'eſt donc nullement neceſſaire de forcer la nature, en plaçant dans le ciel les corps des gens de bien avec leurs ames; il ſuffit d'eſtre fortement perſuadé que par la vertu leurs ames deviennent de leur nature & par l'ordre des Dieux, d'hommes, heros, de heros, genies, & ſi elles ont paſſé toute leur vie, comme les jours des ſaintes ceremonies & des purifications, dans la pureté & dans l'innocence, ſans avoir commis aucune œuvre mortelle, ni flechi ſous le joug des paſſions, de genies elles deviennent de veritables Dieux, & reçoivent la plus grande & la plus heureuſe de toutes les recompenſes, non pas par un Arreſt public d'une ville, mais réellement & par des raiſons qui ſe tirent de la Divinité meſme.

Les hommes doivent vivre toute leur vie comme ils vivent pendant les jours les plus ſaints.

Car toute une ville peut ſe tromper.

Pour ce qui eſt du ſurnom de Quirinus,

qui mettoit le feu pour premier principe de toutes choſes.

Deviennent de leur nature & par l'ordre des Dieux, d'hommes, heros, de heros, genies, & ſi, &c. de genies, elles deviennent de veritables Dieux.] Heſiode a diſtingué le premier ces quatre natures, les hommes, les heros, les genies, les Dieux; & ſur cela les Philoſophes ont imaginé cette gradation, & ſi on l'oſe dire, cet affinage des ames. Aprés la mort elles deviennent heros, de heros, aprés certaines revolutions, elles deviennent demons ou genies, & ſi elles ont veſcu trés-ſaintement pendant qu'elles ont habité le corps, de genies, elles deviennent de veritables Dieux, aprés qu'elles ont achevé de ſe purifier par la vertu; & juſqu'à ce qu'elles ſoient parvenuës à cette derniere perfection, elles peuvent retomber dans leurs premieres tenebres.

Et par des raiſons qui ſe tirent de la Divinité meſme.] Voilà une grande verité; car l'immortalité des Bienheureux eſt une ſuite neceſſaire de la bonté & de la juſtice de Dieu. Plutarque n'a pas connu toute la beauté & toute l'eſtenduë de ce principe.

Digitized by Google

qu'on donne à Romulus, les uns disent que c'est la mesme chose que Mars; les autres assurent qu'il vient de la mesme origine que celuy de *Quirites*, qui fut donné à ses citoyens; & les autres enfin pretendent que les Anciens appelloient le fer d'une pique, ou la pique mesme, *Quiris*; que la petite image de Junon, qu'on portoit au bout d'une pique, estoit appellée l'image de *Junon Quiritide*; qu'on donnoit aussi le nom de *Mars* à la pique, qui estoit consacrée dans le Palais de Numa; que ceux qui-avoient le mieux fait dans les combats, estoient honorez d'une pique; & que pour toutes ces raisons Romulus fut surnommé *Quirinus*, c'est-à-dire le Dieu des armes & des combats. On luy consacra un Temple sur le mont, qui de son nom fut appellé Quirinal.

Dans le Palais appellé Regia.

Le jour qu'il disparut se nomme *la fuite du peuple & les Nones Caprotines*, à cause du sacrifice qu'on y fait hors de la ville prés du marais de la chevre. En allant à ce sacrifice, ils prononcent avec de grands cris plusieurs de leurs noms propres, comme Marcellus, Caïus, &c. pour mieux imiter la fuite de ce jour-là, & la maniere dont ils s'appelloient les uns les autres dans le trouble & dans la frayeur. D'autres pretendent que ce n'est nullement l'imitation d'une

Ou la pique mesme Quiris.] J'ay corrigé une faute qui est dans le texte, au lieu de κυεῖτες, j'ay lû κῦρις.

Comme Marcellus & Caïus.] Dans un manuscrit il y a *Marcius* au lieu de *Marcellus*. Et c'est ainsi que Plutarque avoit escrit.

fuite, & que tout cela ſe pratique en memoire d'une grande haſte & d'une diligence extraordinaire, dont ils rendent une telle raiſon : Aprés que les Gaulois, qui avoient pris Rome, eurent eſté chaſſez par Camillus, la ville ſe trouva ſi eſpuiſée & ſi foible, qu'elle ne pouvoit ſe remettre. La pluſpart des peuples Latins, profitant de cette occaſion, ſe liguerent enſemble, & avec une puiſſante armée, commandée par Lucius Poſthumius, ils allerent planter leur camp prés de Rome. D'abord ils envoyerent un heraut aux Romains pour leur dire que les Latins venoient à deſſein de renouveller par de nouveaux mariages l'ancienne alliance qui eſtoit entre eux, & qui s'en alloit preſque eſteinte ; que s'ils vouloient donc leur envoyer leurs filles & leurs jeunes femmes veuves, ils auroient la paix, comme ils l'avoient euë par meſme moyen avec les Sabins. Les Romains, eſtonnez de ce diſcours, ne ſçavoient à quoy ſe reſoudre. D'un coſté ils craignoient la guerre, s'ils refuſoient ce parti ; & de l'autre ils voyoient bien que de livrer leurs filles & leurs femmes, ce n'eſtoit rien moins que recevoir le joug, & ſe rendre eſclaves de ces peuples. Comme ils eſtoient dans cette cruelle incertitude, une eſclave nommée Philotis, ou ſelon d'autres *Tutola*, leur conſeilla d'uſer de ruſe pour eviter egalement la guerre & la honte de donner des oſtages aux Latins. La ruſe eſtoit, Qu'elle meſme & toutes leurs plus belles eſcla-

ves richement parées ſeroient envoyées à leurs ennemis, comme ſi c'eſtoient les femmes & les filles qu'ils demandoient; Que la nuit elle leur éleveroit un flambeau allumé, & que les Romains, le voyant, ſortiroient avec leurs armes, & ſe deffairoient aiſement de leurs ennemis, qu'ils trouveroient plongez dans un profond ſommeil. Cela fut executé comme elle l'avoit dit. Les Latins donnerent dans le piege, & vers le milieu de la nuit Philotis éleva un flambeau ſur un figuier ſauvage, derriere lequel elle eſtendit des couvertures afin que le flambeau fuſt veu de Rome ſans eſtre apperçeu du camp. Les Romains n'eurent pas pluſtoſt veu le ſignal, qu'ils ſortirent en armes avec toute la diligence poſſible, en s'entr'appellant les uns les autres au ſortir des portes, comme c'eſt la couſtume, pour s'exciter. Ayant ſurpris leurs ennemis, ils en firent un grand carnage, & en memoire de cette victoire, ils celebrent, dit-on, cette feſte, & l'on nomme ce jour-là les *Nones Caprotines*, à cauſe de ce figuier ſauvage, que les Romains appellent *Caprificus*. Ce meſme jour on fait un feſtin aux femmes hors de la ville, ſous des ramées faites de branches de figuier, & les eſclaves font une queſte ſous ces ramées en joüant & en badinant. Enſuite elles ſe frappent les unes les autres, & ſe jettent des pierres en memoire du ſecours qu'elles avoient donné aux Romains dans cette occaſion; mais la pluſpart

Digitized by Google

des Hiſtoriens rejettent ce conte. Auſſi cette maniere de s'entr'appeller en plein jour, & cette ſortie qu'on fait vers le marais de la chevre, comme des gens qui vont à un ſacrifice, ſemble s'accorder mieux avec la premiere hiſtoire, à moins que ces deux aventures, ſi eloignées l'une de l'autre, ne ſoient arrivées par hazard le meſme jour. Au reſte quand Romulus ceſſa de vivre, on dit qu'il eſtoit dans la cinquante-quatriéme année de ſon âge, & dans la trente-huitiéme de ſon regne.

Car dans cette feſte il y a des choſes qui conviennent à l'un & à l'autre de ces accidents.

Comme des gens qui vont à un ſacrifice.] Le texte a eſté eſtrangement defiguré ici par la negligence des Copiſtes; car que ſignifie ὡς ἐπὶ Διάλπῳ βαδίζοντας, *comme allant vers la mer*? cela ne peut avoir lieu icy. On lit dans un manuſcrit ἅπερ ἀλαλάζει βαδίζοντας. Mais c'eſt ce que Plutarque ne peut avoir eſcrit, car le genie de la Langue Grecque ne le ſouffre point. On peut preſque aſſeurer qu'il avoit eſcrit ὡς ἐπὶ θυσίαν βαδίζοντας. *Comme allant à un ſacrifice.* Et cela depend de ce qu'il a dit plus haut ἐξιόντι ἐπὶ θυσίᾳ τινὶ &c. *En allant à ce ſacrifice.* C'eſt la leçon qu'Amiot a ſuivie, & il merite d'en eſtre loüé.

Au reſte, quand Romulus ceſſa de vivre, on dit qu'il eſtoit dans la cinquante-quatriéme année de ſon âge, & dans la trente-huitiéme de ſon regne.] Plutarque retranche ici une année de l'âge de Romulus, & en adjouſte une à ſon regne. Selon Denys d'Halicarnaſſe, il mourut la cinquante-cinquiéme année de ſon âge, aprés avoir regné trente-ſept ans.

LA COMPARAISON de Romulus & de Theſée.

VOILA tout ce qui m'a paru de plus digne de memoire dans ce que j'ay trouvé de Theſée & de Romulus. Pour venir preſentement

ment à les comparer, il me ſemble d'abord que Theſée fit de grandes entrepriſes de ſon mouvement & de ſon propre choix, ſans aucune neceſſité qui l'y forçaſt, & au contraire lorſqu'il avoit une entiere liberté de vivre en repos dans Trezene & de joüir tranquillement d'un Royaume conſiderable, que ſon ayeul luy devoit laiſſer; au lieu que Romulus ne ſe porta à faire de grandes actions que pour éviter l'eſclavage & la punition qui le menaçoient, devenu, comme dit Platon, hardi de peur, & forcé par une indiſpenſable neceſſité, qui ne luy laiſſoit le choix que de vaincre, ou de ſouffrir les plus honteux ſupplices.

Premier avantage de Theſée ſur Romulus.

Les grandes actions ſont plus grandes quand elles ſont volontaires que quand elles ſont forcées.

D'ailleurs le chef-d'œuvre de ce dernier, c'eſt d'avoir tué un ſeul Tyran d'Albe; mais Sciron, Sinnis, Procruſte & Damaſtes, le porteur de maſſuë, furent comme les preludes du premier.

Second avantage de Theſée.

De tous les ouvrages de Plutarque, il n'y en a point, à mon avis, qui luy doivent faire tant d'honneur que ces Comparaiſons; car il falloit infiniment plus d'eſprit, pour trouver les rapports & les differences qu'il y a entre ces grands hommes, que pour eſcrire leurs actions. Il peſe icy les vices & les vertus dans une balance ſi juſte, que l'on peut dire que jamais perſonne n'a mieux enſeigné à donner à chaque choſe ſon veritable prix, & il y a un profit infini à faire dans cette lecture.

Il me ſemble d'abord que Theſée fit de grandes entrepriſes de ſon propre mouvement & de ſon propre choix.] De ce coſté-là Theſée a un grand avantage ſur Romulus; car une grande action entrepriſe volontairement, eſt ſans comparaiſon d'un plus grand prix, qu'une autre grande action que l'on execute par neceſſité.

Devenu, comme dit Platon, hardi de peur.] Car la peur produit ſouvent les meſmes effects que le veritable courage, mais le caractere de la veritable force, c'eſt d'avoir pour but l'honneſteté.

Ce ne fut qu'en chemin faiſant & en ſe preparant à de plus grands exploits, qu'il les punit & les oſta du monde, & par leur mort, il delivra la Grece de ces horribles tyrans, avant que la Grece connuſt ſeulement le nom de ſon liberateur.

Troiſiéme avantage de Theſée.

De plus il ne tenoit qu'à Theſée de prendre le chemin de la mer pour éviter les brigands & toute mauvaiſe rencontre; & il ne dependoit nullement de Romulus de n'avoir pas ſur les bras de fort groſſes affaires pendant la vie d'Amulius; & une marque certaine de cela, c'eſt que Theſée alla attaquer les meſchants, ſans avoir receu d'eux aucune injure, & ſeulement pour delivrer les autres de l'oppreſſion; au lieu que Romulus & ſon frere, pendant que le Tyran ne leur fit aucun mal, luy laiſſerent opprimer tous les autres tant qu'il voulut, ſans s'en mettre en peine. Que ſi l'on fait valoir, comme de grandes choſes, que Romulus ait eſté bleſſé dans la bataille contre les Sabins, qu'il ait tué Acron de ſa main, & qu'il ait vaincu grand nombre d'ennemis en pluſieurs rencontres, on

C'eſt que Theſée alla attaquer les meſchants.] Il ſemble que Plutarque a dit tout le contraire dans la vie de Theſée. Mais il faut concilier ces deux endroits, en diſant, qu'icy il parle du deſſein qui porta Theſée à aller chercher les brigands pour s'offrir à leurs inſultes, & pour avoir par-là un juſte pretexte de les punir.

Et ſeulement pour delivrer les autres de l'oppreſſion.] La perfection de la vertu heroïque conſiſte, non à ſe ſauver ſoy-meſme, mais à ſauver les autres, & à les ſauver des maux auſquels on ne puiſſe ſoy-meſme avoir part.

Digitized by Google

n'a qu'à oppoſer à ces faits d'armes le combat contre les Centaures & la guerre des Amazones.

Mais ce que Theſée oſa entreprendre au ſujet du tribut, qu'on payoit au Roy de Crete, quand il s'offrit volontairement pour aller avec les autres jeunes garçons & avec les jeunes filles qu'on y envoyoit, & qu'il voulut bien s'expoſer au danger, ou d'eſtre devoré par le Minotaure, ou d'eſtre immolé ſur le tombeau d'Androgée, ou enfin, ce qui eſt meſme le moindre de tous les maux, dont on eſcrit qu'il eſtoit menacé, de ſervir honteuſement des maiſtres cruels & impitoyables, cela eſt ſi fort au-deſſus de tout, & il y a dans cette ſeule action tant de hardieſſe, de magnanimité, de juſtice, d'amour pour le public, & un ſi grand deſir de vertu & de gloire, qu'on ne ſçauroit dignement l'exprimer. Et à ce propos il me ſemble que les Philoſophes ont eu grande raiſon de definir l'amour, *une inſpiration, ou pluſtoſt un ſecours des Dieux, pour le ſalut & la conſervation des jeunes hommes*; en effect l'amour d'Ariadne n'eſt proprement que l'ouvrage d'un Dieu, & le moyen dont il voulut ſe ſervir pour ſauver Theſée. Ainſi bien loin de blaſmer cette Princeſſe, on doit s'eſtonner que tous les hommes & toutes les femmes ne ſentiſſent pas pour luy les meſmes deſirs. Que ſi elle a

Quatrième avantage de Theſée.

Action de Theſée au deſſus de tout.

Belle definition de l'amour; mais Plutarque en fait une application vitieuſe.

Faux jugement de Plutarque ſur l'amour d'Ariadne.

Les Philoſophes ont eu grande raiſon de definir l'Amour, une inſpiration, ou pluſtoſt, un ſecours des Dieux pour le ſalut & la conſervation des jeunes hommes.] Cecy eſt pris du diſcours de Diotime dans le banquet de Platon, où elle dit que l'amour eſt le ſecours le plus

esté la seule qui l'ait aimé avec tant de passion, je croy estre bien fondé à dire qu'en aimant ainsi ce qui est beau & honneste, & en ne plaçant son affection que dans les personnages d'une valeur extraordinaire, elle se rendit veritablement digne de l'amour d'un Dieu.

Car ensuite elle fut aimée de Bacchus.

Mais pour revenir à Thesée & à Romulus, quoyqu'ils fussent tous deux grands politiques, & nez pour gouverner de grands Empires, ni l'un ni l'autre ne sçut conserver les façons de faire d'un Roy, car l'un degenera en Republicain, & l'autre en Tyran, faisant tous deux la mesme faute par des passions toutes contraires; car le premier & le principal devoir d'un Roy, c'est de conserver son Estat; & pour le conserver, il ne doit pas moins s'éloigner de tout ce qui est indecent, que se tenir fortement attaché à tout ce qui est seant & convenable. Celuy qui se roidit ou qui se relasche, cesse également

Thesée & Romulus également blamez.

Les deux extremitez également dangereuses pour un Roy.

Le principal devoir d'un Roy.

seur & le plus efficace que les Dieux ayent donné aux hommes pour les faire arriver à la veritable felicité; car on ne s'unit à Dieu que par l'amour.

Je croy estre bien fondé à dire qu'aimant ainsi ce qui est beau & honneste, &c. elle se rendit veritablement digne de l'amour d'un Dieu.] Plutarque entre icy dans l'idée de Socrate, qui enseigne que l'amour de la veritable vertu & de la vraye perfection, est seule capable de nous unir à Dieu, qui est la vertu & la perfection mesme, & cela est vray; mais l'application que Plutarque en fait, est fausse. Il juge d'une maniere trop metaphysique de l'amour qu'Ariadne eut pour ce heros. Que sera donc la vertu, si on donne ce nom à l'action d'une Princesse, qui devient amoureuse d'un estranger la premiere fois qu'elle le voit, qui trahit pour luy son pere & sa patrie, & qui le reçoit dans son lit pendant qu'il est encore tout couvert du sang de son frere Deucalion, qu'il a tué de sa main?

Digitized by Google

d'eſtre Roy; & devenu, ou l'eſclave de ſes ſujets, ou leur maiſtre, il attire immanquablement, ou leur haine, ou leur meſpris. Cependant de ces deux défauts, l'un ſemble venir de fierté & d'amour propre, & l'autre, de douceur & d'humanité.

Le bonheur & le malheur des hommes ne doivent pas eſtre entierement imputez à la fortune, mais à leurs mœurs v. les Remarques.

Que ſi l'on ne doit pas imputer abſolument à la Fortune les malheurs des hommes, mais qu'il faille rechercher dans ces accidents la difference des mœurs & des paſſions qui les cauſent, on ne peut pas nier qu'il n'y ait une fureur brutale & un mouvement precipité de colere demeſurée dans ce que Romulus fit contre ſon frere, & Theſée contre ſon fils; mais la premiere occaſion, qui émeut le courage, rend tousjours plus excuſable, celuy, qui, ayant un plus grand ſujet de ſe mettre en colere, eſt renverſé de ſon aſ-

Ce qui rend plus ou moins excuſables les actions que la colere produit.

Cependant de ces deux defauts, l'un ſemble venir de dureté & d'amour propre, & l'autre, de douceur & d'humanité.] Celuy qui de Roy devient Tyran, eſt inhumain, & s'aime plus que les autres, qu'il eſt tousjours preſt de ſacrifier à ſa grandeur; & celuy qui de Roy degenere en Republiquain, paroiſt veritablement avoir de l'humanité, & aimer les autres autant ou plus que ſoy-meſme; mais il eſt foible, & par cette foibleſſe, il fait preſque autant de mal à ſon peuple, que le premier par ſon inhumanité.

Mais qu'il faille rechercher dans ces accidents la difference des mœurs & des paſſions qui les cauſent.] Plutarque eſtoit Platonicien, & par conſequent il eſtoit perſuadé que rien n'arrive au hazard, & que les mœurs eſtant la ſeule cauſe des actions des hommes, elles le ſont auſſi de leur bonheur & de leur malheur. Mais il n'a pas voulu choquer ouvertement l'opinion des Peripateticiens, qui eſt ordinairement celle du peuple, qui attribuë preſque tousjours à la Fortune tout ce dont il ne connoiſt pas la ſource & qui le ſurprend.

Digitized by Google

ſiete ordinaire, comme par un coup plus violent. Ainſi Romulus n'ayant eu priſe avec ſon frere, que dans le conſeil & ſur des choſes, qui regardoient le bien public, il n'y a perſonne qui puiſſe concevoir comment il put ſe porter tout d'un coup à un ſi grand excés de colere; au lieu que ce qui excita Theſée contre ſon fils, ce furent d'abord les paſſions les plus violentes, & que peu d'hommes ont pû éviter, l'amour & la jalouſie fondée ſur les faux rapports de ſa femme. Ce qu'il y a meſme de plus conſiderable, c'eſt que la colere de Romulus paſſa juſques à l'effect, & luy fit commettre une action qui eut une fin trés-malheureuſe; mais celle de Theſée s'exhala en maledictions & en injures, vengeance ordinaire des vieillards irritez; car

Emportements de Theſée contre ſon fils plus excuſable que celuy de Romulus contre ſon frere.

Ainſi Romulus n'ayant eu priſe avec ſon frere que dans le Conſeil, & ſur des choſes qui regardoient le bien public.] Je croy que ce doit eſtre le veritable ſens de ce paſſage, & ce raiſonnement de Plutarque eſt fort bon; Dans un Conſeil, où il s'agit de l'utilité publique, on ne voit pas comment on peut ſe porter à un ſi grand excés de colere. Mais il ſemble que Plutarque n'ait pas bien compris les motifs du different de Remus & de Romulus; car en premier lieu, lorſqu'ils diſputoient du choix de la montagne où il falloit baſtir la ville, le bien public n'y avoit aucune part, chacun d'eux cherchoit à ſatisfaire ſon ambition, & à eſtre le maiſtre de Rome. D'ailleurs ce ne fut pas là la cauſe de l'emportement de Romulus, qui n'entra dans cette furieuſe colere que lorſque Remus, aprés s'eſtre mocqué de ſon travail, adjouſta l'inſulte à la raillerie, & ſauta le foſſé par meſpris, & pour predire que les ennemis ruineroient ſes murailles. Ainſi je ne ſçay ſi ce qui arma Romulus contre ſon frere, n'eſt pas plus fort que ce qui arma Theſée contre ſon fils. Il eſt tousjours certain qu'il faut de plus grands ſujets pour animer un pere contre un fils, que pour irriter un frere contre un frere.

Digitized by Google

du reſte ce qui arriva à ce fils malheureux, ſemble pluſtoſt l'effect du hazard, que l'ouvrage de ſon pere; c'eſt pourquoy de ce coſté-là on prefereroit peut-eſtre Theſée à Romulus.

Premier avantage de Romulus ſur Theſée.

Mais d'un autre coſté Romulus n'a pas ſur Theſée un mediocre avantage, en ce qu'il parvint à de trés-grandes choſes par des commencements trés-petits; en effect ſon frere & luy eſtant eſclaves & paſſant pour fils de Bouviers, mirent en liberté preſque tous les peuples Latins avant que d'eſtre libres eux-meſmes, & acquirent en meſme temps les titres les plus glorieux, comme de vainqueurs de leurs ennemis, de Protecteurs de leurs parents, de Rois de nations, & de Fondateurs de villes, non pas de Fondateurs qui changent ſeulement, & deplacent les maiſons, comme Theſée, qui de pluſieurs habitations n'en fit qu'une ſeule, en ruïnant pluſieurs villes qui portoient le nom des Rois & des plus anciens heros de l'Attique, ce que Romulus fit auſſi à la fin, en contraignant ceux qu'il avoit vaincus de demolir leur patrie & d'aller demeurer avec leurs vainqueurs, mais de veritables Fondateurs qui jettent les premieres pierres. Car la ville, que Romulus fonda d'abord, ne fut point du tout une ville rajuſtée ſeulement & augmentée de pluſieurs pieces, qui ſubſiſtaſſent desja, ce fut une ville qu'il baſtit depuis les fondements, en acquerant en meſme temps, terre, patrie,

Digitized by Google

royaume, famille, mariages, alliances, & cela, ſans tuer ni offenſer perſonne, au contraire en faiſant du bien à grand nombre de fugitifs & de vagabonds, qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui ne demandoient qu'à devenir ſes citoyens. S'il ne purgea pas la terre de brigands & de voleurs, il ſaccagea des villes, dompta des nations, & mena en triomphe des Rois & des Generaux d'armée.

Pour ce qui eſt de la mort de Remus, on ne convient pas qui en eſt l'auteur, & la pluſpart des Eſcrivains rejettent ſur d'autres que ſur Romulus le ſoupçon de ce meurtre; mais il eſt bien certain qu'il delivra ſa mere, qui ſe mouroit dans une priſon; & qu'il remit ſur le throne d'Enée Numitor ſon ayeul, qu'Amulius avoit reduit à un pitoyable & honteux eſclavage, & ne perdit pas une ſeule occaſion de luy rendre toutes ſortes de ſervices, ſans qu'il luy ſoit jamais arrivé de luy faire le moindre deplaiſir, non pas meſme imprudemment & par meſgarde.

Second avantage de Romulus.

Il n'en eſt pas de meſme de Theſée, qui oublia l'ordre, que ſon pere luy avoit donné de mettre la voile blanche à ſon retour. De quelques couleurs qu'on ſe ſerviſt, il ſeroit bien difficile de juſtifier ſa negligence devant les Juges les plus

Les oublis & les imprudences dans les devoirs eſſentiels ſont de veritables crimes.

Jugement remarquable de Plutarque ſur cet oubli de Theſée.

Non pas meſme imprudemment ou par meſgarde.] Plutarque adjouſte cela avec raiſon, parce que toutes les fautes qu'on fait contre un devoir eſſentiel & capital, ſont criminelles, quoy qu'on les faſſe par meſgarde & imprudemment.

indulgents,

indulgents, & de l'empeſcher d'eſtre condamné comme parricide. C'eſt ce qu'un Eſcrivain d'Athenes a fort bien veu ; mais comme il vouloit à toute force le defendre, il a feint qu'Egée, averti que Theſée s'avançoit à pleines voiles, courut à la citadelle avec tant de precipitation pour le voir, qu'un pied venant à luy gliſſer, il tomba ; comme ſi Egée pouvoit manquer d'avoir avec luy des gens pour le ſouſtenir, ou qu'en luy voyant prendre le chemin de la mer, on l'euſt laiſſé aller ſeul ſans le ſuivre.

Troiſiéme avantage de Romulus.

Que s'il faut parler de l'injuſtice qu'ils commirent tous deux en enlevant des femmes, celle de Theſée manque de pretexte honneſte & plauſible ; Premierement la meſme choſe luy arriva pluſieurs fois, car il enleva Ariadne, Antiope, Anaxo, & aprés celles-là, quoyqu'il ſuſt alors trop vieux pour penſer au mariage, meſme le plus legitime, il enleva Helene, qui n'eſtoit encore qu'une petite fille, & nullement en age de ſe marier. Et en ſecond lieu on ne peut pas dire que ce fut pour avoir des enfants, car les filles de Trezene, celles de Lacedemone, & les Amazones, qu'il n'avoit pas meſme fiancées, n'eſtoient ni plus dignes, ni mieux en eſtat de luy donner des enfants, que les Athenienes, qui deſcendoient de l'ancienne race d'Erechthée & de Cecrops ; & c'eſt ce qui fait croire avec raiſon, qu'il ne le fit que par un eſprit de deſbauche, vaincu par la volupté.

Theſée enleva pluſieurs femmes. Ce qui marque un eſprit de deſbauche.

Au contraire Romulus en ayant ravi une fois pour toutes prés de huit cents, n'en retint pour lui qu'une seule nommée Herſilie, & partagea les autres aux plus vaillants de ſes citoyens; & enſuite par l'honneur, l'amitié & le bon traitement qu'il leur fit rendre, il changea cette violence & cette injuſtice en une action trés-ſage & trés-utilement entrepriſe pour la ſocieté; car par là il unit deux nations, en meſlant les races & les familles; & la bonne intelligence que cela fit naiſtre pour tousjours entre ces deux peuples, fut l'unique ſource de leur puiſſance & de leur grandeur. Du reſte le temps eſt un aſſez bon teſmoin de la pudeur, de la conſtance, & de l'amour reciproque dont il cimenta les mariages; car pendant plus de deux cents trente ans, il n'y eut pas un mari qui oſaſt quitter ſa femme, ni une femme ſon mari; & comme en Grece les plus ſçavants dans l'antiquité connoiſſent par nom & ſurnom celui qui le premier tua ſon pere ou ſa mere, tout de meſme les Romains ſçavent qu'un Spurius Carbilius renvoya le premier ſa femme, encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfants.

Romulus n'en enleva qu'une pour lui. Encore dit-on qu'il ne la garda pas pour luy & qu'il l'en donna à Hoſtius Hoſtilius.

Homme trés conſiderable, puiſqu'il avoit eſté Conſul.

Car pendant prés de deux cents trente ans, il n'y avoit pas un mary qui oſaſt quitter ſa femme.] Il faut corriger *prés de cinq cents trente ans.* Car Denys d'Halicarnaſſe marque preciſement que ce fut l'an de Rome cinq cents vingt, la cent trente ſeptiéme Olympiade, ſous le Conſulat de M. Pomponius Matho & de C. Papirius Maſſo.

Encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfants.] Il le jura ainſi devant les Cenſeurs, & il proteſta que quoiqu'il aimaſt ſa femme avec beaucoup de ten-

Digitized by Google

A ce teſmoignage du temps s'accordent auſſi parfaitement toutes les actions de ces deux peuples; les deux Rois avoient un pouvoir égal, & les deux nations joüiſſoient des meſmes privileges & des meſmes droits à cauſe de cette alliance; au lieu que tous les differents mariages de Theſée ne produiſirent jamais aux Atheniens aucune alliance ni amitié, au contraire, ils cauſerent des inimitiez, des guerres, des meurtres de citoyens, & enfin la priſe de la ville d'Aphidnes, dont les habitants ne ſe ſauverent qu'à grand'peine, & par la faveur de leurs ennemis, qu'ils furent obligez d'adorer comme des Dieux; car ſans cela ils auroient ſouffert à cauſe de luy, ce que Troye ſouffrit depuis à cauſe d'Alexandre. Sa mere meſme n'en fut pas quitte pour la peur; Car elle eut le meſme ſort qu'Hecube eut dans la ſuite; elle fut emmenée captive, ayant eſté indignement delaiſſée & abandonnée par ſon fils, au moins ſi cette captivité d'Æthra n'eſt pas une fable, comme il ſeroit à ſouhaiter qu'elle le fuſt avec

Grands maux que cauſerent aux Atheniens les differents mariages de Theſée.

De Caſtor & de Pollux.

Paris.

dreſſe, il la quittoit pour ſatisfaire au ſerment qu'il avoit fait à ſon mariage, où il avoit juré, ſelon la formule ordinaire, qu'il ſe marioit pour avoir des enfants. Voilà un Payen bien Religieux. Il ne laiſſa pas depuis ce temps-là d'eſtre odieux au peuple, qui regarda ce premier divorce comme un exemple trés-pernicieux.

Ne produiſirent jamais aux Atheniens aucune alliance ni amitié.] Il manque un mot dans le texte. Il faut lire comme dans un manuſcrit φιλικὰς γὰρ οὐκ, οὐδὲ κοινωνικὰς.

Car ſans cela ils auroient ſouffert.] Il manque viſiblement dans le texte une negative, qu'un manuſcrit ſupplée fort heureuſement. Au lieu de πεσεῖν, il y a μὴ πεσεῖν. Sans cette negative le paſſage n'a aucun ſens.

beaucoup d'autres particularitez de la vie de Theſée.

Enfin ce qu'on dit à leur ſujet de la Divinité, met entre eux une trés-grande difference ; car Romulus en naiſſant fut ſauvé par la ſeule faveur des Dieux, & par leur aſſiſtance particuliere ; au lieu que l'oracle rendu à Egée, pour l'empeſcher d'approcher d'aucune femme eſtrangere, ſemble monſtrer que Theſée vint au monde contre l'ordre & la volonté des Dieux.

Quatriéme avantage de Romulus.

Fin de la vie de Romulus.

Digitized by Google

LYCURGUE.

ON ne peut rien dire du Legiſlateur Lycurgue, qui ne ſoit rapporté differemment par les Hiſtoriens; Car il y a diverſes traditions ſur ſon origine, ſur ſes voyages, ſur ſa mort, & encore plus ſur ſes loix, & ſur la forme du Gouvernement qu'il eſtablit; mais l'on s'accorde encore moins ſur le temps où il a veſcu. Les uns diſent qu'il fut

Differentes traditions ſur tout ce qui regarde Lycurgue.

Les uns diſent qu'il fut contemporain d'Iphitus] Cela eſt fondé ſur ce qu'on pretend qu'Iphitus inſtitua les jeux Olympiques cent

Digitized by Google

contemporain d'Iphitus, & qu'il regla avec luy la ſuſpenſion d'armes, qui s'obſerve pendant les jeux Olympiques; Ariſtote eſt meſme de ce ſentiment, qu'il fonde ſur un diſque Olympique, où le nom de Lycurgue ſe trouve eſcrit; & les autres, qui, comme Eratoſthene, & Apollodore,

Toutes les guerres ceſſoient en Grece pendant les jeux Olympiques. Palet.

huit ans avant la premiere Olympiade vulgaire, qui a commencé l'an du monde 3174. ou de la periode Juliene 3938. 774. ans avant l'Ere Chretienne, & qu'il y avoit eu vingt-ſept Olympiades, c'eſt-à-dire cent huit ans, avant cette Olympiade vulgaire; mais qu'on ne les compta point, & qu'on ne commença à compter que par la vingt huitiéme, où Coræbus fut vainqueur, d'où vient que l'on ignore ceux qui remporterent le prix aux vingt-ſept premieres. C'eſt ainſi que l'ont eſcrit Ariſtodeme, Phlegon, Syncelle & autres. Callimaque ne met que XIII. Olympiades avant celle de Coræbus. Mais je ne ſçay ſi ces autoritez ſont bien ſeures.

Il y a de l'apparence que les commencemens de ces jeux, s'ils commencerent alors, furent ſi informes, qu'ils ne meritoient aucune attention & c'eſt une preuve que Lycurgue n'y eut aucune part. Comment les Grecs auroient-ils negligé de marquer les commencements d'une feſte ſi ſolemnelle, eux qui eſtoient ſi ſoigneux de ramaſſer juſqu'aux moindres choſes qui pouvoient contribuer à la gloire de leur pays?

Et qui regla avec luy la ſuſpenſion d'armes qui s'obſerve pendant les jeux Olympiques.] Toutes les guerres ceſſoient en Grece pendant les jeux Olympiques, & non ſeulement pendant ces jeux, mais auſſi pendant les trois autres grands jeux de la Grece, c'eſt-à-dire pendant les jeux Pythiques, Iſthmiques & Nemeens. C'eſt une choſe aſſez remarquable; Il n'y a point de feſte ſi reſpectée parmi les Chreſtiens, et cependant quelle difference!

Ariſtote eſt meſme de ce ſentiment, qu'il fonde ſur un diſque Olympique, où le nom de Lycurgue ſe trouve eſcrit.] Cette raiſon ſeroit fort bonne, s'il eſtoit conſtant que le Lycurgue, dont le nom eſtoit eſcrit ſur ce palet, fuſt le Legiſlateur, mais comme il y a eu pluſieurs Lycurgues, l'argument d'Ariſtote ne prouve rien.

Eratoſthene.] Hiſtorien d'Athenes, qui fut appellé en Egypte par Ptolemée Evergetes qui le fit ſon Bibliothecaire; il ſuſprecepteur de Callimaque. C'eſtoit un homme d'un ſçavoir prodigieux, & il avoit fait quantité d'ouvrages tant d'Hiſtoire, que de Chronologie & de Geographie; Il eſt ſouvent cité par Strabon.

Apollodore.] Le Grammairien

Digitized by Google

comptent les temps par les ſucceſſions des Rois de Sparte, le mettent pluſieurs années avant la premiere Olympiade. Mais ſur ce qu'il y a eu deux Lycurgues à Lacedemone en differents temps, Timée ſoupçonne qu'on a attribué les actions de l'un & de l'autre à celuy qui eſtoit le plus ancien, & qui avoit le plus de reputation; que le plus ancien vivoit peu de temps aprés Homere, & qu'il l'avoit veu. Xenophon fait meſme aſſez juger de ſon ancienneté, quand il dit qu'il eſtoit du temps des Heraclides. Il eſt vray que les derniers Rois de Sparte deſcendoient auſſi d'Hercule; mais il y a de l'apparence que cet Hiſtorien ne veut parler que des premiers deſcen-

Timée le Sicilien, qui avoit eſcrit l'hiſtoire de Sicile, celle d'Italie & celle de Grece. Il vivoit du temps de Ptolemée fils de Lagus.

En effet il pouvoit l'avoir veu. Car Homere ne vivoit qu'environ cent trente ans avant la premiere Olympiade.

Apollodore, contemporain d'Eratoſthene; nous avons encore un abregé d'un de ſes ouvrages ſous le nom de *Bibliotheque d'Apollodore*, ou de *l'origine des Dieux*.

Comptent les temps par la ſucceſſion des Rois de Sparte, le mettent pluſieurs années avant la premiere Olympiade.] Cent trente ans avant la premiere Olympiade vulgaire. Il eſt certain que de compter ainſi par la ſuite des Rois c'eſt la maniere la plus ſeure. Ce calcul revient à peu prés à celui de Strabon, qui poſe comme une choſe conſtante, que Lycurgue eſtoit cinq generations aprés Althemenes, qui mena une Colonie en Crete. Or cet Althemenes eſtoit fils de Ciſſus, qui fonda Argos dans le meſme temps que Patrocles, cinquiéme ayeul de Lycurgue, fonda Sparte. Ainſi Lycurgue floriſſoit peu de temps aprés Salomon, environ l'an du monde 3050. & neuf cents ans avant noſtre Seigneur.

Mais ſur ce qu'il y a eu deux Lycurgues à Lacedemone en differents temps.] Le dernier fut celuy qui chaſſa du thrône de Sparte ſon Collegue Ageſipolis troiſiéme du nom. Il deſcendoit auſſi d'Hercule. Ces deux Lycurgues furent bien differents, le premier renditle Royaume à ſon neveu, & le dernier ne put y ſouffrir ſon Collegue.

Quand il dit qu'il eſtoit du temps des Heraclides.] Ce paſſage de Xenophon eſt dans ſon traité de la Republique des Lacedemoniens, d'où Plutarque a tiré tout ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette vie.

Digitized by Google

dants de ce Heros. Quoyqu'il en ſoit cette diverſité de ſentiments n'empeſchera pas que nous ne ramaſſions ce que l'on trouve eſcrit de la vie de ce grand perſonnage, en nous attachant à ce qui eſt le moins conteſté, & qui eſt fondé ſur l'autorité des teſmoins les plus illuſtres & les plus croyables.

Premierement le Poëte Simonide dit que le Pere de Lycurge eſtoit Prytanis & non pas Eunomus. Mais la pluſpart des Auteurs font autrement la Genealogie d'Eunomus & de Lycurgue, car ils aſſurent que Soüs fut fils de Patrocles & *du Prolet.* petit fils d'Ariſtodeme, que de Soüs naſquit Eurytion, d'Eurytion Prytanis, de Prytanis, Eunomus; que cet Eunomus eut Polydecte de ſa premiere femme, & que de la ſeconde, appellée Dianaſſe, il eut Lycurgue. Eutychidas, qui eſt un autre Hiſtorien, met pourtant Lycurgue le ſixieme en droite ligne aprés Patrocles, & l'on-

Met pourtant Lycurgue le ſixieme en droite ligne aprés Patrocles.] Qui mettoit-il donc entre Prytanis & Eunomus? Je croirois ou que cet Eutychidas s'eſt trompé, ou que Plutarque n'avoit pas bien pris le ſens de ſes paroles, & que cet Hiſtorien mettoit Lycurgue le ſixieme en comptant Patrocles: Voicy la Genealogie entiere depuis Hercule.

Hercule,
|
Hillus,
|
Cleodæus,
|
Ariſtomachus,
|
Ariſtodemus,
|
Patrocles, ou Procles, peut eſtre par abbreviation,
|
Soüs,
|
Eurytion, ou Euryphon, ou Eurypon,
|
Prytanis,
|
Eunomus,
|

ziéme

zieme aprés Hercule. Entre tous ſes anceſtres, le plus eſtimé a eſté Soüs. De ſon regne les Spartiates ſouſmirent les Ilotes, & conquirent beaucoup de terres ſur les Arcadiens.

Les habitants de la ville de Helos dans la Laconie.

On raconte de luy, qu'eſtant aſſiegé par les Clitoriens en un poſte fort difficile & qui manquoit d'eau; il leur offrit de leur rendre toutes leurs terres, s'ils vouloient le laiſſer boire luy & ſon armée dans une fontaine, qui eſtoit prés de leur camp. Les Clitoriens y ayant conſenti & les ſerments eſtant preſtez de part & d'autre, Soüs aſſembla ſes troupes, & promit de ſe demettre de la Royauté en faveur de celuy qui s'abſtiendroit de boire. Il n'y en eut pas un qui euſt la force de s'en abſtenir; ils beurent tous, & Soüs deſcendant le dernier, ne fit que ſe rafraichir un peu & ſe laver le viſage en preſence des ennemis, & continuant ſon chemin, il refuſa de rendre leurs terres, ſous prétexte qu'ils n'avoient pas tous bû. Cependant quelque grande que fuſt l'eſtime, que les Spartiates avoient pour luy, ils ne nommerent pas ſa maiſon de ſon nom, mais de celuy de ſon fils Eurytion; car ils l'appellerent *la maiſon*

Qui habitoient une ville d'Arcadie, appellée Clitor, ou Cletor.

Pretexte trés-frivole & trés injuſte.

Polydecte, & Lycurgue.

Cette Genealogie eſt vicieuſe dans Herodote Liv. VIII. car outre que Soüs y eſt oublié, Eunomus eſt mis pour fils de Polydecte.

Les Spartiates ſouſmirent les Ilotes.] Les Ilotes ou Heilotes eſtoient les habitants de *Helos* ville maritime de la Laconie, qui ayant eſté ſubjuguez par les Spartiates, donnerent leur nom aux autres eſclaves qui eurent enſuite le meſme ſort, car ils furent tous appellez *Ilotes*.

Ils ne nommerent pas ſa maiſon de ſon nom, mais de celuy de ſon fils Eurytion.] Car juſqu'à Eu-

ſon des Eurytionides ; Et cela vient ſans doute, de ce que cet Eurytion fut le premier, qui, pour plaire au peuple, relaſcha un peu la puiſſance abſoluë des Rois, relaſchement qui produiſit dans Sparte une horrible confuſion & une licence effrenée, qui y cauſerent des maux infinis pendant long-temps. Car le peuple devint ſi inſolent, que ſi les Rois, qui luy ſuccederent, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils ſe faiſoient haïr, & ſi, par complaiſance, ou par foibleſſe, ils prenoient le parti de diſſimuler, ils attiroient le meſpris de ces rebelles, de maniere que tout eſtoit en déſordre, & qu'on n'eſcoutoit plus les Loix; cela avança meſme la mort du Roy, pere de Lycurgue; car ayant voulu ſeparer des gens qui ſe battoient, il reçut un coup de couteau de cuiſine dont il mourut, laiſſant le Royaume à ſon fils aiſné Polydecte. Celuy-cy eſtant mort bientoſt aprés ſans enfants, tout le monde crut que Lycurgue alloit eſtre Roy. Il le fut en effect pendant que la groſſeſſe de ſa belle ſœur fut cachée; mais ſi-toſt qu'elle fut connuë, il declara que la Royauté appartenoit à l'enfant qui en naiſtroit, ſi c'eſtoit un fils, & dés ce moment il adminiſtra le Royaume comme ſon tuteur, ſous le tiſtre de *Prodicos* que les Lacedemoniens donnent aux tuteurs des Rois.

Relaſchement des Rois, ſource de beaucoup de déſordres.

Belle action de Lycurgue.

Cependant la veuve lui envoya dire ſous main,

rytion, cette maiſon avoit eſté appellée la maiſon des Procleides ou Patrocleides, de Patrocles, ou Procles pere de Soüs.

que s'il vouloit lui promettre de l'eſpouſer quand il ſeroit Roy, elle feroit perir ſon fruit. Lycurgue eut de l'horreur pour une ſi déteſtable femme ; il n'oſa pourtant le teſmoigner ni rejetter ſa propoſition, au contraire il fit ſemblant de l'approuver & d'y donner les mains ; mais il lui recommanda de ne rien faire pour ſe bleſſer, & de ne prendre aucuns breuvages, qui pourroient, ou la faire mourir, ou alterer ſa ſanté ; & lui fit entendre qu'il auroit ſoin de ſe deffaire de l'enfant dés qu'elle en ſeroit delivrée. En amuſant ainſi cette femme, il la mena juſqu'à ſon terme; & quand il ſçut qu'elle eſtoit en travail, il envoya des gens pour aſſiſter à ſes couches & pour la garder, avec ordre, ſi elle accouchoit d'une fille, de la mettre incontinent entre les mains des femmes ; & ſi elle accouchoit d'un fils, de le lui porter ſur l'heure meſme en quelque lieu qu'il put eſtre, & quelque affaire preſſante qu'il euſt. Heureuſement elle ſe delivra d'un fils à l'heure du ſouper pendant qu'il eſtoit à table avec les principaux Magiſtrats de la ville ; ſes ſerviteurs entrerent donc dans la ſalle, & lui preſenterent cet enfant. Il le prit entre ſes bras, & on rapporte qu'il dit à ceux qui eſtoient preſents : *Voicy le Roy qui nous vient de naiſtre, Seigneurs Spartiates* ; & en meſme temps il le mit dans la place du Roy, & le nomma *Charilaus*, à cauſe de la joie que teſmoignoient tous les aſſiſtants en exaltant ſa magnanimité & ſa juſtice. Ainſi Lycur-

Fidelité de Lycurgue & ſa prudence.

Joye du peuple.

gue ne regna que huit mois en tout ; mais ſes Citoyens avoient d'ailleurs tant d'eſtime & tant de veneration pour lui, que ceux qui lui obéiſſoient pour ſa vertu eſtoient en plus grand nombre, que ceux qui rendoient ce reſpect à ſa qualité de tuteur du Roy & à ſa grande puiſſance.

Il ne manqua pourtant pas d'envieux qui s'oppoſerent à ſon avancement ; ſur tout les parents & les amis de la mere du jeune Roy, entrant dans le reſſentiment où elle eſtoit de l'injure qu'elle croyoit avoir reçeuë, ne perdoient aucune occaſion de le diffamer ; juſques-là que Leonidas l'ayant querellé un jour avec beaucoup d'audace, eut l'inſolence de luy dire qu'il ſçavoit de trés-bonne part, qu'il ſeroit bientoſt Roy ; & cela pour le rendre ſuſpect par cette noire calomnie, & pour diſpoſer par avance les eſprits à croire que ſi le jeune Roy venoit à mourir, il ne falloit en accuſer que Lycurgue. La mere ſemoit d'un autre coſté les meſmes diſcours. Le déplaiſir qu'il en conçut, & la crainte qu'il avoit de ce qui pouvoit arriver, l'avenir eſtant tousjours incertain, lui firent prendre la reſolution de deſtruire ces ſoupçons par ſa retraite, & de voyager, juſqu'à ce que ſon neveu eut un fils qui puſt un jour lui ſucceder. Il partit donc & alla premierement en Crete, où aprés avoir bien obſervé le gouvernement & conferé ſans relaſche avec les plus habiles gens de l'Iſle,

C'eſtoit le frere de la mere du Roy.

Cauſe des voyages de Lycurgue. Il va en Crete.

Occupations de Lycurgue dans ſes voyages.

Digitized by Google

il trouva quelques-unes de leurs loix ſi belles, qu'il les prit pour s'en ſervir quand il ſeroit de retour à Sparte.

C'eſt rendre un ſervice conſidérable à ſon pays que d'y attirer un habile homme.

Il fit encore une choſe bien avantageuſe pour ſon pays, car par amitié ou par prieres, il perſuada Thales, qui paſſoit pour un des Sages de Grece & pour un trés-grand Politique, de s'y aller eſtablir. Thales eſtoit un Poëte Lyrique, mais ſous pretexte de ne compoſer que des chanſons, il faiſoit en effect tout ce que les plus graves Legiſlateurs auroient pû faire; car toutes ſes pieces eſtoient autant de diſcours qui portoient les hommes à l'obéïſſance & à la concorde, par le moyen de certaines meſures ſi

Il trouva quelques-unes de leurs loix ſi belles, qu'il les prit pour s'en ſervir.] C'eſt le ſentiment des plus anciens Auteurs, comme Ephorus, Calliſthene, Ariſtote, Platon, qui diſent tous, que Lycurgue, imita en beaucoup de choſes le gouvernement de Crete; & Polybe aſſure qu'ils ſe ſont tous trompez; voici les raiſons qu'il en donne dans le Liv. VI. A Sparte, dit-il, les terres ſont partagées également entre tous les Citoyens, les richeſſes en ſont bannies, les Rois y ſont perpetuels, & le Royaume y eſt hereditaire, & c'eſt tout le contraire en Crete. Mais tout ce que dit Polybe n'empeſche pas que Lycurgue ne puiſſe avoir pris ce qu'il y avoit de bon dans le gouvernement de Crete, & laiſſé ce qu'il y avoit de defectueux. Il y a tant de conformité entre les Loix de Lycurgue & celle de Minos, qu'on ne peut preſque pas douter que les dernieres n'ayent donné lieu aux autres, puiſque Minos eſt plus ancien que Lycurgue; & c'eſt le ſentiment de Strabon.

Il perſuada Thales, qui paſſoit pour un des Sages de Grece & pour un trés-grand Politique.] Plutarque a confondu ce Thales avec le Thales Mileſien, qui eſtoit un des ſept Sages de Grece, & qui vivoit du temps de Creſus & de Solon. Ce Thales, dont parle Plutarque, eſtoit un Muſicien, grand Poëte & plus ancien que le Thales contemporain de Creſus de plus de 250. ans.

Par le moien de certaines meſures ſi harmonieuſes.] Si dés le

Eſtat de la muſique du temps de Lycurgue.

harmonieuſes, & où il y avoit tant de juſteſſe, tant de force & tant de douceur, qu'inſenſiblement elles adouciſſoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des choſes honneſtes, en les purgeant des animoſitez & des haines qui regnoient entr'eux. De ſorte qu'il prepara en quelque façon les voyes à Lycurgue pour l'inſtruction & la correction de ſes Citoyens.

Il paſſe en Aſie.

De Crete il paſſa en Aſie, dans le deſſein, dit-on, de voir par luy-meſme le luxe & les delices des Ioniens, afin qu'en les comparant

temps de Lycurgue la Muſique des Grecs eſtoit déja capable de purger les paſſions, quel progrés ne devoit-elle pas avoir fait depuis ce temps-là juſques à celuy d'Ariſtote? Aujourd'huy on prend pour des Fables tous les effects ſurprenants que les Anciens racontent de cette Muſique des Grecs; mais Platon, Ariſtote, Theophraſte, Polybe, & tout ce qu'il y a eu d'Auteurs plus graves & plus ſenſez, ſe ſeroient-ils expoſez à eſtre dementis par tout un peuple, en attribuant à la Muſique des effects qu'elle n'auroit pas produits? Leur Muſique ne peut avoir eſté que trés ſuperieure à la noſtre, & par l'avantage de leur langue, & par le caractere de leur eſprit; car on trouvera que dans tous les pays, la Muſique a tousjours eſté proportionnée au genie & au langage des peupels.

Dans le deſſein de voir par luy-meſme le luxe & les delices des Ioniens.] Les habitants de l'Attique, appellez *Ioniens*, menerent une colonie dans l'Aſie Mineure, environ mille cinquante ans avant la naiſſance de noſtre Seigneur, occuperent tous le pays qui eſt entre la Lydie & la Carie, & l'appellerent Ionie. Cette migration Ionienne, ſe fit environ cent cinquante ans avant Lycurgue. Mais ces peuples eſtoient-ils déja ſi corrompus du temps de ce Legiſlateur? Il me ſemble que les premiers Mileſiens ont eſté fort deſcriez pour leurs mœurs farouches & auſteres; & je ne ſçai ſi l'on ne pourroit pas prouver qu'ils ne tomberent dans cette molleſſe & dans cette corruption, qui donna lieu au proverbe *les mœurs Mileſiennes*, qu'aprés le regne de Cyrus.

Digitized by Google

avec la vie ſimple & auſtere des peuples de Crete, comme un Medecin qui compare un corps foible & mal ſain avec un corps ſain & robuſte, il puſt connoiſtre toute la difference que des mœurs & des couſtumes ſi oppoſées cauſent dans le gouvernement. Ce fut-là vray-ſemblablement qu'il vit pour la premiere fois les poëſies d'Homere, qui eſtoient chez les deſcendants de Cleophilus; & ayant trouvé que les inſtructions morales & politiques, qu'elles renferment, ne ſont pas moins utiles, que ſes contes & ſes fictions ſont agreables, il prit luimeſme la peine de les copier & de les aſſembler en un corps pour les porter en Grece. Il eſt vray que ces poëſies y avoient déſja fait quel-

C'eſt cette comparaiſon qui a produit la Medecine & qui en eſt le fondement.

Ou Creophilus.

Jugement de Lycurgue ſur Homere.

Ce fut là vray-ſemblablement qu'il vit pour la premiere fois les poëſies d'Homere.] Il dit *vray-ſemblablement*, parce qu'il y avoit des Auteurs Grecs qui ſouſtenoient qu'il avoit veu Homere, qui eſtoit alors à Chio. L'opinion de Plutarque eſt plus ſeure, Homere eſtoit mort avant la naiſſance de Lycurgue.

Chez les deſcendants de Cleophilus.] Ce Cleophilus avoit eſté hoſte d'Homere; mais comment accorder cela avec le ſentiment de Porphyre, qui eſcrit que ce Cleophilus, hoſte d'Homere, eſtoit ami particulier de Pythagore? Si cela eſtoit, Lycurgue ſeroit moins ancien de prés de 300, ans, car il auroit eſté du temps de Servius Tullius; c'eſt ce qu'on ne pourra jamais accommoder avec l'exacte Chronologie. Ce Cleophilus ami de Pythagore eſtoit ſans doute un des deſcendants de celuy chez qui Homere avoit logé.

Et ayant trouvé que les inſtructions morales & politiques, qu'elles renferment ne ſont pas moins utiles que ſes contes & ſes fictions ſont agreables.] Ce jugement, que Lycurgue fait d'Homere, & qui eſt celuy de Plutarque, merite d'eſtre remarqué; car il eſt conforme à celuy qu'en ont fait dans les ſiecles ſuivants tous les plus grands hommes, qui y ont admiré la ſolidité des preceptes & la beauté des fictions.

Digitized by Google

que bruit, & qu'un petit nombre de perſonnes en avoient quelques pieces deſtachées ; Mais Lycurgue fut celuy qui les fit entierement connoiſtre aux Grecs.

Il va en Egypte. Les Egyptiens diſent auſſi que Lycurgue alla dans leurs pays, & qu'ayant extremement gouſté un de leurs eſtabliſſements, qui eſt que les gens de guerre y font un corps ſeparé de tous les corps de l'Eſtat, il le porta à Sparte, où il ſepara les ouvriers & tous les gens de meſtier, & eſtablit une Republique veritablement noble & pure. Il eſt certain que quelques Hiſtoriens

En avoient quelques pieces deſtachées.] Avant Lycurgue on n'avoit en Grece que de ces pieces deſtachées, à qui on donnoit le nom de ce qu'elles contenoient, comme, *la vaillance de Diomede, la rançon d'Hector, &c.* mais on ne peut pourtant pas inferer de-là que chaque poëme d'Homere n'eſt qu'un ramas de pieces qu'on a couſues, & qui n'ont entre elles aucune liaiſon, comme l'a prétendu un Eſcrivain moderne, qui n'eſt tombé dans cette erreur, que pour n'avoir pas entendu le paſſage d'Elien qu'il a cité du Liv. 7. Chap. 14. Avant que l'Eneïde fuſt publique, les Romains en avoient des morceaux, comme celuy de Marcellus, celuy des Amours, & de la mort de Didon, & celuy de l'impie Mezence, &c. Conclura-t'on de-là avec quelque apparence de raiſon, que ce ne ſont pas des pieces d'un poëme, qui avec elles ne fait qu'un ſeul & meſme corps ?

Qui eſt que les gens de guerre y font un corps ſeparé de tous les corps de l'Eſtat.] Toute l'Egypte eſtoit partagée en quartiers qu'on appelloit *Nomous*, & il y avoit un certain nombre de ces quartiers aſſignez à chacun de ces Corps, qui compoſoient l'Eſtat. & qui eſtoient ſept en tout : Celuy des Preſtres ; celuy des gens de guerre ; celuy des Paſteurs des gros troupeaux ; celuy des Paſteurs des petits troupeaux ; celuy des Marchands ; celuy des Interpretes, & celuy des gens de marine. Les gens de guerre eſtoient appellez *Calaſyriens* & *Hermotybiens* ; il leur eſtoit défendu d'exercer d'autre meſtier que celuy de la guerre, que les peres enſeignoient à leurs enfants.

Il eſt certain que quelques Hiſtoriens Grecs ſont en cela d'accord

Grecs

Digitized by Google

Grecs ſont en cela d'accord avec les Egyptiens; Mais qu'il ait eſté en Affrique & en Eſpagne, & qu'il ſoit paſſé juſques dans les Indes pour converſer avec les Gymnoſophiſtes, le Spartiate Ariſtocrates, fils d'Hipparchus, eſt le ſeul qui l'ait eſcrit.

Ni l'Eſpagne ni les Indes ne furent connuës des Grecs, que long temps aprés Lycurgue.

Indes Orientales au de-là & au deçà du Gange.

Gymnoſophiſtes Preſtres des Indes.

Cependant les Lacedemoniens, qui ſupportoient fort impatiemment ſon abſence, lui deputerent pluſieurs fois pour le prier de revenir; car ils trouvoient que leurs Rois n'avoient ſimplement que le titre & les honneurs des Rois, ſans aucune autre qualité qui les diſtinguaſt du peuple; au lieu que Lycurgue eſtoit né pour commander & pour eſtre veritablement Roy, la nature luy ayant donné une grace & une force de perſuaſion qui attiroit à lui tous les hommes. Les Rois meſmes ne s'oppoſoient pas à ſon retour; au contraire ils eſperoient que ſa preſence refreneroit l'inſolence du peuple & le rendroit plus ſouple, & plus ſouſmis. Tous les eſprits eſtant ainſi diſpoſez à ſon égard, il retourna à Sparte, & d'abord il reſolut de changer toute

Car il y avoit toujours deux Rois à Lacedemone.

Il change toute la forme du Gouvernement.

avec les Egyptiens.] Herodote dit pourtant qu'il ſeroit difficile de dire ſi ce partage paſſa des Egyptiens aux Grecs, parce qu'il eſtoit en uſage chez les Thraces, les Scythes & autres Barbares, de qui les Grecs pouvoient fort bien l'avoir pris.

Et qu'il ſoit paſſé juſques dans les Indes.] Comment Lycurgue ſeroit-il paſſé dans les Indes, puiſqu'Alexandre fut le premier qui ouvrit le chemin des Indes aux Grecs plus de cinq cents ans aprés Lycurgue, car l'expedition de Bacchus & celle d'Hercule ſont des fables, qui n'ont pas le moindre fondement.

Le Spartiate Ariſtocrates.] Qui avoit fait l'hiſtoire de Lacedemone, dont le IV. Livre eſt cité par Athenée.

la forme du gouvernement, jugeant bien que quelques loix particulieres seroient inutiles, si comme dans un corps plein de toutes sortes de maux & qui menace ruine, il ne consumoit auparavant & n'achevoit de purger par des remedes & par des medecines toutes ses mauvaises humeurs, pour lui ordonner ensuite un nouveau regime. Mais, avant que d'executer ce dessein, il alla à Delphes pour consulter Apollon, & aprés avoir offert son sacrifice, il receut cet Oracle si celebre dans lequel la Prestresse l'appelloit *Ami des Dieux*, & *Dieu plustoſt qu'homme*. Et quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir establir de bonnes loix dans son pays, elle lui declaroit *que le Dieu avoit exaucé ſes prieres, & qu'il luy donneroit la plus excellente Republique qui euſt jamais eſté.* Encouragé par une reſponſe ſi favorable, il communiqua ſon ſecret aux principaux de la Ville, & les exhorta à lui aider, commençant d'abord par ſes amis, & gagnant enſuite peu à peu les autres, & les diſpoſant à faire tout ce qu'il voudroit.

Il falloit bien ſe munir de l'autorité d'un oracle.

Cet oracle eſt rapporté par Herodote. Liv. 1. Sect. 75.

Quand le temps de mettre la main à l'œuvre fut venu, il donna ordre à trente des plus conſiderables de ſe trouver en armes ſur la place

Il alla à Delphes pour conſulter Apollon.] Comme Minos avoit perſuadé au peuple, qu'il tenoit de Jupiter meſme les loix qu'il leur impoſoit, Lycurgue, ſon imitateur en tout, imita auſſi cette conduite, & voulut faire croire aux Grecs qu'il ne faiſoit rien que par l'ordre d'Apollon; car un oracle abregeoit bien des difficultez dans ces ſortes d'entrepriſes.

Digitized by Google

le lendemain dés la pointe du jour, pour eſtonner & effrayer ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon entrepriſe. De ces trente, Hermippus en nomme vingt des plus apparents; mais celuy qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, & qui lui aida le plus à eſtablir ſes loix, on le nomme Arithmiadas.

Hiſtorien natif de Smirne & diſciple de Callimaque. il avoit fait les vies des Philoſophes; & celles des Legiſlateurs.

On Arthmiadas

Au commencement de l'émeute, le Roy Charilaus, craignant que ce ne fuſt une conjuration contre ſa perſonne, s'enfuit dans le temple de Junon, appellé *Chalcioicos*; mais aprés avoir ſceu la verité & receu les ſerments, il ſortit du temple & ſe joignit à Lycurgue, car il eſtoit d'un naturel ſi doux, que le Roy Archelaus, qui regnoit conjointement avec lui à Sparte, dit un un jour à ceux qui loüoient ce jeune Prince pour ſa bonté, *Eh! comment ne ſeroit-il pas bon? il n'a pas meſme la force d'eſtre meſchant aux meſchants.*

Maiſon d'airain. Ce Temple ſubſiſtoit encore du temps de Pauſanias; C'eſt-à-dire du temps de M. Ante-Antonin.

De tous les nouveaux eſtabliſſements de Lycurgue, qui eſtoient en fort grand nombre, le plus grand & le plus conſiderable fut celuy du

Eh comment ne ſeroit-il pas bon? il n'a pas meſme la force d'eſtre meſchant aux meſchants.] Ce mot d'Archelaus renferme un grand ſens. C'eſt un défaut à un Prince d'eſtre trop bon & de n'avoir pas la force d'eſtre meſchant aux meſchants; Dieu, qui eſt la bonté meſme, eſt loüé d'eſtre meſchant aux meſchants, & David ne craint pas de luy dire, *cum electo electus eris, & cum perverſo perverteris.* *Vous ſerez bon avec les bons, & meſchant avec les meſchants.* C'eſt pourquoi il adjouſte dans le verſet ſuivant *Quoniam tu populum humilem ſalvum facies & oculos ſuperborum humiliabis, parce que vous ſauverez le peuple qui eſt dans l'abaiſſement & que vous humilierez les ſuperbes.* Pſ. XVII. 27. 28. pour un Prince c'eſt eſtre veritablement bon que d'eſtre meſchant avec juſtice.

Eſtabliſſement du Senat, & la principale cauſe du ſalut de Sparte.

Senat, lequel, comme dit Platon, eſtant meſlé avec la puiſſance trop abſoluë des Rois, & ayant une égale autorité, fut la principale cauſe de la moderation & du ſalut de cet Eſtat, qui eſtoit tousjours chancelant, & panchoit, tantoſt du coſté des Rois vers la tyrannie, & tantoſt vers

Vers le Gouvernement du peuple.

la Democratie du coſté des ſujets; car ce Senat fut au milieu comme une ſorte de leſt & comme

Lequel, comme dit Platon, eſtant meſlé avec la puiſſance trop abſoluë des Rois.] Ce paſſage de Platon eſt dans le III. livre des loix, dans ce livre admirable où il examine la cauſe de la décadence des Empires. C'eſt à la page 691. L'Athenien dit au Lacedemonien: *Quelque Dieu, je penſe, prenant ſoin de vous & prevoyant ce qui devoit arriver, vous a donné deux Rois d'une meſme famille, afin que regnant enſemble, ils fuſſent plus moderez & l'Eſtat plus tranquille. Et aprés cela un eſprit divin dans une nature humaine,* (c'eſt Lycurgue) *voyant leur puiſſance encore trop abſoluë & trop enflée, l'adoucit & la modera en y meſlant la ſageſſe du Senat, & en égalant à l'autorité des Rois celle des vingt-huit Senateurs qui le compoſoient.* Il traite la meſme matiere dans ſa VIII. lettre, où aprés avoir fait voir que la perte des Eſtats vient, ou du coſté des Rois, trop avides de la tyrannie, ou du coſté des ſujets, trop amoureux de leur liberté, il dit que Lycurgue s'eſtant apperçeu que le Royaume d'Argos & celuy de Meſſene periſſoient par l'orgueil de leurs Princes, qui avoient degeneré en Tyrans, craignit que la meſme choſe n'arrivaſt à Lacedemone & que pour prevenir ce malheur il inſtitua le Senat, qui fut également ſalutaire & aux Rois & aux ſujets, parce que par ce moyen la loi devint le maiſtre des Rois, & que les Rois ne devinrent pas les Tyrans de la loy. Ariſtote blaſme dans cette inſtitution du Senat, que les Senateurs fuſſent à vie, parce que l'eſprit ne vieilliſſant pas moins que le corps, c'eſt une injuſtice de commettre la fortune & la vie des Citoyens à des hommes qui ne ſont plus en eſtat de juger. Il trouvoit encore fort mauvais qu'ils ne fuſſent pas obligez à rendre compte de leurs actions.

Car ce Senat fut au milieu comme une ſorte de l'eſt & comme un contrepoids.] La leçon du texte, ἴσον pourroit ſe ſouſtenir. Cependant j'ai mieux aimé ſuivre la correction de Caſaubon qui dans ſes notes ſur le IX. liv. de

Digitized by Google

un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiete ferme & asseurée, les vingt-huit Senateurs, qui le composoient, se rengeant du costé des Rois, quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple, quand les Rois tendoient à la tyrannie. Aristote escrit que le nombre des Senateurs fut reglé à vingt-huit, parce que des trente, que Lycurgue avoit choisis d'abord, il y en eut deux qui de peur abandonnerent l'entrepriſe. Spherus escrit pourtant qu'il n'y en eut jamais que vingt-huit à qui Lycurgue eust fait part de son dessein. Peut estre eut-il esgard à ce que c'est un nombre complet, estant composé de sept multiplié par quatre, & le premier nombre parfait aprés le six, parce qu'il est égal à toutes ses parties; mais pour moy je suis persuadé qu'il choisit precisement ce nombre, afin que le Conseil fut composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois. *C'est la veritable raison.*

Strabon corrige le mot ἴρυμα qui s'est gliſſé dans le texte de ce Geographe, & lit ἴρμα. Nous trouvons dit-il la meſme faute dans Plutarque comme une infinité d'autres. C'est dans ce beau paſſage de Lycurgue, il cite le paſſage & adjouſte, que perſonne n'en ſentira l'élegance s'il ne s'aperçoit que cette expreſſion eſt empruntée des vaiſſeaux, qu'on charge exprés pour les empeſcher d'eſtre emportés par les vents. Car ἴρμα est ce que les Latins appellent *Saburra* & que nous appelons *Lest*.

Spherus.] Diſciple de Zenon du temps de Ptolemée Evergete. Il avoit eſcrit les vies des Philoſophes appellez Eretriens, de la ville d'Eretrie en Eubée. Il avoit fait la vie de Lycurgue & celle de Socrate, & l'on cite de luy un traité de la Republique de Lacedemone.

Digitized by Google

Il eut ce corps du Senat ſi fort à cœur, que pour le mieux autoriſer, il raporta de Delphes uniquement pour lui un oracle particulier appellé *Rhetra*, c'eſt-à-dire *Decret*, qui diſoit en propres termes: *Quand tu auras baſti un temple à Jupiter Syllanien & à Minerve Syllanienne, & que tu auras rangé le peuple par lignées & par tribus, & eſtabli un Senat de trente Senateurs, y compris les deux Chefs, tu tiendras de temps en temps le Conſeil entre le Babyce & le Cnacion, tu conſerveras le pouvoir de prolonger à ton gré, ou de congedier l'aſſemblée, & tu laiſſeras au peuple le droit de ratifier, ou d'annuller ce qu'on y aura propoſé.* Le Babyce & le Cnacion, c'eſt l'Oenonte; Ariſtote eſcrit pourtant que le *Cnacion* c'eſt le fleuve, & que le *Babyce* c'eſt le pont; car les Lacedemoniens tenoient leurs aſſemblées entre le pont & la riviere, dans un lieu où il n'y avoit ni ſalle enrichie de tableaux,

Entre le pont & la riviere appellés Cnacion.

A Jupiter Syllanien & à Minerve Syllanienne.] Je ne ſçay ce que c'eſt que ce ſurnom de *Syllanien* & *Syllanienne*; je croy qu'il faut corriger ce paſſage & lire, *à Jupiter Sellaſien & à Minerve Sellaſienne*; car *Sellaſia* eſtoit une ville de la Laconie ſur la riviere d'Eurotas.

Et tu laiſſeras au peuple le droit de ratifier ou d'annuler ce qu'on y aura propoſé.] Les paroles du texte ſont entierement corrompuës, je les ay expliquées ſelon la correction que j'en ay faite; car au lieu de γραωδὲν χρειὰν πίμψω κ) κράτος, je lis πέμψω δ' ἂν ἀφεῖσα πλῆθει τὸ κράτος. *Populo autem concionum poteſtatem relinquere.*

Et que le Babyce c'eſt le pont.] Heſychius a ſuivi Ariſtote, car il marque βαβύκα, γέφυρα. Il faut lire βαβύκα.

Car les Lacedemoniens tenoient leurs aſſemblées entre le pont & la riviere.] Ce pont eſtoit donc le pont de quelque torrent differents de cette riviere; car entre une riviere & ſon pont, il n'y a pas d'eſpace pour tenir des aſſemblées, à moins que cette riviere n'ait deux bras.

Digitized by Google

ni place autrement ornée. Lycurgue eſtimoit que ces embelliſſements, bien loin de ſervir pour le bon conſeil, lui nuiſent au contraire, en remliſſant de penſées, ou inutiles, ou vaines, l'eſprit des aſſiſtants, qui au lieu d'eſtre attentifs aux affaires, dont il s'agit, s'amuſent à regarder, ou les ſtatues, ou les tableaux, ou les riches lambris, comme on regarde les decorations d'une ſcene.

Lieux trop ornez & trop embellis cauſent des diſtractions.

Dans le Conſeil, il n'y avoit que les deux Rois & les Senateurs qui euſſent le droit de propoſer les affaires & d'opiner, & quand leur avis eſtoit donné, le peuple avoit l'autorité de le rejetter ou de l'approuver. Mais dans la ſuite des temps, le peuple ayant trouvé le moyen de changer, ou de violenter le ſens des decrets du Senat par des additions ou par des retranchements, d'abord peu ſenſibles, les Rois Polydore & Theopompe adjouſterent à l'oracle cet article formel, *Si le peuple altere, ou corrompt les decrets, que les Senateurs & leurs chefs ſe retirent*; c'eſt-à-dire qu'ils congedient l'aſſemblée, & annullent ce qu'on aura alteré & falſifié. Et ils perſuaderent à toute la ville que cet article avoit eſté adjouſté par l'ordre du Dieu meſme, comme le Poëte Tyrtée le fait connoiſtre par ce paſſage : *Ces Ambaſſadeurs, ayant entendu la voix d'Apollon, rapporterent dans leur patrie ces divines paroles : Que les ſacrez Rois, qui regiſſent l'aimable Ville de Sparte, preſident au Conſeil avec les Senateurs, & que le*

Addition faite à l'oracle.

Paſſage du Poëte Tyrtée.

Il appelle les arrests du Senat des oracles, parce que le Senat avoit eſté eſtabli par un oracle.

peuple rende leurs oracles dans toute leur pureté, ſans jamais les corrompre.

Ephores eſtablis pour refrener l'autorité du Senat.

Lycurgue ayant ainſi temperé le Gouvernement, ceux qui vinrent aprés lui ne laiſſerent pas de trouver que la puiſſance des trente, qui compoſoient le Senat, eſtoit encore trop emportée & trop furieuſe, & qu'elle avoit beſoin d'eſtre refrenée; C'eſt pourquoy, comme dit Platon, ils lui donnerent un frein en lui oppoſant l'autorité des Ephores, environ cent trente ans aprés Lycurgue; & le premier Ephore, ce fut Elatus ſous le Roy Theopompe, à qui ſa femme ayant un jour reproché, à cauſe de cet eſtabliſſement, qu'il laiſſeroit à ſes enfants la Royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit receuë, il lui reſpondit: *Au contraire, je la leur laiſſeray plus grande, d'autant qu'elle ſera plus durable.* En effect, en lui faiſant perdre ce qu'elle avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie &

Controlleurs, Inſpecteurs.

Beau mot du Roy Theopompe à ſa femme.

C'eſt pourquoy, comme dit Platon, ils luy donnerent un frein, en luy oppoſant l'autorité des Ephores.] Ce paſſage de Platon ſuit immediatement celuy que je viens de rapporter du III. livre des loix, car aprés avoir parlé de Dieu & de Lycurgue, il adjouſte: *Et un troiſiéme Sauveur, trouvant cette puiſſance du Senat & des Rois encore trop emportée & trop furieuſe, lui oppoſa l'autorité des Ephores comme un frein, en la reduiſant preſque à la douceur & à l'egalité d'une puiſſance qui ſe donne au ſort.* Ce troiſiéme Sauveur c'eſt le Roy *Theopompe.* Ephore ſignifie *Controlleur, Inſpecteur.* Les Ephores n'eſtoient qu'un an en charge, & ils eſtoient cinq.

En effect en lui faiſant perdre ce qu'elle avoit de trop, il l'a mit à couvert de l'envie.] Ariſtote trouvoit pourtant beaucoup de deffauts dans cet eſtabliſſement des Ephores. En premier lieu leur autorité lui paroiſſoit trop grande, & peu differente de la tyrannie, car les Rois meſmes eſtoient obligez de faire la cour aux Epho-

du

du danger qui la ſuit ; de ſorte que ſes ſucceſſeurs n'eurent pas à ſouffrir ce que les Meſſeniens & les Argiens firent ſouffrir à leurs Rois, qui n'avoient jamais voulu relaſcher leur puiſſance pour la rendre plus douce & plus populaire. Et c'eſt ce qui fait encore mieux connoiſtre la ſageſſe & la prudence de Lycurgue, quand on conſidere les deſordres & les ſeditions qui regnerent dans Meſſene & dans Argos, villes voiſines & parentes de Sparte ; Car ayant eu toutes choſes egales avec cette derniere, & dans le partage des terres leur ſort s'eſtant meſme

Les Rois d'Argo & de Meſſene ſe perdirent & perdirent l'Eſtat pour s'eſtre attribué un pouvoir trop deſpotique.

res. En ſecond lieu il n'approuvoit pas qu'ils fuſſent choiſis parmi le peuple ; car il arrivoit delà que la pluſpart eſtoient des ames venales, comme l'experience l'a ſouvent monſtré ; En troiſiéme lieu il trouvoit ridicule que des gens ſans education & ſans eſtude, jugeaſſent à leur volonté, & non par des loix eſcrites ; Et enfin il blaſmoit la maniére de vivre des Ephores, qui eſtant trop diſſolue, ruïnoit inſenſiblement la regle auſtere qu'on avoit impoſée aux autres Citoyens. Les Ephores cauſerent les meſmes deſordres dans Sparte que les Tribuns cauſerent dans Rome. Cependant il eſt toujours certain que Theopompe rendit l'Eſtat de Sparte plus durable en moderant la puiſſance des Rois. Voyez le v. Liv. des politiques d'Ariſtote, Chap. XI.

De ſorte que ſes Succeſſeurs n'eurent pas à ſouffrir ce que les Meſſeniens & les Argiens.] Mais l'autorité ſeule du Senat pouvoit empeſcher cela ſans avoir recours aux Ephores, qui cauſerent dans Sparte de grandes ſeditions ; car ils tuerent le Roy Agis, & ils furent tuez enſuite par Cleomene.

Quand on conſidere les deſordres & les ſeditions qui regnerent dans Meſſene & dans Argos ; villes voiſines & parentes de Sparte.] Il appelle Argos & Meſſene *parentes de Sparte*, parce que les Fondateurs de ces trois villes eſtoient tous de la race d'Hercule, Argos & Meſſene ayant eſté fondées par les deux freres, Temenus & Creſphonte, & Sparte par leurs deux neveux Euryſthene & Patrocles fils d'Ariſtodeme.

Et dans le partage des terres leur ſort s'eſtant meſme trouvé beaucoup meilleur.] Car le terroir d'Argos

trouvé beaucoup meilleur, elles ne sceurent pourtant estre long-temps heureuses; l'orgueil des Rois & la desobeïssance des peuples les firent tomber de l'estat florissant où elles estoient, & elles monstrerent par leur exemple que c'estoit une grace toute particuliere que les Dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme qui sceust si bien ordonner & temperer leur gouvernement. Mais c'est ce qui ne parut que dans la suite.

C'est-à-dire aprés la ruine de Messene & d'Argos.

Le second establissement de Lycurgue & le plus hardi, ce fut le partage des terres; car il y avoit entre les habitants une si horrible inegalité, qu'elle estoit mesme dangereuse pour la ville, la pluspart estant si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre, & tout le bien se trouvant entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour chasser donc l'Insolence, l'Envie, la Fraude, le Luxe & les deux plus grandes & les plus anciennes pestes des Villes & des Estats, la Pauvreté & l'Avarice, il

Le partage des terres.

La pauvreté & l'avarice, les deux plus grandes pestes des Estats.

& celuy de Messene estoient beaucoup meilleurs que celui de Sparte, Euripide dit en quelque endroit, que la Laconie avoit beaucoup d'estenduë, mais que ses terres n'estoient pas labourables à cause des montagnes qui les coupoient, au lieu qu'il n'y avoit point de pays plus riche & plus abondant que la Messenie, dont les terres estoient arrosées de beaucoup de ruisseaux & trés-bien fournies de toutes sortes de pasturages. Il en estoit de mesme des terres d'Argos. Voyez Strabon Liv. VIII.

Et l'Avarice.] Aprés Lycurgue les Lacedemoniens firent encore long-temps la guerre à l'avarice, jusques-là qu'un jeune homme ayant acheté un heritage à fort bon marché, il fut appellé en justice & condamné à l'amende; car outre l'injustice qu'il avoit faite en achetant une chose beaucoup moins qu'elle ne valloit, on jugea qu'il estoit trop porté au gain, puisqu'il pensoit à acque-

Digitized by Google

perſuada à tous les Citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage pour vivre enſemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu ſeule, & ne mettant entr'eux d'autre difference que celle qui vient du blaſme deu aux mauvaiſes actions, & de la loüange que meritent les actions honneſtes & vertueuſes.

Les prééminences & les honneurs ne doivent eſtre donnez qu'à la vertu ſeule.

Cela fut auſſi-toſt executé. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il diſtribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il diſtribua à autant de Citoyens. D'autres diſent qu'il n'en fit que ſix mille, & que les autres trois mille furent adjouſtées par le Roy Polydore. Il y en a meſme qui eſcrivent que de ces neuf mille, Lycurgue n'en fit que la moitié, & que Polydore adjouſta l'autre. Chaque part pouvoit fournir de revenu annuel ſoixante & dix boiſſeaux d'orge pour homme & douze pour femme; & de vin & autres fruits liquides, à proportion; car cette quantité parut ſuffiſante pour entretenir les hommes ſains & diſpos, ſans

Partage que Lycurgue fait des terres de la Laconie.

rir dans un âge, où l'on ne penſe d'ordinaire qu'à deſpenſer.

Soixante & dix boiſſeaux d'orge pour homme & douze pour femme.] Voilà une eſtrange inegalité. Mais il faut entendre qu'on aſſignoit ſoixante & dix meſures à l'homme comme au chef de la famille, qui devoit nourrir ſes enfants & tous ceux qui eſtoient dans ſa maiſon; La portion de la femme eſtoit comptée à part pour la facilité de la dot qui devoit tousjours la ſuivre.

qu'ils euſſent beſoin de rien davantage. On rapporte de lui que quelques années aprés, revenant d'un long voyage, comme il traverſoit les terres de la Laconie, qui venoient d'eſtre moiſſonnées, il vit les tas de gerbes ſi egaux, que l'un ne paroiſſoit en rien plus grand que l'autre, & ſe tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur dit en riant, *ne ſemble-t'il pas que la Laconie ſoit l'heritage de pluſieurs freres qui viennent de faire leur partage?*

Beau mot de Lycurgue.

Aprés les immeubles il entreprit de leur faire partager auſſi egalement les autres biens pour achever de bannir d'entr'eux toute ſorte d'inegalité. Mais voyant qu'ils le ſupporteroient avec plus de peine, s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voye, en ſappant l'avarice par les fondements. Car premierement il deſcria toutes les monnoyes d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne ſe ſerviroit que de monnoye de fer, qu'il fit d'un ſi grand poids & d'un ſi petit prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une ſomme

Lycurgue deſcrie les monnoyes d'or & d'argent.

Qu'il fit d'un ſi grand poids & d'un ſi petit prix, qu'il falloit une charette à deux bœufs pour porter une ſomme de dix mines.] Chaque piece peſoit une livre & ne valloit que dix deniers; mais cet eſtabliſſement de Lycurgue ne fut bon que pendant que les Spartiates ſe contenterent de leur pays. Quand ils eurent ſur les bras des guerres eſtrangeres, leur monnoye de fer n'eſtant pas de miſe, & leurs danrées ne pouvant ſuffire aux eſchanges, ils furent obligez d'avoir recours aux Perſes, dont l'or & l'argent les eſblouit. Ainſi Lycurgue rendit ſa ville pauvre & ſes citoyens avares. Leur avarice donna lieu au proverbe dont parle Platon: *On voit bien l'argent entrer à Lacedemone, mais on ne l'en voit jamais ſortir.*

de dix mines, & une chambre entiere pour la ſerrer. Cette nouvelle monnoye ne fut pas pluſtoſt reſpanduë, qu'elle chaſſa de Lacedemone toutes les injuſtices & tous les crimes. Qui eſt-ce qui auroit voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de ſon injuſtice, une choſe qu'on ne pouvoit cacher, dont la poſſeſſion n'eſtoit point enviée, & qui eſtant miſe en pieces, eſtoit inutile à tout; car on dit que les ouvriers avoient ordre de tremper le fer tout rouge dans le vinaigre, pour en eſmouſſer la pointe & le rendre inutile à tout autre employ, ce fer ainſi trempé devenant ſi aigre & ſi eſclatant, qu'on ne pouvoit plus ni le battre, ni le forger. *De cinq cents livres.*

De plus, il chaſſa de Sparte tous les arts inutiles & ſuperflus; & quand il ne les auroit pas chaſſez, la pluſpart ſeroient tombez d'eux-meſmes, & s'en ſeroient allez avec l'ancienne monnoye, les artiſans ne trouvant pas à ſe deffaire de leurs ouvrages, parce que cette monnoye de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'eſtimer, s'en mocquoient & en faiſoient des railleries. Ainſi ceux de Sparte ne pouvoient achepter, ni merceries, ni marchandiſes eſtrangeres; Aucun Marchand n'entroit dans leurs ports, & dans toute la Laconie on n'auroit trouvé, ni Sophiſte, ni diſeur de bonne avanture, ni Charlatan, ni Vendeur d'eſclaves, ni Orfevre, ni Joüaillier; car tous ces gens-là ne cherchent que l'Argent. Par ce *Il chaſſe de Sparte tous les arts inutiles & ſuperflus.* *Avantage que produit le banniſſement des arts inutiles & ſuperflus.*

moyen le Luxe, denué peu à peu de tout ce qui l'enflame & qui le nourrit, ſe fletriſſoit & tomboit enfin de luy-meſme ; car les riches n'avoient aucun avantage ſur les pauvres, leurs richeſſes ne pouvant en aucune maniere paroiſtre en public, mais eſtant forcées de demeurer enfermées & inutiles. De-là vint que tous les meubles, dont on ne peut ſe paſſer, & dont on a tous les jours affaire, comme les lits, les tables, les chaiſes, eſtoient parfaitement bien travaillez chez eux ; on vante ſur tout la forme du gobelet Laconique, appellé *Cothon*, qui eſtoit d'un uſage merveilleux, particulierement à l'armée, comme dit Critias, la couleur de la terre cachant la vilaine couleur des eaux qu'on eſt quelquefois obligé de boire, & dont la veuë fait mal au cœur, & les bords eſtant faits de maniere qu'ils retenoient en dedans toute la bourbe & le limon, & empeſchoient qu'il ne vinſt à la bouche que ce qu'il y avoit de plus pur ; Dequoy la ſageſſe du Legiſlateur fut la ſeule cauſe ; car les ouvriers n'eſtant plus occupez aux ouvrages inutiles & ſuperflus, employerent toute leur induſtrie & tout leur art à perfectionner les neceſſaires.

Gobelet Laconique.

Auteur qui avoit fait un traité des Republiques.

Lycurgue, voulant encore plus perſecuter le luxe, & achever de deraciner l'amour des richeſſes, fit un troiſiéme eſtabliſſement trés-ſage & trés-beau, qui fut celuy des repas, où il ordonna que tous les Citoyens mangeroient

Eſtabliſſement des repas publics.

Où il ordonna que tous les Ci- toyens mangeroient enſemble des

enſemble des meſmes viandes reglées & ordonnées par la loy, & leur defendit expreſſément de manger chez eux ſur des lits ſomptueux, & ſur des tables magnifiques, en ſe faiſant traiter par d'habiles cuiſiniers & officiers de bouche, pour s'engraiſſer dans les tenebres, comme des beſtes gloutonnes, & pour corrompre par ce moyen le corps & l'eſprit, en s'abandonnant à toutes ſortes de diſſolutions & de deſbauches, qui demandent enſuite un long ſommeil, des bains chauds, un grand repos & des remedes journaliers, comme de veritables maladies. Si ce fut une grande choſe à Lycurgue d'eſtre parvenu à cela, ç'en fut une plus grande encore d'avoir pû mettre les richeſſes hors d'eſtat d'eſtre derobées, ou pluſtoſt, comme dit Theophraſte, d'eſtre enviées, & de les avoir rendu pauvres par cette communauté des repas & par la ſimplicité & la frugalité de la table. Car il n'y avoit

Les deſbauches obligent à des remedes comme les maladies.

Chef d'œuvre de Lycurgue d'avoir rendu les richeſſes pauvres.

meſmes viandes.] Ils mangeoient avec leurs armes, pour eſtre plus preſts à recevoir les ordres & à les executer. Cet eſtabliſſement de Lycurgue fut bon pendant qu'il n'y eut pas plus de Citoyens que de portions de terre; mais quand le nombre des Citoyens fut augmenté, les familles chargées d'enfants ne purent plus fournir leur part pour ces repas publics; ainſi la ville retomba dans l'inconvenient que Lycurgue avoit voulu eviter, qui eſt les pauvres; C'eſt pourquoy il auroit mieux fait d'ordonner que ces repas ſeroient faits aux deſpens du public, comme on le pratiquoit en Crete.

Et leur defendit expreſſément de manger chez eux ſur des lits ſomptueux & des tables magnifiques.] Mais cette deſenſe eſtoit inutile, pendant que les Ephores avoient la permiſſion de ſe traiter magnifiquement & de vivre dans le luxe. Cet exemple ſeul faiſoit plus de mal, que la loy ne pouvoit faire de bien.

Digitized by Google

aucun moyen d'uſer ni de joüir de ſa magnificence, non pas meſme d'en faire parade ou de la monſtrer, le pauvre & le riche mangeant enſemble en meſme lieu; de ſorte que Sparte eſtoit la ſeule ville du monde, où ce que l'on dit communement de Plutus, qu'il eſt aveugle, ſe trouvaſt vray. En effect il y eſtoit renfermé & immobile, comme une ſtatuë ſans ame & ſans mouvement; car il n'eſtoit pas permis de manger chez ſoy & d'arriver ſaoul aux ſalles publiques, parce que tous les autres obſervoient avec grand ſoin celuy qui ne beuvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient ſon intemperance, ou ſa trop grande delicateſſe, qui lui faiſoient meſpriſer ces repas publics.

Plutus veritablement aveugle à Sparte.

Auſſi dit-on que les riches furent fort irritez de cette ordonnance de Lycurgue, & que s'eſtant aſſemblez en grand nombre, ils crierent & murmurerent contre lui, juſques-là que l'ayant aſſailli de tous coſtez à coups de pierres, il fut obligé de s'enfuir de toute ſa force. Il avoit déſja eſchapé à la pourſuite de tous ces mutins & gagné un temple, lorſqu'un jeune homme, nommé Alcandre, qui n'avoit pas d'ailleurs un meſchant naturel, mais qui eſtoit fort prompt & fort colere, l'ayant pourſuivi plus opiniaſtrement, l'atteignit, & comme il ſe tournoit de

Ou ce que l'on dit communement de Plutus, qu'il eſt aveugle, ſe trouvaſt vray.] Cela eſt pris du mot que Lycurgue diſoit à ſes amis: *Ah mes amis, que c'eſt une belle choſe de faire voir effectivement que Plutus eſt aveugle.*

ſon

ſon coſté, il lui donna un coup de baſton ſur le viſage, & lui creva un œil. Lycurgue ne ſe laiſſa point abbatre à la douleur, au contraire ſe tournant du coſté du peuple la teſte haute, il lui fit voir ſon viſage tout ſanglant & ſon œil crevé. Ceux qui le virent en cet eſtat en eurent tant de confuſion & de honte, que ſur l'heure meſme ils lui livrerent Alcandre, & l'accompagnerent tous chez lui en lui teſmoignant la douleur & le reſſentiment qu'ils avoient de l'outrage qu'il venoit de recevoir. Il les congedia aprés les avoir remerciez, & ayant fait entrer avec lui le jeune homme, il ne le maltraita point & ne lui dit aucune parole faſcheuſe, il fit ſeulement retirer ſes amis & ſes domeſtiques, & lui commanda de le ſervir. Alcandre, qui, comme je l'ay désja dit, n'eſtoit pas mal né, obeït ſans reſpondre une ſeule parole, & ſe tenant tousjours prés de lui, il eut tout le temps de connoiſtre ſa douceur, ſa moderation, & les autres grandes qualitez de ſon ame, ſon auſterité dans ſa vie ordinaire, & ſa conſtance infatigable dans les travaux; de ſorte qu'il commença à l'aimer avec paſſion, & qu'il diſoit par tout que bien loin que Lycurgue fuſt rude & ſuperbe, c'eſtoit au contraire l'homme du monde le plus traitable & le plus doux; & voilà la punition que reçut Alcandre; De jeune homme violent & emporté qu'il eſtoit auparavant, il devint un homme trés-moderé & trés-ſage.

Lycurgue a un œil crevé d'un coup de baſton.

Sa patience & ſa douceur.

Ce que peuvent la douceur & les bons exemples ſur l'eſprit meſme d'un ennemi.

Minerve Optilétide.

En memoire de cet accident, Lycurgue consacra un Temple à Minerve, qu'il appella *Optilétide*, parce que les Doriens de ce pays-là appellent les yeux *Optiles*; Il y a pourtant des Auteurs, & entre autres Dioscoride, celuy qui a fait un Traité *du Gouvernement de Sparte*, qui escrivent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdit pas l'œil, & qu'il ne fonda ce Temple à Minerve, que pour la remercier de sa guerison. Cependant les Lacedemoniens cesserent depuis ce temps-là de porter des bastons dans leurs Assemblées.

Les Lacedemoniens cessent de porter des bastons dans les assemblées.

Pour ce qui est des repas publics, ceux de Crete les appelloient *Andria*, & les Lacedemoniens les appellerent *Phiditia*, soit parce qu'ils faisoient naistre l'union & l'amitié entre les Citoyens, *phiditia* pour *philitia*, en mettant un D. pour une L, soit parce qu'ils les accoustumoient à la simplicité & à l'espargne, qui en grec est appellée *pheido*. Il y en a aussi qui prétendent, & cela n'est pas impossible, que la premiere lettre est adjoustée, & qu'on dit *phiditia* pour *editia* d'un mot qui signifie *manger*.

Phiditia repas publics de Sparte.

Cette étymologie est fausse.

Les tables estoient de quinze personnes chacune, un peu plus ou un peu moins; & chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux li-

Pour la remercier de sa guerison.] lui avoit pas crevé aussi l'autre D'autres disent que ce fut pour la œil, comme il avoit dessein de le remercier de ce qu'Alexandre ne faire, si on ne l'en eust empesché.

Digitized by Google

vres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoye pour acheter de la viande. Il eſt vray que quand quelqu'un faiſoit chez lui un ſacrifice, ou qu'il avoit eſté à la chaſſe, il envoyoit une piece de ſa victime, ou de ſa venaiſon à la table dont il eſtoit; car il n'y avoit que ces deux occaſions où il fuſt permis de manger chez ſoy, quand on eſtoit revenu de la chaſſe fort tard, ou que l'on avoit achevé fort tard ſon ſacrifice; autrement on eſtoit obligé de ſe trouver au repas public; & cela s'obſerva fort long-temps avec une trés grande exactitude, juſques-là que le Roy Agis, qui revenoit de l'armée aprés avoir défait les Atheniens, & qui vouloit ſouper chez lui avec ſa femme, ayant envoyé demander ſes portions dans la ſalle, les Polemarques les lui refuſerent, & le lendemain Agis ayant negligé par dépit d'offrir le ſacrifice d'actions de graces, comme on avoit accouſtumé aprés une heureuſe guerre, ils le condamnerent à une amende, qu'il fut obligé de payer.

Les Generaux d'armées qui eſtant ſortis de charge avoient cet employ.

Les enfants meſmes ſe trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une Eſcole de ſageſſe & de temperance. Là ils entendoient de

La table meſme doit eſtre une eſcole de ſageſſe pour les enfants.

Ayant envoyé demander ſes portions.] Car les Rois avoient touſjours deux portions qu'on leur donnoit, comme dit Xenophon, non pas afin qu'ils mangeaſſent une fois autant que les autres; mais afin qu'ils puſſent donner une de ces portions à celuy qu'ils jugeroient digne de cet honneur.

Les Polemarques les lui refuſerent.] Les Polemarques, c'eſt à dire les Generaux d'armée ſous les Rois; Car c'eſtoit touſjours les premiers de l'Eſtat qui eſtoient eſtablis pour faire les portions.

qu'il y en eust un seul qui ne pluſt à tous les autres. Celuy qu'on avoit refuſé eſtoit dit *Decaddé*, parce que le vaiſſeau dans lequel on jettoit les boules eſt appellé *Caddos*.

Comme deſcheu du vaiſſeau.

Le plus exquis de tous leurs mets, eſtoit ce qu'ils appelloient le *brouët noir*. Les vieillards le trouvoient ſi bon, qu'ils laiſſoient la viande aux jeunes gens, & mangeoient de ce brouët, en ſe mettant tous d'un coſté. Il y eut un Roy de Pont, qui pour en manger acheta exprés un cuiſinier de Lacedemone. Il n'en eut pas pluſtoſt gouſté qu'il le trouva fort mauvais, & ſe mit en colere; mais le cuiſinier lui dit, *Seigneur, ce qu'il y a de meilleur manque à ce brouët, c'eſt qu'avant que de le manger, il faut ſe baigner dans l'Eurotas.*

Le broüet noir de Sparte.

Plutarque dit ailleurs que ce fut Denys, Tyran de Sicile.

Mot d'un cuiſinier de Lacedemone au Roy de Pont.

Aprés qu'ils avoient mangé & beu trés ſobrement, ils s'en retournoient chez eux ſans lumiere; car il n'eſtoit pas permis de ſe faire eſclairer, Lycurgue ayant voulu qu'on s'accouſtumaſt à marcher hardiment par tout de nuit & dans les tenebres. Voilà quel eſtoit l'ordre de leurs repas.

Lycurgue ne voulut pas qu'il y euſt aucune loy eſcrite, & par une de ſes ordonnances qu'on

Lycurgue condamne les loix eſcrites.

Eſtoit dit Decaddé.] Il y a dans le texte κατεδήδεσ. Il faut lire κατεδήδεσται comme ont lû Henry Eſtienne & d'autres.

Car il n'eſtoit pas permis de ſe faire eſclairer.] Xenophon dit que cette défenſe n'eſtoit que pour les jeunes gens qui tiroient de-là un double avantage; car ſçachant qu'ils ne coucheroient pas dans le lieu où ils ſoupoient, ils eſtoient forcez d'eſtres ſobres, afin de pouvoir retrouver leur maiſon, & ils s'accouſtumoient à aller la nuit comme le jour ſans avoir beſoin de lumiere.

appelloit *Rhetres*, il le defendit trés expreſſement, perſuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuſes & les peuples vertueux, c'eſt ce qui eſt empreint dans les mœurs & dans les eſprits des Citoyens; Car les principes, que l'éducation y a gravez, demeurent fermes & inébranlables, comme eſtant fondez ſur la volonté ſeule, qui eſt tousjours un lien plus fort & plus durable que le joug de la neceſſité, & les jeunes gens, qui ont eſté ainſi nourris & élevez, deviennent leurs Loix & leurs Legiſlateurs eux-meſmes.

Mœurs plus fermes & plus fortes que les Loix.

La volonté, lien plus fort que la neceſſité.

Pour ce qui eſt des petits contracts, qui ne regardent que l'intereſt & qui changent tousjours ſelon le beſoin, il jugea qu'il eſtoit beaucoup mieux de ne pas les aſſujettir à des formules expreſſes, & à des couſtumes qu'on ne ſçauroit

Lycurgue veut que les petits contracts ne ſoient pas aſſujettis à des formules expreſſes.

C'eſt ce qui eſt empreint dans les mœurs & dans les eſprits des Citoyens.] Les loix ſans les mœurs ne feront jamais qu'une foible barriere contre les paſſions des hommes. Horace a fort bien dit: *Quid leges ſine moribus vanæ proficiunt?* Mais ſi les loix ſont inutiles ſans les mœurs, les mœurs ſont auſſi bien foibles ſans les loix, & l'experience a fait voir que la foibleſſe & la corruption des hommes ſont ſi grandes, qu'il a allu que la loy eſcrite ſoit venuë au ſecours de la loy non eſcrite; elles ne ſçauroient ſubſiſter l'une ſans l'autre, & elles ſe preſtent reciproquement du ſecours.

Pour ce qui eſt des petits contracts qui ne regardent que l'intereſt, &c. il jugea qu'il eſtoit beaucoup mieux de ne pas les aſſujettir à des formules expreſſes.] Car toutes les formules n'ont eſté inventées que pour prevenir l'injuſtice des hommes & leur mauvaiſe foy. Si les hommes ſont juſtes, ces formules ſont inutiles, & s'ils ſont injuſtes, elles le ſont encore le plus ſouvent, l'injuſtice eſtant ordinairement plus forte que toutes les barrieres qu'on lui oppoſe. Horace a fort bien dit;

Digitized by Google

changer, & de laiſſer la liberté d'y adjouſter ou retrancher, ſelon l'exigence des cas, tout ce qui paroiſtroit neceſſaire à un peuple ſi bien élevé & ſi bien inſtruit; car le ſommaire & le principal de toutes les loix, il le rapportoit à l'éducation des hommes; c'eſt pourquoy la premiere de ſes ordonnances eſtoit qu'il n'y euſt point de loy eſcrite, comme nous l'avons desja dit.

Le principal des loix doit ſe rapporter à l'éducation.

La ſeconde eſtoit contre la magnificence; *Que les planchers des maiſons fuſſent faits avec la cognée, & les portes avec la ſcie, ſans le ſecours d'aucun autre inſtrument*; car ce qu'on rapporte d'Epaminondas, qu'en parlant de ſa table, il dit, *Un tel ordinaire n'expoſe pas à la trahiſon*, c'eſt ce que Lycurgue avoit penſé avant lui, *qu'une telle maiſon n'expoſe pas au luxe & à la deſpenſe*, n'y ayant point d'homme aſſez ignorant dans les bienſeances & aſſez fou pour porter dans une maiſon ſi ſimple & ſi pauvre, des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, de la vaiſſelle d'or, & toute la magnificence que cela entraiſne neceſſairement. Au contraire on eſt forcé d'accorder & de proportionner les lits à la maiſon; les tapis & les couvertures aux lits; & aux couvertures, & aux tapis le reſte des meu-

Il bannit la magnificence des maiſons.

Avantage de la ſimplicité dans les maiſons.

Car le moindre commencement de luxe, entraiſne après lui toutes ſortes de delicateſſes & de ſuperfluitez.

Adde Cicuta
Nodoſi tabulas centum: mille adde catenas:
Effugiet tamen hæc ſceleratus vincula Proteus.

Ajoutez-y toutes les rubriques & toutes les formules du fameux Notaire Cicuta, qui ſçait ſi bien lier les gens, un ſcelerat ſçaura fort bien ſe tirer de toutes ces chaiſnes, comme un ſecond Protée.

Ne vous contentez pas d'une ſim-

bles. De cette couſtume proceda la demande que l'ancien Roy Leotychidas, ſoupant à Corinthe, fit à ſon hoſte; car s'eſtant apperçeu que le plancher de la ſalle où il ſoupoit, eſtoit magnifiquement lambriſſé, il lui demanda *ſi le bois naiſſoit ainſi travaillé dans ſon pays?*

Les guerres doivent eſtre courtes & peu frequentes contre les meſmes ennemis.

La troiſieme ordonnance que Lycurgue donna à ſes Citoyens, fut de ne pas faire ſouvent la guerre contre les meſmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop ſouvent à ſe defendre; c'eſt pourquoy l'on reproche encore aujourd'huy au Roy Ageſilas, que par ſes frequentes incurſions dans la Beotie, il mit les Thebains en eſtat de tenir teſte aux Lacedemoniens. Auſſi Antalcidas, le voyant bleſſé dans un combat qu'il donna contre eux, lui dit: *Vous recevez un digne prix de l'apprentiſſage que vous avez fait faire aux Thebains, qui ſans vous n'auroient ni ſçu ni voulu combattre.* Il appella ces trois ordonnances *Rhetres*, pour faire croire qu'elles avoient eſté dictées par

Pourquoy Lycurgue appelle ſes ordonnances Rhetres.

L'ancien Roy Leotychidas.] Il parle du premier Leotychidas fils d'Anaxilaüs; car il y en eut un ſecond, fils de Menares, & un troiſiéme, fils d'Agis, ou pluſtoſt baſtard d'Alcibiade.

Il mit les Thebains en eſtat de tenir teſte aux Lacedemoniens.] Cela parut bien évidemment à la bataille de Leuctres, où les Lacedemoniens furent vaincus par Epaminondas, & perdirent leur Roy Cleombrotus, avec leurs meilleurs troupes.

Il appella ces trois ordonnances Rhetres, pour faire croire.] Les oracles d'Apollon eſtoient proprement appellez *Rhetres*, c'eſt à-dire, *Dits*: Les Latins les appelloient de meſme *Dicta*. Lycurgue appella ces ordonnances de ce nom, pour les rendre plus venerables, & parce qu'elles n'eſtoient point eſcrites, on ne les avoit que par tradition.

Apollon

Appollon meſme, & que c'eſtoient pluſtoſt des oracles, que des loix.

Il regardoit l'éducation des enfants comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Legiſlateur ; C'eſt pourquoy il y pourveut de loin en reglant tout ce qui regardoit les mariages & les naiſſances ; car il ne faut pas croire ce que dit Ariſtote, qu'ayant tenté de regler & de reformer les femmes, il y renonça, ne pouvant venir à bout de leur licence effrenée, & de la trop grande autorité qu'elles avoient priſe ſur leurs maris, qui, à cauſe des frequentes expeditions de guerre où ils alloient, eſtoient obligez de les abandonner à leur conduite, & qui, pour les empeſcher d'abuſer de cette liberté, ſe voyoient reduits à les flatter, à les adoucir, & à les appeller leurs dames & leurs maiſtreſſes ; au contraire il prit d'elles tout le ſoin qu'il eſtoit poſſible d'en prendre. En effect, pendant qu'elles eſtoient

Education des enfants, la principale affaire d'un Legiſlateur & d'un Roy.

Plutarque combat mal Ariſtote.

Car il ne faut pas croire ce que dit Ariſtote.] Le paſſage d'Ariſtote eſt dans le II. Liv. de ſes Politiques. Chap. VII. où il fait voir que dans tous les Eſtats où les femmes ſont dereglées, la moitié de l'Eſtat eſt neceſſairement corrompuë, & cette moitié corrompuë communique bientoſt ſa corruption à l'autre moitié. A Lacedemone les femmes commandoient aux hommes, ainſi elles gouvernoient tout, & ce fut en partie ce qui cauſa enfin leur perte. Plutarque ne juſtifie icy Lycurgue que trés foiblement.

Qui à cauſe des frequentes expeditions de guerre.] A cauſe des guerres qu'ils eurent d'abord contre ceux d'Argos, enſuite contre les Arcadiens, & aprés cela contre Meſſene.

Au contraire il prit d'elles tout le ſoin qu'il eſtoit poſſible d'en prendre.] Mais ce ſoin n'aboutit qu'à les rendre hardies contre leurs maris. Je m'eſtonne que Plutarque ait entrepris de juſtifier icy Lycurgue contre le teſmoignage de toute l'antiquité, qui

Education des filles de Sparte.

filles, il endurciſſoit leur corps, en les exerçant à la courſe, à la lutte, à jetter le palet, & à lancer le javelot, afin que le fruit, qu'elles concevroient dans la ſuite, trouvant un corps robuſte & vigoureux, y priſt de plus fortes racines, & qu'elles meſmes, fortifiées par ces exercices, en euſſent plus de facilité, de force & de courage pour reſiſter aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher toute ſorte de delicateſſe, & de moleſſe, il les accouſtuma à lutter toutes nuës, de meſme que les jeunes garçons, & à danſer en cet eſtat devant eux à certaines feſtes ſolemnelles, en chantant de belles chanſons, où elles lançoient à propos des traits de raillerie, qui piquoient juſqu'au vif ceux qui avoient mal fait leur devoir, & où elles donnoient au contraire de grands éloges à ceux qui avoient fait des actions dignes de memoire. Par ce moyen elles embraſoient

depoſe qu'à Sparte la licence des femmes eſtoit ſi grande, que rien n'eſtoit capable de l'arreſter. Un Lacedemonien meſme fait cet adveu dans les Livres des loix de Platon.

Il les accouſtuma à lutter toutes nuës. [Il y a icy une faute au texte, mais une faute qui preſente une ſorte de ſens, & c'eſt ce qui l'a maintenuë, car il n'y a pas de fautes qui ſe conſervent plus long-temps, que celles qui n'ont rien qui rebutte, car comme on ne les ſoupçonne point, on les paſſe ſans y prendre garde, *τὰς κόρας γυμναῖς ἐ παλαίειν* peut fort bien eſtre expliqué, *il accouſtuma les filles à paroiſtre en public toutes nuës.* Mais dés que la veritable leçon ſe monſtre, la fauſſe cede & s'évanouit. Un manuſcrit preſente cette veritable leçon, car au lieu de *παλαίειν* on y lit *πυκτεύειν*. Le ſçavant M. Salvini m'a mandé qu'il liſoit *παλαίειν*, ce qui confirme la leçon du manuſcrit.

Digitized by Google

le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloire & de la vertu, & excitoient entre eux une noble jalousie. Car celuy, dont on avoit tant vanté les belles actions, & qui voyoit son nom celebre parmi ces jeunes filles, s'en retournoit tout fier des loüanges qu'il avoit reçuës, & les brocards & les railleries, dont les autres se sentoient atteints, leur estoient plus sensibles, que n'auroient esté les plus severes remonstrances & les plus rudes corrections, d'autant plus que tout cela se passoit en presence de tous les Citoyens, des Senateurs & des Rois mesmes. Et quant à ces filles, qui se monstroient ainsi nuës, il n'y avoit là rien de honteux, Sparte estant le throne de la pu-

Plutarque tasche de justifier la nudité des filles de Sparte.

Leur estoient plus sensibles.] Au lieu de *leur* du texte, qui est manifestement corrompu, j'ay corrigé *leur*.

Il n'y avoit là rien de honteux, Sparte estant le throne de la pudeur.] Il veut dire que là où l'intemperance n'est point connuë, les nuditez ne peuvent faire aucun mal, & c'est le sens du mot de Livie, *que des hommes nuds sont des statuës pour les femmes chastes.* Mais n'est ce pas un grand-mal que de pecher contre la bienseance & l'honnesteté naturelle? Comment Plutarque a-t'il approuvé une chose si déraisonnable & si oppofée à la pudeur? Dans l'Andromaque d'Euripide Pelée reproche à Menelas que les desbauches de sa femme ne venoient que de l'éducation qu'elle avoit reçeuë à Sparte. Ses paroles sont remarquables: *Il n'est pas au pouvoir des filles de Sparte d'estre sages quand elles le voudroient; car elles sortent de la maison de leur pere avec des juppes entr'ouvertes qui laissent voir leurs cuisses: elles vont avec les jeunes hommes, elles courent & luttent avec eux, ce que je ne sçaurois souffrir. Aprés cela faut-il s'estonner que vous n'ayez que des femmes debauchées.* Plutarque est entré icy un peu trop bonnement dans les veues de Platon, qui dit dans le v. liv. de la Republique, que cette nudité des femmes, qu'il ordonne, ne pourroit avoir rien de honteux, parce

deur, & l'intemperance n'y eſtant pas meſme connuë. Cela les accouſtumoit ſeulement à des mœurs ſimples, leur donnoit une merveilleuſe émulation à qui auroit le corps plus robuſte & plus diſpos, & leur élevoit en meſme temps le courage, en leur faiſant connoiſtre qu'elles devoient participer à la gloire des hommes & aſpirer à la meſme generoſité & à la meſme vertu. C'eſt de cette maſle éducation que venoit la grandeur d'ame, qui eſclattoit dans leurs penſées & dans leurs paroles, comme elle eſclatta dans cette reſponſe de Gorgo, femme de Leonidas; une Dame eſtrangere lui ayant dit un jour, *Vous autres Lacedemoniennes, vous eſtes les ſeules qui commandiez aux hommes.* Elle lui reſpondit, *auſſi ſommes-nous les ſeules qui mettions au monde des hommes.*

Belle reſponſe de la femme de Leonidas à une Dame eſtrangere.

C'eſtoit encore une amorce pour le mariage, je parle de ces danſes & de ces combats, que ces jeunes filles ainſi nuës faiſoient devant les jeunes gens, qui eſtoient attirez, comme dit Platon, non par une neceſſité Geometrique, mais par une neceſſité plus forte encore, & qui vient d'un

Mais cette neceſſité eſtoit bien

quelles ſeroient reveſtues de pudeur & de modeſtie au lieu d'habits. Plaiſante chimere.

Et leur élevoit en meſme temps le courage.] Ce courage ne parut pourtant guere, lorſqu'Epaminondas, aprés le gain de la bataille de Leuctres, alla attaquer Sparte; car les femmes ne faiſoient que courir ça & là toutes éperduës, rempliſſoient tout de leurs cris, & cauſoient plus de deſordre & de confuſion que les ennemis meſmes.

Qui eſtoient attirez, comme dit Platon, non par une neceſſité Geometrique, mais par une neceſſité plus forte encore, & qui vient d'un

attrait d'amour. Il ne s'en fia pourtant pas tellement à cette neceſſité, qu'il n'eſtabliſt encore une note d'infamie contre ceux qui refuſeroient de ſe marier. Car il leur eſtoit défendu de ſe trouver à ces exercices publics, où les filles combattoient nuës; & les Magiſtrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds au plus fort de l'hyver, en chantant une chanſon faite contre eux, où ils diſoient en propres termes, qu'ils ſouffroient juſtement cette peine, pour avoir deſobei aux loix. Quand ils devenoient vieux, ils eſtoient privez des honneurs, des ſoins & des reſpects que les jeunes gens rendoient à la vieilleſſe. C'eſt pourquoy perſonne ne blaſme le mot, qui fut dit à Dercylli-

dangereuſe, & pouvoit bien autant porter à la diſſolution qu'au mariage.

Peines eſtablies contre ceux qui refuſoient de ſe marier.

attrait d'amour.] J'ay taſché de conſerver toute la beauté de ce paſſage, qui eſt pris du v. Liv. de la Republique de Platon, où ce payen, trompé par une fauſſe lumiere, avance cet eſtrange dogme, que les femmes doivent eſtre communes, & qu'on doit les élever comme les hommes. Socrate dit donc, que *les hommes & les femmes eſtant touſjours enſemble, & en public & en particulier, ſeront portez par une neceſſité naturelle à s'aimer. Cela ne vous paroiſt-il pas une ſuite neceſſaire?* adjouſte-t'il, en s'addreſſant à Glaucon. *Si neceſſaire,* reſpond Glaucon, en raillant ſur ces mots de *neceſſité* & de *neceſſaire, que ce qu'on appelle neceſſité Geometrique n'en approche pas, car c'eſt une neceſſité d'amour, qui eſt mille fois plus forte & qui attire & perſuade bien plus ſerieuſement & plus efficacement le peuple que les plus neceſſaires demonſtrations. Neceſſité Geometrique*, c'eſt ce qui ſe tire neceſſairement d'un principe qui ne peut eſtre conteſté.

Et les Magiſtrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds, &c. Je m'eſtonne que Plutarque ait oublié ce qu'avoit eſcrit Clearque, diſciple d'Ariſtote, qu'il y avoit une certaine feſte où les femmes faiſoient faire à ces hommes le tour d'un autel en les battant avec des verges, afin que la honte les rendiſt plus humains.

Le mot, qui fut dit à Dercyllidas.] A Dercyllidas qui retint

das, quoyque ce fut un trés-bon & trés-vaillant Capitaine ; car eſtant entré un jour dans une aſſemblée, il y eut un jeune homme qui ne daigna pas ſe lever devant lui pour lui faire place, & qui lui dit : *Tu n'as point d'enfants qui puiſſent me rendre un jour la pareille & ſe lever devant moy.*

Ceremonies des nopces à Sparte.

Ceux qui ſe marioient eſtoient obligez d'enlever leurs maiſtreſſes, & il ne falloit pas les choiſir trop petites, ni trop jeunes, mais dans la vigueur de l'âge & en eſtat d'avoir des enfants. Quand il y en avoit quelqu'une d'enlevée, celle qui faiſoit le mariage la prenoit, lui raſoit les cheveux, la veſtoit d'un habit d'homme avec la chauſſure de meſme, & aprés l'avoir couchée ſur une paillaſſe, elle la laiſſoit là toute ſeule ſans lumiere. Le marié, qui n'eſtoit ni yvre, ni énervé par les voluptez, mais ſobre à ſon ordinaire, comme ayant tousjours mangé à la table commune, entroit, delioit la ceinture à ſon eſpouſée, & la prenant entre ſes bras, la portoit dans un autre lit. Il demeuroit là un peu de temps avec elle, & s'en retournoit en-

ceux d'Abyde dans le parti des Lacedemoniens par un long diſcours qu'il leur fit, & que Xenophon rapporte dans le IV. Livre de ſon hiſtoire Grecque.

Ceux qui ſe marioient eſtoient obligez d'enlever leurs maiſtreſſes.] Les mariages des Lacedemoniens ſe faiſoient d'une maniere bien moins honneſte, ſi l'on en croit Hermippus, qui avoit eſcrit dans ſon traité des Legiſlateurs, qu'il y avoit à La edemone une maiſon fort obſcure où l'on enfermoit les jeunes filles & les jeunes hommes, qui eſtoient à marier, & que chacun emmenoit & prenoit pour ſa femme celle qui lui eſtoit tombée en partage.

Digitized by Google

ſuite modeſtement dans la chambre où il avoit accouſtumé de coucher avec les autres jeunes gens & continuoit tousjours de meſme, paſſant les jours & les nuits avec ſes camarades, & n'allant voir ſa femme qu'à la derobée, & avec toutes les precautions poſſibles, pour n'avoir pas la honte d'eſtre apperceu. La jeune mariée de ſon coſté ne s'eſpargnoit pas à chercher des ruſes & des ſtratagemes, qui leur donnaſſent le moyen de ſe trouver enſemble ſans qu'on les viſt. Ce commerce ſecret duroit quelquefois ſi long-temps, que trés ſouvent des maris avoient des enfants, avant que d'avoir veu en public leurs femmes. Toutes ces difficultez ne les accouſtumoient pas ſeulement à la temperance & à la ſageſſe, elles leur rendoient encore le corps vigoureux & fecond, & entretenoient tousjours nouvelle l'ardeur de leurs premiers feux, de maniere qu'ils eſtoient tousjours auſſi amoureux que le premier jour, & nullement raſſaſiez, ni languiſſants, comme ceux qui ſont toûjours prés de leurs femmes avec une entiere liberté & ſans aucune contrainte, car en ſe quittant, ils ſe laiſſoient l'un à l'autre un reſte de flamme trés-vive & un merveilleux deſir de ſe revoir.

Aprés avoir eſtabli une ſi grande pudeur &

Avec une entiere libe té & ſans tienne, *πᾶσι, ἀνάδην κοινωνίας*, par *aucune contrainte.*] Il y a dans le ces commerces libres & ſans contex*e* *ἀνάδην κοινωνίας*, le mot traînte. Et cette correction eſt *ἀνάδην* ne peut avoir l'eu icy, il confirmée par un manuſcrit. faut corriger comme Henri Eſ-

un ſi bon ordre dans le mariage, il travailla à en bannir toute vaine jalouſie, qui n'eſt qu'une maladie de femme, en faiſant paſſer pour honneſte & raiſonnable, non-ſeulement de chaſſer de ſon ménage les deſordres & les violences, mais encore de permettre à ceux qui en eſtoient dignes d'avoir des enfants en commun, & ſe mocquant de ceux qui pourſuivent & vengent par des meurtres & par des guerres ſanglantes le commerce qu'on a avec leurs femmes. Un vieillard donc, qui avoit une jeune femme, & qui connoiſſoit quelque jeune homme bien fait & bien né, pouvoit, ſans bleſſer les loix ni la bienſeance, le mener coucher avec elle, & l'enfant, qui naiſſoit d'une race ſi noble & ſi genereuſe, il pouvoit le recevoir & l'avoüer comme s'il eſtoit à luy. D'un autre coſté un homme bien fait & bien né, qui voyoit à un autre une femme fort belle, fort ſage & d'une taille à porter de beaux enfants, pouvoit de meſme demander au mari la permiſſion de coucher avec elle pour avoir des enfants bien faits & bien formez, qui des deux coſtez viendroient de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus honneſte; Car premierement Lycurgue pretendoit que les enfants n'appartenoient pas en particulier aux peres, mais à l'Eſtat. C'eſt pourquoy il vouloit que ſes Citoyens euſſent pour peres les plus gens de bien, & non pas les premiers venus & des hommes ordinaires.

Jalouſie, maladie de femme.

Honteux expedient de permettre l'adultere, pour bannir la jalouſie.

Xenophon adjouſte, & qui ne vouloit pas ſe marier. Ce qui paroiſt remarquable.

Les enfants appartiennent à l'Eſtat & non pas aux peres.

ordinaires. D'ailleurs il trouvoit beaucoup de sottise & de vanité dans les ordonnances, qu'avoient fait sur les mariages les autres Legislateurs, qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens, & pour leurs juments les meilleurs estelons, n'espargnant ni soin ni argent pour les avoir de leurs maistres, & qui renfermoient leurs femmes dans leurs maisons & les tenoient là captives, afin qu'elles n'eussent des enfants que d'eux, quoy qu'ils fussent souvent insensez, dans un âge caduque, ou valetudinaires, comme si ce n'estoit pas le malheur & le dommage des peres & des meres, que les enfants naissent ainsi defectueux & contrefaits, pour avoir esté engendrez de personnes tarées, & au contraire leur bonheur & leur

Aveuglement de Lycurgue.

D'ailleurs il trouvoit beaucoup de sottise & de vanité dans les ordonnances, qu'avoient fait sur les mariages les autres Legislateurs.] Voilà le langage d'un Legislateur aveugle, qui ne connoissoit ni la pudeur ni la sainteté du mariage, & qui sacrifioit toute sorte d'honnesteté & de bienseance à des veues chimeriques sur l'utilité du public, comme si ce qui est honteux, pouvoit jamais estre utile.

Qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens.] Plus de trois cents cinquante ans aprés Lycurgue le poëte Theognis employa la mesme comparaison, car il dit : *Quand nous voulons avoir des chiens, des asnes, des chevaux, nous cherchons les meilleures races ; & quand il s'agit de choisir une femme, ou un mari, on prend tout ce qu'il y a de plus meschant, pourveu qu'il soit riche.* Aprés lui Platon en a voulu profiter, car il dit à Glaucon dans le v. Liv. de la Republique : *Vous nourrissez chez vous beaucoup de chiens de chasse. Mais cherchez-vous à avoir des petits des uns & des autres indifferemment, & n'avez-vous pas grand soin de n'avoir de la race que des meilleurs & des plus excellents, de peur que la race de vos chiens ne s'abatardisse?* Mais l'application du Poëte est beaucoup plus juste & plus conforme à la raison, que celle du Legislateur & que celle du Philosophe.

avantage, quand ils naiſſent bienfaits & bien conditionnez pour eſtre ſortis de parents bien ſains & bien robuſtes. C'eſt ainſi que l'on ſe conduiſoit en cela par des raiſons politiques & phyſiques; & tant s'en faut que cette conduite rendiſt les femmes auſſi faciles qu'elles le furent dans la ſuite, l'adultere n'y eſtoit pas ſeulement connu. L'on conte à ce ſujet le mot d'un ancien Spartiate, appellé Geradas; Un eſtranger lui ayant demandé, *qu'elle peine on faiſoit ſouffrir en ſon pays aux adulteres? Mon ami*, lui dit-il, *il n'y a point d'adultere chez nous. Mais s'il y en avoit?* repliqua l'eſtranger. *Alors*, reprit Geradas, *il ſeroit condamné à payer un taureau, qui du ſommet du mont Taigete puſt boire dans la riviere d'Eurotas. Bon*, reprit l'eſtranger, tout eſtonné, *Eh! comment pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur?* Geradas lui reſpondit en ſouſ-

Mais il y eſtoit inconnu pour y eſtre trop commun.

La plus haute montagne de tout le pays. On deſcouvroit de-là tout le Peloponeſe.

Et tant s'en faut que cette conduite rendiſt les femmes auſſi faciles qu'elles le furent dans la ſuite.] Je ne vois pas quelle plus grande facilité on auroit peu ſouhaiter; on n'avoit qu'à les demander, la facilité n'eſtoit-elle pas aſſez grande? Il eſt vray que les femmes, qui vinrent enſuite, furent incomparablement plus deſbauchées; car depuis que leurs maris, occupez trop long-temps au ſiege de Meſſene, eurent envoyé leurs eſclaves à Lacedemone pour tenir leurs places chez eux & reparer par-là leurs pertes, elles ſe proſtituerent à tous venants. Mais la ſeule difference qu'il y avoit entre celles-cy & les premieres, c'eſt que les premieres attendoient qu'on les demandaſt, & que leurs maris leur donnaſſent l'ordre, au lieu que les dernieres n'y faiſoient pas tant de façon.

L'adultere n'y eſtoit pas ſeulement connu.] Il n'y eſtoit pas connu, mais il y eſtoit commun. Il y eſtoit inconnu ſous le nom de crime, & il y eſtoit ordinaire ſous le nom d'amour du public. Il n'y a rien de plus aiſé que de rendre les villes vertueuſes, quand on voudra renverſer ainſi l'idée juſte des choſes, & donner au vice le nom de vertu.

Digitized by Google

riant, *Eh! comment pourroit-on trouver à Sparte un adultere?* Voilà ce qui s'obſervoit ſur les mariages.

Education des enfants.

Les peres n'eſtoient pas les maiſtres d'élever leurs enfants à leur fantaiſie; mais ſitoſt qu'un enfant eſtoit né, il falloit que le pere le portaſt lui-meſme dans un lieu appellé *Leſché*, où les plus anciens de chaque tribu, qui y eſtoient aſſemblez, le viſitoient, & s'ils le trouvoient bien formé, vigoureux & fort, ils ordonnoient qu'il fuſt nourri, & lui aſſignoient une des neuf mille portions pour ſon heritage, & ſi au contraire ils le trouvoient mal fait, delicat & foible, ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé *les Apothetes*, qui eſtoit une fondriere prés du mont Taigete; car ils eſtimoient qu'il n'eſtoit expedient, ni pour lui, ni pour la Republique qu'il veſcuſt, puiſque dés ſa naiſſance il ſe trouvoit compoſé de maniere que de ſa vie il ne pouvoit avoir ni force, ni ſanté. C'eſt pourquoy auſſi les Sages-femmes ne lavoient pas dans l'eau les enfants naiſſants, comme par tout ailleurs, mais elles les lavoient

On appelloit ainſi les ſalles publiques où l'on s'aſſembloit pour parler d'affaires ou de nouvelles.

Couſtume d'expoſer les enfants à Sparte.

Ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé les Apothetes.] C'eſt-à-dire, le lieu où l'on expoſoit les enfants. Ariſtote approuve cette deteſtable ordonnance de Lycurgue, dans le VIII. Liv. de ſes Politiques, où il eſcrit: *Quant aux enfants qu'on doit nourrir ou expoſer, il faut faire une loy, qui défende d'en nourrir aucun qui ſoit imparfait, ou mutilé de ſes membres, & dans les lieux où cette loy ſeroit contraire aux loix du pays, il faut limiter le nombre d'enfants que chacun doit avoir, & enſuite faire bleſſer les femmes avant que les enfants ayent ſentiment & vie; car ce ſeroit un crime horrible de le faire aprés qu'ils ſeroient achevez de former.* Quelle ignorance & quelle folie! Ariſtote s'eſt loigne en cela des veues de Platon, qui avoit eſté bien plus ſage, comme je le fais voir ailleurs.

Enfants naissants lavez dans du vin.

dans du vin, pour esprouver s'ils estoient de bonne constitution & de bonne trempe; car on dit que ceux qui sont épileptiques & maladifs, ne pouvant resister à la force du vin qui les penetre, meurent de langueur, & que ceux qui sont bien sains, en deviennent d'une complexion plus dure & plus forte. D'un autre costé les nourrices employoient le soin & l'art pour bien faire leurs nourritures; car bien loin de lier leurs enfants avec des langes, elles leur laissoient tout le corps libre, afin de leur donner un air noble & degagé; elles les accoustumoient aussi à estre faciles & nullement delicats & friands pour leur manger; à n'avoir point de peur dans les tenebres; à ne s'espouvanter pas quand on les laissoit seuls, & à ne connoistre, ni la mauvaise humeur, ni les criailleries & les pleurs, qui sont autant de marques de lascheté & de bassesse. Cela faisoit que les estrangers achetoient des nourrices de Lacedemone, & l'on dit qu'Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, en estoit. Il est vray, comme dit Platon, que Pericles corrom-

Conduite des nourrices de Lacedemone.

Nourrices de Lacedemone fort estimées.

Car bien loin de lier & de garroter les enfants avec des langes, elles leur laissoient tout le corps libre.] Mais pour peu de pente que les enfants ayent à devenir bossus & tortus, cette liberté leur est trés pernicieuse; c'est pourquoy Aristote approuvoit dans ses Politiques, que pour prévenir ces accidents, on imitast les nations, qui se servoient d'instruments artificiels pour tenir les corps droits & fermes.

Ni les criailleries & les pleurs.] Aristote blasme cette conduite. *Ceux qui defendent les pleurs & les cris des enfants*, dit-il, *font tort; car au contraire ces mouvements aident à les faire croistre, & servent d'exercice au corps.*

Il est vrai, comme dit Platon, que Pericles corrompit cette bonne

pit cette bonne nourriture en donnant pour Precepteur à Alcibiade un eſclave, nommé Zopyre, qui n'avoit rien au deſſus des autres eſclaves; au lieu que Lycurgue s'eſtoit bien gardé de confier l'éducation des enfants à des mercenaires & à des eſclaves achetez à prix d'argent. Il n'en laiſſa pas meſme la diſpoſition aux peres; mais ſitoſt qu'ils avoient ſept ans, il les prenoit & les diſtribuoit par claſſes, & les faiſant élever enſemble dans les meſmes loix & dans la meſme diſcipline, il les accouſtumoit à avoir les meſmes divertiſſements & les meſmes jeux.

Il ſe ſentit tousjours de cette éducation; car il n'y a rien de plus pernicieux pour les enfants que le commerce avec les eſclaves.

Pour chaque claſſe il choiſiſſoit parmi les jeunes gens les mieux faits celuy qui eſtoit le plus eſtimé, qui avoit le plus de prudence & de ſageſſe, & qui avoit teſmoigné le plus de courage & de fermeté dans les combats, & il l'eſtabliſſoit ſur toute la troupe. Ces enfants avoient tousjours l'œil ſur lui, obéiſſoient à tous ſes ordres, & ſe ſouſmettoient ſans murmurer

nourriture en donnant pour Precepteur & pour Gouverneur à Alcibiade un eſclave nommé Zopyre. [Ainſi, tous les ſoins de la nourrice Lacedemonienne avoient eſté inutiles; car un eſclave fait plus de mal à un enfant en un jour, que la plus excellente nourrice n'a peu lui faire de bien dans toute ſa nourriture. Le paſſage de Platon eſt dans le premier Alcibiade, où Socrate compare la maniere dont Alcibiade avoit eſté élevé, à celle dont eſtoient élevez les enfants des Rois de Perſe. *Au lieu de ces grands Seigneurs qui ont ſoin des enfants des Rois de Perſe, Pericles vous a donné pour Gouverneur un vil eſclave, nommé Zopyre le Thracien, qui par ſa vieilleſſe vous auroit eſté inutile, quand meſme il auroit eſté vertueux.* Ariſtote n'oublie pas de deffendre de laiſſer converſer les enfants avec les eſclaves. Aujourd'huy on n'eſt pas ſi ſcrupuleux.

à tous les chaſtiments & à toutes les peines qu'il lui plaiſoit de leur impoſer. De ſorte que toute leur éducation n'eſtoit, à proprement parler, qu'un apprentiſſage d'obéiſſance. D'ailleurs les vieillards aſſiſtoient ordinairement à leurs jeux, & jettoient ſouvent entre eux des ſujets de diſpute & de querelle, pour avoir occaſion de deſcouvrir à fond le naturel de chacun, & de connoiſtre s'il auroit de la hardieſſe, & s'il ſeroit incapable de tourner le dos à l'ennemi.

A Sparte l'éducation des enfants n'eſtoit qu'un apprentiſſage d'obéiſſance.

Pour ce qui eſt des lettres, ils n'en apprenoient que pour le beſoin; toute leur eſtude ne tendoit qu'à ſçavoir obeïr, qu'à ſupporter les travaux, & à vaincre. C'eſt pourquoy, à meſure, qu'ils avançoient en âge, on augmentoit la ſeverité de leur diſcipline & de leur regle; on leur coupoit les cheveux, on les accouſtumoit à aller ſans bas & ſans ſouliers, & la pluſpart du temps on les faiſoit joüer enſemble tout nuds, & quand ils eſtoient parvenus à l'âge de douze ans, on leur oſtoit la tunique, & on ne

A quoy tendoit toute l'eſtude des Spartiates.

Pour ce qui eſt des lettres, ils n'en apprenoient que pour le beſoin.] C'eſt-à-dire, autant qu'il en falloit pour des hommes qui ne reſpiroient que la guerre; c'eſt pourquoy toutes les ſciences eſtoient bannies de leur pays, ils n'avoient meſme ni Medecins ni Interpretes. Quand ils en avoient beſoin, ils appelloient des eſtrangers. De-là vient que Thucydide en parlant de Braſidas, dit: *Il ne parloit pas mal pour un Lacedemonien.*

On leur oſtoit la tunique.] La tunique qui eſtoit ſur la peau, ce que nous appellons la chemiſe; ce n'eſtoit pas le ſayon. car on peut n'avoir point de ſayon; & n'eſtre pas pour ce'a plus ſale. Juſqu'à douze ans ils avoient la tunique, & le manteau. A douze ans on leur oſtoit la tunique, afin qu'ils s'endurciſſent au froid & au chaud,

Digitized by Google

leur donnoit par an qu'un ſimple manteau, ce qui faiſoit qu'ils eſtoient touſjours ſales & craſſeux, ne ſe baignant & ne ſe parfumant jamais que certains jours de l'année, qu'on leur permettoit d'uſer de cette propreté & de cette delicateſſe. Chaque troupe couchoit enſemble dans la meſme ſalle ſur des paillaſſes faites de bouts de cannes qui croiſſoient ſur les bords de la riviere d'Eurotas, & qu'ils eſtoient obligez d'aller cueillir & rompre eux-meſmes avec leurs mains ſans couteau, & ſans aucun autre inſtrument. En hyver on leur permettoit d'y meſler de la barbe de chardon, cette matiere paroiſſant avoir quelque ſorte de chaleur.

Lits des Spartiates.

A cet âge ils commençoient à avoir des amants, qui s'attachant à ceux qui eſtoient les mieux faits & qui excelloient ſur tous les autres, les ſuivoient en tous lieux, & afin que tout ſe paſſaſt dans l'honneſteté & dans la bienſeance, les vieillards y avoient l'œil, ſe rendant encore plus aſſidus à leurs exercices & à leurs jeux, non par maniere d'acquit, ou comme pour ſe divertir

Amants des jeunes Spartiates, qui ils eſtoient.

A cet âge ils commençoient à avoir des amants.] C'eſtoit un amour d'eſprit, comme celuy que Socrate avoit pour Alcibiade, & Xenophon eſcrit que ces *amoureux* vivoient avec ceux qu'ils aimoient, comme un pere avec ſes enfants, & un frere avec ſes freres. *Je ſçai pourtant bien*, adjouſte t'il, *que beaucoup de gens n'en veulent rien croire, & je n'en ſuis pas ſurpris ; car l'amour vicieux des garçons eſt ſi general, qu'il eſt meſme autoriſé par les loix dans pluſieurs villes.* Ce ſage eſcrivain impute à la debauche des autres peuples le refus qu'ils faiſoient de croire la ſageſſe & la vertu des Lacedemoniens ſur cet amour des garçons, & ce jugement eſt trés remarquable.

Digitized by Google

eux-meſmes, mais avec autant de ſoin & d'affection, que s'ils euſſent eſté veritablement les maiſtres, les gouverneurs & les peres de tout ce qu'il y avoit là d'enfants. Ainſi en quelque lieu que fuſſent ces jeunes gens, ils n'eſtoient jamais un ſeul moment ſans avoir quelqu'un pour les reprendre & pour les chaſtier, s'ils faiſoient quelque faute. Outre cela ils avoient pour gouverneur un des plus honneſtes hommes de la ville & des plus qualifiez, qui eſtabliſſoit ſur chaque troupe le plus ſage & le plus courageux des Irenes. Ils appellent *Irenes*, les garçons qui depuis deux ans ſont hors de l'enfance, & *Mellirenes*, les plus âgez des enfants.

Les enfants ne doivent pas eſtre un ſeul moment ſans quelqu'un qui puiſſe les corriger & les reprendre.

Mellirenes c'eſt-à-dire qui vont devenir Irenes.

Cet Irene donc âgé de vingt ans eſtoit dans les gueres le Capitaine de ſa bande, & en pleine paix, il s'en ſervoit dans ſa maiſon & leur commandoit comme à ſes eſclaves. Les plus grands & les plus forts portoient le bois pour faire le ſouper, & les plus petits & les plus foibles portoient les herbes, qu'ils alloient derober dans les jardins & dans les ſalles à manger, où ils ſe gliſſoient le plus finement & le plus ſubtilement qu'ils pouvoient; & s'ils eſtoient deſcouverts,

Ils avoient pour Gouverneur un des plus honneſtes hommes, de la ville & des plus qualifiez.] Xenophon dit qu'on choiſiſſoit pour cet employ ceux qui eſtoient deſtinez aux charges les plus conſiderables; c'eſt-à-dire, ceux qui pouvoient aſpirer à eſtre Senateurs.

Qui eſtabliſſoit ſur chaque claſſe le plus ſage & le plus courageux des Irenes.] Cet Irene n'avoit d'autorité qu'en l'abſence du Gouverneur, & lorſqu'il n'y avoit point d'autre Citoyen preſent.

ils

Digitized by Google

ils avoient le fouët pour avoir manqué, ou de vigilance ou d'adreſſe. Ils deroboient auſſi toutes les viandes ſur leſquelles ils pouvoient mettre la main, trés-habiles à profiter de l'occaſion quand on dormoit ou qu'on les gardoit avec negligence. S'ils eſtoient ſurpris, on ne ſe contentoit pas de leur donner le fouët, on les faiſoit encore jeuſner; on ne leur laiſſoit faire meſme tous les jours qu'un trés-leger repas, afin que la neceſſité de ſubvenir eux-meſmes à leur beſoin les rendiſt plus hardis & plus ruſez. C'eſtoit la principale raiſon pour laquelle on leur donnoit d'ordinaire ſi peu de nourriture; mais avec celle-là il y en avoit encore une autre, qui eſtoit de faire croiſtre leur corps en hauteur; car les eſprits, animaux n'eſtant plus occupez à digerer quantité de viandes, qui par leur peſanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'eſtendre qu'en large, montent en haut à cauſe de leur legereté, & font croiſtre

Spartiates dreſſez à derober.

Pourquoy les Spartiates eſtoient peu nourris.

Bons effects du peu de nourriture.

Car les eſprits animaux n'eſtant plus occupez à digerer quantité de viandes, qui par leur peſanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'eſtendre qu'en large.] Plutarque a pris cecy de Xenophon, qui dit que Lycurgue trouvoit qu'une nourriture legere rend le corps ſouple & delié, eſt plus ſaine & le fait croiſtre davantage que celle qui eſt trop abondante, car par ſa trop grande quantité elle ne lui permet de s'eſtendre qu'en largeur, & cela eſt conforme à la doctrine d'Hippocrate. Les Lacedemoniens avoient un ſi grand ſoin d'empeſcher les jeunes gens de s'engraiſſer, que tous les dix jours ils les faiſoient paſſer tout nuds en reveuë devant les Ephores, qui chaſtioient & condamnoient à l'amende ceux qui n'avoient pas le corps aſſez ſouple & aſſez degagé.

leur corps en longueur, ne trouvant rien qui les en empeſche. Il ſemble meſme que cela rende plus beau, car les corps freſles & deliez obéiſſent à la nature, qui tend à les rendre agiles; & ceux qui ſont trop gros & trop bien nourris, lui reſiſtent à cauſe de leur peſanteur; comme on voit par experience que les enfants, qui naiſſent de femmes, qui ont eſté purgées pendant leur groſſeſſe, en ſont plus beaux & d'une taille plus fine, la matiere, par ſa ſoupleſſe & par ſa legereté, ayant obéï à la nature, qui lui a donné la forme. Mais quant à la cauſe de cet effect, laiſſons-la decider à d'autres.

Pour revenir à ces enfants, ils deroboient avec tant de ſoin & avec tant de crainte d'eſtre deſcouverts, que l'on raconte qu'un d'eux ayant

Comme on voit par experience que les enfants, qui naiſſent de femmes, qui ont eſté purgées pendant leur groſſeſſe, en ſont plus beaux & d'une taille plus fine.] *Qui ont eſté purgées*; c'eſt-à-dire qui ont pris des remedes doux vers le troiſiéme ou quatriéme mois de leur groſſeſſe, l'enfant eſtant encore alors trop petit pour conſumer pour ſa nourriture, la trop grande quantité de ſang, qui ſe trouve alors dans le corps de la mere. C'eſt la doctrine d'Hippocrate, qui dit aphor. I. liv. IV. *παὶ κυήσας φαρμακεύειν, ἰῶ ἐρχᾷ, πεφαίμενα, ἢ ἄχει ἐστὶ μᾶλλον. ἄμεινον δ' ἅπασας παύσας. τὰ δ' ἔπεα, ἢ φροσβύτερα ἐν λαβίδι χρή.* *Les femmes groſſes, quand leurs humeurs ſont abondantes & émuës, doivent eſtre purgées le quatrieme mois & juſqu'au ſeptieme, mais moins à ce dernier terme, & vous vous garderez bien de les purger à leurs premiers & à leurs derniers mois.* Ceux qui ont cru que Plutarque parloit d'une autre purgation, de celle des mois, lui ont fait dire une choſe tout-à fait contraire aux experiences de la Medecine, & à cet aphoriſme du meſme Hippocrate: *Ἢν γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ αἱ καθάρσιαι πτερύσσῃ, ἀδύνατον τὸ ἔμβρυον ἐκφύγειν. Si la femme groſſe continue d'avoir ſes mois, il eſt impoſſible que ſon enfant ſoit ſain.* liv. V. aph. 60.

pris un petit renard, le cacha ſous ſa robe & ſouffrit, ſans jetter un ſeul cri, qu'il lui deſchiraſt le ventre avec les ongles & les dents, juſqu'à ce qu'il tomba mort ſur la place. Et cela ne paroiſtra pas incroyable à ceux qui ſçavent ce que les enfants de la meſme ville font encore aujourd'huy. Nous en avons veu pluſieurs expirer ſous les verges ſur l'autel de Diane, ſurnommée *Orthia*, ſans dire une ſeule parole.

Patience incroyable d'un jeune enfant de Sparte.

Diane Orthia.

Pendant que l'Irene eſtoit à table, il ordonnoit à l'un de chanter, & propoſoit à l'autre quelque queſtion, qui demandoit une reſponſe pleine de reflexion & de prudence: Par exemple, *Qui eſt le plus homme de bien de la ville? Que dis-tu d'une telle action?* Ce qui les accouſtumoit

Sur l'autel de Diane, ſurnommée Orthia.] J'ay parlé de ce ſurnom de Diane dans les remarques ſur la vie de Theſée pag. 84. J'adjouſteray icy une choſe qui marque bien la credule ſuperſtition des Payens. On pretendoit que cette Diane eſtoit la Diane Taurique dont Oreſte & Iphigenie ayant enlevé la ſtatuë, la porterent à Lacedemone. Au premier ſacrifice qu'on luy offrit aprés qu'elle eut eſté trouvée, il s'eleva une querelle entre les peuples qui y eſtoient accourus, on en vint aux mains & il y eut beaucoup de gens tuez: on conſulta ſur cela l'oracle qui reſpondit *que l'autel de la Deeſſe devoit eſtre arroſé de ſang* On lui immoloit donc tous les ans un homme choiſi par le ſort, mais Lycurgue abolit cette couſtume, & pour obéïr touſjours à l'oracle, il ordonna que cet autel ne ſeroit arroſé que du ſang des enfants qui s'y ſeroient foüetez. Une femme preſidoit à ce ſacrifice & pendant toute la ceremonie elle tenoit entre ſes mains la ſtatuë de la Deeſſe, qui eſtoit fort petite & fort legere. Mais ſi ceux qui foüettoient ces enfants en épargnoient quelques-uns à cauſe de leur beauté, ou de leur naiſſance, la ſtatuë devenoit ſi peſante, que la Preſtreſſe ne pouvoit plus la ſouſtenir. Cette Diane *Orthia* eſtoit auſſi appellée *Orthoſia* & ſa feſte eſtoit appellée *Διαμαστιγωσις, la flagellation.*

Accoustumer les enfants à juger des hommes & de leurs actions.

dés leur enfance à juger des actions des hommes, & à s'enquerir des mœurs de leurs Citoyens. Si l'enfant, à qui l'on avoit demandé qui eſt le plus homme de bien de la ville, ou qui eſt le plus meſchant, balançoit, on prenoit cette lenteur pour la marque d'une nature laſche & pareſſeuſe, & qu'aucun aiguillon d'honneur ne pouvoit porter à la vertu. Il falloit que la reſponſe fuſt prompte & accompagnée d'une raiſon, ou d'une preuve conçeuë en peu de mots. Celuy qui reſpondoit nonchallamment & ſans y penſer, eſtoit mordu au pouce par l'Irene meſme; & ce chaſtiment là ſe faiſoit le plus ſouvent en preſence des Vieillards & des Magiſtrats, pour leur faire voir ſi la punition eſtoit faite à propos & avec juſtice. On ne diſoit rien au maiſtre pendant que les enfants eſtoient preſents; mais aprés qu'ils eſtoient retirez, il eſtoit lui-meſme puni, s'il les avoit chaſtiez avec trop de ſeverité, ou avec trop d'indulgence. Les amants participoient à la bonne & à la mauvaiſe reputation de ceux qu'ils aimoient. On dit meſme qu'un de ces en-

Chaſtiment des jeunes Spartiates qui reſpondoient mal.

Les amants participoient à la bonne & à la mauvaiſe reputation de ceux qu'ils aimoient.] Car on leur attribuoit les vices & les vertus de ces jeunes gens, on les loüoit, ſi les enfants eſtoient vertueux, & s'ils eſtoient vicieux, on les condamnoit à l'amende. On y condamnoit encore ceux qui n'avoient pas choiſi quelqu'un qu'ils puſſent aimer, & ſur cet amour des garçons, on voit que Lycurgue n'avoit pas pris tout ce qui ſe pratiquoit en Crete, trouvant ſans doute cet exemple-là trop dangereux, & afin qu'on juge mieux de ſa prudence ſur cet article, voicy ce que Strabon eſcrit de cette couſtume des Candiots dans ſont x. Liv. aprés Heraclide de Pont: Celuy qui eſtoit devenu amoureux d'un jeune garçon,

fants, qui ſe battoit contre un autre, ayant laiſſé eſchaper un cri qui marquoit ſa laſcheté & ſon peu de courage, les Magiſtrats s'en prirent à celuy qui en eſtoit amoureux, & le condamnerent à l'amende.

Amants punis des fautes que commettoient ceux qu'ils aimoient.

L'amour eſtoit ſi bien receu & ſi approuvé chez eux, que meſme les plus honneſtes femmes aimoient les filles; mais cet amour n'engendroit aucune jalouſie, au contraire il faiſoit naiſtre une amitié plus eſtroite entre les rivaux, qui ne

diſoit à ſes amis trois ou quatre jours à l'avance, qu'il avoit reſolu de l'enlever. Ces amis auroient cru faire une choſe trés honteuſe de cacher ce jeune garçon, ou de l'empeſcher de ſortir à ſon ordinaire; car ils croyoient que cela l'auroit deshonoré, comme s'ils euſſent avoüé par là qu'il n'eſtoit pas digne de l'honneur que ſon amant vouloit lui faire. Le jour de l'enlevement venu, ſi cet amant eſtoit de meſme condition que le jeune garçon, ou d'une condition plus relevée, ils luy reſiſtoient ſeulement pour la forme, & le ſuivoient en reſiſtant juſqu'a ce qu'il fuſt arrivé au lieu où il avoit accouſtumé de manger; mais s'il eſtoit d'une condition au deſſous de la ſienne, ils le lui arrachoient. Le raviſſeur aprés avoir fait de beaux preſents au jeune garçon, l'emmenoit à la campagne avec tous ſes amis qui l'avoient accompagné, le gardoit-là deux mois avec eux, & aprés avoir paſſé ces deux mois à aller à la chaſſe, & à faire bonne chere, ils s'en retournoient tous à la ville. L'amant faiſoit des preſents magnifiques au jeune garçon & entr'autres choſes, il luy donnoit un habit de guerre, un gobelet & un bœuf; le jeune garçon immoloit le bœuf à Jupiter, faiſoit un feſtin à tous ceux qui l'avoient ſuivi, & déclaroit ſi ſon raviſſeur lui avoit eſté agreable, ou deſagreable. Car ſi le raviſſeur en avoit mal uſé avec lui, la loy lui permettoit de le quitter & de le faire punir. Ceux qui avoient eſté ainſi enlevez, eſtoient les plus eſtimez, avoient les premieres places dans toutes les aſſemblées, portoient l'habit de guerre, que leur amant leur avoit donné, & eſtoient appellez proprement *Cleinoi*, c'eſt-à-dire, *Illuſtres*. On ne choiſiſſoit pas les plus beaux pour les aimer, mais les plus vaillants & les plus modeſtes.

penſoient qu'à chercher en commun les moyens de rendre la perſonne aimée plus vertueuſe & plus aimable.

Quel eſtoit le ſoin des amants.

Ils enſeignoient aux enfants à parler de maniere que leur diſcours fuſt tousjours aſſaiſonné d'une pointe meſlée de grace, & compriſt en peu de paroles beaucoup de ſens; car Lycurgue vouloit, comme on l'a desja dit, que la monnoye fuſt fort peſante & de peu de valeur, & au contraire que les paroles fuſſent ſimples & legeres & pourtant d'un fort grand prix, & il accouſtumoit les enfants par un long ſilence à avoir la repartie vive & aiguë; car comme la deſbauche rend les hommes infeconds & ſteriles, l'intemperance de la langue rend de meſme le diſcours inſipide & vain. Voilà pourquoy leurs reſponſes eſtoient ſi energiques & ſi ſubtiles, comme celle que le Roy Agis fit un jour à un Athenien, qui ſe mocquoit des courtes eſpées des Lacedemoniens, & qui diſoit que les Baſteleurs les avalloient facilement ſur les theatres devant tout le monde; *Cependant*, lui dit-il, *avec ces eſpées ſi courtes, nous ne laiſſons pas de percer nos ennemis.*

Quel doit eſtre le langage des enfants.

Les paroles doivent eſtre le contraire de la monnoye.

Le ſilence enſeigne à bien parler.

L'intemperance de la langue comparée aux excés en amour.

Belle reſponſe du Roy Agis à un Athenien.

Pour moi je trouve que le langage Laconique eſt veritablement fort court; mais qu'il va bien au but & frape tous ceux qui l'eſcoutent. Et tel eſtoit Lycurgue dans ſa maniere de parler, s'il en faut juger par quelques-unes de ſes reſponſes que l'on a conſervées, comme celle-

Langage de Lycurgue court & expreſſif.

Digitized by Google

cy ſur le gouvernement : Quelqu'un lui remonſtrant un jour qu'il devoit eſtablir dans Sparte le gouvernement populaire, afin que le plus petit y euſt autant d'autorité que le plus grand ; *mais toy-meſme*, lui repartit-il, *va l'eſtablir premierement chez toy, & nous donne l'exemple.* Et cette autre ſur les ſacrifices : Comme on lui demandoit pourquoy il avoit ordonné qu'on offriſt des victimes ſi pauvres & de ſi petite valeur, *Afin*, dit-il, *que nous ayons tousjours de quoy honorer les Dieux.* Et celle-cy encore ſur les combats, *Je n'ay deffendu à mes citoyens que les combats où l'on tend la main.* On rapporte auſſi de lui d'autres reſponſes qu'on a tirées des lettres qu'il eſcrivoit aux Spartiates, comme celle-cy : *Vous me demandez comment vous eviterez les incurſions de vos ennemis ? En demeurant tousjours pauvres, & en ne voulant pas avoir plus de bien l'un que l'autre.* Les Spartiates l'ayant conſulté pour ſçavoir s'ils devoient baſtir des murailles, il leur reſpondit, *Ne vous imaginez pas qu'une ville ſoit ſans murailles, lorſqu'au lieu de briques, elle a au tour d'elle de vaillants hommes qui la defendent.* Il eſt vray qu'on n'a aucunes preuves certaines que ces lettres & autres ſemblables ſoient de lui, mais il eſt tousjours conſtant que les Lacedemoniens eſtoient grands ennemis des longs diſcours, comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots. Le Roy Leo-

Quelques-uns de ſes reſponſes.

C'eſt-à-dire où l'on met bas les armes & où l'on demande quartier.

Comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots.] On le voit auſſi par ce bon mot de leur ennemi Epaminondas. Les Spar-

Ce mot de Leonidas n'eſt pas contre les longs diſcours ; mais contre les diſcours faits à contretemps.

nidas dit un jour à un grand parleur, qui diſoit à contretemps de fort bonnes choſes ; *Mon ami, tu tiens mal à propos de trés bons propos.* Quelqu'un demandoit au Roy Charilaüs, neveu de Lycurgue, pourquoy ſon oncle avoit eſtabli ſi peu de loix ? *Parce*, dit-il, *que peu de loix ſuffiſent à ceux qui parlent peu.* Et Archidamidas reſpondit à quelques-uns qui blaſmoient le Sophiſte Hecatée, de ce qu'ayant eſté receu à une de leurs tables, il n'avoit rien dit de tout le ſouper, *Celuy qui ſçait parler, ſçait auſſi quand il faut parler.* Et quant à ce que j'ay dit plus haut, que leurs reſponſes eſtoient ſouvent aſſaiſonnées d'une pointe meſlée de grace, en voicy la preuve. Un faſcheux rompoit un jour la teſte à Demaratus de mille queſtions impertinentes, & ne ceſſoit de lui demander qui eſtoit le plus honneſte homme de Lacedemone ? il lui reſpondit, *Celuy qui te reſſemble le moins.*

tiates accuſoient les Thebains de leur avoir fait de grands maux, & ils avoient eſté fort longs dans leurs plaintes : *On voit au moins*, dit Epaminondas, *qu'ils vous ont fait perdre voſtre belle couſtume de parler peu.*

Et Archidamidas reſpondit.] Je ne ſçai ſi Plutarque n'a point mis *Archidamidas* pour *Archidamus*, qui a eſté le nom de pluſieurs Rois de Sparte, & peut-eſtre eſt-ce le meſme Archidamus dont Elien fait ce conte : Il dit qu'un vieillard de l'Iſle de Cos ayant eſté envoyé à Lacedemone, & ayant honte de ſa vieilleſſe, peignit ſes cheveux blancs, & ſe preſenta ainſi deguiſé dans le Conſeil. Aprés qu'il eut propoſé les choſes pour leſquelles il eſtoit venu, Archidamus ſe levant, dit : *Que peut-on attendre de bon de cet homme, qui n'a pas ſeulement le menſonge dans le cœur, mais encore ſur la teſte ?*

Un facheux rompoit un jour la teſte.] Le mot du texte ne peut avoir lieu icy, il faut lire comme Henry Eſtienne, lui rompant la teſte.

Celui qui te reſſemble le moins.]

Le

Le Roy Agis, entendant beaucoup louër les Eliens, de ce qu'aux jeux Olympiques ils jugeoient équitablement, *Quelle grande merveille*, dit-il, *que de cinq en cinq ans les Eliens rendent un ſeul jour bonne juſtice!*

Car ces jeux ſe celebroient chaque cinquieme année, & l'eſpace entre deux eſtoit appellé Olympiade, qui eſtoit de quatre ans entiers.

Un eſtranger, pour faire connoiſtre l'affection qu'il portoit aux Spartiates, diſoit un jour, *En noſtre ville tout le monde m'appelle Philolacon*, c'eſt-à-dire amateur des Lacedemoniens; le Roy Theopompe l'entendant, lui dit, *Mon ami, il vaudroit bien mieux qu'on t'appellaſt Philopolite*, c'eſt-à-dire amateur de tes Citoyens.

Un Orateur Athenien appelloit les Lacedemoniens ignorants; *Tu dis vray*, reſpondit Pliſtonax, fils de Pauſanias, *car de tous les Grecs, nous ſommes les ſeuls qui n'avons appris de vous aucun mal.*

Quelqu'un demandoit à Archidemidas, combien il pouvoit y avoir de Spartiates, *Il y en a aſſez*, dit-il, *pour chaſſer les meſchants.*

Par les mots qu'ils diſoient meſme en plaiſantant on peut encore juger qu'ils s'accouſtumoient à ne rien dire d'inutile, & à ne laſcher pas une ſeule parole où il n'y euſt un ſens qui meritaſt

La grace de ce paſſage ne peut paroiſtre dans le François, parce qu'elle conſiſte dans une particule qui fait un double ſens, car en la deſtachant du mot qui la ſuit, cela veut dire, *celuy qui te reſſemble le plus*, & en la joignant, c'eſt tout le contraire.

Pliſtonax, fils de Pauſanias.] Ils regnerent tous deux à Lacedemone. Ce Pliſtonax, ou Pliſtoanax, eut un fils, nommé Pauſanias, qui aſſiegea Athenes avec Lyſandre. Plutarque attribuë ailleurs ce mot à Antalcidas.

d'eſtre recherché & approfondi, comme celuy qui eſtant invité d'aller entendre un homme, qui imitoit parfaitement le roſſignol, reſpondit, *J'ay ſouvent entendu le roſſignol meſme.*

Un autre, aprés avoir leu cette épitaphe, *Ce tombeau renferme ces vaillants hommes, qui aprés avoir eſteint la tyrannie dans leur pays, ont eſté les victimes du Dieu Mars, & ſont morts devant les murailles de Selinonte. Ils meritoient bien de mourir*, dit-il, *pour avoir eſteint la tyrannie, au lieu de la laiſſer toute bruſler.*

Ville de Sicile. Cette pointe qui roulle ſur l'équivoque d'un mot, ne me paroiſt pas digne d'un Lacedemonien.

Un jeune homme reſpondit à un de ſes camarades, qui lui promettoit des cocqs qui ſe faiſoient tuer dans le combat, *Ne me donne point de ceux qui ſe font tuer, mais de ceux qui tuent les autres.*

Un autre, voyant des hommes qui ſe faiſoient porter à la campagne dans des littieres, s'eſcria, *A Dieu ne plaiſe que je ſois jamais aſſis en un lieu d'où je ne puiſſe me lever devant un vieillard.*

Voilà quelle eſtoit leur maniere de parler par apophthegmes & par ſentences. De ſorte que ce

Un autre, voyant des hommes qui ſe faiſoient porter à la campagne dans des littiers.] Ce Lacedemonien ne blaſmoit pas qu'onſe fiſt porter, mais il blaſmoit qu'on ſe fiſt porter dans une littiere, ou dans un char fermé qui ne laiſſoi tni la commodité ni la liberté de ſe lever devant les perſonnes à qui on devoit du reſpect. C'eſt pourquoy Xenophon, dans l'éloge qu'il a fait d'Ageſilas, remarque qu'il ſe faiſoit porter à Amycles dans une charette ou dans un coche tout deſcouvert, qu'il appelle par cette raiſon πολιτικὴν καθεδραν, *un char politique.* Lycurgue défendit aux femmes d'aller en char à la feſte des myſteres.

Digitized by Google

n'eſt pas ſans raiſon que l'on a dit que *laconiſer*, c'eſtoit moins s'attacher aux exercices du corps, qu'à l'eſtude de la ſageſſe. On ne les élevoit pas avec moins de ſoin à faire de beaux vers & de belles chanſons, qu'à parler noblement & purement dans le diſcours ordinaire. En effect leurs poëſies avoient je ne ſçay quel aiguillon qui excitoit les courages, & un certain feu qui eſchauffant l'ame portoit à faire de grandes actions. Le ſtile en eſtoit ſimple & maſle, & le ſujet grave & moral; car c'eſtoit ordinairement ou les loüanges de ceux qui eſtoient morts pour la défenſe de Sparte, & dont on vantoit la felicité, ou le blaſme de ceux qui avoient fui dans les combats, & dont on peignoit la vie deplorable & malheureuſe. Quelquefois auſſi c'eſtoit ſelon la difference des âges, ou une promeſſe d'eſtre vertueux un jour, ou une proteſtation magnifique & glorieuſe de l'eſtre alors. Il ne ſera pas hors de propos d'en rapporter un exemple pour faire entendre ce que je dis. A toutes les feſtes de Sparte il y avoit trois chœurs, par rapport aux trois âges de l'homme. Le premier eſtoit des vieillards qui commençoient en chantant,

Vivre à la Lacedemoniene.

Quelles eſtoient les poëſies des Lacedemoniens.

Nous avons eſté jadis
Jeunes, vaillants & hardis:

J'ay conſervé ces vers d'Amiot parce qu'ils expliquent le texte avec autant de ſimplicité & de fidelité que la proſe le pourroit faire.

Digitized by Google

Le ſecond, celuy des jeunes hommes qui reſpondoient,

Nous le ſommes maintenant,
A l'eſpreuve à tout venant.

Et le troiſiéme, celuy des enfants qui pourſuivoient,

Et nous un jour le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Et l'on peut dire en general que ſi l'on examine de prés les poëſies Lacedemoniennes, qui ſont parvenuës juſqu'à nous, & que l'on conſidere les airs qu'ils faiſoient chanter ſur la fluſte, quand ils alloient charger l'ennemi, on trouvera que c'eſt avec beaucoup de raiſon que les Poëtes Terpandre & Pindare ont aſſocié la vaillance avec la muſique. Car le premier a dit en parlant de Lacedemone, *où l'on voit fleurir la*

Anciens airs de fluſte des Lacedemoniens eſtoient encore du temps de Plutarque.

La valeur aſſociée avec la muſique.

A l'eſpreuve à tout venant.] Il y a dans le texte, ἐς δὴ λῆς, ἀείσω λάβε. mais ailleurs Plutarque citant le meſme chœur, eſcrit ἐς δὴ λῆς, ἀνράσω. Cequi paroiſt la veritable leçon, ἀνράσω, *experire, fais en l'eſpreuve.*

Que ſi l'on examine de prés les poëſies Lacedemoniennes, qui ſont parvenuës juſqu'à nous.] Il y en avoit ſans doute beauco up du temps de Plutarque. Aujourd'huy nous n'avons plus que quelques vers de Tyrtée; Car quoique ce Poëte fuſt Athenien, on doit regarder ſes Poëſies comme Lacedemoniennes, puiſqu'elles furent faites pour animer les Spartiates au ſiege de Meſſene, dont ils eſtoient desja fort rebutez.

Terpandre.] Grand Poëte & grand Muſicien; il adjouſta trois cordes à la lyre, qui avant lui n'en avoit que quatre. Il vivoit cent ou ſix-vingt ans aprés Homere.

Digitized by Google

valeur des jeunes gens, la muſique harmonieuſe & la juſtice, mere de l'abondance. Et Pindare dit ſur ce ſujet, *où fleuriſſent les conſeils des vieillards, la valeur des jeunes gens, les danſes, la muſique, les feſtes & les plaiſirs.* Car l'un & l'autre repreſentent par là les Lacedemoniens également addonnez aux armes & à la muſique. En effet, comme a dit un de leurs Poëtes, *Joüer de la lyre ſied bien à un homme armé.* C'eſt pourquoy auſſi dans toutes leurs guerres, le Roy, avant que de commencer le combat, faiſoit tousjours un ſacrifice aux Muſes; ſans doute pour faire ſouvenir les ſoldats de l'éducation qu'ils avoient receuë, & des jugements qu'on feroit d'eux; & afin que ces Deeſſes, tousjours preſentes à leur eſprit, les portaſſent à meſpriſer les plus grands dangers, & à faire des actions dignes de memoire. Quelquefois meſme dans ces occaſions on relaſchoit de la ſeverité de la diſcipline ordinaire en faveur des jeunes gens; car on leur permettoit

C'eſt pourquoy Homere donne une lyre à Achille.

Les Spartiates faiſoient un ſacrifice aux Muſes avant le combat, & pourquoy.

Severité de la diſcipline relaſchée les jours de bataille.

Faiſoit tousjours un ſacrifice aux Muſes.] Le Roy, qui devoit commander l'armée, avant que de ſortir de ſon Palais, faiſoit chez lui un ſacrifice à Jupiter Conducteur, & aux autres Dieux celeſtes, & s'il eſtoit favorablement receu, il faiſoit prendre du feu de l'autel par un heraut, qui le portoit à la teſte des troupes. Quand on eſtoit arrivé ſur la frontiere, il faiſoit un autre ſacrifice à Jupiter & à Minerve. Voila les ſeuls ſacrifices dont parle Xenophon, qui n'auroit pas oublié celuy des Muſes, ſi on leur en avoit fait avant le combat. Plutarque dit encore la meſme choſe en deux endroits de ſes morales. Apparemment les Muſes eſtoient jointes avec Minerve.

Quelque fois meſme dans ces occaſions] Xenophon ne dit pas que cela ſe faiſoit *quelque fois*, mais *ordinairement*, & cela eſt plus vray-ſemblable. Peut eſtre auſſi Plutarque avoit-il eſcrit ποτὲ, *alors*, & non pas ποτὲ, *quelquefois*.

d'ajuſter leur cheveux, & d'orner & d'embellir leurs habits & leurs armes, & l'on eſtoit bien-aiſe de les voir gais & fringants, comme de jeunes chevaux, qui au premier ſignal du combat, henniſſent & ſont pleins d'ardeur & de feu. Ainſi, quoyque dés leur enfance, ils euſſent grand ſoin de leurs cheveux, ils en avoient encore plus de ſoin le jour d'une bataille; car alors ils les parfumoient & les partageoient également, ſe ſouvenant de ce mot de Lycurgue, *que les longs cheveux rendent les beaux encore plus beaux, & les laids encore plus hideux & plus effroyables.* Leur exercice eſtoit beaucoup plus doux à l'armée qu'à la ville, & leur vivre ordinaire moins dur & moins ſujet, de ſorte qu'il n'y avoit qu'eux au monde, à qui la guerre fuſt un temps de repos & une occaſion de relaſchement & de pareſſe.

Les longs cheveux des Spartiates.

La guerre eſtoit un temps de repos & de relaſchement pour les Spartiates.

Quand ils eſtoient en bataille en preſence de l'ennemi, le Roy ſacrifioit une chevre, donnoit ordre à tous ſes ſoldats de ſe couronner de chapeaux de fleurs, commandoit aux joüeurs de fluſte de joüer l'air de Caſtor, & entonnant lui-meſme le cantique, qui eſtoit le ſignal de la charge, il marchoit le premier à la teſte des troupes; de ſorte que c'eſtoit un ſpectacle trés-beau & en meſme temps trés-horrible de les

C'eſtoit l'air d'un hymne qu'on chantoit en l'honneur de Caſtor & de Pollux.

Le Roy ſacrifioit une chevre, & donnoit ordre à tous ſes ſoldats de ſe couronner de chapeaux de fleurs.] Il ſacrifioit une chevre à l'imitation d'Hercule, qui avoit fait un pareil ſacrifice à Junon.

voir marcher ainſi en cadence au ſon des fluſtes ſans jamais rompre leurs rangs, ni donner aucune marque de crainte, & aller poſement & gayment affronter les plus grands perils. Car il eſt bien vray-ſemblable que des hommes, qui marchent avec tant de meſure & d'ordre, ne ſont ni ſaiſis de frayeur, ni tranſportez de colere; mais au contraire qu'ils ont un courage ferme accompagné de hardieſſe & d'eſperance, comme eſtant aſſeurez de la protection des Dieux. Le Roy dans ces occaſions menoit tousjours avec lui quelqu'un de ceux qui avoient eſté victorieux à l'un des quatre grands jeux de la Grece, & l'on dit à ce propos qu'il y eut un jour un Athlete Lacedemonien, à qui l'on offrit une grande ſomme d'argent pour l'empeſcher d'entrer en lice aux jeux Olympiques, mais il la refuſa, & aprés qu'il eut terraſſé ſon ennemi avec de grands efforts, quelqu'un lui demanda, *Eh bien quel avantage te revient-il de ta victoire?* Il reſpondit en riant: *J'auray l'honneur de marcher devant le Roy dans les combats.* Aprés avoir rompu & mis en fuite leurs ennemis ils ne les pourſuivoient qu'autant qu'il falloit pour s'aſſeurer la victoire. Aprés quoy ils ſe retiroient, eſtimant qu'il n'eſ-

Colere auſſi nuiſible aux gens de guerre que la crainte.

Aux jeux Olympiques, Pythiques, Iſthmiques, ou Nemeaques.

Genereuſe reſponſe d'un athlete Lacedemonien.

Ne point trop pourſuivre les ennemis quand ils fuyent. L'avantage qui en revient.

Ni tranſportez de colere.] Lycurgue croyoit que la colere eſtoit auſſi nuiſible aux gens de guerre, que la crainte. Ariſtote eſtoit dans le meſme ſentiment. e pendant on regarde d'ordinaire la colere, comme l'aiguillon du courage; Il n'y a rien de plus faux: La colere ſe trouve peu avec le veritable courage & la veritable force.

Digitized by Google

toit ni glorieux, ni digne de la Grece, de tailler en pieces des gens qui cedent & qui s'enfuyent; & cela ne leur estoit pas moins utile qu'honorable; car leurs ennemis, sçachant que tout ce qui resistoit estoit passé au fil de l'espée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, preferoient ordinairement la fuite à la resistance.

Lycurgue grand homme de guerre.

Hippias le Sophiste asseure que Lycurgue estoit un grand homme de guerre, & qu'il se trouva en personne à plusieurs expeditions, & Philostephanus lui attribue l'ordonnance de la cavalerie par compagnies, qu'ils appelloient *Vlames*, dont chacune estoit de cinquante hommes qui se rangoient en quarré. Mais Demetrius de Phalere escrit qu'il ne fit jamais la guerre, & qu'il establit son gouvernement en pleine paix.

Mais cette institution ne peut estre de lui, car les jeux Olympiques ne furent establis que long-temps aprés sa mort.

En effect l'institution, qu'on lui attribue de la surseance d'armes pendant les jeux Olympiques, marque bien un homme de bon naturel, & qui n'aime que la paix & que le repos. Aussi quel-

Hippias le Sophiste asseure que Lycurgue estoit un grand homme de guerre.] Xenophon est du mesme sentiment; car il dit dans son traité de la Republique de Lacedemone, que Lycurgue perfectionna la discipline militaire, & qu'il inventa de meilleures choses que tous ceux qui l'avoient precedé : & je m'estonne que Plutarque n'ait rapporté icy ce que cet Historien a escrit de la maniere dont Lycurgue pourvoyoit à la subsistance de ses troupes, de son ordre de bataille, de ses marches, de ses attaques, de ses campements, &c. Je ne sçay si cet Hippias le Sophiste, est le mesme qu'Hippias Elienſis, ou Hippias Erythræus.

Philostephanus.] Philostephanus de Cyrene, du temps de Ptolemée Philadelphe; Il avoit fait une histoire d'Epire, un traité des fleuves merveilleux, un autre des choses inventées, & un autre des Isles.

ques

ques Auteurs eſcrivent, & entre autres Hermippus, qu'il n'aida pas d'abord Iphitus à regler les ceremonies de ces jeux; mais que s'y eſtant trouvé un jour en paſſant, & ayant eu la curioſité de les voir, il entendit derriere lui la voix comme d'un homme qui s'eſtonnoit & qui le reprenoit de ce qu'il n'obligeoit pas ſes Citoyens à ſe trouver à une ſi belle aſſemblée; & que s'eſtant tourné pour voir qui c'eſtoit, & n'ayant veu perſonne, il prit cette voix pour un avertiſſement des Dieux, alla ſur l'heure meſme trouver Iphitus, & regla avec lui tout ce qui concernoit cette feſte, qui depuis ce temps-là fut plus celebre, mieux fondée & mieux eſtablie.

Les hommes aſſujetis aux meſmes regles que les enfants.

L'éducation de la jeuneſſe s'eſtendoit juſques aux hommes faits; car il n'y avoit perſonne qui euſt la liberté de vivre comme il vouloit; mais ils eſtoient tous dans la ville comme dans un camp, ſçachant chacun ce qu'ils devoient avoir pour vivre & ce qu'ils devoient faire pour le public, & paſſoient ainſi leur vie, perſuadez qu'ils n'eſtoient pas à eux-meſmes, mais à leur pays.

Quand on ne leur avoit point donné d'ordre, & qu'ils n'avoient rien à faire, ils alloient voir les enfants & leur enſeigner quelque choſe d'utile, ou l'apprendre eux-meſmes de ceux qui eſtoient plus âgez. Car un des plus beaux & des plus heureux eſta-

Le grand loisir dont Lycurgue fit jouïr ses Citoyens.

blissements de Lycurgue, ce fut le grand loisir dont il fit jouïr ses Citoyens, en leur défendant de s'occuper à aucun art mechanique, & en les empeschant de se tourmenter pour amasser avec beaucoup de peines & de travaux des richesses qu'il avoit rendu mepriſables à cause de leur inutilité. Les Ilotes cultivoient leurs terres & leur en rendoient un certain revenu. On raconte à ce sujet qu'un Lacedemonien s'estant rencontré à Athenes un jour de Palais, & ayant ouï dire qu'un Citoyen venoit d'estre condamné à l'amende pour oysiveté, & s'en retournoit chez lui tout triste & accompagné de ses amis, qui le plaignoient & prenoient part à son infortune, il pria ceux qui estoient autour de lui de lui monstrer cet homme qu'on venoit de condamner pour avoir vescu noblement & en homme libre ; ce qui fait voir combien ils

Mestiers estimez bas & serviles à Sparte.

estimoient bas & servile de faire quelque mestier & de travailler de ses mains pour devenir riche.

Ce fut le grand loisir dont il fit jouïr ses Citoyens.] Dans le texte au lieu de ἀφθονίαν σχολῆς, il faut lire, comme a lu Henry Estienne, ἀφθονία σχολὴς car il faut un nominatif. Quand Plutarque parle de ce grand loisir, ce n'est pas qu'ils passassent les journées sans rien faire, mais c'est que n'estant assujettis à rien de mercenaire ni de bas, ils ne s'occupoient qu'à des exercices honnestes, qui les rendoient & plus forts & plus vertueux.

Ce qui fait voir combien ils estimoient bas & servile de faire quelque mestier.] Socrate estoit bien opposé à ce sentiment ; car il estoit persuadé qu'il n'y avoit rien dans les arts & dans les mestiers qu'un homme libre ne pust & ne dust faire au besoin pour subvenir à ses necessitez, ou aux necessitez des autres ; & il n'y a rien de plus vray.

Digitized by Google

Les procés furent bannis de Lacedemone avec l'argent. Comment auroient-ils peu subſiſter dans une ville où il n'y avoit ni pauvreté ni richeſſe, l'égalité chaſſant la diſette, & l'abondance eſtant tousjours également entretenuë par la frugalité. Pendant tout le temps qu'ils n'avoient point de guerre, ce n'eſtoit que feſtes, jeux, danſes, feſtins, chaſſes & aſſemblées pour s'exercer ou pour diſcourir. Car tous ceux qui eſtoient au deſſous de trente ans, n'alloient point du tout au marché, mais ils faiſoient faire tout ce qui regardoit leur meſnage par ceux qui eſtoient amoureux d'eux, ou par leurs parents; encore eſtoit-il honteux aux vieillards de s'occuper trop long-temps de ces ſortes de ſoins, & de ne paſſer pas la plus grande partie du jour dans les lieux d'exercice, & dans les ſalles où on s'aſſembloit pour la converſation, & où l'on ſe divertiſſoit honneſtement, non à parler des moyens de trafiquer & de s'enrichir, mais à louër les choſes honneſtes, ou à blaſmer les deſhonneſtes, d'une maniere meſlée de jeu & avec une certaine plaiſanterie qui, ſans que l'on y priſt garde, inſtruiſoit & corrigoit en divertiſſant. Car Lycurgue luy-meſme n'eſtoit pas de cette auſterité triſte qui ne ſe relaſche jamais,

Procés bannis de Sparte.

Vie de gens veritablement libres.

Appellées Leſchas.

Quels eſtoient les ſujets de converſation des Spartiates.

Car Lycurgue luy meſme n'eſtoit pas de cette auſterité triſte qui ne ſe relaſche jamais.] Le mot ἀκρατῶς du texte doit eſtre corrigé, M. le Fevre a eu raiſon de lire ἀκράτως, comme il l'a marqué à la marge de ſon Dictionnaire. ἀκρατῶς avec le circonflexe ſur la derniere ſyllabe, ſignifie *intemperanter, incontinenter.* Et ἀκράτως,

au contraire ce fut lui, comme le rapporte So-
Image du Ris consacrée par Lycurgue dans toutes les salles & dans tous les lieux d'exercice.
sibius, qui consacra une petite image du Ris dans toute les salles, entremeslant ainsi fort à propos dans leurs repas & dans toutes leurs assemblées la joye, comme le plus agreable assaisonnement de leur table & de leurs travaux.

Spartiates accoustumez à n'estre jamais seuls.
Il accoustuma sur tout ses Citoyens à ne vouloir & à ne sçavoir mesme jamais estre seuls; mais à vivre, comme les abeilles, tousjours ensemble, tousjours autour de leurs chefs, & tousjours comme hors d'eux-mesmes, par un transport d'amour, & par un veritable desir de gloire, afin de ne vivre que pour leur pays: Sentiments d'affection qui se remarquent assez dans quelques unes de leurs responses. Pædaretus n'ayant pas eu l'honneur d'estre choisi pour un des trois cents, qui composoient le conseil, s'en retourna chez lui
Beau mot de Pædaretus.
fort content, & fort gay, disant *qu'il estoit ravi que Sparte eust trouvé trois cents hommes plus honnestes gens que lui.* Pisistratidas ayant esté envoyé en Ambassade avec plusieurs autres Lacedemoniens vers les Lieutenants du Roy de Perse, ces Seigneurs Persans leur demanderent s'ils venoient de la part de leur Republique, ou s'ils venoient de leur chef? *Si nous obte-*

avec l'accent aigu sur la seconde, signifie *admodum, entierement, extremement.* Et c'est dans ce dernier sens que Plutarque l'a employé.

Sosibius.] C'estoit un Grammairien de Lacedemone, il avoit fait une chronologie & vivoit du temps de Ptolemée Philadelphe.

Digitized by Google

nons nos demandes, reſpondit Piſiſtratidas, *nous venons de la part de noſtre Republique ; ſinon, nous venons de notre chef.* Quelques Amphipolitains eſtant à Lacedemone, allerent viſiter Argileonide, mere de Braſidas, qui avoit eſté tué dans leur pays. Argileonide leur demanda d'abord ſi ſon fils eſtoit mort en homme de cœur, & s'il s'eſtoit monſtré digne de Sparte ; ces eſtrangers ſe mirent à exalter ſes exploits & ſon grand courage, juſqu'à dire que dans Sparte il n'y en avoit pas encore un pareil : *Ah ? ne dites pas cela, mes amis*, reprit-elle, *Braſidas eſtoit certainement un brave homme, mais Sparte en a encore un grand nombre de beaucoup plus braves que lui.*

Belle reſponſe de Piſiſtratidas à des Seigneurs de Perſe.

Beau mot d'une mere Lacedemonienne.

Lycurgue compoſa en premier lieu le Senat de tous ceux qui avoient eu part à ſon entrepriſe, comme nous l'avons dit au commencement, & enſuite il ordonna que pour remplir la place de ceux qui mourroient, on choiſiroit les plus gens de bien de la ville au deſſus de ſoixante ans. C'eſtoit-là veritablement le combat le plus glorieux & le plus important que les hom-

Quel eſt le plus glorieux combat pour les hommes.

Quelques Amphipolitains eſtant à Lacedemone, allerent viſiter Argileonide, mere de Braſidas, qui avoit eſté tué dans leur pays.] Braſidas, General des Lacedemoniens, fut tué dans une bataille qu'il gagna contre les Atheniens prés d'Amphipolis ville de Macedoine ſur le fleuve Strymon. Thucydide. Liv. v.

C'eſtoit veritablement le combat le plus glorieux & le plus important.] Plutarque a tiré cette idée de Xenophon, qui dit ; *C'eſt le plus grand & le plus glorieux combat qui ſoit entre les hommes. Les combats Gymniques ſont certainement fort beaux ; mais ce ſont des combats du corps, au lieu que ces combats, où il s'agit d'eſtre eleu Senateur, ſont des combats, que l'on peut appeller les combats des ames,*

mes puſſent avoir entre eux, dans lequel on ne choiſiſſoit point le plus viſte parmi les viſtes, ni le plus fort parmi les forts, comme dans les autres combats; mais où le plus vertueux & le plus ſage parmi les ſages & les vertueux remportoit le prix de la vertu, par tous les differents eſtats de la vie, & avoit, pour ainſi dire, une autorité ſouveraine, diſpoſant de la mort & de la vie, de l'ignominie & de la gloire, en un mot de toute la fortune de ſes Citoyens. L'élection ſe faiſoit de cette ſorte: Le peuple s'aſſembloit dans la grande place; on enfermoit dans une maiſon voiſine un certain nombre d'hommes choiſis, qui ne pouvoient, ni voir, ni eſtre veus, & qui entendoient ſeulement le bruit du peuple, qui en cette occaſion, comme dans toutes les autres, donnoit ſes ſouffrages par ſes cris. On faiſoit paſſer au milieu de l'aſſemblée tous les pretendants l'un aprés l'autre, ſelon que leur rang avoit eſté reglé par le ſort. Cette marche ſe faiſoit de leur part dans un grand ſilence; mais

Car pour parvenir à cet honneur, il falloit avoir toujours trés-bien vescu & avoir eſté vertueux dans tous les âges.

Comment ſe faiſoit l'élection des Senateurs.

Suffrages donnez par des cris.

& ils ſont autant au deſſus des autres, que l'ame eſt preferable au corps.

Le peuple s'aſſembloit dans la grande place, on enfermoit dans une maiſon voiſine un certain nombre d'hommes choiſis.] Ariſtote trouvoit cette maniere d'élection ridicule & puerile, & de plus fort dangereuſe pour l'Eſtat, en ce qu'elle accouſtumoit les Citoyens à eſtre ambitieux, & que d'ordinaire les plus grands maux d'un Eſtat, viennent de l'ambition & de l'avarice de ceux qui le compoſent.

Tous les Pretendants.] Voilà ce qu'Ariſtote trouvoit encore fort mauvais; car il ne vouloit pas que ceux qui meritoient les charges, les demandaſſent; mais il vouloit au contraire que le public les forçaſt à les accepter & il avoit grande raiſon.

Digitized by Google

le peuple teſmoignoit par ſes cris l'approbation qu'il donnoit. Ceux qui eſtoient enfermez marquoient à chaque fois ſur des tablettes le degré du bruit qu'ils avoient entendu, ſans ſçavoir pour qui il avoit eſté fait. Ils mettoient ſeulement pour le premier, pour le ſecond, pour le troiſieme, & ainſi de ſuite pour tous les autres. Celuy pour qui les acclamations avoient eſté les plus grandes & les plus frequentes, eſtoit receu Senateur. On le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & ſur le champ il alloit dans tous les temples remercier les Dieux, ſuivi d'une foule de peuple, les jeunes hommes & les jeunes femmes chantant à l'envi ſes loüanges, & le beniſſant d'avoir ſi bien & ſi vertueuſement veſcu. A ſon retour chacun de ſes parents lui preſentoit une collation, en lui diſant, *La ville t'honore de ce feſtin*; & aprés toutes ces ceremonies il alloit ſouper dans la ſalle où il avoit accouſtumé de manger. Tout s'y paſſoit à l'ordinaire, excepté qu'on lui ſervoit deux portions, dont il gardoit l'une. Aprés le ſouper toutes ſes parentes ſe trouvoient à la porte de la ſalle; il faiſoit appeller celle qu'il eſtimoit davantage, & en lui donnant la portion, qu'il avoit gardée, il lui diſoit, *Je vous donne le prix d'honneur que je viens de recevoir.* En meſ-

Cela eſtoit ſujet à beaucoup d'inconvenients trés-fâcheux.

Comment les femmes de Sparte participoient aux honneurs qu'on rendoit aux hommes.

Le degré du bruit qu'ils avoient entendu.] Mais il arrivoit ſouvent qu'il eſtoit trés difficile de remarquer quel bruit avoit eſté le plus grand, & alors il falloit prendre d'autres voyes, comme cela arriva dans une occaſion fort importante à l'Ephore Sthenelaidas. Thucydide. Liv. 1.

me temps toutes les autres femmes la reconduiſoient chez elle avec les meſmes acclamations & les meſmes benedictions qu'on avoit données à ſon parent.

Enterrements.

Lycurgue regla auſſi avec beaucoup de ſageſſe tout ce qui regarde les enterrements. Car premierement, afin de bannir toute ſuperſtition, il permit d'enterrer les morts dans les villes & autour des temples, pour accouſtumer les jeunes gens à cette ſorte de ſpectacle, & pour les empeſcher de craindre la mort & de l'avoir en horreur, comme ſi elle pouvoit ſouiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui paſſoient prés de leurs ſepulchres.

Car jamais les Payens n'ont enterré dans les temples.

En ſecond lieu, il defendit d'enterrer quoyque ce fuſt avec eux, & voulut qu'on les enveloppaſt ſimplement d'un drap rouge tout couvert de feüilles d'olivier. De plus il ne permit d'eſcrire le nom du defunt ſur ſon tombeau,

Comme ſi elle pouvoit ſouiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui paſſoient prés de leurs ſepulchres.] Il paroiſt par ce paſſage que les premiers Spartiates avoient des tombeaux & des morts la meſme idée que Dieu donna à ſon peuple par cette loy expreſſe, qui declaroit que tout homme, qui auroit touché à un mort ou à ſon ſepulchre, ſeroit ſouillé pendant ſept jours. Lycurgue appelloit cela ſuperſtition, parce qu'il n'en connoiſſoit ni les raiſons ni la cauſe.

Et voulut qu'on les enveloppaſt ſimplement d'un drap rouge tout couvert de feüilles d'olivier.] Cela ne ſe faiſoit pas à toutes ſortes de perſonnes indifferemment. Elien nous apprend que les gens de guerre, qui avoient bien fait leur devoir, eſtoient enterrez tout couverts de branches d'olivier & d'autres arbres, & que ceux qui par leur valeur eſtoient parvenus à la plus haute eſtime, eſtoient enterrez dans un drap rouge. Liv. VI. Chap. VI.

que

que lorſque c'eſtoit ou un homme mort à la guerre pour le ſervice de ſon pays, ou une femme conſacrée à la Religion. Il abregea la durée du deüil & le regla à onze jours, le douzieſme on le quittoit, aprés avoir fait un ſacrifice à Cerès; car dans toute leur vie il ne laiſſa rien d'inutile ni d'oiſeux; mais dans toutes leurs actions & dans tous leurs devoirs, il meſla la loüange de la vertu ou le blaſme du vice, & remplit, pour ainſi dire, ſa ville de preceptes & d'exemples vivants, parmi leſquels les hommes eſtant nourris, & les ayant inceſſamment devant les yeux, il eſtoit impoſſible qu'ils ne ſe formaſſent ſur ces grands modelles, & ne devinſſent vertueux.

Epitaphes permiſes à deux ſortes de gens ſeulement.

Durée du deüil.

Par la meſme raiſon il ne permettoit pas à toutes ſortes de perſonnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportaſſent des mœurs eſtrangeres, des couſtumes deſordonnées & licentieuſes, & pluſieurs differentes idées de gouvernement. Il chaſſa auſſi de ſa ville tous les eſtrangers qui n'y alloient pour rien d'utile, ni de profitable, & que la curioſité ſeule y attiroit. Ce n'eſt pas qu'il craigniſt, comme le pretend Thucydide, qu'ils ne vouluſſent imiter ſa police, & qu'ils n'appriſſent à aimer la vertu; c'eſtoit pluſtoſt de peur qu'ils n'enſeignaſſent à

Voyages défendus.

Quels eſtrangers chaſſez de Sparte.

Ce ſentiment auroit eſté indigne de Lycurgue.

Tous les eſtrangers qui n'y alloient pour rien d'utile.] Car il recevoit agreablement ceux qui y alloient pour ſe ſouſmettre à ſes loix, & il leur aſſignoit une portion de terre, qu'ils ne pouvoient aliener.

ſes Citoyens, à aimer le vice. Car à meſure que les eſtrangers entrent dans les villes, il y entre neceſſairement des propos nouveaux, ces propos engendrent de nouveaux ſentiments, & ces nouveaux ſentiments font immanquablement eſclorre un malheureux eſſaim de paſſions & d'inclinations nouvelles, qui ſont entierement oppoſées au gouvernement, & ruinent toute ſon harmonie, comme dans la muſique l'harmonie eſt ruïnée par les diſſonances & les faux tons; & c'eſt pourquoy il croyoit qu'il eſtoit plus important & plus neceſſaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompuës, qu'aux malades & aux peſtiferez.

Belle genealogie de ce que produit dans les villes l'abord des eſtrangers. Cela eſt confirmé par l'experience.

Mœurs corrompuës plus contagieuſes que la peſte.

Juſqu'icy il n'y a pas le moindre veſtige de l'injuſtice, ni de l'avarice dont on a accuſé les loix de Lycurgue, en diſant qu'elles eſtoient

Car à meſure que les eſtrangers entrent dans les villes, il y entre neceſſairement des propos nouveaux.] C'eſt auſſi aux mœurs eſtrangeres que Xenophon, teſmoin oculaire, impute le changement qui eſtoit arrivé à Sparte. *Autre-fois*, dit-il, *on chaſſoit les eſtrangers, & on empeſchoit les Citoyens de voyager, de peur qu'ils ne corrompiſſent leurs mœurs par ce commerce, & aujourd'hui les principaux & les plus conſiderables, paſſent leur vie à courir & à voyager.*

Juſqu'icy il n'y a pas le moindre veſtige de l'injuſtice ni de l'avarice dont on a accuſé les loix de Lycurgue.] Platon dans le premier Livre des Loix, Ariſtote dans le II. & VII. Liv. des Politiques, & Polybe dans le VI. de ſon Hiſtoire, ont reproché à Lycurgue que ſes loix eſtoient plus propres à rendre les hommes vaillants, qu'à les rendre juſtes. Plutarque veut juſtifier Lycurgue & le défendre contre de ſi grands Cenſeurs; mais il ne reſpond que foiblement à leur reproches. Le défaut des loix de Lycurgue n'eſtoit pas preciſement dans celle-cy ni dans celle-là, il eſtoit dans toute l'idée de ſon gouvernement. Il eſt bon de rendre un peuple guerrier; mais il faut en meſme temps luy enſeigner à ne faire la guerre que pour

Digitized by Google

trés-bonnes pour rendre les hommes vaillants, mais trés-mauvaiſes pour les rendre juſtes. C'eſt ſans doute ce qu'ils appelloient l'*Embuſcade*, s'il eſt vray que cet eſtabliſſement ſoit de Lycurgue, comme Ariſtote l'eſcrit, qui a donné à Platon meſme cette mauvaiſe opinion de lui & de ſon gouvernement. Voicy ce que c'eſtoit; les gouverneurs des jeunes gens choiſiſſoient de temps en temps ceux qui leur paroiſſoient les plus prudents & les plus hardis, ils leur donnoient des poignards & les vivres neceſſaires, & les envoyoient battre la campagne chacun de leur coſté. Ces coureurs ainſi diſperſez ſe cachoient le jour dans les lieux couverts & dans les cavernes pour ſe repoſer, & la nuit ils ſe jettoient dans les grands chemins, & eſgorgeoient tous les Ilotes qu'ils rencontroient. Quelquefois meſme ils marchoient en plein jour & tuoient les plus forts & les plus robuſtes de ces Ilotes, comme Thucydide le rapporte dans ſon hiſtoire, où il dit, que tous ceux que les Lacedemoniens avoient choiſis à cauſe de leur grand courage,

Ce que c'eſtoit que l'Embuſcade chez les Lacedemoniens.

avoir la paix, c'eſt-à-dire qu'il faut le rendre juſte. Et c'eſt ce que Lycurgue n'avoit nullement fait: Auſſi ſon Eſtat ſe maintint, pendant qu'il eut des voiſins à ſouſmettre; mais aprés avoir tout ſouſmis, il ne put vivre avec luimeſme, ni gouſter un repos auquel on ne l'avoit pas accouſtumé, & qu'on ne lui avoit pas meſme fait connoiſtre.

C'eſt ſans doute ce qu'ils appelloient l'embuſcade.] Ce n'eſtoit pas une loy qui eut ce nom, c'étoit la choſe meſme; car ils diſoient un tel ira εἰς κρυπτίαν, c'eſt-à-dire à l'*Embuſcade*. Platon l'a deſignée dans le 1. Liv. de ſes loix.

Comme Thucydide le rapporte dans ſon hiſtoire, où il dit que tous ceux, &c.] Cette hiſtoire eſt

Perfidie horrible des Lacedemoniens.

qu'ils avoient affranchis, couronnez & menez dans tous les temples remercier les Dieux de leur liberté, disparurent bientost aprés au nombre de plus de deux mille, sans que jamais on ait peu sçavoir ce qu'ils estoient devenus, ni comment ils estoient morts. Aristote mesme escrit que les Ephores n'estoient pas plustost en charge, qu'ils declaroient la guerre aux Ilotes, afin qu'on pust les tuer sans crime. Il est certain qu'ils leur faisoient toutes sortes de mauvais traitements; par exemple, ils les faisoient boire à outrance, & les menoient en cet estat dans les salles, pour faire voir à leurs enfants quelle honte c'estoit que de s'enyvrer; & ils les obligeoient à chanter des chansons obscenes, & à danser des danses malhonnestes & ridicules, leur défendant de danser & de chanter rien d'honneste & qui convinst à des hommes libres.

Mauvais traitements que les Spartiates faisoient aux Ilotes.

dans le IV. Liv. de Thucydide, qui dit, que les Lacedemoniens craignant le grand nombre des Ilotes, firent semblant de vouloir les affranchir pour lever une armée; & que pour cet effect ils publierent que les plus vaillants n'avoient qu'à se présenter, & qu'on les affranchiroit; car ils jugeoient fort bien que les plus vaillants leur devoient estre les plus suspects, comme les plus capables de quelque grande entreprise. Il y en eut environ deux mille de choisis. On les couronna, on les mena ça & là tous les temples, & peu de temps aprés ils disparurent, sans qu'on ait jamais sceu ce qu'ils estoient devenus. Cette perfidie des Lacedemoniens est horrible, mais la maxime de ne vouloir pas avoir des laboureurs trop courageux, estoit trés sage: *S'il estoit à mon choix*, dit Aristote dans ses Politiques, *je voudrois que les Laboureurs fussent esclaves, qu'ils ne fussent pas tous du mesme pays, & qu'ils n'eussent pas trop de courage; car ils travaillent beaucoup mieux & sont moins à craindre.*

Digitized by Google

Auſſi dit-on que dans l'expedition que les Thebains firent long-temps aprés dans la Laconie, quand ils commandoient aux Ilotes, qu'ils prenoient priſonniers, de chanter des chanſons de Terpandre, d'Alcman, ou de Spendon, ils s'en excuſoient, diſant que cela leur eſtoit défendu par leurs maiſtres. De ſorte que ceux qui ont dit, qu'à Lacedemone ceux qui ſont libres y ſont extremement libres, & ceux qui ſont eſclaves, extremement eſclaves, n'ont pas mal connu la difference qu'il y a entre les Lacedemoniens & les autres peuples. Mais pour moy je crois qu'ils ne commencerent à exercer toutes ces cruautez qu'aprés la mort de Lycurgue, & preciſement aprés le tremblement de terre qui affligea Sparte, & qui fut cauſe que les Ilotes conſpirerent contre elle avec les Meſſeniens, commirent de trés-grands maux dans la Laconie, & mirent la ville dans le plus grand danger où elle euſt jamais eſté; car je ne ſçaurois jamais imputer à Lycurgue un eſtabliſſement auſſi abominable que celuy de l'*Embuſcade*, jugeant en

Aprés la bataille de Leuctres 370. ans avant J. C.

Car Terpandre avoit eſté appellé à Lacedemone pour y appaiſer quelque ſedition.

Alcman, ou Alcmaon, ancien Poëte Lyrique, il vivoit cent ans avant Cyrus.

Spendon eſt inconnu.

Lycurgue juſtifié par Plutarque.

Et preciſement aprés le tremblement de terre qui affligea Sparte.] Ce tremblement de terre arriva la premiere année de l'Olympiade 78. ſous le regne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, l'année de la naiſſance de Socrate, & 467. ans avant celle de J. C. Il y perit plus de vingt-mille Spartiates. Plutarque en parle dans la vie de Cimon, & Diodore de Sicile deſcrit & le tremblement de terre, & la guerre dont il fut ſuivi. Liv. XI. Cependant Elien, qui eſcrivoit ſur la fin de la vie de Plutarque, marque formellement que ce tremblement ne fut qu'un effect de la vengeance des Dieux, qui voulurent punir les cruautez que les Spartiates exerçoient ſur les Ilotes de Tænare. Elien, VI. VII.

cette occaſion de la bonté de ſon naturel, par la douceur & par la juſtice qui eſclatent dans toutes les autres actions de ſa vie, & qui lui ont attiré un teſmoignage ſi honorable de la part des Dieux.

Quand ſes premiers eſtabliſſements furent reçus & confirmez par l'uſage, & ſa forme de gouvernement aſſez vigoureuſe & aſſez forte pour ſe maintenir d'elle-meſme & ſe conſerver, comme Platon dit de Dieu, qu'aprés avoir achevé de créer le monde, il ſe réjoüit lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvements avec tant de juſteſſe & d'harmonie, ainſi Lycurgue, charmé de la grandeur & de la beauté de ſes loix, ſentit un redoublement de plaiſir quand il les vit marcher ſeules, pour ainſi dire, & faire ſi parfaitement leurs fonctions.

Paſſage remarquable de Platon.

Et qui lui ont attiré un teſmoignage ſi honorable de la part des Dieux.] Lorſque la Sibylle l'appella Dieu pluſtoſt qu'homme. Il n'eſt jamais arrivé à Plutarque de douter de la verité des oracles. On n'a jamais vû une pareille credulité.

Comme Platon dit de Dieu, qu'aprés avoir achevé de créer le monde, il ſe réjoüit, lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvements avec tant de juſteſſe & d'harmonie.] Ce paſſage de Platon eſt dans le Timée, où ce Philoſophe dit que Dieu voyant l'Univers, qu'il avoit crée, ſe mouvoir, eſtre vivant & reſſemoler preſque en tout aux Dieux immortels, il en fut ravi, & voulut le rendre plus conforme à ſon idée éternelle; mais comme il eſtoit impoſſible que l'Eternité puſt eſtre communiquée à un Eſtre creé, il prit cet expedient de créer comme une mouvante image de l'Eternité, c'eſt-à-dire qu'il créa le temps, qui ne ſubſiſtoit point avant la création du monde, le tems ne pouvant ſubſiſter qu'avec le mouvement, & il n'eſt pas difficile de reconnoiſtre dans ce paſſage de Platon, ce que Moïſe dit de Dieu quand il créa le monde.

Digitized by Google

Cherchant donc, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, le moyen de les rendre immortelles & immuables, il fit assembler tout le peuple; il lui representa que la police, qu'il avoit establie, lui paroissoit suffisante dans tous ses chefs pour rendre la ville heureuse, & les Citoyens vertueux; & lui declara qu'il y avoit pourtant encore un poinct, qui estoit le plus essentiel & le plus important; mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer avant que d'avoir consulté l'oracle d'Apollon; Qu'ils devoient donc observer ses loix inviolablement sans y rien changer, ni alterer, jusqu'à ce qu'il fust de retour de Delphes, & qu'alors il executeroit ce que le Dieu lui auroit ordonné. Ils promirent tous de lui obeïr & le prierent de haster son voyage. Avant que de partir, il fit jurer les deux Rois, les Senateurs, & ensuite tous les Citoyens, que jusqu'à ce que Lycurgue fust de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit establie.

Moyen dont Lycurgue s'avise pour rendre ses loix immuables.

Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon, & aprés le sacrifice il lui demanda, si ses loix estoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui respondit, qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que pendant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse Cité du monde, & joüiroit d'une parfaite felicité. Lycurgue fit escrire cette prophetie, l'envoya à Sparte, &

Digitized by Google

aprés avoir fait un ſecond ſacrifice, il embraſſa ſon fils & tous ſes amis, & pour ne degager jamais les Lacedemoniens du ſerment qu'ils lui avoient fait, il reſolut de mourir voſontairement à Delphes ; d'autant plus qu'il ſe voyoit auſſi heureux qu'il pouvoit jamais l'eſtre, & qu'il eſtoit parvenu à un âge où veritablement on peut eſtre encore attaché à la vie, mais où l'on peut auſſi la quitter ſans regret. Il mourut donc en s'abſtenant de manger ; car il eſtoit perſuadé que la mort meſme des grands perſonnages & des hommes d'Eſtat ne doit pas eſtre inutile à la Republique, ni oyſive, mais une ſuite de leur miniſtere, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. D'ailleurs il voyoit bien pour lui, qu'aprés avoir fait de trés belles choſes, ſa mort mettroit certainement le comble à ſon bonheur, & aſſeureroit à ſes Citoyens tous les biens qu'il leur avoit faits pendant ſa vie, puiſqu'elle les obligeroit à garder tous-

Plutarque appelle ce Roi Antiorus, & Pauſanias Eucoſmus.

Grande folie de Lycurgue.

Quelle doit eſtre la mort des grands perſonnages & des hommes d'Eſtat.

Et qu'il eſtoit parvenu à un âge où veritablement on peut encore eſtre attaché à la vie.] Il n'eſtoit donc pas ſi vieux que le fait Lucien, qui dit qu'il avoit quatre-vingt cinq ans quand il mourut. A cet âge on peut bien quitter la vie ſans regret, mais on ne ſçauroit y eſtre encore attaché avec bienſeance.

Il mourut donc en s'abſtenant de manger.] Qui croira qu'un homme ſi ſage d'ailleurs ſe ſoit fait mourir luy meſme pour des veues de politique ? action d'autant plus folle qu'il l'auroit faite ſans neceſſité ; car ſon abſence ſeule faiſoit le meſme effect que la mort meſme. Je ſuis fort porté à douter de la verité de cette tradition. On a ſouvent imputé aux plus grands perſonnages des choſes tres fauſſes.

jours

jours ſes ordonnances, qu'ils avoient juré d'obſerver inviolablement juſqu'à ſon retour.

Il ne ſe trompa pas dans ſa conjecture ; Sparte fut la ville de Grece la plus celebre & la mieux policée l'eſpace de cinq cents ans qu'elle obſerva les loix de Lycurgue, perſonne n'y ayant fait le moindre changement juſqu'au Roy Agis, fils d'Archidamus, c'eſt-à-dire pendant le regne de quatorze Rois. Car l'inſtitution des Ephores, bien loin de relaſcher ces loix, ne ſervit qu'à les rendre plus fortes, en ce qu'eſtant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Ariſtocratie, c'eſt-à-

Puiſqu'elle les obligeroit à garder toujours ſes ordonnances.] On pourroit dire qu'il n'y avoit que ceux qui avoient fait le ſerment, qui fuſſent obligés à le garder; que leurs enfants eſtoient libres & que par conſequent Lycurgue ne s'aſſeuroit que d'une generation. Mais Lycurgue pretendoit que les enfants y eſtoient obligés par le ſerment de leurs peres.

Il ne ſe trompa pas dans ſa Conjecture.] Plutarque attribuë au ſerment des Lacedemoniens la durée des loix de Lycurgue ; mais je croy qu'il ſe trompe ; ces loix ne durerent ſi long-temps que parce que les Lacedemoniens ne firent la guerre que dans le Peloponeſe. Car auſſitoſt que l'ambition de regner ſur toute la Grece leur eut inſpiré le deſſein d'avoir des armées navales, & des troupes eſtrangeres, & qu'il fallut avoir de l'argent eſtranger pour les entretenir, alors leur ſerment ne fut contre cette neceſſité qu'une toile d'araignée, on ne ſe ſouvint pas ſeulement qu'il euſt eſté fait. On fit donc une grande breche aux loix de Lycurgue, Sparte eut recours au Roy de Perſe, qu'elle avoit vaincu, & ce fut la premiere cauſe de ſa perte.

En ce qu'eſtant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Ariſtocratie.] Si Plutarque a voulu dire qu'elle contribua à maintenir la Royauté & le Senat, il a raiſon, car cela fit que chacun des trois partis eſtant content de ſon partage, les Rois, de la Royauté, les Nobles, de la dignité Senatorienne, & le peuple, de l'Ephorie, ils concoururent tous à

L'argent estranger cauſe la ruine de Sparte.

dire, le parti des Rois & des Senateurs. Mais ſous le regne d'Agis l'argent commença à ſe gliſſer dans Sparte & avec l'argent l'avarice & l'ambition, par le moyen d'Alexandre, ou pluſtoſt de Lyſandre, qui eſtant lui-meſme incapable de ſe laiſſer éſbloüir & corrompre par l'or, remplit ſa patrie de luxe & d'amour pour les richeſſes, en y aportant de la guerre des ſommes immenſes d'or & d'argent, & en renverſant par-là les loix de Lycurgue, qui, pendant qu'elles avoient

Dont il ne retint pas pour lui une ſeule Drachme, comme Plutarque le remarque dans ſa vie.

conſerver l'Eſtat ſans y rien changer. Mais, s'il a voulu dire que cela rendit plus fort le parti des Rois & des Senateurs, il ſe trompe, car au contraire l'inſtitution des Ephores, comme Ariſtote l'a fort bien remarqué, changea la Republique en la rendant Democratique, d'Ariſtocratique qu'elle eſtoit auparavant. Les Ephores firent à Sparte ce que les Tribuns firent à Rome, comme je l'ay dit ailleurs.

Par le moyen d'Alexandre, ou pluſtoſt de Lyſandre.] Comment Plutarque peut-il dire *par le moyen d'Alexandre*? Je ne le comprens point. Il fait fort bien de ſe corriger en diſant, *ou pluſtoſt de Lyſandre.* Car ce qu'il rapporte icy arriva 402. ans avant la naiſſance de noſtre Seigneur, & par conſequent 49. ou 50. ans avant celle d'Alexandre le Grand Il y a quelque apparence que Plutarque s'eſtoit d'abord trompé en rapportant au regne d'Agis, qui eſtoit du temps d'Alexandre, ce qui s'eſtoit paſſé ſous le Regne du du II. Agis, qui regna avec Pauſanias, & à qui Ageſilas ſucceda.

Et y rapportant de la guerre des ſommes immenſes d'or & d'argent.] Aprés la priſe d'Athenes Lyſandre porta à Lacedemone quantité de riches deſpoüilles, & quatre cents ſoixante & dix talens d'argent. Xenoph. Liv. II. C'eſt quatre cents ſoixante dix mille eſcus. Tous les Hiſtoriens Grecs marquent-là le commencement de la decadence de Sparte, & c'eſt ce qu'Ariſtote a voulu dire lorſqu'il a eſcrit dans le VII. Livre de ſes Politiques, Que la faute de Lycurgue d'avoir rapporté toutes ſes loix à la guerre & à la victoire, eſtoit trés-ſenſible, & que ce qui eſtoit arrivé depuis peu, l'avoit fait voir tres-clairement. Il parle des deſordres qui ſuivirent cette victoire de Lyſandre. Tout ce qu'Ariſtote dit là-deſſus eſt excellent, & merite d'eſtre bien lû par les politiques.

Digitized by Google

eſté floriſſantes, avoient fait paroiſtre Sparte, non une ville bien policée, mais la maiſon bien reglée d'un homme religieux & ſaint; ou pluſtoſt qui avoient fait enſorte que, comme les Poëtes feignent qu'Hercule avec ſa peau de lion & ſa maſſuë ſeulement parcouroit le monde & le purgeoit de voleurs & de tyrans, Sparte de meſme avec une ſimple bande de parchemin, & une meſchante cappe donnoit la loy à toute la Grece volontairement ſouſmiſe à ſon empire, eſtouffoit les tyrannies & les injuſtes dominations dans les citez, terminoit à ſon gré les guerres, & calmoit les ſeditions, le plus ſouvent ſans remuer un ſeul bouclier, & en envoyant un ſeul Ambaſſadeur, qui ne paroiſſoit pas pluſtoſt, que tous les peuples ſouſmis ſe rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur Roy, tant la juſtice de cette ville & ſon bon gouvernement imprimoient de reſpect à tous les hommes. C'eſt pourquoy je m'eſtonne qu'on ait oſé

Belle comparaiſon de Sparte avec Hercule.

Beau portrait de l'autorité qu'une grande reputation de juſtice peut donner à une Ville, à un Eſtat.

Avec une ſimple bande de parchemin.] C'eſtoit ce que les Lacedemoniens appelloient *Scytale*, une bande de cuir, ou de parchemin qu'ils entortilloient autour d'un baſton, de maniere qu'il n'y avoit aucun vuide; ils eſcrivoient ſur cette bande, & aprés avoir eſcrit, ils la derouloient & l'envoyoient au General à qui elle eſtoit addreſſée. Ce General, qui avoit un autre baſton tout ſemblable à celuy ſur lequel cette bande avoit été roulée & eſcrite, l'appliquoit ſur ce baſton, & par ce moyen il trouvoit la ſuite & la liaiſon des caracteres, qui ſans cela eſtoient ſi derangez, qu'ils ne pouvoient être lûs. Voyez la vie de Lyſandre.

Eſtouffoit les tyrannies & les injuſtes dominations dans les Citez, terminoit à ſon gré les guerres & calmoit les ſeditions.] Mais enfin elle ne put faire pour elle-même ce qu'elle avoit fait pour tant d'autres villes. Ce qui fit ſa chute, fut juſtement ce qui avoit fait ſon elevation.

Digitized by Google

dire que les Lacedemoniens ſçavoient obéïr ; mais qu'ils ne ſçavoient pas commander, & qu'on ait loüé ce mot de Roy Theopompe, qui ayant entendu dire à quelqu'un que Lacedemone ne ſubſiſtoit que parce qu'elle avoit des Rois qui ſçavoient bien commander, reſpondit, *Mais pluſtoſt parce qu'elle a des Citoyens qui ſçavent bien obéïr.* Car les peuples ne ſçavent bien obéïr qu'à ceux qui ſçavent bien commander, & l'obéïſſance des ſujets dépend de l'habileté des Princes; celui qui mene bien, fait qu'on ſuit bien; & comme la perfection de l'eſcuyer conſiſte à ſçavoir rendre les chevaux doux & obéïſſants ; la perfection des Rois conſiſte à ſcavoir rendre leurs ſujets ſoûmis & ſouples.

L'obéïſſance dépend du commandement.

En quoy conſiſte la perfection des Rois.

Les Lacedemoniens n'enſeignoient pas ſeulement aux autres peuples à leur obéïr volontiers dans les occaſions preſſantes, ils leur inſpiroient un violent deſir d'eſtre commandez par eux ; car les eſtrangers ne demandoient aux Lacedemoniens, ni argent, ni vaiſſeaux, ni troupes, mais un ſeul Spartiate pour commander leurs armées, & quand ils l'avoient obtenu, ils lui rendoient une entiere obéïſſance avec toutes ſortes d'honneurs & de reſpects. C'eſt ainſi que les Siciliens obéïrent à Gylippe ; les Chalcidiens à Braſidas,

Tous les peuples ſouhaitoient d'eſtre commandez par un Lacedemonien.

Car les peuples ne ſçavent bien obéïr qu'à ceux qui ſçavent bien commander.] L'obéïſſance, qu'on rend à ceux qui commandent mal, n'eſt jamais qu'une obéïſſance forcée, & par conſequent elle ne ſçauroit durer.

Obéirent a Gylippe.] Qui défendit Syracuſe contre les Atheniens.

Les Chalcidiens.] Peuples de

& tous les Grecs d'Aſie à Lyſandre, à Callicratidas & à Ageſilas, conſiderant ces hommes en particulier comme d'excellents correcteurs & reformateurs des peuples & des Princes vers leſquels ils eſtoient envoyez; mais regardant touſjours la ville de Sparte, comme la maiſtreſſe des autres, dans l'art de bien vivre & de bien gouverner. C'eſt ſur ce cela, ce me ſemble, qu'eſt fondée la raillerie de Stratonicus, qui dit en riant, *Qu'il ordonnoit que les Atheniens celebreroient des myſteres & feroient des proceſſions; que les Eliens propoſeroient des jeux de prix, & quand les uns ou les autres auroient fait des fautes, que les Lacedemoniens ſeroient bien foüettez.* Mais ce n'eſt là qu'un bon mot qui

Lacedemoniens regardez comme d'excellents correcteurs & reformateurs des peuples.

Grande idée que l'on avoit de la ville de Sparte.

Car les peuples d'Elide eſtoient ſi occupez de leurs jeux, qu'ils ne penſoient à autre choſe.

Macedoine au deſſus d'Amphipolis que Braſidas défendit contre les Atheniens & y fut tué.

Les Grecs d'Aſie.] C'eſt à dire les peuples d'Ionie & les habitants des Iſles que les Atheniens voulurent aſſujettir. v. la vie de Lyſandre.

Callicratidas.] Amiral de la flotte des Lacedemoniens & qui perdit cette grande bataille navale contre Conon, ou il fut noyé.

Mais regardant touſjours la ville de Sparte comme la maiſtreſſe des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner.] Cette déference, que les autres villes avoient pour Sparte, n'eſt pourtant pas une marque ſeure de l'habileté de ſon Legiſlateur, ni de la bonté de ſon gouvernement. Sparte avoit acquis cette authorité plus par ſa force que par ſa juſtice, comme la ſuite le juſtifia.

La raillerie de Stratonicus.] Il railloit les Atheniens de la grande peine qu'ils avoient à la ſuperſtition & qui long-temps après leur attira le meſme reproche que leur fit ſaint Paul en leur diſant au milieu de l'Areopage, *Atheniens, je vous trouve en tout ſuperſtitieux juſqu'à l'excés.* δεισιδαιμονεστέρους ὑμᾶς θεωρῶ κατὰ πάντα.

Et quand les uns & les autres auroient fait des fautes, que les Lacedemoniens en porteroient la peine & ſeroient bien foüettez.] Il ſemble que Stratonicus devoit dire que *les Lacedemoniens les foüetteroient*; mais l'autre maniere eſt plus plaiſante en ce qu'il raille en meſme temps les Lacedemoniens.

n'eſt dit que par plaiſanterie. Antiſthene, diſciple de Socrate, voyant les Thebains s'énorgueillir de la victoire qu'ils avoient remportée à Leuctres, dit plus ſerieuſement, *Il me ſemble voir des eſcoliers tout fiers d'avoir battu leur maiſtre.* Ce n'eſtoit pourtant pas-là le but de Lycurgue, qu'aprés ſa mort ſa ville commandaſt à pluſieurs ; mais perſuadé que le bonheur d'une ville, comme celuy d'un particulier, dépend de la vertu & d'eſtre bien avec ſoy-meſme, il la regla & compoſa de maniere qu'elle puſt eſtre toujours libre, toujours ſuffiſante à elle meſme, & toujours dans les maximes de la vertu.

Mot d'Antiſthene ſur les Thebains.

En effet le gouvernement de Lycurgue ſuffiſoit pour défendre les frontieres de Sparte, & aſſeurer ſa liberté, mais il ne ſuffiſoit pas pour la rendre maiſtreſſe des autres villes ; & c'eſt ce que Lycurgue vouloit éviter.

C'eſt-là l'idée de Republique que ſe ſont faite, aprés lui, Platon, Diogene, Zenon & tous les autres qui ont bien eſcrit ſur cette matiere, avec cette difference, qu'ils n'ont laiſſé que des paroles & des diſcours ; au lieu que Lycurgue n'a laiſſé, ni diſcours, ni paroles, mais il a fait voir en effect une Republique inimitable & a con-

Diogene le Cynique

Zenon pere des Stoiciens.

de la couſtume qu'ils avoient de battre, ou de condamner à l'amende, les maiſtres & les amoureux des enfants, qui avoient mal fait, car il regarde les Lacedemoniens comme les maiſtres des autres peuples.

Il me ſemble voir des eſcoliers tout fiers d'avoir battu leur maiſtre.] Ce mot eſt d'autant meilleur qu'il parut par la ſuite que l'orgueil, que le gain de cette bataille de Leuctres donna aux Thebains, fut cauſe de leur perte.

C'eſt-là l'idée de Republique que ſe ſont faite, apres lui, Platon, &c.] Platon avoit cette idée ; mais pour y réüſſir il avoit pris une autre chemin, en faiſant que ſa Republique n'entreprendroit jamais de guerre que dans la veuë d'avoir la paix. Car la paix doit eſtre l'unique fin de la guerre, comme le repos l'eſt du travail.

Diogene.] On prétend que Diogene le Cynique avoit fait quelque traité ſur cette matiere ; mais Diogene Laërce remarque que Socrate & Satyrus avoient eſcrit que ce traité n'eſtoit pas de lui.

Digitized by Google

fondu ceux qui diſent que le veritable Sage, comme les Philoſophes le definiſſent, ne ſubſiſte point ; Car il leur a monſtré une ville entiere toute parfaitement ſage, & par-là il a juſtement ſurpaſſé la gloire de tous ceux qui ont fondé des Eſtats & des Republiques parmi les Grecs; c'eſt pourquoy Ariſtote eſcrit qu'il n'a pas receu tous les honneurs qui lui eſtoient deus, quoyqu'on lui ait rendu tous les plus grands qu'on puiſſe jamais rendre aux hommes; car on lui a élevé un temple & tous les ans on lui fait encore un ſacrifice comme à un Dieu. On dit auſſi que lorſque ſes cendres eurent eſté rapportées à Sparte, la foudre conſacra ſon tombeau, ce qu'on n'a jamais veu arriver depuis à aucun des

Elle auroit eſté la ſeule dans le monde.

Sacrifice fait à Lycurgue du temps de Plutarque.

Car il leur a monſtré une ville entiere toute parfaitement ſage.] Ariſtote & Platon ne conviennent pas en cela avec Plutarque, & je ſuis perſuadé qu'ils avoient raiſon, comme j'eſpere de le faire voir en donnant les livres des loix de Platon & les politiques d'Ariſtote. Polybe meſme, qui a le plus vanté le gouvernement de Sparte & qui l'a preferé à tous les autres, avoue, qu'il eſtoit defectueux en ce que la moderation & la temperance n'avoient pas tant de force ſur le general que ſur les particuliers. Chaque Spartiate eſtoit ſage, prudent & ſans ambition dans la vie privée; mais tous enſemble ils eſtoient ambitieux & avides de richeſſes, ce que Polybe a eſcrit ſur cela dans ſon VI. Liv. merite d'eſtre leu.

Car on lui a élevé un Temple.] C'eſt ce que Pauſanias aſſeure dans ſes Laconiques, Λακεδαιμόνιοι δὲ καὶ Λυκούργῳ τῷ Σωκράτους τοῦ ἑτέρου ἐπὶ δὲ τῷ τάφῳ ἱερὸν ἱδρύσαντο καὶ τὸν ἥρωα. *Les Lacedemoniens eleverent auſſi un Temple à Lycurgue comme à un Dieu.* Et il adjouſte que derriere ce Temple eſtoit le tombeau de ſon fils, qu'il appelle *Eucoſmus* & non pas *Antiorus* comme Plutarque Τάφος δέ ἐστιν ὄπισθεν τοῦ ναοῦ τῷ Λυκούργου παιδὶ Εὐκόσμῳ.

La foudre conſacra ſon tombeau.] Les Grecs & les Romains croïoient que Dieu s'approprioit tous les lieux qu'il avoit frappés de la foudre ; c'eſt pourquoy ils les regardoient comme des lieux ſaints.

Digitized by Google

plus grands personnages, qu'à Euripide Teûl, qui fut enterré en Macedoine prés de la ville d'Arethuse: Evenement qui favorise, ou plustoft qui justifie entierement les partisans de ce grand Poëte, qu'il soit le seul à qui on ait veu arriver, aprés sa mort, la mesme chose qui estoit arrivée auparavant au plus-saint de tous les hommes,

Plaisante raison de preferer un Poëte à un autre.

Qu'à Euripide seul qui fut enterré en Macedoine.] Les Atheniens avoient fait un cenotaphe à Euripi le dans l'Attique. Son veritable tombeau estoit en Macedoine, où il estoit allé à la Cour du Roy Archelaus. Καὶ κῆ ἐδὸν χῶμα Εὐριπίδου κενὸν, τὸν δὲ Εὐριπίδην ἐν Μακεδονίᾳ περὶ τὴν Βιρρλέα λεχθὲν Ἀρχέλαον. Pausanias dans les Attiques.

Pres de la ville d'Arethuse.] Cette ville, que Plutarque met dans la Macedoine, d'autres la mettent dans la Thrace. C'estoit une ville maritime sur la coste de la Mer Egée dans le *Sinus Strymonicus.* Il y avoit une autre ville de ce nom dans la Syrie. Plutarque en parle dans la vie de Marc Antoine.

Evenement, qui favorise, ou plustoft qui justifie les Partisans de ce grand Poëte.] Car il paroist par le tesmoignage des Anciens, qu'il y avoit beaucoup de gens qui mettoient Euripide au dessus de Sophocle, & qui le regardoient comme le premier de tous les Poëtes tragiques. Dans la Poëtique d'Aristote j'ay expliqué les raisons de cette préference, & j'ay fait voir qu'elles estoient fondées sur ce qu'Euripide est de tous les Poëtes tragiques le plus tragique & le plus touchant, & que ses pieces sont pleines d'instructions trés excellentes; mais ce qui me paroist admirable, c'est la bonne foy avec laquelle Plutarque prétend que cette préference a esté justifiée par cette foudre qui tomba sur son tombeau.

S'il falloit juger de ces deux Poëtes par ces rapports fabuleux le tesmoignage que Bacchus lui mesme rendit à Sophocle devoit estre d'un plus grand poids pour un payen que cette foudre tombée sur le tombeau d'Euripide. On dit qu'aprés la mort de Sophocle les Lacedemoniens entrerent en armes dans l'Attique & que leur General vit en songe le Dieu Bacchus, qui lui ordonnoit de rendre tous les honneurs funebres à la nouvelle Sirene qui venoit de mourir, & que ce songe regardoit Sophocle & sa poëtie. Mais sans nous arrester à des fables nous pouvons juger de ces deux Poëtes par leurs pieces, Sophocle paroist superieur à Euri-

&

Digitized by Google

& à celuy qui estoit le plus aimé des Dieux.

Pour ce qui est du lieu où mourut Lycurgue, les uns disent que ce fut à Cirre. Apollothemis asseure qu'il se fit porter en Elide, & Timée pretend avec Aristoxene qu'il finit ses jours en Crete. Ce dernier adjouste mesme que les habitants de l'Isle monstrent son tombeau dans le territoire de Pergamie prés du grand chemin. On dit qu'il laissa un fils unique appellé Antiorus, qui estant mort sans enfants, fut le dernier de sa race. Mais ses parents & ses amis firent une societé, qui dura trés-longtemps, & les jours qu'elle s'assembloit, ils les appelloient *Lycurgides*. Aristocrate, fils d'Hipparque, escrit que

Ville des Locres sur le Golfe de Corinthe.

pide en plusieurs choses & pour ce qui regarde les mœurs & les caracteres & pour ce qui regarde la diction, la conduite & les chœurs. De nos deux plus grands Poëtes François, l'un a traité plusieurs sujets d'Euripide & a egalé son original, ou a laissé la victoire douteuse; & l'autre, qui n'a traité qu'un seul sujet de Sophocle est demeuré entierement inferieur & a entierement gasté le plus beau sujet de Tragedie qui ait jamais esté estalé sur la Scene. On peut entrer en lice contre Euripide mais un homme sage se gardera bien d'y entrer contre Sophocle.

Apollothemis asseure.] Cet Historien est entierement inconnu, on ne connoist ni ses ouvrages ni son pays ni le temps ou il a vescu. Je ne l'ay vu cité nullepart que dans cet endroit de Plutarque.

Avec Aristoxene.] C'est Aristoxene de Tarente, disciple d'Aristote. Il avoit escrit l'histoire, les vies des Philosophes, des traitez de musique, & beaucoup d'autres choses. Il ne nous reste de lui que trois Livres de musique, que Meursius a fait imprimer.

Prés du grand chemin.] C'est ainsi que j'explique ἐφ' ὁδὸν ἡγεμόνα ὁδὸν. Dans le manuscrit de Florence il y a ἡγεμόνα au lieu de ἡγεμόνα.

Dans le territoire de Pergamie.] La Pergamie estoit un Canton de l'Isle de Crete, où estoit le Temple de Diane appellé *Dictymnæum*, & elle avoit ce nom de l'ancienne ville de Pergame qui estoit dans ce quartier-là.

Aristocrate, fils d'Hipparque.] C'estoit un Historien qui

plus grands perſonnages, qu'à Euripide ſeul, qui fut enterré en Macedoine prés de la ville d'Arethuſe: Evenement qui favoriſe, ou pluſtoſt qui juſtifie entierement les partiſans de ce grand Poëte, qu'il ſoit le ſeul à qui on ait veu arriver, aprés ſa mort, la meſme choſe qui eſtoit arrivée auparavant au plus ſaint de tous les hommes,

Plaiſante raiſon de preferer un Poete à un autre.

Qu'à Euripide ſeul qui fut enterré en Macedoine.] Les Atheniens avoient fait un cenotaphe à Euripi le dans l'Attique. Son veritable tombeau eſtoit en Macedoine, où il eſtoit allé à la Cour du Roy Archelaus. Καὶ κῆ ἐδὲν χῶμα Εὐριπίδου κενὸν, τάφῳ ἢ Εὐρίπιδης ὁ Μακεδονίας πρὸς Βασιλέα ἀλῶν Ἀρχέλαον. Pauſanias dans les Attiques.

Prés de la ville d'Arethuſe.] Cette ville, que Plutarque met dans la Macedoine, d'autres la mettent dans la Thrace. C'eſtoit une ville maritime ſur la coſte de la Mer Egée dans le *Sinus Strimonicus.* Il y avoit une autre ville de ce nom dans la Syrie. Plutarque en parle dans la vie de Marc Antoine.

Evenement, qui favoriſe, ou pluſtoſt qui juſtifie les Partiſans de ce grand Poëte.] Car il paroiſt par le teſmoignage des Anciens, qu'il y avoit beaucoup de gens qui mettoient Euripide au deſſus de Sophocle, & qui le regardoient comme le premier de tous les Poëtes tragiques. Dans la Poëtique d'Ariſtote j'ay expliqué les raiſons de cette préference, & j'ay fait voir qu'elles eſtoient fondées ſur ce qu'Euripide eſt de tous les Poëtes tragiques le plus tragique & le plus touchant, & que ſes pieces ſont pleines d'inſtructions trés excellentes; mais ce qui me paroiſt admirable, c'eſt la bonne foy avec laquelle Plutarque prétend que cette préference a eſté juſtifiée par cette foudre qui tomba ſur ſon tombeau.

S'il falloit juger de ces deux Poëtes par ces rapports fabuleux le teſmoignage que Bacchus lui meſme rendit à Sophocle devoit eſtre d'un plus grand poids pour un payen que cette foudre tombée ſur le tombeau d'Euripide. On dit qu'aprés la mort de Sophocle les Lacedemoniens entrerent en armes dans l'Attique & que leur General vit en ſonge le Dieu Bacchus, qui lui ordonnoit de rendre tous les honneurs funebres à la nouvelle Sirene qui venoit de mourir, & que ce ſonge regardoit Sophocle & ſa poëſie. Mais ſans nous arreſter à des fables nous pouvons juger de ces deux Poëtes par leurs pieces, Sophocle paroiſt ſuperieur à Euri-

&

Digitized by Google

& à celuy qui estoit le plus aimé des Dieux.

Pour ce qui est du lieu où mourut Lycurgue, les uns disent que ce fut à Cirre. Apollothemis asseure qu'il se fit porter en Elide, & Timée pretend avec Aristoxene qu'il finit ses jours en Crete. Ce dernier adjouste mesme que les habitants de l'Isle monstrent son tombeau dans le territoire de Pergamie prés du grand chemin. On dit qu'il laissa un fils unique appellé Antiorus, qui estant mort sans enfants, fut le dernier de sa race. Mais ses parents & ses amis firent une societé, qui dura trés-longtemps, & les jours qu'elle s'assembloit, ils les appelloient *Lycurgides*. Aristocrate, fils d'Hipparque, escrit que

Ville des Locres sur le Golfe de Corinthe.

pide en plusieurs choses & pour ce qui regarde les mœurs & les caracteres & pour ce qui regarde la diction, la conduite & les chœurs. De nos deux plus grands Poëtes François, l'un a traité plusieurs sujets d'Euripide & a egalé son original, ou a laissé la victoire douteuse; & l'autre, qui n'a traitté qu'un seul sujet de Sophocle est demeuré entierement inferieur & a entierement gasté le plus beau sujet de Tragedie qui ait jamais esté estalé sur la Scene. On peut entrer en lice contre Euripide mais un homme sage se gardera bien d'y entrer contre Sophocle.

Apollothemis asseure.] Cet Historien est entierement inconnu, on ne connoist ni ses ouvrages ni son pays ni le temps ou il a vescu. Je ne l'ay vu cité nullepart que dans cet endroit de Plutarque.

Avec Aristoxene.] C'est Aristoxene de Tarente, disciple d'Aristote. Il avoit escrit l'histoire, les vies des Philosophes, des traitez de musique, & beaucoup d'autres choses. Il ne nous reste de lui que trois Livres de musique, que Meursius a fait imprimer.

Prés du grand chemin.] C'est ainsi que j'explique ἐπὶ πλατείᾳ ὁδῷ. Dans le manuscrit de Florence il y a ἐξ, au lieu de ἐπὶ.

Dans le territoire de Pergamie.] La Pergamie estoit un Canton de l'Isle de Crete, où estoit le Temple de Diane appellé *Dictymnæum*, & elle avoit ce nom de l'ancienne ville de Pergame qui estoit dans ce quartier-là.

Aristocrate, fils d'Hipparque.] C'estoit un Historien qui

Lycurgue eſtant mort en Crete, ſes hoſtes firent bruſler ſon corps & jetterent ſes cendres dans la mer, comme il les en avoit expreſſement chargez, de peur que ſi elles eſtoient un jour rapportées à Sparte, les Lacedemoniens, pretendant qu'il y eſtoit retourné, & ſe croyant quittes du ſerment, qu'ils lui avoient fait, ne changeaſſent la forme de gouvernement qu'il avoit eſtablie.

avoit eſcrit *les Laconiques*, ou l'Hiſtoire de Lacedemone en pluſieurs Livres, dont le quatriéme eſt cité par Athenée.

Fin de la vie de Lycurgue.

NUMA POMPILIUS.

IL y a auſſi une grande conteſtation ſur le temps auquel Numa a veſcu. Il eſt vray que les Genealogies de ſa maiſon paroiſſent fort bien dreſſées, mais un certain Clodius dans un ouvrage, que quelques familles Romaines, qui vouloient deſcendre de Numa, avoient fait dreſſer pluſieurs fieles aprés ſa mort.

Clodius, ſon ouvrage de la Refutation des temps.

Il y a auſſi une grande conteſtation ſur le temps auquel Numa a veſcu.] *Auſſi*, c'eſt-à-dire, comme il y en a ſur le temps auquel a veſcu Lycurgue.

Il eſt vray que les Genealogies de ſa maiſon paroiſſent fort bien dreſſées.] Il parle des Genealogies

Mais un certain Clodius.] On ne connoiſt point cet eſcrivain, on ne ſçait pas meſme s'il eſtoit Grec ou Latin; car il n'y a pas

Digitized by Google

qu'il a intitulé, *la Refutation des temps*, soustient que les anciennes tables furent perduës, quand Rome fut saccagée par les Gaulois, & que celles qu'on a aujourd'huy, ont esté supposées par des flatteurs pour favoriser quelques familles, qui à toute force ont voulu se faire descendre des premieres races & des plus illustres maisons de Rome, dont elles ne descendoient en aucune façon. Et pour ce qu'on dit que Numa fut disciple de Pythagore, les uns pretendent qu'il ne fut point du tout instruit dans les lettres Grecques, & qu'il estoit si heureusement né & si

Genealogies des Romains suspectes.

d'apparence que ce soit l'Historien Clodius Licinius, dont il est par-tout dans Ciceron & dans Tite-Live. Plutarque n'auroit jamais dit d'un Historien si considerable, *un certain Clodius.*

Qu'il a intitulé la refutation des temps.] C'est ainsi, à mon avis, que ce titre ἔλεγχος χρόνων doit estre traduit. Car le but de Clodius estoit de faire voir la fausseté des Genealogies par la fausseté des noms & des dates.

Et que celles qu'on a aujourd'huy, ont esté suppoſées par des flatteurs.] Cela est assez vray-semblable, & ce qui pourroit le prouver, ce sont les contradictions qu'on trouve sur la plus-part des Genealogies des plus grandes maisons de ce temps-là. Si les anciens registres avoient esté conservez, il n'auroit pû y avoir de contestation sur les naissances; car on estoit fort soigneux d'escrire dans les fastes la naissance & la famille de chaque Citoyen, comme cela paroist par ce qu'Horace dit à Lyce dans la 13. Od. du Liv. IV. *Ni tes beaux habits de gaze teinte dans la pourpre, ni l'esclat des pierreries, dont vous avez soin de vous parer, ne vous rameneront point les années que le rapide temps a une fois enfermées dans les fastes publics.*

Nec Coa referent jam tibi purpura
Nec clari lapides tempora, quæ semel
Notis condita fastis
Inclusit volucris dies.

Et qu'il estoit si heureusement né.] C'est l'opinion de Tite Live: *Suopte igitur ingenio temperatum animum virtutibus fuisse opinor magis. Je croirois donc plustost que c'estoit par une heureuse naissance que son ame estoit formée à la vertu.*

Digitized by Google

capable de ſe porter de luy-meſme à la vertu, qu'il n'eut point de maiſtre, ou, s'il en eut, que l'honneur de ſon éducation appartient à quelque barbare plus excellent que ce Philoſophe.

C'eſt-à-dire à quelque eſtranger. En quel temps veſcut Pythagore le Philoſophe.

Les autres aſſeurent que Pythagore de Samos ne vint au monde qu'environ cinq generations apres Numa; mais qu'il y eut un Pythagore de Sparte, qui ayant remporté le prix de la courſe aux jeux Olympiques dans la ſeizieme Olympiade, à la troiſieme année de laquelle Numa fut eleu Roy, & voyageant en Italie, s'attacha à Numa & luy aida à regler l'Empire; d'où vient que parmi les couſtumes Romaines, on trouve un aſſez grand nombre d'Uſages Laco-

Pythagore l'Athlete, du temps de Numa.

Et les autres aſſeurent que Pythagore ne vint au monde qu'environ cinq generations aprés Numa.] Chaque generation eſtoit de trente ans. Pythagore alla en Italie ſous le regne de l'ancien Tarquin, dans la cinquante-uniéme Olympiade. Numa fut élû Roy la troiſiéme année de la ſeiziéme. Ainſi entre le regne de Numa & l'arrivée de Pythagore en Italie, il y a trente & quatre Olympiades, qui ſont cent trente-ſix ans, c'eſt-à-dire, quatre generations & demy; & c'eſt ainſi que le compte Denys d'Halicarnaſſe, qui dit que Numa eſt quatre generations toutes entieres avant Pythagore, & qui, pour refuter ceux qui diſent que ce Prince eſtu ſioit à Crotone ſous ce Philoſophe, lorſqu'il fut appellé à la Royauté, adjouſte que Crotone ne fut baſtie que quatre ans aprés ſon election.

Qu'il y eut un autre Pythagore de Sparte, qui ayant remporté le prix de la courſe aux jeux Olympiques.] Denys d'Halicarnaſſe marque la victoire de ce Pythagore dans la ſeiziéme Olympiade; mais la conſequence qu'on en tire, il la traite d'imagination & de conte fait à plaiſir, & il aſſeure qu'on n'en trouve aucune trace dans aucune hiſtoire, ni Grecque ni Latine, qu'il ait veuë & qui ſoit digne de foy.

Et luy aida à regler l'empire.] J'aurois bien de la peine à croire qu'un homme capable de gagner le prix de la courſe, euſt eſté capable d'aider un Roy à bien gouverner ſes Eſtats.

Digitized by Google

niques, qui viennent de ce Pythagore. Ce meſlange peut pourtant fort bien venir d'ailleurs, puiſque Numa eſtoit certainement originaire des Sabins, & que les Sabins ſe diſent Colonie de Lacedemone. Quoyqu'il en ſoit, il eſt trés-difficile de marquer exactement les temps, ſur tout en ſuivant les rolles des *Olympioniques*, c'eſt-à dire, de ceux qui ont remporté le prix aux jeux Olympiques; car on pretend que ces rolles n'ont eſté donnez que fort tard par Hippias d'Elide,

Rolles des Olympioniques.

Et que les Sabins ſe diſent Colonie de Lacedemone.] Denys d'Halicarnaſſe teſmoigne que l'Hiſtoire des Sabins portoit que du temps que Lycurgue eſtoit tuteur de ſon neueu Eunomus, quelques Lacedemoniens, ne pouvant ſupporter la ſeverité de ſes loix, s'enfuirent en Italie, qu'ils aborderent d'abord à Pometia, & que quelques-uns d'entr'eux en eſtant partis, ſe joignirent avec les Sabins, qui à cauſe de ce commerce prirent en beaucoup de choſes les mœurs des Lacedemoniens, ſur tout dans ce qui regarde la guerre, la frugalité, & une vie laborieuſe & dure. Auſſi Tite-Live appelle l'éducation des Sabins, *une diſcipline ſevere & triſte*, & Horace dit, *les rigides Sabins*. Cette colonie alla donc en Italie ſix vingts ans avant la naiſſance de Numa; mais la reſſemblance des mœurs ne ſuppoſe pas tousjours la meſme origine; combien voit-on de choſes ſemblables dans des peuples qui ne ſe ſont jamais connus?

Surtout en ſuivant les rolles des Olympioniques.] Car les anciennes hiſtoires datoient par ces victoires: *Une telle année quand un tel remporta le prix aux jeux Olympiques*; & ſur ces dates on fit enſuite des tables de Chronologie; mais comme les temps des premieres Olympiades eſtoient fort obſcurs & qu'on n'en avoit preſque aucune memoire, il ne faut pas s'eſtonner que ces premiers rolles des Olympioniques fuſſent remplis de fictions.

Car on pretend que ces rolles n'ont eſté donnez que fort tard par un Hippias d'Elide.] On ne ſçait ni qui eſtoit cet Hippias, ni en quel temps il a veſcu. Il eſtoit tousjours avant Ariſtote, qui fit aprés luy des rolles des Olympioniques & des refutations des Pythioniques, peut-eſtre contre ce qu'Hippias avoit avancé.

Digitized by Google

qui ne donne aucune preuve certaine de leur verité. Mais ſans nous arreſter à toutes ces difficultez, nous eſcrirons la vie de Numa, en ramaſſant tout ce qui a paru le plus digne de memoire, & en commençant par un petit exorde, qui nous mene naturellement à noſtre ſujet.

Plutarque fit cet exorde, parce qu'il n'avoit pas fait alors la vie de Romulus.

Il y avoit trente-ſept ans que Rome eſtoit baſtie, & que Romulus regnoit, lorſque ce Prince, voulant faire un ſacrifice public & ſolemnel dans le lieu appellé le marais de la Chevre, ſortit de la ville le ſeptiéme de Juillet, jour qu'on appelle aujourd'huy *les Nones Caprotines*. Il eſtoit ſuivi de tout le Senat & de la plus grande partie du peuple. Quand le ſacrifice fut commencé, l'air ſe changea tout d'un coup, & une nuée eſpaiſſe & noire, venant à tomber & à eſclater, vomit une tempeſte eſpouventable, accompagnée d'eſclairs, de tonnerres & de tourbillons impetueux, qui effrayerent tellement l'aſſemblée, qu'elle prit la fuite & ſe diſperſa. Cependant Romulus diſparut, & aprés l'orage on n'en eut aucunes nouvelles, on ne trouva pas meſme ſon corps. On eut ſeulement de violents ſoupçons contre les Senateurs, & il courut un bruit ſourd parmi le peuple que les Patriciens, las d'eſtre gouvernez, & voulant uſurper la ſouveraine puiſſance, s'eſtoient deffaits du Roy; veu meſme que depuis quelque temps il commençoit à les traiter plus durement & avec plus d'empire. Mais ils trouverent bientoſt moyen de diſſiper ces ſoup-

Digitized by Google

çons, en luy rendant des honneurs divins, comme si au lieu de mourir, il n'avoit fait que passer à une vie immortelle & divine. Cela fut d'autant mieux receu, qu'un des plus apparents & des plus considerables personnages de la ville, nommé Proculus, asseura avec serment qu'il avoit veu Romulus monter au ciel avec toutes ses armes, & qu'il l'avoit entendu qui ordonnoit qu'on l'appellast desormais *Quirinus*.

Mais en mesme temps il s'éleva un autre grand sujet de trouble & de sedition pour le choix de celuy qui regneroit en sa place; car les nouveaux Citoyens n'estant pas encore bien unis & incorporez avec les Anciens, non-seulement le peuple estoit agité, mais cette agitation passoit jusqu'au corps des Senateurs, qui estoit composé des deux partis, & par consequent rempli de gens suspects les uns aux autres. Ils convenoient pourtant tous qu'il falloit un Roy; mais ils estoient en different, & sur celuy qu'ils devoient élire, & sur la nation dont ils l'éliroient. Car ceux qui avoient basti Rome avec Romulus, ne pouvoient souffrir que les Sabins, qui avoient esté appellez dans leur ville, pretendissent regner sur ceux qui les avoient receus.

d'un autre costé les Sabins ne manquoient pas de raisons plausibles. Ils disoient qu'aprés la mort de leur Roy Tatius ils avoient laissé regner paisiblement Romulus tout seul, sans luy donner aucun trouble; Qu'il estoit donc juste qu'à leur tour

tour ils donnaſſent un Roy de leur nation ; Que lorſqu'ils avoient eſté receus dans Rome, ils n'eſtoient nullement inferieurs aux Romains ; au contraire que par leur grand nombre, ils avoient extremement augmenté leurs forces & leur puiſſance, & que ſans eux, les Romains ne compoſeroient pas encore un Corps de ville, qui meritaſt le nom de Cité. Voilà quel eſtoit le ſujet de leur diviſion ; & afin que ce deſordre ne produiſiſt pas une confuſion generale dans la ville, ſi elle eſtoit plus long-temps ſans police & ſans chef, les Senateurs, qui eſtoient au nombre de cent cinquante, reſolurent que chacun d'eux, l'un aprés l'autre, prendroit à ſon tour les habits Royaux, feroit les ſacrifices ordinaires, expedieroit toutes les affaires & rendroit la juſtice, comme Souverain, ſix heures du jour & ſix heures de la nuit.

Ou pluſtoſt au nombre de deux cents, comme il l'a dit dans la vie de Romulus.

Le partage de ces deux temps parut aſſez bien

Rendroit la juſtice comme Souverain.] Il y a dans le texte un mot qui paroiſt manifeſtement corrompu, c'eſt le mot Κυειν qui eſt à la fin de la periode ; car que ſignifie *rendroit la Juſtice à Quirinus*. Saumaiſe dans ſes notes ſur la vie de l'Empereur Tacite de Vopiſque retranche ce mot *vocem* Κυριν *expunximus*, dit-il, *quæ ſententiam turbabat & prorſus alieno loco inſidebat*. Mais il ne faut nullement le retrancher, il faut le corriger & lire comme a fait un Sçavant Critique, κυειον ὁσια & c'eſt la leçon qu'Amiot a ſuivie.

Six heures du jour & ſix heures de la nuit.] Je ne ſçai d'où Plutarque a tiré ce partage ſi bizarre du temps que chacun eſtoit Roy. Cela ne paroiſt pas pouvoir eſtre pratiqué. Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live content la choſe d'une maniere plus vray-ſemblable. Tous les Senateurs ſe partagerent par dixaines, qui tirerent au ſort, & dont chacun gouvernoit pendant cinq jours. Quand les cinquante jours de la premiere dixaine eſtoient expirez, l'Empire paſſoit à la ſeconde dixaine.

Digitized by Google

imaginé, tant pour les Senateurs, à cauſe de l'égalité que cela mettoit entre eux, que pour le peuple, qui, charmé de ce changement de puiſſance, regarderoit leur autorité avec moins d'envie, voyant que dans le meſme jour & dans la meſme nuit, le meſme homme deviendroit & Sujet & Roy. Cette forme de gouvernement eſt appellée par les Romains *Interregne*. Mais quoy-qu'ils gouvernaſſent tous avec beaucoup de juſtice & de moderation, ils ne laiſſerent pas d'exciter des ſoupçons & des murmures, comme s'ils changeoient le gouvernement en Oligarchie, & qu'ils ne penſaſſent qu'à retenir la puiſſance ſouveraine, ſans vouloir élire de Roy.

Tout changement plaiſt au peuple : mais il eſt bien toſt las de ce qui l'a le plus charmé.

Gouvernement de peu de perſonnes.

Enfin les deux factions tomberent d'accord, que l'une éliroit le Roy, & que le Roy ſeroit pris dans l'autre. Ce fut le meilleur expedient qu'ils purent trouver pour appaiſer les deſordres, & pour faire que le nouveau Roy favoriſaſt également les deux partis, aimant l'un, parce qu'il l'auroit choiſi, & l'autre, parce qu'il ſeroit de ſa nation. Les Sabins cederent aux Romains la nomination, & les Romains aimerent mieux l'accepter & nommer un Sabin, que de recevoir pour Roy un Romain de la nomination des Sabins. Aprés avoir donc deliberé entre eux, ils éleurent Numa Pompilius, qui n'eſtoit pas veritablement de ces Sabins, qui eſtoient allez s'eſtablir à Rome, mais dont la vertu

Expedient qu'ils trouvent pour accorder les deux partis.

Numa eleu Roy.

Avec Tatius.

Qui n'eſtoit pas veritablement de ces Sabins qui eſtoient allez

eſtoit ſi celebre, que dés qu'on l'eut entendu nommer, les Sabins le receurent avec plus d'applaudiſſement, que ceux qui l'avoient éleu. On declara incontinent ce choix au peuple, & l'on choiſit dans les deux partis les Principaux, qu'on luy deputa, pour le prier de venir & d'accepter l'Empire.

Patrie de Numa. Cures, ville au Nord de Rome ſur le fleuve Himella.

Numa eſtoit né à Cures, principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellerent *Quirites*. Il eſtoit fils d'un perſonnage illuſtre, nommé Pomponius, & le plus jeune de quatre freres. Mais ce qui ſembla conduit par la Providence, il eſtoit né le meſme jour que Rome avoit eſté fondée, c'eſt-à-dire le 21. d'Avril. Naturellement porté à la vertu, il s'eſtoit encore poli & perfectionné par l'Education, par la Patience, & par la Philoſophie, & avoit purgé ſon ame, non-ſeulement de toutes les paſſions honteuſes, mais de celles qui paſſoient meſme pour des vertus parmi les barbares, comme de l'avarice & de la violence,

Numa né le jour meſme de la Fondation de Rome.

Ses qualitez.

s'eſtablir à Rome.] Cette petite circonſtance n'eſt pas inutile pour remarquer le caractere de Numa, qui ne voulut pas ſe tranſporter à Rome avec les autres Sabins. Un homme de bien ne change pas legerement de place.

On declara incontinent ce choix au peuple.] Car c'eſtoit le Senat ſeul qui avoit fait ce choix, le peuple luy ayant cedé cet honneur, non-ſeulement par reſpect & par defference, mais encore par reconnoiſſance, pour le remercier de ce qu'il avoit voulu laiſſer ce choix à ſa diſpoſition.

Il eſtoit fils d'un perſonnage illuſtre, nommé Pomponius.] Le pere de Numa eſt nommé par Denys d'Halicarnaſſe Pompilius. Pompo, par Victor-Pompo, & par Valere Maxime, Pompilius Pompius.

En quoy consiste la veritable force.

eſtimant que la veritable force conſiſtoit à refrener ſes deſirs & à les tenir tousjours ſous l'empire de la raiſon. Avec ces ſentiments il banniſſoit de ſa maiſon toute ſorte de luxe, & de magnificence, ſe livroit autant aux Eſtrangers qu'aux Citoyens pour eſtre leur conſeil, leur arbitre & leur juge, & employoit tout le loiſir, qui luy reſtoit, non pas à ſe plonger dans les voluptez, ou à amaſſer des richeſſes, mais à ſervir les Dieux, & à connoiſtre par raiſon leur nature & leur puiſſance; ce qui luy avoit acquis tant de reputation & de gloire, que Tatius, qui regnoit à Rome avec Romulus, l'avoit choiſi pour ſon gendre, & luy avoit donné ſa fille unique Tatia.

La nature de Dieu veut eſtre connue par raiſon.

Numa gendre de Tatius.

Ce mariage ne le rendit pas plus vain, & ne le porta pas meſme à aller trouver ſon Beau-pere. Il demeura tousjours dans le pays des Sabins, pour avoir ſoin de la vieilleſſe de ſon pere avec Tatia, qui de ſon coſté prefera une vie tranquille & obſcure avec ſon mari, à tous les honneurs, dont le Roy ſon pere l'auroit fait joüir à Rome. Elle mourut treize ans aprés ſon mariage, & Numa, quittant le ſejour de la ville, ſe retira à la campagne, où il ſe promenoit tousjours ſeul, paſſant ſa vie dans les bois des Dieux, dans les prairies ſacrées, & dans les lieux les plus ſolitaires, & les plus deſerts.. Et ce fut ce qui contribua le plus à faire courir le bruit que ce n'eſtoit ni par melancholie, ni par deſeſpoir que

Grande ſageſſe de Tatia.

Numa ſe retire à la campagne.

Digitized by Google

Numa fuyoit ainſi le commerce des hommes; mais qu'il avoit trouvé une compagnie plus venerable & plus ſainte, & que la Déeſſe Egerie, enflammée de ſon amour, l'avoit pris pour mari, & le combloit de toute ſorte de felicité, en eſclairant ſon eſprit & en le rempliſſant de la connoiſſance des choſes divines.

En quoy conſiſte la vraye felicité.

Ce conte reſſemble parfaitement aux anciennes fables, que certains peuples credules, qui les ont appriſes de leurs peres, debitent encore à leurs enfants, comme celles que les Phrygiens font d'un Attis, les Bithyniens, d'un Rhodotus, & ceux d'Arcadie, d'un Endymion, & de beaucoup d'autres qui ont paſſé pour des hommes parfaitement heureux, & pour des favoris de Déeſſes. Veritablement il y a de la raiſon à croire que la Divinité n'aime ni les oyſeaux ni les chevaux, & qu'elle aime les hommes, qu'elle prend plaiſir au commerce des gens de bien, & qu'elle ne dedaigne pas de ſe communiquer

Jugement de Plutarque ſur quelques fables des Payens.

Attis, qui fut aimé de Cybele.

Rhodotus eſt inconnu.

Endymion, que Diane aima.

La Deeſſe Egerie.] Une Nymphe, ou pluſtoſt une des Muſes. Car Numa conſacra aux Muſes le bois où il ſe retiroit pour jouïr de la converſation de cette Deeſſe.

Les Bithyniens, d'un Rhodotus.] Cette fable m'eſt entierement inconnuë, & je ne croy pas qu'il y en ait aucun veſtige dans ce qui nous reſte de l'antiquité. On ne ſçait pas meſme ſi cet homme eſtoit appelle Rhodotus ou Herodotus.

Et ceux d'Arcadie, d'un Endymion.] Diane ne fut pas la ſeule qui aima Endymion. J'ay leu quelque part un fragment d'un Poëte Grec, qui dit que le Dieu du Sommeil en eſtoit auſſi amoureux, & que pour avoir touſjours le plaiſir de voir ſes beaux yeux, il le faiſoit touſjours dormir les yeux ouverts. Voilà une belle maniere de loüer de beaux yeux.

Beau jugement de Plutarque sur les amours qu'on attribuoit aux Dieux.

à ceux qui ſont religieux & ſaints; mais que le corps humain puiſſe avoir pour elle des attraits, qu'elle prenne plaiſir à jouïr d'une beauté mortelle, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit croire ſans impieté.

Opinion remarquable des Egyptiens.

Je ſçai bien que les Egyptiens font ſur cela une diſtinction, qui paroiſt aſſez vray-ſemblable; ils diſent qu'il n'eſt pas impoſſible que l'eſprit de Dieu ne s'approche d'une femme, & que par ſa vertu il ne faſſe germer en elle des principes de generation, & que la meſme choſe ne peut arriver à l'homme, qui de ſa nature ne peut jamais avoir aucun commerce corporel avec la Divinité. Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette reflexion, que tout ce qui ſe meſle avec quelque choſe, de quelque nature qu'il ſoit, luy communique également ſon Eſtre.

Mais que le corps humain puiſſe avoir pour elle des attraits.] Rien n'eſt plus oppoſé à la nature de Dieu, qui eſt eſprit & la pureté meſme, que ces idées extravagantes d'amour que des Payens groſſiers en ont conceuës. Et ce jugement de Plutarque eſt trés-ſage & trés-vray. Il bat par là en ruine tous les ſots contes, que la Theologie payenne debitoit des amours des Dieux, & il les ramene à un ſens trés-legitime.

Je ſçay bien que les Egyptiens font ſur cela une diſtinction, qui paroiſt aſſez vray-ſemblable; Ils diſent qu'il n'eſt pas impoſſible que l'Eſprit de Dieu ne s'approche d'une femme.] Ce paſſage eſt remarquable; les Egyptiens avoient pris ſans doute ce ſentiment dans la tradition des Hebreux, qui attendoient le Meſſie, qui devoit naiſtre d'une Vierge par la vertu de Dieu.

Et que la meſme choſe ne peut arriver à l'homme, qui de ſa nature.] Car ces Payens inſenſez croyoient qu'il y avoit des Dieux maſles, & des Dieux femelles.

Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette reflexion, que tout ce qui ſe meſle avec quelque choſe, de quelque nature qu'il ſoit, luy communique également ſon eſtre.] Cette reflexion ne deſtruit pas la verité du premier ſentiment des Egyptiens, que ces idolatres avoient

La ſeule choſe donc qu'il ſoit raiſonnable & bien-ſeant de croire, c'eſt que les Dieux ont de l'affection pour les hommes, & que cette affection produit ce qu'on appelle Amour, qui n'eſt qu'un ſoin plus grand de former leurs mœurs & de les rendre vertueux. C'eſt par-là qu'on juſtifie ceux qui diſent qu'Apollon a eſté amoureux de Phorbas, d'Hyacinthe & d'Admete, & qu'il a eu tant de paſſion pour Hippolyte, que toutes les fois que ce jeune homme

Quel eſt l'amour que Dieu a pour les hommes.

ſans l'entendre & qu'ils prenoient fort groſſierement. Qui doute que l'Eſprit de Dieu ne change & ne transforme tout ce à quoy il ſe communique & s'unit?

Qu'Apollon a eſté amoureux de Phorbas.] Ce Phorbas eſtoit fils de Triopas, Roy d'Argos. Il délivra les Rhodiens d'une quantité prodigieuſe de ſerpens qui deſoloient leur Iſle, ſur tout d'un furieux dragon, qui avoit devoré beaucoup de gens. Comme il eſtoit fort aimé d'Apollon, aprés ſa mort il fut placé dans le Ciel avec le Dragon, qu'il avoit tué, & c'eſt la conſtellation appellée par les Grecs *Ophiucus*, & par les Latins *Serpentarius*. Et à Rhodes toutes les fois que les vaiſſeaux partoient du Port, les Rhodiens faiſoient un ſacrifice *à l'heure uſée arrivée de Phorbas*, pour demander à Apollon que ceux qui partoient euſſent une auſſi heureuſe aventure que celle, qu'avoit euë Phorbas, & que par quelque grande action ils puſſent meriter la meſme gloire.

D'Hyacinthe] Hyacinthe fils d'Amyclas, qui fonda la ville d'Amycles prés de Sparte. Il fut aimé d'Apollon & de Zephyre, & mourut par un effet de la jalouſie de ce dernier, qui fit tomber ſur lui un palet qu'Apollon avoit lancé. Il fut changé en une fleur qui porte ſon nom; & toutes les années on celebroit à Amycles une Feſte appellée *la Feſte d'Hyacinthe* la veille de la Feſte d'Apollon, & l'on portoit des libations ſur ſon tombeau, qui eſtoit trés-magnifique, & qui eſt deſcrit par Pauſanias dans le troiſiéme Liv. des Laconiques. Voyez les Metam. d'Ovid. Liv. x. Fab. v.

Et d'Admete.] Fils de Pheres, Roy de Theſſalie. On dit qu'Apollon gardoit ſes troupeaux.

Et qu'il eut tant de paſſion pour Hippolyte.] Ce n'eſt pas pour Hippolyte, fils de Theſée Roy d'Athenes; mais pour Hippolyte, fils de Ropalus, Roy de Sicyone; c'eſt pourquoy Plutarque dit *pour*

Digitized by Google

Deux villes sur le golfe de Corinthe, Sicyone dans le Peloponese, & Cirre dans le pays de Locres au dessus de Delphes.

paſſoit de Sicyone à Cirre, l'eſprit du Dieu, qui le ſentoit venir, & qui ſe réjouïſſoit de ſa venuë, ſaiſiſſoit la Propheteſſe de Delphes, & luy inſpiroit ce vers heroïque,

Hippolyte revient, il repaſſe la mer.

On dit de meſme que Pan aima Pindare à cauſe de ſes Poëſies; Que les Dieux firent beaucoup d'honneur à Heſiode & à Archiloque aprés leur mort; & qu'Eſculape alla loger chez So-

Hippolyte Sicyonien.

On dit de meſme que Pan aima Pindare.] A cauſe de la beauté de ſes hymnes, & de la particuliere devotion que ce Poëte avoit pour luy, car on remarque qu'il avoit choiſi ſa demeure prés du temple de Rhea & de Pan, & qu'il compoſoit les cantiques, que les filles de Thebes chantoient à ſon honneur la nuit de ſa feſte, & dans leſquels il appelloit Pan, *le doux ſoin des Graces.*

Et que les Dieux firent beaucoup d'honneur à Heſiode & à Archiloque aprés leur mort.] Pour ce qui eſt d'Heſiode, voicy l'hiſtoire que Plutarque avoit ſans doute devant les yeux: Aprés la mort de ce Poëte, qui fut enterré en Etolie dans le territoire de Naupacte, à l'embouchure du golfe de Corinthe, les Orchomeniens, peuples de Beotie, affligez d'une peſte fort cruelle, envoyerent à Delphes demander un remede contre un mal ſi preſſant. La Preſtreſſe leur reſpondit que le mal ne ceſſeroit qu'après qu'ils auroient porté dans leur pays les os du Poëte Heſiode; & qu'une corneille leur monſtreroit le lieu où ils eſtoient enterrez. La peſte ceſſa dés qu'ils eurent obéi à l'Oracle. Pour ce qui eſt d'Archiloque, voicy l'honneur qu'il receut aprés ſa mort. Avant eſté tué dans une bataille par un ſoldat de Naxe, la premiere fois que ce ſoldat ſe preſenta dans le temple de Delphes, il en fut chaſſé par la Preſtreſſe, parce qu'il avoit tué un homme conſacré aux Muſes. Il voulut ſe juſtifier auprés d'elle & appaiſer le Dieu par ſes prieres, mais il receut un oracle, qui luy ordonna d'aller avant toutes choſes dans la maiſon d'un certain Tettix prés du Promontoire de Tenare, & là de conjurer & d'appaiſer par ſes libations & par ſes ſacrifices l'ame d'Archiloque.

Et qu'Eſculape alla loger chez Sophocle pendant la vie de ce Poëte: Tradition qui eſt appuyée ſur des fondements qui durent encore aujourd'hui

phocle

phocle pendant la vie de ce Poëte: Tradition qui eſt appuyée ſur des fondements qui durent encore & qui en marquent la verité. L'on adjouſte qu'àprés ſa mort, un autre Dieu eut ſoin de luy faire donner un tombeau fort honorable. Seroit-il donc juſte de croire que les Dieux ayent tant honoré des Poëtes, & qu'ils n'ayent pas daigné faire le meſme honneur à Zaleucus, à Minos, à Zoroaſtre, à Numa, à Lycurgue, qui ont tous fondé des Republiques & gouverné de grands Eſtats? Et n'eſt-il pas au contraire plus vrayſemblable que ces Dieux ont converſé familierement avec ces grands Perſonnages, pour leur inſpirer les belles choſes qu'ils ont execu-

Bacchus.

Les Dieux ſe communiquent plus facilement aux hommes d'Eſtat, qu'aux Poëtes.

en marquent la verité.] Je ne ſçay quels ſont ces fondements, qui duroient encore du temps de Plutarque, & qui marquoient la verité de cette tradition, qu'Eſculape avoit logé chez Sophocle. C'eſtoit peut-eſtre quelque inſcription.

L'on adjouſte, qu'aprés ſa mort un autre Dieu eut ſoin de luy faire donner un tombeau fort honorable.] Cet autre Dieu, c'eſt Bacchus. Voicy l'hiſtoire: Lyſandre aſſiegeant Athenes, occupoit la forteresſe de Decelée, où eſtoit le tombeau des Anceſtres de Sophocle. Ce Poëte vint à mourir dans ce temps-là. On ne pouvoit donc l'enterrer dans le tombeau de ſa famille. Bacchus s'apparut en ſonge à Lyſandre, & luy ordonna *de permettre d'enterrer dans Decelée la nouvelle Sirene qui venoit de mourir à Athenes.* Lyſandre ne fit pas d'abord grand compte de cette apparition, mais Bacchus revint une ſeconde fois, & Lyſandre, ayant ſceu par un transfuge que c'eſtoit Sophocle qui eſtoit mort, permit aux Atheniens de l'enterrer, & honora ſon convoy de ſa preſence.

A Zaleucus.] Qui donna des Loix aux Locriens d'Italie dans la grande Grece, & qui vivoit vers le temps de Pythagore.

A Zoroaſtre.] Au Mage Zoroaſtre, Roy de la Bactriane, qui, ſelon quelques-uns, vivoit du temps de Minos, prés de deux mille ans avant J. C. Et ſelon d'autres, dont l'opinion eſt meſme plus vray-ſemblable, neuf cents ans aprés ce meſme Minos, c'eſt-à-

tees, & qu'ils n'ont eu de commerce avec les Poëtes & les Joüeurs de lyre, s'il eſt vray qu'ils en ayent eu, que pour le plaiſir ſeulement ? Cependant ſi l'on eſt d'un avis different du mien, *le chemin eſt large & ouvert*, pour me ſervir des paroles de Bacchylide. Car il ne laiſſe pas d'y avoir quelque vraye-ſemblance dans ce que d'autres ont dit, que Lycurgue, Numa & ces autres grands hommes, pour adoucir & pour apprivoiſer des peuples feroces & difficiles à manier, & pour faire mieux recevoir les grandes nouveautez, qu'ils vouloient introduire, firent ſemblant d'eſtre appuyez ſur l'autorité des Dieux, ſeule capable de ſauver ceux en faveur deſquels ils faiſoient cette feinte.

Adreſſe dont ſe ſont ſervis les hommes d'Eſtat pour mener les hommes.

Numa éleu Roy à l'âge de 40. ans.

Numa eſtoit dans ſa quarantiéme année lorſ-

dire cent ans aprés la guerre de Troye.

S'il eſt vray qu'ils en ayent eu.] Plutarque doute que les Dieux ayent daigné s'amuſer avec les Poëtes, qu'il regarde comme des gens inutiles à un Eſtat. En quoy il ſe trompe.

Pour me ſervir des paroles de Bacchylide.] C'eſtoit un Poëte Lyrique de Ceos, neveu du Poëte Simonide. C'eſt luy qui a dit que *la chaſteté eſt le plus grand ornement d'une belle vie.* Grand mot pour un Payen. Si nous en croyons le Scholiaſte de Pindare, ſes ouvrages furent preferez à ceux de Pindare meſme dans les jeux Pythiques par Hieron. Et il y a bien de l'apparence que ce fut ce qui aigrit Pindare contre Bacchylide, & qui le porta à laſcher contre luy des traits fort piquants. Un Poëte ne pardonne guere à un rival qu'on luy prefere, ou qu'on luy égale.

Car il ne laiſſe pas d'y avoir quelque vray-ſemblance dans ce que d'autres ont dit.] C'eſt le Sentiment de Denys d'Halicarnaſſe: *Ceux qui banniſſent de l'Hiſtoire toutes ſortes de Fables, diſent que Numa feignit ce commerce avec Egerie, afin que les peuples receuſſent avec plus de reſpect & de devotion ſes Loix, comme venant des Dieux meſmes. Et c'eſt ainſi qu'avoient fait avant luy Minos & Lycurgue, &c.*

Digitized by Google

que les Ambaſſadeurs des Romains arriverent auprés de luy, pour le prier d'accepter l'Empire. Ceux qui porterent la parole, furent Voleſus & Proculus, qui tous deux avoient eſté en eſtat de ſe voir élevez ſur le throſne, les Romains favoriſant extremement Proculus, & les Sabins eſtant entierement portez pour Voleſus. Il ne luy firent pas de longue harangue, perſuadez qu'il ſeroit ravi d'un ſi grand bonheur; mais c'eſtoit au contraire une choſe trés-malaiſée & qui demandoit de longs diſcours & des inſinuations trés-fortes, que d'eſbranler un homme, qui avoit tousjours eſté nourri dans le ſein de la paix & du repos, & de le porter à prendre le gouvernement d'une ville, qui devoit à la guerre ſon origine & tout ſon accroiſſement. Il reſpondit à ces Ambaſſadeurs en preſence de ſon pere & d'un de ſes parents, nommé Martius, & leur dit: *Que tout changement dans la vie de l'homme eſtoit dangereux; Que celuy à qui le neceſſaire ne manquoit point, & qui ne pouvoit ſe plaindre de ſa fortune preſente, faiſoit une inſigne folie de renoncer à un eſtat ſi heureux & à une vie qu'il avoit accouſtumée, & qui, quand elle n'auroit pas d'autre avantage, avoit tousjours celuy d'eſtre plus ſeure que tout ce qui eſtoit incertain & douteux; Que l'Empire Romain n'eſtoit pas meſme de ces choſes douteuſes & incertaines, quand on conſideroit ce qui venoit d'arriver à Romulus, qui pendant ſa vie avoit eu le malheur d'eſtre accuſé d'avoir fait aſſaſſiner Tatius pour regner*

Les Ambaſſadeurs, que les Romains luy envoyent pour luy apprendre ſa nomination.

Reponſe de Numa aux Ambaſſadeurs de Rome.

Belle regle pour la conduite de la vie.

Raiſons dont Numa ſe ſert pour refuſer l'Empire.

Tous les Senateurs.

seul, & qui aprés sa mort avoit couvert d'une eternelle infamie tous ceux de son ordre, qui estoient regardez comme ses meurtriers; que les Romains ne cessoient de dire de Romulus qu'il estoit fils des Dieux, qu'il avoit esté nourri Divinement, & qu'à sa naissance il avoit esté sauvé d'une maniere miraculeuse. Pour moy, adjousta-t'il, je suis né d'une race mortelle, j'ay esté nourri & élevé par des hommes, que vous connoissez, & tout ce qu'on estime en moy, ce sont les qualitez d'un homme, qui n'est nullement propre à regner; c'est l'amour du repos; c'est une vie retirée & entierement appliquée à l'estude; c'est une violente passion pour la paix, pour tout ce qui ne sent point la guerre, & pour les assemblées que font des hommes, qui ne cherchent qu'à se rejoüir ensemble, & à servir & honorer les Dieux pendant les festes, & qui passent le reste du temps chez eux à cultiver la terre, & à nourrir des troupeaux; au lieu que Romulus vous a laissé sur les bras des guerres, peut estre trop legerement entreprises, & pour les soustenir, vous avez besoin d'un Roy vigoureux & actif. D'ailleurs vostre ville est si accoustumée aux armes & si enflée de ses grands succez, qu'on voit bien qu'elle ne cherche qu'à s'agrandir & qu'à commander aux autres; ainsi quand il n'y auroit pas d'autres considerations, on seroit tousjours ridicule de vouloir enseigner à servir les Dieux, à aimer la justice, & à hair les violences & la guerre, à un peuple, qui demande bien plus à suivre un Capitaine, qu'à obéir à un Roy.

Inclinations de Numa.

La Justice & la Religion ne peuvent estre enseignées à un peuple qui aime la guerre.

Numa s'estant servi de ces raisons, les Romains redoublerent leurs efforts, & le presserent

avec plus d'instance, le priant & le conjurant de ne pas les rejetter dans une nouvelle sedition, qui aboutiroit à une guerre civile, puisqu'il n'y avoit que luy seul qui fust au gré des deux parties. Quand ces Ambassadeurs se furent retirez, son pere, & Martius son parent, n'oublierent rien en particulier, pour le porter à accepter cette offre, & à recevoir un present si grand & si divin : *Si vous ne desirez pas de plus grands biens*, luy disoient-ils, *parce que vous jouissez d'une gloire plus grande & plus reelle, qui est celle de la vertu, considerez que bien regner, c'est rendre à Dieu le plus agreable de tous les services. C'est Dieu qui vous appelle, ne voulant pas laisser inutile & oisif le grand fonds de justice qui est en vous; ne vous derobez donc point à l'Empire, & ne le fuyez point, puisque c'est à un homme sage le plus vaste champ du monde pour faire de belles & de grandes actions. C'est là qu'on peut servir magnifiquement les Dieux, & adoucir insensiblement l'esprit des hommes & les plier sous le joug de la Religion; car les sujets se conforment tousjours aux mœurs de leurs Princes. Les Romains ont aimé Tatius, quoyqu'il fut Estranger, & ils ont consacré par des honneurs divins la memoire de Romulus, qu'ils adorent. Que sçait-on si un peuple victorieux n'est pas las de guerres, & si, plein de triomphes & de despoüilles, il ne desire pas un chef plein de douceur & de justice, qui le gouverne en paix sous de bonnes loix & une bonne police? Mais quand il continuëroit d'aimer la guerre avec la mesme fureur, ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs cette fougue,*

Raisons dont le pere de Numa & Martius se servent pour l'obliger à accepter la Royauté.

Gloire qui se tire de la vertu, plus reelle que celle qui vient de la Royauté.

Bien regner, c'est le plus agreable service qu'on puisse rendre à Dieu.

Premier devoir d'un Prince.

en prenant en main ſes reſnes, & unir par des nœuds d'amitié & de bienveillance voſtre patrie & toute la nation des Sabins avec une ville ſi puiſſante & ſi floriſſante ?

A ces reflexions, ſe joignirent, dit-on, des preſages fort heureux, qui furent encore fortifiez par l'empreſſement & par le zele des Citoyens, qui ayant appris le ſujet de cette Ambaſſade, alloient en foule le conjurer de partir & de recevoir l'Empire, pour les allier & pour les incorporer avec les Romains. S'eſtant donc laiſſé fleſchir, il ſacrifia aux Dieux & ſe mit en marche. Le Senat & le peuple, preſſez d'un merveilleux deſir de le voir, ſortirent de Rome, & allerent au devant de luy. Les femmes le receurent avec des acclamations & avec des benedictions infinies; On faiſoit des ſacrifices dans tous les temples, & il n'y avoit perſonne qui ne teſmoignaſt autant de joye que ſi la ville avoit gagné un nouveau Royaume, & non pas obtenu un nouveau Roy. Quand on fut au milieu de la grande place, Spurius Vettius, qui ce jour-là gouvernoit pendant ſes ſix heures d'interregne, voulut pour la forme que le peuple procedaſt à ſon élection. Il eut tous les ſuffrages, & ſur l'heure meſme on luy apporta les ornements Royaux; mais il ne voulut pas les recevoir, diſant qu'il falloit auparavant que cette élection fuſt confirmée par les Dieux, & en meſme temps, prenant avec luy les De-

Numa ſe laiſſe enfin fleſchir.

La joye que les Romains eurent de ſon arrivée.

Digitized by Google

vins & les Prestres, il monta au Capitole, qu'on appelloit alors le mont Tarpeien.

Ceremonie remarquable des Augures quand ils observoient les signes du ciel pour quelqu'un.

Là le premier des Augures luy tourna le visage vers le Midy, aprés l'avoir couvert d'un voile, & se tenant derriere luy à sa gauche, & estendant sa main droite sur sa teste, il fit ses prieres, & jetta la veuë de tous costez, pour observer ce que les Dieux declareroient par les oyseaux, ou par les autres signes, qu'il leur plairoit d'envoyer. Cependant un grand silence regnoit dans la place où le peuple estoit assemblé, tous les esprits estant suspendus dans l'attente du succés qu'auroit cette ceremonie, jusqu'à ce

Là le premier des Augures luy tourna le visage vers le Midy aprés l'avoir couvert d'un voile.] Tite-live escrit tout le contraire, car il dit que c'estoit l'Augure, qui avoit la teste couverte, & non pas Numa. *Augur ad lævam ejus, capite velato, sedem cepit, dextra manu baculum sine nodo aduncum tenens, quem lituum appellaverunt.* Mais on pretend que ce passage est mal ponctué, & qu'il faut lire. *Augur ad lævam, ejus capite velato.* C'estoit Numa, dit-on, qui avoit la teste voilée, & non pas l'Augure. Comment l'Augure auroit-il pu marquer les Regions & observer les Signes? A cela on respond que c'estoit-là le miracle, qu'un Augure, qui avoit la teste voilée, ne laissast pas de remarquer les oyseaux & les autres signes; Que les Augures avoient tousjours la teste voilée quand ils faisoient leurs fonctions, & qu'il ne faut nullement changer la ponctuation du passage de Tite-Live, qui dit formellement que l'Augure avoit un voile sur la teste, comme il le dit encore dans le x. Liv. en des termes qui ne souffrent aucune équivoque, *Si Augur capite velato victimam cædat, Auguriumve ex arce capiat.* C'est donc Plutarque qui s'est trompé, ou bien il faut corriger le texte & traduire, *là le premier des Augures, ayant la teste voilée, luy tourna le visage vers le Midy.* Mais ceux qui sont versez dans la langue Grecque, verront bien qu'il est difficile de sauver Plutarque, car le tour, dont il s'est servi ne souffre pas cette correction,

qu'enfin il parut des oyſeaux favorables, qui confirmerent ce choix; & alors Numa prenant la robe Royalle, deſcendit du mont Tarpeien, dans la place, où il fut receu au bruit des acclamations de tout le peuple qui l'appelloit le plus ſaint de tous les hommes & le plus aimé des Dieux.

La robe appellée Trabea, toute de pourpre avec de grandes bandes blanches.

Aprés avoir pris poſſeſſion du Royaume, la premiere choſe qu'il fit, ce fut de caſſer la compagnie des Gardes, que Romulus avoit touſjours autour de ſa perſonne, & qu'il avoit appellez *Celeres*, c'eſt-à-dire, *legers*. Car il ne vouloit, ni ſe déffier de ceux qui ſe fioient en luy, ni eſtre Roy de ceux qui n'avoient en luy aucune confiance. Aux deux Preſtres de Jupiter & de Mars, il en adjouſta un troiſiéme pour Romulus, & l'appella *Flamen Quirinalis*. Ce nom de *Flamen* eſtoit commun aux autres Preſtres avant Numa, & on les appelloit ainſi, à cauſe de certains bonnets qu'ils portoient, & que les

Numa caſſe d'abord la compagnie des Gardes eſtablie par Romulus.

Il eſtablit un Preſtre pour Romulus.

Ce fut de caſſer la Compagnie des Gardes, que Romulus avoit touſjours autour de ſa perſonne.] Denys d'Alicarnaſſe dit au contraire, que Numa ne changea rien à tout ce que Romulus avoit inſtitué, mais qu'il donna aux Tribuns de ces Compagnies des Gardes le troiſieme rang dans l'adminiſtration des choſes ſacrées. Sans doute pour les rendre par-là plus juſtes & plus gens de bien.

Aux deux Preſtres de Jupiter & de Mars, il en adjouſta un troiſieme pour Romulus] Tite live attribue à Numa l'inſtitution de ces trois Preſtres liv. 1. 21. mais Denys d'Halicarnaſſe eſt du ſentiment de Plutarque.

Et on les apelloit ainſi à cauſe de certains Chapeaux qu'ils portoient.] Ces chapeaux eſtoient comme des capuchons pointus par le haut, & dont les deux coſtez s'attachoient ſous le menton par des agraffes, appellées *offendices*. Ils eſtoient apellez *filamina* pour *pilamina*, ou ſelon d'autres, Grecs

Grecs appellent *Pilos*, *Flamines*, pour *Pilamines*, la langue Latine ayant alors, dit-on, beaucoup plus de mots Grecs qu'elle n'en a maintenant ; car les Romains appelloient les manteaux des Rois, *Lænas* ; & Juba asseure que c'est ce que les Grecs appellent *Chlænas*. Le jeune garçon, qui sert dans le temple de Jupiter, & dont le pere & la mere sont vivants, estoit anciennement appellé *Camillus*, du mesme nom que les Grecs donnent encore à Mercure, à cause du service qu'il rend aux Dieux.

Flamen, l'origine de ce nom.

Camillus à qui ce nom estoit donné.

Aprés avoir fait d'abord ces establissements pour gagner la faveur & la bienveillance du

pour *filamina*, *à filo lanæ*, d'un voile de laine que ces Prestres portoient sur la teste quand il faisoit chaud, & qu'ils rejettoient leur capuchon par derriere, car il leur estoit défendu de paroistre la teste nuë. Mais il est plus vray-semblable que ces Prestres ayent esté appellés *flamines*, du nom de ce voile, qu'on apelloit proprement *flameum*, parce qu'il estoit de couleur de feu.

La Langue Latine ayant alors, dit-on, beaucoup plus de mots Grecs,] L'ancienne Langue Latine estoit presque toute tirée de la Langue Greque Eolique Mais en se formant & se polissant peu à peu, elle se deffit de la pluspart de ces termes Eoliques qu'elle avoit originairement.

Le jeune Garçon qui sert dans le Temple de Jupiter, estoit anciennement appellé Camillus.] Camillus du Beotien Κάδμιλος, qui signifie proprement un *Serviteur*. On peut voir les remarques sur Festus. Dans chaque Temple il y avoit un jeune garçon de condition pour servir sous le grand Prestre, & pour faire toutes les fonctions qui regardoient le service du Temple, comme le jeune Samuel servoit dans le Temple du Seigneur sous le grand Prestre Heli, *Samuel autem ministrabat ante faciem Domini, puer accinctus ephod lineo.* 1. Rois 2. 18. Il falloit que son pere & la mere fussent vivants comme l'estoient ceux de Samuel, c'est pourquoy Plutarque dit ἀμφιθαλῆ ce que les Latins disent *Patrimum Matrimum*, comme je l'ay expliqué dans mes remarques sur Festus.

peuple, il chercha les moyens d'amollir sa ville, comme on amollit le fer, & de la rendre douce & juste, de dure & guerriere qu'elle estoit; car la ville que Platon appelle *boüillante* & *furieuse*, c'estoit proprement Rome, qui ayant esté fondée par des hommes determinez & hardis, que le desespoir & l'audace avoient assemblez de toutes parts, s'estoit encore nourrie & fortifiée par des guerres continuelles, & affermie au milieu des dangers, comme un pieu qu'on fiche dans la terre, & qui s'affermit par les coups au lieu de s'esbranler. C'est pourquoy Numa, jugeant bien que ce n'estoit pas une legere entreprise, que de vouloir adoucir & porter à la paix un peuple si fier & si feroce, emprunta le secours de la Religion. Par des festes, des sacrifices, des danses & des processions, qu'il regloit luy-mesme, qu'il conduisoit, & dont il avoit sçu temperer la gravité par une amorce & par un attrait de plaisir, il adoucit & apprivoisa ces courages hautains, qui ne respiroient que la guerre; & en leur jettant de fois à autre des frayeurs dans l'esprit, comme de la part des Dieux, & en leur faisant accroire qu'il avoit eu des visions estranges, ou entendu des voix effroyables & menaçantes, il acheva de les captiver & de les humilier sous la Religion.

Rome, la ville bouillante & furieuse dont parle Platon.

Il n'y a que la Religion qui puisse dompter des peuples feroces; mais il faut qu'elle s'insinuë par la frayeur.

Moyens dont Numa se servit pour adoucir & apprivoiser les Romains.

C'est cette grande sagesse qui persuada qu'il avoit esté disciple de Pythagore, car le culte des Dieux & les ceremonies de la Religion fai-

Digitized by Google

ſoient la principale partie du gouvernement de l'un & de la Philoſophie de l'autre. On dit meſme que Numa ne chercha l'oſtentation & le faſte que dans la meſme penſée, qui avoit desja porté Pythagore à cette affectation. Car ce Philoſophe, pour eſbloüir & pour charmer les hommes, avoit apprivoiſé un aigle qu'il faiſoit deſcendre & venir à luy par certaines paroles toutes les fois qu'il vouloit ; aux jeux Olympiques il avoit monſtré ſa cuiſſe en pleine aſſemblée la faiſant paroiſtre d'or, & par de ſemblables artifices il avoit fait pluſieurs autres choſes, qui paſſoient pour des prodiges, & qui porterent Timon, le Phliaſien, à eſcrire contre luy en ces termes : *Pythagore l'Enchanteur, qui n'aime que la vaine gloire & qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ſes filets.* Tout de meſme Numa ſuppoſa l'amour de quelque Déeſſe, ou

Vanité de Pythagore.

Paſſage de Timon contre Pythagore.

Qui avoit desja porté Pythagore à cette affectation.] Il parle ſelon le ſentiment de ceux qui faiſoient Pythagore plus ancien & contemporain de Numa.

Avoit apprivoiſé un Aigle.] On dit auſſi qu'il apprivoiſa un furieux Ours, & qu'en le lachant il l'obligea de faire le moindre mal à aucun animal, à quoy il obéït, vivant dans les bois comme un Diſciple de ce Philoſophe.

Il avoit monſtré ſa cuiſſe en pleine aſſemblée la faiſant paroiſtre d'or.] Il faiſoit cela afin qu'on creuſt qu'il eſtoit Apollon, mais dans la vie de Pythagore j'ai monſtré l'origine de ces ſots contes.

Timon, le Phliaſien.] Il adjouſte *le Phliaſien* pour le diſtinguer de Timon l'Athenien, ſi celebre par ſon ſurnom de *Miſanthrope*. Celuy dont Plutarque parle icy eſtoit de Phlius, ville du Peloponeſe, & floriſſoit ſous Ptolemée Philadelphe. Il avoit fait des Tragedies, des Comedies, des Satyres, & il s'eſtoit rendu fameux ſur tout par ſes *Silles*. Timon le Miſanthrope vivoit cent ou ſix-vingt ans auparavant, du temps d'Alcibiade & des guerres du Peloponeſe.

de quelque Nymphe des montagnes, avec laquelle il disoit qu'il avoit un commerce secret, & feignit des rendez-vous frequents avec les Muses. Il publioit mesme que c'estoit d'elles qu'il tenoit la pluspart de ses revelations, & il obligea les Romains à en honorer particulierement une qu'il appella *Tacite*, pour marquer ou sa grande jeunesse, ou son silence, ce qu'il semble avoir inventé pour recommander le silence qui estoit un des premiers dogmes de Pythagore.

Une Muse honorée sous le nom de Tacite.

D'ailleurs ses ordonnances sur les statuës sentent fort l'opinion de ce Philosophe, qui enseignoit que le premier estre n'estoit ni passible, ni exposé au sens, mais invisible, incorruptible, & intelligible seulement. Car à son exemple, il défendit aux Romains de s'imaginer que Dieu eust la forme d'homme ou de beste, & il n'y avoit parmi eux, ni statuë, ni image de Dieu. Pendant les cent soixante premieres années ils bastirent des temples, & autres lieux

Opinion de Pythagore sur la Divinité.

Images de Dieu défenduës par Numa & par Pythagore.

Qu'il appella Tacite pour marquer sa grande jeunesse ou son silence.] Ce passage est remarquable ; *Tacite* peut signifier une jeune personne, parce que le silence doit estre le partage de la jeunesse. Le beau sens que cela presente m'a empesché de changer le texte ; cependant il y a bien de l'apparence qu'il faut restablir icy la leçon qu'Henri Estienne a imaginée, & que presente mesme un manuscrit; au lieu de νεὰν jeune, on lit ὠτὰν muete & dans ce sens il faut traduire, *qu'il appella Tacite*, c'est-à-dire *silentieuse* ou *muete*. Car, ὠτὸς ne signifie pas seulement *sourd*, mais aussi *muet*, ὠτοὶ, ἄφωνοι. Le silence est une chose si divine qu'il doit y avoir une Muse qui en fasse les honneurs. Dans la ville d'Erythres il y avoit un Temple de Minerve, dont la Prestresse estoit appellée, *Hesychia* c'est-à-dire qui *se tient en repos & qui demeure tranquile*.

Pendant les cent-soixante premieres années, ils bastirent des Tem-

Digitized by Google

ſaints; mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu ni moulée, ni peinte, eſtimant que c'eſtoit un ſacrilege de repreſenter par des choſes periſſables & terreſtres, ce qui eſt éternel & divin, & qu'on ne pouvoit s'élever à la Divinité, que par la penſée. De plus ces ſacrifices reſſembloient fort à ceux des Pythagoriciens; car ils eſtoient ſans effuſion de ſang, & la pluſpart ſe faiſoient avec de la farine & des libations, ou autres choſes trés-ſimples & trés-communes. *Sacrifices non ſanglants.*

A ces preuves on en adjouſte encore de plus eſloignées, pour faire voir que Pythagore a eu un grand commerce avec Numa. La premiere eſt que les Romains accorderent le droit de Bourgeoiſie à ce Philoſophe, comme l'eſcrit le Poëte Comique Epicharmus dans un petit traité qu'il *Pythagore fait Citoyen Romain.*

ples, & autre lieux Saints, mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu.] Cette couſtume eſtoit donc plus ancienne que Numa, puiſqu'elle avoit eſté pratiquée avant luy. Il y a de l'apparence que les Phœniciens avoient porté long-temps auparavant en Italie la tradition, qu'ils tenoient des Hebreux, de la défenſe contenue dans la Loy de Dieu, de faire aucune image de la Divinité. Au reſte Plutarque, aprés avoir parlé de Temples, adjouſte, *& autres lieux ſaints*, parce que les Romains mettoient beaucoup de difference entre *Templa*, *Ædes* & *Sacella*. Le mot ἀτέλεστον eſt mal repeté dans le texte. Il faut retrancher le premier. Il ne paroiſt point dans le manuſcrit de la Bibliotheque de St. Germain des Prez.

Et la pluſpart ſe faiſoient avec de la farine.] Plutarque ne veut pas dire que Numa & Pythagore offroient de la farine en ſacrifice; cela ſeroit ridicule, mais il veut dire que n'offrant point des ſacrifices ſanglants, ils faiſoient avec de la paſte des figures des victimes, & les offroient comme des victimes vivantes. J'ay expliqué au long cette couſtume dans la vie de Pythagore. On peut l'entendre auſſi de ſimples gaſteaux, que l'on offroit au lieu de victimes.

a addreſſé à Antenor. Or cet Epicharmus eſt fort ancien & un des Diſciples meſme de Pythagore. Et la ſeconde, c'eſt que Numa ayant eu quatre enfants, il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore, & c'eſt de lui que deſcend la famille des Emiliens, qui eſt une des plus nobles familles Patricienes, le Roy ayant donné à ce meſme enfant le ſurnom d'Emilius, pour marquer la douceur & la grace de ſon parler. Et moy-meſme, pendant que j'eſtois à Rome, j'ay ſouvent ouï conter à pluſieurs perſonnes que les Romains ayant autrefois receu un Oracle, qui leur ordonnoit de dreſſer des ſtatuës au plus ſage & au plus vaillant des Grecs, firent élever dans la place deux ſtatuës de cuivre, l'une à Pythagore & l'autre à Alcibiade. Mais quant à ce point, il eſt plein de tant de doutes & d'incertitudes, que ce ſeroit une af-

A Pythagore comme au plus ſage, & à Alcibiade, comme au plus vaillant.

Or cet Epicharmus eſt fort ancien.] Il vivoit du temps de Xerxes, vers la ſoixante-& dix-ſeptieme Olympiade; Ce qui ne s'accorde nullement avec le calcul de ceux qui le font Diſciple de Pythagore, & Pythagore contemporain de Numa. Cependant on ne peut pas douter du tems auquel a veſcu Epicharmus, puiſqu'on ſçait qu'il fut banni de Sicile pour avoir dit quelque choſe de trop libre en preſence de la femme du Roi Hieron.

Il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore.] Mais long-temps avant Pythagore ce nom *Mamers* & *Mamercus* eſtoit en uſage chez les Toſcans, ou, ſelon d'autres, chez les Sabins. Car ils appelloient le Dieu Mars, Mamers, d'où eſt venu *Mavors*, & Mamers vient du Grec μαμερτὴς.

Et c'eſt de luy que deſcend la famille des Emiliens.] C'eſtoit une des plus conſiderables de Rome, elle ſe partageoit en pluſieurs branches, comme des Lepidus, des Paulus, des Papus, qui eſtoient tous Emiliens.

Mais quant à ce point, il eſt plein de tant de doutes & d'incertitudes.] Il parle de ce point d'antiquité, que Numa & Pythagore ayent veſcu en meſme temps: mais ſi Plutarque avoit eſté un peu

Digitized by Google

fectation & une opiniaſtreté de jeune homme, de s'attacher davantage à le refuter ou à le prouver.

Numa inſtitue les Pontifes.

On attribue auſſi à Numa l'inſtitution des Princes des Preſtres, qu'ils appellent Pontifes, & l'on aſſeure qu'il en fut le premier. Pour ce qui eſt du nom, les uns veulent qu'ils furent appellez Pontifes, parce qu'ils eſtoient deſtinez à ſervir les Dieux tout puiſſants & maiſtres de toutes choſes; car ce que nous appellons puiſſant, les Romains l'apellent *potens*. Les autres prétendent, que ce nom marque ſeulement cette exception, *s'il eſt poſſible*; comme ſi le Legiſlateur ordonnoit aux Preſtres de faire les ſacrifices qui eſtoient en leur pouvoir, en leur déclarant que quand il y auroit quelque obſtacle legitime, qui les en empeſcheroit, ils

Origine de ce nom.

mieux inſtruit de l'Hiſtoire Romaine, il auroit veu que ces doutes ne ſont pas ſi grands, qu'on ne puiſſe eſtablir certainement que Numa a veſcu long-temps avant Pythagore, puiſqu'il eſt trés-conſtant que Pythagore n'a veſcu que du temps de Servius Tullius.

On attribue auſſi à Numa l'inſtitution des Princes des Preſtres qu'ils appellent Pontifes.] Numa en crea quatre, dont le premier eſtoit appellé *le ſouverain Pontife*, & ils eſtoient tous de famille Patriciene. L'an de Rome 453. on en adjouſta quatre Plebeiens aux quatre Patriciens. Et enfin ſous Sylla on en crea quinze.

Et l'on aſſeure qu'il en fut le premier.] Je croy que Plutarque, ou ceux qu'il a ſuivis, ont eſté trompez par la conformité du nom; car le premier Pontife, qui fut éleu, s'apelloit Numa; mais ce n'eſtoit pas le Roi Numa, c'eſtoit Numa Marcius, fils d'un Senateur nommé *Marcius*.

Pour ce qui eſt du nom, les uns veulent qu'ils furent appellez Pontifes.] Il eſt plus raiſonnable de croire que *Pontifex* eſt pour *Porifex, qui poteſt facere, qui peut ſacrifier*; c'eſt-à-dire qui a l'Intendance des ſacrifices, & par conſequent de toute la Religion; mais d'où vient cette *n* dans *Pontifex*? Elle peut avoir eſté adjouſtée,

Digitized by Google

n'en feroient pas repris ; mais la plusſpart approu-
C'eſt pourtant celle qui a eſté la plus ſuivie. vent une autre étymologie, qui me paroiſt ridicule. Ils diſent que les Pontifes ont eſté ainſi nommez à cauſe des ſacrifices qu'ils faiſoient ſur le pont, ſacrifices qui eſtoient les plus anciens & les plus ſacrez; Car les Latins appellent un pont, *Pontem*; & l'on adjouſte que le ſoin de refaire & d'entretenir les ponts appartient à ces Preſtres autant qu'aucune des plus ſaintes & des plus immuables ceremonies, & qu'aucun des ſacrifices les plus ſolemnels ; C'eſt meſme un point de Religion de croire qu'on ne peut rompre, ſans un
Le pont Sublicius. ſacrilege horrible, leur pont de bois qui fut baſti ſans aucune ferrure, ſuivant un ancien Oracle

comme dans *quotiens* pour *quoties*, *toriens* pour *toties*.

Mais la plusſpart approuvent une autre étymologie, qui me paroiſt ridicule.] C'eſt pourtant celle que Varron, & aprés luy, Denys d'Halicarnaſſe trouvent la plus vray ſemblable & la plus ſeure.

Et l'on adjouſte que le ſoin de refaire & d'entretenir les ponts appartient à ces Preſtres.] Cela eſt indubitable, puiſqu'on ne pouvoit ni faire, ni rebaſtir un pont, ſans avoir fait auparavant des prieres & des ſacrifices, car les fleuves eſtoient ſacrez.

Qui fut baſti ſans aucune ferrure.] Denys d'Halicarnaſſe eſcrit: *Ancus Martius fit le pont Sublicius, où il n'eſt permis d'employer ni cuivre, ni fer, & où il ne doit y avoir d'autre aſſemblage, que celui du bois meſme. Il dure encore aujourd'hui ; il eſt particulierement tenu pour ſacré ; & ſi quelque choſe manque, cela regarde les Pontifes qui le font raccommoder, aprés avoir fait des ſacrifices particuliers.*

Suivant un ancien Oracle qui l'avoit ainſi ordonné.] Pline eſcrit pourtant que cela ne fut obſervé qu'aprés la guerre contre Porſenna, non pas par l'ordre d'aucun oracle, mais parce que lorſqu'Horatius Cocles avoit défendu ce pont Sublicius contre les Toſcans, les Romains avoient eu trop de peine à l'abbattre, car alors il eſtoit fait avec des bandes & des crampons de fer. Ils voulurent donc empeſcher que cela n'arrivaſt une ſeconde fois dans une ſemblable occaſion, & ils le refirent ſans aucune ferrure, Pline Livre xxxvi. Cha-

qui

qui l'avoit ainſi ordonné, le pont de pierre, qui eſt aujourd'hui, n'ayant eſté baſti que long-temps aprés par le Queſteur Emilius. On dit pourtant que le pont de bois ne fut fait qu'aprés la mort de Numa, ſous le regne d'Ancus Marcius ſon petit fils. *Il eſtoit fils de ſa fille Pompoïa.*

Le Souverain Pontife eſt proprement le maiſtre, ou l'interprete de la Loy, ou pluſtoſt c'eſt luy qui a toute l'intendance de la Religion, & qui veille non-ſeulement aux ſacrifices que l'on fait en public, mais encore à ceux que l'on fait en particulier, pour prendre garde qu'on n'y viole aucune des ceremonies anciennes, & pour enſeigner tout ce que chacun doit faire pour honorer ou pour appaiſer les Dieux.

Il a auſſi ſoin des Vierges ſacrées qu'ils appellent Veſtales. Car on attribue à Numa le premier eſtabliſſement de ces Vierges, & on veut qu'il ait reglé toutes leurs ceremonies & le culte *Veſtales.*

Le pont de pierre, qui eſt aujourd'hui, n'ayant eſté baſti que long-temps aprés par le Queſteur Emilius.] Par Emilius Lepidus, ſous Auguſte le droit de refaire ce pont ayant paſſé des Pontifes aux Queſteurs.

Le ſouverain Pontife eſt proprement le Maiſtre.] Il faut adjouſter à ce que Plutarque en dit, qu'ils jugeoient ſouverainement toutes les cauſes où la Religion avoit quelque part, qu'ils avoient une Juriſdiction entiere ſur les Magiſtrats, qui partageoient le ſoin des choſes ſacrées, & qu'ils ne pouvoient eſtre jugés par le peuple ni par le Senat, le Roy eſtant ſeul leur Juge.

Car on attribue à Numa le premier eſtabliſſement de ces Vierges.] Car Romulus s'eſtoit contenté de conſacrer un foyer dans chaque Tribu ou *Curie*, il ne baſtit point de Temple à la Deeſſe Veſta, & ne luy conſacra point de Religieuſes, à cauſe de l'affront qui eſtoit arrivé à ſa mere.

qu'elles rendent au feu immortel, dont il les a fait les gardiennes, ſoit qu'il ait penſé que le feu, qui eſt une ſubſtance tousjours pure & incorruptible, ne devoit eſtre confié qu'à des Vierges, qui n'ont ni ſoüilleure, ni taſche, ou qu'il ait voulu ſeulement faire entendre que cet élement, eſtant infecond & ſterile de ſa nature, a beaucoup de rapport avec la virginité; d'où vient meſme que dans tous les lieux de la Grece, où l'on garde ce feu ſacré, comme à Delphes & à Athenes, on y eſtablit pour Preſtreſſes, non des Vierges, mais des Veuves, qui ne ſont plus en âge de ſe marier. Quand ce feu vient à s'eſteindre par malheur, comme on dit que la lampe ſacrée s'eſteignit à Athenes ſous la tyrannie d'Ariſtion, & à Delphes lorſque le Temple d'Apollon fut bruſlé par les Medes, & comme il s'eſteignit auſſi à Rome pendant la guerre de Mithridate, & dans la guerre civile, où il fut conſumé avec l'autel, il n'eſt pas permis de le rallumer d'un autre feu vulgaire & commun; Il en faut faire un tout nouveau.

Qui bruſloit dans le temple de Minerve.

Lorſque Xerxes porta la guerre en Grece. Ou pluſtoſt pendant la guerre d'Annibal.

Ou qu'il ait voulu faire entendre que cet Element eſtant infecond & ſterile de ſa nature.] Il dit pourtant dans la Vie de Camillus que Numa voulut que les Veſtales honoraſſent le feu comme le principe & le commencement de toutes choſes, & comme l'ame du monde, rien ne pouvant vivre ſans le feu, qui eſt la ſource de la vie, & cela n'eſt pas contraire, car le feu eſt la ſource de la vie, quand il eſt temperé par les autres Elements, & il eſt la ſource de la mort, quand il eſt ſeul & que rien ne le modere.

Sous la tyrannie d'Ariſtion.] Qui ſouſtint long-temps le ſiege à Athenes contre Sylla pour Mithridate, fit à la ville des maux infinis, & fut cauſe enfin qu'elle fut ſaccagée. *Voyez* la Vie de Sylla.

en tirant du ſoleil une flamme pure & nette, par le moyen de certains vaſes d'airain concaves & taillez ſelon la ſection conique en triangle rectangle, de maniere que toutes les lignes de la circonference aboutiſſent à un point du centre. On les expoſe au ſoleil; tous les rayons ſe raſſemblent & ſe réuniſſent dans ce ſeul point, & prenant corps & force de feu, par la reverberation, ils ſubtiliſent & enflamment ſi fort l'air, qu'il embraſe tres promptement la matiere ſeche & aride qu'on luy preſente. Quelques-uns penſent que ces Vierges ne gardent que ce feu, qui ne s'eſteint jamais; mais la pluſpart ſouſtiennent qu'il y a d'autres choſes ſaintes, qu'il n'eſt accordé qu'à elles ſeules de voir, & ſur leſquelles nous avons dit dans la vie de Camillus tout ce qu'il eſt permis d'en ſçavoir & d'en dire. *Miroirs ardents.*

On dit que Numa ne conſacra d'abord que Gegania & Verania, enſuite Canuleia & Tarpeia. Servius Tullius en adjouſta deux autres, & ce nombre eſt demeuré touſjours fixe juſqu'à aujour-

En tirant du Soleil une flamme pure & nette.] Feſtus rapporte une autre maniere de rallumer ce feu. *Quand le feu eſt eſteint*, dit-il, *les Veſtales ont accouſtumé de percer une table avec un virebrequin juſqu'à ce que le mouvement y engendre du feu, & une Veſtale le recevant dans un crible d'airain le porte dans le Temple.* On peut voir mes remarques ſur cet Auteur au mot *Ignis Veſtæ*. Elles ſe ſervoient d'un crible d'airain, parce qu'eſtant percé de pluſieurs trous il ſervoit à entretenir ce feu & l'empeſchoit de s'eſteindre.

Mais la pluſpart ſouſtiennent qu'il y a d'autres choſes ſaintes.] Comme le Palladium, les Statuës, & les choſes ſaintes des Dieux de Samothrace. Denys d'Halicarnaſſe dit *que beaucoup de choſes le perſuadoient que les Veſtales ne gardoient pas le feu tout ſeul; mais*

Vœux des Vestales.

d'hui. Elles font vœu de garder la chasteté pendant trente ans. Les dix premieres années sont employées au Noviciat & à apprendre tout ce qu'elles doivent faire ; les dix suivantes elles mettent en pratique tout ce qu'elles ont appris, & les dix dernieres elles enseignent les Novices. Aprés ce temps-là il leur est libre de se marier & d'embrasser une autre vie, en quittant leur Religion ; mais on dit qu'il y en a eu fort peu qui ayent usé de cette liberté, & que celles qui l'ont fait ne s'en sont pas bien trouvées ; car elles ont passé le reste de leur vie dans la tristesse & dans le repentir, & par-là elles ont jetté la frayeur dans l'esprit des autres ; de maniere qu'elles ont mieux aimé ne se pas marier & demeurer tousjours Vierges, que d'encourir le mesme sort.

Malheurs arrivez aux Vestales qui avoient quitté leur Religion pour se marier.

Leurs privileges.

Le Roy en les fondant leur accorda des privileges trés honorables, comme de pouvoir faire testament du vivant de leur pere, & disposer de tout ce qui les regarde sans l'entremise d'un curateur, tout de mesme que les femmes qui ont trois enfants.] Les dernieres paroles *tout de mesme que les femmes &c.* ne doivent pas estre entendues comme si Plutarque disoit que Numa avoit accordé aux Vestales les mesmes privileges qu'il avoit accordés aux femmes qui avoient eu trois enfants, car jamais Numa n'avoit pensé à accorder aux femmes le droit de disposer de leur bien sans l'entremise d'un curateur, quand elles avoient trois enfants, puisque les femmes n'ont jamais eu ce droit ni à Rome ni à Florence, & il est de mesme dans le manuscrit de S. Germain.

Et de disposer de tout ce qui les regarde sans l'entremise d'un curateur, tout de mesme que les femmes qui ont trois enfants.] Les dernieres paroles *tout de mesme que les femmes &c.* ne doivent pas estre entendues comme si Plutarque disoit que Numa avoit accordé aux Vestales les mesmes privileges qu'il avoit accordés aux femmes qui avoient eu trois enfants, car jamais Numa n'avoit pensé à accorder aux femmes le droit de disposer de leur bien sans l'entremise d'un curateur, quand elles avoient trois enfants, puisque les femmes n'ont jamais eu ce droit ni à Rome ni à Florence, & il est de mesme dans le manuscrit de S. Germain.

qu'il n'estoit pas permis à un homme touché de la crainte des Dieux d'estendre sa curiosité sur de si grands mysteres. Tant la superstition se glisse dans les meilleurs esprits.

Elles font vœu de garder la chasteté pendant trente ans.] Il y a dans le texte une faute que j'avois corrigée, parce qu'elle est sensible, ὑ῾ρὸς τριακονταετίαν Plutarque avoit écrit ὑ῾ρὸν τεσσαρακοντα M. Salvini m'avertit que c'est ainsi qu'il est écrit dans le manuscrit de

rateur, tout de meſme que les femmes qui ont trois enfans. Quand elles ſortent en public, des Licteurs portent devant elles des faiceaux, & ſi en paſſant dans les ruës une Veſtale rencontre par haſard quelque criminel qu'on mene au ſupplice, elle luy ſauve la vie, pourveu qu'elle jure que c'eſt une rencontre purement fortuite, & qu'elle n'eſt pas venuë là à deſſein. Tout homme qui ſe met ſous leur chaiſe, quand on les porte, eſt puni de mort. Quand elles ont fait quelque faute, on les chaſtie avec des verges, le Pontife

Leur punition.

corder aux femmes ce *jus trium lib. rorum*, comme on l'a remarqué avant moy. Ce fut un eſtabliſſement d'Auguſte, qui vouloit favoriſer le mariage. Mais ils doivent eſtre entendus comme s'il diſoit, *tout de meſme que font aujourd'hui les femmes qui ont trois enfants.*

Quand elles ſortent en public, des Licteurs portent devant elles des faiſceaux.] Plutarque ſe trompe icy, ce privilege de ſe faire précéder par des Licteurs ne fut pas accordé aux Veſtales par Numa, mais pluſieurs ſiecles aprés par les Triumvirs Auguſte, Lepidus & Antoine. Ce fut l'an de Rome DCCXII. Pour ſauver Plutarque il faut dire qu'il ne parle que de ce qui ſe pratiquoit de ſon temps.

Elle lui ſauve la vie, pourveu qu'elle jure que c'eſt une rencontre purement fortuite.] Plutarque paroiſt encore icy mal inſtruit des couſtumes & des ceremonies des Romains, qui auroient cru commettre un ſacrilege de faire jurer des Veſtales. La Dignité de leur Sacerdoce les rendoit ſi venerables, qu'on les croyoit, ſans qu'elles euſſent recours au terment. C'eſtoit meſme un article de l'édit perpetuel, c'eſt à-dire de l'édit des Préteurs; *Sacerdotem Veſtalem, & Flaminem Dialem in omni mea Juriſdictione jurare non cogam. Je ne feray point jurer une Veſtale ni un Preſtre de Jupiter dans toute ma Juriſdiction.* Plutarque devoit donc ſe contenter de dire, *pourveu qu'elle aſſure.*

Quand elles ont fait quelque faute on les chaſtie avec des verges, &c. Mais celle qui viole la chaſteté eſt enterrée toute vive.] Voila la difference de chaſtiment. Celles qui avoient violé la chaſteté eſtoient enterrées toutes vives, & celles qui avoient fait quelque autre faute eſtoient battues de verges.

Digitized by Google

les foüette luy-meſme toutes nuës dans un lieu obſcur, & ceintes ſeulement d'un voile ; mais celle qui a violé ſa virginité, eſt enterrée toute vive prés de la Porte Colline, où il y a dans l'enceinte des murs un petit tertre élevé qui s'eſtend en long, & que les Romains appellent en leur Langue d'un mot qui ſignifie une levée. On creuſe ſous ce tertre un petit caveau, où on laiſſe une ouverture pour y deſcendre, & où on met un petit lit, une lampe allumée, & une petite proviſion de tout ce qui eſt neceſſaire pour ſe nourrir, comme une cruche d'eau, une phiole d'huile, & un pot de laict, ſeulement pour ne pas offenſer la Religion, en faiſant mourir de faim une perſonne conſacrée avec les ceremonies les plus auguſtes & les plus ſaintes. On met la coupable dans une littiere bien fermée & bien jointe avec des courroyes, afin que l'on ne puiſſe pas meſme entendre ſes cris, & on la porte en cet eſtat au travers de la grande place. D'auſſi loin qu'on voit cette littiere, on ſe retire pour la laiſſer paſſer; & on la ſuit dans un profond ſilence, avec toutes les marques de la plus grande triſteſſe. Il n'y a point de ſpectacle plus horrible, ni de jour

Agger.

Preſque tout ce que Plutarque dit icy eſt pris de Denys d'Halicarnaſſe. Liv. II.

On creuſe ſous ce terrre un petit caveau.] Plutarque a cru qu'on creuſoit ce caveau toutes les fois qu'on en avoit beſoin, & il a eſté trompé par un paſſage de Denys d'Halicarnaſſe qui dit ὁ δ' Ρωμ. τὸν γλῶ κατασκευάζ. Mais ce paſſage ne dit pas que ce caveau eſtoit fait à toutes les fois, il dit ſeulement qu'il eſtoit deſtiné à cela, qu'il eſtoit fait pour cet uſage.

Digitized by Google

plus affreux ni plus funeſte pour Rome.

Quand la littiere eſt arrivée au lieu du ſuplice, les Licteurs délient les courroyes, & le ſouverain Pontife, aprés avoir fait des prieres ſecrettes, & levé les mains au ciel avant cette effroyable execution, en tire la criminelle toute voilée, & la met ſur l'eſchelle par laquelle on deſcend dans le caveau. Aprés quoy, il s'en retourne avec tous les autres Preſtres, & cette malheureuſe n'eſt pas pluſtoſt deſcenduë, qu'on retire l'eſchelle, & l'on referme l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jette, juſqu'à ce qu'elle ſoit comblée, & que le terrein ſoit uni. Voilà comment on punit les Veſtales qui ſe ſont laiſſé corrompre.

Temple de Veſta, tout rond.

On dit que Numa fit le Temple de Veſta tout rond, pour y garder le feu ſacré, voulant repreſenter par-là, non pas la figure de la Terre, comme ſi c'eſtoit Veſta; mais celle de l'Univers, au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu qu'ils appellent *Veſta* & *Unité*; car pour la Terre ils diſent qu'elle n'eſt ni immobile, ni au centre du tourbillon, mais qu'elle tourne tout autour

Feu placé par les Pythagoriciens au milieu de l'Univers.

Et que le terrein ſoit uni.] Car il ne falloit pas qu'il y reſtaſt aucune marque de tombeau, celles qui avoient fait un ſi grand crime, eſtant indignes de paroiſtre parmi les vivants & parmi les morts.

Au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu, qu'ils appellent Veſta & Unité.] Il eſt vray que les Pythagoriciens appelloient le feu *Unité*; mais je ne ſçay d'où Plutarque a pris qu'ils le plaçoient au milieu de l'Univers, car Diogene Laërce rapporte que Pythagore croyoit que la Terre eſtoit le centre du monde.

Digitized by Google

du feu, & qu'elle n'eſt pas du nombre des principaux Elements qui compoſent le monde. On dit meſme que Platon embraſſa cette opinion dans ſa vieilleſſe, & qu'il enſeigna que la Terre occupoit une autre place, & qu'elle laiſſoit le milieu, comme le plus honorable, à un plus noble Element.

On dit. C'eſt Theophraſte.

Un autre devoir des Pontifes, c'eſt de marquer les uſages & les ceremonies qu'on doit obſerver aux funerailles, Numa leur ayant enſeigné à ne pas croire qu'il y ait dans cette fonction aucune ſouilleure, qui doive les en eſloigner, & à honorer au contraire d'un culte legitime & uſité les Dieux infernaux, qui reçoivent les principales parties, dont noſtre corps eſt compoſé, & particulierement la Déeſſe Libitine, qui a l'inſpection ſur tout ce qui regarde les morts, ſoit qu'elle ſoit la meſme que Proſerpine, ou qu'elle ne ſoit autre que Venus, comme le penſent les plus ſçavants des Romains, qui attribuent avec aſſez de vray-ſemblance à une meſme Divinité la mort & la naiſſance des hommes.

Les Pontifes regloient les ceremonies des funerailles

Car ils reçoivent ce qui vient de la terre & de l'eau.

La Déeſſe Libitine.

On achetoit dans ſon temple tout ce qui eſtoit neceſſaire pour les funerailles.

Numa leur ayant enſeigné à ne pas croire qu'il y euſt dans cette fonction aucune ſoüilleure.] On peut donc inferer de ce paſſage que la tradition des ceremonies des Juifs avoit paſſé en Italie avant Numa. Car c'eſt de-là, ſans doute qu'on avoit tiré cette idée que les Preſtres eſtoient ſoüillés pour avoir veu un mort.

Soit qu'elle ſoit la meſme que Proſerpine, ou qu'elle ne ſoit autre que Venus.] Mais Venus & Proſerpine ne ſont que la meſme Divinité. On appelloit ſon Temple le *Temple de Venus Libitine.* Il y avoit de meſme à Delphes une Venus *Epitumbia*, *Venus ſepulcrale*, qui preſidoit aux funerailles, devant laquelle on évoquoit les ames des morts.

Num-

Numa regla auſſi la durée du deüil ſelon l'âge de ceux qu'on pleuroit. Par exemple il défendit de pleurer un enfant qui ſeroit mort au deſſous de trois ans ; & pour les autres, il ordonna de les pleurer autant de mois qu'ils avoient veſcu d'années, pourveu qu'ils n'euſſent veſcu que dix ans; car il vouloit que ce terme paſſé, on ne pleuraſt perſonne, & que le plus long deüil ne fuſt que de dix mois, qui eſt juſtement le temps que les veuves portent le deüil de leurs maris, & celle qui ſe remarie avant ce terme eſt obligée par une de ſes Ordonnances de ſacrifier une vache pleine.

Durée du deüil.

Sacrifice honteux ordonné aux femmes qui ſe remarioient avant la fin de leur deüil.

Numa eſtablit encore pluſieurs autres Colleges de Preſtres ; mais je ne parleray que de deux; de celuy des Saliens, & de celuy des Feciaux, qui marquent le plus la pieté de ce Prince.

Les Feciaux, leur fonction.

Les Feciaux ſemblent eſtre à peu prés comme ceux que les Grecs appellent *Eirenophylaques*, c'eſt-à-dire, *Conſervateurs de la paix* ; & ils ont pris ce nom de la fonction de leur charge, parce

Et celle qui ſe marie avant ce terme eſt obligée par une de ſes Ordonnances de ſacrifier une vache, pleine.] Par ce ſacrifice ſi honteux & ſi oppoſé à la nature. Numa vouloit retenir les femmes & les empeſcher de ſe marier avant la fin du deüil. Ce deüil eſtoit un habit noir ſans or, ſans pourpre, & ſans aucune parure. Il y avoit des occaſions où il eſtoit permis de le quitter pour le reprendre enſuite, comme lorſqu'un pere, un frere, un fils revenoient d'eſclavage, lorſque quelque grande charge entroit dans la maiſon, lorſqu'on eſtoit en devotion pour ſacrifier à Cerés, & lorſqu'on remercioit les Dieux de quelque grande proſperité, ou publique, ou particuliere.

Les Feciaux ſemblent eſtre à peu prés comme ceux que les Grecs appellent Eirenophylaques, *c'eſt-à-dire*, Conſervateurs de la Paix.] On dit que Numa avoit pris cette

Digitized by Google

qu'ils appaiſent par leur entremiſe tous les differents, & ne permettent d'en venir aux armes, qu'aprés que toute eſperance de paix eſt perduë; Car les Grecs appellent *Eirene*, la paix que la raiſon, & non la force, fait naiſtre entre deux partis. Tout de meſme ces Feciaux alloient pluſieurs fois en perſonne vers ceux qui avoient fait tort aux Romains, & taſchoient de les porter à leur rendre juſtice. S'ils n'en pouvoient venir à bout, ils leur declaroient la guerre; mais auparavant ils prenoient les Dieux à teſmoin, & les prioient que ſi leurs demandes n'eſtoient pas ju-

Ce que c'eſt proprement que la paix.

inſtitution des anciens Peuples du Latium, ou de ceux d'Ardée; Et l'on ne peut pas douter qu'elle n'euſt eſté portée en Italie par les Pelaſges, dont les armées eſtoient touſjours précedées par des hommes ſacrés, qui ne portoient pour toutes armes qu'un Caducée orné de bandelettes. Denys d'Halicarnaſſe attribuë à cet eſtabliſſement toutes les proſperités de Rome, *Car*, dit il, *comme les Romains n'entreprenoient aucune guerre qui ne fuſt très juſte, ils ont touſjours eſprouvé le ſecours des Dieux*. Ces Feciaux eſtoient auſſi appellés, *Oratores*, *Orateurs*. Et c'eſt ce qui perſuade qu'on les avoit nommez *Feciaux*, non pas du mot *facere*, *faire*, mais du mot *Fari*, haranguer, parler, *Feciaux* pour *Fatiaux*.

La paix que la raiſon & non la force fait naiſtre.] Car celle qui n'eſt que l'effect de la force, eſt une ſervitude pluſtoſt qu'une paix, & ne dure qu'autant que le parti abatu eſt foible.

De meſme ces Feciaux alloient pluſieurs fois en perſonne.] Il n'y en alloit jamais qu'un, & il n'alloit que deux fois. La premiere pour demander raiſon du tort qui avoit eſté fait, & il donnoit trente & trois jours de terme pour déliberer. Si on ne luy rendoit pas Juſtice, il s'en retournoit, prenoit ſes Collegues, & à la teſte de ſon Corps, il alloit faire ſon rapport au Senat, à qui il donnoit un plein pouvoir de faire la guerre. Quand la guerre eſtoit reſoluë, il retournoit pour la ſeconde fois dans le pays ennemy, & dés qu'il y eſtoit entré, là en préſence de trois teſmoins, il expliquoit le ſujet de la guerre, & lançoit un javelot enſanglanté & bruſlé par le bout; ainſi la guerre eſtoit ſuffiſamment declarée.

Digitized by Google

ſtes, ils fiſſent tomber ſur eux & ſur leur patrie les affreuſes imprecations qu'ils prononçoient alors. Que ſi les Feciaux s'oppoſoient à la déclaration de guerre, & refuſoient d'y donner les mains, il n'eſtoit permis, ni aux particuliers, ni au Roy, de prendre les armes, mais il falloit que le Roy meſme, comme Prince équitable, receuſt d'eux cette permiſſion, aprés quoy il pouvoit deliberer & choiſir les moyens les plus convenables pour conduire heureuſement cette guerre. L'on raconte à ce ſujet, que lorſque Rome fut bruſlée par les Gaulois, ce malheur n'arriva que parce qu'ils avoient violé cette ſainte ceremonie. Ces barbares aſſiegeoient Cluſium ; Les Romains envoyerent dans leur camp Fabius Ambuſtus en qualité d'Ambaſſadeur, pour negocier un accommodement aux aſſiegez ; mais Fabius ayant receu une reſponſe peu favorable, crut que ſon Ambaſſade eſtoit finie, & ſe comportant plus en jeune homme, qu'en Ambaſſadeur, il prit les armes pour les Cluſiens, & appella en combat ſingulier le plus vaillant des barbares. Le combat lui réüſſit, il tua ſon ennemi & lui oſta ſes armes. Mais les Gaulois envoyerent ſur le champ un Heraut à Rome pour accuſer Fabius & pour ſe plaindre de ce que, malgré leurs traitez & la foy donnée, il avoit combattu contre eux, ſans leur avoir auparavant déclaré la guerre. Les Feciaux furent d'avis en plein Senat qu'on le livraſt entre leurs mains ; mais il

Ville de Toſcanes Avec deux de ſes freres. v. la vie de Camillus & Tite-Live liv. V.

Digitized by Google

se jetta entre les bras du peuple, qui lui fut favorable & qui le sauva. Les Gaulois, pour se venger, allerent peu de temps aprés à Rome, où ils brulerent & saccagerent tout, excepté le Capitole, comme nous l'avons escrit plus exactement dans la vie de Camillus.

Saliens.

Pour ce qui est des Prestres Saliens, on dit qu'il les institua dans cette occasion. La huitiéme année de son regne, une maladie contagieuse ayant ravagé l'Italie & depeuplé Rome, lorsque tout le monde estoit dans une consternation horrible, on dit qu'un bouclier d'airain tomba du ciel entre ses mains, & que dans le moment mesme il dit sur cela des choses merveilleuses, asseurant qu'il les avoit apprises de sa Nymphe Egerie & des Muses; Que ce bouclier estoit envoyé pour le salut & pour la conservation de Rome; Qu'on devoit le garder avec un trés grand soin, & qu'il estoit necessaire d'en faire faire trés promptement onze de tout semblables, pour la grandeur & pour la forme, afin que ceux qui voudroient le dérober, y fussent trompez, & ne

Bouclier d'airain tombé du ciel.

Pour ce qui est des Prestres Saliens.] Numa n'en institua d'abord que douze, qu'il choisit dans les meilleures familles. On en adjousta ensuite d'autres. Cet ordre fut establi à l'imitation des Curetes ou Prestres de Jupiter. La Procession des Saliens se faisoit le mois de Mars, & duroit quatorze jours, c'est-à-dire autant qu'il y avoit de quartiers à Rome, car ils ne visitoient qu'un quartier par jour; & dans chaque quartier ils avoient un hostel où le public les traitoit avec une magnificence si grande, que leurs repas passerent en proverbe, & que pour dire une grande chere on disoit, la *chere & les repas des Saliens*

puſſent connoiſtre le veritable. Il adjouſta qu'il falloit dedier aux Muſes le lieu où il s'entretenoit avec elles, & tous les prez d'alentour, & que la fontaine, qui arroſoit toute cette campagne, devoit eſtre conſacrée aux Vierges Veſtales, afin qu'elles y allaſſent puiſer de l'eau tous les jours, pour arroſer & purifier leur temple.

Car tous les jours il falloit laver le temple.

L'évenement appuya merveilleuſement ſon diſcours; car la maladie ceſſa ſur l'heure, & Numa monſtrant ſon bouclier aux plus habiles maiſtres, les exhortoit à l'imiter à l'envi. Ils y renoncerent tous, excepté Mamurius Veturius, qui eſtoit un des plus excellents ouvriers, & qui eut ſeul le courage de l'entreprendre; il attrapa ſi bien ſon tour & toute ſa figure, & fit les onze boucliers ſi ſemblables, que Numa meſme ne pouvoit plus les diſtinguer. On les donna en garde à ces Preſtres Saliens, qui ne furent pas ainſi appellez, comme quelques-uns le prétendent, d'un Salien de Samothrace, ou de Mantinée qui leur euſt appris à danſer armez; mais pluſtoſt ils furent ainſi nommez de la danſe meſme, qui eſt haute & ſautillante, & qu'ils danſent les jours qu'ils font leur proceſſion, lorſqu'ils deſcendent ces boucliers ſacrez au mois de Mars; car alors veſtus d'une

Samothrace, ville d'Arcadie ſous le mont Parthenius.

Mantinée, Iſle de la mer Egée au bas de la Thrace, vis-à-vis de l'embouchure de l'Hebre.

Proceſſion des Saliens.

Ils y renoncerent tous, excepté Mamurius Veturius.] Voilà de meſchants ouvriers, comme s'il eſtoit bien difficile de faire un bouclier ſur le modelle de celuy qu'on a devant les yeux. Mais il faut dire que du temps de Numa les Romains eſtoient encore ſi groſſiers dans tout ce qui regarde les arts qu'on doit beaucoup plus s'eſtonner qu'il ſe trouvaſt alors un homme capable d'imiter ce bouclier, que d'y voir renoncer tous les autres.

tunique de pourpre, ceints par deſſus d'un large baudrier d'airain, le caſque en teſte, & la main droite armée de courtes épées dont ils frappent ſur leurs boucliers, ils vont dans tous les quartiers de la ville, & danſent d'une maniere trés agreable, faiſant pluſieurs tours & retours d'un mouvement trés viſte avec beaucoup de force & d'agilité.

Ces boucliers ſont appellez *Ancilia* à cauſe de leur forme, car ils ne ſont taillez, ni en rond, comme les boucliers ordinaires, ni en demi rond, comme ceux qu'on appelle *Peltas*, mais en ligne tortueuſe, dont les deux extremités, ſe joignant par le haut avec celle de la ligne oppoſée, font une figure courbe, eſchancrée par les coſtez, & ronde par les bouts, que les Grecs appellent *Anculon*; ou bien ils ont eu ce nom du mot *Ancon*, qui ſignifie le coude; car Juba met ces étymologies dans ſon hiſtoire, voulant à quelque prix que ce ſoit faire deſcendre ce nom là du grec; mais s'il eſt vray qu'il faille lui donner une origine grecque, on pourroit dire qu'ils ont eſté ainſi nommez, ou parce que le premier eſtoit deſcendu d'enhaut, en Grec *Anecathen*, ou parce qu'il procura la gueriſon des malades, ce qui s'appelle *Aceſis*, ou qu'il fit ceſſer la ſechereſſe, *Auchmos*; ou enfin parce qu'il eſloigna les maux, dont on eſtoit menacé, ce qu'on appelle *Anaſcheſis*, d'où les jumeaux Caſtor & Pollux ont eu le nom *d'Anaces*.

Ces étymologies ſont puerils.

Il ſe trompe, il a mieux rencontré dans la vie de Theſée à la fin.

La recompenſe que Mamurius Veturius receut de

ſon travail, ce fut l'honneur d'eſtre nommé dans le cantique des Saliens. D'autres pretendent que Mamurius Veturius dans cet hymne n'eſt pas le nom de l'ouvrier; mais que ce ſont deux mots qui ſignifient, *ancienne memoire.*

Veterem memoriam. *C'eſt le ſentiment de Varron.*

Aprés que Numa eut inſtitué & ordonné ces Colleges de Preſtres, il fit baſtir prés du Temple de Veſta un palais, qu'il apella *Regia*, c'eſt-à-dire *le palais du Roy*, où il paſſoit la plus grande partie du temps à s'entretenir avec eux des choſes de la Religion. Il avoit ſur le mont Quirinal une autre maiſon, dont on montre encore la place. A toutes les ceremonies publiques & à toutes les proceſſions des Preſtres, il y avoit des Herauts qui marchoient devant, & qui alloient criant par toute la ville, qu'on fiſt ſilence & qu'on quittaſt le travail; car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adoraſt les Dieux, & qu'on leur fiſt ſes prieres ſeulement en paſſant, mais qu'on ſortiſt exprés de ſa maiſon pour leur aller rendre ce culte, aprés s'y eſtre bien preparé, tout de meſme Numa voulut que ſes Citoyens n'aſſiſtaſſent pas au ſervice divin & aux prieres publiques negligemment & par maniere d'acquit, mais qu'ils abandonnaſſent toutes leurs occupations pour vacquer à celle-là avec une ap-

Le palais appellé Regia.

Aujourd'huy Monte Cavallo.

Comment il faut aſſiſter au ſervice divin.

Car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adoraſt les Dieux & qu'on leur fiſt ſes prieres en paſſant.] Voici le precepte de Pythagore, ὡς πανταχοῦ μὲν θεὸς παρέρχου καὶ θύειν, ἀλλ' ἐπιτηδεύειν ἐπὶ τοῦτο ἐρημωδέστερος. *Adorer les Dieux, non en paſſant, mais en ſortant exprés de ſa maiſon.*

Digitized by Google

plication entiere, comme à l'acte le plus important de la Religion, & que pour cet effect on n'entendiſt ni crier, ni fraper, ni enfin aucun des bruits inſeparables de la pluſpart des meſtiers neceſſaires, & qu'on laiſſaſt les ruës nettes & libres pendant la marche de la proceſſion.

Rome conſerve encore aujourd'hui quelque veſtige de cette couſtume; car lorſque le Conſul obſerve le vol des oiſeaux on fait des ſacrifices, & l'on crie, *hoc age*, c'eſt-à-dire, *fais cecy*, pour avertir les aſſiſtants de ſe tenir dans le reſpect, & d'eſtre attentifs à ce qui ſe paſſe. Auſſi la pluſpart de ſes ordonnances reſſemblent extremement aux preceptes des Pythagoriciens; car comme ceux-cy ordonnoient de ne pas s'aſſeoir ſur le boiſſeau; de n'attiſer pas le feu avec le poignard; de ne pas regarder derriere ſoy quand on part pour un voyage; de ſacrifier en nombre impair aux Dieux celeſtes, & en nombre pair aux Dieux infernaux, & autres tels ſymboles, dont ils deroboient l'intelligence au peuple, les ordonnances

Ordonnances de Numa reſſemblent aux preceptes de Pythagore.

De ne pas s'aſſeoir ſur le boiſſeau.] C'eſt-à-dire de ne pas s'abandonner à la pareſſe, & de travailler tous les jours, car celuy qui ne travaille pas, ne merite pas de vivre.

De n'attiſer pas le feu avec le poignard.] C'eſt-à-dire, de n'irriter pas davantage celuy qui eſt déja en colere.

De ne pas regarder derriere ſoy quand on part pour un Voyage.] Ce ſymbole eſt rapporté diverſement, & Plutarque meſme l'eſcrit ailleurs de cette maniere, *de ne pas s'en retourner des confins.* Mais c'eſt touſjours le meſme ſens, car c'eſt pour dire qu'on doit mourir courageuſement & avec bonne eſperance, ſans avoir aucun regret à la vie.

De ſacrifier en nombre impair aux Dieux celeſtes, & en nombre pair aux Dieux infernaux.] Par-

de

de Numa avoient de meſme un ſens caché, comme quand il ordonnoit de ne pas offrir aux Dieux du vin de vigne qui n'auroit pas eſté taillée, de ne faire aucun ſacrifice ſans farine; de ſe tourner en adorant les Dieux, & de s'aſſeoir aprés les avoir adorez. Par les deux premieres, il ſemble qu'il ait voulu recommander l'Agriculture, comme une grande partie de la pieté.

Agriculture, partie de la pieté.

Pour ce qui eſt de ce tournoyement, on veut qu'il ait eu deſſein d'imiter par-là le mouvement

ce que le nombre impair eſt plus parfait, & le ſymbole de la Concorde, ne pouvant eſtre partagé; au lieu que le nombre pair peut eſtre partagé à cauſe de l'égalité de ſes parties, c'eſt pourquoy il eſt le Symbole de la Diviſion. De-là vient que le premier mois eſtoit conſacré aux Dieux celeſtes, & le ſecond aux Dieux terreſtres.

Et de ne faire aucun ſacrifice ſans farine.] Ce precepte a deux ſens, le premier, celuy dont Plutarque parle icy, qui eſt de recommander l'Agriculture, car il faut cultiver la terre pour avoir du bled: & le ſecond eſt de deſtourner les hommes des ſacrifices ſanglants, & de les porter à n'offrir aux Dieux que des gateaux, ou des figures de victimes, des effigies faites avec de la paſte, comme je l'ay expliqué à la page 301.

Par les deux premieres il ſemble qu'il ait voulu recommander l'Agriculture.] En effect les deux premieres Ordonnances, l'une *de ne pas offrir aux Dieux du vin de vigne qui n'auroit point eſté taillée*, & l'autre *de ne faire aucun ſacrifice ſans farine*, paroiſſent faites naturellement pour porter les hommes à cultiver la terre; cependant le Traducteur Latin, & Amiot, ſans faire attention au texte, où il y a ἥμερωσιν, ont traduit comme s'il y avoit ſeulement ἡμέρωσιν, qui eſtant ſeul ſignifie *douceur, clemence.* Pour trouver ce ſens là dans ces Ordonnances il faut deviner que Numa a appellé le ſang, *du vin de vigne qui n'a pas eſté taillée*, ce qui ſeroit une figure bien outrée & bien violente. Il n'y a aucune raiſon ſolide pour tronquer ainſi les paroles de Plutarque, qui appelle avec raiſon la culture de la terre, γῆς ἡμέρωσιν, *terræ cicurationem*, parce qu'on la rend douce & humaine en la cultivant, car on luy fait porter du fruit au lieu de ronces & d'épines. D'ailleurs il dit une choſe de trés-bon ſens, & de plus trés remarquable, quand il

du monde. Mais je croirois pluſtoſt que ce precepte eſt fondé ſur ce que les Temples regardant l'Orient, ceux qui y entroient tournoient le dos au ſoleil, & par conſequent eſtoient obligez, pour ſe tourner de ſon coſté, de faire un demi tour à droite, & pour ſe remettre enſuite en preſence de Dieu, ils achevoient le tour en finiſſant leur priere. A moins que ce changement de ſituation ne ſignifie quelque choſe d'approchant des Rouës Egyptiennes, & que ce ne ſoit pour faire entendre qu'il n'y a rien de ſtable ni de permanent dans ce monde, & que de quel-

Rouës Egyptiennes.

appelle l'Agriculture *une partie de la pieté.* Car l'Agriculture eſtant le genre de vie le plus propre à conſerver l'innocence & la juſtice, comme Plutarque meſme le fait entendre dans la ſuitte, on ne peut pas douter qu'elle ne contribue beaucoup à former la veritable pieté; auſſi Columelle a-t'il-dit dans le meſme ſens qu'elle eſt la ſœur de la ſageſſe, *Res ruſtica quæ ſine dubitatione proxima & quaſi conſanguinea ſapientiæ eſt.*

Mais je croirois pluſtoſt que ce precepte eſt fondé ſur ce que les Temples.] Cela ſeroit bon ſi l'on n'euſt fait cela que dans les Temples, mais on le faiſoit à la Campagne & dans ſa maiſon; On le faiſoit pour les hommes que l'on vouloit adorer comme des Dieux. Ainſi il y a plus d'apparence que par ce tournoyement on vouloit teſmoigner que l'on reconnoiſſoit que celuy à qui on rendoit cet hommage eſtoit comme Dieu, & qu'on adoroit en luy cette immenſité infinie qui remplit toutes choſes.

A moins que ce changement de ſituation ne ſignifie quelque choſe d'approchant des rouës Egyptiennes.] Clement Alexandrin rapporte un paſſage d'un Grammairien, appellé Denys le Thracien, qui ecrit que les Preſtres Egyptiens preſentoient à ceux qui venoient faire leurs prieres dans les Temples, une roüe qu'ils tournoient, & des fleurs. Par la roüe ils vouloient les faire ſouvenir de l'inſtabilité des choſes humaines. Et par les fleurs ils leur remettoient devant les yeux la brieveté de la vie qui paſſe comme la fleur. Ces rouës Egyptiennes pouvoient avoir eſté imaginées ſur les rouës myſterieuſes qui aparurent à Ezechiel. Ezech. Ch. 1.

Digitized by Google

que maniere que Dieu tourne & remuë noſtre vie, il faut luy en rendre graces, & en eſtre content. Quant au precepte de s'aſſeoir aprés avoir adoré, on dit que c'eſtoit pour l'heureux preſage que les Dieux avoient exaucé leurs prieres, & que les biens, qu'ils en attendoient, ſeroient ſolides & nullement paſſagers. On dit auſſi que le repos ſepare les actions, & qu'ainſi aprés avoir achevé l'affaire qu'on avoit en main, on s'aſſeïoit devant les Dieux, pour en commencer par eux une nouvelle. Cela peut auſſi ſe rapporter à ce que nous avons deſja dit de ce Legiſlateur, qu'il vouloit nous accouſtumer à ne nous addreſſer jamais aux Dieux quand nous ſommes accablez d'affaires, & que nous ne pouvons les prier qu'à la haſte, & en paſſant, mais lorſque nous en avons le loiſir, & que nous pouvons y employer tout le temps neceſſaire, ſans aucune precipitation.

C'eſt la veritable raiſon.

En élevant & accouſtumant ainſi ſes ſujets à la Religion, il rendit ſa ville ſi douce & ſi docile, & lui imprima un ſi grand reſpect pour ſa grande puiſſance, qu'elle adjouſtoit foy à des contes abſurdes qui n'ont rien que de fabuleux, & qu'elle eſtoit tres perſuadée qu'il n'y avoit rien de ſi incroyable ni de ſi impoſſible qui ne lui fuſt aiſé s'il l'entreprenoit. L'on dit à ce ſujet qu'un jour ayant prié à ſouper un grand nombre de ſes Citoyens, il leur fit ſervir des viandes fort

L'on dit à ce ſujet qu'un jour ayant prié à ſouper un grand nombre de ſes Citoyens.] Les machines qui opererent ce miracle n'eſ-

ſimples dans une ſalle dont le buffet & les meubles eſtoient fort pauvres & fort communs. Quand on fut à table, il s'eſcria tout d'un coup que ſa Déeſſe venoit le voir, & dans le moment il leurfit voir des meubles precieux, un buffet ſuperbe & une table couverte de toutes ſortes de mets les plus rares & les plus exquis.

Mais ce qui paſſe toute abſurdité, c'eſt ce qu'on dit d'une pretenduë converſation qu'il eut avec Jupiter. On conte que ſur le mont Aventin, qui alors n'eſtoit, ni habité, ni joint à la ville, mais qui avoit des fontaines, des prairies & des boccages touffus, on voyoit ſouvent deux Divinitez qui alloient s'y divertir. C'eſtoit Picus & Faunus, qui en tout reſſemblent aſſez à des Satyres ou à des Titans, excepté qu'ils courent toute l'Italie, faiſant des merveilles par la force

Cette fable eſt tirée mot à mot du 3. Liure des Feſtes d'Ouide.

toient pas trop groſſieres, ſi ce changement ſe fit en preſence de tous ces Romains, & pendant qu'ils eſtoient à table. Mais Denys d'Halicarnaſſe, Eſcrivain trés-ſage, l'eſcrit d'une maniere qui paroiſt plus vray-ſemblable, car il dit que Numa fit venir le matin tous ces Romains; qu'il les fit promener dans ſon Palais, où ils ne virent que des meubles trés-ſimples, & où il ne parut rien qui marquaſt qu'on préparoit un grand feſtin, & qu'on devoit recevoir le meſme jour une nombreuſe aſſemblée; qu'il les congedia fort tard; qu'en les congediant il les pria de revenir le ſoir meſme ſouper chez luy, & qu'à leur retour ils trouverent des meubles magnifiques, des lits ſuperbes, un buffet trés-riche, & une table couverte de mets les plus rares & les plus exquis.

C'eſtoit Picus & Faunus, qui en tout reſſemblent aſſez à des Satyres ou à des Titans.] Car Picus & Faunus eſtoient cornus, & avoient des pieds de chevre, mais je ne penſe pas qu'on ait jamais dit la meſme choſe des Titans, il y a de l'apparence que ce mot eſt corrompu & qu'il faut reſtablir la leçon que preſente un manuſcrit *à Pans pleu.* ou à des Pans.

Excepté qu'ils courent toute l'I-

de leurs remedes & par la vertu de certains secrets magiques, à peu prés comme les demi-Dieux, que les Grecs appellent Idées Dactyles. On dit que Numa les surprit & s'en rendit le maistre en meslant du vin & du miel dans la fontaine où ils beuvoient ordinairement. Quand ils se sentirent pris, ils se changerent en beaucoup de formes, se metamorphosant en plusieurs differentes sortes de fantosmes & de monstres espouvantables; mais enfin, voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'eschapper, ils lui revelerent plusieurs choses qui devoient arriver, & lui enseignerent l'expiation des foudres, comme on la fait encore aujourd'hui avec des oignons, des

Prestres de Rhea les mesmes que les Curetes.

Ovide ne dit que du vin: mais il adjouste le sacrifice d'un agneau, ce qui estoit contraire aux mœurs de Numa.

C'est-à-dire le moyen d'expier & d'effacer les crimes qui attiroient la colere du ciel marquée par les foudres.

talie faisant des merveilles par la force de leurs remedes.] C'est-à-dire avec cette difference que Picus & Faunus estoient bienfaisans, & que les Satyres & les Pans estoient nuisibles. Un berger dit dans la premiere Idylle de Theocrite, *Nous craignons Pan, car il est toujours fascheux & colere.*

A peu prés comme les demi-Dieux, que les Grecs appellent Idées Dactyles.] Ces Idées Dactyles estoient les mesmes que les Curetes, à qui Rhea donna la garde de Jupiter encore enfant. Ils estoient cinq, où selon d'autres dix, & tous du mont Ida en Crete. Comme ils furent trés bien-faisants, on leur rendit des honneurs comme à des demi-Dieux; leur nom passoit pour un preservatif infaillible, & l'on ne manquoit pas de se prononcer pour se délivrer d'une grande frayeur, ou de quelque grand danger. Il y avoit mesme des pierres appellées *Idées Dactyles*, qu'on croioit d'une grande vertu, & dont on faisoit faire des bagues qu'on portoit au pouce.

Quand ils se sentirent pris, ils se changerent en beaucoup de formes.] Il est aisé de voir que cette Fable est tirée du conte que Menelas fait à Telemaque dans le IV. liv. de l'Odyssée, de Prothée, Dieu marin, qui, lorsqu'il se sentit pris, se changea en toutes sortes de formes, & devint Lion, Dragon, Panthère, Sanglier, Eau & Arbre, & qui ne parla que quand il fut à bout de ses ruses, & qu'il vit qu'il n'avoit aucun moyen d'eschapper.

cheveux & des Sardines. D'autres disent qu'il ne l'apprit pas d'eux, mais que par leurs secrets magiques ils firent seulement descendre Jupiter du Ciel; Jupiter, irrité de la violence qu'on lui faisoit, dit, *qu'il falloit faire cette expiation avec des testes*, Numa l'interrompant, adjousta *d'oignons*; Jupiter continua *d'hommes*; Numa pour éluder un ordre si cruel, adjousta, *ouy avec leurs cheveux*; Jupiter poursuivit *avec de vivantes*, il vouloit dire *personnes*, mais Numa se hasta d'adjouster *Sardines*. La Deesse Egerie lui inspira cette subtilité; & Jupiter appaisé s'en retourna doux & propice; d'où vient que l'on apelle encore ce lieu-là *Ilicium*, c'est-à-dire *le lieu de Jupiter propice*, & l'on fit l'expiation comme il l'avoit dit. Ces sortes de contes ridicules & fabuleux marquent admirablement le grand penchant que ce peuple avoit pour la Religion, & qui estoit le fruit d'une longue habitude. Pour ce qui est de Numa, il avoit si fort mis toute son esperance en Dieu, qu'un jour, comme on lui vint annoncer que les ennemis

D'où vient que l'on appelle encore ce lieu-là Ilicium.] Plutarque croit qu'Ilicium vient d'*Ileos*, qui signifie *propice*; mais il se trompe. Ilicium est pour *Elicium*, du verbe *elicere, attirer*. Ovide.

Eliciunt cœlo te, Jupiter, unde minores
Nunc quoque te celebrant, Eliciumque vocant

Ces sortes de contes ridicules & fabuleux marquent admirablement le grand penchant que ce peuple avoit pour la Religion.] Car lorsque la Religion n'est pas éclairée, plus on a de penchant pour elle, plus on est porté à la superstition & à la crédulité, & telle est ordinairement la Religion du peuple, il n'y a point pour lui de milieu, il est ou superstitieux, ou impie.

approchoient, il n'en fut point emu, & dit en riant, *& moy je ſacrifie.*

Ce mot ne peut eſtre de Numa, puiſque ſelon Plutarque meſme il n'y eut ſous ſon regne, ni guerre, ni ſedition.

On dit qu'il fut le premier qui baſtit un Temple à la Foy, & au Terme, & qui apprit aux Romains que le plus grand ſerment qu'ils puſſent faire, c'eſtoit de jurer leur foy, comme ils l'obſervent encore aujourd'huy. Le Terme, c'eſt-à-dire le Dieu des Bornes. On lui fait des ſacrifices publics & particuliers dans les confins des champs. Ces ſacrifices ſe font aujourd'huy avec des victimes vivantes, au lieu qu'on les faiſoit anciennement ſans effuſion de ſang, la raiſon ayant fait voir à Numa qu'il falloit garder pur & net de ſang & de meurtre le Dieu des Bornes, qui eſtoit le teſmoin de la juſtice, & le fidelle gardien de la paix.

Temple baſti à la Foy & au Terme, c'eſt à-dire au Dieu des Bornes.

Avec un agneau ou un cochon de lait.

Ce fut auſſi lui qui borna le premier le terri-

On dit qu'il fut le premier qui baſtit un Temple à la Foy.] Afin que ce qu'on promettoit ſans eſcritures & ſans teſmoins, fut auſſi aſſuré & auſſi ſtable que ce qui avoit eſté promis & juré avec toutes les formalitez obſervées dans les contracts. Auſſi Polybe rend ſur cela aux Romains un teſmoignage bien glorieux: car il dit qu'ils gardoient inviolablement leur foy, ſans qu'on euſt, ni cautions, ni teſmoins, ni promeſſes; au lieu que dix caurions, vingt promeſſes, & autant de teſmoins, ne mettoient point en ſeureté contre les Grecs, que rien ne pouvoit obliger à garder leur foy.

Et au Terme.] Ce Terme eſtoit une pierre, une borne conſacrée à Jupiter Terminal, ou Dieu des bornes. Pour accouſtumer ſes Citoyens à ſe contenter de leurs terres, & à ne pas uſurper celles de leurs voiſins, Numa voulut que non ſeulement chaque particulier, mais que le public meſme marquaſt ſes terres par des bornes, & il ordonna que celui qui les oſteroit ſeroit devoüé au Dieu des bornes, & qu'on pourroit le tuer impunement. Tous les ans on faiſoit ſur cette borne un ſacrifice le 21. de Fevrier. Ovide dans le II. Liv. des Faſtes.

Digitized by Google

Pourquoy Romulus ne voulut pas marquer son territoire par des bornes.

toire de Rome, Romulus n'ayant jamais voulu le faire, de peur qu'en marquant ce qui lui appartenoit avec justice, il ne fist connoistre ce qu'il usurpoit injustement. Car les bornes, si on les garde, sont le lien & la digue de la puissance; & si on ne les garde pas, ce sont les tesmoins irreprochables de l'injustice. Il est vray que ce territoire de Rome n'estoit pas d'une grande estenduë au commencement, & que Romulus l'augmenta beaucoup par ses conquestes. Numa partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les Citoyens, afin qu'estant hors de la misere, ils ne fussent plus dans la malheureuse necessité de faire de mauvaises actions, & qu'adonnez à la vie champestre, ils s'adoucissent & se cultivassent eux-mesmes en cultivant leurs champs; Car il n'y a point d'occupation qui fasse naistre un si prompt & un si violent amour pour la paix, comme celle de la campagne, où l'on conserve tout le courage necessaire pour défendre son bien, mais où l'on perd cette audace & cette temerité, qui portent à ravir le bien d'autruy pour assouvir son avarice. Voila pourquoy Numa, qui vouloit faire aimer à ses Citoyens l'Agriculture, comme le plus grand appast de la paix, & qui la re-

Bornes, la digue de la puissance ou les tesmoins de l'injustice.

Il distribuë aux pauvres non seulement le territoire de Rome, mais aussi les terres conquises par Romulus.

Avantages de la vie de la campagne.

Agriculture, le plus grand appast de la paix.

Voilà pourquoy Numa, qui vouloit faire aimer à ses Citoyens l'Agriculture.] Dans le manuscrit de Florence, au lieu de ὡμίλησε, on lit ἡμίλησε. Et je croy que c'est la veritable leçon, à cause de ἀγαπᾶν ας de la ligne suivante. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de la Bibliotheque du Chancelier Seguier, qui est dans celle de saint Germain des Prez.

gardo

gardoit comme un art plus propre à former les mœurs, qu'à amaſſer des richeſſes, partagea tout ce territoire en petites parties, qu'il appella *Pagos*, c'eſt-à-dire *Bourgs*, & eſtablit ſur chacun des Commiſſaires, qui eſtoient appellez *Maiſtres des Bourgs*, dont il faiſoit lui-meſme trés ſouvent les fonctions, allant viſiter en perſonne toutes les terres, & jugeant des mœurs de ſes Citoyens par leur travail; Ceux qu'il trouvoit diligents, il les avançoit en honneurs & en autorité, & reprenoit ſeverement les pareſſeux & les laſches qu'il corrigeoit par ce moyen.

Pagi.

Magiſtri Pagorum.

Numa faiſoit ſouvent les fonctions de Commiſſaire des Bourgs.

Parmi tous ſes eſtabliſſements, celuy qu'on eſtime le plus, c'eſt la diſtribution du peuple par arts & meſtiers; car la ville eſtoit compoſée de deux nations, ou pour mieux dire, diviſée en deux factions, qui ne vouloient en aucune maniere s'unir, ni ſouffrir qu'on effaçaſt cette difference, qui les rendoit comme eſtrangers les uns aux autres, & qui faiſoit naiſtre tous les jours entre eux des querelles & des debats. Il penſa donc que comme les corps ſolides, qui ne peuvent ſe meſler enſemble pendant qu'ils ſont entiers, s'incorporent trés facilement quand on les a briſez & reduits en poudre, la petiteſſe des parties facilitant ce meſlange, il falloit de meſme diviſer le peuple en pluſieurs petites parties, & le jetter par-là dans des intereſts particuliers, qui effaceroient & emporteroient entierement cet intereſt principal, qui ne ſeroit plus rien quand on l'au-

L'eſtabliſſement de Numa le plus eſtimé.

roit affoibli & diviſé en tant de parties differentes. Il partagea donc le peuple par meſtiers, comme de Joueurs d'Inſtruments, d'Orfevres, de Charpentiers, de Teinturiers, de Cordonniers, de Tanneurs, de Forgerons, de Potiers, & ainſi des autres, mettant tous les Artiſans de chacun en un ſeul & meſme corps, ordonnant des Confrairies, des Feſtes & des Aſſemblées, & leur marquant le ſervice qu'ils devoient rendre aux Dieux ſelon la dignité de chaque meſtier; & par-là il fut le premier qui bannit de ſa ville cet eſprit de parti, qui faiſoit dire & penſer à l'un, je ſuis Sabin; à l'autre, je ſuis Romain; à celui-là, je ſuis ſujet de Tatius; & à celui-ci, je ſuis ſujet de Romulus; De ſorte que cette diviſion fut proprement un meſlange & une union de tous avec tous.

Numa bannit par là de Rome tout eſprit de parti.

Comment la diviſion du peuple fit ſon union.

On loüe encore entre toutes ſes ordonnances la reformation qu'il apporta à la Loy, qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs en-

On loüe encore entre toutes ſes ordonnances, la reformation qu'il apporta à la loy qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfants.] Romulus avoit donné aux peres plus de pouvoir ſur leurs enfants, que les maiſtres n'en avoient ſur leurs eſclaves. Car un maiſtre ne pouvoit vendre ſon eſclave qu'une fois, & un pere pouvoit vendre ſon fils juſqu'à trois fois, à quelque âge & en quelque eſtat qu'il puſt eſtre. Voicy ſa loy: *Si Pater filium ter venunduit, filius à patre liber eſto. Si le pere a vendu ſon fils trois fois, ce fils n'eſt plus en la puiſſance de ſon pere.* En Grece les peres n'avoient plus de pouvoir ſur leurs enfants, dés que les enfants eſtoient en âge d'homme. Auſſi Denys d'Halicarnaſſe remarque qu'il y avoit beaucoup plus de meſchants enfants parmi les Grecs, que parmi les Romains; tant il eſt vray que la Nature a par tout beſoin d'eſtre redreſſée & fortifiée par la loy.

Digitized by Google

fants ; car il en excepta ceux qui ſe ſeroient mariez par l'avis & par le conſentement de leur pere, trouvant trés injuſte & trés dur, qu'une femme, qui auroit eſpouſé un homme libre, ſe trouvaſt enſuitte tout d'un coup mariée à un eſclave par le ſeul caprice de ſon beau-pere,

Reformation de l'ancien Calendrier.

Il reforma auſſi le Calendrier, non pas veritablement avec toute l'exactitude poſſible, mais au moins avec plus de connoiſſance qu'on n'en devoit attendre de ce temps-là ; car ſous le regne de Romulus, on n'avoit pour les mois, ni meſure, ni regle. On faiſoit les uns de vingt jours, les autres de trente-cinq, & les autres plus longs encore. On n'avoit nulle idée de la difference qu'il y a entre le cours du Soleil & celuy de la Lune ; & l'on n'obſervoit que cette ſeule regle de faire l'année de trois-cents-ſoixante jours. Numa ayant donc connu que l'inegalité n'eſtoit que d'onze jours, la Lune faiſant les douze revolutions en trois cents cinquante-quatre jours, & le ſoleil achevant la ſienne en trois-cents-ſoixante-cinq, il doubla ces onze jours, dont il fit

Et l'on n'obſervoit que cette ſeule regle de faire l'année de trois cents ſoixante jours.] Plutarque avoit ſans doute eſcrit de trois cents cinquante-quatre jours, comme la ſuite le demande manifeſtement, leur année eſtant Lunaire.

Il doubla ces onze jours, dont il fit un mois ſeparé.] On a attribué à Numa ce qui eſtoit pluſtoſt deu à l'ancien Tarquin, qui eſtant originaire de Corinthe eſtoit ſans doute plus ſçavant en aſtronomie, qu'on ne pouvoit l'eſtre en Italie du temps de Numa. Il eſt au moins certain que cet ancien Tarquin corrigea le Calendrier, & que l'intercalation du mois de XXII. jours fut gravée ſur des colomnes d'airain ſous le Conſulat de L. Pinarius & de Q. P. Furius, trente-ſept ans aprés que les Rois

Digitized by Google

un mois ſeparé, qu'il mit de deux en deux ans aprés le mois de Fevrier, & ce mois de vingt-deux jours eſt appellé par les Romains *Mercedinus*. Mais le remede, qu'il aporta à cette inégalité, eut beſoin dans les ſiecles ſuivants d'une correction plus ſeure & plus exacte.

Ou Marcedonius, *du mot* merces, *parce qu'on payoit alors les loyers & les gages.*

De plus il changea l'ordre des mois ; car du mois de Mars, qui eſtoit le premier, il en fit le troiſiéme, mit à ſa place le mois de Janvier, qui eſtoit auparavant l'onziéme ; & le mois de Fevrier, qui eſtoit le douziéme & le dernier, devint le ſecond. Il y a pourtant pluſieurs Auteurs qui aſſeurent que ces deux mois, Janvier eurent eſte chaſſez de Rome.

Qu'il mit de deux en deux ans, aprés le mois de Fevrier.] Ce mois Intercalaire commençoit le lendemain de la feſte appellée *Terminalia*, qui eſtoit le 23. de Fevrier, & avoit touſjours vingt-huit jours. Ainſi cette année-là avoit treize mois, dont le dernier eſtoit appellé *Intercalaris* & *Mercedinus* ou *Mercedonius*. Je croy meſme que le mois de Fevrier de la meſme année eſtoit auſſi appellé *Intercalaris*, à cauſe des cinq jours qu'on lui oſtoit pour les donner au mois ſuivant.

Mais le remede, qu'il apporta à cette inegalité, eut beſoin dans les ſiecles ſuivants d'une correction plus ſeure & plus exacte.] Depuis Numa juſqu'à Jule Ceſar on retoucha ſix ou ſept fois au Calendrier, mais Plutarque parle icy de la reformation que Jule Ceſar y fit ; car malgré toutes les corrections précedentes, il y avoit un tel deſordre dans les années, que les ſeries de la moiſſon n'arrivoient plus l'eſté, ni celles des vendanges l'automne, & que les mois d'Hyver ſe trouvoient en eſté. Ceſar ordonna donc que l'année ſeroit ſolaire, c'eſt-à-dire de trois-cents-ſoixante cinq jours, ſix heures, & que, de quatre en quatre ans il y auroit un jour intercalaire des ſix heures que chaque année avoit de plus. Ceſar n'inventa pas cette forme d'année, qui eſtoit deja connuë des Grecs & de preſque toutes les autres Nations, mais il en ordonna l'uſage. La pratique en fut duë à ſes edits & la ſcience aux anciens Aſtronomes.

Il y a pourtant pluſieurs Auteurs qui aſſeurent que ces deux mois, Janvier & Fevrier, furent

Digitized by Google

& Fevrier, furent adjouſtez par Numa, & qu'avant lui l'année n'eſtoit que de dix mois, comme parmi les Barbares il y en a qui n'ont que trois mois dans leur année, & parmi les Grecs les Arcadiens faiſoient la leur de quatre, & ceux d'Acarnanie de ſix. Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois ; ils les firent enſuite de quatre. De-là vient que

Arcadiens. Peuple du Peloponeſe entre l'Achaïe & la Laconie.

Acarnaniens. Peuples de Grece, au deſſous de l'Epire, entre la mer d'Ionie, & le fleuve Achelous.

adjouſtés par Numa, & qu'avant lui l'année n'eſtoit que de dix mois.] Non ſeulement c'eſt l'opinion de pluſieurs Auteurs, mais celle des Auteurs les plus croyables. C'eſt celle de Varron, qui aſſeure que Romulus ne fit l'année que de dix mois. C'eſt celle de Tite-Live, qui marque formellement que Numa fut le premier qui fit l'année de XII. mois; C'eſt celle d'Ovide, trés inſtruit ſur cette matiere, qui en donne des raiſons, le temps de la groſſeſſe des femmes & la durée du deüil; qui n'eſtoit que de dix mois, & qui aſſeure que Numa adjouſta deux mois aux dix de Romulus. C'eſt celle de pluſieurs autres & ſur tout de Cenſorin qui eſcrit formellement que quelques Auteurs ont aſſeuré que l'année de Romulus eſtoit de XII. mois, mais qu'il vaut mieux s'en rapporter à Junius Gracchanus, à Fulvius, à Varron, à Suetone, qui diſent qu'elle n'eſtoit que de dix mois, dont quatre eſtoient de XXI. jours, & ſix de trente, ce qui faiſoit en tout 304. jours. Numa en adjouſta 51. & fit l'année de XII. mois. Cependant toutes ces autorités n'ont pas empeſché que le ſentiment contraire n'ait prévalu par l'autorité de Feneſtella & de Licinius Macer.

Et parmy les Grecs, les Arcadiens faiſoient la leur de quatre, & ceux d'Acarnanie de ſix.] Plutarque parle de ce que ces peuples faiſoient au commencement, & non pas de ce qu'ils faiſoient de ſon temps. Car quelle apparence que pendant que toute la Grece & tous ſes voiſins comptoient des années de douze mois, ceux d'Arcadie & d'Acarnanie euſſent continué d'en compter de ſix & de quatre?

Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois; Ils les firent enſuite de quatre.] C'eſt une imagination de ceux qui ont voulu accorder avec la verité, la vaine ſupputation des Egyptiens, qui comptoient des ſucceſſeurs de Rois pendant plus de trente-ſix mille ans; mais tout cela eſt démenti par l'Ecriture ſainte. Herodote eſcrit meſme que les Egyp-

quoy qu'ils habitent un pays fort nouveau, ils paroiſſent pourtant les plus anciens peuples de la terre, & comptent dans leurs annales un nombre infini d'années, parce qu'ils ne mettent qu'un mois pour un an. Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'eſtoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'eſt le nom du dernier, qui eſt encore appellé Decembre, c'eſt-à dire le dixiéme mois. Le mois de Mars eſtoit donc le premier, comme on l'infere ſeurement

tiens furent les premiers peuples qui commencerent à compter les années, & qu'ils les firent de douze mois.

Quoy qu'ils habitent un pays fort nouveau.] Je ne ſçay pas d'où Plutarque a tiré que l'Egypte eſtoit un pays fort nouveau, car il eſt au contraire trés ancien, comme nous le voyons par l'Ecriture ſainte. Dans Iſaïe les Pharaons, Rois d'Egypte, ſe diſent les enfants des anciens Rois qui avoient gouverné l'Egypte dés les premiers temps, & nous voyons que lorſqu'Abraham alla en Egypte, il y avoit deſja long-temps qu'elle eſtoit gouvernée par des Rois.

Et comptent dans leurs annales un nombre infini d'années.] Ce nombre infini d'années ne vient pas de ce que leur année eſtoit d'un mois, mais des Regnes fabuleux de leurs Dieux & demi-Dieux, qu'ils adjouſtoient fauſſement aux Regnes de leurs Rois veritables.

Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'eſtoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'eſt le nom du dernier qui eſt encore appellé Decembre, c'eſt-à-dire le dixiéme mois.] Ce raiſonnement de Plutarque pourroit eſtre auſſi faux pour ce temps-là, qu'il le ſeroit pour celui-cy. Car de ce que l'année finit par un mois qui eſt appellé le dixiéme mois, il ne s'enſuit pas qu'elle n'ait pas douze mois. Le mois de Decembre pouvoit avoir eſté ainſi appellé non pas parce que l'année n'eſtoit que de dix mois, mais parce que l'année commençant par le mois de Mars, Decembre ſe trouvoit le dixiéme, & il eſtoit ſuivi de Janvier & de Fevrier qui eſtoient l'onziéme & le dernier. Auſſi Feneſtella & Licinius Macer ont refuté l'opinion de Plutarque comme entierement contraire à toute l'antiquité, & ont ſouſtenu que l'ancienne année avant la fondation de Rome

Digitized by Google

de ce que le cinquiéme s'appelloit *Quintilis*, le ſixiéme *Sextilis*, & ainſi des autres ſelon leur ordre & leur rang. Car autrement ſi le mois de Mars euſt touſjours eſté precedé par les mois de Janvier & de Fevrier, il ſeroit arrivé qu'ils auroient appellé *Quintilis*, c'eſt-à-dire, *cinquiéme*, celuy qui auroit eſté le ſeptiéme.

Il y a donc bien de l'apparence que le mois, que Romulus conſacra au Dieu Mars, fut le premier; & que le ſecond fut Avril, qui eut ce nom eſtranger de la Déeſſe *Aphrodite*, c'eſt-à-dire de Venus, car les Dames Romaines faiſoient un ſacrifice à cette Déeſſe le premier de ce mois-là, & ſe baignoient avec une couronne de myrte ſur la teſte. D'autres pretendent que ce mot *Aprilis* eſtant eſcrit par une lettre ſimple, ne vient pas d'*Aphrodite*, mais du verbe *aperire*, *C'eſt à-dire par un* P *ſans* h, Aprilis, *& non pas* Aphrilis.

eſtoit de 354. ou 355. jours, & par conſequent de douze mois, puiſque leurs mois eſtoient Lunaires, comme on le prouve manifeſtement par l'ancienne maniere de compter par Calendes, Nones & Ides, qui eſt plus ancienne que Romulus, car c'eſtoit celle des Latins.

Qui eut ce nom eſtranger de la Déeſſe Aphrodite, c'eſt-à-dire de Venus.] Romulus ayant donné le nom de ſon pere Mars au premier mois de l'année, voulut donner au ſecond celui de la mere d'Enée, qui eſtoit Venus, afin que les deux premiers mois portaſſent les noms des deux Divinitez à qui l'Empire Romain devoit ſon origine. Mais Cincius traite cela de conte puerile, & embraſſe la ſeconde étymologie que Plutarque va rapporter. Ovide les met toutes deux, & panche pour la premiere.

Car les Dames Romaines faiſoient un ſacrifice à cette Déeſſe le premier de ce mois.] Le premier d'Avril toutes les femmes mariées ſacrifioient à Venus, baignoient ſa Statuë & ſe baignoient elles-meſmes, & offroient de l'encens à la *Fortune Virile*, afin qu'elle cachaſt à leurs maris les defauts qu'elles pouvoient avoir.

ouvrir, parce que le Printemps eſtant alors dans ſa force, le mois d'Avril ouvre le ſein de la terre, & en fait ſortir les plantes & les fleurs. Des deux qui viennent enſuite, l'un fut appellé *Maius*, *May*, de la Déeſſe *Maia*, mere de Mercure, auquel il eſt conſacré. Et l'autre fut appellé *Junius*, *Juin*, à cauſe de la qualité de cette ſaiſon, qui eſt la jeuneſſe de l'année. Il y a pourtant des Auteurs qui eſcrivent que ces deux mois ont eſté ainſi nommez à cauſe des differents âges, May, du mot *Majores*, qui ſignifie vieux, & Juin de *Juniores*, qui ſignifie jeunes.

Aprés ces quatre premiers mois, ceux qui viennent enſuite eurent le nom de l'ordre dans lequel on les comptoit, *Quintilis*, *Sextilis*, *September*, *October*, *November*, *December*. Long-temps aprés le nom de *Quintilis* fut changé en celuy de *Julius*, Juillet, en l'honneur de Jule Ceſar, qui deffit Pompée; & celuy de *Sextilis* en celuy d'*Auguſtus*, Aouſt, en faveur d'Auguſte, ſecond Empereur de Rome. Domitien, imitant cet exemple,

L'un fut appellé May de la Deeſſe Maia, mere de Mercure.] Ovide donne trois etymologies de ce nom : car il tire ſon origine, ou du mot de *Majeſté*, fille de l'Honneur & de la Reverence, ou du mot *Majores* anciens, ou du nom de Maia, mere de Mercure.

Et l'autre fut appellé Junius, Juin, à cauſe de la qualité de cette ſaiſon.] Quelques Sçavants ont cru que Plutarque avoit eſcrit, ἀπὸ τῆ Ἥρας, du nom de *Junon*, & non pas ἀπὸ τῆ ὥρας, *de la Jeuneſſe de l'année*. Auſſi Ovide dit que le mois de Juin fut ainſi nommé, ou de Junon, *Junius*, pour *Junonius*, ou de la Jeuneſſe, femme d'Hercule, ou de la jonction des Sabins avec les Romains, ou enfin des jeunes gens, comme celuy qui le précede, porte le nom des Vieillards.

voulut

voulut donner ſes deux noms aux deux mois ſuivants, & appeller Septembre & Octobre, l'un *Germanicus*, & l'autre *Domitianus*, mais cela ne dura que peu de temps; car dés qu'il eut eſté aſſaſſiné, ces deux mois reprirent leur ancien nom. Les deux derniers, Novembre & Decembre, ſont les ſeuls qui ayent conſervé celuy qu'ils avoient eu au commencement. Et pour ce qui eſt des deux, qui furent adjouſtez ou tranſpoſez par Numa, l'un fut appellé *Fevrier*, à cauſe des purifications, qui ſont appellées *februa*, de *februare*, *expier*, *purger*; car dans le mois de Fevrier on fait des ſacrifices & des purifications pour faire proſperer les fruits de la terre, & l'on celebre la feſte des Lupercales, qui reſſemble en beaucoup de choſes à une purification. Et l'autre fut nommé *Januarius*, Janvier, à cauſe de *Janus*. Et je croy, pour moy, que Numa oſta la premiere place au mois de Mars, qui eſtoit conſacré au

L'un Germanicus, & l'autre Domitianus.] Car Domitien avoit pris le nom de Germanicus aprés les triomphes, & il voulut donner ſes deux noms à ces deux mois, parce qu'il eſtoit né dans l'un, & qu'il avoit eſté fait Empereur dans l'autre.

Car dans le mois de Fevrier on fait des ſacrifices & des purifications pour faire proſperer les fruits de la terre.] C'eſt le ſens litteral du texte tel qu'il eſt dans toutes les éditions, & il peut eſtre appuyé ſur ce vers d'Ovide du II. Liv. des Faſtes

Scilla quia pelle Luperci
Omne ſolum luſtrant.

Cependant je preſere la leçon que preſente un Manuſcrit, où au lieu de τοῖς φυτοῖς ἐκκαζόμενα τότε, on lit, τοῖς φθίτοις ἐκκαζόμενα τότε. *On fait alors des ſacrifices aux morts. Mortuis parentant.* Varr. *Ab Deis inferis Februarius appellatus, quod tunc his parentetur.* C'eſtoit dans le mois de Fevrier que l'on celebroit la Feſte des morts.

Dieu de la guerre, & qu'il la donna à Janvier pour faire entendre que les vertus civiles sont preferables en tout aux vertus guerrieres. Car ce Janus, soit que ce fust un Dieu, ou un Roy, estoit grand politique, & né pour la societé, & il changea la maniere de vivre rude & sauvage des premiers hommes, en une vie douce & polie. C'est pourquoy on le peint avec deux visages opposez, pour marquer ce changement, & il y a à Rome un temple à deux portes, qu'on appelle les portes de la Guerre, qu'on a coustume d'ouvrir en temps de guerre, & de fermer en temps de paix. Il est vrai qu'il est trés-rare de le voir fermé, les Romains estant presque tousjours obligez d'avoir les armes à la main, à cause de la grande estenduë de leur Empire, qui fait qu'ils ont tousjours sur les bras quelques-unes des Nations barbares dont ils sont environnez. Il fut pourtant fermé sous le Regne d'Auguste aprés la dé-

Vertus civiles preferables aux vertus guerrieres.

Temple de la Guerre.

Car ce Janus, soit qu'il fut un Dieu, ou un Roy.] Il n'y a jamais eu de Janus. *Janus* est un nom symbolique de Jupiter, qui connoissant également le passé & le futur, estoit peint avec deux visages; & l'on dit qu'il changea les mœurs sauvages des premiers hommes, parce que la connoissance de Dieu fit la premiere cet effect sur leur esprit. On dit aussi que *Janus* est le mesme qu'Apollon & que Mars. D'autres disent que c'est l'année; mais cela revient tousjours au mesme principe.

Il fut pourtant fermé sous le regne d'Auguste aprés la deffaite d'Antoine & auparavant.] Le temple de Janus fut fermé trois fois par Auguste. La premiere fois aprés la deffaite d'Antoine, l'an de Rome DCCXIV. la seconde, quatre ans aprés, c'est-à-dire, l'an de Rome DCCXVIII. & la troisiesme peu de temps avant la naissance de Nostre-Seigneur, l'an de Rome DCCL. quoyque d'autres rapportent cette derniere fois à l'an DCCXXXIII. aprés la

faite d'Antoine, & auparavant ſous le Conſulat de Marcus Atilius & de Titus Manlius; mais cela ne dura pas long-temps, car on le r'ouvrit incontinent pour une nouvelle guerre; au lieu que ſous Numa il ne fut pas ouvert un ſeul jour; il demeura touſjours fermé pendant leſpace de quarante-trois ans, tant la guerre eſtoit aſſoupie ou eſteinte de tous coſtez ſous ſon regne. Car le peuple Romain n'eſtoit pas le ſeul qui fuſt adouci & calmé par la douceur & par la juſtice de ce bon Roy, mais auſſi les villes des environs, dans

Touſjours fermé pendant le regne de Numa.

paix faite avec les Parthes. D'où vient donc que Plutarque ne parle que de la premiere? Apparemment il a eſté trompé par un paſſage de Tite-Live, qui eſcrit comme luy Liv. I. *Bis deinde poſt Numæ regnum clauſus fuit, ſemel Tito Manlio Conſule poſt Punicum primum confectum bellum: iterum, quod noſtræ ætati Dii dederunt ut videremus, poſt bellum Actiacum, ab Imperatore Cæſare Auguſto. Ce temple fut fermé deux fois aprés le regne de Numa, la premiere par le Conſul Titus Manlius, aprés la premiere guerre Punique; & la ſeconde, que les Dieux nous ont fait la grace de voir, aprés la bataille d'Actium & la deffaite d'Antoine par l'Empereur Auguſte, qui a donné la paix à l'Univers.* Mais Plutarque devoit faire cette reflexion, que Tite-Live avoit eſcrit ce premier Livre immediatement aprés qu'Auguſte eut fermé ce temple pour la premiere fois, & par conſequent avant qu'il le fermaſt pour la ſeconde. Ce n'eſt pas là tout, Plutarque ſe trompe encore: car ce temple fut fermé pour la ſixieſme fois par Veſpaſien, aprés qu'il eut triomphé des Juifs, & Neron ſeul le ferma cinq fois, parce qu'il le ferma ſans aucun ſujet legitime, & pendant la guerre comme pendant la paix.

Et auparavant ſous le Conſulat de Marcus Atilius.] C'eſt une faute: Plutarque avoit eſcrit, *de Caius Atilius*; car il l'appelle ainſi ailleurs, & il eſt ainſi nommé dans les Faſtes. C'eſt Caius Atilius Bulbus qui fut Conſul II. avec T. Manlius Torquatus, la ſeconde année de l'Olympiade cxxxvi. l'an de Rome 518. 233. ans avant la naiſſance de J. C. Manlius triompha cette meſme année, & le temple de Janus fut fermé.

lesquelles, comme si un doux Zephyre, ou quelque vent sain & agreable, eust soufflé du costé de Rome, on apperceut un merveilleux changement de mœurs, & l'on vit succeder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'elever tranquillement ses enfants, & de servir en repos les Dieux. Dans toute l'Italie ce n'estoit que festes, que jeux, sacrifices, festins, & resjouïssances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eust esté une riche source d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & respandu dans leur cœur la mesme tranquillité qui regnoit dans le sien. De maniere que pour bien exprimer le bonheur de ce regne, on trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des Poëtes, qui disent : *Les toiles d'araignée couvrent les lances & les boucliers.* Ce sont des vers de Bacchylide. Plutarque n'en a pris qu'une partie : Stobée rapporte le passage entier dans son chapitre de la Paix. Je me contenteray d'en donner icy la traduction.

Tableau d'un heureux regne.

La tranquillité ne se trouve qu'avec la justice.

Ce passage est du Poëte Bacchylide.

La paix apporte de grands biens aux hommes : Elle les comble de richesses ; elle leur fait entendre les chansons fleuries des Poëtes ; C'est par elle que l'on fait brusler sur des autels magnifiques les cuisses des victimes les plus somptueuses ; par elle les jeunes gens rempliſſent les lieux d'exercice, & ne pensent qu'à danser & qu'à se resjouïr : Les toiles d'araignée couvrent les cuirasses & les boucliers ; la rouille consume les lances & les espées ; On n'entend nulle part le son des trompettes qui appellent au combat : Rien ne ravit aux pauvres le doux sommeil qui les ferme, & qui entretient la joye dans le cœur : Les ruës & les places sont pleines de gens qui celebrent des Festes & des festins, & les temples retentissent des Hymnes & des Cantiques que les enfants chantent aux Dieux.

On trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des Poëtes ; qui disent : Les toiles d'araignée couvrent les lances & les boucliers.

lés cuiraſſes & les boucliers; la roüille conſume les lances & les eſpeées; on n'entend nulle part le ſon des trompettes qui appellent au combat, & rien enfin ne ravit aux paupieres le doux ſommeil qui les ferme.

En effect pendant le regne de Numa on ne vit ni guerre, ni ſedition, ni eſprit de nouveauté; Il n'y eut contre luy ni haine ni envie, & l'amour de la Royauté ne porta perſonne à luy dreſſer des embuſches & à conſpirer contre luy; mais ſoit que ce fuſt ou la crainte des Dieux, qui paroiſſoient manifeſtement l'avoir pris ſous leur protection, ou le reſpect qu'on avoit pour ſa vertu, ou enfin la Fortune, qui ſous ſon regne euſt conſervé juſqu'à la fin la vie des hommes pure & nette de toutes ſortes de crimes & d'attentats, il a ſervi de preuve & d'exemple à cette grande verité, que Platon oſa prononcer long-temps depuis, lorſqu'en parlant du gouvernement, il dit: *Les villes & les hommes ne ſeront délivrez de leurs maux, que lorſque par une Fortune divine, la ſouveraine puiſſance & la Philoſophie ſe rencontrant dans un meſme ſujet, rendront la vertu victorieuſe du vice.* Car le Sage n'eſt pas ſeulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui eſcoutent les paroles qui ſortent de ſa bouche; il n'a preſque

Dans le V. Livre de la Republique.

Fortune Divine.

Platon appelle ainſi la Providence.

Le Sage rend heureux ceux qui l'eſcoutent.

Il a ſervi de preuve à cette grande verité que Platon oſa prononcer long-temps depuis, &c. Ce paſſage eſt tiré du v. Liv. de la Republique, & Plutarque dit *oſa*, parce que tous les Eſtats eſtant mal gouvernez, il y avoit du danger à deſcouvrir aux Magiſtrats & aux Princes la cauſe de ce mauvais gouvernement, qui n'eſtoit que l'ignorance, mere de toute injuſtice. Et Platon fait bien voir dans le meſme Livre que ce danger lui eſtoit connu.

jamais beſoin d'en venir à la force & aux menaces pour reduire ſes ſujets, qui voyant eſclater la vertu dans un modelle auſſi illuſtre & auſſi expoſé aux yeux qu'eſt la vie de leur Prince, deviennent ſages d'eux-meſmes, & ſe conforment à mener enſemble avec amitié & concorde, avec juſtice & temperance, une vie irreprehenſible & heureuſe, qui eſt la plus excellente & la derniere fin de tous les ſecours que les hommes puiſſent recevoir; & celuy-là eſt plus digne d'eſtre Roy, qui peut inſpirer à ſes ſujets une ſi noble inclination, & les conduire à une vie ſi parfaite, ce que perſonne n'a ſceu ſi bien faire que Numa.

A quoy doivent tendre tous les ſecours que les hommes peuvent recevoir.

Quel homme eſt le plus digne d'eſtre Roy.

Pour ce qui eſt de ſes femmes & de ſes enfants, il y a ſur cela beaucoup de contradictions dans les Hiſtoriens. Les uns eſcrivent qu'il n'eſpouſa jamais d'autre femme que Tatia, & qu'il n'eut d'elle qu'une fille unique, nommée Pompilia; & les autres y adjouſtent quatre garçons, Pompo-

Ses femmes & ſes enfants.

Qui eſt la plus excellente & la derniere fin de tous les ſecours que les hommes puiſſent recevoir.] On ne peut pas dire que ces paroles ne preſentent un fort beau ſens: tous les ſecours que les hommes peuvent recevoir, doivent aboutir à les faire vivre enſemble avec amitié, concorde, juſtice & temperance, & à leur faire mener une vie irreprehenſible & heureuſe. Mais malgré ce beau ſens je croy la correction de M. Salvini trés-heureuſe & trés-vraye. Il me marque qu'au lieu de βασιλείας, il lit βασιλικῆς, ce qui fait un plus beau ſens encore, ὃ ἐστι τὸ κάλλιστον ἁπάσης βασιλείας τέλος. *Ce qui eſt la plus excellente & la derniere fin de toute Royauté.* En effect ce doit eſtre là le but de tous les Roys. M. de la Grive, jeune Medecin trés-ſçavant en Grec, avoit corrigé dans la meſme veuë πολιτικῆς, *ce qui eſt la plus excellente & la derniere fin de toute la politique.*

Digitized by Google

nius, Pinus, Calpus & Mamercus, qui tous ont fondé les plus nobles maiſons de Rome; car de Pomponius deſcend la maiſon des Pomponiens; de Pinus, celle des Pinariens; de Calpus, celle des Calpurniens; & de Mamercus, celle des Mamerciens, qui à cauſe de cela ont toutes porté le ſurnom de *Reges*, c'eſt-à-dire Roys. Il y a encore un troiſiéme parti de ceux qui accuſent ces derniers d'avoir voulu favoriſer ces maiſons, en les faiſant remonter juſqu'à Numa par de fauſſes genealogies, & qui ſouſtiennent que Pompilia n'eſtoit pas née de Tatia, mais d'une autre femme, que Numa avoit eſpouſée aprés qu'il eut eſté eleu Roy, & qu'ils appellent Lucrece. Mais ils conviennent tous que Pompilia fut mariée avec Martius, fils de ce meſme Martius qui perſuada à Numa d'accepter le Royaume, le ſuivit à Rome, fut fait Senateur, & aprés la mort de ce Prince, s'eſtant declaré le concurrent de Tullus Hoſtilius à l'Empire; & ayant eſté vaincu, ne peut

Ou Pompo.

De Pinus, celle des Pinariens.] Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe donnent à cette maiſon une origine encore plus noble & plus ancienne; car ils la font deſcendre des Pinariens, qui eſtoient les Preſtres d'Hercule, & Virgile a ſuivi cette tradition.

Qui à cauſe de cela ont toutes porté le ſurnom de Reges, *Rois.*] C'eſtoit le ſurnom de la famille des Emiliens & de celle des Marcians; mais je ne croy pas que, ni celle des Pomponiens, ni celle des Pinariens, ni celle des Mamerciens l'ayent jamais porté. Il y a quelque apparence que Plutarque n'a pas bien demeſlé ces familles. Il a peut-eſtre pris les Marciens pour les Mamerciens; & a attribué mal à propos aux deux branches des Pomponiens & des Pinariens, un ſurnom qui appartenoit à une autre branche, c'eſt-à-dire à celle des Emiliens.

Digitized by Google

reſiſter à ſa douleur, & ſe fit mourir en s'abſtenant de manger. Son fils Martius eſpouſa Pompilia, demeura à Rome, & eut un fils nommé Ancus Martius, qui regna aprés Tullus Hoſtilius. Cet enfant n'avoit, dit-on, que cinq ans quand Numa mourut.

Sa mort. La mort de Numa ne fut ni prompte, ni violente; la vieilleſſe & une maladie de langueur, aprés l'avoir affoibli peu à peu, l'emporterent âgé de plus de quatre-vingt trois ans, ſelon le rapport de Piſon. L'honneur qu'on luy fit à *Ses funerailles.* ſes funerailles, mit le comble au bonheur de ſa vie; car tous les peuples voiſins, amis & alliez de Rome, ne manquerent pas de s'y trouver avec des preſents & des Couronnes. Les Patriciens porterent eux-meſmes ſur leurs eſpaules le lit où repoſoit ſon corps; ils eſtoient ſuivis des Preſtres de tous les temples, & d'une multitude infinie de peuple, juſqu'aux femmes & aux enfants, qui tous aſſiſtoient à ce convoy, non pas comme aux obſeques d'un Roy accablé de vieilleſſe, mais avec des larmes, des ſoupirs & des gemiſſements, comme s'ils euſſent enterré le plus cher de leurs amis qui ſeroit mort à la fleur de ſon âge, & dont ils n'auroient peu ſe conſoler. On ne bruſla pas ſon corps, parce qu'il l'avoit défendu, mais

On ne bruſla pas ſon corps, parce qu'il l'avoit défendu.] Les premiers hommes enterroient les morts; & rendoient les corps à la terre, comme par une eſpece de Religion. Les Egyptiens furent, comme je penſe, les premiers qui renoncerent à cette ſimplicité ou par ſuperſtition, ou par orgueil, & les Grecs ſuivirent cet exemple,

on

on fit deux cercueils de pierre, qu'on enterra au pied du Janicule; il estoit dans l'un, & on mit dans l'autre les livres sacrez, qu'il avoit escrits luy-mesme, comme les Legislateurs des Grecs avoient escrit leurs tables. Pendant sa vie il avoit eu soin d'instruire les Prestres de tout ce qui estoit contenu dans ces Livres, & aprés leur en avoir expliqué la substance & le sens, il avoit ordonné qu'on les enterrast avec luy, comme n'estant ni beau ni honneste que des secrets & des mysteres si saints fussent divulguez par des lettres mortes.

Ses escrits.

Mysteres de la Religion ne doivent pas estre escrits.

L'on dit que c'estoit par cette mesme raison quoyque de differente maniere, car ils brusterent leurs morts, & cela dura pendant les temps heroïques, aprés lesquels ils reprirent l'ancien usage, comme on le voit par l'Histoire ancienne, & particulierement par la vie de Solon. Les peuples d'Italie, qui avoient reçû d'eux cette coustume de brusler les morts, l'ont gardée plus long-temps. Il n'y a eu que la Religion Chrestienne qui l'ait abolie. Il est vray que dans le temps mesme que cette coustume estoit generalement suivie à Rome, il y avoit des familles entieres qui ne l'observoient point, comme les Corneliens, qui faisoient enterrer tous ceux qui mouroient dans leur famille. Sylla en fut le premier qui ordonna qu'on le brulast aprés sa mort, de peur qu'on ne fist à son corps ce qu'il avoit fait à celuy de Marius. Mais quelle raison pouvoit avoir Numa de ne pas suivre cette coustume, & d'ordonner qu'on l'enterrast? Il le fit apparemment par le mesme esprit de simplicité, qui regnoit dans toutes ses actions; & peut-estre la famille des Corneliens suivit son exemple par une veneration particuliere qu'elle pouvoit conserver pour un si bon Roy.

Et l'on mit dans l'autre les livres sacrez, qu'il avoit escrits luy-mesme.] Denys d'Halicarnasse fait pourtant entendre que ces Livres de Numa demeurerent entre les mains des Pontifes; car aprés la mort de Tullus Hostilius, Ancus Martius les fit copier & afficher dans la grande place, afin que tout le monde les lust.

Fussent divulguez par des lettres mortes.] C'estoit le sentiment des anciens Prestres d'Egypte, Pythagore & Platon le prirent ensuite deux, que les Livres

Coustume des Pythagoriciens.

que les Pythagoriciens n'eſcrivoient jamais leurs preceptes, ſe contentant de les enſeigner de bouche à ceux qu'ils en jugeoient dignes; & ils publient eux-meſmes qu'un jour qu'ils avoient expliqué à un homme indigne quelques-unes des plus ſubtiles & des plus difficiles queſtions de la Geometrie, les Dieux declarerent manifeſtement que par quelque grande calamité publique ils vengeroient ce ſacrilege & cette impieté. On ne peut donc pas s'empeſcher de pardonner à ceux qui, fondez ſur d'auſſi grandes reſſemblances, ont voulu que Numa & Pythagore ayent veſcu dans le meſme temps, & qu'ils ayent eu commerce enſemble. Valerius Antias eſcrit qu'il y avoit dans ces coffres douze livres en Latin ſur la Religion, & douze en Grec ſur la Philoſophie. Environ quatre cents ans aprés, ſous le Conſulat de Publius Cornelius & de Marcus Bæbius, les pluyes & les torrents ayant entraiſné toute la terre, qui couvroit le tom-

C'eſt quatre cents quatre-vingt dix ans aprés.

eſtoient inutiles pour enſeigner les ſciences aux hommes, & ſur tout les myſteres de la Religion, & qu'on devoit les enſeigner de vive voix. Mais je doute que Numa euſt des veuës ſi fines.

Valerius Antias eſcrit qu'il y avoit douze Livres en Latin ſur la Religion, & douze autres en Grec ſur la Philoſophie.] Tite-Live n'en met que quatorze, ſept en Latin, *de Jure Pontificio*, du *Droit des Pontifes*, & ſept en Grec, *de la ſageſſe* qui pouvoit eſtre en ce temps-là. Mais ce qui marque certainement que ces Livres n'eſtoient pas les Livres de Numa, c'eſt que c'eſtoient des rouleaux. Or du temps de Numa les rouleaux n'eſtoient pas encore en uſage. On eſcrivoit ſur des planches de cheſne, ou de quelque autre bois.

Les pluyes & les torrents ayant entraiſné toute la terre.] D'autres diſent qu'ils furent trouvez par

beau, & deſcouvert ces cercueils, aprés qu'on les eut ouverts, on trouva l'un vuide ſans aucun reſte de corps, & dans l'autre on trouva ces livres. Q. Petilius, qui eſtoit alors Preteur, les examina & en fit ſon rapport au Senat, où il jura qu'il n'eſtoit ni pieux, ni juſte qu'ils fuſſent rendus publics, & ſur ſon avis on les bruſla publiquement dans le Comice.

Livres bruſlez par Arreſt du Senat.

Comice, un quartier de la grande place de Rome au deſſous des Roſtres

C'eſt la deſtinée de tous les grands perſonnages & des hommes juſtes, d'eſtre plus louez & eſtimez aprés leur mort, qu'ils n'eſtoient auparavant; car l'Envie ne leur ſurvit pas longtemps, quelquefois meſme elle meurt avant eux; mais on peut dire que les malheurs des Rois qui regnerent aprés Numa, ont rendu ſa gloire plus eſclatante; car de cinq qu'ils ont eſté, le dernier fut chaſſé du throne, & mourut en exil dans une honteuſe vieilleſſe; & des quatre autres, aucun ne mourut de ſa mort naturelle; les trois derniers furent tuez en trahiſon, & Tullus Hoſtilius, qui ſucceda à Numa, ſe mocquant des plus ſages & des plus ſaintes inſtitu-

Tarquin le Superbe qui mourut en exil à Cumes auprés d'un Tyran.

Ancus Martius, Tarquinius Priſcus, & Servius Tullius. On ne lit pourtant pas qu'Ancus Martius ait eſté aſſaſſiné.

les ouvriers qui travailloient dans le champ. On peut voir Tite-Live dans le Liv. XL. Chap. XXIX. & Pline Liv. XIII. Chap. XIII.

Il jura qu'il n'eſtoit ni pieux ni juſte, qu'ils fuſſent rendus publics.] Parce qu'ils alloient à deſtruire les Religions. Mais comment les Livres d'un Prince ſi pieux pouvoient-ils produire un effet ſi terrible? Sans doute ils eſtoient contraires aux ſuperſtitions qui regnoient en ce temps-là, & il y a de l'apparence que par une fraude pieuſe, quelqu'un avoit ſuppoſé ces Livres pour corriger les Romains, en les ramenant à la premiere ſimplicité de leurs Anceſtres.

Digitized by Google

tions de ce Prince, & ſur tout de ſa grande devotion, qui rendoit, diſoit-il, les hommes laſches & effeminez, tourna du coſté de la guerre l'eſprit de ſes Citoyens; mais il ne perſiſta pas long-temps dans une temerité ſi folle, car attaqué d'une maladie fort dangereuſe & fort eſtrange, qui altera meſme ſa raiſon, de ce grand meſpris de la Religion il paſſa tout d'un coup à une ſuperſtition encore plus grande, qui ne reſſembloit en rien à la ſolide & vraye pieté de Numa, & par ſa mort il confirma ſes peuples dans cet eſprit d'erreur

Les hommes ignorants & impies paſſent d'ordinaire de l'irreligion à une ſuperſtition affreuſe.

Superſtition, eſprit d'erreur.

Et ſur tout de ſa grande devotion.] Denys d'Halicarnaſſe fait entendre que le culte des Dieux eſtoit aſſez abandonné. Et Tite-Live dit en propres termes, que Tullus Hoſtilius croyoit qu'il n'y avoit rien de moins digne d'un Roy, que de s'appliquer aux choſes ſaintes.

De ce grand meſpris de la Religion, il paſſa tout d'un coup à une ſuperſtition encore plus grande.] Les termes de Tite-Live meritent d'eſtre rapportez: *Repente omnibus magnis, parviſque ſuperſtitionibus obnoxius degit, Religionibuſque etiam populum implevit. Tout d'un coup il devint l'eſclave de toutes les ſuperſtitions juſqu'à la plus petite; & il remplit l'eſprit du peuple de craintes & de frayeurs qui luy faiſoient embraſſer les Religions les plus abſurdes.*

Et par ſa mort, il confirma ſes peuples dans cet eſprit d'erreur, ayant eſté frappé de la foudre.] Car le peuple rapporte toujours les évenements aux cauſes qu'il connoiſt, ou qu'il croit connoiſtre; ainſi les Romains ne manquerent pas d'attribuer la mort de Tullus Hoſtilius au courroux du Ciel, qui avoit voulu le punir de ſon impieté: & par-là ils ſe plongerent dans de nouvelles frayeurs, qui augmenterent leur ſuperſtition, car la ſuperſtition eſt toujours la fille de la crainte.

Dans cet eſprit d'erreur.] Plutarque ne pouvoit pas manquer de reconnoiſtre que la ſuperſtition eſt une erreur groſſiere, luy qui avoit desja fait un traité admirable, où il prouve qu'elle eſt plus dangereuſe que l'athéiſme ou l'irreligion. Il eſt vray que dans un autre traité, il prefere la ſuperſtition à l'athéiſme; mais

Digitized by Google

ayant eſté frappé de la foudre.

ces deux ſentimens, qui paroiſſent contraires, ne ſont pourtant pas oppoſez. Dans le premier traité Plutarque regarde la ſuperſtition par rapport aux idées que le ſuperſtitieux a de Dieu; & dans le ſecond, il la conſidere par rapport à la ſocieté civile & aux actions qu'elle produit. Un ſuperſtitieux eſt touſjours meilleur Citoyen qu'un athée; car au moins il eſt retenu par la crainte & par la frayeur.

Ayant eſté frappé de la foudre.] La foudre mit le feu à ſon palais qui fut reduit en cendres, & où il fut bruſlé avec ſa femme, ſes enfants & toute ſa maiſon. Il y a eu pourtant des Hiſtoriens qui ont eſcrit qu'Ancus Martius, profitant de cet orage, aſſaſſina Tullus Hoſtilius, & mit le feu dans ſon Palais; mais Denys d'Halicarnaſſe traite cela de ridicule: *Car quelle apparence*, dit-il, *qu'Ancus Martius euſt voulu commettre un crime, dont il n'eſtoit pas aſſeuré de tirer le fruit? Quelle apparence que les Romains euſſent elevé à l'Empire un homme ſi dangereux & noirci d'un ſi grand crime? Et quand meſme les Romains auroient peu eſtre trompez, les Dieux auroient-ils approuvé leur choix par d'auſſi heureux preſages que ceux qu'ils envoyerent, & auroient-ils agréé les ſacrifices d'un parricide & d'un ſcelerat?* Voilà les raiſons de Denys d'Halicarnaſſe; elles ſont honneur à un Payen.

LA COMPARAISON de Numa & de Lycurgue.

APRE'S avoir eſcrit la vie de Numa & de Lycurgue, il faut ſurmonter les difficultez qui ſe trouvent à raſſembler les differences qu'on peut remarquer entre eux; car ce qu'ils ont de ſemblable paroiſt aſſez dans toutes leurs actions, comme leur ſageſſe, leur pieté, leurs grandes qualitez pour le gouvernement, leur dexterité & leur adreſſe à enſeigner & à conduire des peuples, & enfin leur habileté à per-

Digitized by Google

ſuader qu'ils tenoient de la main des Dieux meſmes, les loix qu'ils eſtabliſſoient. Mais dans ce qu'ils ont chacun de different & de plus beau, la premiere choſe qui ſe preſente, c'eſt que l'un accepta l'Empire, & que l'autre le rendit. Numa le receut ſans l'avoir demandé, & Lycurgue le reſtitua aprés l'avoir obtenu. Celui-là fut choiſi par un peuple eſtranger qui le fit ſon Roy de ſimple particulier qu'il eſtoit, & celui-cy de Roy qu'il eſtoit, ſe fit ſimple particulier. C'eſt une choſe bien glorieuſe de parvenir à la Roïauté par la juſtice; mais il n'eſt pas moins glorieux de preferer la juſtice à la Royauté; car la vertu rendit l'un ſi illuſtre, qu'on le jugea digne de l'Empire; & l'autre ſi grand, qu'il le meſpriſa.

Premier avantage de Lycurgue ſur Numa.

La juſtice preferable à la Royauté.

La ſeconde difference, c'eſt que tous deux maniant l'Empire comme une lyre, celuy de Sparte tendit & roidit ſon harmonie, qui eſtoit voluptueuſe & laſche, & celui de Rome au contraire, relaſcha de ſa trop grande roideur. Il eſt vray que la plus grande difficulté eſtoit du coſté de Lycurgue; car il ne perſuada pas à ſes

Premier avantage de Numa ſur Lycurgue.

On a beaucoup plus de peine à porter les hommes au travail, qu'à les porter au plaiſir.

Et Lycurgue le reſtitua aprés l'avoir obtenu.] Un Royaume acquis par la juſtice eſt une trés-belle choſe, mais un Royaume quitté & rendu pour la juſtice, en eſt une beaucoup plus belle encore. Lycurgue eſt reconnu Roy à Sparte, la Reyne ſa belle ſœur n'eſt pas pluſtoſt accouchée d'un Prince qu'il lui remet le Royaume & ſe declareſon ſujet.

Et l'autre ſi grand qu'il le mépriſa.] De ce coſté-là Lycurgue auroit l'avantage; car il y a bien plus de grandeur à rendre l'Empire qu'à le retenir; mais il faut juger des actions des hommes par les motifs qui les cauſent & par les biens qui les ſuivent.

Il eſt vrai que la plus grande difficulté eſtoit du coſté de Lycurgue.] Cela eſt fondé ſur cette

Citoyens de deſpoüiller la cuiraſſe, & de quitter l'eſpée, mais de jetter leur or & leur argent, & de quitter leurs lits & leurs tables magnifiques; Il ne les obligea pas à renoncer à la guerre pour paſſer leur vie à celebrer des feſtes & des banquets, mais à renoncer aux banquets & aux feſtes, pour vivre tousjours ſous les armes & paſſer des journées entieres dans les exercices les plus penibles & les plus laborieux. C'eſt-pourquoy auſſi l'un réuſſit ſans peine & fut aimé & eſtimé des ſiens, & l'autre ne vint à bout de ſes deſſeins qu'avec des difficultez infinies en s'expoſant à mille dangers & en eſſuyant des bleſſures. Ainſi il n'y avoit que douceur & que grace dans la Muſe de Numa, qui ayant changé & adouci les mœurs de ſes Citoyens, qui eſtoient emportez & boüillants, leur fit aimer la paix & la juſtice. Si l'on nous force meſme de mettre parmi les ordonnances de Lycurgue celle que nous avons rapportée contre les Ilotes, & qui eſt trés injuſte & trés cruelle, nous ſerons obligez d'avoüer que Numa eſt un Legiſlateur infiniment plus doux & plus humain,

L'Embuſcade dans Lycurgue pag. 259.

Et par conſequent preferable à Lycurgue.

belle maxime que Terence a ſi bien exprimée :

. . *Ita ut ingenium eſt omnium Hominum à labore proclive ad libidinem.*

Comme l'eſprit de tous les hommes eſt naturellement porté à quitter la peine pour le plaiſir. Plutarque donne encore icy l'avantage à Lycurgue. Mais d'un autre coſté, on trouvera qu'il eſt beaucoup moins difficile de rendre les peuples laborieux & vaillants, que de les rendre pieux & juſtes.

Que Numa eſtoit un Legiſlateur plus doux & plus humain.] Et par

puiſqu'il voulut que des eſclaves, veritablement nez dans la ſervitude, partageaſſent avec leurs maiſtres les honneurs & la liberté, les faiſant aſſeoir à table avec eux pendant la feſte des Saturnales; Car on dit que ce fut lui qui eſtablit cette couſtume, afin que ceux qui auroient eu leur part du travail des champs, euſſent auſſi leur part des fruits, qui en revenoient toutes les années, & des réjouïſſances que l'on faiſoit à la fin.

Feſte des eſclaves celebrée en Grece & en Italie au mois de Decembre après la recolte de tous les fruits. Les Grecs appelloient Chronia.

Il eſt vray qu'il y a des Auteurs, qui ſe jettant dans les fables, eſcrivent que c'eſt un reſte de l'égalité qui regnoit du temps de Saturne, où il n'y avoit ni maiſtre ni eſclave, & où tous les

Regne de Saturne reconnu pour fabuleux.

conſequent plus grand & plus eſtimable. Car il n'y a point de vertu qui puiſſe eſtre comparée à la douceur & à l'humanité. Par la loy de Lycurgue, les maiſtres égorgeoient leurs eſclaves, & par la loy de Numa, ils les recevoient à leur table en certain temps.

Car on dit que ce fut lui qui eſtablit cette couſtume.] Je n'ay point leu ailleurs que les feſtes des Saturnalles ayent commencé ſous le regne de Numa; les uns les mettent ſous le regne de Tullus Hoſtilius, & les autres ſous celuy du dernier Tarquin.

Il eſt vray qu'il y a des Auteurs qui ſe jettant dans les fables, eſcrivent que c'eſt un reſte de l'égalité qui regnoit du temps de Saturne.] Plutarque a raiſon de traiter de fabuleux tout ce que les anciens ont dit du ſiecle de Saturne. Platon explique cette fable dans le IV. Liv. des Loix, en diſant que par ce ſiecle de Saturne, les Anciens ont voulu faire ſouvenir les hommes de la felicité dont ils jouïſſoient dans les premiers temps, pendant que Dieu avoit la bonté de les conduire & de les gouverner lui-meſme. Et ils ont voulu faire entendre qu'il ne pouvoit jamais y avoir ni bien ni repos dans les Villes & dans les Royaumes, qui obeïroient aux hommes & non pas à Dieu. Voila cette fable, qui, comme dit Platon, porte des marques ſenſibles de l'ancienne verité. Au reſte cette fable eſt beaucoup plus ancienne que Numa, puiſqu'elle paroiſt dans les œuvres d'Heſiode.

hommes

hommes estoient reputez égaux & freres. On peut dire en general que Numa & Lycurgue ont également porté leurs Citoyens à la temperance & à la frugalité; mais que l'un a plus donné à la vaillance, & l'autre à la justice; à moins qu'on ne veüille dire, que les esprits, qu'ils avoient à gouverner, estant differents, ils furent obligez de tenir aussi une conduite toute differente; car comme ce ne fut ni par crainte ni par lascheté que Numa porta les Romains à renoncer aux armes, mais seulement pour les empescher de commettre des injustices, ce ne fut pas non plus pour porter les Spartiates à l'injustice, que Lycurgue les rendit belliqueux; mais seulement pour les garantir des outrages de leurs voisins. Ainsi l'un & l'autre, pour retrancher ce que chacun de ces peuples avoit de trop, & pour suppléer à ce qui leur manquoit, furent contraints d'en venir à des changements considerables.

Et par cette raison Numa preferable à Lycurgue.

Comment l'un & l'autre restablit l'égalité entr'eux.

Pour ce qui est de la division qu'ils firent des estats & des conditions dans leur Republique, celle de Numa est extremement du goust de la populace, car il fit un seul & mesme peuple de tous les differents corps d'Orfevres, de Joüeurs d'instruments, de Cordonniers & autres gens de mestier; au lieu que celle de Lycurgue est austere & accommodée à l'esprit de la noblesse;

Second avantage de Lycurgue sur Numa.

Et l'autre à la justice.] Numa est donc plus grand que Lycurge; car la vaillance sans la justice, est un vice & non pas une vertu. Plutarque sentoit bien cette verité, c'est pourquoy il adjouste, *à moins qu'on ne veüille dire*, &c.

car il laiſſa tous les arts & tous les meſtiers aux eſclaves & aux eſtrangers, qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ſes Citoyens que le bouclier & la lance, leur defendant de faire d'autre meſtier que celuy de la guerre, comme vrays Satellites du Dieu Mars, qui n'apprenoient en toute leur vie, & ne ſçavoient d'autre ſcience que celle d'obeïr à leurs Capitaines, & de vaincre leurs ennemis. Car afin qu'ils fuſſent une bonne fois libres, & qu'ils le demeuraſſent tousjours, il ne leur laiſſa pas la liberté de travailler à amaſſer du bien, & voulut qu'ils laiſſaſſent ce ſoin aux Eſclaves & aux Ilotes, comme celuy de preparer leur repas. Mais Numa ne fit rien de ſemblable, il ſe contenta ſeulement de refrener l'avidité du Soldat, permit tout gain honneſte, & bien loin d'applanir & d'abbattre toute inégalité, il laſcha la bride à l'avarice, ſouffrant qu'on s'enrichiſt autant qu'on le pouvoit, & ne ſe ſouciant pas d'arreſter la pauvreté, qui par cette breche couloit inſenſiblement dans ſa ville; au lieu qu'il falloit oppoſer à cette avarice une forte digue, pendant que l'inégalité n'eſtoit pas encore ſi grande, & que tous les

Amour des richeſſes, mere de la ſervitude.

Grande faute de Numa.

La pauvreté ſe gliſſe dans les villes par l'avarice.

Au lieu qu'il falloit oppoſer à cette avarice une forte digue pendant que l'inegalité n'eſtoit pas encore ſi grande.] Car aprés que l'inegalité eſt receue & fortifiée dans un eſtat, il n'eſt plus poſſible d'arreſter l'avarice & de ramener l'égalité. Les riches ſont trop injuſtes &, trop puiſſants, & les pauvres trop aigris & trop foibles; qui eſt-ce donc, qui fera des loix, qui eſt-ce qui parlera de reforme?

Digitized by Google

Citoyens eſtoient à peu prés égaux, comme fit Lycurgue ; car c'eſtoit le ſeul moyen de prevenir les inconvenients qui en ſont venus, qui n'ont pas eſté en petit nombre, & qu'on doit regarder comme la ſource & le principe de la pluſpart des grands malheurs, qui dans la ſuite des temps ont affligé Rome.

L'avarice, principale cauſe des malheurs des Romains.

Quant au partage des terres, ni Lycurgue ne peut eſtre blaſmé de l'avoir fait, ni Numa de ne l'avoir pas fait. Car l'égalité, que ce partage produiſit, fut la baze & le fondement ſur lequel le premier aſſit ſa Republique. Au lieu que l'autre trouvant les terres nouvellement partagées, rien ne l'obligeoit d'en faire un nouveau partage, en deſtruiſant le premier, qui vray-ſemblablement ſubſiſtoit encore.

Par la communauté des femmes & des enfants, ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute ſorte de jalouſie ; mais ils ne prirent pas le meſme chemin ; car le mari Romain, qui avoit aſſez d'enfants, & qui n'en deſiroit pas davantage, donnoit ſa femme à celuy qui n'en avoit

Ni Numa de ne l'avoir pas fait.] Il ſemble que Plutarque oublie icy qu'il a dit que Numa avoit auſſi partagé les terres. *Numa*, dit il, *partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les Citoyens.* Pour ſauver cette contradiction, on peut dire que Plutarque regarde ce partage comme une ſuite d'un partage qui avoit eſté fait auparavant.

Ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute ſorte de jalouſie.] Cela eſt vray de Lycurgue, mais il ne paroiſt nulle part que Numa ait eu le meſme deſſein. Il ſeroit meſme aiſé de prouver que cette Communauté des femmes ne commença pas à Rome ſous Numa, mais beaucoup plus tard & quelle n'eſtoit pas generale.

Digitized by Google

point, & qui venoit la demander, & il deſpendoit de luy de la laiſſer avec ce ſecond mari, ou de la reprendre. Au lieu que le Lacedemonien, quand quelqu'un luy demandoit ſa femme pour en avoir des enfants, il la preſtoit ſans la quitter, & ſon mariage ſubſiſtoit tousjours de meſme; encore bien ſouvent, comme nous l'avons dit, s'il voyoit un homme bien fait, dont on puſt eſperer une bonne & belle race, il le prioit de luy donner des enfants, & le menoit à ſa femme. Quelle difference y a-t-il donc entre ces deux couſtumes, ſinon que celle des Lacedemoniens marque une indolence & une indifference trés-veritable & trés-forte pour toutes les choſes qui mettent la pluſpart des hommes en fureur contre leurs femmes, & rempliſſent leur vie de chagrin & de jalouſie qui les conſument, & que celle des Romains

Ce qui eſtoit encore plus vitieux & plus horrible.

Mais elle marque auſſi plus de corruption, au lieu que celle des Romains marque une eſpece de pudeur & de retenuë.

Second avantage de Numa.

Quelle difference y a-t'il donc entre ces deux couſtumes, ſinon que celle des Lacedemoniens.] On voit bien que Plutarque prefere la couſtume des Lacedemoniens à celle des Romains, & ce ne peut eſtre le jugement que d'un Payen aveugle. Ces deux couſtumes eſtoient horribles; mais celle des Romains eſt plus excuſable, en ce qu'elle marque plus de pudeur, & que les Romains paroiſſoient conſerver encore quelque idée de ce qu'exigent la chaſteté, l'honneſteté & la bienſeance; au lieu que dans celle des Lacedemoniens on voit toutes les lumiéres naturelles entierement eſteintes, & tout un peuple plongé dans la corruption. D'ailleurs il faut dire en faveur des Romains, que ces exemples y eſtoient fort rares, & que c'eſtoit proprement un abus ſouffert; au lieu qu'à Sparte c'eſtoit un uſage eſtabli & ordonné, ce qui y met une trés grande difference. J'adjouſteray encore que cet abus ne commença à Rome, que long-temps aprés Numa, & qu'on n'en vit d'exemple que ſous les Conſuls.

Digitized by Google

teſmoigne une certaine ſimplicité accompagnée de honte, qui a recours au Contract comme à une couverture honneſte, & qui par-cela meſme confeſſe la douleur & l'impatience avec laquelle elle ſouffre cette communauté.

Troiſieme avantage de Numa.

Numa reſſerra encore extremement les filles, & les réduiſit à vivre dans toute la modeſtie & la bienſeance convenable à leur ſexe. Au lieu que Lycurgue leur laiſſa une ſi grande liberté, qu'elles attirerent les railleries des Poëtes, qui les appelloient *Phainomerides*, c'eſt-à-dire, qui *montrent la cuiſſe*, comme les a appellées Ibycus, & qui leur reprochoient qu'elles aimoient les hommes juſques à la fureur, comme Euripide le fait entendre dans ce paſſage : *Ces filles*, dit-il, *qui pour courir & lutter avec les jeunes garçons, quittent la maiſon de leur pere, montrant la cuiſſe & laiſſant leur robbe toute ouverte.* En effect les filles portoient des tuniques, dont les coſtez n'eſtoient pas couſus enſemble par le bas, mais eſtoient entierement ſeparez, de ſorte qu'elles ne pouvoient marcher ſans deſcouvrir les cuiſſes, comme Sophocle l'explique trés-clairement dans ces Vers : *La jeune Hermione porte encore aujourd'huy une robbe.*

Education des femmes de Lacedemone.

Ibycus, Poëte Lyrique du temps de Creſus.

Comme Euripi le le fait entendre dans ce paſſage.] Ce paſſage eſt dans Andromaque v. 595. J'ay rapporté entier dans une remarque ſur la vie de Lycurgue page deux-cent-dix-neuf.

La jeune Hermione porte encore aujourd'huy.] Ce paſſage de Sophocle eſt corrompu dans le texte que j'ay corrigé ; en liſant ἐστ pour ἐστι. C'eſt une raillérie contre Hermione, qui eſtant vieille ne laiſſoit pas de s'habiller comme les jeunes filles.

entr'ouverte des deux coſtez, & qui laiſſe voir ſes cuiſſes toutes nuës. On dit auſſi qu'elles eſtoient fort hardies, ſur tout contre leurs maris, comme eſtant maiſtreſſes abſoluës dans leur maiſon, & prenant la liberté de dire leurs avis dans le conſeil ſur les affaires les plus importantes.

Education des femmes Romaines.

Numa conſerva veritablement aux femmes toute la dignité & tous les honneurs qu'elles avoient du temps de Romulus, lorſque les maris par toute ſorte de bons traitements s'efforçoient de leur faire oublier qu'elles avoient eſté ravies, mais il les munit de pudeur & de modeſtie, leur oſta toute vaine curioſité, leur enſeigna à eſtre ſobres, les accouſtuma à un grand ſilence, leur defendit abſolument l'uſage du vin, & ne leur permit de parler des choſes meſme les plus neceſſaires, qu'en preſence de leur ma-

Leur défendit abſolument l'uſage du vin.] Romulus avoit condamné à la meſme peine les femmes qui avoient beu du vin, & celles qui avoient commis adultere ; car il diſoit que l'adultere ouvre la porte à toutes ſortes de crimes, & que le vin l'ouvre à l'adultere. Pline eſcrit qu'un Romain, nommé Egnatius Mecenius, tua ſa femme, parce qu'elle avoit beu du vin, & qu'il fut abſous par Romulus. Et Fabius Pictor rapportoit dans ſes Annales un exemple encore plus remarquable ; il eſcrivoit qu'une femme ayant derobé les clefs du cellier, ſes parents la firent mourir de faim. L'injuſtice de cette loy fut adoucie dans les ſiecles ſuivants ; on ne condamna plus les femmes à la mort, mais à perdre leur dot, & Pline en rapporte un exemple : Cneus Domitius, dit-il, eſtant Juge dans une ſemblable cauſe, entre une femme & ſon mari, prononça que la femme lui paroiſſoit avoir beu à l'inſceu de ſon mari plus de vin qu'il n'en falloit pour ſa ſanté, & la condamna à perdre ſa dot. Si cette loy ſe renouvelloit aujourd'huy il y auroit bien des dots perdues.

Digitized by Google

ri. De ſorte que l'on dit qu'une femme ayant plaidé un jour ſa propre cauſe devant les Juges, le Senat envoya conſulter Apollon, pour ſçavoir quel preſage c'eſtoit pour la Ville. Et il n'y a pas de meilleure marque de la douceur, de la ſouſmiſſion & de l'obeïſſance des Dames Romaines, que le ſoin qu'on a eu de marquer celles qui ont eſté meſchantes. Car comme nos Hiſtoriens Grecs n'ont pas oublié ceux qui ont les premiers cauſé des guerres civiles, fait la guerre à leurs freres, ou tué leur pere & leur mere de leurs propres mains, les Hiſtoriens Latins n'ont pas manqué d'eſcrire de meſme, que le premier, qui répudia ſa femme, fut Spurius Carvilius, deux cents trente ans aprés la fondation de Rome, & que Thalia, femme de Pinarius, fut la premiere qui ſe broüilla avec ſa belle-mere Gegania, ſous le regne de Tarquin le ſuperbe, tant ce ſage Legiſlateur Numa avoit mis d'ordre, d'honneſteté & de bienſeance dans le mariage.

Une femme qui plaida ſa propre cauſe regardée comme un prodige.

C'eſt cinq cents vingt ans. v. les Remarques ſur la fin de Romulus.

Une femme ayant plaidé un jour ſa propre cauſe devant les Juges, le Senat envoya conſulter Apollon, pour ſçavoir quel preſage c'eſtoit pour la ville.] Je voudrois bien que Plutarque nous euſt appris la reſponſe d'Apollon ; apparemment elle ne fit pas grand peur aux Romains ; car ce qui paſſa alors pour un prodige, devint enſuite fort commun. Une Amaſia Sentia, accuſée de crime capital, plaida ſa cauſe devant le Preteur avec un trés grand ſuccés. Afrania, femme d'un Senateur, fut la plus grande chicaneuſe que l'on vit jamais ; dans tous les tribunaux on n'entendoit qu'elle, & par ſon impudence, elle merita que toutes les meſchantes femmes fuſſent appellées de ſon nom. Les Triumvirs ayant condamné les femmes à donner de grandes ſommes d'argent, Hortenſia, fille de l'Orateur Hortenſius, plaida devant eux, & par ſon éloquence obtint pour elles une diminution trés-conſiderable.

Digitized by Google

Differents âges où l'on marioit les filles à Rome & à Lacedemone.

Le temps auquel l'un & l'autre vouloient que l'on mariaſt les filles, reſpond auſſi à la maniere dont ils les eſlevoient. Car Lycurgue ne les marioit, que lorſqu'elles eſtoient en eſtat d'avoir des enfants, & qu'elles ſouhaitoient un mari, afin que la compagnie de l'homme leur eſtant donnée lorſque la nature la demandoit, fuſt pluſtoſt pour elles un commencement d'amour & de plaiſir, qu'un principe de haine & de crainte, ſi on les contraignoit avant le temps; & encore afin que leurs corps fuſſent plus forts & plus robuſtes pour ſupporter les groſſeſſes, & reſiſter aux douleurs de l'enfantement, les enfants eſtant la ſeule fin qu'on ſe propoſe dans le mariage. Les Romains au contraire les marioient à douze ans, & au-deſſous, pretendant que par ce moyen la femme plus pure & plus chaſte, non ſeulement pour le corps, mais auſſi pour les mœurs, s'accommode mieux aux manieres de ſon mari. Ainſi l'un eſt plus ſelon la nature pour avoir des

Troiſieſme avantage de Lycurgue.

Comment accorder cette chaſteté avec la communauté dont il a parlé.

Jugement remarquable de Plutar-

Les enfants eſtant la ſeule fin qu'on ſe propoſe dans le mariage.] Ainſi c'eſt au Legiſlateur à prendre ſes meſures, pour faire enſorte que les enfants reſpondent à ſon deſir, & par conſequent qu'ils ſoient forts & robuſtes; ce qui ne ſe peut faire quand on marie les filles trop jeunes. Car il en eſt des hommes, comme des plantes & des animaux, les fruits des plus jeunes ſont ordinairement imparfaits & inutiles. C'eſt par cette raiſon qu'un oracle celebre, qui fut donné aux Trezeniens, dont le ſens eſtoit *qu'ils mouroient, parce qu'ils mangeoient leurs fruits trop verts*, fut expliqué, comme ſi l'oracle euſt dit, qu'ils mouroient, parce qu'ils prenoient des femmes trop jeunes, & non pas parce qu'ils cueilloient leurs fruits avant qu'ils fuſſent meurs. L'ordonnance de Lycurgue ſur les mariages eſt donc preferable à celle de Numa.

enfants

enfants, & l'autre plus ſelon la morale, pour bien vivre enſemble en bonne intelligence & dans une parfaite union.

que ſur le mariage des filles de different âge : mais de ce coſté-là Numa avoit l'avantage.

Pour ce qui eſt de la nourriture des enfants, de la maniere dont il faut les elever, les polir & les inſtruire, & de ce qu'il faut obſerver pour leurs divertiſſements, leurs exercices, leurs aſſemblées & leurs repas, Numa n'eſt auprés de Lycurgue qu'un mediocre Legiſlateur ; car il a laiſſé aux peres la liberté d'en diſpoſer, & de les faire elever ſelon leur caprice, ou leur beſoin, de ſorte qu'un homme peut faire ſon fils Laboureur, Charpentier, ou Forgeron à ſa fantaiſie, comme ſi l'education des enfants ne devoit pas ſe rapporter à une ſeule & meſme fin, & qu'ils

Education des enfants meilleure à Lacedemone qu'à Rome.

Quel iere avantage de Lycurgue.

Les enfants doivent eſtre elevez par le public & non par les peres. Il ſeroit difficile d'executer cela à la rigueur dans un grand Royaume ; mais on pourroit le faire en partie, & il en reviendroit un trés-grand bien.

déclare pour Lycurgue aprés Ariſtote, qui au commencement du VIII. liv. de ſes Politiques eſcrit, que comme dans les arts & dans les meſtiers on ne fait qu'un meſme apprentiſſage, il en doit eſtre de meſme dans le meſtier de la vertu. Car comme l'Eſtat ou la ville a une ſeule & meſme fin, il faut auſſi neceſſairement que les enfants ayent une ſeule & meſme éducation, qui doit eſtre publique & non pas particuliere. *On ne doit pas faire*, dit-il, *comme on fait aujourd'huy que chacun éleve ſes enfants chez ſoy ſelon ſon caprice ; comme les enfants ſont à l'Eſtat, il faut qu'ils ſoient elevez par l'Eſtat & ſelon les vues de l'Eſtat.*

* *Et l'autre plus ſelon la morale pour bien vivre enſemble en bonne intelligence & dans une parfaite union.*] C'eſt ce qu'Ariſtote nie dans le VII. liv. de ſes Politiques, où il ſouſtient, que pour la ſageſſe meſme, il eſt neceſſaire de marier les filles plus âgées, & il en donne de trés bonnes raiſons qu'on peut ſe diſpenſer de rapporter.

Pour ce qui eſt de la nourriture des enfants, &c. Numa n'eſt auprés de Lycurgue qu'un mediocre Legiſlateur.] Numa laiſſoit aux pere la liberté d'élever leurs enfants chez eux à leur fantaiſie, & Lycurgue vouloit qu'on les élevaſt en public, & que ce fut l'Eſtat qui en priſt ſoin. Plutarque ſe

fuſſent tous comme des paſſagers dans un vaiſſeau, qui ayant chacun leurs deſſeins & leurs veuës, ne penſent à l'intereſt general que dans un preſſant danger, à cauſe de la crainte qu'ils ont pour eux-meſmes, & qui par tout ailleurs ne ſongent qu'à leur intereſt particulier. On peut pardonner à des Legiſlateurs ordinaires quand ils pechent par foibleſſe ou par ignorance; Mais un homme ſage comme Numa, qui regnoit ſur un peuple nouvellement ramaſſé, & qui luy eſtoit entierement ſouſmis, quel ſoin plus preſſant devoit-il avoir, que de regler la nourriture des enfants, & l'éducation de la jeuneſſe, afin qu'ils ne fuſſent ni turbulents dans leurs manieres, ni differents dans leurs mœurs, & qu'eſtant tous, pour ainſi dire, fondus & formez dés le commencement au meſme moule de vertu, ils convinſſent & s'accordaſſent ſi bien les uns avec les autres, qu'ils ne fiſſent qu'un ſeul & meſme tout, parfaitement fourni & aſſorti de toutes ſes parties?

Les loix les plus ſaintes ſont foibles ſans le ſecours des cœurs.

Cela ſeul ſervit en beaucoup de choſes à Lycurgue, mais particulierement à conſerver ſes Loix dans leur entier. Car la Religion du ſerment auroit eſté un foible lien, ſi par l'éducation & la nourriture, il n'euſt imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur euſt fait ſucer preſque

Car la Religion du ſerment auroit eſté un foible lien ſi par l'education & la nourriture il n'euſt imprimé les loix dans leurs cœurs.]

Ce principe eſt certain, quand l'éducation manque il n'y a point de barrierre capable de retenir. La Religon meſme eſt foible.

avec le laict, l'amour de ſa police. Auſſi vit-on que ſes principales Ordonnances ſe conſerverent plus de cinq cents ans, comme une bonne & forte teinture qui a penetré juſqu'au fond. Au contraire, tout le travail de Numa, qui n'avoit viſé qu'à maintenir Rome paiſible & tranquille, s'évanoüit avec luy. Car il ne fut pas pluſtoſt mort, que le temple aux doubles portes, qu'il avoit tousjours tenu fermé, comme ſi veritablement il y euſt enchaiſné le Demon de la guerre, fut rouvert, & toute l'Italie remplie de ſang & de carnage. Ainſi le plus beau & le plus juſte de tous ſes eſtabliſſements ne dura preſque point, parce qu'il manquoit du ſeul lien capable de le maintenir, qui eſtoit l'éducation de la jeuneſſe.

Ce qui fit que les Ordonnances de Lycurgue ſe conſerverent pluſieurs ſiécles aprés luy, & que tout le travail de Numa s'evanoüit incontinent aprés ſa mort.

Dans les guerres de Fidenes, d'Albe & contre les Latins.

Education de la jeuneſſe le ſeul lien du bonheur des Eſtats.

Mais quoy, dira quelqu'un, Rome ne s'eſt-elle pas beaucoup accruë & augmentée par les guerres? Voilà une queſtion qui demande une longue reſponſe, ſur tout quand on a affaire à des gens qui font conſiſter le bonheur & la force d'un Eſtat dans les richeſſes, dans le luxe & dans la grandeur, pluſtoſt que dans le ſalut pu-

En quoy conſiſtent le bonheur & la force d'un Eſtat.

Auſſi dit-on que ſes principales ordonnances ſe conſerverent plus de cinq-cents ans.] On ne ſçauroit mettre dans un plus grand jour ni prouver par des faits plus ſenſibles les grands avantages que l'éducation de la jeuneſſe produit aux Eſtats.

Mais quoy, dira quelqu'un. Rome ne s'eſt elle pas beaucoup accruë & augmentée par les guerres?] Plutarque ſçavoit bien qu'il y avoit des Politiques qui meſuroient le bonheur des Eſtats à leurs forces, à leur grandeur & à leurs richeſſes. Ce qui eſt la plus fauſſe de toutes les politiques. Un Eſtat n'aura jamais de bonheur durable & ſolide que par la vertu. Et Platon l'a demontré.

Digitized by Google

blic, dans la douceur, la justice, la simplicité & la temperance. Cependant on peut dire que cela mesme est entierement à l'avantage de Lycurgue, que les Romains se soient accrus & aggrandis en renonçant aux Institutions de Numa, & que les Lacedemoniens n'ayent pas plustost violé les Ordonnances de Lycurgue, que de fort grands, ils sont devenus fort petits, & qu'aprés avoir perdu l'Empire de la Grece, ils ont veu leur Estat en danger d'estre entierement destruit. Mais il faut avouër aussi qu'il y a du merveilleux ou du divin dans Numa; Qu'estant estranger, il ait esté appellé au throne; Qu'il ait tout changé par la seule persuasion; Que sans employer ni les armes ni la force, comme fit Lycurgue, qui se munit du secours de la Noblesse contre le Peuple, il se soit rendu maistre absolu d'une Ville partagée en diverses factions, & enfin que par sa sagesse & par sa justice seules, il ait fait naistre entre les Citoyens d'une Ville si desunie l'union, l'amitié & la paix.

Cinquieme avantage de Lycurgue.

Quatrieme avantage de Numa.

Mais il faut avouër aussi qu'il y a du merveilleux & du divin dans Numa.] Il y a certainement du merveilleux & du Divin dans ce que Plutarque rapporte icy de Numa; mais n'y en a-t'il point dans les grandes choses que Lycurgue a faites? Un Legislateur, que l'Oracle a declaré *Dieu plustost qu'homme*, s'est-il attiré cet éloge sans qu'il y ait eu dans ses actions du merveilleux & du divin?

Fin de la vie de Numa.

SOLON.

LE Grammairien Didyme, dans la reſponſe qu'il a faite à Aſclepiade ſur les Loix de Solon, rapporte un paſſage d'un certain Philocles, où le pere de Solon eſt appellé Euphorion, contre l'opinion generale de tous les Eſcrivains, qui luy donnent pour pere Execheſtides, homme d'un bien mediocre & d'une

Ce Didyme vivoit du temps de Jule Ceſar. Il avoit eſcrit trois mille cinq cents volumes.

Aſclepiade de Myrlée en Bithynie, Hiſtorien qui vivoit 100. ans avant J. C.

Origine de Solon.

Rapporte un paſſage d'un certain Philocles.] Il y a eu de ce nom un Poëte Comique, neveu d'Eſchyle & contemporain d'Euripide. Mais je doute que ce ſoit celui dont Plutarque parle icy. Je ne ſçay ſur quoy Amiot a leu *Amphicles*. Athenée cite de ce dernier un ouvrage qui avoit pour titre, *l'Hiſtoriographe.*

fortune peu elevée, mais de la plus noble maiſon d'Athenes, car du coſté de ſon pere il deſcendoit de Codrus, & ſa mere, ſelon Heraclide de Pont, eſtoit couſine germaine de Piſiſtrate. Cette parenté fit naiſtre dés le commencement entr'eux une amitié fort eſtroite, qui fut fortifiée enſuite par l'amour que les rares qualitez & la beauté de Piſiſtrate donnerent à Solon; & ce fut, à mon avis, la ſeule raiſon qui les empeſcha de ſe porter à rien de trop aigre & de trop violent dans les differents qu'ils eurent depuis ſur le gouvernement de la Republique, leurs premiers devoirs & leurs premieres obligations demeurant tousjours fortement imprimées dans leur cœur, malgré leur animoſité, & y conſervant le ſouvenir & la reconnoiſſance de leur amour, comme une vive eſtincelle d'un feu trés-ardent; Car que Solon ne fuſt pas à l'eſpreuve de la beauté, ni un aſſez

Hiſtorien qui avoit eſté diſciple d'Ariſtote & de Platon.

Obligations reciproques de ceux qui viennent à ſe haïr aprés s'eſtre aimez.

Car du coſté de ſon pere, il deſcendoit de Codrus.] Et par conſequent il eſtoit de la famille des Rois de Pylos, car Nelée eſtoit le cinquiéme ayeul de Codrus.

Que les rares qualitez & la beauté de Piſiſtrate donnerent à Solon.] Si jamais les grandes qualitez d'un Tyran avoient peu rendre la Tyrannie une Royauté legitime, comme les amis de Solon le pretendoient, celles de Piſiſtrate auroient deu faire un changement ſi merveilleux; car c'eſtoit l'homme du monde le plus né à la vertu, le plus humain & le plus porté à ſoulager la miſere des pauvres, comme on le verra dans la ſuite. On a encore beaucoup d'exemples de ſa clemence dans les Hiſtoriens. Pour ce qui eſt de ſon eſprit, de ſon ſçavoir & de ſon éloquence, on n'a qu'à voir les eloges que les anciens lui ont donnés. C'eſt à ſes ſoins que nous devons les Poëmes d'Homere tels qu'ils ſont aujourd'huy. Il fut le premier qui fit une Bibliotheque dans Athenes & qui la donna au public.

Digitized by Google

vaillant Athlete pour combattre de pied ferme contre l'amour, c'eſt ce qu'on infere aiſément de ſes poëſies, & plus encore d'une loy qu'il fit pour defendre aux eſclaves de ſe parfumer & d'aimer les beaux garçons. En effet on voit bien par-là qu'il mettoit cette paſſion du nombre des inclinations les plus loüables & les plus vertueuſes, & qu'il taſchoit, pour ainſi dire, de l'inſpirer à ceux qui en eſtoient dignes, dans le meſme temps qu'il l'interdiſoit à ceux qui ne l'eſtoient pas. Auſſi dit-on que Piſiſtrate eſtoit l'amant de Charmys, & que ce fut luy qui conſacra dans le parc de l'Academie la ſtatuë de l'Amour prés de l'autel où on allume le flam-

Foibleſſe de Solon.

Il leur defendoit de ſe frotter d'huile pour les exercices ; car c'eſt proprement ce que ſignifie le mot Grec.

On faiſoit à Athenes une courſe qu'on appelloit la courſe du flambeau.

Ni un aſſez vaillant Athlete pour combattre de pied ferme contre l'amour.] Plutarque employe ſouvent dans ſa proſe des paſſages des Poëtes ſans en avertir & c'eſt ce qui donne ſouvent à ſon ſtyle une grace, qui fait encore plus de plaiſir, quand on en connoiſt la ſource. En voici un exemple ſenſible ; ces mots πύκτης ὅπως εἰς χεῖρας ne ſont point de lui, il les a tirés de ces vers de Sophocle dans ſes Trachinies,

Ἔστιν τόδ' οὖν ὅστις ἀντήσει ξένῳ
Πύκτης ὅπως εἰς χεῖρας, ὡ καλῶς φρονῶν.

Celuy qui entreprend de reſiſter à l'amour & d'en venir aux mains avec lui comme un vaillant Athlete, il preſume trop de ſes forces.

Et plus encore d'une loy qu'il fit pour défendre aux eſclaves de ſe parfumer.] Il leur défendit ἀγρελαιοθήκην, *unctiones ſiccas*, de ſe frotter d'huile ſeche, ſi l'on pouvoit ainſi parler. C'eſt-à-dire qu'il leur défendit l'huile des exercices qu'il appelle *ſeche*, parce qu'elle eſtoit meſlée de pouſſiere & de cire, & c'eſt ce qu'on appelloit *ceroma*. Je ſçay bien qu'on a pretendu que par cette onction ſeche, il faut entendre la matiere dont on ſe frottoit aprés les exercices, & qu'on appelloit *Diapaſma*, qui eſtoit une compoſition de pluſieurs drogues ſeches, dont on ſe ſervoit aprés les exercices & le bain, pour arreſter la ſueur. Mais cela ne ſçauroit s'accorder avec le but de Solon, qui vouloit interdire aux eſclaves les exercices des hommes libres.

Prés de l'autel, où l'on allume le

Digitized by Google

beau ſacré dans les courſes publiques.

Le pere de Solon ayant deſpenſé la plus grande partie de ſon bien, comme dit Hermippus, à faire plaiſir à tout le monde, Solon eſtant encore jeune, prit le parti de la marchandiſe, quoy qu'il ne manquaſt pas de gens qui luy auroient fourni tout l'argent qu'il auroit voulu; mais il avoit honte de prendre des autres, eſtant d'une maiſon plus accouſtumée à donner qu'à recevoir. Il y a pourtant des Auteurs qui pretendent qu'il entreprit tous ſes voyages pluſtoſt pour voir & pour apprendre, que pour trafiquer & pour gagner, car on convient qu'il faiſoit profeſſion d'aimer la ſcience; & ce qui le marque, c'eſt qu'eſtant fort avancé en âge, il avoit accouſtumé de dire, *qu'il vieilliſſoit en appre-*

Solon ſe jette dans le commerce.

flambeau ſacré dans les courſes publiques.] On faiſoit à Athenes trois fois l'année une courſe qu'on appelloit *la courſe du flambeau.* La premiere, pendant la feſte des Panathenées à l'honneur de Minerve; La ſeconde, pendant la feſte de Vulcain, à l'honneur de ce meſme Dieu, & la troiſiéme, à l'honneur de Promethée, pendant ſa feſte. Celle des Panathenées ſe faiſoit au port du Pirée, & les deux autres dans le Ceramique, c'eſt-à-dire dans le parc de l'Academie. Les jeunes gens l'un apres l'autre couroient un certain eſpace de toute leur force avec un flambeau allumé à la main. Celui entre les mains duquel le flambeau venoit à s'eſteindre, le donnoit à celui qui devoit courir aprés lui, & ainſi des autres; & celui-là ſeul eſtoit victorieux qui achevoit ſa carriere avec le fla[illegible]umé. A la courſe des Panathenées, on jettoit le flambeau tout allumé du haut d'une tour, & aux deux autres, celui qui devoit courir l'alloit allumer ſur l'autel de Promethée prés de la ſtatuë de l'amour que Piſiſtrate avoit conſacrée. A l'entrée de l'Academie, il y avoit auſſi un autel de l'Amour qui avoit eſté erigé par ce meſme Charmys, dont Piſiſtrate eſtoit amoureux.

nant

nant tousjours. Il n'eſtoit meſme nullement eſbloui de l'eſclat des richeſſes; cependant il les jugeoit neceſſaires, car il dit dans une de ſes Elegies: *Celuy qui a beaucoup d'or & d'argent, beaucoup de terres labourables & de grands haras de chevaux & de mulets, n'eſt pas plus riche que celuy qui a juſtement de quoy eſtre bien nourri, bien chauſſé, bien veſtu; que ſi avec cela ils ont l'un & l'autre une maiſtreſſe jeune & belle, dont ils ſoient aimez, voilà le comble des richeſſes.* Il ne laiſſe pourtant pas de dire dans un autre endroit: *Je ſouhaite d'avoir des richeſſes; mais je ne veux pas des richeſſes injuſtes; car elles attirent la vengeance divine toſt ou tard.* Auſſi rien n'empeſche-t-il qu'un homme de bien & un bon politique ne puiſſe tenir le juſte milieu entre le deſir des richeſſes ſuperfluës, & le meſpris de celles qui ſont ſuffiſantes & neceſſaires. Or en ce temps-là, comme dit Heſiode, il n'y avoit ni travail des mains, qui fuſt honteux, ni

Ce paſſage de Solon ſe trouve aujourd'huy parmy les ſentences du Poëte Theognis.

Maxime fort peu digne d'un Sage.

Milieu qu'il faut tenir entre le deſir & le meſpris des richeſſes.

Or en ce temps-là, comme dit Heſiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fuſt honteux, ni art ni meſtier qui miſt de la difference entre les hommes.] Le paſſage d'Heſiode, que Plutarque cite, eſt dans le 1. livre des Oeuvres & des Jours, verſ. 309.

Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος· ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος.

Aucun travail n'eſt honteux, il n'y a que la pareſſe qui ſoit honteuſe. Voila pourquoy les Anciens travailloient, & n'avoient point de honte de ſe ſervir eux-meſmes, comme nous le voyons dans nos livres ſaints. Ainſi quand Homere nous a peint ſes Heros travaillant & s'abaiſſant à des fonctions, qui nous paroiſſent ſerviles, il n'a pas ſeulement voulu peindre les mœurs telles qu'elles eſtoient, comme les Poëtes le doivent faire, mais il a cherché ce qui eſtoit ſeant & convenable, *id quod decorum eſt ſpectans*, dit fort bien Athenée, ὃς

Autrefois il n'y avoit point de honte à travailler de ſes mains.

Eloge de la marchandiſe.

art ni meſtier qui miſt de la difference entre les hommes. La marchandiſe ſur tout eſtoit honorable, parce qu'elle ouvre le commerce avec les nations barbares, qu'elle donne le moyen de faire amitié & alliance avec les Rois, & qu'elle inſtruit d'une infinité de choſes, qu'on ignoreroit ſans elle. Il y a eu meſme des Marchands qui ont fondé de grandes villes, comme Protus qui fonda Marſeille aprés avoir acquis l'amitié & l'eſtime des Gaulois, qui habitent le long du Rhoſne. On dit auſſi que le ſage Thales, & Hippocrate le Mathematicien ſe meſlerent de marchandiſe, & que Platon ne fournit aux frais de

Des Marchands ont fondé de grandes Villes.

τὸ πρέπον δεσπόσαι. Que doit-on donc penſer de ces Critiques, qui prennent aujourd'huy ces traits pour des défauts inſupportables parce qu'ils ſont contraires à nos mœurs?

La Marchandiſe ſur tout eſtoit honorable.] La petite Marchandiſe, *tenuis Mercatura*, eſtoit meſpriſée comme vicieuſe, parce qu'elle eſt ordinairement accompagnée du menſonge; car, comme dit Ciceron, un Marchand qui vend en détail gagne peu, s'il ne ment beaucoup. Mais le gros negoce, le negoce des gros Marchands, qui trafiquent ſur mer, eſtoit fort honorable à cauſe des commoditez qu'il fournit, & parce qu'il s'accorde mieux avec la verité & avec la juſtice. Auſſi Heſiode n'a pas cru indigne de lui, d'en donner des preceptes à ſon frere Perſa dans ſon Poëme des Oeuvres & des Jours.

Comme Protus qui fonda Marſeille.] Le πρῶτος du texte n'eſt pas l'adjectif qui ſignifie *premier*, c'eſt le nom propre d'un des chefs de la colonie qui fonda Marſeille, car il s'appelloit *Protus* ou *Protis*. Juſtin liv. 43. *Duces claſſis Simos & Protus fuere.*

Et Hippocrate le Mathematicien.] C'eſt pour le diſtinguer d'Hippocrate le Medecin, qui, bien qu'il ne condamnaſt pas la Marchandiſe en elle-meſme, la défendoit pourtant aux Medecins, comme la choſe du monde qui pouvoit le plus les eſloigner de la perfection de leur art, en les diſſipant & en les accouſtumant à aimer le gain.

Et que Platon ne fournit aux frais de ſon voyage d'Egypte que

Digitized by Google

ſon voyage d'Egypte, que par le moyen de l'huile qu'il y vendit.

Pour ce qui eſt de l'exceſſive deſpenſe de Solon, de ſa vie molle & delicate, & de la grande licence de ſes Poëmes, où il parle des voluptez d'une maniere peu convenable à un Philoſophe, on croit que c'eſt l'effect de ce meſtier de Marchand, qui eſtant ſujet à de grands dangers, demande auſſi qu'on faſſe quelquefois bonne chere & qu'on ſe traite delicieuſement. Cependant il ſe mettoit pluſtoſt au nombre des pauvres, que des riches, comme on le voit par ce paſſage d'une de ſes Elegies : *Beaucoup de meſchants deviennent riches, & beaucoup de gens de bien demeurent pauvres; mais nous ne voudrions pourtant pas changer noſtre vertu pour leurs richeſſes; car la vertu eſt pour tousjours, & les richeſſes changent tous les jours de maiſtre.*

Poëmes de Solon trop licencieux.

Ce n'avient moins des dangers qu'ils courent, que des gains qu'ils font.

Solon ſe mettoit au rang des pauvres.

On trouve encore ces vers parmy ceux de Theognis.

Il ne s'amuſa d'abord à la Poëſie que par maniere de divertiſſement, & pour s'occuper dans ſon loiſir, ſans penſer à rien de grave & de ſerieux; enſuite il mit en vers des ſentences de

Quelles eſtoient les poëſies de Solon.

par le moyen de l'huile qu'il y vendit.] Car on portoit en Egypte de l'huile de Grece & de Judée. Dans le Prophete Ozée il eſt dit qu'Ephraim portoit de l'huile en Egypte, *Ephraim oleum in Egyptum ferebat.* Chap. XII. V. 1.

Cependant il ſe mettoit pluſtoſt au nombre des pauvres, que des riches.] Ariſtote, pour prouver que les Eſtats les plus heureux ſont ceux, qui ſont compoſez de gens mediocrement riches, c'eſt-à dire qui ne ſont, ni riches, ni pauvres, allegue qu'il n'y a pas eu de meilleurs Legiſlateurs, que ceux qui ont eſté dans cette mediocrité, comme Solon, Lycurgue, Charondas.

Digitized by Google

morale; & enfin, il y meſla pluſieurs choſes concernant la politique, où il expliquoit la maniere dont il s'eſtoit conduit dans ſon adminiſtration, non pas en forme d'hiſtoire, ni de memoires, mais en forme d'apologie, où il faiſoit entrer des avis & des exhortations, qu'il adreſſoit aux Atheniens, & ſouvent meſme de graves cenſures. On dit auſſi qu'il avoit entrepris de mettre ſes loix en vers, & on en cite le commencement où il dit:

Veüille le Dieu du Ciel accorder à ces loix
Un ſuccez trés-heureux, une gloire immortelle.

La politique eſt une partie de la morale.

Phyſique peu cultivée du temps de Solon.

Pour ce qui eſt de la Philoſophie, à l'exemple des Sages de ce temps-là il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traite de la Politique; car pour la Phyſique, il y eſtoit trés-ſimple & trés groſſier, comme cela paroiſt par ce paſſage: *La neige & la greſle s'engen-*

Il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traite de la Politique.] Plutarque fait icy la politique une partie de la Morale, ce qui paroiſt contraire au ſentiment d'Ariſtote, qui conſidere la Morale comme une partie de la politique. Dans Ariſtote la Morale eſt traitée en particulier comme ce qui eſt neceſſaire à chaque perſonne pour la conduire au veritable bien; mais, à proprement parler, la Morale enſeigne à tous les hommes à bien vivre, en quelque pays qu'ils ſoient & ſous quelque gouvernement qu'ils vivent, elle a des veues generales, au lieu que la politique en a de particulieres, & ſe conforme à chaque peuple qu'elle inſtruit. Ainſi la Morale eſt à cet égard le genre & la politique, l'eſpece.

Et trés-groſſier.] Le grec dit, *& fort ancien*, ce qui eſt trés-bien dit: car les connoiſſances, qui dependent de l'experience, ne ſe perfectionnent qu'avec le temps.

La greſle & la neige s'engendrent de la nuë.] Cela eſt vray en certain ſens; car puiſque la neige & la greſle s'engendrent des va-

Digitized by Google

drent de la nuë; la foudre naiſt de l'eſclair; & la mer n'eſt bouleverſée que par les vents, car ſi quelque vent ne l'agitoit, ce ſeroit de tous les elements le plus doux & le plus tranquille. Auſſi peut-on dire en general, que de tous les Sages, Thales fut le ſeul qui pouſſa la ſpeculation au-delà des choſes d'uſage; tous les autres n'acquirent cette reputation de ſageſſe, que par leur grande habileté

peurs qui compoſent la nuë, on peut dire qu'elles s'engendrent de la nuë; mais Plutarque ne laiſſe pas d'avoir raiſon d'appeller cette opinion ſimple & groſſiere, parce qu'elle n'explique pas la maniere dont cela ſe fait, & que la ſeule nuë ne fera jamais ni neige ni greſle, la premiere naiſſant des parcelles de la nuë qui ſont condenſées ſans eſtre fonduës, & qui rencontrant un air froid qui les fige, pour ainſi dire, viennent à nous en flocons, au lieu de tomber en pluye, & la greſle venant de ces meſmes parties à demi fonduës, qui rencontrant un air encore plus froid qui les gele, tombent en greſle, c'eſt-à-dire en gouttes d'eau cor de iſée & durcie; & c'eſt ainſi qu'Anaximene l'expliqua peu de temps aprés Solon.

La foudre naiſt de l'eſclair.] On pourroit encore expliquer cela favorablement; car le tonnerre & la foudre n'eſtant que le ſon & que le fracas que fait l'air enflammé qui ſort des nuées, on peut dire qu'ils naiſſent de l'eſclair. Mais à proprement parler, la foudre, le tonnerre & l'eſclair ne ſont qu'une meſme choſe, & l'effect des exhalaiſons renfermées entre des nuës, qui tombant les unes ſur les autres, le chaſſent avec rapidité. Comme il y a quelquefois des tonnerres ſans eſclair, il y a auſſi des eſclairs ſans tonnerre.

Et la mer n'eſt bouleverſée que par les vents.] Plutarque accuſe Solon de ſimplicité & d'ignorance, d'avoir crû que l'agitation de la mer n'eſtoit cauſée que par les vents, car il y a beaucoup d'autres cauſes, comme la chaleur qui ſe concentre au fond de la mer, les exhalaiſons, la compreſſion de l'air. Mais il fait peut-eſtre trop legerement le procez à Solon, qui parlant en Poëte, n'eſtoit pas obligé à toute l'exactitude d'un Phyſicien.

Ce ſeroit de tous les elements le plus doux & le plus tranquille.] Le Grec dit *le plus juſte*: Car les Grecs mettoient *juſte* pour *doux* & *tranquille*, & *doux* & *tranquille* pour *juſte*. Dans les Auteurs Latins on trouve des paſſages où ils ont employé de meſme *juſte* pour *doux*.

dans la ſcience qui traite du Gouvernement des Eſtats.

On dit que tous les Sages ſe trouverent une fois enſemble à Delphes, & une autre fois à Corinthe, où Periandre les aſſembla, & leur fit un banquet celebre; mais rien ne leur acquit jamais tant d'honneur & de gloire, que la modeſtie avec laquelle ils ſe cederent les uns aux autres & ſe renvoyerent le trepied d'or. Voicy l'hiſtoire: Quelques hommes de Milet eſtant à Cos acheterent un jour des Peſcheurs de l'Iſle un coup de filet avant qu'il fuſt tiré; le filet hors de l'eau, on y trouva un trepied d'or, qu'Helene, pour accomplir un ancien oracle, avoit jetté dans ce meſme endroit en revenant de Troye. Voilà un grand debat qui s'emeut entre les Peſcheurs & ces Eſtrangers; les deux Villes eſpouſerent la querelle, & elles alloient ſe faire une cruelle guerre, ſi la Preſtreſſe d'Apollon ne leur euſt ordonné par un oracle de donner au plus Sage ce trepied d'or; D'abord on l'envoya à Thales à Milet, ceux de Cos cedant de bon cœur à ce ſeul particulier ce qu'ils diſputoient à main armée à tous les Mileſiens enſemble. Thales le renvoya à Bias, qu'il reconnoiſſoit plus ſage que luy; Bias le renvoya à un autre par meſme principe; de maniere que ce trepied, aprés avoir bien couru & paſſé de l'un à l'autre, revint pour la ſeconde fois à Thales, & fut enfin porté à Thebes, & con-

Fils de Cypſelus & Roy de Corinthe.

Modeſtie des ſept Sages.

Iſle de la mer Egée.

Cela eſt dans la nature; une ville cedera à un ſeul homme ce qu'elle ne cederoit pas à toute une Ville.

Digitized by Google

sacré à Apollon Ismenien. Theophraste dit pourtant qu'il fut d'abord envoyé à Priene à Bias, qui le renvoya à Thales; qu'ayant ainsi passé par les mains de tous, il revint encore à Bias, & fut enfin envoyé à Delphes, & c'est comme on le raconte le plus communément, excepté qu'au lieu d'un trepied, on dit que c'estoit une coupe que Cresus envoyoit à Delphes, ou un gobelet que Bathycles avoit laissé.

A cause du temple qu'il avoit sur le fleuve Ismenus. Priene ville d'Ionie dans l'Asie mineure.

Bathycles de Magnesie, celebre Sculpteur.

Mais on parle particulierement d'une conversation que Solon eut avec Anacharsis, & d'une autre qu'il eut ensuite avec Thales. On dit qu'Anacharsis estant allé à Athenes, se presenta à la porte de Solon; Ayant frappé, il dit, *Qu'il venoit pour faire amitié avec Solon, & pour establir entr'eux le droit d'hospitalité*; Solon luy respondit, *Qu'il estoit mieux de faire amitié chez soy sans courir si loin. Et bien*, reprit Anacharsis, *puisque tu es chez toy, fais donc amitié avec nous selon ta maxime.* Solon estonné de la vivacité de cette response, le receut à bras ouverts, & le retint quelques jours chez luy.

Conversation de Solon avec Anacharsis.

En ce temps-là Solon commençoit desja à

D'une conversation que Solon eut avec Anacharsis.] Long-temps avant Solon, les Scythes Nomades estoient en grande reputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur temperance, & leur justice. Homere les appelle *la Nation trés-juste*. Anacharsis estoit un de ces Scythes & de la race Royale. Il alla à Athenes vers l'Olympiade XLVII. c'est-à-dire 590. ans avant la naissance de J. C. Son bon sens, son profond sçavoir & sa grande experience le firent passer pour un des sept Sages. Il avoit escrit en vers de l'Art Militaire, & avoit fait un traité des Loix des Scythes.

se mesler du Gouvernement de la Republique, & il travailloit à ses loix, ce qu'Anacharsis ayant entendu, il se mocqua de cette entrepriſe, de ce qu'il esperoit par des loix escrites refrener l'avarice & l'injustice de ses Citoyens, *Car toutes ces escritures*, disoit-il, *ressemblent proprement aux toiles d'araignée; les foibles & les petits s'y prendront & s'y arresteront; mais les puissants, & les riches les rompront sans peine. Cependant*, repartit Solon, *les hommes executent fort bien tous les traitez qu'ils ont faits, quand aucune des parties ne trouve son profit à les rompre. Il en sera de mesme de mes loix; car je les tempere de maniere, & je les accommode si bien aux interests de mes Citoyens, qu'ils connoistront evidemment qu'il leur est plus avantageux de les observer, que de les violer.* Mais le succez fit voir que la comparaison d'Anacharsis estoit plus juste, que l'esperance de Solon n'estoit bien fondée. Anacharsis dit encore à Solon, aprés avoir assisté à une assemblée des Atheniens, *Qu'il ne pouvoit assez s'estonner de voir que dans leurs deliberations, c'estoient les sages qui parloient, & les fols qui decidoient.*

Car les Scythes n'avoient point de loix escrites, leurs bonnes mœurs leur tenoient lieu de loix.

Loix escrites comparées aux toiles d'araignée.

Les loix doivent estre utiles à ceux à qui on les donne.

Car les Orateurs portoient la parole, & le peuple decidoit.

Ensuite Solon alla à Milet pour voir Thales. La premiere chose qu'il luy dit, ce fut, *Qu'il s'estonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme*

Mais le succez fit voir que la comparaison d'Anacharsis estoit plus juste.] C'est ce que le succez fera presque tousjours voir, comme elle le fit en cette occasion, & comme elle l'a fait en une infinité d'autres. Les loix sans les mœurs sont ordinairement inutiles. Les mœurs sans les loix sont bien plus seures, que les loix sans les mœurs.

ni

ni enfants. Thales ne lui reſpondit rien ſur l'heure; mais quelques jours aprés il apoſta un Eſtranger, qui diſoit qu'il arrivoit d'Athenes d'où il eſtoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord *s'il n'y avoit rien de nouveau lorſqu'il en eſtoit parti.* L'Eſtranger, qui ſçavoit fort bien ſa leçon, repartit, *Qu'il n'y avoit autre choſe, que la mort d'un jeune homme, dont toute la ville accompagnoit le convoy, parce que c'eſtoit, diſoit-on, le fils de quelque grand perſonnage, & du plus honneſte homme de la ville, qui meſme ſe trouvoit pour lors abſent depuis un aſſez long-temps. Ah*, interrompit Solon, *que ce pauvre pere eſt malheureux; mais comment l'appelloit-on? Je l'ay oüi nommer fort ſouvent*, repliqua l'Eſtranger, *mais ſon nom m'eſt eſchapé; Je me ſouviens ſeulement qu'on ne parloit que de ſa ſageſſe & de ſa juſtice.* Ainſi à chaque reſponſe Solon ſe fortifiant dans ſes craintes, & deſja plein de trouble, dit luimeſme ſon nom à l'Eſtranger, & lui demanda *ſi ce jeune homme n'eſtoit pas le fils de Solon.* L'Eſtranger lui ayant dit qu'oui, Solon commence à ſe frapper la teſte, & à faire & dire tout ce que la plus violente douleur a accouſtumé d'inſpirer. Alors Thales le prenant par la main & ſe mettant à rire, lui dit: *Solon, ce qui m'a empeſché de me marier & d'avoir des enfants, c'eſt juſtement ce qui t'arrive & qui te porte ainſi par terre, quoyque tu ſois un tres ferme & tres vaillant champion; mais conſole toy, il n'y a rien de vray dans tout ce que tu viens d'entendre.*

Converſation de Solon avec Thales.

Hermippus de Smyrne, qui avoit fait les vies des hommes ſçavants & des Legiſlateurs. Il vivoit 230. ans avant J. C.

Patæcus, Hiſtorien plus ancien qu'Hermippus. Il eſtoit de la ſecte de Pythagore.

Hermippus eſcrit que cette Hiſtoire eſt mot à mot dans Patæcus, qui ſe vantoit d'avoir l'ame d'Eſope. Cependant c'eſt manquer d'eſprit & de courage que de renoncer à la poſſeſſion des choſes neceſſaires par la ſeule crainte de les perdre un jour ; Car par la meſme raiſon, il faudroit n'aimer ni les biens, ni la gloire, ni la ſageſſe meſme, quand on a le bonheur de les poſſeder. En effect nous voyons que la vertu, qui eſt le plus grand & le plus agreable tréſor du monde, ſe perd tous les jours par les maladies & par les poiſons; outre que Thales, en ne ſe mariant pas, ne ſe mettoit pas pour cela dans une plus grande liberté, à moins qu'il n'oubliaſt auſſi & parens & amis & patrie ; mais il eſtoit ſi eſloigné d'avoir ces ſentiments, qu'il avoit meſme adopté un fils de ſa ſœur, appellé Cybiſtus; tant il eſt vray qu'il y a dans noſtre ame de certaines ſemences d'amour, & qu'elle n'eſt pas plus faite pour ſentir, pour penſer & ſe ſouvenir, que pour aimer. Auſſi quand nous ne trouvons rien chez nous où nous puiſſions placer noſtre affection, nous allons chercher des ſujets dehors; des Eſtrangers, & pour ainſi dire des baſtards,

Sages reflexions de Plutarque.

Ce n'eſt pas le mariage qui oſte la liberté.

Noſtre ame n'eſt pas moins faite pour aimer que pour ſentir.

Tant il eſt vray qu'il y a dans noſtre ame de certaines ſemences d'amour.] Plutarque pouvoit dire cela plus fortement & aſſeurer que noſtre ame eſt faite pour aimer, puiſque ce n'eſt que par l'amour qu'elle peut s'eſlever au bonheur ſupreme. La Religion n'enſeigne pas ſeule cette verité: Les Payens meſmes l'ont connuë & demontrée. Platon a fait voir que l'amour eſt le moyen le plus ſeur que les hommes puiſſent avoir pour parvenir à la felicité, & que l'heureuſe immortalité eſt le fruit de l'amour.

Digitized by Google

ſe mettent par leurs careſſes en poſſeſſion de noſtre cœur, comme d'une maiſon ou d'une terre qui manque de legitimes heritiers, & aprés s'y eſtre eſtablis, ils y font n'aiſtre avec l'affection les ſoins & la crainte de les perdre. Juſques-là qu'on voit tous les jours ceux qui parlent du mariage & des enfants avec le plus de dureté & d'inhumanité, ſe conſumer de regret & de douleur, & ſe laiſſer aller à des plaintes indignes d'hommes de cœur, quand les enfants, qu'ils ont eus de leurs eſclaves, ou de leurs concubines, viennent à mourir, ou qu'ils tombent ſeulement malades. Il y en a eu meſme que la perte de leurs chiens, ou de leurs chevaux, a honteuſement affligez juſqu'à leur faire deſirer la mort; au lieu que beaucoup d'autres, aprés avoir perdu de braves enfants, ne ſe ſont point abandonnez à la douleur, & n'ont rien fait de laſche; au contraire ils ont paſſé le reſte de leur vie avec beaucoup de conſtance & de moderation. Car ce n'eſt nullement l'amour, c'eſt la foibleſſe qui cauſe ces triſteſſes profondes & ces regrets infinis, & qui communique ces craintes aux hommes que la raiſon n'a pas fortifiez contre les accidents de la fortune, & qui ne joüiſent pas du preſent, parce que l'advenir les trouble, les effraye & les jette dans de veritables angoiſſes, en leur faiſant enviſager qu'ils pourront un jour en eſtre privez. Or il ne faut ni ſe jetter entre

Veritable cauſe de nos craintes, de nos triſteſſes & de nos regrets.

Il ne faut ni ſe jetter entre les bras de la pauvreté.] Ce paſſage

les bras de la pauvreté par la crainte de perdre ſon bien, ni recourir à l'inſenſibilité & au celibat pour n'avoir, ni amis, ni enfants à perdre; Il faut ſe ſervir de ſa raiſon, & s'en faire un bouclier contre toutes ces ſortes d'attaques, quand on aura à les ſouſtenir. Mais peut-eſtre avons nous pouſſé trop loin cette matiere dans un ouvrage comme celuy-ci.

Beau precepte de Plutarque.

Cette guerre avoit preſque ruiné les uns & les autres.

Les Atheniens fatiguez de la longue & faſcheuſe guerre qu'ils avoient contre ceux de Megare pour l'Iſle de Salamine, firent une Loy qui défendoit ſur peine de la vie d'avancer ni par eſcrit, ni de vive voix, qu'on deuſt recouvrer cette Iſle. Solon, ne pouvant ſouffrir cette infamie, & voyant que la pluſpart des jeunes gens ne demandoient qu'à recommencer la guerre, mais qu'ils n'oſoient le propoſer à cauſe de cette loy, s'aviſa de contrefaire le fou, & fit reſpandre dans toute la ville par ſes domeſtiques

Solon contrefait le fou pour ſervir ſa patrie.

eſt corrompu dans le texte: car le mot πτωϊᾶς n'y peut avoir lieu, ni faire aucun ſens raiſonnable. J'ay leu comme dans un manuſcrit ἀσχάλα πάχου. *Il ne faut ni ſe munir, ni ſe fortifier par la pauvreté contre la perte des biens.*

Quand on aura à les ſouſtenir.] Car alors, comme dit fort bien l'Empereur Marc Aurele, on ſe ſervira de ſa raiſon, comme on s'en eſt ſervi dans toutes les autres rencontres de ſa vie.

Firent une loy qui défendoit ſur peine de la vie.] C'eſtoit la couſtume des Atheniens, quand ils avoient fait quelque choſe, dont ils ne vouloient pas avoir la teſte rompuë, ils faiſoient une loy pour défendre d'en parler, comme ſi le ſilence remedioit à leurs maux & diminuoit leurs fautes ou leurs pertes. Mais c'eſt la couſtume de la pluſpart des hommes, quand ils ont fait des fautes, ils ne cherchent qu'à s'eſtourdir & à ſe tromper.

Digitized by Google

qu'il avoit perdu le ſens. Cependant il compoſa une belle Elegie, qu'il apprit par cœur pour la reciter en public, & un jour qu'on ne s'attendoit à rien moins, il ſortit de ſa maiſon avec un chapeau ſur ſa teſte, & courut à la place, où le peuple s'eſtant aſſemblé autour de lui, il monta ſur la pierre, d'où les Herauts avoient accouſtumé de faire leurs proclamations, & chanta cette Elegie, qui commence, *Je ſuis un Heraut qui viens vers vous de l'agreable Salamine aprés avoir com-*

A Athenes il n'y avoit que les malades qui portaſſent des chapeaux.

Elegie de Solon, appellée Salamine. *Son deſſein.*

Il ſortit de ſa maiſon avec un chapeau ſur ſa teſte.] C'eſt-à-dire, qu'il ſortit avec tout l'équipage d'un malade; car à Athenes, il n'y avoit que les malades qui portaſſent des chapeaux, & *porter un chapeau*, entroit dans les ordonnances du Medecin, comme cela paroiſt par les Livres de Platon. Auſſi Juſtin, en parlant de cette ſortie de Solon, dit, *Deformis habitu more vecordium in publicum evolat.* Solon fut bien moins hardi & moins zelé que Demoſthene ne le fut longtemps aprés dans une occaſion ſemblable. Aprés la mort d'Epaminondas, les Atheniens, deffaits de cet ennemi, qui les tenoit en crainte, s'abandonnerent au luxe & aux plaiſirs, conſumerent en jeux & en ſpectacles les deniers deſtinez à la paye des ſoldats & aux neceſſitez de la Republique, & firent une ordonnance, par laquelle ils condamnoient à la mort celui qui auroit la temerité de leur parler de reforme. Demoſthene n'eut point recours à une folie feinte, il parla au peuple avec toute la liberté & toute l'audace que l'amour de la patrie peut & doit inſpirer à un homme de bien, comme nous le voyons dans deux de ſes Olynthiennes.

Il monta ſur la pierre, d'où les Herauts ont accouſtumé de faire leurs proclamations.] Dans la place publique d'Athenes il y avoit une pierre, ſur laquelle les Herauts & les Sergens montoient pour faire leurs publications pour les ventes. Il eſt parlé de cette pierre dans les Bacchides de Plaute Act. IV. Sc. VII.

O Stulte, ſtulte, neſcis venire te!
Atque in eo ipſo aſtas lapide, ubi præco prædicat.

O le grand fou! Tu ne ſçais pas que tu vas eſtre vendu, & que tu eſt prés de la pierre d'où le Heraut fait ſes publications, ou comme nous parlons; *ſes criées.*

posé pour cette assemblée ce beau discours en vers. Cet ouvrage est appellé *Salamine*, & il est de cent vers parfaitement beaux. Solon n'eust pas plustost achevé de les chanter, qu'ils se mirent à les louër hautement, & que Pisistrate mesme exhorta & encouragea si bien les Citoyens à l'en croire, que la loy fut revoquée sur le champ, la guerre resoluë, & Solon eleu General.

Promontoire de l'Attique sur la coste de Phalere à xx. stades d'Athenes.

Pour commencer donc cette expedition, on dit qu'il s'embarqua avec Pisistrate, & qu'il alla au promontoire de Coliade, où toutes les Dames Atheniennes estoient assemblées pour faire le sacrifice annuel à Cerés. Dés qu'il y fut arrivé, il envoya à Salamine un homme, en qui il se fioit entierement, qui fit semblant d'estre un transfuge, & dit à ceux de Megare, qui tenoient alors cette isle, que s'ils vouloient prendre les principales femmes des Atheniens, ils n'avoient qu'à venir promptement avec lui au promontoire de Coliade. Les Megariens le crurent, & envoyerent sur l'heure mesme des soldats. Solon, qui estoit aux aguets sur la pointe du promontoire, n'eut pas plustost veu sortir leur vaisseau du port de Salamine, qu'il renvoya promptement toutes les femmes à Athenes, donna leurs habits, leur coëffure & leur chaussure aux plus jeunes de ses soldats, qui n'avoient point encore de barbe, leur fit cacher des poignards sous leur robe, & quand il les eut équipez, il leur commanda de danser tous en-

Pendant la feste des petits mysteres de Cerès.

Stratageme de Solon pour surprendre Salamine.

Digitized by Google

ſemble ſur le bord de la mer, juſqu'à ce que leurs ennemis fuſſent à terre & que leur vaiſſeau ne puſt plus eſchapper. Cela eſtant executé, les Megariens, trompez par ces danſes, qu'ils deſcouvrirent de loin, approcherent avec une entiere confiance, & eſtant abordez, ce fut à qui deſcendroit le premier pour aller ravir ces femmes; mais on les receut ſi bien, que pas un ne ſe ſauva, & qu'ils furent tous tuez ſur la place. Les Atheniens s'embarquerent tout auſſi-toſt, & ſe rendirent maiſtres de Salamine ſans aucune difficulté.

D'autres diſent que Solon ne la ſurprit pas de cette maniere; mais qu'ayant receu cet Oracle d'Apollon: *Va appaiſer par des ſacrifices les manes des Heros, qui ont eſté les chefs de leur patrie, & qui ſont enterrez prés de l'Aſope vers le ſoleil couchant*, il paſſa de nuit à la Salamine, immola des victimes ſur le tombeau des Heros, Periphemus & Cychrée. Les Atheniens lui donnerent enſuite cinq cents Volontaires, auſquels par un decret ils s'engagerent de laiſſer l'entiere diſpoſition pe l'Iſle, s'ils venoient à la prendre. Solon s'em-

Il y avoit ſans doute à Salamine un fleuve de ce nom.

Vers le ſoleil couchant] Dans les paroles de l'Oracle ἐς ἠέλιον, il faut lire à cauſe du vers ἐς ἤλιον, comme dans les manuſcrits.

Immola des victimes ſur le tombeau des Heros Periphemus & Cychrée.] Periphemus eſt inconnu. Pour Cychrée, il eſtoit Roy de Salamine, où il eut un temple. Pauſanias eſcrit que les Atheniens dans une bataille navale contre Xerxes, virent un grand ſerpent ſur un de leurs vaiſſeaux, & qu'ayant conſulté l'Oracle, il leur fut reſpondu que c'eſtoit le Heros Cychrée.

Digitized by Google

barqua donc sur quelques batteaux de pescheurs, qui estoient suivis d'un vaisseau à trente rames, & alla jetter l'ancre prés de Salamine à une pointe qui regarde l'Eubée.

Les Megariens, qui estoient dans la place, en ayant eu quelque vent, sans en sçavoir pourtant rien de certain, coururent aux armes avec beaucoup de tumulte & de desordre, & envoyerent à la descouverte un vaisseau, lequel s'estant approché trop prés, fut pris par Solon, qui retint ceux qui le montoient, & mit à leur place les plus braves des Atheniens, à qui il ordonna de s'approcher de la ville, en se tenant clos & couverts le plus qu'ils pourroient, & lui avec le reste de ses troupes il alla par terre attaquer les Megariens, & pendant qu'il combattoit, ceux qui estoient dans le vaisseau s'emparerent de la ville.

Il semble mesme que ce qui se pratiquoit anciennement, rende tesmoignage à la verité de cette tradition; toutes les années en certain temps un vaisseau Athenien navigeoit sourdement vers Salamine; des gens venoient au devant avec grand bruit; un Athenien sautoit à terre les armes à la main, & alloit avec de grands cris donner teste baissée sur cette troupe vers le promontoire de Scirade, où l'on voit encore un temple de Mars, qui a esté basti par Solon; car ce fut là qu'il deffit les Megariens, & qu'il renvoya ceux qui ne perirent pas dans le combat.

Toute l'Isle de Salamine estoit appellée Sciras d'un heros nommé Scirus.

combat, aprés leur avoir imposé telles conditions qu'il voulut.

Malgré ces traitez, les Megariens s'opiniastrerent à vouloir recouvrer leur Isle; mais enfin, aprés avoir fait & souffert les uns & les autres beaucoup de maux, ils prirent les Lacedemoniens pour juges, & le bruit commun est que l'autorité d'Homere servit extremement à Solon; car le jour qu'on devoit juger ce different, Solon allegua en pleine assemblée un vers du denombrement des vaisseaux, auquel il en adjousta adroitement un autre, qui decidoit la chose en sa faveur; aprés avoir dit, *Ajax mena douze vaisseaux de Salamine*, il continua: *& les alla ranger où estoit la flote des Atheniens.*

L'autorité d'Homere servit beaucoup à Solon.

Vers adjousté à Homere par Solon.

Mais les Atheniens rejettent ce bruit, comme un conte puerile & impertinent, & ils disent que Solon fit voir clairement aux Juges que Philæus & Euryfaces, fils d'Ajax, ayant receu le droit de Bourgeoisie à Athenes, donnerent en recompense leur Isle aux Atheniens, s'establirent, l'un à Brauron, & l'autre à Melite, deux bourgs de l'Attique, & habiterent le canton, qui de ce Philæus fut appellé le canton des Phi-

Salamine donnée aux Atheniens par les fils d'Ajax.

Et les alla ranger où estoit la flotte des Atheniens.] Par ce vers supposé, Solon vouloit prouver que les Salaminiens regardoient les Atheniens comme leurs maistres. Mais la fausseté de ce testmoignage estoit trop évidente; car il y a dans Homere plusieurs passages qui prouvent que les vaisseaux d'Ajax occupoient un poste bien different, & qu'ils estoient rangez prés des Thessaliens. V. le IX. Liv. de Strabon.

lædes, où Piſiſtrate eſtoit né. Et pour fermer encore mieux la bouche aux Megariens, il prouva par les enterrements que Salamine eſtoit d'Athenes, parce qu'à Salamine on enterroit les morts comme à Athenes, & non pas comme à Megare, car à Megare on les enterroit le viſage tourné vers le ſoleil levant, au lieu qu'à Athenes & à Salamine on les enterroit le viſage tourné vers le couchant. Hereas de Megare nie pourtant ce fait, ſouſtient qu'à Megare on les enterroit auſſi le viſage tourné vers le couchant, & eſtablit le droit de Megare ſur une preuve encore plus forte que celle de Solon, car il fait voir qu'à Athenes chaque mort avoit ſon tombeau, au lieu qu'à Megare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts enſemble. Mais enfin ce qui donna l'avantage à Solon, ce furent certains oracles Pythiques qu'il allegua, & où le Dieu avoit appellé Salamine, *Ionienne*. Ce different fut decidé par cinq Spartiates, Critolaidas, Amompharetus, Hypſechidas, Anaxilas & Cleomene.

Morts comment enterrez à Athenes, à Salamine, & à Megare.

Et par conſequent elle dépendoit d'Athenes; car anciennement l'Ionie ne comprenoit que l'Attique.

Un ſi heureux ſuccés donna beaucoup de re-

Car à Megare on les enterroit le viſage tourné vers le Levant.] Elien eſcrit pourtant qu'on les enterroit à Megare comme cela ſe rencontroit, ſans y prendre garde. Liv. VII. Chap. XIX.

Car il fit voir qu'à Athenes, chaque mort avoit ſon tombeau; au lieu qu'à Megare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts enſemble] A Athenes chaque mort avoit ſon tombeau, parce que les Atheniens avoient un grand territoire; mais ceux de Salamine & ceux de Megare eſtant forcez à l'eſtroit, eſtoient forcez de mettre trois & quatre morts enſemble.

Digitized by Google

putation & d'autorité à Solon, mais il acquit encore plus d'eſtime & de conſideration parmi les Grecs, par le beau diſcours qu'il fit pour le temple de Delphes; car il prouva ſi bien aux Atheniens qu'il y alloit de leur honneur de ſecourir Delphes, & de ne pas abandonner ce ſanctuaire à l'inſolence & au pillage des Cirrhéens, & il leur remonſtra avec tant de force que pour l'amour du Dieu, ils devoient voler à la défenſe de ſon temple, que les Amphictyons, touchez de ſes raiſons, declarerent la guerre aux Cirrheens, comme le teſmoignent pluſieurs Auteurs, & particulierement Ariſtote dans le traité

Diſcours de Solon pour le temple de Delphes.

C'eſtoient des juges deputez de toute la Grece pour aſſiſter à un conſeil general.

Et de ne pas abandonner ce ſanctuaire à l'inſolence & au pillage des Cirrhéens.] Les Habitants de Cirrhe ſur le golfe de Corinthe, firent des courſes dans le territoire de Delphes, en conquirent une partie & alloient aſſieger Delphes pour piller le temple, ſi les Amphictyons n'y euſſent donné ordre en envoïant à ſon ſecours Clyſthene, Tyran de Sicyone, & Solon. Ces deux chefs allerent d'abord aſſieger Cirrhe; ayant conſulté l'Oracle ſur le ſuccés de ce ſiege, il leur fut reſpondu, *qu'ils ne prendroient cette place qu'aprés qu'ils auroient fait enſorte que les flots de la mer de Cirrhe baignaſſent ſon territoire,* Comme ils eſtoient fort embarraſſez ſur le ſens de cette reſponſe, Solon dit qu'on rempliroit l'Oracle en conſacrant toutes les terres de Cirrhe à Apollon; car le territoire de Delphes eſtant accru par ce moyen, & s'eſtendant juſqu'au golfe, il ſe trouveroit veritablement que les flots de la mer baigneroient ſes frontieres. Cela eſtant executé, la ville fut priſe, & les Citoyens punis de leur audace & de leur impieté. Depuis ce temps là Cirrhe fut l'Arſenal de Delphes.

Que les Amphictyons.] C'eſtoient des Juges qui tenoient comme les Eſtats Generaux de toute la Grece; car les douze peuples qui habitoient autour de Delphes envoyoient chacun leurs Députez pour aſſiſter à ce Conſeil, qui ſe tenoit deux fois l'année aux Thermopyles, & où l'on deliberoit de toutes les affaires, qui concernoient le repos de la Grece, & ſur tout de celles, qui regardoient la Religion. Ils eſtoient les Protecteurs du Temple de Delphes.

Digitized by Google

qu'il a fait de ceux qui avoient vaincu aux jeux Pithyques, où il attribuë formellement ce decret à Solon. Il ne fut pourtant pas éleu General pour cette guerre, comme Hermippus asseure qu'Evanthes de Samos l'avoit escrit ; Outre que l'Orateur Eschine n'en dit rien, on trouve le nom d'Alcmæon seul dans les Registres de Delphes.

Atheniens punis pour avoir violé le sacré asyle des temples.

Conjuration de Cylon.

Ce temple estoit dans la citadelle.

Il y avoit désja fort longtemps que la vengeance Divine poursuivoit les Atheniens, pour punir le meurtre qui avoit esté fait des complices de la conjuration de Cylon. Car ces malheureux s'estant refugiez dans le temple de Minerve, l'Archonte Megacles leur persuada dé-

Qu'Evanthes de Samos] Il y avoit deux autres Auteurs de ce nom, l'un de Cysique & l'autre de Milet. Je ne sçay duquel des trois est l'histoire d'un loup-garou, dont parle Pline, *Evanthes*, dit-il, *qui est un Auteur considerable parmi les Grecs, nous apprend que les Arcadiens escrivent que dans leur pays il y a une famille d'un certain Antæus, de laquelle un homme choisi par le sort va à un certain estang, se deshabille, pend ses habits à un chesne, traverse l'estang, s'en va dans les deserts, & se change en loup.*

Il y avoit desja long-temps que la vengeance Divine poursuivoit les Atheniens pour punir le meurtre qui avoit esté fait des complices de la conjuration de Cylon.] Cylon estoit un Athenien d'une trés ancienne Noblesse, qui ayant espousé la fille de Theagene, Tyran de Megare, s'empara de la Citadelle d'Athenes, pendant la feste des jeux Olympiques, sur la foy d'un Oracle d'Apollon, qui lui ordonnoit de faire cette entreprise pendant la plus grande feste de Jupiter. Il crut qu'il n'y avoit pas de plus grande feste pour ce Dieu que les jeux Olympiques, & il ne prit pas garde qu'on celebroit à Athenes une trés grande feste appellée *Diasia*, en l'honneur de Jupiter, & que c'estoit peut-estre de celle-là, dont Apollon avoit parlé. Quoy qu'il en soit, cette équivoque suffit pour justifier l'Oracle ; car les Oracles n'ont jamais tort. Cylon fut assiegé dans la Citadelle, & si pressé par la faim & par la soif, qu'il

venir se presenter en jugement, & comme ils ne pouvoient se resoudre à quitter leur asyle, il leur conseilla d'attacher un fil à la statuë de la Déesse, leur faisant entendre que pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne seroient pas moins en seureté que s'ils estoient dans le temple mesme; mais ce fil s'estant rompu quand ils furent vis-à-vis le temple des Furies, Megacles & ses Collegues, se saisirent de la plûspart d'eux, alleguant que, puisque ce fil s'estoit rompu de lui-mesme, c'estoit une marque visible que la Déesse leur refusoit sa protection, & ne vouloit pas les tenir en sa garde. Ceux qui furent pris furent lapidez sur le champ; On alla esgorger au pied des autels, ceux qui s'estoient sauvez dans le temple de ces formidables Déesses, & il n'en eschappa que ceux qui purent aller se jetter aux pieds des femmes de ces Officiers, qui à cause de cette action abominable, furent appellez *maudits & excommuniez* & regardez comme

Ses huit Collegues. Car il y avoit toutes les années neuf Archontes.

Officiers appellez maudits & excommuniez à cause d'un meurtre qu'ils avoient commis.

se sauva avec son frere, & laissa ses troupes, qui la plûspart perirent de misere, & les autres s'estant refugiez dans le temple de Minerve, eurent le sort que Plutarque rapporte icy; ils furent esgorgez dans les temples & à la veuë des autels, dont on les avoit arrachez ou par force, ou par adresse. Les Dieux, offensez de ce sacrilege, envoyerent de grands fleaux aux Atheniens, qui pour les appaiser; excommunierent & maudirent publiquement les Auteurs de ce crime, eux & leurs descendants, & exilerent toutes les familles de ceux qui restoient, ce qui causa encore long-temps après de fort grands desordres. Cette Conjuration de Cylon fut faite du temps mesme de Solon vers l'Olympiade XLV. 598. ans avant J. C. Car il est certain que Megacles fut Archonte la premiere année de cette Olympiade.

Furent appellez maudits & excommuniez.] J'ay conservé ce dernier terme, parce que les An-

d'abominations qu'il falloit purger. Sur quoy ils firent venir de Crete Epimenide, le Pheſtien, qui paſſe pour le ſeptiéme ſage dans l'eſprit de ceux qui ne mettent pas Periandre de ce nombre. Cet Epimenide avoit la reputation d'eſtre un homme ſaint, fort aimé des Dieux & profondement ſçavant dans les choſes divines, ſur tout en ce qui regarde l'inſpiration & les ceremonies les plus myſterieuſes & les plus cachées, c'eſt-pourquoy on l'appelloit de ſon temps *le nouveau Curete*, & *le fils de la Nymphe Balté*. Quand il fut arrivé à Athenes, il fit amitié particuliere avec Solon, & luy fraya le chemin pour publier ſes loix & pour les faire recevoir

Pheſtus, ville de Crete.

Epimenide, ſa grande reputation.

La Nymphe Balté.

Sur quoy ils firent venir de Crete Epimenide, le Pheſtien.] Il appelle Epimenide Pheſtien, parce qu'il ſuit l'opinion de ceux qui eſcrivent qu'il eſtoit de la ville de Pheſte. Mais le plus grand nombre eſt de ceux qui diſent qu'il eſtoit de Gnoſſe. Dans Platon on rend ce teſmoignage à ce Philoſophe, qu'il eut plus d'eſprit que tous les autres hommes, & qu'il predit la guerre des Perſes dix ans avant qu'on penſaſt à en faire les preparatifs. Il avoit fait un traité de cinq mille vers de la generation des Curetes & des Corybantes; ſix-mille vers ſur l'expedition de Jaſon; un traité en proſe du Gouvernement & des ſacrifices de ceux de Crete; quatre-mille vers ſur Minos & ſur Rhadamanthe; un traité en vers ſur les expiations. Il arriva à Athenes vers l'Olympiade 46. Les Atheniens lui avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

C'eſt pourquoy on l'appelloit de ſon temps le nouveau Curete.] Diogene Laërce dit que ce nom lui fut donné par les peuples de Crete. Ils vouloient dire par-là qu'il eſtoit auſſi ſage & auſſi habile que les Curetes, les Preſtres qui avoient gardé Jupiter enfant.

Et le fils de la Nymphe Balté.] On ne ſçait qui eſtoit cette Nymphe Balté. Diogene Laërce eſcrit qu'Epimenide eſtoit ſi aimé des Nymphes, qu'elles lui donnerent une drogue qu'il conſervoit dans la corne d'un bœuf, & dont une ſeule goute le tenoit long-temps vigoureux & ſain, &

Digitized by Google

Sagesse d'Epimenide.

au peuple; car il accoustuma les Atheniens à faire moins de despense pour toutes les choses qui regardoient la Religion, & à estre plus moderez dans leur deüil, en meslant d'abord à leurs obseques certains sacrifices, qu'il substitua à la place des coustumes dures & barbares qui regnoient auparavant & auxquelles la plus-part des femmes estoient particulierement attachées; mais ce qui est plus considerable, par des propitiations, par des expiations & par des fondations de temples & de chapelles, il purifia & sanctifia si bien la ville, qu'il la rendit soumise & obeissante à tout ce qui estoit juste, & beaucoup plus souple, plus docile & plus portée à vivre desormais en bonne intelligence & avec union.

Atheniens Barbares dans leurs obseques avant Solon.

Les femmes sont toujours plus attachées que les hommes aux coustumes superstitieuses quelque dures qu'elles soient.

On conte aussi de lui, que voyant le port

l'exemptoit de la necessité de prendre aucune autre sorte de nourriture.

Qu'il substitua à la place des coustumes dures & barbares qui regnoient auparavant.] Il veut parler sans doute de la coustume de se meurtrir & de se déchirer le visage.

Par des propitiations, par des expiations & par des fondations de Temples.] Dans ces propitiations d'Epimenide on reconnoist quelques traces de l'expiation des Hebreux, comme elle est descrite dans le XVI. Chap. du Levitique car on escrit qu'il prit des brebis toutes blanches & d'autres toutes noires, qu'il les mena dans le lieu de l'Areopage, & que les laissant aller, il ordonna à ceux qui les suivoient, que par tout où elles se coucheroient, ils les immolassent sur le lieu mesme au Dieu qui y presidoit; ce qui fut executé, & à chaque endroit on élevoit un autel, d'où vient que dans les bourgs de l'Attique on trouvoit beaucoup d'autels sans nom, anciens monuments de cette ceremonie. Il fit bastir aussi plusieurs chapelles & plusieurs Temples; & entre autres *Contumeliæ fanum & Impudentiæ.*

de

de Munychia, aprés l'avoir long-temps conſideré, il dit à ceux qui l'accompagnoient : *Que les hommes ſont aveugles & ignorants dans l'advenir! Si les Atheniens ſçavoient tous les maux que ce lieu cauſera à leur ville, ils le mangeroient, pour ainſi dire, à belles dents.* On dit que Thales eut un preſſentiment tout pareil ; car il ordonna qu'on l'enterraſt dans le plus méſehant lieu, dans le lieu le plus deſert du territoire de Milet, & predit aux Miléſiens que ce ſeroit-là un jour le marché public de leur ville. Les Atheniens donc, ravis d'admiration pour la vertu & pour la ſageſſe d'Epimenide, voulurent le combler de preſents & d'honneurs, mais il les refuſa, & ne voulut qu'une ſeule branche de l'olivier ſacré qu'il emporta dans ſon pays.

La ſeule choſe qu'Epimenide voulut recevoir des Atheniens.

Aprés ſon deſpart, Athenes, delivrée de la malediction Cyloniene par le banniſſement & par la punition de ceux qui l'avoient encouruë, retomba dans ſes premieres diſſentions pour le gouvernement de la Republique, & ſe diviſa en autant de partis, qu'il y avoit de differentes ſortes d'habitants dans l'Attique. Car les Montagnards tenoient pour le gouvernement po-

Peuples enclins à un gouvernement different ſelon les differents lieux qu'ils habitent.

Si les Atheniens ſçavoient tous les maux que ce lieu cauſera à leur ville.] L'effect de cette prédiction arriva la CXIV. Olympiade, c'eſt-à-dire prés de 270. ans aprés qu'elle fut faite. Car Antipater contraignit alors les Atheniens de recevoir une garniſon dans la fortereſſe de Munychia.

Car les Montagnards tenoient pour le Gouvernement populaire.] Cepaſſage eſt remarquable, en ce qu'il marque l'eſprit des peuples, qui aiment un Gouvernement different, ſelon les lieux qu'ils habitent. Ceux qui habitent les mon-

pulaire; ceux de la plaine vouloient un Eſtat Oligarchique, & ceux de la coſte maritime, demandant un gouvernement meſlé des deux premiers, empeſchoient l'un & l'autre des deux partis oppoſez d'avoir l'avantage. D'ailleurs la diviſion, qui naiſt ordinairement entre les pauvres & les riches à cauſe de leur inégalité, eſtoit alors plus enflammée que jamais, de maniere que toute la ville ſe trouvoit dans un trés-preſſant danger, & ſembloit n'avoir d'autre moyen de ſe garantir du naufrage, que de ſe ſouſmettre au pouvoir d'un ſeul. Les pauvres, ſe trouvant obligez envers les riches pour des dettes qu'ils ne pouvoient payer, eſtoient reduits ou à leur donner tous les ans le ſixieme des fruits de leurs terres, c'eſt pourquoy on les appelloit *Sixenaires* & *Mercenaires*, ou à engager leurs propres perſonnes, ce qui les reduiſoit au pouvoir

Les pauvres d'Athenes pourquoy appellez Sixenaires & Mercenaires.

tagnes, ſont ordinairement plus amateurs de la liberté, c'eſt pourquoi ils veulent un Gouvernement populaire. Ceux de la plaine, communement plus riches & plus polis, & par conſequent plus ambitieux, panchent vers l'Oligarchie, parce qu'ils eſperent d'eſtre du nombre de ceux qui gouverneront; Et ceux de la coſte, participant des inclinations des uns & des autres, veulent un Gouvernement qui tienne de la Demotie & de l'Oligarchie, c'eſt-à-dire que le peuple ait la liberté des ſuffrages, & le petit nombre le pouvoir de juger & de décider.

Ou à engager leurs propres perſonnes.] C'eſt ce que les Romains imiterent pendant long-temps; car par une des loix des XII. tables, le debiteur, qui ne payoit point, eſtoit adjugé à ſes creanciers qui le gardoient chez eux en priſon, ou le vendoient. La loy meſme leur permettoit de le mettre en pieces, & de partager entre eux ſon corps; mais perſonne n'uſa jamais d'un droit ſi atroce, & ſi contraire à l'humanité.

Digitized by Google

de leurs creanciers, qui se les faisoient adjuger, & qui les retenoient pour leurs esclaves, ou les envoyoient vendre dans les pays estrangers; la pluspart mesme estoient forcez de vendre leurs propres enfants; car il n'y avoit point de loy qui l'empeschast, ou bien ils estoient contraints d'abandonner leur patrie, pour se soustraire à la cruauté de ces usuriers impitoyables.

Enfin le plus grand nombre de ces malheureux, & ceux qui se trouverent les plus forts & les plus resolus, s'estant assemblez, s'encouragerent à ne plus souffrir cette barbarie, & à elire pour chef un homme de confiance, avec lequel ils iroient delivrer ceux qui n'avoient pas peu payer à temps, obtiendroient un nouveau partage des terres, & changeroient entierement le gouvernement de l'Estat. Dans cette extremité, les plus sages des Atheniens, voyant que Solon estoit le seul qui ne fust point suspect à aucun des deux partis, car il n'avoit trempé ni dans l'injustice des riches, ni dans la revolte des pauvres, se mirent à le prier de s'entremettre des affaires & d'appaiser tous ces differents.

Phanias de Lesbos escrit pourtant qu'en cette occasion Solon usa de ruse, & qu'il les trompa

Phanias d'Eresse ville de Lesbos com-

Phanias de Lesbos.] Il estoit d'Eresse, ville de l'Isle de Lesbos. On cite de lui plusieurs ouvrages; un des plantes; un autre de la mort des Tyrans; un autre des Tyrans du siecle; un autre des Magistrats d'Eresse; un autre des Philosophes Socratiques; un autre des dissertations de Posidonius.

temporain de Theophraſte & diſciple d'Ariſtote.

On peut tromper les hommes quand c'eſt pour leur bien.

tous également pour le ſalut de la Republique, car il promit ſecrettement aux pauvres un nouveau partage des terres, & il fit eſperer aux riches la confirmation de leurs contracts. Mais aprés avoir balancé long-temps s'il ſe chargeroit d'une choſe ſi difficile, par la crainte qu'il avoit de ſe voir expoſé en meſme temps à l'avarice des uns, & à l'inſolence des autres, enfin il fut élu Archonte aprés Philombrotus, & nommé Arbitre ſouverain & Legiſlateur du conſentement de tout le monde, les riches l'agreant volontiers comme riche, & les pauvres le recevant comme homme de bien. On dit meſme qu'il courut alors un mot de luy, *que l'égalité n'engendre point de guerre*, mot qui plut merveilleuſement aux pauvres & aux riches, parce que les premiers eſperoient de parvenir à cette égalité & de contrebalancer leurs ennemis par le nombre & par la meſure des terres diſtribuées, & que les autres s'attendoient de tirer le meſme avantage de leur dignité & de leur vertu; de ſorte que les deux partis eſtant pleins d'eſperance, ceux qui eſtoient à leur teſte ne ceſſoient de preſſer Solon de ſe faire Roy, & de prendre hardiment la conduite d'une Ville où il avoit desja toute l'autorité. La pluſpart meſme des Citoyens, qui n'eſtoient ni de l'un ni de l'autre parti, voyant qu'il eſtoit trés-difficile d'attendre de la raiſon humaine & des loix un changement favorable, n'eſtoient pas

Beau mot de Solon ſur l'égalité.

Les Atheniens preſſent Solon de ſe faire Roy.

eſloignez de communiquer le pouvoir ſupreme à un ſeul, qui fuſt trés-homme de bien.

Il y en a auſſi qui diſent qu'il receut un oracle de Delphes conceu en ces termes: *Sieds-toy au milieu de la poupe du vaiſſeau, & prens en main le gouvernail, la pluſpart des Atheniens te ſeront favorables.* Ses amis ſur tout l'accuſoient de baſſeſſe & de laſcheté de n'oſer accepter la Monarchie de peur d'eſtre appellé Tyran, *comme ſi tous les jours la tyrannie ne devenoit pas une Royauté legitime par la vertu de ceux qui s'en ſont ſaiſis; N'en a-t-on pas veu*, diſoient-ils, *un bel exemple en Eubée où Tynnondas a regné? Et aujourd'huy meſme Mytilene*

Un oracle l'y exhorte.

Comme ſi tous les jours la Tyrannie ne devenoit pas une Royauté legitime, par la vertu de ceux qui s'en ſont ſaiſis.] Cela eſt fondé ſur cette maxime, que la domination appartient naturellement à ceux qui ont le plus de vertu, & qui par-là peuvent rendre heureux ceux qui leur obéiſſent. Mais cette maxime n'eſt vraye, que lorſque la domination eſt déferée à quelqu'un du conſentement de tout un peuple. Celuy qui l'uſurpe ou par force ou par adreſſe, quelque vertueux qu'il ſoit d'ailleurs, ne peut jamais ceſſer d'eſtre un Tyran, parce que la Tyrannie la plus longue n'eſt qu'une injuſtice plus long-temps continuée, & qui ne peut eſtre effacée par les plus grandes vertus. Ce n'eſt que dans les ſucceſſeurs du Tyran que la Tyrannie peut devenir avec le temps une Royauté legitime.

En Eubée où Tynnondas a regné.] Je ne me ſouviens pas d'avoir rien leu ailleurs de ce Tynnondas, Tyran d'Eubée.

Et aujourd'hui meſme Mitylene n'eſt-elle pas heureuſe ſous le ſceptre de Pittacus.] Pittacus, l'un des ſept Sages de Grece, ſe rendit le maiſtre de Mitylene. Le Poëte Alcée, qui eſtoit de la meſme ville & ſon contemporain, eſcrivit ſur cela contre lui & le déchira dans ſes vers, comme il déchiroit les autres Tyrans. Pittacus meſpriſa ſes ſatires, & aprés avoir appaiſé par ſon autorité les deſordres & les ſeditions qui regnoient parmi ſes Citoyens, &

n'eſt-elle pas heureuſe ſous le ſceptre de Pittacus?

Solon refuſe la Royauté.

Toutes ces raiſons n'eſbranlerent pourtant pas Solon; il ſe contenta, dit-on, de reſpondre à ſes amis, *C'eſt un beau pays que la Royauté, mais il n'a point d'iſſuë.* Et dans ſes Poëſies, il dit en s'adreſſant à ſon ami Phocus, *Si j'ay eſpargné ma patrie, & que je n'aye pas voulu m'en rendre le Tyran, ni m'elever par la force & par la violence en me deshonorant & en ſoüillant toute la gloire que j'avois acquiſe, je n'en ai point de honte, & je ne m'en repens point, au contraire je pretends avoir ſurpaſſé par-là tous les hommes.* Ce qui prouve qu'avant meſme qu'il euſt compoſé ſes loix il eſtoit dans une fort grande reputation. Pour ce qui eſt de ce qu'on diſoit de luy en ſe mocquant de ce qu'il avoit rejetté la ſouveraine puiſſance, il le rapporte luy-meſme en ces termes dans ſes Poëſies: *Le bon eſprit, dit-on, & la prudence ont bien manqué à Solon, d'avoir refuſé le beau preſent que Dieu luy faiſoit. Aprés qu'il a eu enfermé une groſſe proye dans ſon filet, il n'a ſceu le tirer, faute d'eſprit & de courage; Car ſi l'un & l'autre ne luy euſſent manqué, pour eſtre le maiſtre de tant de threſors, & pour regner un ſeul jour à Athenes, il ne ſe ſeroit pas ſoucié d'eſtre eſcorché vif le lendemain, & de voir exterminer toute*

La Royauté n'a point d'iſſuë

Un Tyran ſe deshonore & ſoüille toute la gloire qu'il pouvoit avoir acquiſe avant que d'eſtre Tyran.

Sentiment des meſchants & du peuple ſur les richeſſes & ſur les grandeurs.

reſtabli parmi eux le calme, il ſe démit volontairement de ſon pouvoir & rendit la liberté à ſa patrie.

C'eſt un beau pays que la Royauté, mais il n'a point d'iſſuë.] Il veut dire qu'il n'y a point de porte ſeure & honneſte pour en ſortir. Car on eſt, ou la victime de ceux qui ſuccedent, ou l'objet de leur meſpris. Et c'eſt ce qui a eſté confirmé par beaucoup d'exemples.

Digitized by Google

ſa race. Voilà comment il fait parler de luy le peuple & les meſchants.

Cependant, quoy qu'il euſt refuſé la Royauté, il ne ſe porta pas plus mollement ni plus laſchement au maniement des affaires, & on ne le vit ni ceder aux plus puiſſants dans l'eſtabliſſement de ſes loix, ni rien faire par complaiſance pour ceux qui l'avoient eleu. Veritablement il y eut de certaines choſes auxquelles il ne toucha point; mais ce fut parce qu'elles luy parurent bien, & qu'il craignit qu'aprés avoir remué & bouleverſé toute la ville, il n'euſt plus la force de la reſtablir & de la remettre en meilleur eſtat. Il ne fit que les changements qu'il crut pouvoir perſuader à ſes Citoyens par de belles paroles, ou leur faire recevoir par autorité, en meſlant ſagement, comme il le diſoit luy-meſme, la force avec la juſtice; c'eſt pourquoy quelqu'un luy ayant demandé quelque temps aprés ſi les loix, qu'il avoit données aux Atheniens, eſtoient les meilleures, il reſpondit, *Ouy, ce ſont les meilleures de toutes celles qu'ils eſtoient capables de recevoir.*

Pour bien gouverner, il faut meſler la force avec la juſtice.

Ce que des Auteurs modernes eſcrivent que les Atheniens ont accouſtumé de cacher la dureté des choſes en les adouciſſant par des noms plus honneſtes & plus gracieux, comme lorſqu'ils appellent les Courtiſanes, *des Amies*, les impoſts, *des contributions*, les garniſons, *les Gardes des Villes*, & la priſon, *la maiſon*, ce fut une in-

Couſtume des Atheniens d'adoucir la dureté des choſes par la beauté des noms.

vention de Solon, qui appella l'abolition des dettes *la deſcharge*, car ſa premiere Ordonnance fut que toutes les dettes ſeroient abolies, & que perſonne ne pourroit plus s'obliger par corps. Il y a pourtant des Auteurs, & entre autres Eurytion, qui eſcrivent que ce ne fut pas une abolition des dettes, mais une ſimple diminution des intereſts, & que les pauvres, ravis du ſoulagement qu'ils en tiroient, donnerent eux meſmes le nom *de deſcharge* à cette Ordonnance pleine d'humanité, qui comprenoit auſſi l'augmentation des meſures, & celles de la monnoye, car la mine, qui ne valoit que ſoixante-douze dragmes, fut portée à cent; De ſorte qu'en payant la meſme choſe en valeur,

Solon abolit toutes les dettes & la contrainte par corps.

Prix de la monnoye augmenté de plus d'un quart par Solon, pour le profit des debiteurs.

Car la mine, qui ne valoit que ſoixante-treize drachmes, fut portée à cent.] Ainſi le prix de la monnoye fut augmenté tout d'un coup de plus d'un quart. Il eſt vray qu'il y a des Auteurs qui prétendent que l'ancienne mine eſtoit de ſoixante-quinze drachmes, c'eſt-à-dire quelle valoit trente-ſept livres dix ſols & elle fut portée à cent, ce qui faiſoit cinquante livres. Solon diminua le poids d'un quart & leur conſerva le meſme prix; par-là les debiteurs payoient les meſmes ſommes en valeur courante, & beaucoup moins en poids, & en valeur veritable & réelle Et afin que cette réformation allaſt au profit des particuliers, toute leur monnoye eſtoit reformée pour leur compte, ils payoient ſeulement pour les ouvriers & pour le coin de la Republique quatre pour cent.

De ſorte qu'en payant la meſme choſe en valeur, & donnant beaucoup moins en poids.] Le Grec dit, *donnant la meſme choſe en nombre de pieces & beaucoup moins en poids.* Mais c'eſt la meſme choſe, car *valeur* eſt icy le prix courant. Quant à ce que Plutarque adjouſte *que les debiteurs gagnoient beaucoup ſans que les Creanciers perdiſſent*, cela fut vray, parce que la monnoye demeura fixe ſur le pied où Solon l'avoit miſe. La mine fut touſjours de cent drachmes. Ainſi n'y ayant point de diminution, les Creanciers ne perdirent rien & les debiteurs gagnerent beaucoup.

&

& donnant beaucoup moins en poids, les debiteurs de groſſes ſommes gagnoient beaucoup ſans que les creanciers perdiſſent.

Cependant la pluſpart de ceux qui en ont eſcrit, ſouſtiennent que cette deſcharge fut une pure abolition de toutes les dettes, & que cela s'accorde mieux avec ce que Solon eſcrit dans ſes vers, où il ſe glorifie *d'avoir oſté de l'Attique les eſcriteaux qui marquoient que les heritages eſtoient engagez; d'avoir rendu toute cette terre libre,*

Où il ſe glorifie d'avoir oſté de l'Attique les Eſcriteaux qui marquoient que les heritages eſtoient engagez.] Plutarque ne peut pas dire que Solon ſe glorifioit d'avoir oſté de l'Attique les bornes qui faiſoient la ſeparation des heritages, puiſqu'il dit dans la page ſuivante qu'il ne toucha pas aux terres. Les paroles du texte τῆς ϑεσμοθεσίας γῆς ὅρους ἀνεῖλε, comme Ruauld l'a fort bien remarqué, ſignifient *qu'il ſe glorifioit d'avoir oſté de l'Attique les Eſcriteaux, qui marquoient que les heritages eſtoient engagez, hypotequez à des Creanciers.* Car en Grece les proprietaires, qui avoient engagé leurs terres, ou leurs maiſons, eſtoient obligez de mettre des Eſcriteaux qui marquaſſent les ſommes pour leſquelles ces terres, ou ces maiſons, eſtoient engagées. Et ces Eſcriteaux eſtoient proprement appellez ὅροι Suidas: ὅροι λέγονται οἱ λίθοι τὰ χωρία καὶ τὰς οἰκοπεδείας ἐπέχοντες ἐπὶ πέντε μνῶν ἢ ἑκατὸν μνῶν ἢ ὁπόσου ἂν ἦν τὸ χρέος γεγραμμένον, ἃ ἐκάλουν ὅροις ἐπικειμένους) ἀναιρεῖν. *On appelle dans l'Attique* ὅροι *les Eſcriteaux que l'on met à des maiſons, à des terres hypotequées, pour marquer quelles ſont engagées à des Creanciers.* Heſychius appelle ces Eſcriteaux σήλας, parce qu'on les mettoit ſur des colomnes, ſur des piliers. Demoſthene dans la 11. Oraiſon contre Onetor, ἔτι πρὸ τούτου ἐγγυήσατο μυᾶς ἀργυρίου, ᾗ πέντε ἔχρῃ τὸν μὲν πρῶτον ἀνδρῶνα δισχιλίων, ἐπὶ δὲ τὸ χωρίον παλαιστάς. *Il dit qu'il avoit donné en dot quatre-vingts mines; que pour cet effet il avoit mis à ſa maiſon un Eſcriteau qui marquoit qu'elle eſtoit engagée pour deux mille drachmes, & ſur ſa terre un autre Eſcriteau qui marquoit qu'elle l'eſtoit pour un talent.* C'eſt-à-dire que la maiſon devoit mille livres de noſtre monnoye, & que la terre devoit un talent c'eſt-à-dire mille eſcus. Voila pourquoy Solon adjouſte, *& d'avoir rendu cette terre libre d'eſclave qu'elle eſtoit auparavant*, ce qui ne convient qu'à

d'eſclave qu'elle eſtoit auparavant; & de tous les Citoyens adjugez à leurs Creanciers, d'avoir ramené les uns des terres eſtrangeres, où on les avoit vendus & où ils avoient eſté ſi long-temps errants, qu'ils avoient oublié leur langue naturelle; & d'avoir remis en liberté les autres, qui, ayant eſté retenus dans le pays, croupiſſoient dans une honteuſe & miſerable ſervitude.

Il eſt vray que cette affaire lui attira une avanture faſcheuſe, qui lui donna un trés-ſenſible deplaiſir; car comme il travailloit à cette abolition, & qu'il cherchoit les paroles les plus perſuaſives & l'exorde le plus convenable pour mettre à la teſte de ſon Edit, il communiqua ſon deſſein à Conon, à Clinias & à Hipponicus, qui eſtoient ſes meilleurs amis, & qu'il conſultoit dans toutes ſes affaires; il leur dit donc qu'il ne toucheroit point aux terres, mais que pour toutes les dettes il vouloit abſolument les abolir; Ses amis, plus interreſſez que fidelles, ſe hâterent de prévenir la publication de l'Edit, & emprunterent ſecretement des meilleures bourſes de fort groſſes ſommes, dont ils achepterent des heritages. Aprés que l'Edit fut publié, comme on vit qu'ils retenoient les heritages ſans ren-

Soin de Solon de chercher de belles paroles & de belles couleurs, pour dreſſer un Edit.

Solon trompé par ſes amis qui abuſerent de ſa confiance.

des terres engagées, qui ne ſont pas moins eſclaves que les debiteurs. Ces Eſcriteaux faiſoient le meſme effect que font aujourd'hui les pannonceaux qu'on met pour marquer qu'une terre eſt ſaiſie réellement.

Car comme il travailloit à cette abolition & qu'il cherchoit les paroles les plus perſuaſives & l'exorde le plus convenable, pour mettre à la teſte de ſon Edit.] Car il n'eſtoit pas aiſé de trouver des raiſons & des pretextes plauſibles, pour faire une declaration ſi contraire aux intereſts des riches.

Digitized by Google

dre l'argent, on ne manqua pas de rejetter le tout sur Solon, & de l'accuser, non pas d'avoir esté trompé par ses amis, mais d'avoir aidé ses amis à tromper les autres. Il est vray que cette calomnie fut bientost destruite par la remise qu'il fit le premier de cinq talents qui lui estoient deus ; d'autres, comme Polyzelus de Rhodes, en mettent quinze. Cela n'empescha pourtant pas que ses trois amis ne fussent appellez tousjours depuis *les Creocopides*, c'est-à-dire *les abolisseurs de dettes*.

Cinq mille escus.
Polyzelus qui avoit escrit les choses memorables de Rhodes.
On faisoit allusion au mot Cecropides *qui estoit le nom qu'on donnoit aux Atheniens, comme descendants de Cecrops.*

D'abord cette Ordonnance ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle abolissoit les dettes, & elle fascha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'ordonnoit pas un nouveau partage des terres, comme ils l'avoient esperé, & que Solon ne les avoit pas tous rendu égaux en biens comme Lycurgue l'avoit fait à Lacedemone. Mais il y avoit cette difference entre Lycurgue & lui, que Lycurgue estoit l'onziéme descendant d'Hercule, qu'il avoit desja regné long-temps, & qu'il avoit acquis de l'autorité, des amis & de grandes richesses, ce qui lui fut d'un trés grand secours pour establir la forme de Gouvernement qu'il voulut. Encore avec cela fut-il obligé d'employer plustost la force que l'addresse. Il lui en cousta mesme un œil pour faire passer le point le plus important & le plus capable de rendre une ville heureuse, & d'y faire regner la con-

Difference entre Lycurgue & Solon.

Ce qui contribuë le plus a rendre une ville heureuse.

Digitized by Google

corde & l'union, qui eſt que parmi les Citoyens il n'y ait, ni pauvres, ni riches; au lieu que Solon ne peut parvenir à ce point là, parce qu'il eſtoit d'une famille populaire ou moyenne, & qu'il manquoit de tous les autres avantages neceſſaires pour executer un ſi grand deſſein. Il fit pourtant tout ce qu'il eſtoit poſſible de faire avec le peu de puiſſance qu'il avoit en main, n'eſtant aidé que de bon ſens & de la confiance que ſes Citoyens avoient en lui.

Or il eſt ſi vray que par ſa declaration il avoit offenſé la pluſpart des Citoyens, qui s'attendoient à toute autre choſe, qu'il le teſmoigne lui-meſme dans ſes vers: *Ceux qui eſtoient auparavant enflez de joye & d'eſperance*, dit-il, *me regardent preſentement de travers comme un ennemi. Cependant tout autre en ma place, & avec auſſi peu d'autorité, n'auroit peu venir à bout du peuple, ni le reduire, qu'il ne l'euſt auparavant ſuccé & mis à ſec.* Mais il ne ſe paſſa guere de temps, que les Atheniens ne

Parce qu'il eſtoit d'une famille populaire ou moyenne.] Plutarque a dit au commencement qu'il eſtoit d'une des plus nobles maiſons d'Athenes, & qu'il deſcendoit du Roy Codrus. Comment dit-il donc icy qu'il eſtoit d'une famille populaire ou moyenne? Il veut dire ſans doute, que ſes Anceſtres avoient déchu, & que la fortune n'ayant pas reſpondu à leur nobleſſe, ils furent reduits à la mediocrité.

Qu'il ne l'euſt auparavant ſuccé & mis à ſec.] Le Grec, dit mot à mot, *qu'il n'euſt oſté tout le gras laict, πίαρ ἐξελὼν γάλα.* Ce qui paroît avoir eſté une eſpece de proverbe. Quand on a oſté le gras du laict, il ne reſte que le maigre, ce qu'on appelle le petit laict. Il faut remarquer cette façon de parler *πῖαρ γάλα.* On a lu *πῖον* au lieu de *πίαρ.* Mais cela n'eſt pas neceſſaire.

compriſſent toute l'utilité qui leur revenoit de cette conduite. Et alors ceſſant de ſe plaindre & de murmurer, ils firent en commun un ſacrifice, qu'ils appellerent du nom de la declaration, *le ſacrifice de la deſcharge*, & donnerent à Solon l'Intendance des loix & de la police, avec un pouvoir ſi peu limité, qu'ils le firent entierement maiſtre des charges, des aſſemblées, des jugements & des deliberations; il créoit à ſon gré tous les Officiers, regloit leurs biens, leur nombre, & le temps qu'ils ſeroient en charge, & caſſoit & confirmoit, comme il le jugeoit à propos, toutes les ordonnances qui avoient eſté faites auparavant.

Pouvoir ſans bornes que les Atheniens donnent à Solon.

D'abord toutes les loix de Dracon, excepté celles qui eſtoient contre les meurtriers, furent caſſées à cauſe de leur trop grande ſeverité; car elles n'ordonnoient pour toutes les fautes qu'une meſme peine, qui eſtoit la mort; de ſorte que ceux qui eſtoient convaincus de pareſſe & d'oiſiveté, & ceux qui n'avoient volé que des herbes & des fruits dans un jardin, eſtoient punis auſſi ſeverement que les aſſaſſins & les ſacrileges. Auſſi a t'on fort vanté dans les ſiecles ſui-

Severité des loix de Dracon.

D'abord toutes les loix de Dracon, excepté celles qui eſtoient contre les meurtriers, furent caſſées.] Dracon fut le premier des Grecs qui condamna à mort les adulteres; & afin de donner plus d'horreur pour le meurtre, il voulut qu'on fiſt le procés aux choſes inanimées qui avoient tué quelqu'un. Une ſtatuë qui eſtoit tombée ſur quelque perſonne, eſtoit bannie, & on ne pouvoit la garder dans le pays.

Orateur qui vivoit du temps d'Alexandre.

vants le mot de Demades, qui dit en parlant de ces loix, *qu'elles n'avoient pas eſté eſcrites avec de l'ancre, mais avec du ſang.* Et Dracon lui-meſme, interrogé pourquoy il avoit ordonné une peine capitale pour toutes les fautes, avoit reſpondu que c'eſtoit *parce que les plus petites lui avoient paru dignes de mort, & qu'il n'avoit peu trouver d'autre punition pour les plus grandes.*

Solon fait une eſtimation des biens, & partage ſes Citoyens par claſſes ſelon leur revenu.

Aprés avoir annulé ces loix, Solon voulant laiſſer les charges entre les mains des riches, & donner auſſi aux pauvres quelque part au Gouvernement, dont ils eſtoient exclus, fit une eſtimation des biens de chaque particulier. Ceux qui ſe trouverent avoir de revenu annuel cinq cents meſures tant en grains qu'en choſes liquides furent mis au premier rang, & appellez les *Pentacoſiomedimnes*, c'eſt-à-dire qui avoient cinq cents meſures de revenu. Le ſecond ordre fut de ceux qui en avoient trois cents, & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre; on les appella les *Chevaliers*; ceux qui n'en avoient que deux cents firent le troiſiéme, & on les nomma *Zeugites*. Tous les autres, qui eſtoient au deſſous, furent compris ſous le nom de *Thetes*, c'eſt-à-dire, de mercenaires travaillant de leurs mains, auxquels Solon ne permit d'avoir aucune char-

Et on les nomma Zeugites.] Ou *Zugites.* Je croy qu'on les appella ainſi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les Chevaliers & les Thetes; comme dans les vaiſſeaux les rameurs du milieu eſtoient appellez *Zugites*; ils eſtoient entre les Thalamites & les Thranites.

ge, il leur laiſſa ſeulement le droit d'opiner dans les aſſemblées & dans les jugements du peuple: ce qui au commencement ne parut rien, & ſe trouva à la fin un trés grand avantage ; parce que la pluſpart des procés & des differents retournoient tousjours au peuple, devant lequel on pouvoit appeller de tous les jugements des Magiſtrats. D'ailleurs comme les loix de Solon eſtoient eſcrites avec beaucoup d'obſcurité, & qu'elles avoient pluſieurs ſens contraires, cela augmenta infiniment l'autorité de ce tribunal; car les differents ne pouvant eſtre decidez par le texte formel des loix, on avoit beſoin de ces Juges de qui deſpendoit uniquement la déciſion, & qui eſtoient en quelque façon au deſſus des loix meſmes. Solon parle & s'applaudit aſſez dans ſes vers de cette égalité, qu'il avoit introduite ; *J'ay donné au peuple*, dit-il, *tout le pouvoir qui eſtoit juſte & raiſonnable, ſans trop augmenter ni diminuer ſon autorité. Pour les riches, j'ay auſſi pourveu à leur ſeureté, je les ay mis à couvert de toute inſulte, & j'ay également muni les deux partis d'un fort bouclier, afin que l'un ne puiſſe jamais opprimer injuſtement l'autre.*

Obſcurité des loix fait le credit & l'autorité des Juges.

Solon s'applaudit aſſez dans ſes vers de cette égalité, qu'il avoit introduite.] Henry Eſtienne avertit que dans quelques manuſcrits au lieu de ἐξίσωσιν *égalité*, il y a ἐξίσωσιν *autorité*. Et il prefere cette derniere leçon parce que l'autorité vient du pouvoir d'expliquer les loix à ſa fantaiſie. Mais je croy la premiere leçon la ſeule vraye. Car Solon ne s'applaudit pas d'avoir rendu le peuple puiſſant, mais il s'applaudit avec raiſon d'avoir également muni les riches

Belle loy de Solon, qui regardoit les hommes comme membres d'un meſme corps.

Mais voulant encore plus ſubvenir à la foibleſſe du menu peuple, il fit une loi qui permettoit à tout le monde de prendre & d'eſpouſer la querelle de celui qu'on auroit outragé. Si quelqu'un avoit eſté bleſſé, battu ou maltraité en quelque maniere que ce puſt eſtre, le premier venu pouvoit pourſuivre & mettre en Juſtice celui qui avoit commis l'excés, ce Legiſlateur ayant ſagement voulu accouſtumer par là ſes Citoyens à ſentir les maux les uns des autres, comme membres d'un ſeul & meſme corps. Et à cette ordonnance ſe rapporte un mot qu'on dit de lui, car comme on lui demandoit un jour quelle ville lui ſembloit la plus heureuſe & la mieux policée, il reſpondit que *c'eſtoit celle dont les Citoyens eſtoient ſi unis, que ceux qui n'avoient pas eſté outragez ſentoient l'injure faite à leurs compatriotes, & en pourſuivoient la reparation auſſi vivement que ceux qui l'avoient receuë.*

Quelle eſt la ville la mieux policée & la plus heureuſe.

Il ne fit que reſtablir & augmenter ſon autorité.

Il eſtablit le Senat de l'Areopage, qu'il com-

& le peuple d'un fort bouclier, afin qu'ils ne puſſent eſtre opprimez les uns par les autres, & voilà l'égalité.

Il eſtablit le Senat de l'Areopage.] L'Areopage eſtoit une colline prés de la Citadelle d'Athenes, où il y avoit un enclos deſcouvert, dans lequel les Juges s'aſſembloient pour juger les procés criminels & toutes les affaires les plus importantes qui regardoient l'Eſtat & la Religion. Il y avoit deux ſieges d'argent, l'un eſtoit appellé le *ſiege de l'Impudence*, & l'autre le *ſiege de l'injure*. L'accuſateur s'aſſeioit ſur celui-cy, & le criminel ſur celui-là. Cet Areopage ne fut pas eſtabli par Solon, puiſqu'il ſubſiſtoit mille ans auparavant ſous le regne de Cecrops, qui aprés Cranaus nomma ce lieu-là Areopage, *Colline de Mars*, aprés que Mars y eut eſté jugé, pour le meurtre d'Halirrothius fils de Neptune

poſa

posa de ceux qui avoient esté Archontes, & comme il avoit eu cette charge, il fut du nombre des Juges. Mais voyant que l'abolition des dettes avoit rendu le peuple fier & haut à la main, il créa un second Conseil de quatre cents hommes, cent de chaque Tribu, devant lesquels on rapportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, de sorte que le peuple ne connoissoit de rien qui n'eust esté auparavant bien veu & examiné par ce Conseil des quatre cents. Il reserva à l'Areopage, comme à la Cour souveraine, l'intendance generale de toutes choses, & le soin de faire observer les loix, dont il le fit le depositaire; & il crut que l'Estat arresté & affermi par ces deux Cours, comme par deux bonnes ancres, ne seroit plus si agité ni si tourmenté, & que le peuple seroit plus tranquille.

Il y avoit neuf Archontes toutes les années.

Clisthene, après avoir chassé les Pisistratides, y en adjousta encore cent, & ce fut le Conseil des cinq Cents.

La pluspart des Escrivains conviennent que l'Areopage doit son establissement à Solon, comme nous l'avons dit, & ce qui semble extrémement autoriser & confirmer ce tesmoignage, c'est que Dracon ne fait nulle part aucune mention des Areopagites, & ne cite pas mes-

Avant Solon les plus gens de bien de la ville estoient les Juges; Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eust que les Archontes sortis de charge, qui fussent honorez de cette dignité; & comme il augmenta beaucoup l'autorité de cette Compagnie, il en fut regardé comme le Fondateur. Il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus auguste que ce Senat, ni rien qui égalast la gloire de ces Senateurs. Ils estoient honorez comme des Dieux.

me leur nom, mais il s'adreſſe tousjours aux Ephetes, quand il s'agit de meurtres, & de cauſes qui vont à la mort. Cependant la huitiéme loy de la troiſiéme table de Solon dit en termes formels, *que tous ceux qui ont eſté notez d'infamie avant que Solon fuſt Archonte, ſoient rehabilitez & reſtablis, excepté ſeulement ceux qui pour cauſe de meurtre ou de brigandage, ou pour avoir aſpiré à la tyrannie, ont eſté condamnez par l'Areopage, ou par les Ephetes, ou dans le Prytanée par les Rois, & qui eſtoient actuellement en fuite quand cette loy a eſté faite.*

Juges criminels au nombre de 50. Ils eſtoient diſtribuez dans cinq chambres.

C'eſt-à dire par les Areopagites, dont le premier eſtoit appellé Roy.

Ces paroles ſemblent prouver que l'Areopage eſtoit eſtabli avant que Solon fuſt en charge, & qu'il euſt fait des loix; car qui ſont donc ceux qui ont eſté condamnez par l'Areopage avant Solon, ſi ce fut Solon qui eſtablit l'Areopage, & qui lui donna toute ſon autorité? A moins que l'on ne diſe, qu'il y a quelque obſcurité dans le texte, ou qu'il y manque quelque choſe qu'il faut ſuppleer, & que le ſens de la loy eſt que ceux qui auroient eſté convaincus des crimes, dont la connoiſſance appartenoit à la Cour de l'Areopage, aux Ephetes, & au Prytanée, quand cette loy fut faite, demeureroient condamnez & que tous les autres ſeroient abſous. En effect c'eſtoit l'intention de Solon.

Cela n'eſt pas neceſſaire, puiſque l'Areopage eſtoit avant Solon.

Parmi ſes autres loix, il y en a une bien ſin-

Parmi ſes autres loix, il y en a une bien ſinguliere & bien eſtrange.] Plutarque la condamne fort mellement dans ſon traité intitu-

guliere & bien eſtrange; C'eſt celle qui déclare infames ceux qui dans une ſedition de ville ne prennent aucun parti. Il ne vouloit pas qu'on fuſt inſenſible aux malheurs communs, & qu'aprés avoir mis ſa perſonne & ſes biens en ſeureté, on ſe fiſt un merite, & que l'on triomphaſt de n'avoir pris aucune part aux miſeres de ſa patrie; il vouloit que dés le commencement on embraſſaſt le parti le plus juſte, que l'on couruſt le meſme danger, & qu'on n'atten-

Loy de Solon contre ceux qui dans une ſedition demeurent neutres.

lé *Inſtructions politiques*, vol. II. pag. 813. *Celui*, dit-il, *à qui Dieu a donné le ſoin de l'eſſaim raiſonnable & politique, meſurant la felicité du peuple par la tranquilité & par la douceur, recevra de tout ſon cœur les autres ordonnances & loix de Solon & les imitera autant qu'il lui ſera poſſible; mais il doutera & s'eſtonnera à quoy penſoit ce perſonnage quand il ordonna que celuy qui dans une ſedition demeureroit neutre, & ne prendroit aucun parti, ſeroit infame.* Il pretend que les gens de bien, demeurant neutres, ne ſeront ſuſpects à aucun des deux partis, & parlant tantoſt à l'un & tantoſt à l'autre, ils pourront plus facilement concilier les eſprits, & les ramener. Pour moy j'avouë que je ne ſerois pas du ſentiment de Plutarque & que cette loy de Solon, bien loin de me ſembler eſtrange, me paroiſt au contraire trés raiſonnable & trés ſage, le but du Legiſlateur eſtant, non pas d'augmenter les ſeditions, mais de les appaiſer. Quand les gens de bien & ceux qui ont le plus d'autorité dans une ville demeurent neutres, les ſeditions ne s'appaiſent que par l'extinction d'un des partis; au lieu que quand ils ſe jettent dans le parti qui leur paroiſt le plus juſte, ils adouciſſent & appaiſent ceux, dont ils ont embraſſé les intereſts, & attirent le reſpect & la confiance des autres, qui ſont perſuadez, qu'ils ne cherchent que le ſalut & l'utilité des deux partis. C'eſt pourquoy le Philoſophe Favorinus diſoit que cette loy de Solon devroit eſtre obſervée dans les querelles des amis & des freres, contre les amis communs qui ne ſe declareroient point. Voilà une grande queſtion de politique dont on ne doit attendre la deciſion que de ceux qui ſont habiles dans cet art.

Qui declare infames.] Elle les condamnoit encore à un banniſſement perpetuel, tous leurs biens confiſquez.

dist pas tranquillement de quel costé penche-roit la victoire afin de suivre le victorieux. Mais il y en a une autre qui me paroist ridicule & impertinente ; c'est celle qui permet à une riche heritiere, dont le mari est impuissant, de chercher à se consoler avec tel des parents de son mari qu'elle voudra choisir. Cette loy a pourtant des approbateurs, qui trouvent qu'on ne pouvoit rien ordonner de plus juste contre ceux qui, connoissant leur foiblesse, ne laissent pas d'espouser de riches heritieres, afin de jouïr de leur bien, & font violence à la Nature pour profiter du privilege de la loy ; car, dit-on, ces gens-là voyant que leurs femmes auront la liberté de prendre ailleurs ce qu'elles ne trouveront pas chez elles, ne se marieront point du tout, ou se marieront avec honte & confusion

Jugement remarquable de Plutarque sur une loy de Solon qui blesse la pudeur.

Car cette loy rendoit le mari maistre du bien de la femme.

C'est celle qui permet à une riche heritiere, dont le mari, est impuissant.] Il y avoit une loy qui ordonnoit que les orphelines, qui voudroient se marier, se marieroient à leurs plus proches parents, *orbæ, qui sunt genere proximi, iis nubunto.* C'est cette loy que Phormion fait valoir dans Terence. Phorm. Act. I. Sc. II.

Lex est ut orbæ, qui sunt genere proximi, iis nubant.

Et c'est la mesme loy que Moyse avoit donnée au peuple de Dieu, Deuteron. xxv. v. Ruth. 2. & dont on voit un bel exemple Marc XII. 20. & Luc. XX. 28.

Solon pour empescher les impuissants de se marier & de tromper la Nature, abusa de cette loy qui n'estoit faite que pour les heritieres, qui n'estoient pas encore mariées, & qui leur montroit le mari qu'elles devoient espouser, il l'estendit sur celles qui estoient mariées & en pouvoir de mari ; & rien n'est plus opposé à la sagesse ; c'est pourquoy Plutarque a raison de trouver cette loy ridicule & impertinente. Il est bon de provenir ou de corriger les desordres de ces mariages infructueux, mais il ne faut pas les corriger par un desordre plus grand encore & qui autorise la desbauche & la corruption.

Digitized by Google

& porteront la peine de leur insolence & de leur avarice. C'est d'ailleurs, adjoustent-ils, une chose trés-bien imaginée de n'avoir pas permis à ces femmes de choisir parmi tous les hommes indifferemment, mais seulement parmi les parents du mari, afin que les enfants qui naissent de ce commerce, soient au moins de la mesme race & du mesme sang. C'est pour cela aussi qu'il veut que la nouvelle mariée soit enfermée avec son mari, & mange avec lui d'un mesme coin, & que le mari soit tenu de la voir au moins trois fois le mois; car quoy qu'il n'en vienne point d'enfants, c'est toujours un honneur qu'il rend à la chasteté de sa femme, & cette marque d'amour, qu'il lui donne, esteint beaucoup de sujets de querelles & de mescontentements, qui arrivent tous les jours, & empesche que ces differents ne produisent enfin la haine, & n'allienent entierement les esprits.

Cela se pratiquoit dans tous les mariages.

Il abolit les dots des autres mariages, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs ma-

Solon abolit les dots des filles qui n'estoient pas nées ques.

C'est pour cela aussi qu'il veut que la nouvelle mariée soit enfermée avec son mari, & mange avec luy d'un mesme coin.] Il semble que Plutarque ait pretendu que Solon n'avoit ordonné cette ceremonie que pour les riches heritieres, qui prenoient des maris impuissants; mais la mesme chose se pratiquoit dans tous les mariages; & ce Legislateur vouloit donner à entendre par-là, non seulement que les mariez ne doivent jamais en venir à des paroles fascheuses, car le coin rend l'haleine douce; mais aussi qu'ils doivent veiller à la conservation l'un de l'autre, le coin ayant la vertu d'émousser la force de tous les poisons, & de les rendre inutiles.

ris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur ; car il ne vouloit pas que le mariage devinſt un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fuſt tousjours regardé comme une ſocieté honorable pour avoir des enfants, pour vivre agreablement, & avec douceur, & pour ſe teſmoigner une amitié reciproque. Ce fut dans cette veuë que Denys le Tyran de Sicile reſpondit un jour à ſa mere, qui le prioit de la marier à un jeune homme de Syracuſe : *J'ay bien pû*, dit-il, *forcer les loix d'une ville pour m'en rendre le Tyran ; mais de forcer les loix de la Nature pour faire de ces mariages hors d'âge, c'eſt ce qui n'eſt pas en mon pouvoir.* Auſſi faut-il empeſcher ces deſordres dans les villes, & ne pas ſouffrir ces conjonctions deſaſorties, qui n'ont ni le plaiſir, ni l'amour pour fondement, où l'on ne fait rien qui ne dementé le mariage, & où l'on ne ſe propoſe aucune des fins que l'on doit avoir. Un ſage Magiſtrat, ou un prudent Legiſlateur, pourroit fort bien dire à un vieillard, qui eſpouſeroit une jeune femme, ce que l'on dit à Philoctete dans une Tragedie, *Malheureux es-tu donc en âge de te marier?* Et s'il voyoit dans la maiſon d'une vieille un jeune homme s'engraiſſant à la careſſer, comme les maſles des perdrix s'engraiſſent prés de leurs femelles, il le feroit promptement paſſer de la maiſon de cette vieille dans celle d'une jeune qui n'auroit point de mari. Mais en voila aſſez ſur cette matiere.

Comment le mariage doit eſtre regardé.

Mariages deſaſortis doivent eſtre défendus.

Digitized by Google

On loüe à bon droit une autre loy de Solon, qui défend de dire du mal des morts; car il y a de la Religion à tenir les morts pour sacrez, de la justice à éspargner ceux qui ne sont plus, & de la politique à empescher les haines d'estre immortelles. Il defendit aussi de dire aucune injure à personne dans les Temples, dans les lieux où se rendoit la justice, dans les Assemblées du peuple, & dans les Theatres pendant les jeux; & il condamnoit les contrevenants à une amende de cinq drachmes, applicables, trois à l'offense & deux au thresor public; car de ne pouvoir estre nulle part le maistre de sa colere, c'est estre d'un naturel trop indocile & trop effrené; & de la retenir par tout, c'est ce qui paroist trés difficile & souvent impossible; or il faut que les loix visent à ce qui est communement possible, si l'on aime mieux faire un exemple utile du chastiment de peu de personnes, que de ne tirer aucun fruit de la punition de plusieurs.

Solon défend de dire du mal des morts.

Quatre lieux où il estoit défendu de dire des injures.

Cinquante sols.

A quoy il faut que visent les loix.

Ce qui arrive necessairement quand les loix ordonnent l'impossible.

On estima fort aussi sa loy sur les testaments.

Loy de Solon sur les testaments.

On estima fort aussi sa loy sur les testaments.] Cette loy est rapportée au long par Demosthene dans sa 11. Oraison contre Stephanus, pag. 683. & elle y est plus estenduë. Solon permit aux veritables Citoyens de dispo'er de leurs biens comme ils voudroient, à moins qu'ils n'eussent des enfants masles, nez de legitime mariage; qu'ils n'eussent l'esprit affoibli par la vieillesse, ou aliené par des breuvages, ou par quelque maladie, ou qu'ils ne fussent seduits par les caresses d'une femme, ou par quelqu'une des choses defenduës par les loix, ou violentez par quelque necessité, ou par la prison. Mais quelque estime qu'on ait eu pour cette loy, j'ose dire qu'elle estoit trés injuste & trés préjudiciable à l'Estat. Elle estoit injuste en ce qu'elle privoit les filles du droit qu'elles

Avant lui on n'avoit pas la permiſſion de teſter; le bien du mourant alloit tousjours à ceux de ſa famille, & il permit de donner tout à qui on voudroit, quand on eſtoit ſans enfants, préferant ainſi l'amitié à la parenté, & le choix à la neceſſité & à la contrainte, & rendant chacun veritablement maiſtre de ſes biens. Il n'autoriſa pourtant pas indifferemment toutes ſortes de donations, & n'approuva que celles qu'on avoit faites librement ſans aucune violence & ſans avoir l'eſprit aliené & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits & les careſſes d'une femme, perſuadé avec juſtice qu'il n'y a aucune difference entre eſtre ſeduit, & eſtre forcé, & mettant en meſme rang la ſurpriſe & la force, la volupté & la douleur,

Solon ne mettoit point de difference entre la violence & la ſeduction.

ont naturellement aux biens paternels. Et elle eſtoit préjudiciable à l'Eſtat, en ce qu'elle alloit à ruiner l'egalité, car un meſme homme pouvoit recevoir pluſieurs ſucceſſions de ſes amis, & par conſequent s'enrichir plus qu'il n'eſtoit convenable. Solon donnoit donc à l'amitié non ſeulement aux deſpens du ſang, mais encore aux deſpens de la raiſon & de la bonne politique.

Long-temps aprés Solon, un Ephore nommé Epitates, ayant eu quelque different avec ſon fils, pour ſe venger fit à Sparte une loy encore plus ſevere; car il permit à tout homme de diſpoſer de ſa maiſon & de ſon bien, & de les donner de ſon vivant ou de les laiſſer par teſtament aprés ſa mort à qui il voudroit; c'eſt Plutarque qui le rapporte dans la vie d'Agis & de Cleomene: & il nous fait bien voir le jugement qu'il faiſoit de cette loy, & le tort qu'elle fit à Sparte, en nous diſant qu'elle ruina un trés bel eſtabliſſement, qui eſtoit la conſervation des heritages dans les familles, & qu'elle acheva de ſaper le plus ſeur fondement de leur police, en ruinant l'egalité. Il faut dire de plus que ces loix eſtoient entierrement contraires à celle que Dieu avoit donnée à ſon peuple. Nomb. XXVII. 8.

comme

comme des moyens qui peuvent également troubler la raiſon.

Il fit auſſi une loy pour regler les voyages des femmes, leur deüil & leurs ſacrifices, & pour empeſcher le deſordre, l'excez & la licence qui regnoient auparavant. Il leur defendit de ſortir de la ville avec plus de trois habits, avec des proviſions pour plus d'une obole, & avec un pannier plus haut d'une coudée, & leur ordonna de n'aller la nuit qu'en charriot, & precedées d'un flambeau. Il leur defendit de s'égratigner & de ſe meurtrir le viſage aux enterrements, & de faire toutes les autres choſes qui arrachoient des larmes & des cris à ceux qui ſuivoient le convoy & qui n'eſtoient en aucune maniere parents du mort. Il les empeſcha auſſi d'immoler un bœuf ſur le tombeau du deffunt, d'enſevelir avec luy plus de trois robes, & d'aller aux ſepultures d'au-

Loy pour regler les excez & la licence des femmes.

D'un feu haut denieré.

Il leur défendit de s'égratigner & de ſe meurtrir le viſage aux enterrements.] Les Romains prirent cette loy de Solon, on la voit encore dans les douze Tables : *Mulieres genas ne radunto, neve leſſum funeris ergo habento. Que les femmes ne s'égratignent point les joües, & qu'elles ne lamentent point aux enterrements.*

Il les empeſcha auſſi d'immoler un bœuf ſur le tombeau du deffunt, d'enſevelir avec lui plus de trois robes.] Cette loy eſtoit conceuë en ces termes dans les douze Tables des Romains: *Sumptum minuito, tria ſi volet ricinia adhibeto & vincula purpurea. Qu'on diminuë la deſpenſe & qu'on ne jette ſur luy que trois robes bordées de pourpre.*

Et d'aller aux ſepultures d'autruy aprés le jour & l'heure de l'enterrement.] Les parents pouvoient aller viſiter les tombeaux de leurs parents auſſi ſouvent qu'ils vouloient, & cela eſtoit regardé comme une action pieuſe. Mais il eſtoit défendu à tous les autres d'y aller aprés le jour & l'heure du

trui aprés le jour & l'heure de l'enterrement. La pluſpart de ces choſes ſont encore aujourd'huy defenduës par nos loix, qui adjouſtent, que les hommes meſme, qui y contreviendront, ſeront condamnez à l'amende par les Officiers eſtablis pour reformer les abus des femmes, comme des laſches & des effeminez, qui ſe ſont abandonnez à un deüil immoderé, & qui ont eu toutes les foibleſſes qu'il inſpire aux plus petites femmes.

C'eſt-à-dire par les loix des Romains, comme on le voit par les xij. tables.

Comme la ville d'Athenes ſe peuploit tous les jours, & que les hommes y accouroient de tous coſtez à cauſe de la grande ſeureté dans laquelle on y vivoit, Solon, voyant que la plus grande partie du terroir de l'Attique eſtoit ingrat & ſterile, & que les Marchands, qui trafiquoient ſur mer, n'apportoient rien à ceux qui n'avoient rien à leur donner en eſchange, exhorta ſes Citoyens à cultiver les manufactures & les arts, & fit une loy, que le fils ne ſeroit pas tenu de nourrir ſon pere, qui ne luy auroit fait apprendre aucun meſtier; car pour Lycurgue, qui habitoit une ville où il n'y avoit nuls eſtrangers, & qui poſſedoit un ſi grand territoire, qu'il auroit ſuffi, comme dit Euripide, à une fois autant d'habitants, &, ce qui

Terroir de l'Attique ſterile & ingrat.

Fils diſpenſé de nourrir ſon pere, quand il ne luy avoit fait apprendre aucun meſtier.

convoy, parce que leurs viſites eſtoient ſi pectes, & qu'on pouvoit croire qu'ils n'y alloient que pour violer la ſainteté des tombeaux, & pour ramaſſer les oſſements, dont on ſe ſervoit dans les ſortileges.

eſt encore plus conſiderable, qui ſe voyoit environné d'une grande multitude d'Ilotes, qu'il eſtoit dangereux de laiſſer en repos, qu'il falloit abbattre & humilier par un travail aſſidu ſans aucun relaſche, il fit fort bien de deſcharger ſes Citoyens de tous les arts mechaniques & bas, & de ne les accouſtumer qu'au ſeul exercice des armes; mais Solon, qui devoit bien plus accommoder les loix aux choſes, que les choſes aux loix, & qui connoiſſoit la nature du pays, qui bien loin d'eſtre en eſtat de fournir à la nourriture d'une populace faineante & oiſive, pouvoit à peine faire ſubſiſter les laboureurs, fit auſſi trés-ſagement de relever les arts & les meſtiers par toutes ſortes d'honneurs & de privileges, & de commettre le Senat de l'Areopage pour informer de la maniere dont chacun gagnoit ſa vie, & pour chaſtier ceux qui ne faiſoient rien.

Pourquoy les arts & meſtiers devoient eſtre deffendus aux bourgeois de Sparte & ordonnez à ceux d'Athenes.

Mais une loy encore plus rigoureuſe, c'eſt celle par laquelle, comme le rapporte Heraclide de Pont, il diſpenſoit les enfants, nez d'une courtiſane, de nourrir leur pere; car, *il eſt évident*, diſoit-il, *que celuy qui meſpriſe l'honneſteté & la ſainteté du mariage, ne voit des femmes que pour aſſouvir ſa paſſion, & point du tout pour avoir des enfants. Il a donc ſa recompenſe, & il ne s'eſt reſervé aucun droit ſur ceux qui ſont venus de ce commerce, & dont il a rendu la vie un opprobre éternel.*

Enfants nez d'une courtiſane diſpenſez de nourrir leur pere.

Solon reconnoiſſoit l'honneſteté & la ſainteté du mariage.

Cependant on peut dire en general qu'il y

a beaucoup d'abſurditez dans les loix qu'il a faites touchant les femmes. Par exemple il permet de tuer un adultere qu'on a pris ſur le fait; mais ſi quelqu'un a enlevé & violé une femme libre, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes, & ſi c'eſt pour la produire, il ne condamne le raviſſeur, qu'à vingt drachmes, à moins qu'elle ne fuſt de ces femmes qu'on vend publiquement, c'eſt-à-dire de ces courtiſanes qui ſe proſtituent ſans honte à ceux qui les achettent. Il deffend auſſi de vendre ſes filles & ſes ſœurs, à moins qu'on ne les ſurprenne en faute pendant qu'elles ſont encore à marier. Or il n'y a point de raiſon de traiter ſi differemment un meſme crime, & de le punir tantoſt avec beaucoup de ſeverité, & tantoſt avec beaucoup de douceur, & comme en riant, en ſe contentant d'une legere amende ; ſi ce n'eſt qu'on veüille dire que comme l'argent eſtoit alors fort rare à Athenes, la difficulté

Abſurditez dans les loix de Solon ſur les femmes.

Cinquante livres.

Dix livres.

Car en ce cas-là il n'y avoit point d'amende.

Par exemple, il permet de tuer un Adultere qu'on a pris ſur le fait.] Dracon, comme on l'a desja dit, avoit condamné à mort les adulteres, conformement à la loy des Hebreux. Mais Solon ne voulut pas qu'on fuſt aſſujetti aux formalitez de la juſtice; & donna la permiſſion de tuer ceux que l'on prenoit ſur le fait.

Si ce n'eſt qu'on veüille dire que comme l'argent eſtoit alors fort rare à Athenes.] Cette raiſon ne ſauve pas l'inegalité qui ſe trouve dans ces differentes punitions, & qui me paroiſt trés injuſte. Un homme qui avoit ravi & violé une femme libre, eſtoit condamné à une amende de cinquante livres. Et celui qui l'avoit enlevée pour la produire, n'eſtoit condamné qu'à une amende de dix livres. Ce dernier crime n'eſt-il pas plus grand & plus puniſſable que le premier?

Digitized by Google

d'en trouver rendoit ces amendes fort considerables; car dans le reglement qu'il fit pour les frais des sacrifices, il n'apprecie un mouton & un minot de bled, chacun qu'une drachme. A celuy qui aura vaincu dans les jeux Isthmiques, il luy ordonne seulement cent drachmes, & à celuy qui aura remporté le prix dans les jeux Olympiques, il ne luy en ordonne que cinq cents. Il veut qu'on ne donne que cinq drachmes, à celuy qui aura pris un loup, & qu'une drachme si c'est une louve, l'un estant le prix d'un bœuf, comme dit Demetrius de Phalere, & l'autre le prix d'un mouton. Dans la seizieme table de ses loix, il met un prix beaucoup plus haut aux victimes extraordinaires & choisies; mais c'est peu de chose, si on le compare avec ce que ces mesmes victimes coustent aujourd'huy.

Reglement fait par Solon pour les frais des sacrifices.

Dix sols.

Cinquante livres.

Deux cents cinquante livres.

Cinquante sols.

A celui qui aura vaincu dans les jeux Isthmiques, il lui ordonne seulement cent drachmes.] Il paroist par Diogene Laërce que Solon diminua le prix qu'on donnoit aux Olympioniques & aux Isthmioniques, qui avant lui estoit plus considerable. Car il trouvoit que c'estoit une chose honteuse de donner à des Athletes & à des Lutteurs des recompenses plus fortes, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur pays, & dont il estoit juste de nourrir & d'élever les enfants, qui suivroient un jour l'exemple de leurs peres. Au lieu que ces Athletes estoient des despensiers, & que leurs victoires estoient souvent plus funestes, qu'utiles à leur patrie. Au commencement la recompense de tous ceux qui avoient vaincu dans ces jeux, n'estoit que des branches d'olivier pour les jeux Olympiques; & des palmes pour les jeux Isthmiques. Euryloque fut le premier, qui changea un usage si noble, & qui establit des prix d'argent.

Digitized by Google

Les Atheniens faiſoient la guerre aux loups.

C'eſtoit de tout temps la couſtume des Atheniens de faire la guerre aux loups, parce que leur terre eſt plus propre à nourrir du beſtail, qu'à porter du bled. Il y a des Auteurs qui prétendent que les quatre Tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais des differentes manieres de vivre qu'elles embraſſerent. Ceux qui firent profeſſion des armes, furent appellez *Oplites*, c'eſt-à-dire Soldats; ceux qui apprirent des meſtiers, eurent le nom d'*Ergades*, c'eſt-à-dire d'Artiſans; ceux qui s'adonnerent au labourage, furent nommez *Teleontes*, c'eſt-à-dire Fermiers; & on appella *Ægicores*, c'eſt-à-dire Bergers, ceux qui eurent ſoin des troupeaux. Et parce que l'Attique eſt un pays ſec & aride, ſans rivieres, ſans lacs, où l'on ne trouve que peu de fontaines, & que dans la pluſpart des endroits

L'Attique un pays ſec & aride.

Il y a des Auteurs qui prétendent que les quatre Tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais des differentes manieres de vivre qu'elles embraſſerent.] Strabon eſt de ce ſentiment contre Herodote & contre Euripide, qui diſent qu'Ion, fils de Xuthus, eut quatre enfants, Teleon, Ægicore, Ergade, & Oplite, qui donnerent leur nom aux quatre premieres Tribus.

Ceux qui s'adonnerent au labourage furent nommez Teleontes.] Il ne faut nullement changer ce mot τελεοντας, *teleontes*, fermiers, car c'eſt l'ancien mot du verbe τελεω, qui ſignifie *donner, fournir.*

Sans rivieres, ſans lacs.] Il y a dans le texte *ſans rivieres qui coulent touſjours*, par où il faut entendre que l'Iliſſus & l'Eridan, rivieres de l'Attique, eſtoient ſouvent à ſec. Callimaque dans ſon catalogue des fleuves de l'Europe, diſoit, qu'il ne pourroit s'empeſcher de rire, ſi quelque Poëte eſtoit aſſez ſou pour eſcrire, que *les filles des Atheniens puiſoient des eaux pures dans le fleuve de l'Eridan*, Car les beſtes meſme n'en ſçauroient boire.

Où l'on ne trouve que peu de fon-

Digitized by Google

il n'y a preſque d'autre eau que celle des puits que l'on creuſe, il fit une loy, par laquelle il ordonna que ceux qui ne ſeroient eſloignez d'un puits public, que d'une certaine diſtance, qu'il limita à la carriere d'un cheval, c'eſt-à-dire à quatre ſtades, pourroient y aller puiſer, & que ceux qui en ſeroient plus eſloignez, chercheroient dans leur propre fonds de l'eau pour leur uſage, mais ſi, aprés avoir creuſé dix braſſes, ils n'en trouvoient point, ils pouvoient alors en aller prendre au puits le plus prochain une cruche de ſix pots deux fois par jour, car il vouloit ſoulager la neceſſité, & ne pas nourrir la pareſſe. Il regla auſſi en homme fort entendu la diſtance qu'il falloit obſerver dans les plants des arbres; & il ordonna qu'on n'en plantaſt aucun qu'à cinq pieds du fonds de ſon voiſin, & à neuf, ſi c'eſtoit un figuier, ou un olivier, qui eſtendent plus loin leurs racines, & dont le voiſinage n'accommode pas toutes ſortes d'arbres, car outre qu'ils leur oſtent leur nourriture, il y en a qu'ils empoiſonnent par leur vapeur. Il voulut que les trous, que l'on feroit pour les mettre, fuſſent auſſi eſloignez

Cinq cents pas.

Soulager la neceſſité, ſans nourrir la pareſſe.

Diſtance reglée pour les plants des arbres entre les voiſins.

La nature du figuier & de l'olivier.

raines.] Strabon remarque qu'il y avoit une ſource de bonne eau à la porte de Leochares prés du Lycée, & qu'anciennement on avoit baſti prés de là une fontaine qui fourniſſoit en abondance d'excellente eau. Mais en general l'Attique eſtoit fort ſeche & fort aride; & c'eſt ſur cela que les habitants diſoient tousjours dans leurs prieres, *Jupiter faites pleuvoir ſur les champs & ſur les terres des Atheniens.*

Digitized by Google

du fonds du voiſin, qu'ils auroient de profondeur; & que les ruches, que l'on poſeroit, fuſſent au moins à trois cents pieds de celles qu'un autre auroit desja poſées.

Diſtance pour les ruches.

De tous les fruits de la terre, il ne permit de vendre aux eſtrangers que l'huile, & défendit le tranſport de tous les autres ſous peine ou d'eſtre maudit publiquement par l'Archonte, ou de payer une amende de cent drachmes au threſor public, & cette loy ſe trouve dans la premiere table. Ce n'eſt donc pas ſans quelque ſorte de raiſon que l'on a dit qu'il eſtoit deffendu de tranſporter les figues hors de l'Attique, & que les délateurs de ceux qui en tranſportoient, eſtoient appellez *Sycophantes*.

Cinquante livres.

Loy de Solon ſur le dommage cauſé par les beſtes.

Il fit auſſi une loy pour la reparation du dommage cauſé par les beſtes, dans laquelle il ordonna que le maiſtre d'un chien, qui auroit mordu quelqu'un, ſeroit tenu de le livrer, & de luy attacher au col un billot de quatre coudées, aſſez plaiſante invention pour mettre en ſeureté contre les attaques d'un chien.

Il ne permit de vendre aux Eſtrangers que l'huile, & défendit le tranſport de tous les autres.] Car il y avoit beaucoup d'huile en Attique & peu d'autres fruits à proportion, ainſi ces fruits eſtoient neceſſaires pour la nourriture du peuple, & devoient ſuppléer en quelque maniere au deffaut de bled.

Dans laquelle il ordonna que le maiſtre d'un chien, qui auroit mordu quelqu'un, ſeroit tenu de le livrer.] Les Romains receurent cette loy dans leurs douze Tables: *Si quadrupes pauperiem feciſſe dicatur, dominus ſarcito, noxæve dedito. Si une beſte a fait du dommage, que le maiſtre le repare, ou qu'il la donne pour la peine.*

Mais

Mais la loy, qu'il fit contre les eſtrangers qui pourroient acquerir le droit de bourgeoiſie, n'eſt pas ſans quelque difficulté; car il n'accorda ce droit qu'à ceux qui auroient eſté bannis à perpetuité de leur patrie, ou qui ſe ſeroient tranſplantez à Athenes avec toute leur famille pour y exercer quelque meſtier. Et on ſouſtient que bien loin d'avoir en veuë d'eſloigner par-là les eſtrangers, il ſongeoit au contraire à les mieux attirer par cette promeſſe qu'ils ſeroient faits Citoyens; & que c'eſtoit-là les gens qu'il croyoit les plus ſeurs & les plus fidelles, parce que les uns auroient quitté leur pays par force, ſans aucun eſpoir de retour, & que les autres y auroient renoncé de leur bon gré, ſans aucune contrainte.

Loy pour les eſtrangers qui pouvoient acquerir le droit de bourgeoiſie.

Mais quelle ſeureté & quelle fidelité peut-on attendre de telles gens, que leur patrie n'a peu ſouffrir, ou qui n'ont peu ſouffrir leur patrie?

Une loy, qui luy eſt particuliere, c'eſt celle qu'il fit pour les repas, que les Citoyens fai-

Loy ſur les repas publics de l'Hoſtel de Ville.

N'eſt pas ſans quelque difficulté.] Il veut dire qu'on ne ſçavoit ſi par cette loy Solon n'excluoit pas entierement les eſtrangers du droit de Bourgeoiſie. Ceux qui eſtoient de cette opinion ne manquoient pas de raiſons valables; Car quelle apparence que Solon euſt choiſi des criminels & des bannis pour en faire des Citoyens?

C'eſt celle qu'il fit pour les repas que les Citoyens faiſoient enſemble en public, ce qu'il appelle paraſiter.] Dans les premiers temps le nom de *paraſite* eſtoit venerable & ſaint, car il ſignifioit proprement *Commenſal de la table des ſacrifices.* Il y avoit meſme en Grece des hommes honorez particulierement de ce titre, & qui eſtoient comme ceux que les Romains appelloient *Epulones.* Pour revenir donc à Solon, il avoit ordonné que chaque Tribu ſeroit tous les mois un ſacrifice, qui ſeroit ſuivi d'un repas public, auquel ceux de la meſme Tribu ſeroient obligez d'aſſiſter tour à tour. Ceux qui avoient eſté nommez pour cela, & qui avoient manqué, eſtoient

Digitized by Google

ſoient enſemble en public, ce qu'il appelle *paraſitar*; car il defendit qu'on y allaſt trop ſouvent, & il eſtablit une peine contre ceux qui refuſeroient d'y aller à leur tour, le premier luy paroiſſant une marque de deſbauche, & l'autre un ſigne de meſpris.

Il ne donna de force & de vigueur à ſes loix que pour cent années, & les fit eſcrire ſur des rouleaux de bois qui furent enchaſſez dans des quadres où ils tournoient. On en conſerve encore quelques petits reſtes dans le Prytanée, & Ariſtote aſſeure qu'on les appelloit *des Cyrbes*; c'eſt à quoy ſe rapporte ce paſſage de Cratinus, Poëte Comique, *De par Solon & Dracon, à qui on cuit aujourd'huy des pois avec des Cyrbes.* Mais d'autres pretendent que les tables ſeules où eſtoient eſcrites les loix, qui concernoient les choſes ſaintes & les ſacrifices, avoient proprement le nom de Cyrbes, & que les autres eſtoient appellées *tables* tout ſimplement. Le Conſeil jura en commun qu'il maintiendroit les Loix de Solon, & chacun des Theſmothetes ou Offi-

Ces rouleaux eſtoient en pyramide triangulaire.

Il veut dire qu'on ſe mocquoit alors des loix de Solon, & qu'on faiſoit du feu de ſes rouleaux.

Il y eſtoient ſix du nombre des Archontes.

deſerez au Conſeil, & obligez de rendre compte de leur conduite.

Et chacun des Thſmothete ou Officiers qui avoient ſoin des loix.] Des neuf Archontes, il y en avoit ſix, auſquels on donna l'Intendance des loix, & qui par cette raiſon eſtoient appellez *Thſmothetes*. Leur fonction eſtoit d'en expliquer le ſens, d'accorder les contrarietez qui pouvoient y eſtre, de rechercher celles qui eſtoient negligées afin de les remettre en vigueur, & de voir s'il y en avoit pluſieurs ſur une meſme choſe. Ces Theſmothetes jugeoient les criminels & les condamnoient à mort.

Digitized by Google

ciers, qui avoient soin des loix, jura la mesme chose en particulier sur la place prés de la pierre où se font les proclamations publiques; & en cas qu'il luy arrivast d'en violer quelqu'une, il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes sa propre statuë d'or massif, qui peseroit autant que luy.

Solon voyant l'inégalité des mois, & que la Lune ne s'accordoit, ni avec le lever, ni avec le coucher du Soleil, mais que souvent en un mesme jour elle l'atteignoit & le passoit, voulut qu'on nommast ce jour-là *Ene cai nea*, *la vieille & nouvelle Lune*, & attribua à la fin du mois passé ce qui precedoit la conjonction, & au commencement de l'autre, ce qui la suivoit. D'où l'on peut juger, qu'il fut le premier qui comprit bien le sens de ces paroles d'Homere, *à la fin du*

Ce qui la precedoit estoit de la vieille Lune & ce qui la suivoit, de la nouvelle; ainsi le mesme jour finissoit & commençoit un mois.

Il s'obligea de consacrer dans le Temple de Delphes sa propre statuë d'or massif qui peseroit autant que luy.] Il n'y avoit pas de Citoyen assez riche pour faire une telle statuë d'or massif; mais c'estoit un vœu excessif & hyperbolique, qui contenoit tacitement une espece de malediction; car ceux qui auroient commis la faute, & qui n'auroient pû accomplir leur vœu, auroient esté bannis, & leurs biens confisquez. Par un passage du Phedre de Platon, il paroist que chacun des Archontes promettoit de consacrer sa propre statuë; car Phedre dit à Socrate, *Si vous pouvez me dire sur ce sujet de meilleures choses que celles qui ont esté dites par Lysias, je me soumets de consacrer dans le Temple de Delphes, non seulement ma propre statuë d'or massif, comme les neuf Archontes se sont obligez de le faire*, quand ils violeroient les loix de Solon, *mais aussi la vostre.* De Serres, pour dire cela en passant, n'a pas bien entendu ce passage, quand il a traduit *une couronne*, au lieu d'*une statuë*.

Qui comprit bien le sens de ces paroles d'Homere, à la fin d'un mois, & au commencement de l'au-

Dans le xiv. liv. de l'Odyſſ. v. 162.

mois & au commencement de l'autre. Le jour ſuivant il l'appella le jour de la nouvelle Lune ; & depuis le vingtieme jour juſqu'au trentieme il compta, non par addition, mais par ſouſtraction, en diminuant touſjours ſelon le decours de la Lune.

Quand il eut ainſi publié ſes loix, il eſtoit tous

tre.] C'eſt le vers 162. du xiv. livre de l'Odyſſée où Ulyſſe meſme en parlant de ſon retour à Eumée, lui dit : *Croyez fermement ce que je vous dis, Ulyſſe reviendra icy cette meſme année: Ouy, il reviendra dans ſa maiſon, à la fin du mois & au commencement de l'autre.* Sur cela Solon, qui voyoit bien qu'Homere ne pouvoit parler que d'un ſeul & meſme jour, car comment un homme arriveroit-il chez luy deux jours de ſuite? trouva que ce Poëte expliquoit ainſi le jour de la conjonction, dans lequel la Lune eſt vieille & nouvelle, & par conſequent termine un mois & en commence un autre.

Et depuis le vingtiéme il compta, non par addition, mais par ſouſtraction, en diminuant touſjours ſelon le decours de la Lune] Il partagea le mois en trois dixaines. La premiere eſtoit appellée *du mois commençant* ἱσταμένου μηνός. La ſeconde *du mois qui eſt au milieu*, μεσοῦντος μηνός. Et la troiſiéme *du mois finiſſant*, φθίνοντος μηνός. La premiere ſe comptoit de ſuite, *le premier, le ſecond, le troiſiéme du mois commençant.* Quand on eſtoit parvenu à la ſeconde, on comptoit de meſme, *le premier, le ſecond, le troiſieme du mois au milieu*, ou bien, *le premier aprés dix, le ſecond aprés dix*, &c. Juſques à vingt : Et quand on eſtoit parvenu à la troiſieme dixaine, on comptoit par ſouſtraction ; car au lieu de dire, *un apres vingt, deux apres vingt*, on diroit, *le dixieme du mois finiſſant* ; c'eſt-à-dire le xxi. le neuviéme du mois finiſſant, c'eſt-à-dire le xxii. & ainſi des autres. Quelque fois meſme on ſupprimoit *du mois finiſſant* quand on comptoit pluſieurs jours de ſuite, parce qu'alors il eſtoit impoſſible de ſe méprendre C'eſt ainſi que dans les nuées d'Ariſtophane Strepſiade, au lieu de compter, *ſix aprés vingt, ſept aprés vingt, huit aprés vingt, neuf aprés vingt*, compte, *cinq, quatre, trois, deux, & aprés cela le plus abominable de tous les jours, celui de la vieille & la nouvelle Lune*; c'eſt-à dire, le trente. Les Romains ont imité cette derniere maniere de compter par ſouſtraction ; & il eſt eſtonnant que des peuples ſi ſenſez & ſi polis ayent ſuivi des dattes ſi peu naturelles, ou pluſtoſt ſi extravagantes.

Quand il eut ainſi publié ſes loix.] Plutarque n'a rapporté

Digitized by Google

les jours importuné d'une foule de gens qui alloient chez luy pour les loüer ou pour les reprendre; pour le prier d'y adjouſter telle & telle choſe, qui leur eſtoit venuë dans l'eſprit, ou pour l'obliger d'en retrancher. La pluſpart meſme vouloient qu'il leur rendiſt raiſon de chaque article, qu'il les leur expliquaſt, & qu'il marquaſt preciſement en quel ſens il falloit les prendre.

que celles qui lui ont paru les plus ſingulieres & les plus remarquables, en voicy d'autres que Diogene Laërce rapporte, & qui meritent de n'eſtre pas oubliées.

Que le Tuteur ne demeure point dans la maiſon de la mere de ſes Pupilles.

Que la Tutelle des enfants ne ſoit pas donnée à celui qui doit eſtre leur Heritier.

Qu'un Orfevre ne puiſſe retenir l'empreinte ou la marque du cachet qu'il aura vendu.

Que celui qui a crevé l'œil à un borgne, perde ſes deux yeux.

Que l'Archonte qui ſe ſera enyvré ſoit puni de mort.

Que celui qui refuſera de nourrir ſon pere & ſa mere ſoit infame.

Que celui qui a conſumé ſon patrimoine, le ſoit auſſi.

Qu'un deſbauché ne puiſſe parler dans les Aſſemblées du peuple.

On trouve encore deux loix de Solon trés remarquables, dont Plutarque n'a point parlé. La premiere contre les femmes deſbauchées. Et l'autre contre ceux qui font meſtier de les produire. *Il eſt défendu à toute femme qui aura eſté ſurpriſe en adultere de ſe parer & d'aſſiſter aux ſacrifices publics, de peur que ſon commerce ne corrompe les autres femmes, & ſi elle s'y preſente, ou qu'elle ſe pare, que le premier qui la rencontrera lui dechire ſes habits, & lui arrache ſes ornements, qu'il la batte meſme, pourvu qu'il ne puiſſe ni la tuer ni l'eſtropier.* Le but du Legiſlateur eſtoit de couvrir d'infamie cette malheureuſe & de lui rendre la vie inſupportable.

A l'égard de ceux qui produiſoient les femmes deſbauchées *Lenones*, [illegible], il ordonne qu'on les pourſuive & s'ils ſont pris, qu'on les faſſe mourir, parce qu'en communiquant pour de l'argent leur effronterie à ceux qui avoient envie de pecher, & qui eſtoient retenus, ou par les difficultés, ou par la honte d'eſtre veus en emble, ils leur facilitoient le moyen de le voir & d'accomplir leurs mauvais deſirs. Eſchine contre Timarque pag. 26.

dre. Voyant donc qu'il ne pouvoit ni les refuſer avec quelque ſorte de couleur, ni les contenter ſans s'expoſer à l'envie, pour ſe derober à toutes ces difficultez, & pour éviter les plaintes & la haine de ſes Citoyens, car, comme il diſoit luy-meſme, *dans les grands deſſeins il eſt difficile de plaire à tout le monde*, il s'embarqua, & prit pour pretexte de ſa retraite, l'envie d'aller trafiquer ſur mer, aprés avoir obtenu des Atheniens un congé pour dix années, dans l'eſperance que ce temps-là ſuffiroit pour faire qu'on fuſt tout accouſtumé à ſes loix.

Car le Marchandiſe eſtoit alors trés-honorable, comme il l'a dit au commencement.

Il alla d'abord en Egypte, & demeura quelque temps, cõmme il le rapporte luy-meſme, *prés du rivage de Canope à l'embouchure du Nil*, où il confera avec Pſenophis l'Heliopolitain, & avec Sonchis le Saïte, qui eſtoient les plus habiles & les plus ſçavans de tous les Preſtres du pays, & apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de

Solon va en Egypte.

Un des ſept bras par leſquels le Nil ſe décharge dans la mer. Il y avoit là une ville de meſme nom.

Heliopolis & Saïs deux villes d'Egypte entre les bras du Nil.

Ni les contenter ſans s'expoſer à l'envie] En les contentant il s'expoſoit à l'envie, ou parce que pour leur deſcouvrir ſes loix, il falloit leur deſcouvrir le jugement qu'il faiſoit d'eux, & la connoiſſance qu'il avoit de leurs inclinations & de leurs vices; ou parce qu'il ne pouvoit reſpondre à quelques-uns, ſans ſe reduire dans la neceſſité de reſpondre à tous, ce qui eſtant impoſſible, il s'attireroit l'envie & la haine de ceux qu'il ne pourroit contenter.

Et apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de l'Iſle Athlantique.] Platon acheva cette Hiſtoire ſur les memoires de Solon, comme on le voit dans le Timée & dans le Critias. Il prétend que cette Iſle Atlantique eſtoit une Iſle de l'Ocean beaucoup plus grande que l'Aſie, & que l'Afrique, & qu'elle fut ſubmergée en un jour & une nuit. Diodore de Sicile dit que les Carthaginois, qui la deſcouvrirent, défendirent ſur peine de la vie de l'aller habiter. On infere de-là, que dés lors on avoit en Afri-

Digitized by Google

l'Isle Atlantique, qu'il entreprit de mettre en vers pour le publier en Grece. D'Egypte il passa à Cypre, où il acquit l'estime & l'amitié d'un des Rois de l'Isle, nommé Philocypre, qui habitoit une petite ville, que Demophoon, fils de Thesée, avoit bastie sur les bords du fleuve de Claros en un lieu fort d'assiette, mais dont le terroir estoit sterile & dur; c'est pourquoy Solon, voyant qu'il y avoit au-dessous une belle plaine, conseilla à Philocypre de transporter là sa ville, & de la rendre plus grande & plus agréable, il luy aida luy-mesme à la bastir, & pourvut à tout ce qui estoit necessaire pour la commodité & pour la seureté de ses habitants, de maniere qu'elle fut bien-tost trés peuplée, & que tous les autres Princes voisins en furent jaloux. C'est-pourquoy Philocypre, voulant rendre à Solon l'honneur qui lui estoit deu, changea le nom de sa ville, qui estoit appellée *Aipeia*, c'est-à-dire la *haute*, & la nomma *Soli*, du nom de son Fondateur. Solon parle luy-mesme de cet establissement dans ses Elegies, où s'adressant à Philocypre, il dit, *Puissiez-vous regner long-temps dans Soli, & habiter en paix cette ville, vous & vostre posterité;*

D'Egypte il va à Cypre.

Conseil que Solon donna à un des Rois de Cypre.

Ville de Cypre appellée Soli du nom de Solon.

que quelque connoissance de l'Amerique, & que sur cela les Grecs bastirent la fable, que Platon a conservée dans son Critias.

Et que tous les Princes voisins en furent jaloux.] Je croy que c'est le veritable sens de ce passage, ζηλῶσιν ἅπαντες βασιλῆες. Les Princes voisins furent jaloux de ce nouvel establissement de Philocypre, parce que la commodité de sa nouvelle ville attirant plusieurs habitants des autres villes, leur desbauchoient beaucoup de sujets.

Digitized by Google

Il invoque Venus parce qu'elle estoit la patronne de cette Isle.

Et pour moy, que la belle Venus me face partir en bonne santé de cette Isle, & que pour cette nouvelle fondation elle me face part de ses graces, me comble d'honneur, & me conduise heureusement dans ma patrie.

Entrevenë de Solon & de Crésus.

Pour ce qui est de l'entreveuë qu'il eut avec Crésus, je sçay bien que quelques Auteurs prétendent prouver par la Chronologie que c'est un conte fait à plaisir ; mais une histoire si celebre, qui a esté approuvée par un si grand nombre de tesmoins, &, ce qui est encore plus considerable, qui convient si bien aux mœurs de Solon, & qui est si digne de sa magnanimité & de sa sagesse, ne me paroist pas devoir estre rejettée, sous pretexte qu'elle ne s'accorde pas avec cer-

Incertitude des tables Chronologiques.

taines tables Chronologiques, que mille gens, jusqu'à aujourd'huy, ont essayé de corriger, sans

Je sçay bien que quelques Auteurs prétendent prouver par la Chronologie, que c'est un conte fait à plaisir,] Ces Auteurs se fondoient sur ce que Solon ayant esté Archonte la troisieme année de l'Olympiade 46. & Crésus ayant esté vaincu par Cyrus la seconde année de l'Olympiade 58. Solon ne pouvoit pas estre encore en vie si longtemps aprés ; c'est-à-dire quarante-sept ans aprés avoir esté Archonte. Mais ils prouvent encore mieux cette impossibilité, en faisant voir que Solon mourut sous l'Atchonte Hegestratus, la seconde année de l'Olympiade 51. Or Crésus ne monta sur le throne que la premiere année de l'Olympiade 56. vingt deux ans aprés la mort de Solon. Comment donc accorder le voyage de Solon en Lydie, avec le regne de Crésus, sur tout en mettant, comme fait Plutarque, ce voyage de Solon avant mesme la tyrannie de Pisistrate? Cela est plein de difficultez & de contrarietez qu'on ne sçauroit concilier, qu'en disant, comme Plutarque, que les anciennes tables Chronologiques n'estoient pas exactes & qu'elles se sentoient des efforts que différentes personnes avoient faits pour les corriger.

pouvoit

pouvoir jamais concilier les contrarietez dont elles ſont pleines.

On raconte donc que Solon eſtant allé voir Creſus, qui l'en avoit ſollicité, il lui arriva à peu prés ce qui arrive à un homme qui eſt né au milieu de la terre ferme, & qui va voir la la mer, il prend pour elle toutes les rivieres qu'il trouve; tout de meſme Solon eſtant arrivé à la Cour, & voyant un grand nombre de Seigneurs magnifiquement veſtus, qui marchoient avec grand bruit, environnez d'une foule d'Eſclaves, de Gardes & de Courtiſans, il les prenoit tous pour Creſus, juſqu'à ce qu'il fut conduit auprés de ce Prince, qui pour ſe faire voir avec plus de pompe & de majeſté, avoit ce jour-là ſur lui tout ce qu'on peut imaginer de plus precieux & de plus rare. Ses habits eſtoient d'un drap de pourpre de diverſes couleurs rehauſſé d'or, où la delicateſſe de l'art diſputoit avec la richeſſe de la matiere, & où les pierres les plus precieuſes eſtoient ſemées avec profuſion. Solon fut longtemps devant lui, ſans

Pompe de la Cour de Creſus.

Magnificence des habits de Creſus.

Qui pour ſe faire voir avec plus de pompe & de majeſté] Plutarque dit *pour donner un ſpectacle plus majeſtueux & plus varié.* C'eſtoit la couſtume des Princes d'Orient d'avoir les habits bigarrez de differentes couleurs, comme on le voit dans l'Eſcriture ſainte. Dans le livre des Juges, une des femmes du General Siſara dit, *Veſtes diverſorum colorum Siſaræ traduntur in prædam: Les robes de diverſes couleurs ſont le buttin de Siſara.* Dans les Pſeaumes il eſt dit de la fille de Pharaon: *Aſtitit Regina à dextris tuis in veſtitu deaurato, circumdata varietate: La Reine s'eſt tenuë à voſtre droite, avec une robe enrichie d'or, & parée avec une admirable varieté.*

donner aucune des marques d'emotion qu'il avoit attenduës, & ſans dire la moindre parole qui ſentiſt la ſurpriſe ou l'admiration, au contraire il fit connoiſtre aux gens de bon entendement qu'il meſpriſoit cette vanité, comme une petiteſſe d'eſprit & comme une baſſeſſe de courage.

La grande parure marque dans les hommes la foibleſſe & la petiteſſe d'eſprit.

Creſus commanda qu'on lui monſtraſt tous ſes threſors, & qu'on lui fiſt voir la ſomptuoſité & la magnificence de ſes appartements & de ſes meubles, choſe fort inutile, car pour juger de Creſus, Solon n'avoit qu'à le voir. Quand il eut tout veu on le ramena; Creſus lui demanda, *s'il avoit jamais veu d'homme plus heureux que lui?* Solon reſpondit, qu'*ouy*, & que *c'eſtoit un ſimple Bourgeois d'Athenes, nommé Tellus, qui avoit eſté un fort homme de bien, qui avoit laiſſé aprés lui des enfants generalement eſtimez de tout le monde, & qui aprés avoir eſté toute ſa vie à couvert de la neceſſité, eſtoit mort en combattant glorieuſement pour ſa patrie.*

Belle idée d'un homme heureux.

Creſus le prenoit desja pour un homme qui avoit perdu l'eſprit, & pour un ſtupide & un groſſier de ne pas meſurer le bonheur à l'abondance de l'or & de l'argent, & de preferer la

Et que c'eſtoit un ſimple Bourgeois d'Athenes, nommé Tellus, qui avoit eſté un fort homme de bien.] Herodote, qui raconte cette Hiſtoire dans ſon premier livre, y adjouſte ces particularités, que Plutarque ne devoit pas oublier, qu'il avoit veu ſa patrie touſjours floriſſante, ſes enfants eſtablis, & les enfants de ſes enfants, & qu'il avoit eſté tué dans une bataille à Eleuſine, aprés avoir mis en fuite ſes ennemis.

Digitized by Google

vie & la mort d'un homme du peuple à une si grande puissance & à un Empire si florissant. Il ne laissa pourtant pas de lui demander encore, *si aprés ce Tellus, il avoit connu un autre homme, dont le bonheur fust égal au sien?* Solon respondit encore, *qu'il avoit connu de plus heureux que lui, Cleobis & Biton, deux freres, qui avoient esté un modelle parfait d'amitié fraternelle, & qui avoient eu pour leur mere tant d'amour & de pieté, qu'un jour de feste solemnelle, comme elle devoit aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mesmes au joug, & traisnerent le char de leur mere, qui estoit ravie, & dont tout le monde vantoit le bonheur d'avoir porté de tels enfants. Aprés le sacrifice, ils allerent se coucher; mais ils ne se releverent pas le lendemain, & terminerent leur vie par une mort douce & tranquille, au milieu d'une trés grande gloire, qui n'aura point de fin. Eh quoy*, reprit Cresus, desja transporté de colere, *tu ne me compteras donc point parmi les heureux?* Solon, qui ne vouloit, ni le flatter, ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur, *Roy de Lydie, Dieu nous a donné à nous autres Grecs toutes choses dans la mediocrité; sur tout il nous a fait*

Ils estoient d'Argos.

Pour honorer leur pieté, ceux d'Argos consacrerent leurs statuës dans le temple de Delphes.

Mais ils ne se releverent pas le lendemain.] Leur mere ayant prié Junon d'accorder à ses enfants ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes, la Déesse exauça ses prieres, & leur envoya une mort prompte & tranquille, faisant entendre par-là que le plus grand bien qui puisse arriver aux hommes en cette vie, c'est d'en sortir.

Au milieu d'une tres grande gloire qui n'aura point de fin.] Cette Prophetie de Solon a esté accomplie, les plus grandes actions des plus illustres Capitaines n'ont pas esté plus vantées que cette action de pieté de Cleobis & de Biton.

Quelle estoit la sagesse des Grecs.

preſent d'une ſageſſe ferme, mais ſimple & populaire, qui n'a rien de royal ni d'eſclatant, & qui connoiſſant que la vie des hommes eſprouve un nombre infini de viciſſitudes & de changements, ne nous permet, ni de nous glorifier des biens dont nous jouiſſons nous-meſmes, ni d'admirer dans les autres une felicité, qui peut n'eſtre que paſſagere, & n'avoir rien de réel; car l'avenir eſt pour chaque homme un tiſſu d'accidents tout divers, qui ne peuvent eſtre préveus; celuy-là nous paroiſt ſeul heureux, de qui Dieu a continué la felicité juſqu'au dernier moment de ſa vie; mais pour celuy qui vit encore & qui flotte au milieu des eſcueils ſur cette mer orageuſe, ſon bonheur nous paroiſt auſſi incertain & auſſi mal aſſeuré, que la couronne pour celuy qui combat encore, & qui n'a pas encore vaincu. Solon ſe retira aprés ces paroles, qui ne firent qu'affliger Creſus, ſans le corriger.

La vie des hommes un tiſſu de divers accidents.

Ce monde une mer orageuſe pleine d'écueils.

Succés ordinaire des veritez qu'on dit aux Princes trop enteſtez de leur grandeur.

Eſope, celuy qui a fait des fables, eſtoit alors à la Cour, où il avoit eſté appellé par Creſus, qui le traittoit trés favorablement; Il fut faſché du mauvais accueil que Solon avoit receu de ce Prince, & lui dit par forme d'avis: *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des choſes qui leur ſoient agreables.* *Di pluſtoſt*, reſpondit Solon, *qu'il faut, ou ne les point approcher, ou leur dire des choſes qui leur ſoient utiles.* Ainſi Creſus eut touſjours depuis beaucoup de meſpris pour Solon, juſqu'à ce qu'ayant eſté deffait en bataille par Cyrus, ſa ville Capitale priſe, & lui-meſme fait priſonnier, & eſtant

Mot d'Eſope à Solon, & la belle reponſe de Solon à Eſope.

desja monté tout lié & garroté sur le bucher, où il alloit estre bruslé au milieu des Perses & de Cyrus mesme, il s'escria par trois fois de toute sa force, *ô Solon, Solon, Solon!*

Cyrus, estonné, lui envoya demander, *quel homme, ou quel Dieu c'estoit que Solon, qu'il reclamoit seul dans ce malheur inévitable?* Cresus respondit sans rien desguiser, *c'est un des Sages de Grece, que j'avois fait venir auprés de moy, non pas pour l'escouter & pour apprendre de lui les choses dont j'avois si grand besoin, mais afin qu'aprés avoir esté le spectateur & le tesmoin de ma gloire & de mes richesses, il allast remplir la Grece du bruit de ma felicité, dans la perte de laquelle je trouve aujourd'huy plus de mal, que je n'ay jamais trouvé de bien dans sa jouissance; car les faveurs de la Fortune n'estoient qu'en idée & en opinion, au lieu que ses revers me plongent dans des malheurs trés réels & dans des calamitez trés veritables, & c'est ce que conjecturoit fort bien ce Sage Grec. car prévoyant ce qui m'arrive aujourd'huy sur ce que je faisois alors, il m'avertissoit de regarder tousjours à la fin de ma vie, & de ne pas m'enorgueillir enflé d'une vaine confiance, qui n'avoit point de fondement.*

Difference des faveurs de la Fortune à ses revers.

Quand on eut fait ce rapport à Cyrus, ce Prince, beaucoup plus sage que Cresus, & qui voyoit les paroles de Solon confirmées par ce grand exemple, non-seulement delivra son ennemi, mais l'honora pendant qu'il vescut; ainsi Solon eust la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux Rois, & l'honneur à l'autre.

Sagesse de Cyrus.

Deux Rois sauvez par un seul mot d'un homme sage.

Pendant ſon abſence, les Atheniens furent tousjours diviſez entre eux; Lycurgue eſtoit à la teſte de ceux de la plaine; Megacles, fils d'Alcmæon, eſtoit Chef de ceux de la coſte, & Piſiſtrate avoit pris ſous ſa protection ceux de la montagne, auſquels s'eſtoit jointe toute la tourbe des Mercenaires qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. La ville obſervoit cependant en gros les loix de Solon; mais il n'y avoit pas un de ſes habitants qui ne fuſt pour la nouveauté, & qui ne ſouhaitaſt de voir changer la face du Gouvernement, non pas dans la veuë de reſtablir l'égalité, mais dans l'eſperance que ce changement les mettroit au deſſus de leurs adverſaires.

Ce Lycurgue eſtoit fils d'Ariſtolaides.

Les choſes eſtoient en cet eſtat quand Solon y retourna. Il s'attira le reſpect & la veneration de tout le monde; mais à cauſe de ſon grand âge, il n'avoit plus la force ni la vivacité neceſſaire pour agir & pour parler en public; c'eſt pourquoy s'abouchant en particulier avec chacun des Chefs des trois partis, il taſchoit de terminer leurs differents, & de les remettre bien enſemble. Il eſperoit meſme d'abord y réuſſir, d'autant plus qu'il ſembloit que

Lycurgue eſtoit à la teſte de ceux de la plaine.] Plutarque a pris cette particularité d'Herodote, qui eſcrit dans le premier livre, *Dans la ſedition de ceux de la plaine qui avoient à leur teſte Lycurgue, fils d'Ariſtolaides, & de ceux de la coſte, qui eſtoient conduits par Megacles fils d'Alcmæon Piſiſtrate excita un troiſiéme parti, ſous prétexte de proteger ceux de la montagne.*

Pisistrate goustoit volontiers ses propositions; car Pisistrate estoit un homme poli, doux, & insinuant, secourable envers les pauvres, sage & moderé envers ses ennemis, & qui sçavoit si bien imiter & contrefaire les bonnes qualitez qu'il n'avoit pas, qu'on estoit persuadé qu'elles estoient plus en lui qu'en ceux qui les avoient naturellement, & qu'on le croyoit le plus traitable & le plus honneste de tous les hommes, le plus zelé pour l'égalité & pour la justice, & l'ennemi le plus declaré de ceux qui voudroient changer l'estat present de la Republique & machiner quelques nouveautez. C'est par là qu'il trompoit le peuple; mais Solon eut bientost connu son naturel, & descouvert le but où il tendoit par ses déguisements & par ses artifices. Il ne rompit pourtant pas avec lui, il tascha seulement de l'adoucir & de le ramener à la raison par ses remonstrances; car il disoit tous-

Portrait de Pisistrate.

Solon connut seul le naturel de Pisistrate.

Secourable envers les pauvres.] Il se faisoit toûjours suivre par deux ou trois esclaves chargez de petites pieces d'argent, qu'il employoit à soulager les malades, & à faire enterrer les pauvres; & quand il voyoit un homme triste, il l'appelloit, lui demandoit la cause de sa tristesse, & si elle venoit de sa pauvreté, il luy fournissoit sur le champ tout ce qui luy estoit necessaire, non pas pour nourrir sa paresse, mais pour luy donner le moyen de subsister de son travail. Il n'avoit point de portier à ses jardins, ni à ses maisons de campagne; il en laissoit l'entrée libre à tout le monde, qui pouvoit y aller & prendre tout ce dont il avoit besoin. Au reste, quand Plutarque parle des pauvres, il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône; car il n'y avoit pas de ces miserables-là à Athenes. *En ce temps-là*, dit Isocrate, *il n'y avoit point de Citoyen qui mourust de faim, ni qui en mandiant deshonorast sa ville.*

jours parlant à lui-meſme & aux autres, *que ſi on pouvoit deraciner de ſon ame cette ambition demeſurée, & guerir cette envie effrenée de dominer, il n'y auroit pas d'homme plus né à la vertu, ni un meilleur Citoyen dans Athenes.*

Theſpis change la Tragedie.

En ce temps-là Theſpis commençoit à changer la Tragedie ; ce ſpectacle attiroit tout le monde par ſa nouveauté, car il n'y avoit pas encore alors des jeux où l'on diſputaſt le prix de la Tragedie, comme il y en eut depuis. Solon, qui eſtoit naturellement deſireux d'ouïr & d'apprendre, & qui dans ſa vieilleſſe s'adonnoit encore plus volontiers à l'oiſiveté & aux plaiſirs, & particulierement à la bonne chere & à la muſique, alla entendre Theſpis, qui

En ce temps-là Theſpis commençoit à changer la Tragedie.] Ce paſſage eſt plus important qu'on n'avoit crû. Plutarque ne dit pas, que Theſpis commença alors à faire joüer des Tragedies, mais qu'il commença à changer la Tragedie ; & cela eſt bien different. La Tragedie eſtoit long-tems avant Theſpis ; mais ce n'eſtoit qu'un chœur de gens, qui chantoient & qui ſe diſoient des injures. Theſpis fut le premier, qui jetta dans ce chœur un perſonnage, qui pour le delaſſer & luy donner le temps de reprendre haleine, recitoit une avanture de quelque perſonnage illuſtre ; & c'eſt ce recit qui donna lieu enſuite aux ſujets des Tragedies. Il ne faut donc pas s'eſtonner, ſi ce changement plût merveilleuſement aux Atheniens. On peut voir les remarques ſur la Poëtique d'Horace, V. 275. La premiere piece que Theſpis fit joüer alors, fut Alceſte.

Car il n'y avoit pas encore alors des jeux, où l'on diſputaſt le prix de la Tragedie.] Ces diſputes des Poëtes ne furent eſtablies qu'aprés la mort de Theſpis. On commença à diſputer par une ſeule Tragedie, & enſuite par trois & quatre, ce qu'on appella des Trilogies & Tetralogies. On peut voir les Remarques ſur le vers 220. de la Poëtique d'Horace.

joüoit

joüoit lui-meſme, comme c'eſtoit la couſtume des Poëtes anciens. Quand la piece fut finie, il appella Theſpis, & lui demanda, *s'il n'avoit point de honte de mentir ainſi devant tant de gens?* Theſpis lui reſpondit, *qu'il n'y avoit point de mal dans ces menſonges & dans ces fictions, qu'on ne faiſoit que par jeu. Oui*, repartit Solon, en donnant un grand coup de ſon baſton contre terre, *mais ſi nous ſouffrons & approuvons ce beau jeu-là, nous le trouverons bientoſt dans nos contracts & dans toutes nos affaires.*

Les premiers Poëtes joüoient eux-meſmes à leurs pieces.

Car les hommes portent dans leurs affaires le meſme eſprit qu'ils ont dans leurs plaiſirs.

Sur ces entrefaites Piſiſtrate, qui s'eſtoit bleſſé lui-meſme & enſanglanté par tout le corps, ſe fit porter ſur la place dans un charriot, & excita la populace, en lui faiſant entendre que c'eſtoient ſes ennemis qui l'avoient mis en cet eſtat, & qu'il eſtoit la victime de la Republique. Desja la pluſpart, touchez de pitié, commençoient à teſmoigner leur indignation par leurs cris, lorſque Solon s'approchant de

Ruſe de Piſiſtrate pour uſurper la tyrannie.

S'il n'avoit point de honte de mentir ainſi devant tant de gens.] Car dés le commencement le menſonge a eſté l'ame de la Tragedie, comme du Poëme Epique. Le ſujet a touſjours eſté une fable que les Poëtes taſchoient de rendre vray-ſemblable & hiſtorique, par le meſlange de quelque verité.

Sur ces entrefaites, Piſiſtrate, qui s'eſtoit bleſſé lui-meſme & enſanglanté par tout le corps.] Herodote raconte au long cette Hiſtoire dans ſon 1. livre, où il dit que Piſiſtrate ne ſe bleſſa pas ſeulement luy-meſme, mais qu'il bleſſa auſſi en pluſieurs endroits les mules de ſon charriot, afin de mieux perſuader que ſes ennemis l'avoient ainſi maltraité, comme il alloit à ſa maiſon de campagne, & qu'il avoit eu toutes les peines du monde à ſe ſauver de leurs mains.

Beau mot de Solon à Pisistrate.

Cette action d'Ulysse est contée dans le iv. liv. de l'Odyssée.

Pisistrate, lui dit, *fils d'Hippocrate, tu representes mal l'Ulysse d'Homere, car tu t'es déchiqueté pour tromper tes Citoyens, & il ne le fit que pour tromper ses ennemis.* Le tumulte continuoit cependant tousjours, & la populace estoit preste à prendre les armes, lorsqu'on trouva à propos d'assembler le Conseil.

Sagesse & courage de Solon.

D'Abord Ariston y demanda qu'on accordast cinquante Gardes à Pisistrate pour la seureté de sa personne ; mais Solon se levant s'y opposa de toute sa force, & dit plusieurs choses, qu'il escrivit depuis dans ses vers, comme : *Vous ne regardez qu'aux paroles douces & flatteuses de cet homme qui vous seduit. Chacun de vous en particulier a pour ses propres affaires toute la finesse du Renard, & tous ensemble, vous n'estes que des testes sans cervelle, gens stupides & grossiers.* Mais voyant que tous les pauvres prenoient le parti de Pisistrate & faisoient grand bruit, & que les riches se retiroient, saisis de crainte, il sortit de l'assemblée en disant, *qu'il avoit monstré plus de sens que les premiers, qui ne connoissoient pas les menées de Pisistrate, & plus de courage que les derniers, qui les connoissant, n'avoient pas eu la force de lui resister, & de s'opposer à sa Tyrannie.*

Caractere des Atheniens.

Vous ne regardez qu'aux paroles douces & flateuses de cet homme qui vous seduit] Je doute que Plutarque eust oublié le vers pentametre qui suivoit l'hexametre, & & je croy qu'il faut le rapporter dans le texte tel que Diogene Laërce nous la conservé :

Ε'ις ἔργον δ' ὑμῶν μηδὲν ὁρᾶτε βλέποντες.

Et vous ne prenez garde à aucune de ses actions qui se passent devant vos yeux.

Le peuple ayant donc autorisé la proposition d'Ariston, il ne s'amusa pas à l'inquieter ni à disputer avec lui sur le nombre des Gardes, il lui en laissa tranquillement prendre à ses gages tant qu'il voulut, & tant qu'enfin il se rendit maistre de la Citadelle. Ce fut alors que la ville se trouva fort estonnée & fort troublée. Megacles s'enfuit sur l'heure avec les autres Alcmæonides; & Solon, quoy qu'il fust desja fort vieux, & qu'il n'eust personne qui le secondast, ne laissa pas d'aller sur la place, & de parler aux Citoyens pour leur reprocher leur lascheté & leur imprudence, & pour les exhorter & les encourager à ne pas abandonner leur liberté. Il leur dit en cette occasion ce mot, qui a esté depuis si celebre, *Avant ce jour il estoit plus facile d'estouffer la Tyrannie encore naissante, & presentement, qu'elle est formée & establie, il est plus honneste & plus glorieux de l'abolir.* Mais voyant que la peur empeschoit tout le monde de l'entendre, il se retira dans sa maison, prit ses armes, les jetta dans la ruë, en disant, *J'ay défendu, autant que je l'ai pû, les loix & ma patrie*, & se tint en repos. Ses amis lui conseilloient de prendre la fuite, il ne voulut pas seulement les escou-

Portes-massuës. Il en eut quatre cents.

Beau mot de Solon.

Solon jette ses armes dans la ruë.

Sur le nombre des Gardes.] Plutarque appelle ces Gardes ῥοπαλοφόρους, *des Portes-massuës*; car Herodote remarque fort bien que les Atheniens n'accorderent à Pisistrate que des Portes-massuës, & non pas des Lanciers; mais cette Politique leur fut inutile.

Il ne voulut pas seulement les escouter, & demeura chez luy.] Diogene Laërce dit tout le contraire; car il assure, que Solon se retira, & il rapporte une lettre que Pisistrate luy escrivit pour le

Digitized by Google

ter, & il demeura chez lui à faire des vers contre les Atheniens, pour leur reprocher leurs fautes; *Si vous vous eſtes attiré cette calamité par voſtre peu de courage*, leur diſoit-il, *ne vous en prenez point aux Dieux; c'eſt vous meſmes qui avez élevé vos Tyrans en leur donnant des Gardes, & c'eſt ce qui vous a fait tomber dans cet eſclavage ſi honteux.*

Vieilleſſe, reſſource contre les Tyrans.

Ceux qui l'entendoient, ne ceſſoient de l'avertir que le Tyran le feroit mourir, s'il venoit à apprendre qu'il tinſt ce langage, & lui demandoient ſur quoy il ſe fioit pour parler avec tant d'audace & de temerité; il leur reſpondit, *Sur la vieilleſſe.* Mais Piſiſtrate, aprés avoir tout ſouſmis, ſçut ſi bien l'adoucir, en luy teſmoignant beaucoup de bienveillance, en luy faiſant toute ſorte d'honneurs, & en l'appellant ſouvent prés de ſa perſonne, qu'il fut ſon Conſeil, & approuva la pluſpart des choſes qu'il fit dans la ſuite. Auſſi Piſiſtrate obſervoit-il preſque toutes les loix de Solon, & les faiſoit obſerver à ſes amis; juſques-là meſme qu'ayant eſté accuſé d'un meurtre devant la Cour de l'Areopage, quoyqu'il fuſt le maiſtre, il ſe preſenta modeſtement pour ſe defendre & pour ſe juſtifier; mais l'accuſateur abandonna ſa pourſuite.

Solon adouci par Piſiſtrate & devenu ſon conſeil.

C'eſtoit ſans doute un trait de politique de Piſiſtrate qui cherchoit à endormir les Atheniens.

Loy de Piſiſtrate pour ceux qui avoient eſté eſtropiez à la guerre.

Piſiſtrate fit auſſi pluſieurs loix, & entre autres celle-cy; *Que ceux qui auroient eſté eſtropiez à la guerre, ſeroient nourris aux deſpens du public.* Heraclide dit

rappelle, & la reſponſe que Solon luy fit; mais ces deux lettres pourroient bien eſtre ſuppoſées.

pourtant que Solon avoit desja fait ordonner la meſme choſe en faveur de Therſippe, & que Piſiſtrate ne fit que la renouveller & la rendre generale. Theophraſte raconte encore que la loy contre les pareſſeux n'eſtoit pas de Solon, mais de Piſiſtrate, qui rendit par ce moyen la ville plus paiſible & la campagne mieux cultivée.

Car la faineantiſe du peuple eſt la cauſe la plus ordinaire des ſeditions.

Pour Solon, aprés avoir commencé d'eſcrire en vers l'hiſtoire, ou la fable de l'Iſle Atlantique, qu'il avoit appriſe des Sages de la ville de Saïs, & qui concernoit particulierement les Atheniens, il s'en laſſa tout d'un coup, non pas comme dit Platon, à cauſe de ſes autres occupations, mais pluſtoſt parce qu'il eſtoit affoibli par la vieilleſſe, & que ce long travail lui fit peur, car il jouïſſoit d'un fort grand loiſir, comme il le teſmoigne aſſez dans ſes vers, où il dit, *Je vieillis en apprenant tousjours*, & dans un autre endroit, *Je ne fais plus la cour qu'à Venus, à Bacchus & aux Muſes, qui ſont les ſeules ſources de tous les plaiſirs des mortels.* Mais Platon s'emparant de ce ſujet, comme d'une belle

Dans le Timée pag. 21. tom. 3. edit. Serr.

Platon parle de Solon.

Et qui concernoit particulierement les Atheniens.] Car cette fable portoit que les peuples de cette Iſle Atlantique ayant desja ſubjugué toute l'Afrique & une grande partie de l'Europe, menaçoient l'Egypte & la Grece; mais que les Atheniens s'oppoſant à ces Rois victorieux, remporterent ſur eux des victoires conſiderables, & les rechaſſerent dans leur Iſle.

Mais Platon s'emparant de ce ſujet, comme d'une belle terre abandonnée.] Platon s'en empara parce qu'il le jugea tres utile & tres propre à porter les Atheniens à aimer l'union & à gouſter ſa forme de Gouvernement, dont il avoit donné l'idée. Car les dix livres de ſa Republique, qui ne ſont proprement qu'un ſeul dialogue, ſont un ſeul & meme traité avec le Timée & l'Atlantique

terre abandonnée, & qui lui appartenoit en quelque maniere, à cauſe de la parenté, & ſe piquant de l'achever & de l'embellir, y fit une entrée ſuperbe, une enceinte magnifique, & des cours d'une ſinguliere beauté. Il n'y a ni hiſtoire ni fable, ni œuvre poëtique, qui ſoit ſi magnifiquement ornée; mais parce qu'il le commença trop tard, il mourut avant que de l'achever, laiſſant à ſes Lecteurs un regret d'autant plus ſenſible pour ce qui manque à cet ouvrage, que le peu, qu'ils en ont, leur fait un tres grand plaiſir. Car, comme dans Athenes le Temple de Jupiter Olympien eſt le ſeul qui n'eſt pas fini,

Eloge du Prologue du Critias de Platon.

ou le Critias. Les livres de la Republique forment ſes Citoyens, le Timée leur deſcouvre la fabrique du monde, afin que cette connoiſſance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnez; & le Critias, ou l'Atlantique, leur prouve par l'hiſtoire ancienne, que telle eſtoit la vie de leurs premiers Anceſtres, c'eſt-à-dire des premiers Atheniens, qui vivoient avant le déluge de Deucalion, & que ce n'eſt que par-là qu'ils firent des actions ſi eſclatantes.

Et qui luy appartenoit en quelque maniere à cauſe de la parenté.] Car Platon deſcendoit d'un frere de Solon.

Laiſſant à ſes Lecteurs un regret d'autant plus ſenſible, pour ce qui manque à cet ouvrage que, le peu, qu'ils en ont, leur fait un trés grand plaiſir.] Ce jugement de Plutarque ſur le Critias eſt remarquable On peut dire auſſi qu'il n'y a point d'hiſtoire nide fiction, plus magnifique, plus ornée, mieux eſcrite, & où l'on deſcouvre de plus grandes veuës, que dans ce que nous avons du Critias. Malheureuſement tout ce qui regardoit les Atheniens manque, & c'eſt ce qu'il y avoit de plus important.

Le Temple de Jupiter Olympien eſt le ſeul qui n'eſt pas fini.] Je croy que c'eſt le Temple, que Piſiſtrate avoit commencé, & au deſſein duquel il avoit employé quatre fameux Architectes. Il mourut avant qu'il puſt eſtre achevé. Ses enfants voulurent continuer l'ouvrage; mais ils ne purent le finir.

Digitized by Google

tout de meſme la ſageſſe de Platon, parmi tant d'autres beaux eſcrits qui en ſont ſortis, n'a laiſſé d'imparfait que le ſeul diſcours de l'Iſle Atlantique. *Grand eloge de Platon.*

Solon veſcut encore pluſieurs années aprés que Piſiſtrate ſe fut emparé de la Tyrannie, ſi l'on en croit Heraclide de Pont, & ſi l'on s'en rapporte à Phanias d'Epheſe, il ne veſcut pas deux ans entiers, car Piſiſtrate ſe rendit maiſtre d'Athenes ſous l'Archonte Comias, & Solon, dit-il, mourut l'année ſuivante ſous l'Archonte Hegeſtratus, qui ſucceda à Comias. Et pour ce qu'on dit de ſes cendres, qu'elles furent ſemées par toute l'Iſle de Salamine, c'eſt un conte entierement incroyable à cauſe de ſa trop grande abſurdité ; Cependant il eſt rapporté par pluſieurs Eſcrivains

Tout de meſme la ſageſſe de Platon, parmi tant d'autres beaux eſcrits qui en ſont ſortis.] Je ne ſçai ſi l'on a jamais donné à perſonne une plus belle & plus grande loüange que celle que Plutarque donne icy à Platon, en comparant tous ſes eſcrits aux Temples de la ville d'Athenes, qu'un Poëte Grec a appellée, *le ſacré Domicile des Dieux*, & en comparant ſon Critias, qui n'eſtoit pas fini, au Temple de Jupiter Olympien, que les Atheniens avoient laiſſé imparfait, à cauſe des deſordres & des ſeditions, dont leur ville avoit eſté agitée.

Car Piſiſtrate ſe rendit maiſtre d'Athenes ſous l'Archonte Comias.] Ce Comias eſtoit Archonte la premiere année de l'Olympiade 51. environ 550. ans avant la naiſſance de noſtre Seigneur.

Et pour ce qu'on dit de ſes cendres, qu'elles furent ſemées par toute l'Iſle de Salamine, c'eſt un conte entierement incroyable.] Il fut fait apparemment ſur l'hiſtoire de Lycurgue, dont les cendres furent jettées dans la mer ſelon l'ordre exprés qu'il en avoit donné.

Cependant il eſt rapporté par pluſieurs Eſcrivains conſiderables.] Le Poëte Cratinus dans une de ſes Comedies, fait parler Solon conformément à cette tra-

Digitized by Google

conſiderables, & par Ariſtoſte meſme:

dition, quoyque pourtant d'une maniere qui fait aſſez entendre que de ſon temps, elle ne paſſoit pas pour certaine, car il dit :

Οἰκέω δ' νῆσον, ὡς φὴ ἀνὴρ πόρος,

Σαλαμῖνα δ' ἐκ πίσεως λίαν πολίν.

J'habite l'Iſle de Salamine, ſi la tradition eſt veritable, car mes cendres ſont ſemées dans tout ce territoire d'Ajax

Fin de la vie de Solon.

PUBLICOLA.

Digitized by Google

PUBLICOLA.

SOLON ayant eſté tel que nous venons de le repreſenter, nous lui comparerons Publicola, à qui le peuple Romain donna ce nom par honneur & par reconnoiſſance ſur la fin de ſon premier Conſulat; auparavant il s'appelloit Publius Valerius. Il eſtoit deſcendu de cet ancien Valerius, qui contribua plus que perſonne à mettre la paix entre les Romains &

Publicola ſignifie, Qui honore le peuple.

Origine de Publicola.

Il eſtoit deſcendu de cet ancien Valerius, qui contribua plus que perſonne à mettre la paix entre les Romains & les Sabins.

cendoit de ce Voleſus Valerius, qui eſtoit un des trois perſonnages les plus conſiderables qui ſuivirent Tatius à Rome.

les Sabins, & à les faire devenir un meſme peuple; car ce fut lui qui porta les deux Rois à une entreveuë & qui les obligea d'eſcouter des propoſitions d'accommodement. Publius Valerius donc iſſu de ces Anceſtres, quoy que Rome fuſt encore alors ſous la domination des Rois, ne laiſſa pas de ſe rendre conſiderable par ſon éloquence & par ſes richeſſes. Il ſe ſervoit de l'une avec autant de droiture que de liberté pour le maintien de la Juſtice, & il employoit genereuſement

La Monarchie contraire à l'Eloquence.

Choſe trés-rare ſous un Tyran.

Quoyque Rome fuſt encore alors ſous la domination des Rois, ne laiſſa pas de ſe rendre conſiderable par ſon éloquence] Cela eſt fondé ſur cette opinion aſſez generale, qu'il n'y a rien de plus contraire à l'éloquence que la domination des Rois; car un eſprit accouſtumé à la ſervitude ne peut rien produire de noble, ni de grand, la ſervitude eſtant comme une priſon où l'ame deſcroît & ſe rapetiſſe. Et ce qui ſemble le prouver, c'eſt que l'éloquence a le plus fleuri dans les Eſtats qui ont eſté agités de troubles & de guerres civiles, & que ceux qui ont eſté bien policez, comme ceux de Lacedemone & de Crete, n'ont pas porté de grands Orateurs, non plus que les Eſtats Monarchiques, où tout dépendant de la volonté d'un ſeul les affaires ſe décident plus par le conſeil, que par l'éloquence. Philippe n'a jamais pû trouver dans ſes Eſtats un Orateur à oppoſer à Demoſthene; & à Rome on a vû mourir l'éloquence avec la liberté. Mais je crains bien que nous n'aimions à rejetter ſur une cauſe eſtrangere un vice qui ne vient que de nous. Ce n'eſt nullement le Gouvernement Monarchique qui enerve noſtre eſprit; ce ſont nos paſſions, c'eſt le deſir inſatiable des richeſſes; c'eſt l'amour des plaiſirs; c'eſt la pareſſe. On peut voir le dernier chapitre de Longin, qui examine à fond les cauſes de la Décadence des eſprits. Cependant il faut remarquer que Plutarque eſcrivoit cecy ſous le Gouvernement Monarchique; & ſi cette liberté fait honneur à celuy qui eſcrit, elle en fait encore davantage au Prince qui la ſouffre. Je croy que c'eſtoit Trajan.

Et par ſes richeſſes,] Cela eſtoit fort extraordinaire & fort remarquable; car Tarquin avoit abaiſſé toutes les plus grandes maiſons de Rome, & deſpoüillé les plus riches.

Digitized by Google

les autres au secours de ceux qui en avoient besoin; de maniere qu'il estoit visible que, si l'estat se changeoit en Republique, il y tiendroit le premier rang.

Tarquin le Superbe, qui estoit parvenu à l'Empire en foulant aux pieds tous les droits divins & humains, & qui se servoit de son pouvoir, non en Roy, mais en Tyran, s'estant rendu insuportable, & le peuple ayant pris pour le prétexte & l'occasion de sa revolte, la mort de Lucrece, qui s'estoit tuée elle-mesme, pour avoir esté violée par le Fils aisné de Tarquin, Lucius Brutus, qui s'estoit mis a la teste de ce parti, s'en alla d'abord chez Valerius, pour lui communiquer son dessein. Il le trouva trés disposé à le se-

Que si l'Estat se changeoit en Republique.] Comme cela arrive presque tousjours à tous les Estats Tyranniques. Ils se changent en Democratie, en Gouvernement populaire. Aristote en a expliqué les raisons dans le v. Liv. de ses Politiques.

Tarquin le Superbe, qui estoit parvenu à l'Empire en foulant.] Il y a dans le texte, *non par les bonnes voyes*, C'est-à-dire non par le decret du Senat, par les suffrages du peuple, par des sacrifices & par la faveur du ciel, qui devoit approuver l'élection par des signes favorables.

En foulant aux pieds tous les droits divins & humains.] Car non seulement il mespriſa les voyes ordinaires, mais il se fit un degré au thrône du propre corps du Roy Servius Tullus son beaupere, qu'il tua.

Non en Roy, mais en Tyran.] Car il abaissoit les Nobles, dépoüilloit les riches, ostoit au peuple ses privileges, & ses loix, luy defendoit les assemblées tant sacrées que politiques, & l'accabloit par des ouvrages serviles qui n'avoient point de fin.

S'en alla d'abord chez Valerius pour luy communiquer son dessein.] Denys d'Halicarnasse & Tite-Live escrivent que Lucrece les avoit fait appeller avec son pere, qu'elle se tua en leur presence, & que dans le mesme temps le dessein fut pris de chasser les Rois.

conder de toutes ſes forces, & il s'en ſervit fort utilement pour chaſſer les Rois. Veritablement pendant qu'il y eut quelque apparence que le peuple eſtabliroit, au lieu d'un Roy, un General, Valerius ſe tint en repos, & ceda volontiers à Brutus cette premiere place, qui lui appartenoit à plus juſte titre, puiſqu'il avoit eſté le chef de cette entrepriſe & l'auteur de la liberté. Mais dés qu'il parut que le nom de Monarque eſtoit odieux, & que le peuple ſouffriroit plus volontiers une autorité partagée, & que meſme on propoſoit de nommer deux Conſuls, alors il ne douta pas qu'on ne le choiſiſt avec Brutus, & il ſe trompa, car malgré tout ce que Brutus peut faire, on lui donna pour Collegue Collatin, mari de Lucrece. Ce n'eſt pas que Collatin euſt plus de merite & plus de vertu que Valerius; mais c'eſt que les plus puiſſants de la Ville, craignant les Tarquins, qui de dehors faiſoient encore des brigues, & taſchoient par toutes ſortes de flatteries & de ſouſmiſſions d'adoucir le peuple, voulurent avoir pour leur General l'ennemi le plus irreconciliable de la Maiſon Royale, comme celui qui ne ſe laiſſeroit jamais fléchir.

Equité de Valerius.

Ce fut Brutus qui le propoſa.

Il s'appelloit Lucius Tarquinius Collatinus & eſtoit de la famille des Tarquins.

Valerius, trés-faché de ce qu'on ne le croyoit pas capable de tout faire pour l'amour de la patrie, parce qu'il n'avoit receu aucune injure parti-

Valerius offenſé de ce qu'on lui avoit preferé Collatin, ſe retire des affaires.

On luy donna pour Collegue Collatin.] Lucius Tarquinius, fils d'Egerius, neveu de l'ancien Tarquin. Il eſtoit appellé Collatin, parce qu'il eſtoit Gouverneur de Collatia. Tarquin le Superbe, & Egerius pere de Collatin eſtoient couſins germains.

Digitized by Google

culiere des Tyrans, se rerira du Senat, abandonna le Barreau, & renonça entierement à toutes les affaires publiques. Cela fit de la peine au peuple, qui apprehenda que le ressentiment ne le portast à restablir les Rois, & à ruiner les fondements de la Republique encore mal affermis. Mais quand Brutus, qui en soupçonnoit encore d'autres, voulut faire jurer le Senat sur les sacrifices, & qu'il eust assigné un jour pour recevoir ce serment, Valerius descendit dans la place avec un visage gay, & jura le premier qu'il n'escouteroit jamais aucune proposition de Tarquin, & & qu'il lui feroit une guerre immortelle pour la defense de leur liberté, ce qui fit grand plaisir au Senat, & donna courage aux Consuls.

Brutus fait jurer le Senat.

Valerius jure le premier.

Les effects respondirent mesme bien-tost à ses paroles, car presque dans le mesme temps il arriva à Rome de la part de Tarquin des Ambassadeurs, qui portoient des Lettres trés propres à gagner le peuple, & qui estoient chargés de lui tenir des discours fort humbles, par lesquels ils esperoient de corrompre la multitude, en lui faisant entendre que c'estoit le Roy mesme qui parloit par leur bouche, qu'il avoit despoüillé toute sa fierté, & qu'il ne demandoit que des choses justes & raisonnables. Les Consuls estoient d'avis de

Qui en soupçonnoit d'autres.] Car non seulement parmi le peuple, mais aussi parmi les Nobles, il y en avoit beaucoup à qui le degoust de leur fortune presente & l'esperance d'une meilleure, faisoient souhaiter de vivre plustost sous un Tyran que dans un Estat populaire.

Prudence de Valerius.

les faire parler au peuple; Valerius s'y oppoſa & empeſcha qu'on ne donnaſt cette occaſion de remuer à une populace accablée de pauvreté, & qui craignoit encore plus la guerre, que la tyrannie.

Bien-toſt après on vit arriver d'autres Ambaſſadeurs, qui dirent que le Roy renonçoit à la Royauté, qu'il quittoit le deſſein de leur faire la guerre, & qu'il demandoit ſeulement qu'on lui rendiſt ſon argent & ſon bien, & celui de ſes amis & de ſes parents, afin qu'au moins ils euſſent de quoy vivre dans leur fuite. La pluſpart des Senateurs panchoient à lui accorder ſa demande; mais Collatin n'euſt pas pluſtoſt opiné à cela, que Brutus, qui eſtoit homme inflexible & fort emporté, courut à la place, en criant que ſon Collegue eſtoit un traiſtre, & qu'il vouloit donner de quoy

Tarquin fait demander aux Romains ſon argent & ſon bien.

Brutus s'y oppoſe.

Bientoſt après on vit arriver d'autres Ambaſſadeurs.] Denys d'Halicarnaſſe dit que c'eſtoient les meſmes, qui n'ayant pû obtenir leurs premieres demandes, ſe reduiſirent à cecy pour gagner du temps.

Que Brutus, qui eſtoit homme inflexible & fort emporté, courut à la place en criant que ſon Collegue eſtoit un traiſtre.] Denys d'Halicarnaſſe dit au contraire que cela fut traité dans le Senat avec beaucoup de moderation de part & d'autre. Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du Tyran, qui eſtoient confiſquez à la Republique, & qu'on ne devoit pas lui donner les moyens d'entretenir des troupes, de faire la guerre aux Romains, & de les opprimer encore. Collatin, s'oppoſant à Brutus, dit qu'on en vouloit aux Tyrans, & non pas à leurs richeſſes; que c'eſtoit aſſez de les avoir chaſſez; qu'il falloit éviter comme une infamie de donner ſujet de croire qu'on ne les avoit chaſſez que pour ſe rendre maiſtres de leur bien, & qu'enfin il ne falloit pas leur fournir un pretexte juſte ou plauſible de leur faire la guerre. Cette diſpute occupa le Senat pluſieurs jours: On trouva que l'avis de Brutus eſtoit plus utile, & celui de Collatin plus honneſte; & la déciſion fut renvoyée au Peuple, au jugement

entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'eſtoit un crime que d'accorder meſme de ſimples proviſions pour ſe nourrir dans leur exil. Là deſſus le peuple s'aſſemble, & un ſimple particulier, nommé Caius Minutius, prenant le premier la parole, exhorta Brutus & les Romains à *prendre bien garde que ces richeſſes combattiſſent pluſtoſt pour eux contre les Tyrans, que pour les Tyrans, contre eux.* Cependant les Romains furent d'avis, que puiſqu'ils jouïſſoient de la liberté, pour laquelle ſeule ils avoient pris les armes, on ne devoit pas rejetter la paix pour ces richeſſes, & qu'il falloit les renvoyer avec les Tyrans.

Avis de Minutius.

Les Romains rendent à Tarquin tout ſon bien.

La choſe, dont Tarquin faiſoit le moins de compte, c'eſtoit de ravoir ſon bien; mais il le redemandoit pour avoir le temps de gagner le peuple, & d'ourdir une trahiſon. Ses Ambaſſadeurs s'y conduiſirent ſi habilement, qu'en faiſant ſemblant de demeurer pour ramaſſer les effects du Roy, & en diſant tantoſt qu'ils en vendoient une partie, tantoſt qu'ils raſſembloient l'autre, & tantoſt qu'ils faiſoient partir ce qu'il y avoit de plus conſiderable & de plus précieux, par tous ces delais ils trouverent moyen de corrompre deux des meilleures maiſons de Rome, celle des Aquiliens, dont il y avoit trois Senateurs, & celle des Vitelliens, qui en avoit deux.

Veuës de Tarquin lorſqu'il faiſoit demander ſon bien.

Pratiques des Ambaſſadeurs de Tarquin dans Rome.

duquel le plus juſte l'emporta ſur le plus utile d'une ſeule voix: choſe tres ſinguliere & tres remarquable, que dans une aſſemblée de peuple, & dans une affaire auſſi importante, le juſte l'emporte ſur l'utile, aprés qu'un Senat auguſte n'a pû choiſir entre ces deux partis.

Digitized by Google

Les uns & les autres estoient neveux du Consul Collatin par leurs meres, & il y avoit de plus une estroite alliance entre les Vitelliens & Brutus; car il avoit espousé leur sœur, & en avoit eu plusieurs enfants, dont ils gagnerent les deux aisnez, qui ne faisoient que d'entrer dans l'âge de puberté, & avec lesquels ils avoient beaucoup de commerce. Ils les attirerent dans la conjuration, en leur inspirant qu'ils devoient chercher à s'allier à la maison des Tarquins; qu'avec cette protection toute puissante, il n'y avoit rien à quoy ils ne pussent parvenir, & que cependant ils secouëroient le joug d'un pere stupide & barbare; car ils appelloient barbarie son inflexible severité contre les meschants. Pour ce qui est de sa stupidité, c'estoit une stupidité feinte, dont il se servit pour sauver sa vie de la cruauté des Tyrans, & il ne refusa pas d'en porter le nom dans la suite.

Ils gagnent les deux fils aisnez de Brutus.

Car il n'y a rien de plus suspect aux Tyrans, que les hommes sages

Brutus signifie, stupide, sot.

Quand ces deux jeunes hommes furent engagez, & qu'on les eut abouchez avec les Aquiliens, ils trouverent tous à propos de se lier

Les uns & les autres estoient neveux du Consul Collatin par leur mere.] Denys d'Halicarnasse ne le dit que des Aquiliens. Tite-Live semble estre de l'opinion de Plutarque.

Et en avoit eu plusieurs enfants.] Denys d'Halicarnasse & Tite-Live ne parlent que de deux; mais Plutarque s'accommode icy au sentiment de ceux qui veulent, que Brutus eust d'autres enfants, de l'un desquels vint celui qui tua Cesar. On peut voir la vie de Brutus.

C'estoit une stupidité feinte, dont il se servit pour sauver sa vie de la cruauté des Tyrans.] Car Tarquin avoit desja fait mourir son pere & son frere.

par

par le plus grand & le plus horrible de tous les ſerments, en beuvant tous enſemble du ſang d'un homme qu'ils immoleroient, & en jurant ſur ſes entrailles encore toutes fumantes. Pour cet effect ils ſe rendirent chez les Aquiliens, dont la maiſon, qui apparemment eſtoit retirée & obſcure, avoit paru la plus propre pour leur deſſein. Ils ne prirent pas garde à un Eſclave, nommé Vindex, qui y eſtoit caché; ce n'eſt pas que la curioſité l'euſt porté à cela, ou qu'il ſe doutaſt de ce qu'on vouloit faire, mais ayant eſté ſurpris, & voyant entrer des gens fort empreſſez, il n'oſa ſe monſtrer, & ſe mit derriere un grand coffre, d'où il vit tout ce qui ſe paſſa, & entendit toutes les reſolutions qui furent priſes. On convint qu'on tueroit les Conſuls, & ſur l'heure meſme on en eſcrivit à Tarquin, & on donna les Lettres à ſes Ambaſſadeurs, logez dans la meſme maiſon, & qui eſtoient là preſents.

Serment confirmé en beuvant du ſang d'un homme immolé & en touchant à ſes entrailles.

Tite-Live dit, chez les Vitelliens

L'eſclave Vindex, caché derriere un coffre, entend toute la conjuration.

En beuvant tout enſemble du ſang d'un homme.] Ce n'eſt pas qu'ils cruſſent que ce ſang euſt aucune vertu; mais ils vouloient ſe lier par un grand crime, & ſe mettre dans la neceſſité d'eſtre fidelles par le deſeſpoir du pardon. Catilina pratiqua la meſme choſe. Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live ne parlent point de cet horrible Sacrifice.

Ils ne prirent pas garde à un eſclave, nommé Vindex, qui y eſtoit caché.] Denys d'Halicarnaſſe eſcrit au contraire qu'on le chaſſa avec les autres eſclaves; mais que la curioſité le porta à ſe tenir à la porte, d'où il vit & entendit tout ce qui ſe diſoit & qui ſe faiſoit.

Et on donna les lettres à ſes Ambaſſadeurs, logez dans la meſme maiſon] Je ne ſçay pas d'où Plutarque a tiré cette particularité, qui n'eſt nullement vrai-ſemblable; car les Ambaſſadeurs ne logeoient pas chez des particuliers, auſſi Denys d'Halicarnaſſe dit que les Aquiliens s'eſtoient chargez de rendre eux-meſmes ces lettres aux Ambaſſadeurs.

Digitized by Google

Dés que cela fut fait, & que chacun ſe fut retiré, Vindex ſortit ſecrettement; mais il ne ſçavoit comment ſe conduire dans une affaire ſi delicate; car il luy paroiſſoit dangereux, & il l'eſtoit en effect, d'aller à Brutus deferer des enfants à leur pere pour le plus horrible de tous les crimes, & d'aller à Collatin accuſer des neveux devant leur oncle. D'un autre coſté il ne trouvoit dans Rome aucun particulier à qui pouvoir confier un ſecret ſi important, & ſa conſcience le preſſoit ſi fort de s'en deſcharger, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fuſt plus capable de faire en cette occaſion, que de garder le ſilence. Enfin il prit le parti d'aller trouver Valerius, attiré par les mœurs douces & faciles de ce perſonnage, tousjours acceſſible à ceux qui avoient recours à luy, dont la maiſon eſtoit nuit & jour ouverte à tout le monde, & qui ne refuſoit jamais d'eſcouter les pauvres, qui vouloient luy parler de leurs affaires & de leurs beſoins.

Embarras de Vindex ſur la conduite qu'il doit tenir.

Mœurs de Valerius.

Vindex ne fut pas pluſtoſt arrivé chez luy qu'il luy raconta devant ſa femme & devant ſon frere Marcus Valerius tout ce qu'il avoit veu & entendu. Valerius, ſaiſi d'eſtonnement & de crainte, enferme d'abord cet homme dans ſa chambre, met ſa femme à la porte pour le garder, donne ordre à ſon frere d'aller environner le palais du Roy, pour taſcher de ſurprendre

de Tarquin.

Pour taſcher de ſurprendre les lettres.] Car il ne doutoit pas ſent portées au palais de Tar-

Digitized by Google

les lettres, & d'arreſter tous les domeſtiques, & luy avec une troupe de clients, beaucoup de ſes amis, qui ne le quittoient jamais, & tous ſes eſclaves, il va droit à la maiſon des Aquiliens, qui eſtoient ſortis. Il entre ſans que perſonne penſe ſeulement à l'empeſcher : il trouve les lettres dans la chambre des Ambaſſadeurs. Les Aquiliens, qui avoient eſté avertis de ſa marche, accourent en diligence & trouvent ſur la porte Valerius qui ſortoit. Ils ſe jettent ſur luy pour luy arracher les lettres ; Valerius & ſa troupe les repouſſent & leur entortillant leurs robes autour du cou, ils les traiſnent malgré leur reſiſtance avec beaucoup de peine & d'efforts juſques dans la place.

Des Lettres des Ambaſſadeurs qui donnoient avis du progrez qu'ils avoient fait.

Marcus Valerius avoit eu la meſme fortune dans le palais ; il avoit ſurpris d'autres lettres parmi des paquets de hardes qu'on emballoit, & emmené tout ce qui s'y eſtoit trouvé de domeſtiques. Aprés que les Conſuls eurent impoſé ſilence, que Valerius eut produit Vindex, & que l'accuſation fut intentée, on lut les lettres. Aucun des conjurez n'eut la hardieſſe de reſpondre ; toute l'aſſemblée tenoit les yeux baiſſez, & perſonne n'oſoit ouvrir la bouche. Il y en eut ſeulement quelques-uns, qui pour faire plaiſir à Brutus, ouvrirent l'avis de l'exil. les larmes de Collatin & le ſilence de Valerius donnoient encore quelque eſperance, lorſque

quin, pour les envoyer par quelqu'un de ſes domeſtiques.

Brutus appellant ſes enfants par leurs noms, *Vous, Titus*, dit-il, *& vous Valerius, pourquoy ne reſpondez-vous pas à cette accuſation* ? Par trois fois il les ſomme d'y reſpondre, & voyant qu'ils ſe taiſoient tousjours, il ſe tourne vers les Licteurs, & leur dit, *c'eſt à vous maintenant; faites voſtre charge.*

Brutus condamne ſes enfants, à la mort & aſſiſte à leur ſupplice.

Cet Arreſt prononcé, les Licteurs ſe ſaiſiſſent de ces deux jeunes hommes, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derriere le dos, leur deſchirent le corps à coups de verges, & font ruiſſeler le ſang de tous coſtez. Perſonne n'avoit la force de ſouſtenir un ſpectacle ſi cruel; le pere ſeul n'en deſtourna jamais la veuë; La compaſſion n'adoucit pas un ſeul moment la colere & la ſeverité qui eſtoient peintes ſur ſon viſage; Il regarda d'un œil ferme & farouche le ſupplice de ſes enfants, juſqu'à ce que les Licteurs, aprés les avoir eſtendus par terre, leur eurent ſeparé la teſte du corps. Alors il laiſſa à ſon compagnon la punition des autres & ſe retira, action qui ne peut eſtre ni aſſez louée, ni aſſez blaſmée; car ce fut, ou l'excez de la vertu, qui éleva ſon ame au deſſus des paſſions, ou l'excez de la paſſion, qui y produiſit l'inſenſibilité, & ni l'un ni l'autre, n'eſt mediocre, ni proportionné aux forces de l'homme, mais ou d'une beſte, ou d'un Dieu. Or il eſt bien plus juſte que la gloire de ce grand homme entraiſne noſtre jugement, que ſi nous faiſions douter de ſa vertu par noſtre foibleſſe;

Jugement de Plutarque ſur l'action de Brutus.

Belle maxime pour juger des actions des grands hommes.

Digitized by Google

car les Romains n'eſtiment pas que ce fuſt une entrepriſe ſi grande ni ſi difficile pour Romulus de fonder Rome, que pour Brutus d'eſtablir la Republique ſur les débris de la Royauté.

Aprés le deſpart de Brutus, l'eſtonnement, l'horreur & le ſilence regnerent encore long-temps dans toute l'aſſemblée ; mais enfin les Aquiliens, encouragez par la lenteur & par la molleſſe de Collatin, demanderent du temps pour ſe juſtifier ; & qu'on leur livraſt Vindex, qui eſtant leur eſclave ne devoit point eſtre entre les mains de leurs accuſateurs. Collatin eſtoit preſt de leur accorder leur demande, & de rompre l'aſſemblée ; mais Valerius s'y oppoſa, & ne voulut ni rendre Vindex, qui eſtoit au milieu de ceux qui l'accompagnoient, ni ſouffrir que le peuple ſe retiraſt, & laiſſaſt eſchaper ces traiſtres ; & luy meſme mettant la main ſur eux, il appelloit Brutus à haute voix, & crioit que Collatin faiſoit une action trés-indigne ; qu'aprés avoir laiſſé malignement ſon Collegue dans la neceſſité de faire mourir ſes propres enfants, il cherchoit les moyens, pour faire plaiſir à des fem-

Cela eſtoit defendu par les loix.

Car il favoriſoit ſes neveux.

Fermeté de Valerius.

Car les Romains n'eſtiment pas que ce fuſt une entrepri e ſi grande, ni ſi difficile pour Romulus de fonder Rome.] C'eſt pour prouver ce qu'il vient de dire, que la gloire de Brutus doit entraiſner noſtre jugement ; Car puiſqu'il eſt certain, du conſentement meſme des Romains, qu'il n'avoit pas eſté ſi difficile de fonder Rome, que d'eſtablir la Republique, l'auteur de ce dernier deſſein doit eſtre regardé pluſtoſt comme un Dieu, que comme un homme, & par conſequent, que ce qu'il fit contre ſes enfants fut l'effect, non de ſon inſenſibilité, mais de ſa vertu.

Digitized by Google

mes, de sauver les complices du mesme crime & les ennemis declarez de leur pays.

Cela fit perdre patience à Collatin; il commanda aux Licteurs de prendre Vindex. Les Licteurs, escartant la foule, saisissent l'esclave, & frappent sur ceux qui vouloient le retenir; les amis de Valerius viennent au secours, & les repoussent. Le peuple commence à crier & à appeller Brutus, qui attiré par ses cris, revient sur la place; le bruit ayant cessé, il dit *qu'il avoit esté seul juge suffisant de ses enfants; & que pour les autres, il les avoit laissez au jugement du peuple, qui estoit libre, & qui n'avoit qu'à prononcer; c'est pourquoy*, adjouta-t-il, *que le premier qui voudra, parle, & qu'il tasche de persuader au peuple ce que bon luy semblera.* Mais, sans attendre que personne se presentast pour parler, les suffrages furent donnez, il n'y en eut pas un seul qui n'allast à la mort, & l'on trancha la teste aux coupables.

Les Aquiliens executez.

Il y avoit desja quelque temps que Collatin estoit suspect en quelque maniere, comme proche parent des Rois. D'ailleurs son nom estoit de mauvais augure à cause de Tarquin qu'on detestoit. Voyant donc qu'en cette derniere occasion, il avoit offensé tout le peuple, il se demit volontairement du Consulat, & sortit de Rome. Cela donna lieu à une seconde assemblée generale, où d'une commune voix on nomma Valerius Consul, pour proportionner la reconnoissance à l'affection qu'il avoit tesmoi-

Car il s'appelloit aussi Tarquin.

Collatin se demet du Consulat & sort de Rome.

Valerius nommé Consul en sa place.

gnée & au grand ſervice qu'il avoit rendu. Valerius penſa d'abord que Vindex meritoit d'avoir part à la recompenſe; il l'affranchit, & par un decret ſolemnel il le fit declarer Citoyen Romain, avec le plein droit de ſuffrage dans la Tribu où il luy plairoit d'entrer, choſe qu'on n'avoit point encore veuë. Ce ne fut que long-temps aprés, qu'Appius, pour attirer les bonnes graces du peuple, renouvella cette loy en faveur de tous les affranchis, & juſqu'à aujourd'huy cet entier affranchiſſement s'appelle *Vindicta*, du nom de Vindex. On abandonna enſuite au pillage les biens des Tarquins, & on raſa leur palais & leurs maiſons de campagne.

Vindex affranchi & declaré Citoyen Romain.

Deux cents ans aprés Appius Claudius Cæcus eſtant Cenſeur.

Vindicta eſtoit proprement une baguette dont on donnoit un coup ſur la teſte de ceux qu'on affranchiſſoit.

Parmi leurs autres biens, ils avoient une piece de terre dans le plus bel endroit du champ de Mars; on la conſacra à ce Dieu, dont on luy donna le nom. Les bleds ne venoient que d'eſtre coupez, & les gerbes y eſtoient encore. On ne crut pas qu'il fuſt permis d'en profiter, à cauſe de la conſecration qu'on venoit d'en faire; mais on prit les gerbes, & on les jetta dans le Tibre avec tous les arbres que l'on coupa, laiſſant au Dieu le terrein tout nud & ſans fruit. Les eaux eſtoient alors fort baſſes; ainſi ces matieres ne furent pas portées fort loin par le fil de l'eau; elles s'arreſterent à un endroit deſcou-

Ce champ eſtoit conſacré à ce Dieu, du temps meſme de Romulus.

On le conſacra à ce Dieu.] Tarquin s'en eſtoit emparé & Mais il lui eſtoit desja conſacré l'avoit converti à ſes uſages en y du temps meſme de Romulus, ſemant du bled.
comme cela paroiſt par ſes loix.

vert. Les premieres arreſtoient les autres, qui ne trouvant point de paſſage, s'accrocherent & ſe lierent ſi bien avec elles, qu'elles ne firent qu'un meſme corps, qui prit racine, l'eau aidant encore à l'affermir; car elle y portoit quantité de limon, qui, en groſſiſſant la maſſe, ſervoit auſſi à la lier, & le courant, bien loin de la deſunir, ne faiſoit que la mieux ſerrer, & y joindre tout ce qu'il entraiſnoit. La grandeur & la ſolidité de ce premier amas le rendirent encore plus grand dans la ſuite, car le Tibre ne pouvoit preſque plus rien emmener qui ne s'y arreſtaſt, de maniere qu'enfin il ſe forma une Iſle, qu'on appelle à Rome l'*Iſle ſacrée*, où il y a divers temples conſacrez aux Dieux, & pluſieurs portiques. On l'appelle en latin, *l'Iſle des deux ponts*. Il y a pourtant des Eſcrivains qui pretendent que cela n'arriva pas lorſque cette piece de terre de Tarquin fut conſacrée à Mars, mais pluſieurs ſiecles aprés, lorſque la Veſtale Tarquinie luy dedia un champ, qui luy appartenoit, & qui touchoit à celui de Tarquin. Ce don luy attira beaucoup de prerogatives, car le peuple ordonna que ſon teſmoignage ſeroit receu en juſtice, privilege qu'on n'avoit pas encore accordé aux femmes. On y adjouſta la permiſſion de ſe marier, qu'elle refuſa. C'eſt ainſi qu'on le raconte.

Comment ſe forma l'Iſle du Tibre.

Tite-Live croit qu'on aſſeura & affermit ce terrein par des jettées.

Il y avoit le temple d'Eſculape, celuy de Jupiter, & celuy de Faune.

Elles avoient toutes cette permiſſion aprés le temps de leur vœu.

On l'appelle en Latin l'Iſle des deux ponts.] Sans doute à cauſe du pont Ceſtius qui à la ville du coſté du Capitole, & à cauſe du pont Fabrice qui la joignoit coſté du Janicule. la joignoit à la meſme ville du

Tarquin

Tarquin, deſeſperant de remonter ſur le throne par la ruſe & par la trahiſon, ſe retira vers les Toſcans, qui le receurent à bras ouverts, & qui le ramenerent vers Rome avec une puiſſante armée. Les Conſuls Romains ſortirent à la teſte de leurs legions. Les deux armées ſe mirent en bataille dans des lieux ſacrez; celle des Toſcans prés du bocage d'Arſia, & celle des Romains dans la prairie Æſuvienne. Dez le commencement du combat Aruns, fils aiſné de Tarquin, & le Conſul Brutus ſe rencontrerent, moins conduits par le hazard, que pouſſez par leur inimitié & par leur haine; car l'un cherchoit le Tyran & l'ennemi de ſa patrie, & l'autre cherchoit le principal auteur de ſa honte & de ſon exil. Ils ne ſe furent pas pluſtoſt apperçus dans la meſlée, que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution, & avec plus d'envie de frapper, que de ſoin de ſe couvrir, ils ſe tuerent tous deux. La ſuite du combat ne fut pas moins ſanglante que cette premiere charge. Le car-

Entre Veies & le Tibre.

Bataille des Toſcans contre les Romains.

Aruns fils de Tarquin & Brutus combattent l'un contre l'autre & ſe tuent.

Que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre.] Tite-Live en parlant de cette action de Brutus, qui ſe battit contre le fils de Tarquin, fait une reflexion qui me paroiſt bien remarquable, car il dit, *Decorum erat tum ipſis capeſſere pugnam Ducibus. En ce temps-là il eſtoit glorieux aux Generaux meſme de ſe battre.* Cette couſtume s'eſtoit-elle perduë du temps de Tite-Live? Il veut dire apparemment qu'avant ce temps-là on n'avoit pas encore connu, comme on le connoiſſoit alors, qu'il eſtoit honteux à un General de quitter la conduite d'une action generale, pour s'attacher à un combat particulier. Cela ne devoit pas déplaire à Auguſte.

nage fut horrible & égal des deux coſtez, & il ſurvint un orage furieux qui ſepara les deux armées.

Valerius eſtoit dans un fort grand chagrin, parce qu'il ne ſçavoit à qui la victoire eſtoit demeurée, & qu'il voyoit ſes ſoldats, plus eſtonnez de leur perte, que resjoüis de celle des ennemis; car le nombre des morts eſtoit ſi égal, qu'il eſtoit trés difficile de juger qui avoit eu l'avantage, & chacun des deux partis, qui voyoit certainement ce qu'il avoit perdu, & qui ne jugeoit de la perte de l'ennemi que par conjecture, ſe croyoit bien plus vaincu que vainqueur. La nuit eſtant ſurvenuë telle qu'on peut l'imaginer aprés une journée ſi cruelle & ſi douteuſe, & le ſilence regnant dans les deux camps, on dit que le bocage ſacré fut émû, & qu'il en ſortit une voix qui dit fort clairement, *qu'il eſtoit mort un homme de plus du coſté des Toſcans, que du coſté des Romains.* C'eſtoit ſans doute quelque voix Divine, car dés le moment les Romains, reprenant courage, remplirent toût de cris de joye, & les Toſcans, effrayez & pleins de trouble, abandonnerent leurs retranchements, & prirent la fuite, laiſſant leur camp au pillage, & prés de cinq mille hommes qui furent faits priſonniers. Le vainqueur compta enſuite les morts; il en trouva onze mille trois

Et c'eſtoit ſans doute quelque voix divine.] On dit que c'eſtoit la voix du Dieu Pan. Ce fut ſans doute un artifice de Valerius, qui ne trouva pas de meilleur moyen pour redonner courage à ſes troupes.

cents du coſté des Toſcans, & un de moins de ſon coſté. On dit que cette bataille fut donnée le dernier jour de Fevrier. On decerna le triomphe à Valerius, & ce fut le premier des Conſuls qui entra triomphant dans Rome ſur un char à quatre chevaux. Ce ſpectacle parut fort beau & fort magnifique, & n'attira point du tout ſur Valerius l'envie ni la haine de ſes Citoyens, comme quelques-uns l'ont voulu dire; car ſi cela avoit eſte, la couſtume n'en auroit pas eſté conſervée avec tant de ſoin, & n'auroit pas duré tant de ſiecles.

La veille des Calendes de Mars.

Le premier triomphe qui fut fait ſur un char à quatre chevaux.

Une choſe encore fort agreable au peuple, ce furent les honneurs que Valerius fit à ſon Collegue avant & aprés ſon enterrement; car aprés lui avoir fait des funerailles avec beaucoup de pompe, il fit ſon oraiſon funebre, ce qui pluſt ſi fort & fut receu avec tant d'applaudiſſement, que depuis ce temps-là tous les grands hommes, qui meurent, ſont loüez publiquement par les plus gens de bien. Cette oraiſon funebre eſt,

Honneurs que Valerius fit à Brutus mort.

Origine des Oraiſons funebres.

Cette Oraiſon funebre eſt, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs.] Car les Oraiſons funebres ne commencerent en Grece qu'aprés la bataille de Marathon, qui n'arriva que ſeize ans aprés la mort de Brutus. Avant cela les Grecs honoroient de jeux publics & de combats les funerailles des grands hommes. mais on ne lit nulle part qu'ils en fiſſent l'éloge publiquement. Ce que les Poëtes tragiques ont dit, que Theſée loua les fils d'Oedipe en les enterrant, eſt une pure flaterie pour Athenes. L'honneur de cette invention eſt deu aux Romains; & ils ont eu auſſi cet avantage, qu'ils y obſervoient plus d'équité & plus de juſtice. Car en Grece on n'honoroit de cet éloge public, que ceux qui eſtoient morts en combattant pour leur patrie; au lieu que les

dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs, à moins que l'on ne reçoive ce qu'Anaximenes le Rheteur a escrit, que cette maniere de loüer les morts fut inventée par Solon.

Mais ce qui offença le peuple, ce fut de voir que Brutus, qu'on regardoit comme le pere de la liberté, n'ayant pas voulu gouverner seul, & ayant pris par deux fois un Collegue, Valerius au contraire attiroit à luy seul toute l'autorité, car c'est ainsi que l'on parloit, & ne se déclaroit pas l'heritier de Brutus pour le Consulat, qui ne rempliſſoit pas son ambition, mais l'heritier de Tarquin pour la Tyrannie: *A quoy bon*, disoit-on, *loüer Brutus de parole, lorsqu'il imite Tarquin en effect, en marchant tousjours environné de tous les faisceaux & de toutes les haches quand il sort de sa maison, qui est beaucoup plus grande & plus magnifique que ne fut jamais celle du Roy, qu'il a rasée luy-mesme?*

Murmures des Romains contre Valerius.

Il est vray aussi qu'il habitoit une maison trop élevée & trop superbe; elle estoit sur la croupe de Velia, d'où elle commandoit la place publique, & d'où l'on voyoit tout ce qui s'y passoit, & ses avenues estoient si difficiles, qu'on n'en approchoit qu'avec beaucoup de peine, de sorte que quand il en descendoit avec cette pompe cela paroissoit à ceux qui le voyoient d'enbas la

C'estoit une partie du mont Palatin.

Romains l'accordoient à tous les grands hommes, de quelque maniere qu'ils eussent servi leur pays, jugeant avec raison que toutes les vertus meritent cette recompense.

choſe du monde la plus faſtueuſe, & moins la marche d'un Conſul, que celle d'un Roy. Mais il fit bien voir en cette rencontre quel avantage c'eſt pour ceux qui ſont dans les premieres places & qui ont le maniement des grandes affaires d'un Eſtat, d'avoir l'oreille plus ouverte au langage ſincere des amis, qu'aux cajoleries des flatteurs, & à la verité, qu'au menſonge; Car ſes amis ne lui eurent pas pluſtoſt rapporté que le peuple eſtoit meſcontent & ſe plaignoit de lui, que, ſans diſputer ni ſe faſcher, il aſſembla un grand nombre d'ouvriers, & la nuit meſme il démolit ſa maiſon juſqu'à la derniere pierre.

Quel avantage c'eſt pour les premiers d'un Eſtat, d'eſcouter leurs amis & non pas leurs flatteurs.

Grande action de Valerius.

Le lendemain les Romains voyant ces ruines ne purent s'empeſcher d'admirer la grandeur d'ame de Valerius; mais ils furent bien faſchez que l'envie euſt fait abattre dans un moment contre toute ſorte de raiſon & de juſtice une maiſon ſi belle & ſi magnifique, & ils la regrettoient comme on regretteroit un homme qu'on auroit fait mourir ſur le champ ſans aucune formalité. D'ailleurs ils avoient de la confuſion de voir leur premier Magiſtrat logé par emprunt, comme un vagabond qui n'a ni feu ni lieu, car ſes amis le receurent chez eux, juſqu'à ce que le peuple lui euſt donné une place, où il fit

Bel exemple de la legereté du peuple.

Au pied du mont Velia.

Mais ils furent bien faſchez que l'envie euſt fait abattre.] Ils en eſtoient faſchez, & ils l'auroient encore condamnée, ſi elle n'euſt pas eſté abattuë. Cela peint admirablement le peuple, dont Platon a fort bien dit, qu'il condamne & ſe repent, qu'il fait mourir quelqu'un & voudroit le reſſuſciter enſuite.

baſtir une maiſon plus modeſte que la premiere, dans le lieu où eſt aujourd'huy le Temple de la Victoire.

Non content de s'eſtre rendu lui-meſme agreable au peuple, il voulut encore rendre ſa charge douce & familiere, de farouche & de formidable qu'elle eſtoit. Il oſta donc les haches à ſes faiſceaux, & toutes les fois qu'il alloit aux Aſſemblées, il mettoit ſes faiſceaux aux pieds du peuple, comme un hommage qu'il rendoit à ſon Souverain; & c'eſt ce que les Conſuls obſervent encore. Le peuple ne prit pas garde que par-là il ne s'abaiſſoit pas lui-meſme, comme on le penſoit, au contraire qu'il appaiſoit & eſloignoit l'envie par cette humilité, &

Valerius oſte les haches à ſes faiſceaux.

Le Magiſtrat par ſon humilité acquiert à ſa perſonne l'autorité qu'il ſemble oſter à ſa charge.

Dans le lieu où eſt aujourd'hui le Temple de la Victoire.] Plutarque dit, *où eſt aujourd'hui le Temple appellé vicus publicus*; mais qui peut s'imaginer qu'il y ait eu à Rome un Temple de ce nom? Il faut, ou que ce paſſage ſoit corrompu, ou que Plutarque ſe ſoit trompé lui-meſme, & qu'ayant lu dans les Hiſtoriens Latins, *ubi nunc eſt Templum vicæ potæ*, & ne l'ayant pas entendu, il ait mis à la place *vicus publicus*. Mais il y a plus d'apparence que c'eſt une faute du texte. Voici les propres termes de Tite-Liv: *Delata confeſtim materia omnis infra Veliam, & ubi nunc vicæ potæ eſt, domus in infimo clivo ædificata. Tous les materiaux furent portés ſur l'heure meſme ſous le mont Velia, au pied duquel on luy baſtit une autre maiſon où eſt preſentement le Temple de Vica pota*; c'eſt-à-dire de la Victoire; car les anciens appelloient la victoire de ce nom, qui ſignifie, non ſeulement *vaincre*, mais *jouïr* & tirer tout le fruit de ſa victoire, *vincere & potiri*. Les Victoires ne ſont plus Victoires, quand on n'en tire pas le fruit.

Il oſta donc les haches à ſes faiſceaux.] Il ordonna que les Conſuls ne feroient porter devant eux dans la ville que les faiſceaux ſans haches, & qu'on ne porteroit les haches qu'à la campagne.

Digitized by Google

qu'il acqueroit autant d'autorité pour ſa perſonne, qu'il ſembloit en oſter à ſa charge. En effect le peuple ſe ſouſmettoit ſi volontairement à lui, lui teſmoignoit tant d'affection, & en eſtoit ſi content, qu'il lui donna le nom de Publicola, c'eſt-à-dire *qui honore le peuple*, nom qui effaça tous ſes anciens noms, & dont nous nous ſerviron's tousjours dans la ſuite. Auſſi lui eſtoit-il bien dû, car il permit à tout le monde de demander la place qui vacquoit dans le Conſulat, mais avant qu'on nommaſt celuy qu'on devoit lui donner pour Collegue, comme il ne ſçavoit pas ce qui pouvoit arriver, & qu'il craignoit que ce nouveau Conſul ne s'oppoſaſt peut-eſtre à ſes deſſeins ou par envie, ou par ignorance, il ſe ſervit du pouvoir abſolu, qu'il avoit ſeul, pour faire de trés grands & de trés beaux eſtabliſſements.

Il remplit d'abord le Senat qui eſtoit fort diminué par les cruautez de Tarquin, & par la derniere bataille, & il ſupplea, dit-on, juſqu'au nombre de cent ſoixante-quatre Senateurs. Il

Publicola remplit le Senat.

Car il permit à tout le monde de demander la place qui vacquoit dans le Conſulat.] Je ne ſçay d'où Plutarque a tiré cette particularité. Publicola peut donner alors cette permiſſion pour plaire au peuple, mais elle n'eut point de lieu. Le Conſulat fut reſervé pour les ſeuls Patriciens, & les Plebeiens ne commencerent que tard à y eſtre admis. Lucius Sextius fut le premier du peuple à qui on accorda cet honneur cent-quarante-cinq ans aprés le temps dont Plutarque parle. Et cela meſme ne dura qu'onze ans; car la douziéme année enſuite, c'eſt-à-dire l'an de Rome 401. les deux Conſuls furent pris parmi les Patriciens. On peut voir Tite-Live. VII. 18.

Digitized by Google

Il fait des loix en faveur du peuple.

Cela affoiblit extremement le pouvoir Conſulaire que les Tribuns achevevent de ruiner.

La deſcharge des tailles & impoſts favorable aux arts & manufactures.

fit enſuite des loix qui augmenterent infiniment la puiſſance du peuple. Par la premiere, il permit d'appeller au peuple des jugements des Magiſtrats; par la ſeconde, il eſtablit la peine de mort contre ceux qui prendroient des charges ſans le conſentement du peuple, & par la troiſiéme, qui fut d'un grand ſecours pour les pauvres, il deſchargea tous les Citoyens de toutes ſortes de tailles & d'impoſts, ce qui les porta tous à s'appliquer plus volontiers aux arts & aux manufactures. La loy meſme, qu'il fit contre ceux qui déſobéiroient aux ordres des Conſuls, paſſa pour auſſi populaire que les autres, & l'on eſtima qu'elle favoriſoit encore plus les pauvres & les foibles, que les riches & les puiſſants, car l'amende, qu'il eſtablit

Par la ſeconde il eſtablit la peine de mort.] Il ordonna que perſonne ne pourroit exercer aucune charge ſans le conſentement du peuple, & permit à tout le monde de tuer ceux qui déſobéïroient à cette loy.

Il deſchargea tous ſes Citoyens de toutes ſortes de tailles & d'impoſts.] Il ne fit cette loy que dans ſon troiſieſme Conſulat, lorſque Porſenna alla aſſieger Rome, & il la fit, de peur que les pauvres, attirez par l'eſperance d'avoir quelque ſoulagement, n'allaſſent ſe rendre à l'ennemi, & ne trahiſſent leur patrie. Den. liv. v. & Tite-Live 29.

Car l'amende, qu'il eſtablit contre cette déſobéïſſance eſtoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons.] Pourquoy Plutarque tire-t'il de-là cette conſequence, que cette loy eſtoit plus pour les pauvres que pour les riches? c'eſt ſans doute, parce que cette amende eſtant modique, & pouvant eſtre payée, ou en argent, ou en beſtail, elle n'eſtoit pas au deſſus de la portée du peuple. Publicola l'avoit proportionnée à leur foibleſſe, car l'amende entiere n'alloit qu'à quarante-trois livres ſix ſols huit deniers de noſtre monnoye, à vingt deniers l'obole, ce qui eſtoit fort peu conſiderable par rapport au crime &

contre

contre cette désobéissance, estoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons. Or un mouton valloit dix oboles, & un bœuf, cent, les Romains ne se servant pas encore beaucoup d'argent monnoyé, & tout leur bien consistant en troupeaux. D'où vient qu'encore aujourd'hui, tout ce qu'un homme possede est appellé parmi eux *peculium*, du mot *pecus*, qui signifie un mouton. La plus ancienne mesme de leurs monnoyes portoit la marque d'un mouton, d'un pourceau, ou d'un bœuf, & ils donnoient à leurs enfants des noms tirez de ces animaux, car ils les appelloient *Suillios* & *Porcios*, *Porchers*; *Bubulcos*, *Bouviers*; & *Caprarios*, *Chevriers*.

Seize sols huit deniers.

Huit livres six sols huit deniers.

Monnoye des anciens Romains.

Leur simplicité sur les noms bien opposée à la vanité des Grecs.

Quoyque Publicola fust si populaire & si moderé dans ses ordonnances, il ne laissa pas d'estendre quelque fois la rigueur des peines. Il fit une loy qui permettoit de tuer sans autre forme de justice celuy qui auroit voulu se faire Roy, & déclaroit absous l'Auteur du meurtre, pourveu qu'il donnast des preuves de l'attentat qu'il auroit puni. Car il est impossible que celuy qui aspire à de si grandes choses, le fasse si secrettement qu'il ne soit apperceu de personne; mais il est trés possible qu'estant apperceu, il vienne à bout de ses desseins, & se rende le maistre avant qu'on ait pû lui faire son procés, c'est

Loy remarquable de Publicola.

Inconvenient des formalitez dans la poursuite des grands crimes.

aux peines dont on le punissoit auparavant.

Les noms ont tousjours esté la marque de la modestie & de la simplicité des hommes, ou de leur luxe & de leur orgueil.

Et ils donnoient à leurs enfants des noms tirez de ces animaux.

pourquoy il donna la liberté de prevenir par la voye de fait, un jugement, que le criminel alloit empeſcher par ſon injuſtice.

Il fut auſſi fort loüé pour l'ordonnance qu'il fit ſur la garde du Threſor, car comme il falloit que tous les Citoyens contribuaſſent pour les frais de la guerre, & qu'il ne vouloit ni adminiſtrer lui-meſme ces deniers publics, ni les faire adminiſtrer par ſes amis, ni enfin qu'ils fuſſent dans aucune maiſon particuliere, il ordonna qu'ils ſeroient portez dans le Temple de Saturne, qui eſt encore aujourd'hui le Threſor public; & il permit au peuple de choiſir parmi les jeunes gens deux Threſoriers. On choiſit Publius Vetturius, & Marcus Minucius, qui amaſſerent des ſommes trés conſiderables. On fit enſuite le dénombrement; Il ſe trouva cent-trente-mille Citoyens, ſans compter les Orphelins & les Veuves, qui furent exempts de toute impoſition.

Politique de Publicola pour la garde du threſor.

Deux Threſoriers.

Les orphelins & les veuves exempts de toute impoſition.

Aprés qu'il euſt ainſi reglé toutes choſes, il nomma pour ſon Collegue Spurius Lucretius, pere de Lucrece, à qui, parce qu'il eſtoit le plus vieux, il ceda la premiere place, & lui donna les faiſceaux, honneur qu'on fait encore aujourd'huy à la vieilleſſe. Mais Lucretius eſtant mort peu de jours aprés, le peuple aſſemble mit à ſa place Marcus Horatius, qui acheva le reſte de l'année avec Publicola.

Dans ce meſme temps là Tarquin faiſant dans la Toſcane de nouveaux preparatifs pour

une ſeconde guerre contre les Romains, on dit qu'il y eut un grand prodige. Pendant que ce Prince eſtoit encore ſur le throne, il avoit fait baſtir ſur le Capitole le temple de Jupiter. Cet édifice eſtoit preſque achevé, lorſqu'il s'aviſa, ou pour obeïr à un oracle, ou de ſon propre mouvement, de vouloir mettre ſur le faiſte un char à quatre chevaux fait de terre; Il donna le deſſein à executer à quelques ouvriers Toſcans de la ville de Veïes; mais dans ce temps-là il fut chaſſé. Les ouvriers ayant fait le char, & l'ayant mis dans le four pour le faire cuire, il arriva tout le contraire de ce qui arrive naturellement à la terre qu'on met au feu, car au lieu de ſe reſſerrer & de ſe condenſer par le deffaut de l'humidité qui s'évapore, elle s'eſtendit, s'enfla ſi prodigieuſement, & devint une maſſe ſi forte, ſi dure & ſi grande, qu'on eut beaucoup de peine à la tirer, aprés meſme qu'on eut abbattu le four. Les Devins dirent, que *Prodige.*

De vouloir mettre ſur le faiſte un char à quatre chevaux fait de terre.] Ces ornemens, que l'on mettoit au faiſte des Temples, eſtoient proprement appellez *faſtigia*. On en voit ſur les medailles anciennes. On accordoit quelquefois aux Princes d'en mettre de pareils au faiſte de leurs maiſons, & c'eſtoit un tres-grand honneur; car par-là on marquoit qu'on devoit regarder leurs maiſons comme des Temples.

Les Devins dirent que c'eſtoit un ſigne celeſte, qui promettoit un fort grand bonheur.] Car dans les prodiges, comme dans les ſonges, tout ce qu'on voit s'augmenter & s'agrandir eſt d'un tres bon augure, & promet un fort grand bonheur; & au contraire tout ce qu'on voit diminuer, eſt un tres mauvais ſigne. C'eſt ainſi qu'un pain groſſi de moitié dans le four promit le Royaume de Macedoine à Perdiccas, qui n'eſtoit alors que Berger. Et c'eſt ainſi que les Romains prirent pour un

c'eſtoit un ſigne celeſte, qui promettoit un fort grand bonheur, & un merveilleux accroiſſement de puiſſance à ceux qui demeureroient les maiſtres de ce char. Sur cela les Veïens reſolurent de ne le pas livrer aux Romains, & reſpondirent qu'il appartenoit à Tarquin, & non pas à ceux qui l'avoient chaſſé.

Courſes de chars celebrées dans la Toſcane comme en Grece.

Quelques jours aprés, comme ceux de Veïes celebroient les jeux des courſes de chars avec toute la pompe & la ſolemnité accouſtumée, celuy qui avoit remporté le prix ayant eſté couronné, menoit doucement ſon char hors des lices, lorſque tout d'un coup les chevaux, ſans aucun ſujet viſible, s'effrayerent, ou par avanture, ou par quelque inſpiration des Dieux, & prenant le frein aux dents, coururent à toute bride vers Rome. Celuy qui les conduiſoit, aprés avoir fait inutilement tous ſes efforts pour les retenir en leur tirant les reſnes & en les careſſant de la main & de la voix, les abandonna & fut entraiſné juſqu'au milieu du Capitole, où ils le renverſerent prés de la porte, qu'on appelle aujourd'huy *la porte Ratumene*. Les Veïens, eſtonnez de cet accident, rendirent le char aux Romains.

Temple de Jupiter Capitolin baſti par Tarquin le Superbe.

Le temple de Jupiter Capitolin, pour lequel ce char eſtoit deſtiné, avoit eſté voüé par Tar-

trés meſchant augure de ce que les ſorts de Preneſte avoient paru diminuer, *extenuatæ Præneſtinæ ſortes.*

Qu'on appelle aujourd'hui la porte Ratumene.] Du nom de ce jeune homme qui fut renverſé, & qui s'appelloit *Ratumenus*.

quin, fils de Demaratus, dans la guerre qu'il eut contre les Sabins ; Tarquin le Superbe, fils, ou petit-fils de ce dernier, l'avoit basti, mais il n'avoit pû le dedier, parce que peu de temps avant qu'il leust entierement achevé, il fut chassé de Rome. L'ouvrage avoit esté fini depuis avec tous les ornements qu'on avoit dessein d'y mettre. Publicola desiroit passionnement de le dedier ; mais plusieurs des principaux luy envioient

Tarquin le Superbe, fils ou petit-fils de ce dernier.] Plutarque ne prend point de parti entre ceux qui disoient que Tarquin le superbe estoit fils de Tarquinius Priscus & ceux qui soutenoient qu'il n'estoit que son petit-fils, le fils de sa fille, quoyque ce sentiment soit le plus vrayssemblable, & que Denys d'Halicarnasse l'ait prouvé sur les memoires de Pison, par des raisons trés solides. On peut voir ce qu'il en dit dans le Liv. IV.

L'ouvrage avoit esté fini depuis avec tous les ornements.] Il ne fut fini que sous le troisieme Consulat de Publicola. Ce Temple occupoit un terrein de huit arpents, il avoit deux-cents pieds de longueur sur cent-quatre-vingt cinq & un peu plus de profondeur. Le devant estoit orné de trois rangs de colomnes, & aux costez il n'y en avoit que deux rangs. Dans la nef estoient trois grandes cellules ou chapelles, l'une de Jupiter, l'autre de Junon, & la troisieme de Minerve.

Publicola desiroit passionnement de le dedier.] Car c'estoit un fort grand honneur ; le Temple portoit le nom de celuy qui en avoit fait la dédicace. Parmi les Hebreux c'estoit un grand malheur de n'avoir pas fait la dédicace des maisons que l'on avoit basties ; c'est pourquoy Dieu leur avoit ordonné de faire en temps de guerre cette proclamation à la teste des troupes : *Qui est l'homme qui a basti une maison & qui ne l'a pas dediée, qu'il s'en retourne, de peur qu'il ne soit tué, & qu'un autre ne l'a dedie.*

Mais plusieurs des principaux lui envioient cet avantage.] Cet honneur, quoyque grand, estoit le moindre de tous ceux dont Publicola jouïssoit ; cependant c'est le seul qu'on lui envie, & rien ne marque mieux le naturel des hommes ; il ne faut qu'un rien pour allumer dans leur esprit une jalousie & une envie, que mille choses considerables n'ont pu exciter, mais qu'elles ont seulement preparé.

cet avantage, disant qu'il devoit se contenter de la gloire qu'il avoit si justement acquise par ses loix & par ses victoires, sans usurper encore un honneur qui ne luy estoit pas deu, & pousserent Horatius à y pretendre. Les choses estant en cet estat, Publicola fut contraint d'aller commander l'armée. Le parti contraire, qui voyoit qu'il ne luy seroit pas aisé de réüssir dans son entrepriſe, si Publicola estoit present, profita de son absence, fit ordonner par le peuple qu'Horatius feroit la consecration, & sur l'heure mesme ils l'accompagnerent tous au Capitole.

D'autres disent que les deux Consuls tirerent au sort; que le commandement de l'armée escheut à Publicola malgré luy, & qu'Horatius eut la dedicace du temple; mais il est aisé de juger de ce qui se passa entr'eux sur cette affaire par ce qui arriva le jour de la consecration; Car le treiziéme jour de Septembre, qui se rencontre justement vers la pleine Lune du mois que les Atheniens appellent *Metagitnion*, tout le monde estant assemblé au Capitole, Horatius, aprés avoir achevé toutes les autres ceremonies, tenoit desja un des poteaux; tous les

Le jour des Ides de Septembre.

Mais il est aisé de juger de ce qui se passa entre eux sur cette affaire, par ce qui arriva le jour de la Consecration.] Plutarque veut dire que ce qui arriva le jour de la Consecration, prouve que les Consuls n'avoient pas tiré au sort; car s'ils l'avoient fait, on auroit regardé cette decision comme la marque de la volonté des Dieux, & le frere de Publicola n'auroit osé troubler Horatius dans sa dédicace; le peuple ne l'auroit mesme jamais souffert. Plutarque combat directement Tite-Live.

assistants estoient attentifs à son action avec un religieux silence, & il alloit prononcer la priere solemnelle de la consecration, lorsque Marcus Valerius, frere de Publicola, qui s'estoit tenu fort long-temps sur la porte du Temple, pour espier ce moment, luy cria, *Horatius, vostre fils est mort de maladie dans le camp.* Cela depleut extremement à tous ceux qui l'entendirent; mais le Consul, nullement troublé, ne fit que respondre ce peu de paroles, *Qu'on jette son corps où l'on voudra; je ne prends point de part à cette nouvelle,* & acheva la consecration. C'estoit une ruse de Valerius pour l'empescher de l'achever; mais on n'en doit pas moins admirer la constance & la fermeté de cet homme, soit qu'il se fust apperceu promptement du mensonge, ou que croyant la mort de son fils trés-veritable, il eust eu la force de se maintenir dans la mesme assiete sans estre émeu.

Ruse de Valerius, frere de Publicola, pour empescher Horatius de dedier le temple de Jupiter.

Car ils le prenoient pour un presage trés-funeste.

Fermeté & constance d'Horatius.

Il arriva la mesme chose pour la consecration du second Temple; car ce premier, qui avoit esté basti par Tarquin & consacré par Ho-

Mais le Consul, nullement troublé, ne fit que respondre ce peu de paroles.] Car celuy que l'augure regardoit personnellement n'avoit qu'à le rejetter & à ne le prendre point pour lui, & le peuple croyoit qu'il n'avoit plus rien de funeste, & qu'on l'avoit ou éludé ou destruit.

Soit qu'il se fust promptement apperceu du mensonge, ou que croyant la mort de son fils trés veritable,] Plutarque a pris cecy de Tite-Live, qui a escrit: *Num credidederit factum, an tantum animo roboris fuerit, nec traditur certum, nec interpretatio est facilis. On n'escrit point bien certainement, s'il crut la nouvelle fausse, ou si la croyant veritable, il trouva en lui assez de force pour la supporter, & il n'est pas aisé de le decider par des conjectures.*

Car ce premier, qui avoit esté

Il fut bruſlé quatre cents vingt trois ans aprés qu'il eut eſté conſacré.

Ce ſecond temple ne ſubſiſta que 115. ans.

xj. ans aprés.

ratius, ayant eſté bruſlé pendant les guerres civiles, Sylla le rebaſtit; mais Catulus le conſacra, la mort n'ayant pas donné le temps à Sylla d'en faire la dédicace. Ce ſecond Temple fut encore bruſlé dans la ſedition de Vitellius; & Veſpaſien, entre pluſieurs autres grands bonheurs, eut encore celuy de le relever de fond en comble, & de ne le pas voir ruiné, comme il le fut bientoſt aprés. En quoy il ſurpaſſa d'autant la felicité de Sylla, que Sylla finit ſes jours avant que de conſacrer ſon Temple, & que cet Empereur mourut avant que de voir le ſien perir par l'embraſement, qui conſuma le Capitole peu

baſti par Tarquin & conſacré par Horatius, ayant eſté bruſlé pendant les guerres Civiles.] Pendant les guerres de Sylla & de Marius. Ce Temple fut conſacré la troiſieme année de l'Olympiade 68. 504. ans avant la naiſſance de Noſtre Seigneur, & il fut bruſlé la ſeconde année de l'Olympiade 174. 81. an avant cette naiſſance. Ainſi il ne dura que 423. ans.

Sylla le rebaſtit, mais Catulus le conſacra.] Sylla le rebaſtit, & l'orna de colomnes de marbre qu'il avoit fait apporter d'Athenes, du Temple de Jupiter Olympien. Catulus le conſacra 67. ans avant la naiſſance de Noſtre Seigneur 14. ans aprés que le premier eut eſté bruſlé. Sylla dit en mourant, qu'il ne manquoit à ſon bonheur que d'avoir pû dedier ce Temple.

Ce ſecond Temple fut encore bruſlé dans la ſedition de Vitellius.] Lorſque Vitellius aſſiegea Flavius Sabinus dans le Capitole. Tacite deſcrit ce qui ſe paſſa en cette occaſion, & il dit qu'on ne ſçait ſi ce furent les aſſiegeans qui y mirent le feu pour pouvoir le forcer plus aiſément, ou ſi ce furent les aſſiegez, pour ſe défendre, comme c'eſt la plus commune opinion. Il fut bruſlé l'an 69. de noſtre Seigneur.

Et Veſpaſien entre pluſieurs autres grands bonheurs eut encore celuy de le relever de fond en comble.] L'année ſuivante, aprés la mort de Vitellius. Le ſeul changement qu'on y fit, c'eſt qu'il fut plus haut que les deux autres n'avoient eſté. On peut voir dans le IV. Liv. de l'Hiſtoire de Tacite toutes les ceremonies qu'on pratiqua en cette occaſion.

de

de temps aprés ſa mort. Domitien le rebaſtit la quatriéme fois, & en fit la dédicace. On dit, que, pour les ſeuls fondements du premier, Tarquin avoit deſpenſé quatrevingt mille marcs d'argent; mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne ſuffiroit pas pour payer la ſeule dorure du quatriéme, qui ſubſiſte aujourd'huy, laquelle a couſté plus de douze-mille talents. Ses colomnes ſont de marbre Pentelique, elles eſtoient d'une longueur admirablement proportionnée

Deux millions de livres à vingt cinq francs le marc, qui n'eſtoit que de ſix onces.

Trente-ſix millions.

Marbre tiré des carrieres de l'Attique prés du bourg Pentele.

Domitien le rebaſtit la quatriéme fois, & en fit la Dedicace.] Il le rebaſtit la premiere année de ſon regne, l'an 81. de noſtre Seigneur, & mit ſon nom à cet ouvrage, ſans faire aucune mention des premiers Fondateurs.

Mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne ſuffiroit pas pour payer la ſeule dorure du quatriéme qui ſubſiſte aujourd'hui, laquelle a couſté plus de douze mille talens.] Si ce que Plutarque dit icy eſt vray, il n'y avoit donc pas à Rome ſous le Regne de Trajan des particuliers ſi riches qu'il y en avoit eu du temps de la Republique & ſous le Regne des autres Empereurs. L'Hiſtoire parle d'un M. Æmilius Scaurus, qui, eſtant Edile, fit pour une feſte de peu de jours un theatre où il y avoit trois cents-ſoixante colomnes, les unes de marbre, les autres de bronze & les autres de cryſtal. Trois mille ſtatuës rempliſſoient les vuides entre les colomnes, & toute la Scene eſtoit tendue de riches tapiſſeries, preſque toutes cachées par des tableaux trés rares & d'un trés grand prix. Quand la feſte fut finie, Scaurus, qui eſtoit trop magnifique pour faire ſervir dans ſa maiſon de Rome ce qui avoit ſervi à ce ſpectacle, le fit porter à ſa maiſon de campagne à Tuſculum, où ſes eſclaves mirent le feu. Il y fut bruſlé pour plus de dix ou douze millions de meubles, qui n'eſtoient qu'une partie de ce pompeux appareil qui n'avoit pas ſervi un mois. On connoiſt les richeſſes de M. Craſſus qui tiroit de ſes terres plus de vingt-millions toutes les années. L. Cornelius Balbus laiſſa par ſon teſtament au peuple Romain vingt-cinq deniers par teſte, c'eſt-à-dire douze livres dix ſols, & il y avoit beaucoup de particuliers qui nourriſſoient dix mille & juſqu'à vingt mille eſclaves, ſeulement pour le faſte ſans en tirer d'autre utilité.

à leur groſſeur; nous les avons vûes à Athenes; on a voulu les retailler & les repolir à Rome, & ce ſecond travail a plus gaſté leur ſymmetrie, que relevé leur beauté, car en les affoiblissant & en les rendant trop menuës, il leur a fait perdre toute leur grace, qui conſiſtoit dans la proportion. Aprés avoir admiré la magnificence de ce Capitole, ſi l'on voyoit dans le Palais de Domitien une de ſes galleries, ou une de ſes ſalles, ou ſes bains, ou l'appartement des femmes, il n'y a perſonne, qui, comme le Poëte Epicharmus diſoit à un prodigue, *Tu n'es pas liberal, mais tu es malade, tu ne ſçaurois vivre ſans donner*, ne diſt de meſme à ce Prince, *Tu n'es, ni magnifique, ni pieux envers les Dieux, mais tu es malade, tu ne ſçaurois vivre ſans baſtir, & comme le Midas de la fable, tu ſouhaiterois que tout devinſt entre tes mains & marbre & or.* Mais en voila aſſez ſur cette matiere.

Ignorance des Architectes de Rome du temps de Domitien.

Beau jugement de Plutarque ſur les baſtiments trop magnifiques de Domitien.

Aprés que Tarquin eut perdu la bataille, où ſon fils Aruns fut tué en combattant contre Brutus, il ſe retira à Cluſium vers Lars Porſen-

Et ce ſecond travail a plus gaſté leur ſymmetrie, que relevé leur beauté.] Ce paſſage eſt remarquable en ce qu'il fait voir la difference qu'il y avoit entre les ouvriers de Grece, & ceux de Rome. Ces derniers gaſterent du temps de Domitien l'ouvrage des premiers, qui eſtoit d'une perfection achevée. Mais ce n'eſt pas ſeulement du temps de Domitien que Rome a eſté inferieure à la Grece pour tous les arts, en tout temps elle lui a cedé l'avantage. On ſçait ce qu'Horace en dit.

Vers Lars Porſenna.] Plutarque dit, Vers *Clarus Porſenna*; mais c'eſt une faute de Copiſte. Il faut lire, *Larus Porſenna*. Larus, ou Lars, eſt un mot Toſcan, qui ſignifie Roy. Et on donnoit ce nom à Porſenna, parce qu'il eſtoit le plus puiſſant de tous les

na, le plus puissant des Rois qui fussent alors en Italie, & qui passoit pour trés magnanime & trés genereux. Ce Prince lui promit de le secourir de toutes ses forces, & envoya d'abord sommer les Romains de recevoir leur Roy, ce que les Romains refuserent. Sur ce refus Porsenna leur declara la guerre; les avertit & du temps qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit, & partit en effect, comme il l'avoit dit, avec une grosse armée. Publicola, qui estoit absent, & qui venoit d'estre éleu Consul pour la seconde fois avec Titus Lucretius, revint à Rome, & voulant surpasser en grandeur de courage le Roy Porsenna, il se mit à bastir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ses troupes,

Porsenna declare la guerre aux Romains pour restablir Tarquin.

Dans le Latium & prés des Hernïques. On croit que c'est Signia.

Rois qui regnoient en Toscane, & qu'on appelloit *Lucumons.*

Ce Prince lui promit de le secourir de toutes ses forces.] Porsenna prit le parti de Tarquin, parce que Tarquin estoit originaire de Toscane. D'ailleurs ce Roy chassé estoit d'une dangereuse consequence pour luy. Tite-Live adjouste à cela une reflexion, qui me paroist remarquable : Porsenna croyoit qu'il estoit avantageux & glorieux pour les Toscans qu'il y eust un Roy à Rome, & sur tout un Roy Toscan. *Porsenna tum Regem esse Romæ, tum Etruscæ gentis Regem, amplum Tuscis ratus, Romam infesto exercitu petit.*

Les avertit & du temps qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit.] Voila une generosité bien rare & bien contraire aux interests du Roy qu'il protegeoit. Porsenna vouloit tout devoir à la force, & rien à la surprise.

Publicola, qui estoit alors absent, & qui venoit d'estre éleu Consul pour la seconde fois avec Titus Lucretius.] Porsenna ne marcha vers Rome que l'année suivante sous le troisiéme Consulat de Publicola, qui eut pour Collegue Horatius Pulvillus.

Il se mit à bastir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ses troupes.] Publicola bastit & fortifia cette Ville sous son second Consulat, & par consequent avant que Porsenna menaçast Rome.

& aprés l'avoir fortifiée avec beaucoup de deffenſe, il y envoya une colonie de ſept-cents habitants, pour faire voir qu'il meſpriſoit cette guerre, & qu'il n'avoit que trop de forces pour la ſouſtenir.

C'eſtoit une garniſon & non pas une colonie.

Cependant Porſenna s'approche du Janicule, l'attaque, pouſſe la garde, & la pourſuit ſi vivement, qu'il ſeroit entré avec elle dans Rome, ſi Publicola n'euſt paru à la teſte de ſes troupes, & n'euſt arreſté le vainqueur. Il donna un grand combat ſur le bord du Tibre, & ſouſtint tout l'effort des ennemis, juſqu'à ce qu'accablé par le nombre, & tout couvert de bleſſures, il tomba preſque ſans vie, & fut emporté par ſes ſoldats. Son Collegue ayant eu le meſme ſort, les Romains plierent & s'enfuïrent dans Rome. Les ennemis les ſuivoient de ſi prés, qu'ils alloient ſe ſaiſir du pont de bois, & prendre la ville, lorſqu'Horatius Cocles, & avec lui deux vieux Officiers des plus nobles fa-

Publicola & ſon Collegue Lucretius ac ablez de bleſſures tombent preſque morts.

Les Romains plient.

Le pont Sublicius.

Et il ne la baſtit nullement pour affecter de ſurpaſſer Porſenna en grandeur de courage, mais pour ſe mettre à couvert par ce poſte contre les Latins & les Herniques, qu'on craignoit alors.

Si Publicola n'euſt paru à la teſte de ſes troupes.] Plutarque dit de Publicola ce que Denys d'Halicarnaſſe raconte de ſon frere Marcus Valerius, qui commandoit l'aile gauche avec Lucretius. Ces deux Generaux furent bleſſez, & emportez hors du combat.

Et avec luy deux autres Officiers des plus nobles familles, Herminius & Spurius Lartius.] J'ay corrigé icy le texte de Plutarque, qui dit *Herminius & Lucretius*. Lucretius ne pouvoit pas eſtre là puiſqu'il avoit eſté bleſſé, & mis hors de combat. Tite-Live nomme les deux Officiers qui défendirent le pont avec Horatius Cocles, *Herminius* & *Lartius*. Des

milles, Herminius, & Spurius Lartius, les arresterent à la teste du pont. Horatius avoit eu le surnom de Cocles, qui signifie *Borgne*, parce qu'il avoit perdu un œil à la guerre, ou selon d'autres, parce qu'il estoit extremement camus, & que le haut de son nez estoit si enfoncé dans la teste, que rien ne separoit ses deux yeux, & que ses sourcils estoient joints, de sorte que le peuple voulant l'appeller *Cyclope*, se mesprit & l'appella *Cocles*, nom qui lui demeura. Horatius donc défendit seul l'entrée du pont contre les Toscans, pendant que ses compagnons le coupoient derriere lui. Il se jetta ensuite tout armé dans le Tibre & le passa à la nage, quoyqu'il eust receu dans la cuisse un coup de pique. Publicola, frappé d'admiration pour la valeur heroïque de ce jeune homme, obligea sur le champ les Romains à se cottiser, & à lui donner chacun autant qu'ils despensoient en un jour. Il lui fit aussi distribuer autant de terre qu'il en

Grande action d'Horatius Cocles

Avec plusieurs autres blessures.

Liberalité des Romains envers Horatius Cocles.

nys d'Halicarnasse l'escrit de mesme, & adjouste qu'ils commandoient l'aile droite.

Horatius.] Il estoit fils d'un frere du Consul Horatius, & descendoit de cet Horace qui demeura victorieux dans le combat des Horaces contre les Curiaces, sous le regne de Tullus Hostilius.

Obligea sur le champ les Romains à se cottiser. La maniere, dont Denys d'Halicarnasse raconte cette circonstance, est plus honorable pour Horatius; car il dit que cela vint du seul mouvement du peuple.

Et à lui donner chacun autant qu'ils despensoient en un jour.] Cette liberalité montoit à une somme considerable, car les femmes mesme n'en furent pas exemptes: & il y avoit par consequent plus de trois-cents mille contribuants.

Il lui fit aussi distribuer autant de terre qu'il en peut labourer luy-

peut labourer lui-meſme depuis le matin juſqu'au ſoir, & lui éleva dans le Temple de Vulcain une ſtatuë de bronze, pour le conſoler de ſa bleſſure, qui le rendoit boiteux.

Pendant que Porſenna tenoit la ville eſtroitement aſſiegée, il lui vint de Toſcane un nouveau renfort de troupes, qui firent un ſi grand ravage dans tout le territoire de Rome, que la famine commençoit à travailler les Romains. Publicola, nommé Conſul pour la troiſiéme fois, vit bien qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de garder la ville ſans combattre contre Porſenna; mais il falloit abſolument chaſſer ces Toſcans, qui venoient faire le degaſt juſ-

meſme depuis le matin juſques au ſoir.] Spectacle digne des temps heroïques, de voir à la charruë le meſme homme qui venoit de repouſſer les ennemis, & de ſauver Rome. C'eſt pourquoy ces mots, *lui-meſme*, ne doivent pas eſtre oubliés. On peut ſur cela ſe ſouvenir de ce mot de Florus, qui dit en parlant de Cincinnatus, qui, aprés avoir triomphé, retourna cultiver ſon champ, *rediit ad boves triumphalis agricola.*

Et lui éleva dans le Temple de Vulcain une ſtatuë.] Tite-Live dit qu'on éleva cette ſtatuë dans le Comice, & Denys d'Halicarnaſſe dans le lieu le plus éminent de la grande place, du *Forum Romanum.* Et cela eſt aiſé à concilier: car le Comice eſtoit le lieu le plus élevé de cette place. Elle fut enſuite poſée dans le Temple de Vulcain, qui eſtoit tout auprés, & qui n'eſtoit qu'une enceinte avec un autel au milieu. Aulugelle raconte pourquoy elle fut changée de place, on n'a qu'à voir ce qu'il en dit dans le v. Chap. du Liv. IV.

Il lui vint de Toſcane un nouveau renfort de troupes, qui ravageoient tout le territoire de Rome.] Ce nouveau renfort n'eſtoit qu'un détachement de l'armée, à qui Porſenna fit paſſer le Tibre ſous la conduite de ſes deux fils & de ſon gendre Mamilius. Parlà il eſtoit maiſtre de la riviere, & empeſchoit que les Romains n'en puſſent tirer aucunes proviſions.

Digitized by Google

qu'à ſes portes. Il leur dreſſa donc une embuſcade & il en tua cinq mille ſur la place.

Peu de jours aprés C. Mucius fit cette grande action, dont tout le monde parle, & que l'on conte fort diverſement. Je vais l'eſcrire de la maniere qu'elle me paroiſt la plus vray-ſemblable. C. Mutius eſtoit un jeune homme conſiderable par ſa naiſſance, & plus encore par ſon merite, car il avoit toutes les vertus, ſur tout les vertus guerrieres. Il fit deſſein de tuer Porſenna. Il prit donc un habit Toſcan, & comme il ſçavoit fort bien la langue Toſcane, il paſſa dans le camp des ennemis, entra dans le quartier du Roy, penetra dans la ſalle, où il donnoit audience, fit le tour du ſiege, où il eſtoit aſſis avec ſes principaux Officiers, & ne connoiſſant pas certainement lequel eſtoit Porſenna, & n'oſant le demander, de peur de ſe deſcouvrir, il s'addreſſa à celui qui lui parut eſtre le Roy, & lui plongea ſon eſpée dans le ſein. On le

Entrepriſe de Mucius Scævola.

Il leur dreſſa donc une embuſcade.] Tite Live deſcrit au long la ruſe de Publicola, dans le liv. II. Chap. XI.

Je vais l'eſcrire de la maniere qu'elle me paroiſt le plus vray-ſemblable.] Plutarque ſuit icy Tite Live, parce qu'il a trouvé que la maniere dont cet Hiſtorien raconte cette action, eſt plus vrai ſemblable que celle de Denys d'Halicarnaſſe. Cependant il me paroiſt qu'elle l'eſt beaucoup moins, mais elle eſt plus merveilleuſe comme on le verra dans les Remarques ſuivantes.

Fit le tour du ſiege, où il eſtoit aſſis avec les principaux Officiers.] Selon Denys d'Halicarnaſſe Porſenna n'eſtoit pas preſent. Son Secretaire eſtoit ſeul. Si le Roy y euſt eſté, comment Porſenna auroit-il pû ſe tromper, & le meſconnoiſtre ?

Il luy plongea ſon eſpée.] C'eſtoit un poignard qu'il avoit ca-

saisit en mesme temps, & on l'interroge. Il y avoit vis-à-vis du Roy un brazier plein de feu, qu'on avoit apporté pour un sacrifice, qu'il vouloit faire; Mucius, sans balancer, mit sa main droite sur ces charbons ardents, & pendant qu'elle brusloit, il regarda fixement Porsenna d'un air menaçant & sans changer de visage, jusqu'à ce que Porsenna, estonné de cette intrepidité & de cette force, commanda qu'on le laissast aller, & lui rendit lui-mesme son espée qu'il prit de la main gauche, d'où l'on veut qu'il ait esté appellé *Scævola*, qui signifie *gaucher*. En prenant son espée, il dit au Roy, *Tu n'as pû m'effrayer par tes menaces, Porsenna, & tu m'as vaincu par ta generosité? Je te descouvriray donc*

Beau discours de Scevola au Roy Porsenna.

ché sous sa robe; il n'avoit point d'espée, de peur de donner du soupçon.

Mucius, sans balancer, mit la main droite sur ces charbons ardents.] Je croi qu'il manque icy quelque chose, & que Plutarque n'avoit pas oublié ce que rapporte Tite-Live, que Porsenna menaça Mucius du feu, pour lui faire declarer ses complices. Car c'est sur cela que Mucius met sa main dans le brazier, pour faire voir à son ennemi qu'il ne craignoit pas ses menaces. Cela est mesme fondé par ce que Plutarque fait dire ensuite par Scevola: *Tu n'as pû m'effrayer par tes menaces.* Au reste, il n'y a que Tite-Live qui parle de cette main brusléc. Denys d'Halicarnasse n'en dit pas un seul mot. C'est pourquoy on pourroit soupçonner que cette circonstance a esté adjoustée ensuite, pour rendre le conte plus merveilleux.

Commanda qu'on le laissast aller.] Cela est plus genereux que la maniere dont le raconte Denys d'Halicarnasse, qui dit que Porsenna le fit mener en prison, & ne le délivra que par le conseil de son fils, qui lui dit que pour se garantir de la conspiration des Romains, il falloit moins chercher des gardes, que les moyens de s'en passer, & qu'il n'y avoit que leur amitié qui pust le mettre à couvert de leur audace.

par

par reconnoiſſance un ſecret, que la force n'auroit pû m'arracher. Trois cents Romains, qui ont fait le meſme ſerment que moy, ſont reſpandus dans ton camp, & n'attendent pour te tuer que le moment favorable. Le ſort a voulu que j'aye tenté le premier l'entrepriſe, & je ne me plains pas de la Fortune, qui m'a envié la gloire d'y réuſſir, puiſqu'elle m'a empeſché de tremper mes mains dans le ſang d'un ſi grand homme, & qui eſt bien plus digne d'eſtre l'ami des Romains, que leur ennemi. Porſenna adjouſta foy à ſes paroles, & en fut plus diſpoſé à eſcouter des propoſitions d'accommodement, moins, à mon avis, par la crainte des trois cents hommes, dont il eſtoit menacé, que par l'admiration qu'il eut pour la vertu des Romains, & pour la grandeur de leur courage. Quoyque tous les Eſcrivains generalement appellent ce perſonnage, Mucius Scævola, Athenodore Sandon, dans un livre, qu'il a adreſſé à Octavie, ſœur d'Auguſte, prétend qu'il s'appelloit auſſi Poſthumius.

Admiration de Porſenna pour la vertu des Romains.

Son veritable nom eſtoit C. Mucius Cordus.

Publicola, qui voyoit que l'inimitié de Porſenna n'eſtoit pas tant à craindre pour Rome, que ſon amitié & ſon alliance eſtoient à rechercher, ne demandoit qu'à le prendre pour Juge des differents qu'il avoit avec Tarquin, lequel

Publicola veut prendre Porſenna meſme pour Juge.

Athenodore Sandon.] Athenodore fils de Sandon, Philoſophe Stoïcien, qui avoit eſté Précepteur d'Auguſte, qui le donna enſuite à Tibere. Il eſtoit de la ville de Tarſe en Cilicie. Outre l'ouvrage, dont Plutarque parle icy, on cite de lui un Traité des Occupations ſerieuſes & des Divertiſſemens, & un Livre de Diſſertations.

il fit ſommer pluſieurs fois de venir défendre ſa cauſe devant le Roy, s'engageant de faire voir qu'il eſtoit le plus meſchant de tous les hommes, & que c'eſtoit avec juſtice qu'on l'avoit chaſſé. Tarquin reſpondit fierement & avec des paroles dures, qu'il ne reconnoiſſoit point de Juge, & moins Porſenna, que tout autre, puiſqu'il eſtoit capable de l'abandonner & de violer la foy jurée. Porſenna irrité & deſabuſé par cette reſponſe, & d'ailleurs fortement ſollicité par ſon fils Aruns, qui s'interreſſoit pour Rome, offrit la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendroient les terres qu'ils avoient conquiſes dans la Toſcane, avec les priſonniers qu'ils avoient faits, & qu'en eſchange ils retireroient leurs transfuges.

Tarquin le refuſe avec fierté.

Porſenna deſabuſé offre la paix aux Romains.

Le canton des ſept bourgs dont il a eſté parlé dans la vie de Romulus.

Les Romains accepterent ces offres, & donnerent pour oſtages dix jeunes hommes de famille Patricienne avec autant de filles, parmi leſquelles eſtoit Valeria, fille de Publicola. Sur la foy du traitté, Porſenna avoit desja congedié la plus grande partie de ſon armée, lorſque ces filles, qui eſtoient en oſtage, eurent envie de s'aller baigner & deſcendirent ſur le bord du Tibre, dans un lieu où le rivage ſe courbant en croiſſant, embraſſe une partie du fleuve,

Oſtages donnés par les Romains.

Tarquin reſpondit fierement, & avec des paroles dures.] Denys d'Halycarnaſſe eſcrit au contraire, que Tarquin, voyant bien que Porſenna ne pouvoit le reſtablir ſe reduiſit à redemander ſes biens & qu'il voulut bien s'en remettre au jugement de Porſenna.

Digitized by Google

& conſerve ſes eaux tranquilles, en les couvrant par ſes deux bras contre la fureur des flots. Quand elles virent qu'elles eſtoient ſeules, & qu'il n'y avoit, ni gardes, ni paſſants de leur coſté, ni batteaux de l'autre, elles prirent la reſolution de traverſer la riviere à la nage malgré ſa profondeur, & ſa rapidité. Il y en a qui diſent qu'il y en eut une, nommée Clelie, qui paſſa à cheval, en exhortant les autres qui nageoient, & en les encourageant à la ſuivre. *Action hardie de Clelie.*

Elles n'eurent pas pluſtoſt gagné l'autre bord, qu'elles allerent ſe preſenter à Publicola, qui, bien loin d'admirer & de loüer cette action, en fut trés faſché, craignant qu'on ne le ſoupçonnaſt d'eſtre moins jaloux de ſa parole que Porſenna, & que l'on ne priſt l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains. Il les fit donc reprendre ſur l'heure meſme, & les renvoya à Porſenna. Tarquin, en eſtant averti, *Equité de Publicola.*

Quand elles virent qu'elles eſtoient ſeules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni paſſants de leur coſté.] Denys d'Halycarnaſſe dit qu'elles avoient des gardes, mais qu'elles les prierent de s'éloigner, afin qu'elles puſſent ſe deshabiller ſans eſtre veuës: Et cela eſt beaucoup plus apparent. Comment auroit-on laiſſé aller des oſtages ſur leur bonne foi, & ſur tout des filles de cette naiſſance?

Et les renvoya à Porſenna.] Denys d'Halycarnaſſe eſcrit qu'il les ramena luy-meſme,

Tarquin en eſtant averti dreſſa une embuſcad à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur paſſage.] Il n'y eſtoit pas en perſonne; mais il mit en embuſcade quelque cavalerie pour enlever le Conſul, & les filles qu'il conduiſoit; car les ayant entre ſes mains il eſperoit de forcer les Romains à lui rendre tout ce qu'il avoit demandé. Et ce fut la cauſe de ſon entiere ruine; car Porſenna prononça en faveur des Romains, & chaſſa les Tarquins.

dreſſa une embuſcade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur paſſage; ils ſe défendirent vigoureuſement, quoyque fort inferieurs en nombre. Pendant le choc Valeria paſſa au travers des combattants, & ſe ſauva avec trois eſclaves; ſes compagnes demeurerent au milieu des armes avec un trés-grand danger. Le bruit n'en vint pas pluſtoſt au fils de Porſenna, qu'il monta à cheval, & alla à leur ſecours avec une extreme diligence. Son arrivée mit les gens de Tarquin en fuite & degagea les Romains. Porſenna voyant ces filles de retour, voulut connoiſtre celle qui avoit encouragé les autres, & qui leur avoit donné l'exemple. Quand on la lui eut monſtrée, & qu'on lui eut dit qu'elle ſe nommoit Clelie, il la regarda avec un viſage doux & ſerein, & ayant commandé qu'on lui amenaſt le plus beau cheval de ſon eſcurie avec le plus riche harnois qu'il euſt, il lui en fit preſent. Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clelie qui paſſa le Tibre à cheval, ſe ſervent de ce teſmoignage comme d'une preuve inconteſtable. Mais les autres ſouſtiennent que le

Porſenna fait preſent à Clelie d'un beau cheval richement harnaché.

Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clelie ſeule qui paſſa le Tibre à cheval, ſe ſervent de ce teſmoignage.] Il eſt certain que cette particularité a eſté imaginée ſur ce preſent que fit Porſenna; on crut dans la ſuite que ce Prince n'avoit donné un cheval, que parce que Clelie avoit paſſé à cheval. Mais d'où Clelie auroit-elle eu un cheval, & pourquoy auroit-elle eſté la ſeule qui en euſt eu? Porſenna donna un cheval pour honorer le courage de cette fille, comme il l'auroit donné à un brave ſoldat aprés quelque grande action.

Digitized by Google

Roy donna à Clelie cette marque de distinction, pour honorer cette audace virile avec laquelle elle avoit inspiré aux autres un si hardi dessein. Quoy qu'il en soit, on voit encore dans la ruë Sacrée, du costé qui mene au mont Palatin, la statuë équestre de cette fille. Les uns disent, que c'est la statuë de Valerie, les autres celle de Clelie.

La Statue équestre de Clelie à Rome dans la ruë Sacrée.

Quand Porsenna eut conclu la paix avec les Romains, il leur fit voir avant son despart sa liberalité & sa magnificence en plusieurs choses, & sur tout, en ce qu'il ordonna à ses troupes de n'emporter du camp que leurs armes, & d'y laisser tous les vivres & toutes les richesses dont il estoit plein, qu'il donna à la ville. C'est pourquoy encore aujourd'huy, quand les Romains vendent à l'encan quelques biens qui appartiennent au public, ils font crier dans la premiere publication que ce sont les biens de Porsenna, pour lui rendre les antiquitez de Rome.

Liberalité & magnificence de Porsenna.

Reconnoissance des Romains pour Porsenna.

Quoy qu'il en soit, on voit encore dans la ruë Sacrée, du costé qui mene au mont Palatin, la statuë équestre de cette fille.] Cependant Denys d'Halycarnasse escrit formellement que cette statuë ne subsistoit plus de son temps, c'est-à-dire sous le regne d'Auguste. *Nous n'avons pas trouvé*, dit-il, *cette statuë de nostre temps. On disoit qu'elle avoit esté gastée par un embrazement qui avoit consumé quelques maisons voisines.* Plutarque avoit sans doute esté trompé par ceux qui lui avoient monstré

Et d'y laisser tous les vivres & tous les autres biens dont il estoit plein.] Le camp des Toscans estoit toujours orné & pourvû comme une ville; & quand ils décampoient, ils ne manquoient jamais de le brusler. Porsenna voulut le laisser aux Romains. Liberalité tres-considerable; car les Thresoriers tirerent de fort grandes sommes de tout le butin qui fut vendu.

Ils font crier dans la premiere publication que ce sont les biens de

dre des actions de graces dignes de ſon bien fait, en honorant ainſi ſa liberalité d'une reconnoiſſance éternelle. On lui éleva auſſi vis-à-vis du lieu où ſe tenoit le Senat, une ſtatuë de bronze d'un ouvrage groſſier & antique.

L'année ſuivante les Sabins entrerent en armes dans les terres des Romains. On nomma Conſuls, Marcus Valerius, frere de Publicola, & Poſthumius Tubertus. Ces Conſuls ne faiſant rien que par le Conſeil & ſous les yeux de Publicola, Marcus Valerius gagna deux grandes ba-

Porſenna.] Il paroiſt par un endroit de Tite-Live, que cette coutume d'appeller ce qu'on vendoit du public *les biens de Porſenna*, eſtoit expliquée diverſement, & qu'il n'eſtoit pas bien certain ſi les Romains n'avoient pas imaginé ce titre, pluſtoſt pour conſerver la memoire de la deffaite de Porſenna, que pour immortaliſer ſa liberalité & leur reconnoiſſance. Mais enfin Tite-Live ſe declare pour le dernier, qui s'accorde mieux avec l'Hiſtoire. *Gratiam muneris magis ſignificante titulo*, dit-il, *quam auctionem regiæ fortunæ.*

On lui éleva auſſi vis-à-vis du lieu où ſe tenoit le Senat, une ſtatuë de bronze.] Le lieu où ſe tenoit le Senat eſtoit dans la Place Romaine prés du Capitole, où fut enſuite le temple de la Concorde. Ni Denys d'Halycarnaſſe, ni Tite-Live, ne diſent rien de cette ſtatuë de bronze qui fut élevée à Porſenna. Le premier dit ſeulement, que les Romains luy envoyerent le ſieged'yvoire avec un ſceptre, une couronne d'or, & une robe triomphale.

L'année ſuivante les Sabins entrerent en armes dans les terres des Romains, on nomma Conſuls Marcus Valerius.] Plutarque ſaute icy une année, dans laquelle Spurius Largius & Titus Herminius furent Conſuls. Et il ſuit Tite-Live, qui ſans faire aucune mention de cette année, paſſe du troiſiéme Conſulat de Publicola à celui de ſon frere. Sigonius croyoit que cette année-là avoit eſté oubliée dans le texte de Tite-Live: & ſi cela eſt, le paſſage de Plutarque marque que ce défaut eſt fort ancien.

Marcus Valerius gagna deux grandes batailles.] La premiere ne fut pas proprement une bataille, il n'y eut que quelques partis qui furent batus. Denys d'Hali-

Digitized by Google

tailles contre les Sabins, dans la derniere desquelles il leur tua treize mille hommes sans en perdre un seul des siens. Outre l'honneur du triomphe, qu'on lui decerna pour ces victoires, on lui fit bastir aux despens du public sur le mont Palatin une maison qui avoit cela de particulier, qu'au lieu que les portes de toutes les autres maisons s'ouvroient en dedans, les siennes s'ouvroient en dehors dans la ruë; privilege qu'on lui accorda, afin qu'il ne pust jamais ouvrir sa porte qu'il ne prist quelque chose sur le public. On dit qu'anciennement en Grece toutes les maisons s'ouvroient de cette maniere; ce que l'on infere des anciennes Comedies, où l'on voit tousjours que ceux qui veulent sortir dans la rue font du bruit à la porte avant que d'ouvrir, afin que les passants s'éloignent & évitent d'estre poussez ou blessez.

Maison que les Romains firent bastir à Valerius frere de Publicola & ce qu'elle avoit de particulier.

Comme on le voit par les pieces de Plaute & de Terence, qui sont tirées du Grec.

Aprés Marcus Valerius, Publicola fut fait Consul pour la quatriéme fois, parce que l'alliance des Sabins avec les Latins faisoit apprehender une guerre plus dangereuse que la

Avec Titus Lucretius qui avoit desja été Consul avec Publicola.

carnasse descrit l'une & l'autre dans le v. Liv.

Outre l'honneur du triomphe, qu'on lui decerna pour ces victoires on luy fit bastir aux despens du public.] Le triomphe fut décerné aux deux Consuls; mais on donna de plus à Marcus Valerius une place sur le mont Palatin pour une maison, qui seroit bastie aux despens du public. *Auprés de cette maison*, dit Denys d'Halycarnasse, *il y avoit un taureau d'airain; & elle a cela de particulier, que la porte de la ruë s'ouvroit en dehors.* Ce taureau d'airain avoit été mis devant cette maison, pour marquer que M. Valerius, par les victoires qu'il avoit remportées sur les Sabins, avoit restabli la culture des champs, & ramené l'abondance dans Rome.

precedente, & que la ville ſe trouvoit ſaiſie d'une crainte ſuperſtitieuſe, ſur ce que toutes les femmes groſſes ſe bleſſoient, & qu'il n'y avoit point d'enfant qui vinſt à terme. Publicola conſulta les Livres des Sibylles, fit des ſacrifices à Pluton, renouvella certains jeux, qui avoient eſté ordonnez par un ancien Oracle de Delphes, & aprés avoir fait renaiſtre par ce moyen dans cette ville abbatue quelque rayon d'eſperance, comme ſi les Dieux eſtoient appaiſez, il ſongea à ſe mettre à couvert des menaces des hommes; car on n'entendoit parler que des ligues & des grands preparatifs de guerre qu'on faiſoit contre les Romains.

Publicola conſulte les Livres des Sibylles.

Tous les Sabins eſtoient liguez avec Fidenes & Cameria.

Il y avoit en ce temps-là un Sabin, nommé Appius clauſus, qui avoit de grands biens, qui

Appius Clauſus Sabin, ſa grande reputation.

Publicola conſulta les Livres des Sibylles.] Au commencement du regne de Tarquin, une femme eſtrangere lui preſenta neuf volumes d'Oracles des Sibylles, qu'elle voulut lui donner pour un certain prix. Tarquin les ayant trouvé trop chers, elle en bruſla trois, & demanda des ſix autres la meſme ſomme. Le Tyran ſe mocqua encore d'elle, & la traita de folle, de ce qu'elle demandoit pour les ſix ce qu'on n'avoit pas voulu lui donner des neuf. Elle en bruſla encore trois, ſans rien rabattre pour les trois autres. Tarquin eſtonné de la fermeté de cette femme, appella les Augures, qui dirent qu'il avoit offenſé la Religion en refuſant ces Livres, & qu'il falloit ſauver ce qui en reſtoit en lui comptant la ſomme qu'elle en avoit demandée. Ces trois Livres furent gardez avec grand ſoin, & par Arreſt du Senat on les conſultoit dans toutes les calamitez publiques. On les conſerva juſques aux guerres civiles de Marius. Ils perirent alors dans l'embraſement du Capitole.

Appius Clauſus.] Son veritable nom eſtoit *Atta Clauſus*. On avoit fait pour lui un nom propre de ce qui n'eſtoit qu'un terme de civilité & de reſpect, *Atta* n'eſtant que ce que les Grecs diſoient, ἄττα πάππε. C'eſtoit un des premiers Citoyens de la ville de

s'eſtoit

s'eſtoit rendu recommandable par ſa force & par ſon courage, & qui paſſoit pour le plus éloquent & le plus vertueux de tous les Sabins. Cet homme n'avoit peu eviter le ſort de tout ce qu'il y a de grand, qui eſt d'attirer l'envie; car ſous pretexte qu'il vouloit empeſcher cette guerre, on l'avoit accuſé de favoriſer les Romains, & de vouloir accroiſtre leur puiſſance, pour s'en ſervir à aſſujettir ſa patrie, & à s'en rendre le Tyran. Voyant donc que le peuple preſtoit volontiers l'oreille à ces calomnies, & qu'il eſtoit haï des gens de guerre & de tous ceux qui ne vouloient pas entendre parler de paix, & craignant qu'on ne l'appellaſt en juſtice, il avoit fait venir à ſon ſecours un trés-grand nombre de ſes parents & de ſes amis, & formé dans ſon pays un parti qui avoit eſté la ſeule cauſe du retardement de cette guerre.

Publicola, qui n'oublioit rien, non ſeulement pour eſtre informé de ce qui ſe paſſoit parmi eux, mais encore pour fomenter & pour irriter ces diviſions, avoit auprés de Clauſus des gens affidez & habiles, qui lui diſoient de ſa part, que Publicola le croyoit trop juſte & trop homme de bien pour vouloir ſe venger contre ſa patrie de l'injuſtice de ſes Citoyens, quelque mauvais traitements qu'il en euſt receus; mais que s'il vouloit ſe derober à leur haine, & ſe mettre à

Adreſſe de Publicola pour gagner un homme de bien.

Regillum. On changea enſuite ſon nom, & il fut appellé Appius Claudius.

couvert de leur fureur, il ſeroit receu dans Rome, & en public & en particulier, avec tous les honneurs qui eſtoient dus à ſon merite, & qu'il pouvoit attendre de la magnificence des Romains.

Clauſus, aprés avoir ſouvent penſé à cette propoſition, trouva que c'eſtoit le meilleur parti qu'il puſt prendre dans la neceſſité où il ſe trouvoit. Ayant donc aſſemblé ſes amis, & ceux-cy en ayant attiré encore d'autres, il enleva aux Sabins cinq mille hommes avec leurs eſclaves, leurs femmes & leurs enfants, & les mena à Rome. C'eſtoit-là ce qu'il y avoit de plus paiſible dans le pays, & qui eſtoit le plus accouſtumé à une vie douce & tranquille. Publicola, qui eſtoit averti de leur marche, les receut à bras ouverts, & avec toutes ſortes de bons traitements; car dés l'entrée, il leur donna à tous le droit de Bourgeoiſie, & diſtribua à chacun deux arpens de terre le long de la riviere de l'Anio. Il en donna vingt-cinq à Clauſus, & l'honora de la dignité de Senateur. Clauſus, ayant commencé par-là d'avoir part à l'adminiſtration de la Republique, ſe conduiſit avec tant de pruden-

Appius Clauſus quitte les Sabins & ſe retire à Rome avec ſes amis.

Plutarque adjouſte cela, parce qu'on ne guerient quand on attire à ſoy des gens ſedicieux qui n'aiment que le trouble. C'eſt s'affoiblir au contraire & fortifier ſes ennemis.

Le Teveron, riviere qui ſe deſcharge dans le Tibre au deſſous de Fidenes.

Il enleva aux Sabins cinq mille hommes, avec leurs eſclaves.] Denys d Halicarnaſſe eſcrit qu'il n'y avoit en tout que cinq mille hommes en eſtat de porter les armes.

Car dés l'entrée il leur donna à tous le droit de bourgeoiſie.] Denys d'Halicarnaſſe dit qu'on receut Clauſus dans l'ordre des Patriciens, qu'on lui donna un quartier de la ville pour y baſtir, & qu'on lui diſtribua des terres prés de Fidenes.

ce & de sageſſe, qu'il parvint au plus haut degré de l'autorité, du credit & de la puiſſance, & laiſſa aprés lui la famille des Claudiens, qui en nobleſſe ne le cede à aucune des plus anciennes maiſons de Rome.

La famille des Claudiens, venoit de cet Appius Clauſus.

Sa retraite ayant appaiſé la ſedition parmi les Sabins, ceux qui gouvernoient le peuple par leur éloquence, ne lui permirent pas de demeurer en repos; car ils ne ceſſoient de lui repreſenter avec de grandes lamentations, quelle honte ce ſeroit, que Clauſus, fugitif & leur ennemi declaré, fiſt par ſa fuite, ce qu'il n'avoit peu faire par ſa preſence, & qu'il les empeſchaſt de ſe venger des Romains. Ces Sabins partent donc avec une puiſſante armée, vont camper prés de Fidenes, & ayant caché deux mille hommes dans des lieux creux & couverts, ils devoient le lendemain dés la pointe du jour envoyer quelque cavalerie enlever du beſtail, & puis ſe retirer en fuite, afin que les Romains ſortans de la ville pour les pourſuivre, ces gens de pied ſe jettaſſent dans la ville, & la prinſſent.

Les Sabins marchent contre Rome avec une puiſſante armée.

Et laiſſa aprés lui la famille des Claudiens, qui en nobleſſe ne le cede à pas une des plus anciennes maiſons de Rome.] Il y avoit deux Familles de Claudiens à Rome; l'une Patricienne & l'autre Plebeïenne. La premiere eſtoit des Claudiens ſurnommez *Pulchri*; & l'autre des Claudiens ſurnommez *Marcelli*. Dans la ſuite des temps il y eut dans la Patricienne vingt-trois Conſuls, cinq Dictateurs, ſept Cenſeurs, ſept grands triomphes & deux petits. Et l'Empereur Tibere deſcendoit de cette famille.

Et qu'il les empeſchaſt de ſe venger des Romains.] Il y a une faute dans le texte. Au lieu de Pomaiste, il faut lire Pomaeos.

Ils devoient dés la pointe du jour envoyer quelque cavalerie enlever du beſtail.] Je ne ſçay pas quels Auteurs ſuit icy Plutarque, mais Denys d'Halicarnaſſe conte la choſe tout autrement; car il dit que les Sabins, qui avoient deux camps, avoient reſolu d'attaquer la nuit le camp de Publicola, qui eſtoit ſeparé de celui de Lucretius ſon Collegue. Publicola fut averti par un tranſfuge, & il donna ſi bien ſes ordres, que les Sabins furent taillez en pieces, & la ville de Fidenes priſe.

Digitized by Google

demain dés la pointe du jour envoyer quelque cavallerie enlever du beſtail juſqu'aux portes de Rome, avec ordre, quand on ſortiroit ſur eux, de reculer juſqu'à ce qu'ils euſſent attiré l'ennemi dans l'embuſcade.

Embuſcade qu'ils dreſſent aux Romains.

Publicola, informé le meſme jour de ce deſſein par des transfuges, pourvoit à tout, & partage ſes troupes. Dés le ſoir meſme il envoye Poſthumius Balbus avec trois mille hommes de pied, ſe ſaiſir des hauteurs ſous leſquelles les Sabins eſtoient cachez, donne ordre à ſon Collegue Lucretius, de prendre ce qu'il y avoit de plus leger & de plus diſpos dans la ville pour repouſſer les fourrageurs, & lui avec le reſte de ſes troupes, il va faire un grand circuit, & enveloppe les ennemis par derriere. Le matin il ſe leva un broüillard fort eſpais. Poſthumius à la pointe du jour fond du haut de ces coſteaux avec de grands cris ſur ceux qui eſtoient au-deſſous de lui, pendant que Lucretius de ſon coſté tombe ſur les coureurs, & que Publicola donne dans leur camp. Voilà donc les Sabins battus par tout & dans un trés-grand deſordre. Une des principales cauſes de leur perte fut l'eſperance qu'ils avoient tous que leurs compagnons eſtoient plus heureux, car dans cette penſée, au lieu de combattre & de faire teſte à l'ennemi, ils prenoient la fuite; ceux du camp alloient vers ceux qui eſtoient en embuſcade, & ceux-cy taſchoient de regagner le camp; mais les uns

Sage conduite de Publicola.

Deffaite des Sabins par les Romains.

& les autres trouvoient des gens qui avoient plus besoin de secours, qu'ils n'estoient en estat d'en donner, & tomboient entre les mains de ceux qu'ils vouloient fuir, qui les tuoient sans courir aucun danger. Tous les Sabins auroient esté taillez en pieces sans la ville de Fidenes, qui en retira quelques-uns, & qui sauva sur tout ceux qui eschaperent de la deffaite du camp, & qui purent gagner cet asyle; les autres, qui ne purent y arriver à temps, furent tuez ou faits prisonniers.

Les Romains, qui avoient accoustumé de faire honneur à leurs Dieux de toutes les grandes choses qui leur arrivoient, attribuerent cette victoire à la seule bonne conduite de leur Capitaine; car ceux qui avoient esté à l'action disoient tout haut que Publicola leur avoit livré leur ennemi pieds & poings liez, & qu'ils n'avoient eu qu'à tuer. Le peuple se refit de ses pertes passées par les despouilles & par la vente des prisonniers, & Publicola aprés avoir triomphé & remis la ville entre les mains de ceux qui lui succederent, mourut comblé d'honneurs, ayant passé toute sa vie dans ce que le monde estime de plus beau & de plus grand autant que les hommes le peuvent faire sur la terre. Les Romains,

Comme si la bonne conduite d'un General ne venoit pas de Dieu.

Second triomphe de Publicola.

Sa mort.

Mourut comblé d'honneurs.] Il mourut peu de temps aprés que Menenius Agrippa, & P. Posthumius lui eurent succedé au Consulat. Tite-Live *P. Valerius omnium consensu Princeps belli patrique artibus, anno post, Agrippa Menenio P. Posthumio Consulibus moritur.* Car cet *anno post* ne signifie pas *un an aprés*, mais *l'année suivante.*

comme si tout ce qu'ils avoient fait en sa faveur pendant sa vie pour lui tesmoigner leur reconnoissance, n'estoit rien, & qu'ils lui fussent encore redevables de tous les services qu'il avoit rendus à la Republique, ordonnerent qu'il seroit enterré aux despens du public, & chacun contribua pour ses funerailles une petite piece de monnoye appellée *quadrans*. Les femmes resolurent aussi d'en porter le deüil un an entier, ce qui fut trés-honorable à sa memoire. On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la Ville

Ses funerailles.

Quadrans le quart d'un as Romain, d'un sol.

C'estoit un fort grand honneur en Italie comme en Grece d'estre enterré dans la ville.

Ordonnerent qu'il seroit enterré aux despens du public.] Comme on faisoit quelquefois cet honneur aux plus riches, il me semble que Plutarque devoit adjouster que ce fut la pauvreté de Publicola qui porta le Senat à ordonner que le threſor public fourniroit aux frais de ses funerailles, parce qu'il n'avoit pas de quoy se faire enterrer : car c'est ce qu'il y a pour lui de plus honorable. En effect, qu'un homme qui avoit chassé les Rois, qui avoit donné tous leurs biens au peuple, qui avoit esté quatre fois Consul, qui avoit triomphé deux fois de deux Nations puissantes, soit mort pauvre parmi tant d'occasions de s'enrichir, voilà ce qu'il y a de plus merveilleux dans sa vie, & qui ne devoit pas estre oublié. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live n'ont eu garde de le passer sous silence.

Et chacun contribua pour ses funerailles.] Les autres Historiens disent que ses funerailles furent faites des deniers publics, c'est-à dire des deniers du threſor, & non pas par contribution. Cette derniere est pourtant beaucoup plus honorable.

Les femmes resolurent aussi d'en porter le deuil un an entier.] Toutes les femmes quitterent l'or & la pourpre, & le pleurerent un an entier, comme elles avoient pleuré Brutus.

On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la ville.] Il paroist par ce passage qu'avant que les Romains eussent compilé les loix des Atheniens, & receu les loix des XII. Tables, qui défendoient de brusler & d'enterrer personne dans la ville, ils observoient cette coustume. Apparament ils l'avoient prise des Grecs, avant que d'avoir pris leurs loix : car en Grece cela estoit generalement observé. On n'enterroit dans les

Digitized by Google

prés du lieu appellé *Velia*, & qu'à perpetuité ce ſeroit-là le tombeau de tous ceux de ſa race; mais aujourd'hui on n'y enterre plus perſonne de ſa maiſon; on en fait ſeulement la ceremonie, car on porte le corps dans ce meſme endroit, & il y a un homme qui tenant à la main une torche allumée, la met dans le tombeau, & un moment aprés l'en retire, pour teſmoigner par-là

Ceremonie remarquable que l'on pratiquoit à Rome du temps de Plutarque à l'enterrement des deſcendants de Publicola.

villes que les Fondateurs, & ceux qui avoient merité cet honneur par des ſervices conſiderables. On aſſigna à Publicola un lieu dans la ville pour ſon buſcher, & un autre pour ſon tombeau. *Et ce fut*, dit Denys d'Halicarnaſſe, *le tombeau de tous ceux de ſa Maiſon, pour y eſtre inhumez. Honneur preferable à toutes les richeſſes & à tous les empires du monde, pour tous ceux qui font conſiſter la felicité, non pas dans les voluptez, mais dans les choſes loüables & honneſtes.*

Prés du lieu appellé Velia.] C'eſt-à-dire, prés de ſa maiſon. Denys d'Halicarnaſſe dit ſeulement, *prés de la grande Place.* Ce qui n'eſt point contraire à Plutarque; car le *Forum Romanum* s'eſtendoit juſques au lieu où eſtoit la maiſon de Publicola. Mais il ſeroit difficile d'accorder Plutarque & Denys d'Halicarnaſſe avec Suetone, qui dit que ce tombeau eſtoit ſous le Capitole.

Mais aujourd'huy on n'y enterre plus perſonne de ſa Maiſon.] On les y enterroit encore du temps d'Auguſte, comme cela paroiſt par Denys d'Halicarnaſſe. Mais ce que cet Eſcrivain adjouſte, que Publicola & ſes deſcendans eſtoient les ſeuls à qui les Romains euſſent fait cet honneur juſqu'à ſon temps, n'eſt pas abſolument vray: car quinze ou ſeize ans aprés on bruſla dans le Cirque, & on enterra tout auprés neuf ou dix Tribuns de ſoldats, qui avoient eſté tuez dans la guerre contre les Volſques.

On en fait ſeulement la ceremonie.] Je ne ſçay d'où Plutarque a tiré cette particularité, car elle n'eſt ni dans Denys d'Halicarnaſſe, ni dans Tite-Live; mais elle eſt trés curieuſe. Comment une famille auſſi conſiderable que celle des Claudiens avoit-elle laiſſé perdre un ſi glorieux privilege? On peut ſoupçonner que les meſchants Empereurs, qu'elle donna, en furent la cauſe, & que les Romains ne voulurent plus avoir dans leur ville les cendres d'une famille, qui leur avoit fait tant de mal.

Digitized by Google

que le mort a bien le droit d'eſtre enterré dans ce meſme lieu auprés de ſes Anceſtres, mais qu'il renonce volontairement à cet honneur, & on va l'enterrer en meſme temps hors de la ville.

LA COMPARAISON de Solon & de Publicola.

Publicola imitateur de Solon, & Solon Heraut de Publicola.

IL y a dans cette comparaiſon une choſe bien ſinguliere, & qui ne ſe rencontre dans aucune de celles que nous avons faites; C'eſt qu'icy l'un ſe trouve l'Imitateur, & l'autre le Heraut de celui qui lui eſt comparé. En effet la declaration que Solon fit à Creſus ſur la felicité, convient beaucoup mieux à Publicola, qu'à Tellus. Veritablement Solon dit que Tellus fut trés-heureux, parce qu'il veſcut en homme de bien, qu'il laiſſa des enfants qui lui ſuccederent, & qu'il mourut glorieuſement. Cependant il ne parle de lui dans aucun de ſes Poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu; ſes enfants n'ont

C'eſt qu'icy l'un ſe trouve l'Imitateur & l'autre le Heraut de celui qui lui eſt comparé.] Car Publicola imita Solon, & Solon fut le Heraut de la felicité de Publicola, en diſant par avance, que celui-là eſtoit ſeul heureux, dont Dieu avoit continué la felicité juſqu'au dernier moment de ſa vie, ce qui ne convient qu'à Publicola.

Cependant il ne parle de lui dans aucun de ſes Poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu.] Il pouvoit eſtre d'une vertu trés-éminente, ſans que Solon en euſt parlé.

Ses enfants n'ont point eſté con-

point

point été connus dans le monde, & lui-meſme ne parvint jamais à aucune dignité; au lieu que Publicola pendant ſa vie a eſté le premier des Romains en reputation & en puiſſance; & encore de noſtre temps, ſix cents ans aprés ſa mort, les plus grandes & les plus illuſtres maiſons de Rome, comme les Publicola les Meſſala & tous les Valeriens, tirent de lui toute leur nobleſſe. Tellus fut tué dans une bataille en homme de cœur, gardant ſon poſte & combattant pour ſon pays; mais Publicola, aprés avoir tué ſes ennemis, ce qui eſt plus heureux que d'eſtre tué, aprés avoir veu ſa patrie victorieuſe & floriſſante par ſon miniſtere & ſous ſa conduite, & receu les honneurs & les triomphes, qui lui eſtoient deus, mourut de la mort que Solon ſouhaittoit avec tant de paſſion, & qu'il trouvoit ſi heureuſe.

Grandeur de Publicola.

Six cents ans aprés ſa mort les plus grandes maiſon de Rome tiroient encore de lui leur origine.

Mort heureuſe de Publicola.

Bien plus, le ſouhait que Solon fait dans ſa reſponſe à Mimnerme ſur la durée de la vie,

nus dans le monde, & lui meſme ne parvint jamais à aucune dignité.] Mais cela n'eſt nullement neceſſaire pour la veritable felicité. Plutarque parle icy en homme du monde & non pas en Philoſophe.

Et encore de noſtre temps, ſix cents ans aprés ſa mort.] Il paroiſt par-là que Plutarque eſcrivoit cette vie vers le commencement du regne de Trajan.

Et tous les Valeriens.] C'eſt-à-dire, & toutes les autres familles qui ſont de la maiſon des Valeriens; & qui ont toutes des ſurnoms differents qui les diſtinguent comme la famille des *Maximi*, des *Corvini*, des *Potiti*, des *Lavini*, des *Flacci*.

Mourut de la mort que Solon ſouhaittoit tant, & qu'il trouvoit ſi heureuſe.] C'eſt-à-dire d'une mort douce & tranquille; & qui eſt ſuivie d'une gloire qui ne finira jamais.

où il dit, *que je ne meure point ſans eſtre regretté, que mes amis arroſent mon tombeau de leurs larmes, qu'ils y donnent des marques ſenſibles de leur douleur*, ne ſert qu'à mieux marquer le bonheur de Publicola; car il ne fut pas ſeulement pleuré de ſes parents & de ſes amis, mais de toute la ville. Je ne ſçay combien de milliers de perſonnes furent plongez par ſa mort dans la triſteſſe & dans le deüil, & toutes les Dames Romaines le pleurerent, comme ſi elles euſſent perdu leur fils, leur frere ou leur mari.

Regrets que cauſe la mort de Publicola.

Pour ce qui eſt du bien, Solon diſoit, *qu'il ſouhaittoit des richeſſes, mais qu'il ne vouloit pas des richeſſes injuſtes, parce qu'elles attirent la vengeance Divine toſt ou tard*; & Publicola eut non ſeulement le bonheur de s'enrichir ſans injuſtice, mais encore celui de deſpenſer ſon bien honorablement, en ſecourant ceux qui en avoient beſoin; de ſorte que ſi Solon a eſté le plus ſage de tous les hommes, Publicola en a eſté le plus heureux, puiſque toutes les choſes que le premier

Malheur des richeſſes injuſtes.

Plutarque appelle un grand bonheur d'employer ſon bien au ſoulagement des pauvres.

Que je ne meure point ſans eſtre regretté.] Ciceron trouvoit ce ſouhait indigne d'un homme ſage comme Solon, & il lui preſere celui du Poëte Ennius, qui ſouhaite tout le contraire:

Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit: Cur? volito vivu' per ora virum.

Qu'on ne me regrette point, que perſonne n'arroſe mon tombeau de ſes larmes: Pourquoy? parce que je vivray touſjours & que mon nom ſera touſjours dans la bouche des hommes.

Publicola en a eſté le plus heureux.] Plutarque n'oſte pas à Solon la ſageſſe, pour ne lui donner que le bonheur; car quel bonheur peut-il y avoir ſans la ſageſſe? Mais il veut dire que Publicola avec la vertu qu'avoit Solon, eut

a desirées, comme les plus grands & les plus agreables de tous les biens, le dernier les a acquises & en en a joüi jusqu'à la mort. C'est ainsi que Solon a fait honneur à Publicola, en louant sa felicité, & que Publicola en a fait à Solon, en le suivant comme le plus parfait modelle qu'on puisse proposer aux Politiques pour la conduite d'un Estat populaire; car en retranchant de son Consulat le faste & l'orgueil, il le rendit doux & supportable à tout le monde. Il se servit aussi de plusieurs loix de Solon; il fit le peuple maistre de créer à son gré les Magistrats, & permit d'appeller au peuple de tous les jugemens des Juges superieurs, comme Solon l'avoit fait à Athenes; & s'il ne crea pas, comme lui, un nouveau Senat, il augmenta de moitié celui qui estoit desja estabi.

Solon le plus parfait modele pour le Gouvernement populaire.

Publicola rend doux & supportable le pouvoir du Consulat.

Pour ce qui est des Questeurs, ou Thresoriers, il les institua particulierement, afin que le premier Magistrat, s'il estoit homme de bien, eust le temps de penser à de plus grandes choses,

Pourquoy un premier Magistrat ne doit pas avoir le maniement des Finances.

aussi tous les bonheurs que Solon souhaita & qu'il n'eut pas.

Comme le plus parfait modelle qu'on puisse proposer aux Politiques pour la conduite d'un Estat populaire.] Aristote rapporte, qu'on appelloit communément Solon, *le Legislateur très vertueux*. En moderant l'Oligarchie, qui estoit auparavant effrenée, & en délivrant le peuple de la servitude où il estoit, il avoit si bien temperé la Republique, qu'il l'avoit reduite à la forme des anciennes Democraties, des anciens Gouvernemens populaires; mais on l'a pourtant blasmé du trop grand pouvoir qu'il donna au peuple, & qui fut seul la cause de la ruïne de cet Estat.

Et s'il ne crea pas, comme lui, un nouveau Senat.] Car Plutarque a attribué à Solon l'institution du Senat de l'Areopage, qui estoit

Digitized by Google

& s'il eſtoit meſchant, qu'il ne puſt eſtre tenté de commettre de plus grandes injuſtices, lorſqu'il ſe verroit le maiſtre des affaires & du threſor.

La haine des Tyrans plus forte encore dans Publicola que dans Solon.

La haine des Tyrans fut encore plus forte dans Publicola, que dans Solon; car celui-cy voulut qu'on ne condamnaſt à la mort ceux qui eſtoient accuſez d'aſpirer à la Tyrannie, qu'aprés leur entiere conviction; & Publicola permit de les tuer avant que de les mettre en juſtice. Solon ſe glorifioit avec raiſon d'avoir refuſé la Monarchie, lorſque les affaires l'y appelloient & que les Citoyens eſtoient diſpoſez à le recevoir pour Maiſtre; mais il n'eſt pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu douce & populaire la puiſſance Tyrannique du Conſulat, & de ne s'eſtre pas ſervi de toute l'autorité qu'il avoit. Auſſi Solon avoit-il bien connu avant Publicola, que c'eſtoit la meilleure maniere de gouverner un Eſtat; car il dit que *jamais le peuple n'eſt plus obéiſſant & plus ſouple, que lorſqu'on ne luy donne, ni trop, ni trop peu de liberté.*

Car il eſt plus difficile de ſe moderer dans une puiſſance dont on eſt en poſſeſſion.

Le trop & le trop peu de liberté dangereux dans un Eſtat.

Mais une choſe particuliere à Solon, c'eſt l'abolition des dettes, qui fut le moyen le plus

pourtant plus ancien que lui, comme je l'ai dit dans les Remarques ſur la page 408. Ciceron eſt du meſme ſentiment que Plutarque; car il dit dans le 1. L. des Offices, que Themiſtocle ne fit pas tant de bien aux Atheniens par le gain de la bataille de Salamine, que Solon par l'eſtabliſſement de ce Senat.

Que jamais le peuple n'eſt plus obéiſſant & plus ſouple, que lorſqu'on ne lui donne, ni trop, ni trop peu de liberté.] Car le trop de liberté produit l'inſolence, & le trop peu jette dans le deſeſpoir.

Digitized by Google

efficace pour asseurer la liberté à ses Citoyens; car c'est en vain que les loix establissent l'égalité ; si les pauvres sont accablez de dettes, cette égalité ne subsiste qu'en idée, & lorsqu'ils semblent le plus joüir de leur liberté sous l'autorité des loix, comme lorsqu'ils sont Juges, ou Magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages, c'est alors qu'ils sont le plus esclaves, & qu'ils ne font qu'obéir aux ordres qu'ils ont receus de leurs creanciers. Et ce qu'il y a encore dans cette action de plus merveilleux & de plus considerable, c'est que toute abolition de dettes est ordinairement suivie de seditions, & que celle-cy est la seule qui ait eu un effect contraire ; car Solon s'en servit si à propos, comme d'un remede hazardeux, mais trés-fort, qu'il appaisa une sedition desja fort violente, sa vertu & sa réputation ayant dissipé & amorti tout ce qu'il pouvoit y avoir de honteux & de suspect dans cette entrepriſe.

L'égalité ne peut subsister entre les débiteurs & les creanciers.

Abolition de dettes cause des seditions, comme les Romains l'ont souvent éprouvé.

Que s'il faut considérer toute la suite de leur gouvernement, on trouvera les commencements de Solon plus esclatants & plus illustres; car il ouvrit le chemin, ne suivit personne, & fit par luy-mesme, sans le secours d'autrui, la

Commencements de Solon plus illustres.

Comme lorsqu'ils sont Juges ou Magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages.] C'est le veritable sens de ce passage. Plutarque veut faire entendre que lorsque le peuple est accablé de dettes, il est toursours l'esclave de ses creanciers, lors mesme que sous l'autorité des loix, il paroist le plus independant & le plus libre.

pluſpart des grandes choſes qu'il executa ; mais la fin de Publicola paroiſtra plus heureuſe & plus digne d'envie. En effect Solon vit avant ſa mort ſa politique renverſée ; au lieu que celle de Publicola maintint ſa ville & la conſerva juſqu'aux guerres civiles ; & la cauſe de cette difference, c'eſt que Solon, aprés avoir eſtabli ſes loix, les abandonna à leurs tables & à leurs rouleaux, & ſortant d'Athenes, il les priva du ſeul ſecours qui pouvoit les appuyer & les defendre ; Au lieu que Publicola ne quitta jamais Rome, & que tenant tousjours le gouvernail, il ſouſtint & anima par ſa preſence celles qu'il avoit eſtablies, & les mit dans une entiere ſeureté.

La fin de Publicola plus heureuſe.

La cauſe de cette difference.

Grand avantage de Publicola ſur Solon.

Solon connut les deſſeins & les menées de Piſiſtrate, & s'y oppoſa inutilement, il vit à ſes yeux eſtablir la Tyrannie & aſſervir ſon pays ; & Publicola abolit & extermina dans le ſien une Royauté floriſſante depuis long-temps & qui eſtoit trés-redoutable. Sa vertu ſe trouva proportionnée à ce grand deſſein, & ſa puiſſance, aidée par la Fortune, ſeconda heureuſement ſa vertu.

C'eſt que Solon aprés avoir eſtabli ſes loix, les abandonna à leurs tables & à leurs rouleaux.] Il eſt certain que les loix ont beſoin d'eſtre animées & ſouſtenuës contre la corruption des hommes, qui ne ſouffre pas qu'elles ſubſiſtent long-temps ſans ſecours. Solon ne fut pas pluſtoſt hors d'Athenes, que l'ambition de Piſiſtrate commença à eſbranler les fondements de ſa Republique. Mais à quoy ſervoit donc le Senat de l'Areopage, eſtabli, ou

Avantage de Publicola sur Solon du coſté des exploits de guerre.

Quant à leurs exploits de guerre, il y a entre eux une trés-grande difference, car meſme Deimachus de Platées n'attribuë pas à Solon l'entrepriſe contre les Megariens, comme nous l'avons dit dans ſa vie ; au lieu que Publicola gagna pluſieurs grandes batailles, où il ne fit pas ſeulement le devoir de General, mais celui de Soldat.

Platées, Ville de la Beotie prés du fleuve Asope.

C'eſt à-dire, l'entrepriſe contre Salamine, occupée par les Megariens.

Avantage de Publicola ſur Solon dans la conduite des affaires civiles.

Que ſi l'on examine leur conduite dans les affaires civiles, on trouvera que Solon n'oſa conſeiller aux Atheniens d'aller reprendre Salamine, que par maniere de jeu, & en contrefaiſant le fou, & que Publicola s'expoſa ſans balancer à un danger encore plus évident dans une occaſion plus importante ; Il s'éleva contre Tarquin, deſcouvrit les intelligences qu'il avoit à Rome, empeſcha ſeul ſes complices d'eſchaper, & les ayant fait punir comme ils meritoient, il ne chaſſa pas ſeulement les Rois, mais il acheva de ruïner toutes leurs eſperances. S'il ſe porta avec tant de vigueur, &

augmenté par Solon, & dont la principale fonction eſtoit de veiller au maintien des loix & au ſalut de la Republique?

Car meſme Deimachus de Platées.] C'eſt ce Deimachus, qui, peu de temps aprés la mort d'Alexandre & ſous le Regne de Ptolemée, fils de Lagus, fut envoyé en Ambaſſade vers un Roy des Indes, appellé Allitrochades, fils du Roy Sandrochottus. Ce voyage lui donna lieu de faire une Hiſtoire des Indes, qu'il meſla de tant de menſonges & de tant de Fables, que Strabon aſſeure, que de tous les Hiſtoriens, qui ont parlé des Indes, il n'y en a point qui meritent ſi peu d'eſtre crus, que Deimachus & Megaſthene. Pline a pourtant rempli ſon Hiſtoire des relations de ces fidelles Hiſtoriens.

Digitized by Google

ſans jamais ſe dementir, dans les affaires qui demandoient de la reſolution & de la fermeté, & où il falloit combattre, il ne ſe conduiſit pas moins bien dans celles qui ſe traitent ſans armes par la ſeule negociation, & où la douceur de la perſuaſion a plus de pouvoir que la force ; car il ſceut ſi bien adoucir & gagner Porſenna, que d'un ennemi trés-redoutable & meſme invincible, il en fit l'ami des Romains.

Sage conduite de Publicola dans les affaires qui ſe traitoient par negociation.

Quelqu'un pourra m'oppoſer icy que Solon remit les Atheniens en poſſeſſion de Salamine qu'ils avoient perduë, & que Publicola rendit les terres que les Romains poſſedoient dans la Toſcane. Mais j'ay à reſpondre qu'il faut conſiderer les actions des hommes par rapport au temps qu'elles ont eſté faites. Car un ſage Politique eſt un homme ſouple, qui ſe gouvernant diverſement ſelon les occaſions, & prenant touſjours les choſes par l'endroit qu'elles preſentent, ſçait ſauver le tout par la perte d'une partie, & gagner beaucoup en donnant peu ; c'eſt ce que fit Publicola ; car en rendant

Comment il faut conſiderer les actions des hommes pour en bien juger.

Definition du bon politique.

Car un ſage Politique eſt un homme ſouple, qui ſe gouvernant diverſement ſelon les occaſions qui ſe preſentent.] Il n'y a rien de plus ſage ni de plus parfait que cette definition que Plutarque fait d'un bon Politique. Voilà un Payen bien eſloigné des pernicieuſes maximes de ces Chreſtiens relaſchez, qui font d'un Politique un monſtre pluſtoſt qu'un homme, & qui veulent que ce ſoit un compoſé de fauſſeté, de tromperie & de mauvaiſe foy.

· *Et ſçait ſauver le tout par la perte d'une partie.*] Au lieu de ἀφαιρέσει, il faut lire, comme dans un Mſ. ἀφέσει. Et au lieu de ἐν μικρῶν ἀπωλείᾳ il faut reſtablir ἐν μικρῶν ἀπωλείᾳ.

quelques

quelques terres eſtrangeres, il conſerva tout ſon pays ; & au lieu que les Romains ne pouvoient qu'à peine & par une eſpece de miracle garder leur ville, il les rendit maiſtres du camp de ceux qui les aſſiegeoient, & en prenant ſon ennemi meſme pour Juge des differents qu'il avoit avec Tarquin, il gagna ſa cauſe, & avec la victoire, il eut encore toutes les choſes qu'il auroit volontiers données pour l'achepter ; car non-ſeulement Porſenna conſentit à la paix ; mais il donna encore tout ſon équipage, & toutes les proviſions de guerre & de bouche qu'il avoit dans ſon armée, jugeant de la vertu & de la generoſité de tous les Romains par celle de leur Conſul.

Publicola, en quoy grand politique.

Mais il donna encore.] Le mot καπ'λιπον pourroit ſe ſouſtenir, mais j'aime mieux la leçon d'un Manuſcrit καπ'λιπον, *il leur abandonna.*

Fin de la vie de Publicola.

REMARQUES

De Monſieur DE MEZIRIAC,

Sur la vie de Theſée.

PAG. 3. *QUI de cet homme-cy ſouſtiendra la rencontre.*) Ce ſont des paroles que Plutarque a ramaſſées de deux ou trois paſſages d'Æchyle en la Tragedie des ſept Princes devant Thebes, & encore il y a changé quelques mots pour les accommoder mieux à ſon propos. Mais il me ſemble, puiſque dans le Grec ce ſont des Vers Iambiques, ou des fragmens de Vers Iambiques, qu'Amiot a mal fait de les traduire en petits Vers Lyriques.

PAG. 4. *Theſée de par ſon pere deſcendoit d'Erechthée, & des premiers nez de la terre meſme.*) Le Grec n'en dit pas davantage, & Amiot a paraphralé & gloſé merveilleuſement; car pour une ligne de Grec, il en a mis cinq ou ſix en ſa traduction. Or j'ay de ſuit fort au long en mes Commentaires ſur Apollodore, tout ce qui peut ſervir à l'explication de ce paſſage. Mais je diray icy brievement, que le plus ancien Roy d'Athenes fut Cecrops premier du nom, qu'on tenoit eſtre né de la terre. Aprés lui regna Cranaüs, qui eſtoit auſſi né de la terre. Aprés Cranaüs regna Amphictyon, fils de Deucalion. Aprés Amphictyon regna Erichthonius, engendré de la Terre & de la ſemence de Vulcain, lequel par pluſieurs Autheurs anciens eſt appellé Erechthée premier du nom: & je crois que c'eſt ce meſme Erechthée dont parle Plutarque; à cauſe que Theſée deſcendoit de lui par droite ligne; car Erechthée ou Erichthonius eut pour fils Pandion premier du nom. Pandion fut pere d'Erechthée ſecond du nom. Erechthée eut pour fils Cecrops ſecond du nom. Cecrops fut pere de Pandion ſecond du nom. Pandion fut pere d'Egée, & ayeul de Theſée. Au reſte j'avertis le lecteur pour une fois, que je n'ay pas voulu groſſir ces notes de pluſieurs choſes que j'euſſe peu rapporter pour eſclaircir divers paſſages de Plutarque, parce que cette vie eſtant toute dans la Fable Poëtique, j'ay reſervé ce qui s'en peut dire, pour mes Commentaires ſur Apollodore: outre qu'il y a pluſieurs points que j'ay expliquez en mes Com-

Digitized by Google

mentaires ſur les Epiſtres d'Ovide.

PAG. 6. *Un loyer ſuffiſant à l'ami ſoit rendu.*) J'ay traduit preſque mot à mot le vers d'Heſiode qui dit :

Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ ἐπιμήτιος, ὄρκιος ἔστω.

Amiot traduit :

Tu payeras promptement le ſalaire
Qu'auras promis au pauvre mercenaire.

Mais Heſiode parle de l'ami, non pas du mercenaire, & veut dire que les amis ſe doivent aimer reciproquement, & ſe rendre des devoirs mutuels avec grande égalité. Je prens à teſmoin Ariſtote l. 9. chap. 1. des Morales à Nicomachus, où parlant de propos deliberé de l'amitié, & des bons offices & devoirs que les amis ſe doivent rendre mutuellement, ſi l'on veut que l'amitié ſoit de durée, il met en avant cette queſtion, à ſçavoir, ſi l'eſtimation de la recompenſe qui eſt deuë pour un plaiſir rendu, doit eſtre remiſe au jugement de celui qui a fait le plaiſir, ou de celui qui l'a receu, & il conclud par l'exemple de Prothagoras, qu'elle doit eſtre eſtimée par celui qui a receu le bienfait, & qu'il faut prendre pour regle cette ſentence d'Heſiode : Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ.

PAG. 7. *Et le Poëte Euripide.)* Plutarque fait alluſion à ce vers de la Tragedie d'Hippolyte,

Ἱππόλυτ' ὦ παῖ Πιτθέως παμμήτωρ

Hippolyte enſeigné par le chaſte Pitthée.

On pourra voir ce que j'ay rapporté de la vertu & ſuffiſance de Pitthée, en mes Commentaires ſur l'Epiſtre de Phedre.

Prince trés-excellent.) Les vers Grecs de cet oracle ſont un peu diverſement rapportez par Plutarque en ce lieu, par Apollodore l. 3. & par le Scholiaſte d'Euripide ſur la Tragedie de Medée, comme je ſeray voir ſur Apollodore.

Or ne ſçait-on pas quel fut le ſentiment de Pitthée.) Le Grec dit de meſme, ἄδηλον ὅ τι ποτ' ἐφρόνει ὁ Πιτθεύς. Amiot traduit extravagamment, *ce qu'entendant Pittheus.*

PAG. 8. *Parce qu'il redoutoit fort les Pallantides.*) C'eſt ce que dit le Grec mot à mot ; Amiot traduit, *les enfants d'un nommé Pallas*, comme ſi ce Pallas eſtoit un homme de neant, inconnu, ou de fort baſſe condition. Et neantmoins nous apprenons d'Apollodore l. 3. que Pallas eſtoit fils de Pandion, & propre frere d'Egée, ſi bien que ce n'eſtoit pas ſans raiſon, que les Pallantides aſpiroient à la couronne, qui leur advenoit de droit, en cas qu'Egée fuſt mort ſans enfants.

PAG. 9. *Lorſqu'Egée l'adopta.)* C'eſt le ſens de ces paroles, παῖδα θεμένου τοῦ Αἰγέως αὐτῷ, & Amiot a mal traduit, *quand ſon pere le reconnut & l'avoüa pour ſon fils.* Car Egée n'avoüa pas ſeulement Theſée, mais en outre l'adopta, pour le rendre legitime, de baſtard qu'il eſtoit, afin qu'il lui

Digitized by Google

puſt ſucceder au Royaume.

Au reſte, je diray en faveur de ceux qui n'entendent pas le Grec, que Plutarque allegue deux raiſons differentes de la derivation du nom de Theſée, du meſme mot Grec, *Theſis*, qui ſignifie, *poſition*, & encore, *adoption*: ſi bien que Theſée prit ce nom, ou des marques de reconnoiſſance poſées ſous la pierre; ou de l'adoption qui fut faite de lui par Egée.

Que de Silanion & de Parrhaſius.] Parrhaſius fut un Peintre excellent qui floriſſoit du temps de Zeuxis, environ l'Olympiade 95. comme teſmoigne Pline l. 35. c. 9. qui au chap. 10. ſuivant adjouſte, que Parrhaſius avoit fait un portrait de Theſée, qui de ſon temps eſtoit au Capitole de Rome. Quant à Silanion, ſon meſtier eſtoit de jetter en bronze, & il floriſſoit du temps de Lyſippus, environ l'Olympiade 114. au rapport du meſme Pline l. 34. c. 8.

PAG. 11. *Comme Homere dit que les Abantes ſe tondoient.*] Les habitants de l'Iſle d'Euboée, qu'on nomme aujourd'hui Negrepont, s'appelloient anciennement Abantes, & l'Iſle meſme s'appelloit Abantis & Abantias, comme teſmoignent Stephanus, Strabon l. 10. & Pline l. 14. c. 12. Ce peuple avoit de couſtume de ſe tondre les cheveux par devant, & de les laiſſer croiſtre par derriere, comme dit Homere au 2. de l'Iliade, où parlant d'Elephenor, Capitaine des Euboéens, il adjouſte:

Τῷ δ' ἀμ' Ἀβαντες ἐποντο δυσ' ὄπιθεν κομόωντες.

Sous lui marchoient grands pas, d'une mine guerriere,
Les Abantes vaillants, chevelus par derriere.

Au reſte, Polyænus n'eſt pas d'accord avec Plutarque, que Theſée ſe fuſt ainſi tondu à l'imitation des Abantes: au contraire il dit que les Abantes imiterent Theſée qui ſe tondit ainſi, afin qu'és batailles il ne puſt eſtre pris par les cheveux; qui fut auſſi la raiſon pour laquelle Alexandre commanda de faire raſer les barbes aux Macedoniens, comme Plutarque dit derechef és dits notables des Princes & Capitaines, & Polyænus auſſi l. 4. & Syneſius en l'oraiſon à la loüange des chauves.

PAG. 15. *Alcmene, mere d'Hercule eſtoit fille de Lyſidice.*] Le Scholiaſte de Pindare ſur l'ode 7. des Olympiques s'accorde avec Plutarque. Euripide en la Tragedie des Heraclides, & Servius ſur le 5. de l'Enéide, & Diodore Sicilien l. 4. font bien deſcendre Alcmene de Pelops, mais les deux premiers ne mettent point le nom de ſa mere, & Diodore l'appelle Eurymede, non Lyſidice. Apollodore l. 2. s'eſloigne entierement de cette opinion: car il fait mere d'Alcmene, Anaxo, fille d'Alcæus.

Qui portoit pour armes une maſſuë.] Le Grec dit auſſi ὅπλῳ χαλκέῳ κορύνῃ, & Amiot fait mal de traduire, *qui portoit ordinaire-*

ment pour ſon baſton une maſſuë, attendu que cette maſſuë eſtoit de fer, non de bois, comme teſmoigne Apollodore l. 3. qui nous apprend auſſi que Periphetes eſtoit fils de Vulcain; ce que je prouve par pluſieurs autres authoritez en mes Commentaires ſur cet Autheur. Pauſanias ès Corinthiaques dit que la maſſuë de Periphetes eſtoit d'airain.

Il rencontra Sinnis.] J'ay diſcouru ſuffiſamment de ce voleur en mes Commentaires ſur l'Epiſtre de Phyllis à Demophoon.

PAG. 17. *Qui eut nom Melanippus.*] Il y a auſſi dans le Grec Μελάνιππος par deux fois, quoyqu'Amiot ait touſjours mis Menalippus. Neantmoins Pauſanias es Phocliques s'accorde avec le texte Grec de Plutarque, quand il dit. Ἀργεῖοι δὲ ὁπόσοι τῶν Σινιδος ἐκγεγόνασι παῖδα Θησεῖ Μενάλιππον λέγουσι. ᾧ ὡς ἀνήκουτο ὁ Μελάνιππος δρόμου νίκαι, ὅτε οἱ Ἐπίγονοι καλούμενοι Νέμεα διέθεσαν ὕστερα Ἐπιγόνων μετὰ Ἄδραστον. *Les Argiens diſent que Theſée eut un fils de la fille de Sinnis, qui eut nom Melanippus, & que ce Melanippus emporta le prix de la courſe, lors que ceux qui furent appellez Epigones, celebrerent les jeux de Nemée pour la ſeconde fois aprés Adraſte.*

PAG. 18. *Et de qui ſont venus les Ioxides.*] Le Grec dit ὅθεν ἰωξίδης comme j'ay traduit. Amiot adjouſte de gayeté de cœur, *où il baſtit la ville des Ioxides.* Mais puiſqu'on ne trouve rien des Ioxides, ſinon de ce que Plutarque en dit icy, on ne peut conjecturer de ces paroles ὅθεν ἰωξίδης, qu'il y euſt aucune ville apellée la ville des Ioxides, mais ſeulement qu'en la Carie il y avoit une certaine race, ou famille de gens appellez Ioxides, à cauſe qu'ils deſcendoient d'Ioxus.

Qu'on ſurnommoit Phæa.) Le Grec ne dit rien davantage, & Amiot adjouſte mal à propos pluſieurs paroles, traduiſant, *qu'on appelloit autrement Phæa, c'eſt-à-dire, Bure.* Mais qu'eſtoit-il beſoin de dire que cette Laie s'appelloit autrement Phæa, puiſqu'elle n'avoit autre nom que Phæa? Car le mot de Laie n'eſt pas un nom propre, mais il convient à toutes les Laies qui ſont au monde. A quel propos auſſi gloſer ſur ce nom propre Phæa, parce que c'eſt un mot Grec, qui ſignifie auſſi une choſe de couleur bure? Certes il n'y a point de nom propre Grec, qui ne ſignifie auſſi quelque autre choſe, outre la perſonne à qui on le donne. Mais qui voudroit touſjours adjouſter à chaque nom propre ſon autre ſignification, il ſeroit fort impertinent, & fort ridicule. Au reſte Strabon, *l.* 8. parle de cette Laie, & dit qu'elle fut mere du Sanglier de Calydoine. Elle s'appelloit Cromyonienne, à cauſe qu'elle demeuroit auprés d'un bourg du territoire de Corinthe, qui s'appelloit Cromyon. Mais Pauſanias ès Corinthiaques eſcrit le nom de ce bourg par un *o* long en la premiere ſyllabe, Strabon

Digitized by Google

& Plutarque y mettent un *o* bref, & Plutarque ſeul l'eſcrit par deux *m*. Ovide au 7. de la Methamorphoſe, faiſant breſve la premiere ſyllabe, ſuit l'opinion de ceux qui eſcrivent ce mot avec un *o* bref, & une *m* ſimple.

PAG. 19. *Sciron fut gendre de Cychreus.*] Je deduiray au long l'hiſtoire de Cychreus en mes Commentaires ſur Apollodore, & j'ay fait voir, ſur l'Epiſtre de Phillis à Demophoon, que cette opinion des Megariens contrarie celle de tous les autres Auteurs touchant Endeide femme d'Æacus, & qu'il y a de l'apparence qu'ils ſe ſont équivoquez ſur les noms de Sciron & de Chiron. Car tous les autres font Endeide fille du Centaure Chiron, & nomment Chariclo la femme du meſme Chiron.

PAG. 21. *Et tirant un peu plus outre, il deffit en la ville d'Herſtione Damaſtes.*) J'ay retenu la verſion d'Amiot, qui au lieu de ces mots Grecs ὁ Ἑρμίονι met auſſi *en la ville d'Hermione*, parce que Henry Eſtienne corrige ὁ Ἑρμάνη. Mais ſelon mon advis ni l'un, ni l'autre ne vaut rien, parce qu'on ne ſçauroit prouver qu'entre la ville d'Eleuſine & la riviere de Cephiſe il y euſt aucun lieu qui s'appellaſt Hermion, ou Hermione. Et neanmoins outre Plutarque, Ovide aſſeure auſſi au 7. de la Metamorphoſe, que Procruſte fut tué auprés de la riviere de Cephiſe. Il eſt vray que Deodore Sicilien *l.* 4. dit que Theſée tua ce voleur en un bourg de l'Attique nommé Corydallus. Mais ſelon Diodore il le tua touſjours en l'Attique ; ſi bien qu'on ne peut aucunement ſouſtenir que Procruſte fut tué en la ville d'Hermione, qui eſtoit dans le Peloponneſe, & ſi proche de Trezene, que ſi Procruſte euſt eſté là, c'euſt eſté le premier que Theſée euſt rencontré. Pauſanias és Attiques dit qu'auprés de la riviere de Cephiſe il y avoit un lieu appellé Erineus, par où l'on diſoit que Pluton deſcendit és enfers aprés qu'il eut ravi Proſerpine, & adjouſte incontinent que là auprés Theſée tua Procruſte. Je laiſſe donc juger au prudent Lecteur, s'il ne faudroit point corriger Plutarque, & lire ὁ Ἐρεσῷ au lieu de ὁ Ἑρμίονι

PAG. 22. *Le Proverbe du mal Termerien.*) Tous les Proverbaliſtes Grecs, à ſçavoir, Suidas, Zenobius, Diogenianus, Apoſtolius, rapportent ce Proverbe ; mais au nombre pluriel τερμέρια κακὰ *les maux Termeriens*, & diſent qu'il s'entend des grands maux. Suidas en rapporte l'origine autrement que ne fait Plutarque ; car il dit que les grands maux s'appellent Termeriens, à cauſe qu'en la Carie, il y avoit un lieu fort d'aſſiette appellé Termerium, dont les Tyrans ſe ſervoient comme de Priſon, & adjouſte que ce lieu eſtoit entre Melos & Halicarnaſſe. Certes Strabon *l.* 14. fait mention d'un Cap de la Carie au territoire des Myndiens, qui s'appelloit Termerium. Apoſtolius, & Suidas derechef don-

nent encore une autre origine à ce Proverbe, disants que les grands maux s'appelloient Termeriens, parce que le jour qui doit estre à quelqu'un le terme de sa vie, s'appelloit Termia. L'Empereur Julien, en l'Oraison contre le Philosophe Cynique Heraclius, se sert de ce Proverbe au nombre singulier, comme Plutarque.

Quelques-uns de la race des Phytalides.] Pausanias és Attiques nous apprend que les Phytalides estoient les descendants de Phytalus, lequel ayant receu courtoisement dans sa maison la Déesse Cerés, eut d'elle pour recompense la plante du figuier, & enseigna le premier aux Atheniens à planter & cultiver cet arbre, dont il receut beaucoup d'honneur lui & toute sa race, comme tesmoignoit un Epigrame grec qui estoit sur le tombeau de Phytalus, que Pausanias rapporte. Quant à l'expiation de Thesée faite par les Phytalides, il faut sçavoir que les Anciens avoient le meurtre & le sang en telle horreur, qu'ils croyoient que tous ceux qui avoient tué quelqu'un comme que ce fust, avoient besoin d'expiation, jusques-là qu'il fallut qu'Apollon se fist expier pour avoir tué le Serpent Python, comme je feray voir en mes Commentaires sur Apollodore. Mais sur-tout ceux qui avoient tué, soit de guet-à-pent, soit sans y penser, quelqu'un de leurs parens ou alliez, estoient fuis des hommes comme excommuniez, jusques à ce qu'ils fussent expiez. C'est pourquoy Thesée se fit expier, à cause qu'il avoit tué Sinnis, qui estoit son parent du costé de Pitthée, comme témoigne Pausanias és Attiques, disant, *Quand on a passé la riviere de Cephise, on trouve un autel fort ancien, qui s'appelle l'autel de Jupiter Milichius. C'est là où Thesée fut expié par les descendans de Phytalus, à cause qu'il avoit tué plusieurs voleurs, & particulierement Sinnis, qui estoit son parent du costé de Pitthée.* Aussi le Scholiaste de Pindare dit que suivant l'opinion de quelques-uns Thesée institua les jeux Isthmiques à l'honneur de Sinnis, qui estoit fils de Neptune, & par consequent frere de Thesée, qui se disoit fils de Neptune. Et Plutarque mesme cy-aprés Sect. IX. dit que ces jeux furent instituez par Thesée à l'honneur de Sciron, qui estoit son cousin germain. Quant au surnom de Milichius, que Pausanias donne à Jupiter, il signifie proprement benin, & propice; & en effet, où j'ay traduit avec Amiot, *un sacrifice de propitiation*, il y a dans le Grec, μιλίχια σώματα & Phornutus nous apprend que Jupiter s'appelloit ainsi, à cause qu'il s'appaise facilement envers les meschans, lorsqu'ils se repentent.

Du mois Hecatombæon, qui s'appelloit alors Cronius.] Amiot met le mois de Juin, au lieu d'Hecatombæon. Mais les Doc-

Digitized by Google

tes ſçavent que ce mois, qui eſtoit le premier des Atheniens, commençoit à la nouvelle Lune qui eſtoit la plus proche du ſolſtice d'Eſté, & bien ſouvent la plus grande partie de ce mois tomboit dans Juillet pluſtoſt que dans Juin. Ainſi les autres mois des Atheniens qui eſtoient lunaires, ne peuvent ordinairement s'accorder & ajuſter parfaitement avec les noſtres. C'eſt pourquoy j'eſtime qu'en traduiſant les Auteurs Grecs, il eſt plus ſeur de retenir les noms propres des mois des Atheniens, ou des Macedoniens, ou des autres Nations, que de les exprimer par les mois des Romains. Au reſte l'Auteur du grand Etymologicon nous enſeigne, que le premier mois des Atheniens s'appelloit anciennement Cronius, à cauſe de certains ſacrifices qu'on faiſoit à Saturne en ce mois-là, leſquels s'appelloient Cronia, parce qu'eCronos en Grec ſignifie Saturne. Mais que depuis ce mois fut appellé Hecatombæon, à cauſe que les choſes grandes ſont dénotées par le mot Hecaton, & en ce temps-à le Soleil fait ſon plus grand cours, c'eſt-à-dire, demeure plus longuement ſur l'oriſon, qu'en toute autre ſaiſon, & fait les plus grands jours de l'année. Suidas & Harpocration ſont d'un autre advis: car ils diſent que ce mois fut appellé Hecatombæon, à cauſe des frequentes Hecatombes qu'on offroit en ce mois-là.

PAG. 24. *Au quartier qui s'appelle Delphinion.*] Le Grec dit auſſi ἐν Δελφινίῳ. Amiot traduit, *dedans le Temple que l'on appelle Delphinion.* Je ne crois pas que ce pourpris fuſt dans le Temple d'Apollon Delphinius; mais en un endroit tout proche: car à cauſe de ce Temple le cartier de la ville où il eſtoit, s'appelloit Delphinium. Mon opinion eſt fondée ſur deux raiſons. La premiere eſt, que ce pourpris eſtoit au meſme lieu, où anciennement eſtoit la maiſon d'Egée, comme Plutarque aſſeure: mais la maiſon d'Egée eſtoit ſur pied lorſque Theſée vint à Athenes, & neantmoins le Temple d'Apollon eſtoit tout baſti hormis le toict; comme nous apprenons de ces paroles de Pauſanias en ſes Attiques; *Il y a dans Athenes un autre Temple d'Apollon ſurnommé Delphinius. On dit que ce Temple eſtant tout baſti hormis le toict, Theſée ſans eſtre connu de perſonne arriva dans la ville. Et parce qu'il portoit une longue robe, qui lui alloit juſques aux talons, & avoit ſes cheveux agencez fort proprement, quand il fut auprés du Temple, ceux qui baſtiſſoient le toict lui demanderent par maniere de riſée, où alloit ainſi ſeule une jeune pucelle preſte à marier. Theſée ne voulut pas ſe faire connoiſtre autrement, mais deſliant, comme on dit, des bœufs qui eſtoient accouplez à une charruë, qu'il trouva là par hazard, il prit le joug, & le jetta par-deſſus le Temple, beaucoup plus haut que ceux qui baſtiſſoient le toict.*

toiſt. Ma ſeconde raiſon eſt, qu'au lieu appellé Delphinium, il y avoit d'autres baſtimens outre le Temple d'Apollon, & particulierement une ſale, ou chambre, ou Palais de Juſtice, qui s'appelloit ἐπὶ Διλαῖῳ, où l'on jugeoit des meurtres commis de propos deliberé, mais qu'on ſouſtenoit avoir eſté faits juſtement, comme teſmoignent Demoſthene, Suidas, Harpocration, Ælian, Helladius, l'Auteur du grand Etymologicon, & Pauſanias. Ce dernier nous apprend que ce Siege de Juſtice avoit eſté inſtitué devant Theſée, & que lui-meſme y fut tiré en jugement pour le meurtre des Pallantides, dont il fut abſous. L'Auteur du grand Etymologicon dit que Theſée y fut tiré en juſtice pour avoir tué Sinnis & Sciron : Et quant à l'origine du mot, il rapporte que certains Candiots eſtant agitez ſur mer d'une ſorte tempeſte, furent ſauvez par Apollon qui s'apparut à eux en forme de Dauphin, & les guida juſques en l'Attique, & en memoire de ce bienfait, ils firent baſtir un Temple à Apollon, qu'ils ſurnommerent Delphinius. C'eſt de ce Temple dont parle Plutarque trois lignes plus bas : mais au lieu qu'Amiot traduit, *qui eſt au coſté de ce Temple*, il faut mettre ſimplement, *qui eſt au coſté du Temple*, comme il y a dans le Grec.

PAG. 25. *Qu'Ægée qui n'eſtoit que fils adoptif de Pandion.*] C'eſtoit l'opinion de quelques-uns, qui eſt touchée par Apollodore, *l.* 3. diſant. Παλλὰς δὲ ὁ Μεγάρεως ὄντι παῖδες ἐγένοντο, Αἰγεύς, Πάλλας, Νίσος, Λύκος, ὧν τὸν μὲν Αἰγέα Σκειρὼν ὁ ἑαυτοῦ γαμβρὸς, ἐπιβουλεύσας ἀπέκτεινε. *Pendant que Pandion demeuroit en la ville de Megares, ces enfans lui naſquirent, Ægée, Pallas, Niſus, Lycus. Toutesfois quelques-uns diſent qu'Ægée eſtoit fils de Scyrius, & que Pandion ſe le ſuppoſa.* Semblablement Tzetzes ſur Lycophron. Αἰγεύς, ὁ Πανδίονος υἱὸς, ὃν Σκειρὼν, ὡς δέ τινες Λυκόφρονα φησὶν, ὁ ἐξ ἀδελφιδοῦς τοῦ Πανδίονι. *Ægée fils de Pandion, ou de Scyrius, ou de Phenius ſelon Lycophron, qui fut adopté par Pandion.* Puis il adjouſte, qu'Androtion avoit eſcrit qu'Ægée deſcendoit d'un des Spartes de Thebes, c'eſt-à-dire, d'un de ceux qui naſquirent de la terre, lors que Cadmus ſema les dents du Serpent.

Du bourg de Sphettus.] Le Grec dit auſſi Σφηττίου, & Amiot l'a obmis. Neantmoins Philochorus dit la meſme choſe que Plutarque, ſelon le Scholiaſte d'Euripide ſur la Tragedie d'Hipolyte. Voicy ſes propres mots traduits en noſtre langue : *Pallas ayant fait deſſein des'emparer de la ville d'Athenes, & tirant vers la ville avec ſes troupes, par le chemin qui mene du bourg de Sphettus à Athenes, ſes enfans par ſon conſeil ſe mirent en embuſche au bourg de Gargettus, afin que pendant qu'il combattroit avec les Atheniens, ils puſſent ſurprendre la ville. Mais il*

y eut un Heraut de Pallas, qui deſcouvrit toutes ces menées à Theſée; lequel eſtant accompagné d'une bonne troupe de jeunes gens de ſon âge, les vint attaquer, & les tailla en pieces. Au reſte que Sphettus fuſt un bourg de l'Attique, pluſieurs Autheurs le teſmoignent, à ſçavoir, le grand Etymologicon, Harpocration, Pauſanias, Heſychius, Stephanus, & le Scholiaſte d'Ariſtophane. Et ces deux derniers nous apprennent que ce bourg eſtoit de la lignée Acamantide, & qu'il prit ſon nom de Sphettus fils de Troezen, & neveu de Pitthée.

Ceux du bourg de Pallene.] Preſque tous les Autheurs alleguez en la precedente adnotation font mention de ce bourg d'Athenes, qui eſtoit de la lignée Antiochide. Mais on peut recueillir de ce paſſage de Plutarque, qu'il prit ſon nom de Pallas fils de Pandion.

PAG. 26. *De la contrée de Tetrapolis.*] Tetrapolis en Grec ſignifie quatre villes; auſſi cette contrée s'appelloit ainſi, parce qu'elle comprenoit quatre villes, ou quatre bourgs, à ſçavoir, Oenoë, Probalinthus, Tricorythus, & Marathon, comme teſmoignent Stephanus & Strabon *l.* 8. Quant au taureau de Marathon, & à l'hiſtoire d'Hecale, je renvoye le Lecteur à mes Commentaires ſur Apollodore.

PAG. 27. *A cauſe d'Androgeos fils de Minos.*] Le Grec ne dit rien davantage, mais Amiot adjouſte, *fils aiſné du Roy Minos*, mal à propos, comme j'eſtime, parce qu'il y a de l'apparence qu'Androgeos eſtoit le plus jeune des quatre fils de Minos, puiſque Apollodore *l.* 3. les nommant, obſerve cet ordre: Catreus, Deucalion, Glaucus, Androgeos.

PAG. 28. *Une eſpece meſlée, un enfant monſtrueux.*] Amiot conjoint icy deux vers d'Euripide, que Plutarque allegue comme ſeparez, & pris de deux demy endroits. On le voit clairement par le Grec, où ils ſont ainſi couchez. τὸ ϑ' μιϑολαμεσν ὥσπερ Ευριπίδης ἔφη.

Σύμμικτον εἶδος, ϑ' ἡμιϑέλιον βρίϑῳ
μιγάδα, καὶ
Ταῦρε μαίεσθαι δ' ἐγγὺς ἀπλῆ φύσει.

Et en effet Plutarque au Traité de la Curioſité allegue le premier vers tout ſeul, où Amiot le traduit aſſez mal, comme je feray voir en ſon lieu.

Mais Philochorus eſcrit.] Cette hiſtoire de Taurus, Capitaine de Minos, eſt rapportée de la meſme façon, par Euſebe en ſa Chronique, qui allegue auſſi Philochorus au ſecond Livre de ſon Athenée.

PAG. 31. *Le teſmoignage d'Heſiode qui l'appelle très-digne Roy.*] Le mot Grec βασιλεύτατος ne ſe peut bonnement exprimer en François: car c'eſt un ſuperlatif pris du poſitif βασιλεὺς qui ſignifie Roy, comme qui diroit

Digitized by Google

trés-Roy. Au reſte ce paſſage d'Heſiode ne ſe trouve point dans les œuvres de ce Poëte que nous avons. Mais tout cecy que Plutarque rapporte, du tort que les Poëtes Tragiques ont fait à Minos, eſt emprunté de Platon, au Dialogue intitulé Minos, où il allegue ce paſſage d'Heſiode en ces termes, βασιλευτατος ανθρωπων βασιλευων, c'eſt-à-dire à peu prés, *le plus Roy de tous les Rois mortels*. Quant au paſſage d'Homere il eſt pris du 19. de l'Iliade, où il dit de Minos Διὸς μεγάλα δαεισὼς. *Auditeur & Diſciple du grand Jupiter*, non comme traduit Amiot, *familier ami de Jupiter*. Car Platon au lieu allegué favoriſe ma Traduction, diſant que le mot δαεὶς ſignifie, les diſcours.

PAG. 34. *Simonide dit que cette voile.*] Le Grec dit ὁ δὲ Σιμωνίδης ἀγνοεῖν φησὶν εἶναι τὸ ὑφαῖνον ὑπὸ τῆς Αἰγέως, ἀλλὰ φοινικοῦν ἱστίον ὑγρῷ πεπυρωμένον πρίνος αἴνυσι ἰσοδάλλων, où les dernieres paroles ſont les meſmes de Simonide, à quoy Amiot n'a pas pris garde, qui les traduit en proſe Il eſt vray qu'il faut corriger πρὶν au lieu de πρίνος. Or ce que nous appellons graine d'eſcarlate, & les Arabes chermes, les Anciens l'appelloient coccum ou coccus, comme teſmoigne Pline l. 9. chap. 41. Mais l'arbriſſeau qui porte cette graine, par les modernes Grecs eſt appellé Κόκκος *coccus*, comme on peut voir dans Pauſanias és Phociques ; & les Anciens croioient que c'eſtoit une eſpece d'yeuſe, qui ſe nomme en Grec πρῖνος, en Latin, *ilex*. Je prens à teſmoin Pline l. 16. ch. 8. où il dit clairement que la graine d'eſcarlate naiſt d'un arbriſſeau, qu'il appelle, ilex aquifolia, comme qui diroit, *yeuſe aux feuilles aigues*. Et ce paſſage de Simonide, que Plutarque allegue, fait foy que Pline n'a pas dit cela de ſa teſte, ni ſans authorité.

Le Pilote eſtoit Phereclus Amarſyades] Il y a dans le Grec Ἀμαρσυάδης. Mais je crois que Simonide ſuivant la Dialecte Dorique a mis Amarſyadas, au lieu de Amarſyades, qui eſt un épithete patronymique de Phereclus: mais je ne puis dire aſſeurément d'où il eſt pris, parce que les Autheurs ne m'en apprennent rien.

Je laiſſe juger au prudent lecteur ſi ce peut eſtre le meſme Phereclus qui baſtit les Vaiſſeaux de Pâris, quand il voulut aller ravir Helene, comme diſent Homere au v. de l'Iliade, Coluthus & Triphyodorus ; & Ovide le donne à entendre en l'Epiſtre de Pâris à Helene. Ce qui me perſuade que ce n'eſt pas le meſme Phereclus, c'eſt qu'Homere apelle Harmonides le pere de Phereclus, & dit qu'il fut tué par Meriones en la guerre de Troye. Mais ni Harmonides n'aproche aucunement d'Amarſyades, ni il n'y a pas de l'apparence que celui qui ſervit de Pilote à Theſée au voyage de Candie, ait peu porter les armes en la guerre de Troye.

Digitized by Google

Mais Philochorus eſcrit que Scirus donna à Theſée un Pilote de l'Iſle de Salamine, &c.] Le Grec dit εὑλόγως δ' περὶ Σκίρω φασὶν ὅτι Σαλαμίνος ἦν Θησέα κυβερνήτης, *&c.* Amiot s'eſt abuſé traduiſant, *que Scirus Salaminien donna à Theſée un Pilote, &c.* Car c'eſtoit le Pilote qui eſtoit Salaminien, non pas Scirus, comme on peut recueillir encore de ce que Plutarque dit, que les Atheniens n'entendoient rien encore en l'art de la Marine, qui fut la cauſe que Theſée prit un Pilote Salaminien. Outre qu'il eſt évident que Scirus eſtoit Athenien, puiſque ſon petit fils eſtoit un des jeunes garçons qu'on envoyoit en Candie. Au reſte ce Pilote dans le texte Grec eſt appellé tantoſt Nauſitheus, tantoſt Nauſithous.

PAG. 35. *Parce que Meneſthes fils de ſa fille.*] Amiot a obmis ce mot de Meneſthes, qui neanmoins eſt dans le Grec, & Servius ſur le 6. de l'Eneide, entre les ſix garçons qui furent envoyez en Candie avec Theſée, en met un qu'il apelle Mneſthus fils de Sumianus, qui ſemble eſtre ce Mneſthus dont parle Plutarque, encore que Servius nomme ſon pere autrement que Plutarque.

PAG. 36. *Joignant le Temple de Scirus.*] Dans les Livres Grecs imprimez, il y a σχεδὸν τῷ τῶ Σκίρωνος ἱερῷ, *joignant le Temple de Sciron.* Mais j'ay ſuivi la traduction d'Amiot, parce qu'il ſemble que Plutarque a voulu parler icy des honneurs qu'on fit à Nauſithous, à Pheax, & à Scirus, preſque pour un meſme ſujet, & auſſi parce qu'Henri Eſtienne remarque qu'en quelques Manuſcrits il y a Σκίρῳ au lieu de Σκίρωνος. Toutesfois on pourroit s'arreſter aux Livres imprimez, & lire, Sciron, au lieu de Scirus, parce qu'il eſt aſſez vrai-ſemblable que Sciron euſt un Temple dans Athenes, attendu qu'il eſtoit proche parent de Theſée, & les jeux Iſthmiques furent bien inſtituez en ſon honneur, comme Plutarque dira ci-aprés.

Prenant en la maiſon de Ville.] Le Grec dit ὁπ πρυτανεῖα, & Amiot a mal fait de traduire, *du Palais*, parce qu'on pourroit douter, ſi c'eſt du Palais du Roy, ou du Palais de Juſtice, dont Plutarque veut parler.

Qu'on appelle Hiceteria.] Harpocration & Suidas expliquent ainſi ce mot, à ſçavoir, un rameau d'olive entortillé de laine, & alleguent Æſchines en ſon Apologie. Æſchyle en la Tragedie des Eumenides, deſcrit au long un ſuppliant portant ce rameau, & Sophocle en ſon Oedipus le Tyran, & Ariſtophane en ſon Plutus touchent cette couſtume, que leurs Scholiaſtes expliquent plus au long.

PAG. 39. *Le voulut pourſuivre avec des vaiſſeaux longs.*] Le Grec dit, μακρᾶς ναυσὶ. J'ay desja fait voir ſur l'Epiſtre d'Hypſipyle à Jaſon, l'impertinence de la traduction d'Amiot, qui tra-

Digitized by Google

duit, *avec une flotte de plusieurs vaisseaux à rame*, ne prenant pas garde que les Autheurs Grecs appellent vaisseaux ronds, les vaisseaux Marchands; & vaisseaux longs, les Galeres & vaisseaux de guerre; si bien que Minos ne contrevint pas au Decret public, pour avoir plusieurs vaisseaux, mais parce qu'il avoit des vaisseaux longs, c'est-à-dire, des vaisseaux de Guerre.

Qu'il estoit son cousin.] Le Grec dit, ἀνεψιὸν ὄντα, Amiot de gayeté de cœur, & contre la verité de l'histoire, adjouste *cousin germain*. Il est vray que ἀνεψιὸς, signifie quelquesfois, cousin germain; mais il se prend aussi bien souvent pour cousin en quelque degré que ce soit, comme il est force de le prendre en cet endroit. Car de trois opinions qu'il y a touchant l'extraction de Dædale, il n'y en a pas une qui le face cousin germain de Thesée. La premiere est celle de Plutarque en cet endroit, qui fait Dædale fils de Merope fille d'Erechthée. La seconde est de Platon au Dialogue intitulé Ion, qui fait Dædale fils de Metion, & sans doute que le Scholiaste de Sophocle, sur la Tragedie d'Oedipus Coloneus, est de cette opinion, pourveu qu'on le corrige, quand il dit, Μητίονι δὲ τῷ Ἐρεχθέως καὶ Ἰφινόης γίγνεται Δαίδαλος. Car il faut lire, Μητίονος, & traduire, *De Metion fils d'Erechthée & de Iphinoë nasquit Dædale.* Cet Autheur nous apprend que Metion estoit fils d'Erechthée, ce qui est confirmé par Pausanias és Corinthiaques, & par Apollodore, *l.* 3. Suivant ces deux opinions, Dædale estoit cousin germain de Pandion, qui estoit l'ayeul paternel de Thesée; mais cela supposé, il n'est pas vray-semblable, que Dædale fust contemporain de Thesée. J'estime donc la troisiesme opinion plus probable, qui est celle d'Appollodore *l.* 3. & de Diodore Sicilien *l.* 4. disant que Dædale fut fils d'Eupalamus, Eupalamus de Metion, & Metion d'Erechthée. Certes Suidas, Apostolius, & Hyginus ch. 244. & 274. font Dædale fils d'Eupalamus: si bien que par le consentement de tant d'Auteurs, je ne fais nulle difficulté de tirer Pausanias à cette opinion, le corrigeant quand il dit és Bœotiques Δαίδαλος ὁ Παλαμάονος, *Dædale fils de Palamaon*, car je lis, ὁ Ευπαλάμου, *fils d'Eupalamus.* Et je ne doute point que le meſme Autheur n'ait tenu qu'Eupalamus estoit fils de Metion, attendu qu'és Achaïques il dit, que Dædale estoit de Maison Royale, & de la race des Metionides. Suivant cette opinion, Metion estoit frere de Cecrops; Eupalamus estoit cousin germain de Pandion; Ægée & Dædale estoient cousins issus de germains, & Dædale & Thesée estoient cousins plus esloignez d'un degré. Quant au reste de l'histoire de Dædale, je renvoye le Lecteur à mes Commentaires sur Apollodore.

PAG. 40. *Au bourg de Thymœtades.*] Ce mot eſt eſcrit par un *a* en la ſeconde ſyllabe dans le Grec de Plutarque & dans Suidas ; mais Harpocration l'eſcrit par un *œ* avec plus de probabilité, à cauſe que Suidas meſme dit que ce bourg prit ſon nom d'un certain Heros appellé Thymœtes.

PAG. 42. *Le ſecond jour du mois Gorpiæus.*] Amiot traduit, *du mois de Septembre*, prenant ce mois pour un des mois des Macedoniens, & ayant eſgard aux temps plus modernes, lorſque les mois des Macedoniens, de Lunaires qu'ils eſtoient, furent rendus fixes & ſtables, & conformes à ceux des Romains. Mais je feray voir ailleurs qu'anciennement le mois Loüs des Macedoniens reſpondoit à Hecatombæon des Atheniens, & par conſequent Gorpiæus reſpondoit à Metagitnion, qui tombe pluſtoſt dans le mois d'Aouſt, que dans celui de Septembre. En outre, il n'eſt pas aſſeuré que ce Gorpiæus, dont Plutarque parle, ſoit un mois des Macedoniens ; & pour ſuppoſer cela, il faudroit prouver qu'anciennement les Cypriots ſe ſervoient des mois des Macedoniens, ce qui eſt incertain & ſans aucune apparence. Il ſe pouvoit donc faire que les Cypriots appellaſſent un de leurs mois Gorpiæus, qui neantmoins eſtoit different du Gorpiæus des Macedoniens. Attendu qu'en mon traité des mois des anciens Grecs, je feray voir par pluſieurs authoritez, que des mois qui portoient les meſmes noms en diverſes contrées de la Grece, eſtoient differents entr'eux.

Une petite ſtatue de Venus.] Amiot traduit, *une petite image de Venus.* Le Grec dit ſimplement Ἀφροδίτης. Mais Heſychius explique ce mot par ceux-cy, Ἀφροδίτης ἄγαλμα, *une ſtatue de Venus.* Auſſi ce que Theſée dedia, n'eſtoit pas une image peinte, mais une ſtatuë, comme teſmoigne Callimachus en l'Hymne ſur Delos, où il aſſeure que Theſée avoit eu cette ſtatuë d'Ariadne ; & Pauſanias és Bœotiques adjouſte, qu'elle eſtoit de bois, ouvrage de Dedale, qui l'avoit donnée à Ariadne : mais Theſée la prit, & paſſant par Delos, la dedia dans le temple d'Apollon, ne voulant pas l'emporter dans Athenes, de peur qu'elle ne lui renouvellaſt touſjours le ſouvenir d'Ariadne.

PAG. 44. *Et les Deliens appellent cette ſorte de branſle la Gruë.*] Cette danſe en Grec s'appelle γέρανος, *geranus*, qui ſignifie une gruë, & ſignifie auſſi cette dance des Deliens comme remarque Heſychius, qui adjouſte que le premier qui menoit la dance s'appelloit Geranulcus. Callimachus en l'Hymne ſur Delos, fait mention de cette dance inſtituée par Theſée, & nous apprend qu'elle ſe faiſoit en rond, comme les branſles que nous danſons en France. Euſtathius ſur le 18. de l'Iliade eſcrit, qu'anciennement les hommes & les femmes dan-

Digitized by Google

ſoient ſeparément les uns des autres. Mais Theſée fut le premier qui fit danſer enſemble les filles & les garçons qu'il avoit ſauvez du Labyrinthe, en la maniere que Dedale leur enſeigna. Pollux auſſi l. 4. c. 14. parle de cette dance appellée Geranus, & adjouſte que les deux, qui eſtoient à la teſte & à la queuë du branſle, s'appelloient les chefs & les maiſtres de la dance. Au reſte, je crois que cette dance prit ſon nom des gruës, à cauſe que ces oiſeaux, quand ils ſont apprivoiſez, aiment à folaſtrer & courir en rond, comme rapporte Pline l. 10. c. 23.

De l'autel, qui s'appelle Ceraton.] Plutarque au liv. de l'Induſtrie des animaux, dit que cet autel de cornes eſtoit mis au rang des ſept merveilles du monde, à quoy il ſemble que Martial s'accorde en ſa premiere Epigramme. Mais ce paſſage-là de Plutarque contrarie merveilleuſement celui-cy, attendu que là il appelle cet autel Ceratinus, icy Ceraton. Là il dit que l'autel eſtoit compoſé de cornes toutes du coſté droit, icy au contraire, qu'il eſtoit fait de cornes du coſté gauche. Au reſte, nous apprenons de Callimachus en l'Hymne d'Apollon, que cet autel fut conſtruit par les propres mains d'Apollon, qui agençoit en forme d'autel les cornes des chevreüils de Cynthe, que Diane avoit pris à la chaſſe.

PAG. 46. *Le ſeptieſme jour du mois Pyanepſion.*] Ce mois prit ſon nom de la Feſte appellée Pyanepſia, qu'on celebroit le ſeptieſme jour du mois, & la Feſte eſtoit ainſi nommée à cauſe des feves qu'on faiſoit cuire ſolemnellement ce jour-là, parce que par les anciens les feves eſtoient appellées en Grec *Pyami*, ou *Pyani*, & depuis furent appellées *Cyami*, comme prouve fort bien Meurſius, au l. 5. des Feſtes des Grecs, où il rapporte tout ce qui ſe peut dire de cette Feſte. Mais il eſt bien difficile de determiner ſi Pyanepſion eſtoit le quatrieſme ou le cinquieſme mois des Atheniens, à cauſe que Joſeph Scaliger ſouſtient que c'eſtoit le quatrieſme, & Mæmacterion le cinquieſme; au contraire Gaza, & le docte Petau tiennent que Mæmacterion eſtoit le quatrieſme, & Pyanepſion le cinquieſme, & tant les uns que les autres ſe fondent ſur de bonnes authoritez. Je ferois un trop long diſcours, ſi je voulois decider icy cette queſtion. C'eſt pourquoy je renvoye le lecteur à mon traité des mois des Atheniens. Cependant nous ne nous mettrons point en danger de faillir, retenant le mot Grec Pyanepſion, ſans determiner ſi c'eſtoit Octobre ou Novembre.

PAG. 47. *Comme ils avoient fait auparavant, offrant la ſupplication appellée Hiceteria.*] Le Grec dit, ὑπερ τῶν ἱκτηρίων, ce qu'Amiot n'exprime pas ſuffiſamment, quand il traduit, *comme nous avons dit par cy-devant.* Plutarque veut dire que Ireſione eſtoit un rameau d'olive entortillé de laine, comme Hiceteria; mais il

y avoit de plus des fruits attachez tout alentour. Plusieurs Autheurs font mention de ce rameau appellé *Iresione*, qui rapportent aussi les vers que l'on chantoit à cette occasion, dont on pourra voir les passages dans Meursius l. 5. des Festes des Grecs.

PAG. 48. *Le vaisseau sur lequel Thesée alla*] Platon en son Phædon fait mention de ce vaisseau, & nous apprend que les Atheniens l'envoyoient tous les ans en l'Isle de Delos, à cause que Thesée avec les garçons & les filles, qu'il avoit menez en Candie, revint sain & sauf dans ce mesme vaisseau, ayant fait vœu à Apollon d'envoyer là tous les ans pour lui rendre graces de ce benefice. Ulpian sur l'Oraison de Demosthenes contre Midias, dit que cette galere s'appelloit Delienne ou Deliaque, & aussi Salaminienne. Et quant au premier nom, la cause en est évidente, à sçavoir le voyage qu'elle faisoit en Delos tous les ans: mais quant au second, encore que les Autheurs n'en disent rien, je crois que cette galere s'appelloit Salaminienne, à cause que Thesée prit ce vaisseau en l'Isle de Salamine, aussi bien que le Pilote qui le gouvernoit, comme Plutarque a touché cy devant. Suidas distingue quelquefois le vaisseau nommé Paralus, d'avec le Salaminien, tantost il les confond mal à propos; car il faut plustost croire Ulpian qui les distingue manifestement.

Car on dit qu'il ne mena pas toute les filles, &c.] Le Grec dit, οὐ γὰρ ἁπάσας αὐτοὺς ἐξαγαγεῖν παῖδας καὶ κόρας φησίν. Amiot traduit, *on dit davantage qu'il ne menapas*, liant fort mal cette periode avec la precedente, & s'esloignant du texte Grec, où se trouve la particule causative γὰρ, qui le devoit pas changer en *davantage*. Car Plutarque veut rendre raison de ce qu'il avoit dit que la Feste des Rameaux, appellée *Oschophoria*, avoit esté instituée par Thesée; & son argument est, qu'en la procession, qu'on y menoit, il y avoit deux jeunes hommes habillez en filles, pour representer ceux que Thesée mena en Candie ainsi déguisez. Au reste, cette Feste s'appelloit *Oschophoria*, parce que Osche proprement signifie une branche de vigne chargée de ses raisins meurs, & ceux qui assistoient à la procession, portoient de semblables branches, comme on peut voir dans Athenée, l. 11. & dans Proclus, en sa Chrestomathie, qui fait aussi mention de ces deux garçons nourris à l'ombre, & habillez en filles, dont Plutarque parle. Il adjouste encore que la Feste estoit à l'honneur de Bacchus & de Minerve, & que la procession alloit depuis le Temple de Bacchus jusques à celui de Minerve Scirade. Mais qui voudra voir presque tout ce qui se peut dire de cette Feste, pourra lire Meursius l. 5. des Festes des Grecs.

PAG. 49. *Il fit une procession, à laquelle il assista avec ces jeunes garçons*

garçons ainſi habillez] C'eſt le vray ſens de ces paroles, *αὐτὸν ἡ στεμπύσας, ἐς τὸν παῖσας ὕπως ἀμπεχόμενος.* Quoy qu'Amiot traduiſe, *il fit une proceſſion, en laquelle luy & les autres jeunes garçons s'habillerent ainſi.* Mais il ne faut pas croire que Theſée s'habillaſt en fille, ni qu'il y en euſt d'autres ainſi habillez, ſinon les deux ſeulement dont Plutarque a parlé cy-devant.

PAG. 50 *En recompenſe du bon recueil qu'ils lui avoient fait en leur maiſon.*] Le Grec dit, *ἀμοιβὴ τῆς φιλοξενίας.* Amiot traduit, *en recompenſe de la courtoiſie dont ils uſerent en ſon endroit, quand il arriva.* Mais il s'éloigne trop du Grec, & ſa traduction eſt un peu ambiguë; car on peut douter ſur ces paroles, *quand il arriva*, ſi ce fut, quand Theſée arriva de Candie, ou quand il arriva de Troezene. Toutesfois il eſt certain que Plutarque parle du bon traitement que les Phytalides firent à Theſée, lors qu'il vint de Troezene à Athenes.

PAG. 52. *Et baſtiſſant un Palais commun à l'endroit où il eſt maintenant, appella la ville d'Athenes Aſty, & rendit commun à tous le ſacrifice qui s'appelle Panathenæa.*] Le Grec dit, *τὸν δὲ συοικίσας ἅπαντα νοσῶν ἐν τῷ νῦν καλουμένῳ ἄστει καὶ πρυτανεῖον, ὅτι τῶν ἄλλων ἦρξεν, τὸ ἄστυ πᾶσι καὶ πόλιν Ἀθήνας προσηγόρευσεν, ἐπὶ Παναθηναίοις θυσίαν ἐπίκοινον κατέδειξε.* Amiot traduit, *& baſtit un Palais commun, & un Sale pour tenir le Conſeil, au lieu où maintenant eſt aſſiſe la Cité, que les Atheniens appellent Aſty, mais il appella tout le Corps de la ville enſemble Athenes, puis inſtitua la feſte generale & le ſacrifice commun à tous ceux de l'Attique, que l'on appelle Panathenæa.* Où il commet pluſieurs fautes, comme je laiſſe juger au Lecteur en conferant ſa traduction avec la mienne, & avec le texte Grec, & conſiderant les remarques que je vais faire. Car il faut ſçavoir que le premier Roy de l'Attique Cecrops, fonda une ville ſur un rocher un peu élevé, & de ſon nom l'appella Cecropia. Depuis cette ville s'augmentant & s'eſtendant au long & au large tout à l'entour, le tout enſemble s'appella Po'is, c'eſt-à-dire ville, & ce qui eſtoit ſur le rocher baſti par Cecrops, s'appella particulierement Acropolis, comme qui diroit, ville haute, ou Forteresſe & Citadelle. Comme teſmoignent Euſtathius ſur Denis le Geographe, le Scholiaſte d'Apollonius ſur le premier des Argonautiques, & Pline *l. 7. c. 56.* Quant au nom d'Athenes, il eſt certain qu'il fut impoſé à cette ville long-temps devant Theſée, aprés que Minerve eut emporté la victoire ſur Neptune, touchant la prerogative de donner le nom à cette ville, comme je prouveray par infinies authoritez en mes Commentaires ſur Apollodore; ſoit que ce nom lui fuſt donné du temps meſme de Cecrops, ou du temps d'Amphictyon, ou du temps d'Erichthonius, autrement Erechthée pre-

mer du nom, parce que les Auteurs en parlent diverſement, comme on peut voir dans Meurſius chap. 2. du Livre intitulé, de la fortune d'Athenes. Il n'y a donc point d'apparence que Plutarque veüille dire, que Theſée donna le nom d'Athenes à ſa ville; mais je crois que ſon opinion eſt, que Theſée le premier l'appella Aſty, qui ſignifie en general une Ville ou Cité, mais eſtant mis abſolument, ſignifie la ville d'Athenes par excellence, comme le mot *urbs* entre les Latins, ſe prend particulierement pour la ville de Rome. Quant à la feſte appellée Panathenæa, il ne faut pas croire auſſi qu'elle priſt ſa premiere origine de Theſée, car elle fut inſtituée par Erichcthonius, comme teſmoignent Apollodore *l.* 3. Harpocration, & Suidas. Mais alors elle s'appelloit ſimplement Athenæa, à cauſe qu'elle ne ſe celebroit que par ceux qui demeuroient dans l'enclos de la ville d'Athenes, au rapport de Pauſanias ès Arcadiques, d'Harpocration & de Suidas. Depuis Theſée l'appella Panathenæa, quand il la rendit commune à tous les Habitans de l'Attique, comme Plutarque le touche en cet endroit, & Pauſanias au lieu allegué le dit clairement.

Il en inſtitua encore une autre le ſeiziéme jour du mois Hecatombæon, qui s'appelle Metœcia.] Le Grec dit, ἱδρυσε δὲ καὶ μετοίκια τῇ ἑκτῃ ἐπὶ δεκα Ἑκατομβαιῶνος. Amiot adjouſte mal à propos cette gloſe, *pour les Eſtrangers qui viendroient s'habituer à Athenes*, s'eſtant abuſé, à cauſe que les Eſtrangers qui s'habituoient dans Athenes, s'appelloient Metœci, & le tribut qu'ils payoient tous les ans s'appelloit Metœcium, comme je feray voir ailleurs. Mais il pouvoit apprendre de Suidas, que le mot μέτοικος Metœcus, ſe prend auſſi quelquefois ſimplement, pour Habitant d'un lieu ou d'une ville, ſoit qu'il ſoit eſtranger ou non. Et cecy ſoit dit pour ſouſtenir le texte de Plutarque. Car je me doute fort qu'il ne ſoit dépravé, & qu'au lieu de μετοίκια Metœcia, il ne faille lire συνοίκια Synœcia. Je me fonde premierement en la proprieté du mot, attendu que συνοικεῖν, ſignifie proprement habiter enſemble, & on void clairement, par la ſuite du diſcours de Plutarque, que Theſée inſtitua cette feſte, en memoire de ce qu'il avoit reduit tous ceux des bourgs & villes de l'Attique, à habiter enſemble, & eſtre citoyens d'une meſme ville. En outre mon opinion eſt appuyée de fort bonnes authoritez. Car Stephanus eſcrit ainſi, φησὶ Χάραξ ὅτι Θησεὺς τοὺς ἔνδεκα πόλεις τοὺς ἐν τῇ Ἀττικῇ συνοικίσας εἰς Ἀθήνας, συνοί-κια ἑορτὴν κατέστησε. *Charax dit que Theſée ayant induit ceux des onze villes de l'Attique à venir habiter enſemble dans Athenes, inſtitua la feſte appellée Synœcia.* Semblablement Thucydide *l.* 2. de qui Plutarque a emprunté tout ce paſſage preſque mot à mot, con-

Digitized by Google

clud ainſi ſon diſcours touchant ce fait de Theſee. καὶ ξυνοίκια δὲ ἐκείνῃ ἀθηναῖοι ἔτι καὶ νῦν τῇ Θησεῖ ἑορτὴν ἄγουσι πανδήμοις θυσίαις. *Et de fait encores à preſent les Atheniens font publiquement la feſte appellée Synœcia, à l'honneur de la Déeſſe.* Où il ne faut pas s'arreſter à ce qu'il eſcrit ce mot par un *x* ; car les Ecoliers ſçavent que c'eſt la propre de la Dialecte Attique de mettre cette lettre bien ſouvent, au lieu de la lettre *s*. Quant à la Déeſſe à l'honneur de laquelle on faiſoit cette feſte, le Scholiaſte de Thucydide dit que c'eſtoit Minerve: mais le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur la Comedie de la Paix, dit ainſi. φασὶ τῇ τῇ Ζωπύρου ἐστὶ θύεσθαι πλακοῦντα ἐλαίᾳ, τὴν δὲ θεὸν μὴ αἷμα τοῦτο, ἐκτομὰς αἰῶνος μιᾶς ἕκτῃ ἐπὶ δεκα. *On dit que le ſeiziéme du mois Hecatombæon, le jour de la feſte appellée Synœcia, on fait un ſacrifice à la Paix, mais on ne reſpand point de ſang ſur l'autel.*

Il eſt vray qu'il ſe pouvoit faire, que la feſte fuſt à l'honneur de Minerve, & que neanmoins on fiſt un ſacrifice à la Paix, le meſme jour.

PAG. 55. *Et y fit engraver une inſcription, &c.* Si on veut conferer ma traduction avec le Grec, on verra que je l'ay exprimé fidelement. Mais Amiot a failli, obmettant en la proſe que l'un des vers eſtoit en la face de la colonne regardant le matin, & l'autre vers eſtoit en la face du coſté du ſoir, puis fourrant cela dans les vers. Il adjouſte auſſi de gayeté de cœur, que cette colonne eſtoit quarrée, ce qui n'eſt pas dans le Grec: en outre Amiot fait parler Plutarque, en ſorte qu'on diroit que cette colonne eſtoit encore ſur pied de ſon temps, ce qui eſt faux. Car Strabon, qui fait mention de cette colonne, & de ſon inſcription *l.* 3. & 9. ne dit rien de la forme de la colonne: mais au premier paſſage il dit qu'elle fut érigée par les Ioniens chaſſez du Peloponneſe, qui avoient occupé l'Attique & la Megaride, & par les Habitans du Peloponneſe. Au ſecond paſſage, il dit que cette colonne fut abatuë par les Heraclides, lors qu'ayant occupé le Peloponneſe, ils declarerent la guerre aux Ioniens & aux Atheniens, & s'emparerent de la Megaride, au temps que Codrus fils de Melanthus eſtoit Roy d'Athenes.

PAG. 57. *La voile de la navire appellée Theoris.*] Amiot traduit, *la voile de la navire ſur laquelle ils feroient venus*, nonobſtant qu'il y euſt dans le Grec, τῆς θεωρίδος νεώς. Et par ce moyen il nous cache une belle antiquité. Car nous apprenons de Plutarque en la vie de Demetrius, que ceux qu'on envoyoit à l'oracle de Delphes, ou vers Jupiter Olympien, ou bien aux feſtes & ſolemnitez publiques de la Grece, pour faire les ſacrifices ordinaires pour le ſalut des villes, s'appelloient Theori. A quoy s'accorde Suidas, qui adjouſte que la nef dans laquelle ils al-

Digitized by Google

loient à de ſemblables affaires, s'appelloit Theoris, comme fait auſſi foy ce paſſage de Plutarque.

Hellanicus, Pherecydes, & Herodorus.] Je ne ſçais ſi c'eſt par la faute des Imprimeurs ou d'Amiot, qu'en pluſieurs endroits où Plutarque allegue Herodorus, on trouve eſcrit Herodotus; encore que dans le Grec il y ait touſjours Ἡρόδωρος. Certes puiſque Plutarque n'allegue cet Autheur qu'en des poincts concernans l'hiſtoire fabuleuſe, & le conjoint icy avec Hellanicus & Pherecydes, qui avoient eſcrit amplement ſur ce ſujet, comme on peut recüeillir de tous les Scholiaſtes Grecs, qui les citent fort ſouvent touchant la Fable Poëtique; il y a de l'apparence que c'eſt le meſme Herodorus natif de la ville d'Heraclée, qu'Athenée cite avec Pherecydes *l.* 11. *ch.* 7. parlant de la taſſe qu'Alcmene receut de Jupiter la nuict qu'il coucha avec elle. Et nous apprenons du meſme Athenée *l.* 10. chap. dernier, que cet Herodorus avoit eſcrit pluſieurs Livres des faits d'Hercule, car il l'allegue en ces termes, Ἡρόδωρος ὁ ἐπικωμάσας τῇ καθ' Ἡρακλέα πόνῳ. *Herodorus au Livre* 17. *des faits d'Hercule.* Stephanus auſſi endeux endroits cite le dixieſme Livre d'Herodorus des faits d'Hercule, à ſçavoir, ſur le mot Ἰλλῆς, & ſur le mot Κωμῆται. Dont je conclus que c'eſt le meſme Herodorus que Plutarque allegue en la vie de Romulus, l'appellant Herodorus le Ponti-que, à cauſe que la ville d'Heraclée dont il eſtoit natif, eſtoit au Royaume du Pont. Auſſi Plutarque le cite touchant quelque fait d'Hercule, tant en ce paſſage-là, qu'en la queſtion 93. des choſes Romaines, encore qu'Amiot traduiſe touſjours Herodotus.

PAG. 59. *Mais ils faillent à l'accent en le mettant ſur la derniere ſyllabe.*] Je diray en faveur de ceux qui n'entendent pas le Grec, que Ἕρμου οἶκία, mettant l'accent ſur la premiere ſyllabe du premier mot, ſignifie, *la maiſon d'Hermus*, mais Ἑρμοῦ οἶκία l'accent ſur la ſeconde ſyllabe, ſignifie, *la maiſon de Mercure.*

PAG. 60. *Auprès de la place qui s'appelle Pnyx, & joignant le Muſée*] Le Grec dit ἐπὶ τῇ Πνυκὶ ἢ τὸ Μουσεῖον. Amiot traduit, *ſur la meſme place que l'on appelle Pnyce, joignant le Temple des Muſes.* Mais il eſt évident que l'accuſatif *Pnyca*, vient du nominatif Pnyx, qui en aucun cas ne peut faire Pnyce, comme Amiot traduit tant icy, qu'ailleurs. Et pours'en mieux eſclaircir, il ne faut que lire Suidas ſur ce mot, & Julius Pollux *l.* 8. chap. 10. qui nous apprend qu'anciennement le peuple s'aſſembloit en cette Place pour la creation des Magiſtrats, & qu'elle eſtoit proche de la Forteresſe communement appellée Acropolis. Quant au Muſée, Amiot s'eſt auſſi abuſé: car ce lieu ne

Digitized by Google

prit pas ſon nom des Muſes, mais de Muſée Poëte & Prophete ancien, à cauſe qu'il demeura long temps en ce lieu-là, y rendant ſes oracles, & enfin y mourut en extréme vieilleſſe, & y fut inhumé, comme rapporte Pauſanias és Attiques, qui adjouſte, que c'eſtoit un petit tertre auprés de la Forteresſe, que le Roy Demetrius voulut fortifier, pour tenir en bride toute la ville d'Athenes.

Ayant fait auparavant un ſacrifice à la Peur.] Le Grec dit, τῷ φόβῳ σφαγιασάμενος, mais Henri Eſtienne remarque qu'en quelques Manuſcrits il y a φοίβῳ, qui ſignifie *à Apollon.* Toutesfois je ſuis d'advis avec luy, qu'on retienne φόβῳ, qui ſignifie *à la Peur*, comme auſſi il faut corriger un ſemblable paſſage de la vie d'Alexandre le Grand, ainſi que je feray voir en ſon lieu.

PAG. 61. *Donna la bataille au mois de Boëdromion.*] C'eſtoit le troiſieſme mois des Atheniens, dont la plus grande partie tomboit ordinairement dans Septembre. Quant à la feſte Boëdromia, dont ce mois porte ſon nom, je ne crois pas que Plutarque veüille dire, qu'elle fut inſtituée par Theſée, à cauſe de la bataille contre les Amazones: mais le ſens de ſes paroles eſt, que la bataille fut donnée le meſme jour de la feſte. Car cette feſte fut inſtituée long-temps devant Theſée, ſous le Regne d'Erechthée biſayeul d'Ægée, lors qu'Eumolpus faiſant la guerre aux Atheniens, Xuthus, ou ſon fils Ion, vint à leur ſecours, comme teſmoignent unanimement Harpocration, Suidas, l'Autheur du grand Etymologicon, le Scholiaſte de Callimachus, & pluſieurs autres Autheurs, dont j'allegueray les paſſages au Traité des mois des Atheniens, & aux Commentaires ſur Apollodore, où je feray voir que βοηδρομῶν Boëdromein, ſignifie ſecourir, ou courir au combat avec grands cris.

Auprés de la Chapelle de Chalcodon.] Pauſanias ès Arcadiques & Bœotiques fait mention de deux Chalcodons. L'un fut pere d'Elephenor Capitaine des Eubéens au ſiege de Troye, & ce Chalcodon fut tué par Amphitryon en une guerre que les Thebains eurent contre ceux d'Eubœe. L'autre ſuivit Hercule en la guerre qu'il eut contre Augias Roy d'Elide, où il fut tué, & honorablement inhumé par Hercule. Je laiſſe à juger au lecteur, ſi c'eſt l'un de ces deux Chalcodons, ou un troiſieſme de meſme nom, qui avoit une Chapelle en la ville d'Athenes.

Juſques vers le Temple des Eumenides.] Le Grec dit, μέχρι τῶν εὐμενίδων, c'eſt-à-dire mot à mot, *juſques vers les Eumenides.* Amiot traduit, *juſques-là où ſont les images des Eumenides*, donnant à entendre qu'il y avoit des images des Furies en quelque ruë, ou en quelque place d'Athenes, ce qu'on ne prouveroit pas fa-

cnement par bonne authorité. Mais j'eſtime que Plutarque parle pluſtoſt du Temple des Furies qui eſtoit dans l'enclos de l'Areopage, comme j'ay fait voir par pluſieurs authoritez en mes Commentaires ſur l'Epiſtre d'Hermione à Oreſte. Je fonde mon opinion ſur ce que le mot Areopage ſignifie rocher de Mars, & au rapport d'Euſtathiu ſur Denys le Geographe, & de l'Autheur du grand Etymologicon, les Amazones porterent leurs armes juſques là, & partant ce lieu fut appellé Areopage, ou rocher de Mars, ſoit à cauſe que Mars eſt le Dieu des armes, ſoit à cauſe que les Amazones ſe vantoient d'eſtre deſcenduës de Mars. Eſchyle en la Tragedie des Eumenides, dit que les Amazones s'emparerent de ce lieu, s'y fortifierent & y ſacrifierent à Mars, dont il prit le nom d'Areopage. Il ne faut pas croire pourtant que le Temple des Eumenides fuſt deſja baſti du temps de Theſée, car il ne fut conſtruit qu'aprés le jugement d'Oreſte; mais Plutarque veut dire, que les Amazones pouſſerent les Atheniens juſques à leur dire où depuis fut baſti le Temple des Eumenides.

PAG. 62. *L'Amazone que Theſée avoit eſpouſée.*] J'ay retenu la traduction d'Amiot, encore que le Grec die ſeulement, τὴν τῷ Θησεῖ ξυναμήσασαν, c'eſt à-dire mot à mot, *l'Amazone qui habitoit avec Theſée.* Il eſt vray que les Grecs uſant du verbe ξυναικεῖν en matiere d'homme & de femme, entendent ordinairement l'habitation & conjonction charnelle: mais ils ne determinent pas par-là, ſi c'eſt par legitime mariage, ou par concubinage. C'eſt pourquoy ayant fait voir en mes Commentaires ſur l'Epiſtre de Phedre, que pluſieurs Autheurs avec Ovide tiennent que Theſée n'eſpouſa pas la mere d'Hyppolite, mais la tenoit ſeulement pour concubine, j'ay bien voulu avertir le lecteur, que pour ce que Plutarque en dit icy, on ne doit pas le tirer à l'opinion contraire.

PAG. 63. *Le nom du lieu qui s'appelle Horcomoſion.*] Le verbe Grec ὁρκωμοσῖαι ſignifie proprement jurer une paix, une alliance, ou confederation, d'où vient que ὁρκωμοσία & ὁρκωμόσιον ſignifient le ſerment preſté en pareilles occaſions.

Vers le lieu qu'on appelle Rhus.] Pauſanias ès Attiques rapporte qu'en la ville de Megares il y avoit un lieu appellé Rhus, à cauſe qu'autrefois en ce lieu-là ſouloit couler une grande quantité d'eau des montagnes voiſines: mais Theagenes Tyran de Megares, fit écouler ailleurs cette eau-là, & au meſme lieu érigea un autel au Fleuve Acheloüs.

Et du lieu nommé Cynoſcephales.] Le Grec dit: ἐς τὰς Κυνὸς κεφαλὰς. Et Amiot traduit: *près des rochers qui ont nom les teſtes de chien.* Mais il eſt aſſeuré que Cynoſcephales eſt le nom propre de ce lieu-là, comme on peut voir dans Plutarque en la Vie de Quintius Flaminius, dans Polybe l. 17.

Digitized by Google

dans Stephanus, dans Strabon l. 9. & dans Tite-Live l. 33. qui retient le meſme mot Grec en Latin, & ne traduit pas *canis capita:* comme auſſi Malherbe traduiſant Tite-Live, met fort bien, *Cynoſcephales.*

PAG. 64. *Car on dit qu'il ravit Anaxo Trezenienne.*] Athenée l. 13. c. 1. rapporte les meſmes choſes touchant les amours de Theſée, mais avec quelque peu de diverſité. Voicy ſes propres mots traduits en noſtre langue : *Iſter au quatorzieſme livre des Attiques, faiſant un denombrement des femmes de Theſée, dit qu'il en eut les unes par amour, il en ravit les autres, & en poſſeda quelques-unes par legitime mariage. Il ravit Helene, Ariadne, Hippolyte, & les filles de Cercyon & de Sinnis. Il eſpouſa Melibœa mere d'Ajax, & au rapport d'Heſiode, Hippe, & Ægle, pour l'amour de laquelle il fauſſa les ſermens qu'il avoit faits à Ariadne. Pherecydes adjouſte à celles-cy Pheræbœa. Encore devant qu'il raviſt Helene, il ravit Anaxo de la ville de Trezene, & aprés Hippolyte il eut Phedre.* Où j'ay corrigé par Plutarque ces paroles du texte Grec, Καὶ ὃν Τρεζῆνα ἥρπασεν Ἀναξώ, qui ſignifient que Theſée ravit Anaxo de la ville de Troye, car il n'y a nulle apparence en cela, & il vaut mieux lire ὃν Τροιζῆνος, *de la ville de Trezene,* pour accorder Athenée avec Plutarque. Je crois auſſi qu'il vaut mieux lire Peribœa, que Melibœa, à cauſe que la mere d'Ajax s'appelloit Peribœa ou Eribœa, comme j'ay prouvé ſur l'Epiſtre de Briſeïde. Quant à la fille d'Iphicles, je ne ſçaurois dire ſi elle s'appelloit Jo, e, comme veut Plutarque, ou Hippe, comme on lit dans Athenée, à cauſe que nul autre Autheur n'en fait mention.

PAG. 65. *Non ſans Theſée.*] Ce proverbe s'applique à toute choſe qui n'a pas eſté faite ſans grand ſecours, comme dit la gloſe d'Amiot, & tous les Proverbialiſtes Grecs l'expliquent ainſi, & particulierement Zenobius Cent. 5. prov. 33.

Cettuy-cy eſt un autre Hercule.] L'origine de ce proverbe eſt rapportée d'une autre ſorte par Zenobius Cent. 5. prov. 48. & encore diverſement par Elian l. 22. chap. de l'hiſtoire diverſe, comme les curieux pourront voir.

Non pas, comme dit Euripide, par force d'armes.] On pourra voir ce que j'ay eſcrit ſur ce ſujet en mes Commentaires ſur l'Epiſtre de Phillis.

PAG. 66. *Il eſt eſcrit en l'hiſtoire des faits d'Hercule.*] Le Grec dit, ὡς τοῖς περὶ Ἡρακλέους γράφασι; & encore que j'aye retenu la traduction d'Amiot, je ne veux pas celer au lecteur que mon opinion eſt qu'il faudroit traduire, *j'ay eſcrit en la Vie d'Hercule,* parce que c'eſt la couſtume de Plutarque d'alleguer ainſi ſes propres œuvres, uſant du verbe paſſif γράφεται en la troiſieſme perſonne, comme je pourrois prouver par pluſieurs paſſages, ſi je ne craignois d'en-

Digitized by Google

nuyer le lecteur. J'en allegueray un ſeul qui eſt en cette meſme Vie à la fin, où parlant de Cimon, qui prit l'Iſle de Scyros, il adjouſte, ὡς ὁ τοῖς περὶ ἐκεῖνα γέγραπται, & Amiot traduit fort bien, *comme nous avons eſcrit en ſa Vie.* Au reſte il eſt certain que Plutarque avoit eſcrit la vie d'Hercule, comme on voit au catalogue de ſes œuvres, que les uns attribuënt à Sextus de Chœronée, les autres à Lamprias fils de Plutarque meſme. Quant à ce que Plutarque dit qu'Hercule fut le premier qui permit d'enlever les corps des morts en bataille, Elian le confirme l. 12. c. 27. de l'hiſtoire diverſe.

On montre encore aujourd'huy en la ville d'Eleutheres, &c.] Il y a ſimplement dans le Grec ἐν Ἐλευθεραῖς, & Amiot adjouſte fort mal à propos, *au bourg d'Eleutheres*, comme ſi Eleuthere euſt eſté un bourg de l'Attique, mais il ne faut pas eſtre guere ſçavant en Geographie, pour n'ignorer pas que c'eſtoit une ville de la Bœoce, où ſans doute Adraſte & Theſée firent enſevelir les ſimples ſoldats.

PAG. 67. *Pirithoüs eſpouſant Deidamie.*] Tous les autres Autheurs appellent la femme de Pirithoüs Hippodamie, excepté Properce qui l'appelle Iſchomaque, comme j'ay desja remarqué en mes Commentaires ſur l'Epiſtre de Phyllis.

PAG. 68. *Faiſant une action peu convenable à un homme de ſon âge.*] Le Grec à prendre un peu plus haut, dit, ἔσεσξε πὶ περὶ τὸν Ἐλλάνιον, ὄντ' ὤρην. Amiot tourne ces paroles ὄντ' ὤρην en cette ſorte, *laquelle eſtoit encore fort jeunette, & non en âge d'eſtre mariée*, les rapportant à Helene, au lieu que je les rapporte à Theſée pour deux raiſons. Car premierement ces paroles ainſi priſes ſe lient mieux avec le verbe ἔσεσξε, comme ſi on diſoit, que Theſée fit cela hors de ſaiſon; au lieu que ſi on les rapporte à τὸν Ἐλλάνιον, il n'y a point de liaiſon ſinon qu'on y adjouſtaſt quelque mot, comme le participe ὄντα. En ſecond lieu, *ſi* Plutarque euſt voulu dire icy, qu'Helene eſtoit fort jeune, pourquoy ſix ou ſept lignes plus bas, parlant d'Enarſphorus, adjouſteroit-il qu'Helene n'eſtoit qu'un enfant? Car encore qu'Amiot euſt obmis ces paroles en cet endroit-là, ſi eſt ce qu'il y a dans le Grec ἔτι νήπιον ὄντα, *qui n'eſtoit encore qu'un enfant*, comme j'ay mis en ma traduction.

PAG. 69. *D'Enarſphorus fils d'Hippocoon.*] Il eſt difficile de juger quel eſtoit le vray nom de ce fils d'Hippocoon, à cauſe que Plutarque l'appelle Enarſphorus, mais Apollodore l. 3. le nomme Emarſphorus, & Pauſanias ès Laconiques Enaræphorus.

PAG. 70. *Qui avoit ſurnommé ſa femme Pherſephone, ſa fille Proſerpine, &c.*] Le Grec dit auſſi ὃς τὴν γαμετὴν φερσεφόνην ὠνόμαζε διάφορα, Κόρην δὲ τὴν θυγατέρα. Amiot traduit, *lequel avoit nommé ſa femme Proſerpine, ſa fille Proſerpine.* Il eſt bien vray que la meſme Deeſſe, que

Digitized by Google

que les Latins appellent Proſerpine, eſt appellée des Grecs communement Core, & quelquesfois Perſephone, ou Pherſephone, ou Pherephatta. Mais il y a de l'apparence, ſuivant le texte Grec de Plutarque, que ce Roy des Moloſſiens n'avoit pas mis le meſme nom tout-à-fait à ſa femme & à ſa fille, comme porte la verſion d'Amiot.

PAG. 72. *Mais il y eut un certain nommé Academus.*] Herodote l. 9. n'eſt pas d'acord avec Plutarque touchant ce point. Car il dit que celuy qui deſcouvrit à Caſtor & à Pollux où eſtoit leur ſœur, fut un nommé Deceleus, ou les Habitans de la ville de Decelée : & adjouſte que la ville d'Aphidnes fut priſe par la trahiſon d'un certain Titacus.

PAG. 73. *En les appellant 'Anaces.*] Ælian l. 4. c. 5. de l'hiſtoire diverſe, attribuë tout cecy à Meneſtheus, quand il dit, *Meneſtheus fils de Peteus ne ſe montra point ingrat envers les Tyndarides. Car parce qu'ils chaſſerent les enfants de Theſée, emmenerent captive ſa mere Æthra, & lui remirent le Royaume d'Athenes, il fut le premier qui les appella Anaces & Sauveurs.* Dans les Livres imprimez d'Ælian, il y a ἄνακτας, mais il faut corriger ἄναξας, par ce paſſage de Plutarque. Comme il ſemble auſſi qu'il faut corriger l'Etymologiſte Grec, qui met Ἀνακοὶ, au lieu de Ἄνακες, & met ἀνακῶς au lieu de ἄναξ ως qui eſt dans Plutarque.

PAG. 75. *Comme auſſi la fable qu'on raconte de Munitus.*] Le Grec dit ἡ περὶ Μυνίχου μυθολογία, *& la fable qu'on raconte de Munichus.* Mais j'ay desja fait voir en mes Commentaires ſur l'Epitre de Phillis, qu'il faut corriger ce paſſage de Plutarque, & lire Μουνίτου *Munitus*, au lieu de Μυνίχου *Munichus*, à cauſe que trois graves Autheurs unanimement appellent Munitus ce fils de Laodice fille de Priam, à ſçavoir, Parthenius, Narration 16. de ſes Erotiques, Lycophron en ſa Caſſandre, & Tzetzes ſur le meſme Autheur, qui allegue des vers d'Euphorion où Munitus eſt auſſi nommé. Il eſt vray que tous ces Autheurs font Acamas pere de Munitus, au lieu que Plutarque veut que ce ſoit Demophoon frere d'Acamas. Mais on peut dire, ou que Plutarque s'eſt meſconté par le defaut de ſa memoire, prenant un frere pour l'autre, ou qu'il a tiré ce conte de quelque autre ancien Autheur, qui met Demophoon au lieu d'Acamas. Au reſte les Autheurs que j'ay alleguez s'accordent avec Plutarque, diſant que Laodice conceut & enfanta Munitus ſecretement, & qu'Æthra le nourrit dedans Troye: puis adjouſtent qu'à la priſe de la ville, Æthra fit reconnoiſtre ſon fils à Acamas, qui l'emmena avec lui en Thrace, où s'exerçant à la chaſſe, Munitus fut mordu d'un ſerpent, dont il mourut.

PAG. 77. *En un lieu qui pour*

cela s'appelle encore aujourd'huy Arateſion.] Le grand Etymologiſte Grec apelle ce lieu Ἀρατήσιον *Arateſion*, alleguant pour ſon Autheur Philochorus au ſecond Livre des Atthides.

PAG. 78. *Et aprés les guerres Medoiſes.*] J'eſtime que l'année en laquelle cet oracle fut rendu, fut la premiere de l'Olympiade 76. à cauſe que Phædon fut Prevoſt cette année-là, comme rapportent Diodore l. 11. & Denis d'Halycarnaſſe l. 9. C'eſtoit la troiſieſme année aprés la bataille de Platées, du conſentement de tous les Autheurs, par leſquelles les Perſes ou Medes furent entierement chaſſez de Grece, & la guerre qu'ils y avoient portée, fut tout-à-fait finie. Partant Meurſius ſe trompe, quand il dit l. 2. des Prevoſts d'Athenes chap. 6. que cet oracle fut rendu peu de temps aprés la bataille de Marathon, à ſçavoir, l'année 2. ou 3. ou 4. de l'Olympiade 73. Car outre qu'il ne ſçauroit prouver par aucun Autheur que Phædon fuſt Prevoſt en l'une de ces trois années-là, il explique fort mal ces paroles de Plutarque μετὰ τὰ Μηδικά *aprés les guerres Medoiſes*, diſant que cela s'entend de la bataille de Marathon. Car la bataille de Marathon, fut pluſtoſt le commencement que la fin de la guerre Medoiſe, & on ne peut dire que cette guerre ait pris fin avant les batailles de Salamine, & de Platées, qui furent données és années 1. & 2. de l'Olympiade 75. & par leſquelles les Perſes furent tout-à-fait chaſſez hors de la Grece.

Le meſme Meurſius au chap. ſuivant ſe méconte encore, quand il dit que Cimon rapporta dans Athenes les os de Theſée, l'année 4. de l'Olympiade 74. Car cela contrarie Plutarque, Thucydide, Diodore, Æmilius Probus, qui tous aſſeurent que Cimon ne conquit point l'Iſle de Scyros, où il trouva les os de Theſée, que quelques années aprés la bataille de Platées, qui fut donnée l'année 2. de l'Olympiade 75. comme je ſeray voir és notes ſur la vie de Cimon, où je prouveray auſſi que Cimon rapporta les os de Theſée dans Athenes l'année 4. de l'Olympiade 77. quoy que die Meurſius, qui ne fonde ſon opinion que ſur l'authorité de Scaliger, qu'il appelle l'Autheur ſans nom des Olympiades, & s'aheurte à un paſſage de Diodore qui eſt depravé, & en corrompt un autre de Diogenes Laertius, pour venir à ſon but.

PAG. 80. *Et c'eſt un lieu de refuge pour les ſerviteurs, &c.*] Le Grec dit, καὶ ὁ φυγὴν ἱκέτης. Amiot traduit, *& y a franchiſe pour les eſclaves.* Ce Temple de Theſée s'appelloit Theſeum, comme remarquent Suidas, Heſychius, & l'Autheur du grand Etymologicon, qui avec Diodore Sicilien l. 4. nous apprennent, que c'eſtoit un aſyle à tous ceux qui s'y retiroient, ſoit eſclaves, ou ſerviteurs, ou autres

Digitized by Google

perſonnes affligées. Mais ni Plutarque, ni aucun autre Autheur n'a eſcrit, que ce fuſt un lieu de franchiſe pour les eſclaves, comme Amiot a traduit. Car le ſens de ſemblables paroles ſeroit, que les eſclaves qui ſe jettoient dans ce Temple, changeoient de condition, & devenoient libres; ce qui eſt faux. Auſſi Plutarque uſe du mot φέυγον, qui ſignifie, lieu de refuge; nom de franchiſe, & ſe ſert du mot οἰκέτης, qui ne ſignifie pas particulierement un eſclave, mais generalement un ſerviteur domeſtique, ſoit qu'il ſoit eſclave, ou ſerviteur à gages. L'Auteur du grand Etymologicon, & le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur la Comedie des Chevaliers, uſent auſſi du mot οἰκέτης, parlant de ce meſme aſyle.

PAG. 81. *Le huitieſme jour du mois Pyanepſion.*] Le Scholiaſte d'Ariſtophane, ſur la Comedie de Plutus fait mention des feſtes de Theſée, qui ſe celebroient le 8. du mois, & d'autres Auteurs auſſi. Mais je ne puis aſſez m'eſtonner de ce que Scaliger ſur la Chronique d'Euſebe aſſeure, que les trois feſtes appellées Synœcia, Theſea, Panathenæa, n'eſtoient qu'une meſme feſte, & qu'elles ſe celebroient toutes à meſme jour, car cela eſt une erreur ſi groſſiere, qu'à peine me puis-je perſuader qu'elle ſoit tombée en la fantaiſie d'un ſi habile homme. Certes il eſt evident par ce paſſage de Plutarque, que la feſte, appellée Theſea, ſe celebroit le 8. jour du mois Pyanepſion. Nous avons auſſi fait voir cy-devant, que Plutarque & d'autres Autheurs aſſeurent, que la feſte dite Synœcia, eſtoit le 16. du mois Hecatombæon. Et Meurſius prouve fort bien, que les petites Panathenées ſe celebroient le 20. ou le 21. du mois Thargelion, & les grandes Panathenées tomboient au 23. d'Hecatombæon. La raiſon de Scaliger eſt fort foible: car il ſe fonde ſur ce qu'en ces trois feſtes on faiſoit memoire du benefice que les Atheniens avoient receu de Theſée, quand il augmenta & peupla la ville d'Athenes. Mais encore qu'on lui accorde cela, la conſequence qu'il en tire eſt auſſi ridicule, que ſi nous diſions qu'en noſtre ville de Bourg nous faiſons les feſtes de S. Sebaſtien, de S. Roch, & de S. Nicolas de Tolentin à cauſe de la Peſte, & que partant les trois feſtes n'en font qu'une, & qu'elles ſe celebrent toutes en meſme jour.

Fin des Remarques ſur la vie de Theſée.

REMARQUES

De Monſieur DE MEZIRIAC,

Sur la vie de Numa Pompilius.

PAG. 275. *UN certain Clodius au Livre qu'il a fait, intitulé, l'Examen ou la correction des temps.*] Κλώδιος ὁ ἐλέγχων χρόνων &c. Amiot traduit, *le Livre intitulé, la table des temps.* Mais il ſe meſconte, car le mot ἔλεγχος ſignifie, *examen, correction, ou reprehenſion*; ſi bien qu'il y a de l'apparence que le titre de ce Livre de Clodius revenoit à celui du Livre de Scaliger, intitulé *de la correction des temps.* J'eſtime auſſi que cet Autheur eſt le meſme Clodius Pulcher, dont Ciceron fait mention au 1. Livre des Loix, le mettant au nombre des anciens Hiſtoriens Romains; ou Sextus Clodius, qui eſt allegué par Lactance l. 1. ch. 22. pour un Autheur qui avoit eſcrit en Grec des choſes Romaines, qui eſt peut-eſtre le meſme dont parle Ciceron, parce que ſon nom entier pouvoit eſtre Sextus Clodius Pulcher.

PAG. 277. *Et bien cinq âges d'homme après lui.*] Si nous prenons 30. ans pour un âge d'homme, comme font la pluſpart des anciens Autheurs, nous conclurons, ſuivant Plutarque, que Pythagore fut 150. ans aprés Numa. Tite-Live l. 1. le met plus de 100. ans aprés Numa, voulant faire la ſomme ronde, car au reſte, puiſqu'il dit qu'il enſeignoit en Italie du temps du Roy Servius Tullus, ſuivant ſa ſupputation, depuis le premier an de Numa, juſques au premier de Servius Tullus, il y a 137. ans. Cela revient au compte de Denys d'Halicarnaſſe, qui dit en ſon ſecond livre, que Pythagore fut quatre generations aprés Numa, & environ la cinquantieme Olympiade. Car ſuppoſant avec le meſme Autheur, & avec Plutarque, que Numa commença de regner le 3. an de l'Olympiade 16. depuis le premier an de ſon regne, juſques au 3. de l'Olympiade 50. on comptera 136. ans, par où l'on voit que Denys prend 34. ans pour une generation, ſuivant quelques Autheurs, qui mettent cent ans pour trois generations. Aule-Gelle l. 17. c. 21. ſouſtient que Pythagore ne vint en Italie que du temps de Tarquin le Superbe, qui ſeroient plus de 180. ans aprés le commencement du regne de Numa, & Diogenes Laërtius ne s'eſloigne pas de cette

Digitized by Google

opinion, qui dit en la vie de Pythagore, que ce Philoſophe fleuriſſoit en l'Olympiade 60. qui ſont 173. ans aprés la premiere année du regne de Numa. Encore Clement Alexandrin l. 1. des Stromates, en approche davantage, mettant Pythagore en l'Olympiade 62. qui ſont 181. an aprés le commencement du regne de Numa. Enfin Ciceron l. 2. de l'Orateur, dit que Pythagore fut prés de deux ſiecles aprés Numa, & en la 4. Tuſculane il aſſeure que ce Philoſophe eſtoit en Italie au temps que Brutus chaſſa les Rois de Rome, qui ſont 206. ans aprés le commencement du regne de Numa. Au reſte, ce que dit icy Plutarque, qu'en l'Olympiade 16. Pythagore Lacedemonien gagna le prix de la courſe és Jeux Olympiques, eſt auſſi rapporté par Denys d'Halicarnaſſe l. 2. & ſe voit encore és fragments du 1. livre de la Chronique d'Euſebe, que Scaliger a recueillis.

PAG. 278. *Par Hippias Elien.*] Il ne ſe trouve point que les anciens Autheurs faſſent mention d'aucun homme celebre qui fuſt nommé Hippias, & fuſt natif du pays d'Elide, que d'un illuſtre Philoſophe ou Sophiſte, comme quelques-uns l'appellent, dont Philoſtrate eſcrit la vie, & dont parlent auſſi Suidas, Ciceron, Apulée & pluſieurs autres. Mais cettui-cy floriſſoit environ l'Olympiade 86. au rapport d'Euſebe en ſa Chronique, à quoy s'accorde Apulée l. 2. de ſes Floride, quand il dit qu'Hippias eſtoit contemporain de Socrate, puiſque Socrate naſquit la 4. année de l'Olympiade 77. au dire de Diogenes Laërtius, & par conſequent eſtoit en la fleur de ſon âge en l'Olympiade 86. On peut voir dans Apulée & dans Ciceron que cet Hippias eſtoit ſi habile homme, qu'il ſçavoit non ſeulement toutes les ſciences, mais encore tous les meſtiers & tous les arts mechaniques, mais je laiſſe juger au lecteur s'il faut croire que ce meſme Hippias euſt eſcrit le catalogue de ceux qui avoient gagné le prix de la courſe des Jeux Olympiques, ou ſi Plutarque parle icy d'un autre Hippias Elien plus moderne que celui-là, comme on peut conjecturer, parce qu'il dit qu'Hippias n'avoit publié ce catalogue que bien tard, & neantmoins le Philoſophe ou Sophiſte Hippias avoit eſté plus de cinq cents ans devant Plutarque. On peut ſoupçonner, qu'il y a faute au texte de Plutarque, & qu'il faut lire, *Hippias Delien*, au lieu de *Hippias Elien*, parce que Hippias Delien eſt cité par le Scholiaſte d'Apollonius ſur le 3. des Argonautiques, en ces termes, Ἱππίας ὁ Δήλιος ἐν ἰδίοις ὀνομασίαις, *Hippias Delien en ſon livre des noms des peuples*, & il y a de l'apparence que c'eſt un Autheur beaucoup plus moderne que l'ancien Sophiſte Hippias.

PAG. 279. *Il y avoit desja trente-ſept ans paſſez, &c.*] Ce paſſage eſt conforme à ce que Plutarque dit derechef en la vie de

Romulus, que Romulus mourut en la 38. annee de ſon Regne, car cela veut dire, qu'il regna 37. ans entiers & quelques mois, à ſçavoir autant de jours qu'il y en a depuis le 21. d'Avril auquel Rome fut fondée, juſques aux Nones de Juillet, qui fut le jour du decedz de Romulus. Mais certes Plutarque ne s'accorde pas bien avec ſoy-meſme, ſi l'on conſidere un autre paſſage de la vie de Romulus, & deux ou trois autres de cette vie de Numa, par leſquels on peut conclurre neceſſairement, que Romulus regna 38. ans entiers & quelques mois; car il dit en la vie de Romulus, que Rome fut fondée l'année 3. de l'Olympiade 6. ſuivant l'opinion de Varron, qui eſt la plus commune & la mieux approuvée. Puis en cette vie il eſcrit, que Numa naſquit le meſme jour de la fondation de Rome, & qu'il commença de regner la 3. année de l'Olympiade 16. & derechef que Numa eſtoit en la quarantieme année de ſon âge, quand il parvint au Royaume. Or de tous ces paſſages enſemble on tire une conſequence infaillible, que Numa commença de regner 39. ans entiers & quelques mois, aprés la fondation de Rome; ſi bien que ſi Romulus ne regna que 37. ans, il s'enſuit que le temps de l'entre-regne, qui fut entre le regne de Romulus & celui de Numa, fut de deux ans entiers, contre l'authorité des meilleurs & plus aſſeurez Autheurs de l'Hiſtoire Romaine, car Tite-Live l. 1. & Denys d'Halicarnaſſe l. 2. aſſeurent que l'entre-regne ne dura qu'un an entier, ce qui eſtant ſuppoſé, il faut conclure de tous les paſſages de Plutarque alleguez, que Romulus regna 38. ans entiers; comme le docte Petau le prouve encore par un argument invincible, puiſqu'il ſe fonde ſur l'éclypſe du Soleil qui ſe fit le jour de la mort de Romulus.

Le cinquieme jour du mois qu'on appelle maintenant les Nones Capratines.] Le Grec dit, μήνὸς ἡμέρᾳ πέμπτῃ, ἣν νῦν Νόνας Καπρατίνας καλοῦσι, comme j'ay traduit fidellement; mais Amiot adjouſte, *le cinquieme jour du mois de Juillet*, encore que le nom du mois ne ſoit point dans le Grec. Certes ſi Plutarque avoit ainſi eſcrit, il auroit failli ſans qu'on le puſt excuſer, car il eſt aſſeuré, au rapport de Macrobe, l. 1. des Saturnales, que de toute ancienneté ces quatre mois, Mars, May, Juillet & Octobre avoient ſix Nones, & par conſequent adjouſtant le premier jour du mois, qui s'appelloit Calendes, le jour des Nones tomboit ſur le 7. du mois, au lieu qu'en tous les autres mois, qui n'avoient que quatre Nones, le jour des Nones eſtoit le cinquieme du mois. Que ſi Amiot a bien ſuivi l'intention de Plutarque en cet endroit, il faut avoüer qu'il ne l'a pas ſuivie en un autre paſſage de la vie de Romulus, où Plutarque parlant de ce meſme jour, auquel Romulus mourut, l'appelle, *les*

Digitized by Google

Nones de Juillet, & Amiot traduit, *le ſeptieme jour de Juillet*, car il eſt impoſſible que le meſme jour fuſt le cinquieme & le ſeptieme de Juillet. Pour moy, j'eſtime que ce paſſage de Plutarque eſt tronqué & corrompu, & qu'il faut lire, ἑβδόμῃ δ πέμπτε ἱσταμένου μηνὸς, *le ſeptieme jour du cinquieme mois*, parce qu'il n'y a point d'apparence que Plutarque n'ait point voulu ſpecifier le mois, ni qu'il ait ignoré que les Nones de Juillet eſtoient le ſeptieme jour non le cinquieme. Partant le mot de cinquieme ſe rapporte au mois, parce que Juillet anciennement eſtoit le cinquieme mois, dont il s'appelloit *Quintilis*, comme noſtre Autheur dit au lieu allegué de la vie de Romulus, & dira encore cy-aprés en cette vie de Numa. Quant aux Nones Capratines, ou Caprotines, j'en ai diſcouru ſuffiſament ſur la vie de Romulus.

PAG. 281. *Les Senateurs qui eſtoient cent cinquante en nombre.*] Cecy n'eſt pas ſans difficulté, à cauſe qu'en la vie de Romulus Plutarque dit, que la paix eſtant faite entre les Romains & les Sabins, on adjouſta cent Senateurs Sabins aux cent Romains que Romulus avoit eſtablis auparavant, d'où s'enſuit que le nombre des Senateurs arrivoit à 200. & que Plutarque ſe contrarie. On peut reſpondre que les anciens Autheurs eſtant de differentes opinions, touchant cecy, Plutarque a ſuivi tantoſt les uns, tantoſt les autres.

Car au rapport de Denys d'Halicarnaſſe l. 2. la pluſpart tenoient qu'on adjouſta cent Senateurs Sabins, au nombre des premiers Senateurs, comme Plutarque dit en la vie de Romulus : mais quelques autres Autheurs tenoient, qu'il n'y en eut que cinquante d'adjouſtez, & Plutarque ſuit cette opinion en cet endroit. Encore Tite-Live l. 1. reprouve l'une & l'autre de ces opinions, attendu qu'il ne fait aucune mention de ces Senateurs adjouſtez, & parlant de l'entre-regne qui fut aprés la mort de Romulus, il ne reconnoiſt que cent Senateurs auſquels il attribuë l'adminiſtration de la Republique durant ce temps-là, à quoy s'accorde Flavius Vopiſcus en la vie de l'Empereur Tacite. Ces meſmes Autheurs, que je viens d'alleguer, ne ſont pas mieux d'accord touchant la maniere dont les Senateurs diſtribuerent entr'eux l'exercice de l'authorité ſouveraine durant le temps de cet entre-regne. Car Denys d'Halicarnaſſe dit, que chaque Senateur commandoit cinq jours durant ; Tite-Live eſcrit que les Senateurs s'eſtant partagez en dixaines, chaque dixaine commandoit tour à tour durant l'eſpace de cinq jours, & que neantmoins il n'y en avoit qu'un de ces dix qui portaſt les marques de ſouveraineté, & fiſt marcher devant lui les Sergents avec les haches & les faiſceaux de verges. Plutarque aſſeure que chaque Senateur eſtoit Souverain douze heures durant, à ſçavoir

Digitized by Google

la moitié d'un jour & d'une nuit. Certes il n'eſt pas poſſible d'accorder Denys d'Halicarnaſſe avec les autres : mais pour Tite-Live & Plutarque, ils ſe peuvent fort bien concilier, ſuivant la remarque du docte Saulmaize en ſes notes ſur Vopiſcus. Car ſuppoſant avec Tite-Live, que dix Senateurs commandaſſent cinq jours durant, ſi l'on s'imagine, comme il eſt vray-ſemblable, que chacun d'eux portoit à ſon tour les marques de l'autorité ſouveraine, il s'enſuivra que chacun ne les portoit que demi jour, ou douze heures durant, comme dit Plutarque. En outre Vopiſcus au lieu allegué, nous donne à entendre qu'il avoit leu des Autheurs qui tenoient encore des opinions differentes, car il dit que pendant le temps de cet entre-regne chaque Senateur commandoit durant trois, ou quatre, ou cinq jours, & portoit le titre d'entre-Roy.

Comme Souverain.] Toute cette periode eſt ainſi couchée en Grec, ὑπέρχειν δὲ πατρίκιον πάντων ἕνα τὸν ὕστερον ἀνδρὶ, ᾧ μέχρι ἔφασαν τοῖς βασιλικοῖς παρασήμοις κοσμεῖσθαι, δύνειν τ' τοῖς Θεοῖς τὰ νενομισμένα, ἢ χειμαζόντων, ἐξ ἧς ὥρας ἡ νυκτὸς, ἕξ ἢ ἑπτὰ ὡρῶν ἐς Κυείτιον. Où il eſt évident que le mot Κυείτιον qui ſignifie, *Quirinus*, n'eſt point à propos, & le docte Saulmaiſe eſtime qu'il le faut rayer tout-à-fait, comme ayant eſté adjouté au texte de Plutarque par quelque ignorant. Toutefois Amiot qui traduit, *comme Souverain*, ſemble avoir voulu corriger κύριον, ou κυείτιον, & ſa correction ſe peut tolerer, qui eſt la cauſe que j'ay retenu ſa traduction.

PAG. 283. *Il eſtoit fils d'un homme d'honneur nommé Pomponius.*] Le Grec dit auſſi, υἱὸς Πομπωνίου; mais en Denys d'Halicarnaſſe l. 2. il y a υἱὸς Πομπιλίᾳ Πόμπωνος *fils de Pompilius Pompo*, & je croy que cela eſtoit le vray nom du pere de Numa, parce que l'Autheur des vies des hommes illuſtres l'appelle Pompilius, & Tite-Live l. 1. & l. 40. l'appelle Pompo. Outre que l'aiſné des quatre fils de Numa eut nom Pompo, comme Plutarque dira cy-aprés, ſuivant le texte Grec, quoiqu'Amiot traduiſe Pomponius ; & il y a de l'apparence que Numa voulut qu'un de ſes fils portaſt le nom de ſon pere. Toutefois Henry Eſtienne remarque, qu'en quelques manuſcrits de Plutarque il y a υἱὸς Πομπίου, *fils de Pompius*, à quoy j'adjouſte que cette eſcriture eſt favoriſée par Valerius Maximus l. 10. où traitant des premiers noms des Romains, il dit que le pere de Numa avoit nom Pompilius Pompius.

PAG. 285. *La Deeſſe Egerie.*] Plutarque plus bas appelle Egerie Deeſſe, ou Nymphe de montagne. Denys d'Halicarnaſſe livre 2. dit que c'eſtoit une Nymphe, ou une des Muſes. Tite-Live l. 1. la qualifie Deeſſe, & rapporte que Numa feignoit de ſe trouver ſouvent avec elle de nuit, & d'apprendre d'elle tout ce qu'il ordonnoit concernant le culte

Digitized by Google

culte des Dieux. Ovide au 3. des Faſtes, & au 15. des Metamorphoſes l'appelle Nymphe & femme de Numa, & raconte qu'après la mort de ce Roy, s'affligeant outre meſure, elle fut changée en une fontaine par la faveur de Diane, & que cette fontaine portant le nom d'Egerie, eſtoit en la foreſt d'Aricie. Lactance Firmien l. 1. ch. 22. dit avec Tite-Live, que Numa feignit d'avoir accointance avec la Deeſſe Egerie, pour donner plus d'authorité à ſes loix, & à cet effect ſe retiroit fort ſouvent tout ſeul en une caverne de la foreſt d'Aricie, où eſtoit une fontaine qui faiſoit un petit ruiſſeau. Enfin S. Auguſtin l. 7. chap. 35. de la Cité de Dieu, prouve par l'authorité de Varron, ès livres des Antiquitez, que cette feinte de la Deeſſe Egerie ſervoit de couverture à Numa, pour cacher l'exercice qu'il faiſoit de l'hydromantie, par laquelle quelques Demons lui apparoiſſoient dedans l'eau, qui lui apprenoient tout ce qu'il devoit ordonner touchant le culte des Dieux, & adjouſte, *Quòd ergo aquam egeſſerit, id eſt exportaverit Numa Pompilius unde hydromantiam faceret, ideo Nympham Egeriam conjugem dicitur habuiſſe, quemadmodum in ſupradicto libro Varronis exponitur.* A cauſe donc que Numa Pompilius faiſoit tranſporter de l'eau, pour exercer l'hydromantie, on dit qu'il eut pour femme la Nymphe Egerie, comme rapporte Varron au livre ſus allegué. On voit par-là que Varron tiroit le nom d'Egerie, du mot Latin, *egerere.*

Les Bithyniens d'Herodotus.] Je n'ay jamais rien leu de cet Herodotus, & je ne ſçaurois dire de quel Dieu, ou de quelle Deeſſe il fut aimé. Je ne ſçai non plus pourquoy en la traduction d'Amiot il y a Rodotus, attendu que le Grec dit Ἡρόδοτος. Quant aux Fables d'Attis qui fut aimé de Cybele, & d'Endymion qui fut aimé de la Lune, elles ſont aſſez communes, & j'en diſcourrai en mes commentaires ſur Apollodore. Mais j'avertis le lecteur que là ou dans tous les livres imprimez on trouvoit eſcrit καὶ περὶ Ενδυμίωνος Ἀγχίδης, il y a dans quelques manuſcrits, καὶ περὶ Ἐνδυμίωνος Κᾶρος, c'eſt-à-dire, & les *Cariens d'Endymion*, qui n'eſt pas mal à propos, parce que la Lune endormit Endymion ſur une montagne de la Carie, qui s'appelloit Latmos. Toutefois on ſe peut tenir aux livres imprimez par l'authorité du docte Scholiaſte d'Apollonius ſur le 4. des Argonautiques; car encore qu'on en douteroit, il pretend par pluſieurs Autheurs qu'Endymion eſtoit Elien, & avoit regné en Elide, ou bien eſtoit Spartiate, ſuivant l'opinion de quelques-uns; ſi eſt-ce qu'il dit clairement en un autre lieu, que les Arcadiens ſe diſoient nez devant la lune, parce qu'Endymion qui eſtoit Arcadien, avoit remarqué le premier les periodes du cours de la Lune.

PAG. 287. *Qui ont feint que*

Phorbas, Hyacinthe & Admete ont eſté les amours d'Apollon.] Les Fables d'Hyacinthe & d'Admete aimez d'Apollon ſont vulgaires, & je les traiterai au long en mes commentaires ſur Apollodore. Mais il n'eſt pas ſi aiſé de dire qui eſtoit ce Phorbas qui fut aimé d'Apollon. Certes la Fable Poëtique fait mention de pluſieurs qui furent ainſi nommez, dont je cotteray les plus fameux. Le premier fut Roy d'Argos, deſcendant par droite ligne d'Inachus, & le ſixieme aprés lui, eſtoit fils de Criaſus & pere de Triopas, comme rapportent unanimement Euſebe en ſa Chronique, le Scholiaſte d'Euripide ſur la Tragedie d'Oreſte, & S. Auguſtin l. 18. c. 8. de la Cité de Dieu. Il eſt vray que Pauſanias és Corinthiaques fait ce Phorbas fils d'Argus, non de Criaſus. Le ſecond eſtoit Roy des Phlegiens, homme outrageux, violent & peu reſpectueux envers les Dieux, qui voloit & tuoit les paſſants qui alloient à l'oracle de Delphes, comme dit Philoſtrate au tableau des Phlegyens, & Ovide en fait mention en l'onzieme de la Metamorphoſe, comme auſſi le Scholiaſte d'Homere ſur le 23. de l'Iliade, qui aſſeure avec Philoſtrate qu'Apollon le tua. Le troiſieme eſtoit fils du Soleil, comme dit Stephanus, parlant d'une partie de l'Ambracie qui s'appelloit Dexamené. Le quatrieme eſtoit fils de Lapithes, Roy d'une portion de la Theſſalie, lequel Lapithes eſtoit fils d'Apollon & de Stilbe fille de Penée au rapport de Diodore Sicilien, l. 4. Le cinquieme Phorbas eſtoit fils de Triopas, comme dit Hyginus, l. 2. de ſes Aſtronomiques, où il raconte que ce Phorbas eſtant porté par la tempeſte en l'Iſle de Rhodes, qui alors s'appelloit Ophiuſe, à cauſe d'une grande multitude de ſerpents qui l'avoient preſque depeuplée, il les tua tous, & mit à mort entre autres un horrible dragon qui portoit grand dommage aux habitants. C'eſt pourquoy afin d'éterniſer ſa memoire, Apollon qui l'aimoit uniquement le transfera dans le Ciel, & en fit la conſtellation que les Grecs appellent Ophiucus, les Latins Anguitenens, ou Serpentarius, qui repreſente un homme tenant un ſerpent entre ſes mains, qui de la queuë & de la teſte s'entortille à lentour de ſon corps. Ce conte d'Hyginus s'accorde bien avec ce que Plutarque dit icy, qui, comme je croy, entend parler de ce Phorbas fils de Triopas, attendu que de tous les autres, dont j'ay fait mention, on ne ſçauroit prouver par bonne authorité qu'aucun ait eſté aimé d'Apollon. Il eſt vray que j'eſtime que ce cinquieme Phorbas eſt le meſme que le quatrieme dont parle Diodore, encore qu'il luy donne un autre pere, & je me fonde ſur ce que le meſme Diodore l. 5. attribuë à Phorbas fils de Lapithes la gloire d'avoir purgé l'Iſle de Rhodes des ſerpents & beſtes venimeuſes qui l'avoient deſertée, & dit que pour ce ſujet les Rhodiens aprés s

ſa mort lui defererent les honneurs heroïques. Au reſte ſoit qu'on die avec Diodore que Phorbas eſtoit fils de Lapithes, ſoit qu'on le faſſe fils de Triopas avec Hyginus, il tirera touſjours ſon extraction d'Apollon ou du Soleil, qui ſont ſouvent pris pour un meſme Dieu. Car ſelon Diodore l. 4. Lapithes eſtoit fils d'Apollon, & au dire du meſme Autheur l. 5. Triopas eſtoit fils de Lapithes. Voire au rapport du Scholiaſte de Pindare ſur la 7. des Olympiques, & de Diodore meſme l. 5. Triopas eſtoit fils du Soleil & de Rhode, qui eſt celle qui donna le nom à l'Iſle de Rhodes. Encore pourroit-on conjecturer qu'Eu ebe a voulu confondre le premier Phorbas qui fut Roy d'Argos, avec cettui-cy qui vint en l'Iſle de Rhodes, d'autant qu'en l'année 13. du regne de Phorbas, il remarque que Phorbas obtint l'Iſle de Rhodes. Enfin Harpocration ſur le mot Φορβαντίων nous donne encore un ſixieme Phorbas, quand il dit, *Hyperides en l'Oraiſon contre Patrocles fait mention d'un lieu d'Athenes appellé Phorbantium, qui a pris ſon nom de Phorbas Roy des Curetes, qui fut tué par Erechthée, comme raconte Anſtron au 8. livre des parentez. Ce Phorbas eſtoit fils de Neptune, au dire d'Hellanicus au 1. liv. de ſon Attide.*

Comme encor Hippolyte Sicyonien.] Je n'ay rien leu de cet Hippolyte, ſinon qu'on veüille dire que c'eſt celui dont parle Pauſanias ès Corinthiaques, diſant qu'il eſtoit fils de Rhopalus, qui fut fils de Phæſtus, qu'on eſtimoit eſtre fils d'Hercule, d'autant qu'au meſme livre Pauſanias aſſeure que cet Hippolyte eſtoit Roy de Sicyone du temps qu'Agamemnon tenoit le Royaume de Mycenes.

PAG. 258. *Auſſi dit on que Pan fut amoureux de Pindare & de ſes vers.*] On conte que Pindare oüit un jour le Dieu Pan qui chantoit un des Cantiques qu'il avoit compoſez, comme Plutarque dit plus clairement au livre intitulé, Qu'on ne peut vivre joyeuſement ſelon la doctrine d'Epicure, & la meſme choſe eſt rapportée par Philoſtrate au tableau de Pindare, par Thomas Magiſter en la vie de ce Poëte, & par Antipater en l'Anthologie l. 4. ch. 27. Epigr. 13.

Et que la divinité honora les Poëtes Heſiode & Archilochus aprés leur mort.] L'hiſtoire d'Archilochus eſt rapportée au long par Plutarque au livre intitulé, Pourquoy la juſtice Divine differe la punition des malefices, & par Suidas ſur le mot Ἀρχίλοχος, qui racontent comme Archilochus ayant eſté tué en une bataile par un certain Naxien nommé Callondes, ou Calondas. & ſurnommé Corax, la Propheteſſe Pythie commanda à ce meurtrier de ſortir du Temple d'Apollon, parce qu'il avoit tué le Miniſtre des Muſes. Ce meſme fait eſt touché par Heraclides au livre des Republiques, par Dion Chryſoſtome Oraiſon 33. par Anſtides

Digitized by Google

en la ſeconde Platonique, & par Solin chap. 7. Quant à Heſiode, le ſuccès de la mort eſt auſſi raconté par Plutarque, au banquet des ſept Sages, & par le Scholiaſte de ce Poëte, qui nous apprend les noms des meurtriers d'Heſiode, qui s'appelloient Amphiphanes & Ganyctor. Son corps ayant eſté jetté dans la mer, fut porté à terre par des Dauphins, & enſeveli dans la Locride. Mais depuis l'Oracle commanda aux Orchomeniens de chercher ſes os, & les porter en leur ville, qui eſt l'honneur que la Divinité lui rendit aprés ſa mort, comme Plutarque dit en cet endroit.

Qu'Æſculape logea chez Sophocle de ſon vivant, &c.] Plutarque au Livre intitulé, Qu'on ne peut vivre joyeuſement ſelon la doctrine d'Epicure, dit derechef qu'Æſculape logea chez Sophocle, & qu'on en montroit encore des marques ſignalées, ce qu'il ajouſte auſſi en ce paſſage-cy, mais il ne ſpecifie point ces indices du logement de ce Dieu en la maiſon de Sophocle, & je ne ſçay point d'autre Autheur qui puiſſe nous en eſclaircir, ſi ce n'eſt celui qui a compoſé le grand Etymologicon, qui expliquant le mot Δεξίων, dit que les Atheniens voulant honorer Sophocle lui baſtirent une Chapelle aprés ſa mort, comme à un Heros, lui donnant le nom de Dexion, *ἀπὸ τῆς Ἀσκληπιοῦ δεξιώσεως, à cauſe de la reception d'Æſculape*, attendu qu'autrefois il avoit receu Æſculape en ſa maiſon, & lui avoir érigé un Autel. Certes l'Autheur Grec qui a eſcrit la vie de ce Poëte, dit qu'au rapport d'Iſter, les Atheniens pour teſmoigner l'eſtime qu'ils faiſoient de Sophocle, ordonnérent par Decret public, qu'on feroit tous les ans un ſacrifice à ſon honneur. Le meſme Autheur nous apprend auſſi l'hiſtoire que Plutarque touche un peu aprés, de la ſepulture de Sophocle : car il raconte que ce Poëte eſtant mort au temps que Lyſandre tenoit la ville d'Athenes aſſiegée, & le tombeau de ſes anceſtres eſtant eſloigné de la ville d'onze ſtades, auprés du Fort de Decelée, qui eſtoit tenu par les ennemis, on ne ſçavoit comme faire pour y porter ſon corps : mais le Dieu Bacchus apparut par deux fois en ſonge à Lyſandre, & lui commanda de laiſſer enſevelir ſes delices. A quoy Lyſandre obeït, faiſant treſve pour quelques jours, juſques à ce qu'on eut enſeveli Sophocle honorablement, comme rapporte auſſi Solin ch. 7. & Pline l. 7. ch. 29. & Pauſanias en ſes Attiques.

PAG. 294. *Celui des Senateurs qui à ces heures-là eſtoit entre-Roy.*] Le Grec dit, *ὁ μὲν τὴν ὥραν ἐκείνην βασιλεύων μεσοβασιλεύς*. Amiot traduit, *qui pour lors ſe trouvoit Viceroy*. Mais il me ſemble qu'il a fait deux fautes ; l'une de mettre, *pour lors*, au lieu de, *à ces heures-là*, parce que Plutarque par ces paroles confirme

ce qu'il a dit auparavant, que chaque Senateur n avoit l'autorité Souveraine que ſix heures du jour, & ſix heures de la nuit. La ſeconde faute d'Amiot eſt d'avoir mis *Viceroy*, au lieu de *Entreroy*. Car ce n'eſt pas une meſme charge tout-à-fait, parce que le Viceroy ſubſiſte du vivant du Roy, & l'Entreroy n'eſtoit jamais à Rome qu'aprés la mort du Roy, & ne ſubſiſtoit que juſques à ce qu'on en euſt éleu un nouveau. Que s'il y a ſcrupule d'uſer de ce mot, parce qu'il n'eſt pas bien François, mais eſt tiré du Latin, il devoit donc pour la meſme raiſon, bannir de ſa traduction ces mots, Conſul, Preteur, Dictateur, Tribun & infinis autres.

PAG. 295. *Le principal des Devins le tourna vers le midy ayant la teſte voilée.*] J'ay traduit en ſorte, que ces mots *ayant la teſte voilée* ſe peuvent rapporter à Numa, & auſſi au Devin, parce que dans le texte Grec de Plutarque ils ſe rapportent à Numa, car il y a, ἐπαίσιον δὲ μάντιν ὁ περιτύων, τὸν μὲν εἰς μεσημβρίαν πρόσωπον ἐσκιαμμένον. Mais dans Tite-Live l. 1. où toutes ces ceremonies ſont deſcrites plus au long, il y a, *Augur ad lævam ejus capite velato ſedem cepit. Le Devin ayant la teſte voilée prit place à la main gauche de Numa.* Toutesfois François Robortel aſſeure qu'en un vieux Manuſcrit de Plutarque, il y a τὸν μὲν εἰς μεσημβρίαν πρόσωπον, ἐσκιαμμένον αὐτὸν, τῇ ἀριστερᾷ ἑζόμενον; que ſi cela eſt vray, Plutarque eſt d'accord avec Tite-Live.

PAG. 296. *Qui fut appellé Flamen Quirinalis.*] Tite-Live ne s'accorde pas avec Plutarque, car il dit que Romulus n'inſtitua que le Flamen Dialis à l'honneur de Jupiter, & que Numa y adjouſta les deux autres, à ſçavoir, le Martialis, & le Quirinalis. Auſſi Varron *l.* 6. de la langue Latine, parle en nombre pluriel des Flamines inſtituez par Numa. Quant à la derivation du mot que Plutarque rapporte, le deduiſant du Grec πῖλος, ou du Latin Pileus, qui ſignifie un chapeau, elle eſt touchée par Servius ſur le 8. de l'Æneïde; mais il en donne encore une autre, tirant ce mot de *Filum*, qui ſignifie un filet, parce que le chapeau du Flamen eſtoit environné d'un filet de laine, & lors qu'aux grandes chaleurs, il eſtoit contraint de poſer ſon chapeau, il ſe lioit la teſte d'un ſimple filet, parce qu'il ne lui eſtoit pas permis d'aller tout-à-fait la teſte nuë, & de-là il fut appellé Flamen, comme qui diroit Filamen. Cette étymologie eſt auſſi rapportée par Feſtus, & par Varron *l.* 4. En outre Denis d'Halicarnaſſe touche une troiſieſme derivation du mot, Flamen, diſant qu'il fut ainſi appellé parce que tout ſon chapeau, avec ſes filets, bandeaux, & rubans, s'appelloient Flameum.

PAG. 297. *Le j. une garçon ayant ſes pere & mere vivans, qui ſervoit au Temple de Jupiter, &c.*] Le Grec dit καὶ ὁ ἀφαπτόμενος τοῦ ἱερῶ

Digitized by Google

τῶ Διὸς ἀμφιτρυωνῖ παῖδα. Il ſemble qu'Amiot n'a pas entendu que ſignifioit ἀμφιτρυωνῖς παῖς ; car ce n'eſt pas ſimplement un jeune garçon, mais un garçon qui a ſon pere & ſa mere vivans, que les Romains appelloient, Patrimus & Matrimus, comme a bien remarqué Scaliger ſur Varron, & Feſtus nous l'apprend quand il dit : *Flaminius Camillus puer dicebatur Ingenuus patrimes & matrimes, qui Flamini Diali ad ſacrificia præminiſtrabat : antiqui enim Miniſtros Camillos vocabant. On appelloit Flaminius Camillus le garçon de noble race ayant pere & mere, qui ſervoit de Miniſtre au Flamen Dialis és ſacrifices qu'il faiſoit, parce que les anciens appelloient les Miniſtres Camilles.* Puis il adjouſte que c'eſt l'opinion de quelques-uns, que les anciens appelloient ainſi tous les jeunes garçons. Mais il eſt certain que c'eſtoient proprement ceux qui ſervoient és choſes ſacrées, comme teſmoignent Varron *l.* 6. de la langue Latine, Macrobe *l.* 3. *c.* 7. & Servius ſur l'onzieſme de l'Æneide, qui tous ſont d'accord que ce mot eſt pris des Grecs, qui appelloient ainſi le Dieu Mercure, parce qu'il eſtoit Miniſtre de Jupiter. Auſſi Lycophron appelle Mercure Cadmus, & Tzetzes remarque qu'il uſe de ſyncope, & qu'il devoit dire, Cadmilus, parce que les Bœotiens nommerent ainſi Mercure. Le Scholiaſte d'Appollonius ſur le 1. des Argonautiques parlant des Cabires, dit que le quatrieſme s'appelloit Caſmilus, & que c'eſtoit Mercure : mais Strabon *l.* 10. le nomme Camilus. Denis d'Halicarnaſſe rapporte que les Miniſtres ſacrez, que les anciens Toſcans, & les Pelaſgiens devant eux, appelloient Cadoles, les Romains les nommoient Camilles. Enfin Varron au lieu allegué dit qu'és myſteres de Samothrace, un certain Dieu Miniſtre des grands Dieux, eſtoit appellé Caſmilus. On pourra donc remarquer, que ce nom eſt eſcrit diverſement en divers Autheurs, à ſçavoir en toutes ces façons, Camilus, Camillus, Cadmilus, Caſmilus, Caſmillus.

PAG. 299. *Comme on lit que ce Philoſophe apprivoiſa une aigle.*] Cette hiſtoire eſt confirmée par Ælian *l.* 4. *c.* 17. de l'hiſtoire diverſe, qui adjouſte que cette aigle eſtoit blanche, & fait mention quant & quant de la cuiſſe d'or de Pythagore dont il parle derechef *l.* 2. *c.* 26. comme fait auſſi Diogenes Laertius en la vie de Pythagore, qui rapporte encore les vers de Timon que Pluarque allegue icy.

PAG 300. *Comme qui diroit taciturne ou muette.*] Il y a au Grec, ἄλογον ἀνεπίλεκτόν τε πλῆθος : mais Henry Eſtienne corrige bien, ἄναυδον, encore qu'il doute de ſa correction, à cauſe, dit-il, que ἄναυδος ſignifie ſourde, non pas muette. En quoy il ſe trompe, ne prenant pas garde, que ce mot ſignifie l'un & l'autre, au rapport d'Heſychius, qui entre

Digitized by Google

les autres ſignifications du mot ἄφωνος, met cette cy, ὃς ὑπ' ἀκοὴν, ὃς δ' λαλεῖ, *celui qui n'entend point, & ne parle point*, & derechef explique le mot ἄφωνοι par cet autre, ἄφθογγοι, *ceux qui n'ont point de voix.*

Numa ſemblablement defendit aux Romains, &c.] Ainſi Tertullien en ſon Apologetique aſſeure, qu'encore que Numa fuſt Autheur de pluſieurs curioſitez ſuperſtitieuſes, neantmoins de ſon temps, il n'y eut ni Temples, ni Statues à Rome: mais pour ce qui eſt des Temples, il ne s'accorde pas avec Plutarque.

PAG. 301. *Repreſenter les choſes meilleures par les pires.*] Le Grec dit ainſi mot à mot, ἀτομωτέρα δὲ βλάπτουσα τοῖς χείροσιν. Amiot s'en éloigne trop, qui a traduit, *repreſenter les choſes divines par les terreſtres.*

Avec un peu de farine, & quelques libations.] LeGrec dit de meſme, δι' ἀλφίτου ἢ σπονδῆς. Amiot explique le mot, σπονδὴ, *un peu d'effuſion de vin & de laict.* Mais le Grec ne dit point dequoy ſe faiſoient ces libations où effuſions. Quant à la farine, nous apprenons de Pline *l.* 18. *c.* 2. que Numa inſtitua le premier, qu'on s'en ſerviroit és ſacrifices; mais ils faiſoient roſtir le blé, & y adjouſtoient du ſel, ce que les Romains apelloient *Mola ſalſa.*

PAG. 302. *Ils firent mettre ſur la place deux Statuës d'airain.*] Pline *l.* 34. *c.* 6. rapporte que ces Statuës furent miſes aux coins de la place, où ſe faiſoient les aſſemblées des Magiſtrats, qui s'appelloit Comitium, & que cela fut fait du temps de la guerre contre les Samnites, par ordonnance d'Apollon Pythien, & adjouſte que ces Statuës demeurerent là juſques au temps de Sylla le Dictateur.

PAG. 303. *Mais quant à leur nom.*] Varron *l.* 4. de la langue Latine, dit à ce propos. *Pontifices (ut Q. Scævola Pontifex Maximus dicebat) à poſſe & facere. Pontifices ego à ponte arbitror: nam ab iis ſublicius eſt factus primum, & reſtitutus ſæpe. Les Pontifes ſont auſſi appellez de pouvoir & de faire, comme diſoit Quintus Scævola le ſouverain Pontife. Pour moy j'eſtime qu'ils ont pris leur nom du Pont, à cauſe que le Pont Sublicien fut premierement fait par eux, & depuis refait pluſieurs fois.* Denis d'Halicarnaſſe *l.* 2. approuve cette étymologie tirée du Pont de Bois.

PAG. 305. *Le Pont de Pierre fut baſti long-temps aprés par le Queſteur Æmilius: mais on dit meſme que le Pont de Bois ne fut point fait du temps de Numa, n'ayant eſté baſti que par le Roy Marcius, qui fut fils de la fille de Numa.*] Le Grec dit, ἡ δὲ λιθίνη πολλοῖς ὕστερον ἐπηρκέθη χρόνοις ὑπὸ Αἰμιλίου ταμιεύοντος. ἡ μὲν οὖν ἐξ ὕλης ξυλίνη φασὶ Νομᾶ χρόνοις γεγονέναι λέγεται ὑπὸ Μαρκίου τοῦ Νομᾶ θυγατριδοῦ βασιλεύοντος ἀποπλανῆσαι. Comme j'ay traduit fidelement. Si bien qu'il faut advoüer, ou que les Imprimeurs ont fait tort à Amiot, ou qu'il a fort tronqué

ce paſſage, car au lieu de toutes ces paroles Grecques, il ne met que cecy, *mais le Pont de Pierre fut baſti long-temps depuis le regne de Numa, durant que regnoit ſon nepveu Martius.* Certes Tite-Live *l.* 1. & Denis d'Halicarnaſſe *l.* 3. s'accordent en cecy avec Plutarque, & aſſeurent tous deux, que le Pont de Bois fut conſtruit par le Roy Ancus Martius.

PAG. 306. *Du temps de la tyrannie d'Ariſtion.*] Cet Ariſtion fut eſtabli tyran d'Athenes par le Roy Mithridates, auſſi fit-il revolter la ville contre les Romains, comme Plutarque dit plus au long en la vie de Sylla, où nous diſcourrons d'Ariſtion plus à propos. En la meſme vie Plutarque fait auſſi mention, de cette lampe qui s'eſteignit, & l'appelle la ſainte lampe de Minerve. Strabon *l.* 9. fait foy que cette lampe eſtoit dans le Temple de Minerve ſurnommée Poliade, & Pauſanias ès Attiques raconte, que l'ouvrier qui la fit s'appelloit Callimachus, & que quand une fois on l'avoit remplie d'huile, le feu s'y maintenoit un an tout entier, ſans que la meſche ſe conſumaſt, parce qu'elle eſtoit faite de lin Carpaſien.

Et auſſi à Rome du temps de la guerre Mithridatique, & de la guerre civile.] Cette hiſtoire ne ſe trouve point dans aucun ancien Autheur; au contraire nous apprenons de Tite-Live *l.* 86. que ſur la fin de la guerre civile entre Sylla & les partiſans de Marius, le Pontiſe Murius Scævola fut tué à l'entrée du Temple de Veſta; & s'il faut croire Lucain *l.* 2. & S. Auguſtin *l.* 3. *c.* 28. de la Cité de Dieu, Scævola fut maſſacré auprés de l'Autel qu'il embraſſoit, & peu s'en fallut que de ſon ſang il n'eſteignit le feu perpetuel. Bref le Temple de Veſta ne fut bruſlé que deux fois, ſi l'on veut croire les bons hiſtoriens. Premierement ſur la fin de la premiere guerre Punique, environ l'année 512. de la fondation de Rome, lors que le Pontiſe L. Cæcilius Metellus paſſant à travers les flammes alla prendre le Palladium, & les autres choſes ſacrées, qu'il retira de cet embraſement avec tant de danger de ſa perſonne, qu'il en perdit la veuë, comme rapportent Pline *l.* 7. *c.* 45. Tite-Live *l.* 19. Ovide au 6. des Faſtes, Euſebe en ſa Chronique, Plutarque ès Hiſtoires paralleles, Denis d'Halicarnaſſe *l.* 2. Valerius Maximus *l.* 1. *c.* 4. S. Auguſtin *l.* 3. *c.* 18. & Paul Oroſe *l.* 4. *c.* 9. Depuis encore ce Temple fut bruſlé derechef ſur la fin de l'Empire de Commodus, environ la 944. année de la fondation de Rome, au rapport d'Euſebe, de Xiphilin, & de Paul Oroſe. Mais qu'il fuſt bruſlé du temps de la guerre Mithridatique, & de la guerre civile entre Sylla & Marius, autre Autheur que Plutarque ne l'a jamais eſcrit. C'eſt pourquoy il y a ſubjet de douter, que Plutarque ne ſe ſoit meſconté, mettant un incendie

incendie pour un autre : car il eſt vray qu'en la guerre civile qui fut entre Sylla & Marius, le feu ſe prit au Capitole, non au Temple de Veſta, environ l'année 671. de la fondation de Rome, comme Plutarque meſme raconte en la vie de Sylla, & Appian Alexandrin *l.* 1. des Guerres Civiles, & Julius Obſequeus c. 118. & Denys d'Halicarnaſſe, l. 4. Si bien qu'il ſemble que c'eſt ce qui a donné ſubjet de l'équivoque à Plutarque, qui peut-eſtre a eſcrit cecy ſans conſulter les Livres, & ſe fiant en ſa ſeule memoire.

PAG. 307. *Ils ont des vaſes creux, dont la ſurface concave eſt formée par le coſté d'un triangle rectangle iſoſcelé, ſi bien que de tous les endroits de ſa circonference elle fait reflection en un point.*] Le Grec dit, ἐξαίρετοι δὲ μάλιστα τοῖς Ζωγράφοις, ἃ κατασκευάζουσι μὲν ἀπὸ πλευρᾶς ἰσοσκελοῦς ὀρθογωνίου, περιφέρειαν δὲ κοίλην ἀπόλυτον, ζωγνώμονα δὲ οἷς ἐπὶ τῆς περιφερείας κύκλου. Où il eſt évident que ces vaſes creux n'eſtoient autre choſe que des miroirs paraboliques. Mais certes Plutarque en fait une deſcription qui eſt un peu obſcure, & Amiot traduit en fort mauvais Geometrien. Pour avoir une parfaite intelligence de ce paſſage, il faut avoir penetré les ſecrets de la plus haute Geometrie qui traite des Sections Coniques, ſi bien que ceux qui n'entendent rien en cette ſcience, auront peine de comprendre ce que je diray icy, pour expliquer mon Autheur, & donner quelque contentement aux curieux Lecteurs. Or comme rapporte Eutocius ſur le premier Livre des Coniques d'Apollonius, tous les anciens Geometriens, qui ont eſcrit avant Apollonius Pergeus, n'ont jamais uſé du nom de parabole, & n'ont jamais appellé cette ſection conique, ſinon la ſection du Cone rectangle, parce qu'ils n'avoient pas pris garde que la parabole ſe pouvoit faire en toute ſorte de cone tant rectangle que ſcalene, mais ils croyoient qu'elle ne ſe faiſoit qu'au cone rectangle. Auſſi le cone rectangle eſt defini par Euclide *l.* 11. celui qui ſe fait par la revolution d'un triangle rectangle iſoſcele, & comme enſeigne Eutocius au lieu allegué, ſi on coupe le cone rectangle par la cime avec un plan droitement, la ſection eſt un autre triangle rectangle iſoſcele, que les Geometriens appellent, le triangle par l'aiſſieu, & ſi on coupe derechef le cone avec un plan qui face un angle droit avec un des coſtez de ce triangle par l'aiſſieu, la commune ſection de ce plan & du cone, eſt celle qu'Apollonius & tous les modernes appellent parabole, & que les anciens appelloient, ſection du cone rectangle. Que ſi l'on forme un corps ſolide par la revolution de cette ſection, dont la ſurface concave ſoit parfaitement polie, gardant touſjours ſa forme parabolique, ce ſera un miroir parabolique, qui eſtant expoſé au Soleil brulera puiſſamment, parce que tous les

rayons qu'il recevra s'aſſembleront en un ſeul point par reflection, comme demontre Vitellion en ſa perſpective *l.* 9. prop. 43. On voit donc que Plutarque voulant icy deſcrire la Parabole, ſuit la façon de parler des anciens, qui l'appelloient ſection du cone rectangle, lequel ſe fait par la revolution d'un triangle iſoſcele, & dont la ſection par ſa cime, eſt auſſi un triangle rectangle iſoſcele. Si bien qu'il faut croire, ou que Plutarque a penſé que cette deſcription de la parabole eſtoit plus facile à comprendre à ceux qui ne ſont pas bien verſez en la Geometrie, ou qu'il n'avoit pas veu les Livres d'Apollonius, nonobſtant qu'Apollonius euſt eſcrit plus de 500. ans devant que lui. Pour la traduction d'Amiot, elle porte, *ils ont un vaſe creux compoſé de la coſte d'un triangle, ayant un angle droit & deux jambes eſgales, de ſorte que de tous les endroits de ſa circonference, il va aboutiſſant en un point.* Mais quelle apparence y a-t-il que la parabole qui eſt une figure courbe, ſe compoſe d'une ligne droite? Et que veut-il dire par ces paroles, il va aboutiſſant en un point? Car à les prendre comme elles ſont couchées, elles ſe rapportent au vaſe creux, ſi bien qu'il ſemble qu'il a pris le cone pour la parabole, car c'eſt le cone qui aboutit à un point, non pas la parabole. Que s'il veut parler du poinct de la reflection, il en parle fort improprement, car ce poinct n'eſt pas au corps meſme de la ſurface parabolique, mais il eſt en l'air, & dans le vuide de la parabole. Auſſi Plutarque a mal fait de nommer ce poinct, le centre de la parabole, parce qu'à parler proprement, la parabole n'a point de centre, attendu que les Geometriens appellent centre de la figure, un poinct auquel tous les diametres concourent, comme il arrive au cercle, à l'ovale, & à l'hyperbole: mais les diamettres de la parabole ne peuvent concourir en un poinct, parce qu'ils ſont tous paralleles entre eux, comme demontre Apollonius au corollaire de la propoſition 51. du 1. Livre. Au reſte Feſtus n'eſt pas d'accord avec Plutarque, touchant la façon dont on allumoit le feu de Veſta eſteint, car il dit que cela ſe faiſoit, prenant une table de bois, qu'on perçoit avec un foret ou villebrequin, juſqu'à ce que par la longue attrition le feu s'engendraſt, qu'une vierge veſtale recevoit dans un crible d'airain, & le portoit dans le Temple. Certes qu'on puiſſe ainſi faire du feu, Simplicius le teſmoigne ſur le 3. Livre du Ciel d'Ariſtote, comme auſſi le Scholiaſte d'Apollonius, & Theophraſte l. 5. c. 10. de l'hiſtoire des Plantes, & nous apprenons de Pline l. 16. c. 40. que frottant du laurier avec du lierre, le feu s'y prend. Lipſe, au Livre qu'il a fait des Veſtales, eſtime qu'il faut ſe tenir à l'opinion de Feſtus, & que ce que dit Plutar-

Digitized by Google

que, ſe doit entendre des Grecs, non des Romains. Mais je ne vois point, comme on puiſſe appliquer les paroles de Plutarque à la couſtume des Grecs ſans leur faire une grande violence: joint que l'Empereur Julien en l'Oraiſon qu'il a faite à la louange du Soleil, dit clairement que les Veſtales gardoient le feu qui avoit eſté tiré du Soleil. Il eſt vray que je ne puis bonnement digerer ce que Julien adjouſte, que cela ſe faiſoit par inſtitution de Numa, qui preceda de pluſieurs années Pythagore, les ſept Sages de Grece, & tous les autres Grecs, qu'on tienne avoir donné quelque commencement aux Mathematiques, ſans l'aide deſquelles il eſt impoſſible qu'on ait inventé le miroir parabolique. Certes il n'y a nul veſtige dans l'hiſtoire, dont on puiſſe recueillir que l'uſage de ces miroirs ait eſté connu devant le temps d'Archimede, qui fut bien 500. ans aprés Numa. C'eſt pourquoy j'eſtime que Feſtus & Plutarque diſent tous deux vray, ayant eſgard à divers temps. Car depuis Numa juſques à Archimede les Romains ſe ſervirent de l'invention de faire du feu nouveau, que Feſtus deſcrit, ignorant encore l'uſage des miroirs ardents. Mais depuis qu'Archimede non ſeulement eut fait des eſpreuves merveilleuſes avec ces miroirs, mais encore en eut eſcrit un Livre, comme Pappus rapporte, & par conſequent cette invention fut connuë de tout le monde, alors les Romains s'en ſervirent, comme d'une façon plus noble & plus facile pour rallumer le feu de Veſta.

Les premieres filles qui furent renduës & vouées furent Gegonia.] Aule Gelle l. 1. c. 12. aſſeure que la premiere veſtale renduë par Numa, avoit nom Amata, & que de-là vient la couſtume, que toutes les fois que le grand Pontife rendoit une veſtale, il l'appelloit Amata. Quant à ce que Plutarque dit que Numa n'inſtitua que quatre veſtales, Tite-Live l. 1. & Denis d'Halicarnaſſe l. 2. ſont de meſme opinion: mais Denis n'eſt pas d'accord que deux ayent eſté adjouſtées par le Roy Servius; car au Liv. 3. il dit clairement que ce fut le Roy Tarquinius Priſcus qui les adjouſta; & Feſtus ſemble eſtre de meſme avis, quand il dit, qu'on inſtitua ſix Veſtales, afin qu'il y en euſt autant que de Centuries ou Claſſes de Chevaliers. Car Romulus n'ayant fait que trois Centuries ou Claſſes, le premier qui doubla ce nombre, fut Tarquinius Priſcus du commun conſentement de tous les Autheurs.

PAG. 309. *On porte des maſſes devant elles.*] Le docte Lipſe en ſon Livre des Veſtales, remarque que Plutarque s'eſt trompé, s'il a voulu dire que tous ces privileges ayent eſté octroyez aux Veſtales par le Roy Numa, d'autant que Dion Liv. 47. aſſeure que ce furent les Triumvirs Auguſte, Antoine & Lepidus,

qui ordonnerent qu'un Sergent marcheroit devant elles, avec ſa baguette : & le meſme Autheur l. 55. teſmoigne qu'Auguſte leur donna le meſme droit dont juoiſſoient les femmes qui avoient fait trois enfants.

Pourveu que la Religieuſe afferme par ſerment, &c.] Il faut entendre cecy, ſi la Veſtale vouloit jurer de ſon bon gré : car on ne pouvoit jamais la contraindre à jurer, comme teſmoigne Au'u Gelle l. 10. c. 15.

PAG. 310. *Mais celle qui a forfait à ſon honneur.*] Plutarque parle derechef de la punition des Veſtales, en la Queſt. 96. des choſes Romaines. Long-temps devant la fondation de Rome, en la ville d'Albe, les Veſtales impudiques eſtoient foüettées juſques à la mort, comme aſſeure Denys d'Halicarnaſſe l. 1. parlant de la mere de Romulus. Depuis, Numa inſtitua qu'elles ſeroient lapidées, s'il faut croire Cedrenus. Enfin le Roy Tarquinius Priſcus ordonna qu'elles ſeroient enterrées vives, comme dit Denys d'Halicarnaſſe l. 3. & Zonaras auſſi. On pourra voir pluſieurs curioſitez touchant ce ſupplice des Veſtales, dans le Livre des Veſtales de Lipſe ch. 13.

On tient auſſi que Numa fit le Temple de Veſta tout rond.] On peut voir en la vie de Romulus, que Plutarque met en doute, ſi l'inſtitution des Veſtales à Rome, fut de l'invention de Numa, ou bien de Romulus, & Denys d'Halicarnaſſe l. 2. traite cette queſtion bien au long : mais il conclut pour Numa, & prouve que ce fut lui qui baſtit le Temple de Veſta. Quant à ce que Plutarque dit, que ce Temple fut fait rond, non pour repreſenter la forme de la terre, mais la place du feu, qui eſt au milieu du monde, Feſtus n'eſt pas de cette opinion, car il dit tout au contraire, *Rotundam ædem Veſtæ Numa Pompilius Rex Romanorum conſecraſſe videtur, quod eandem eſſe terram, qua vita hominum ſuſtentaretur, crediderit, eamque pilæ forma, ut ſui ſimili Templo Dea coleretur. Il ſemble que Numa Pompilius Roy des Romains conſacra un Temple rond à la Déeſſe Veſta, parce qu'il croyoit que c'eſtoit la terre, par qui la vie des hommes eſt ſuſtentée, & qui eſt de forme ronde, afin que cette Déeſſe fuſt adorée en un Temple ſemblable à elle.*

PAG. 311. *Au milieu duquel les Pythagoriens eſtiment que ſoit le propre ſiege du feu, qu'ils appellent Veſta & Unité.*] Meurſius au Livre intitulé, la Dizaine Pythagorique, prouve par bonnes authoritez que les Pythagoriens mettoient le feu au centre du monde, & l'appelloient, la Tour de Jupiter, Veſta, & Unité, comme prouvent les paſſages qu'il allegue, de Prochus en ſon quatrieſme Commentaire ſur le Timæe, de Simplicius ſur le ſecond Livre du Ciel, & de l'Autheur Grec Anonyme qui a eſcrit de la Theologie des Nombres.

Digitized by Google

PAG. 312. *La Déeſſe qu'ils appellent Libitine.*] On pourra voir ce que Plutarque dit de la chef de cette Déeſſe en la Queſt. 23. des choſes Romaines. Luctatius ſur la 4. de la Thebaïde de Stace, aſſeure que c'eſtoit l'opinion de Pythagoras, qu'il y avoit deux Hemiſpheres, dont chacun avoit ſes Dieux propres & particuliers. Il diſoit que du ſuperieur Jupiter eſtoit Roy, & Junon Reine : mais qu'en l'inferieur, Pluton eſtoit Jupiter infernal, & Proſerpine Junon infernale ; qu'il y avoit auſſi deux Venus, l'une ſuperieure, & l'autre inferieure, appellée Libitine, & faiſoit ainſi tous les Dieux doubles.

PAG. 313. *Les Fecialiens ſont proprement, &c.*] On trouvera beaucoup plus de choſes des Fecialiens dans Denys d'Halicarnaſſe l. 2. dans Tite-Live l. 1. dans Aule Gelle l. 16. c. 4. & dans Servius, ſur le 9. de l'Æneïde. Denys s'accorde avec Plutarque, diſant que Numa inſtitua les Fecialiens, & adjouſtant qu'il emprunta cela des Æquicoles, ou ſuivant Gellius, des Ardeates. Mais Tite-Live, & Servius ſur le 10. de l'Æneïde, en attribuent l'inſtitution au Roy Ancus Martius, qui la tira des Æquicoles. Quant à l'origine du nom, Plutarque dit qu'il vient ἀπὸ τῆς φυλῆς, *de l'action qu'ils faiſoient*, ſi bien qu'il ſemble qu'il tire ce nom du verbe, *facere*, qui ſignifie faire, parce que les Fecialiens faiſoient la paix, ou denonçoient la guerre. Il ſemble neanmoins que Varron l. 4. de la Langue Latine, deduit ce mot de, *Fœdus*, qui ſignifie, *paix ou alliance*. Et Feſtus le tire encore d'ailleurs. Mais toutes ces étymologies me ſemblent ſi vaines, que je ne ſçaurois m'amuſer à juger de ſemblables niaiſeries.

PAG. 316. *Environ la huitieſme année de ſon Regne.*] Cecy eſt raconté tout de la meſme façon par Julius Obſequeus l. 2.

PAG. 317. *Il adjouſta qu'il falloit dedier aux Muſes, &c.*] Tite-Live l. 1. dit que c'eſtoit un bois où eſtoit une grotte obſcure, de laquelle ſortoit une fontaine, qui paſſant par le milieu du bois, l'arrouſoit perpetuellement de ſes eaux, & que Numa s'y retirant ſouvent tout ſeul, feignoit qu'il y alloit conſulter les Muſes & la Déeſſe Egerie.

Non comme quelques-uns diſent fabuleuſement d'un certain Salius.] Pluſieurs Autheurs ſont d'accord avec Plutarque, que le nom des Saliens vient du mot Latin, *ſalire*, qui ſignifie, *ſauter*, comme Varron l. 5. de la Langue Latine, Denys d'Halicarnaſſe l. 2. Ovide au 3. des Faſtes, Servius ſur le 8. de l'Æneïde, & Feſtus. Toutesfois ces deux derniers touchent auſſi la derivation que Plutarque refute, diſant qu'un Salius Samothracien ou Arcadien fut inventeur de la Danſe armée, de qui les Saliens prirent leur nom. On pourra voir pluſieurs choſes des Saliens dans tous les Autheurs que j'ay alleguez, & encore dans Macrobe

Digitized by Google

l. 3. des Saturnales, & dans Tite-Live Liv. 1.

PAG. 318. *Ou du relaſche des maux & malheurs, qui s'appelle Anaſcheſis.*] Le Grec dit ἢ ἀνάπαυσις τῶν ἔργων, Amiot traduit, *& pour le finiſſement des maux & malheurs.* Toutesfois le mot αἰῶνος ſignifie proprement ou le lieu d'une planette ou d'une eſtoile, ou bien tollerance & ſouffrance; mais j'ay creu que Plutarque l'a pris icy pour le mot ἀνοχὴ, qui ſignifie relaſche ou intermiſſion, comme on peut recueillir de ce qu'il dit que Caſtor & Pollux furent appellez Anaces pour la meſme cauſe; & en la vie de Theſée, il tire ce mot, Anaces, de cet autre ἀνοχὴ. Au reſte je m'eſtonne comme Plutarque s'eſt voulu amuſer aux trois ou quatre dernieres étymologies qu'il rapporte, tant elles ſont impertinentes & frivoles.

PAG. 319. *Ou pour l'affection qu'il portoit aux choſes divines, s'entretenant avec eux, &c.*] Le Grec dit, ἢ πρὸς ἐυνοίαν τοῦ θείου περὶς αὐτὸς διαλέγων, ou ces mots περὶς αὐτὸς le rapportent, ὦ ἱερεῖς qui eſt immediatement devant; ſi bien que le ſens de ces paroles, eſt celuy que j'ay exprimé par ma Traduction, dont Amiot s'eſloigne un peu trop quand il traduit, *ou à eſtudier avec eux à la contemplation des choſes Divines.*

PAG. 320. *De ne brouiller point le feu avec l'eſpée.*] Le Grec dit, μαχαίρᾳ πῦρ μὴ σκαλεύειν, & Amiot traduit, *de ne fendre point le feu avec l'eſpée.* Voyez ce que j'ay remarqué de cecy, ſur le Traité de la nourriture & inſtitution des Enfans.

PAG. 421. *Or il ſemble que les deux premieres Ordonnances enſeignent le ſoing qu'il faut avoir de defricher & cultiver la terre.*] C'eſt le vray ſens de ces paroles Grecques, τὰ μὲν οὖν πρῶτα δύο, πλὴν γῆς ἐξημέρωσιν ἔοικε διδάσκειν, Amiot traduit extravagamment, *or quant aux deux premieres Ordonnances, il ſemble que par icelles il ait voulu recommander la clemence & la douceur.* Certes Pline l. 14. c. 12. favoriſe ma traduction, quand il dit parlant d'une de ces Loix de Numa: *Eadem Lege ex imputata vite libari Vino Dijs nefas ſtatuit, ratione excogitata, ut putare cogerentur.* *Par la meſme Loy Numa declara qu'il n'eſt pas licite de faire des libations aux Dieux du Vin tiré d'une vigne non taillée, ayant ſagement trouvé ce moyen de contraindre les Laboureurs à tailler les vignes.* A propos de cette Ordonnance de Numa, Servius ſur la 1. Eglogue de Virgile eſcrit, que ceux qui ſacrifioient avec du Vin tiré d'une vigne non taillée, venoient à eſtre ſaiſis de Fureur.

Mais quant à ce tour qu'il veut que faſſent ceux qui adorent les Dieux.] Plutarque fait mention de cette couſtume des Romains en la vie de Marcellus, où l'on diroit ſuivant la traduction d'Amiot, que les Romains ſe tournoient à main gauche en

Digitized by Google

adorant les Dieux, attendu qu'il dit que Marcellus fit faire un tour à ſon cheval tournant la bride à main gauche : mais au texte Grec il n'eſt point parlé de la main gauche, & j'eſtime qu'Amiot ſe trompe, & que les Romains le tournoient à main droite en adorant ; car outre que Plutarque meſme le dit clairement en la vie de Camillus Sect. 4. on peut encore le conjecturer par ces paroles de Pline l. 28. c. 2. *In adorando dexteram ad oſculum referimus, totumque corpus circumagimus, quod in lævam feciſſe Galliæ religioſius credunt. Nous nous baiſons la main droite en adorant, & faiſons un tour de tout le corps : mais les Gaulois croyent faire plus devotement, en ſe tournant à main gauche.* Car diſant que les Gaulois ſe tournoient à main gauche, il donne à entendre que les Romains au contraire ſe tournoient à main droite. Il eſt vray qu'en ce qu'il dit des Gaulois, il n'eſt pas d'accord avec Athenée, qui parlant des Celtes, qui ſont Gaulois, dit ainſi, l. 4. c. 13. ὡὶ τὸν Θεὸν προσκυνοῦσι δὶς τὰ δεξιὰ στρεφόμενοι, *& ils adorent les Dieux ſe tournant à main droite.* Quant à la couſtume des Romains, Plaute ne nous permet pas d'en douter, diſant en ſon Curculion :

Ph. *Quo me vertam neſcio.*
Pa. *Si Deos ſalutas, dextroverſum conſeco.*
Ph. *Je ne ſçay de quel coſté me tourner,*
Pa. *Si tu ſalue les Dieux, je croy que tu dois te tourner à main droite.*

PAG. 323. *On raconte qu'un jour ayant convié à ſouper un bon nombre de Citoyens.*] Cette hiſtoire eſt rapportée par Denys d'Halicarnaſſe l. 2. avec quelque diverſité.

PAG. 322. *Ce que les Egyptiens figurent par ces rouës.*] Cette couſtume eſt rapportée par Clement Alexandrin liv. 3. de ſes Stromates, où il dit que les Egyptiens traiſnoient & faiſoient tourner des rouës dans leurs Temples & à ceux qui venoient pour prier les Dieux, ils leur donnoient des rameaux avec leurs feüilles, le tout pour ſignifier l'inſtabilité des choſes humaines, comme il prouve par des vers d'Orphée qu'il allegue.

PAG. 326. *Jupiter continua à dire, d'humains.*] Tout ce paſſage eſt auſſi dans le Grec, τὸν δὲ Θεὸν ὀργιζόμενον τῇ Νυμᾷ φασάττειν, ὡς χρὴ φιλεῖν τὸ καθαρμὸν κεφαλῆς. ὑποπλάττοντος δὲ τῷ Νυμᾷ, πρεσβύτου, πῶς, αἰθέσπιον. τὸν δ' ὦσθαι ἀπρέπειαν τὸ τῷ σχήματος δεῖξαι, ἐπίρρεζ, δεῖξιν. ὑποκρινομένου δὲ τοῦ Διὸς, ἡμιψύχεις, ἐπαγαγεῖν τὸ Νυμᾶ, μαντῖν. Et il eſt fort difficile de bien traduire ces paroles en noſtre Langue, parce que nous ne ſouffrons point les tranſpoſitions, qui ſont famillieres aux Grecs & aux Latins : car ce que Plutarque dit fort bien en Grec, αἰθέσπιον δεῖξιν, ſi on le traduit mot à mot, *d'hommes de cheveux*, ne vaut rien du tout, car il faut dire, *de cheveux d'hommes*, &

Digitized by Google

neanmoins on ne peut ainſi traduire en ce lieu, parce qu'il faut que la replique de Numa ſuive la propoſition de Jupiter, non pas au contraire qu'elle la precede ; c'eſt pourquoy au lieu de ἀνθρώπων, j'ay mis, *humanis*, qui ſe rapporte aſſez bien, tant à ce que Jupiter dit, qu'à ce que Numa replique. Ainſi tout le commandement de Jupiter prononcé de ſuite ſans interruption, ſera, *il faut faire l'expiation avec des teſtes d'humains vivantes*. Et les repliques de Numa ſur chaque mot, feront un ſens paſſablement bon, à ſçavoir, *des teſtes d'oignons, d'humains cheveux, de vivantes ſardelles*. Amiot n'ayant pas pris garde à cela, traduit fort mal, mais je remets au lecteur la cenſure de ſa traduction. Au reſte toute cette hiſtoire eſt rapportée fort au long par Arnobe l. 5. & par Ovide l. 3. des Faſtes.

Qui eſt la cauſe que le lieu en fut appellé Ilicium.] Plutarque deduit ce mot *Ilicium* du Grec *Ileos*, qui ſignifie propice : mais les Autheurs Latins ne s'y accordent pas, & meſme ne diſent pas Jupiter Ilicius, mais Elicius, tirant ce mot du verbe Latin *elicere*, qui ſignifie attirer, parce que Numa attira Jupiter du Ciel, comme on peut voir dans Varron, l. 5. de la langue Latine, dans Tite-Live l. 1. & dans Ovide au 3. des Faſtes.

PAG. 327. *Qui premier érigea un Temple à la foy.*] Ceci eſt confirmé par Denys d'Halicarnaſſe l. 2. & par Tite-Live l. 1. qui adjouſte, qu'on ſacrifioit à la foy avec la main droite enveloppée d'un drap, pour teſmoigner qu'il faut garder ſoigneuſement la foy, & que ſon ſiege eſt en la main droite. Servius ſur le 1. & ſur le 8. de l'Eneïde, adjouſte que ce drap, dont la main du Preſtre eſtoit enveloppée, devoit eſtre blanc.

Auquel ils ſacrifient maintenant en public & en particulier des beſtes vives.] Il ſemble que Plutarque ſe contrarie, attendu qu'en la queſtion 15. des choſes Romaines, il dit qu'on ne ſacrifioit jamais des beſtes au Dieu Terminus, & Denys d'Halicarnaſſe l. 2. aſſeure que de ſon temps on ne faiſoit point de ſacrifices ſanglans à ce Dieu ; mais on lui offroit ſeulement des gaſteaux & les premices des fruits. Toutefois Ovide au 2. des Faſtes, aprés avoir dit qu'on offroit ordinairement au Dieu Terminus du bled, du miel & du vin, adjouſte qu'on lui ſacrifioit quelquefois un agneau, & quelquefois une truye pleine. Auſſi Horace Ode 2. de ſes Epodes, dit :

Vel agna feſtis cæſa Terminalibus.

PAG. 330. *La reformation de la loy qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfants.*] Cette Ordonnance de Numa eſt auſſi rapportée par Denys d'Halicarnaſſe l. 2.

PAG. 332. *Et les Romains appelloient ce mois Intercalaire Mercedinus.*] C'eſt choſe eſtrange, qu'entre

Digitized by Google

qu'entre tous les Autheurs anciens il n'y a que Plutarque seul qui nous ait donné le nom de ce mois intercalaire, encore ne l'escrit-il pas tousjours d'une mesme façon, car en ce lieu-cy il y a au Grec Μερκεδόνιος, *Mercedonius*, & en la vie de Jules Cesar il y a, Μερκεδόνιος, *Mercedonius*. Il est vray que dans le vieux Calendrier Romain on trouve marquez certains jours sous le titre de *Mercedini*, & il semble que c'est de ces mesmes jours dont parle Festus, quand il dit, *Mercedonios dixerant à mercede solvendâ Les jours Mercedoniens ont esté appellez du salaire que l'on payoit.* Où l'on voit clairement qu'il tire l'origine de ce mot de *merces* qui signifie salaire; & Scaliger au 2. livre de la correction des temps, estime que ces jours furent ainsi nommez, parce qu'alors les Estrangers qui habitoient à Rome, payoient le loüage de leurs maisons; mais c'est n'est qu'une conjecture qui n'est appuyée d'aucune authorité. Que s'il m'estoit permis de conjecturer ainsi de leger, je pourrois dire que le nom du mois Mercedonius est aussi tiré du mot Latin *merces*, parce que les Gabeliers & Fermiers des rentes publiques, qu'on appelloit en un mot Publicains, payoient un certain salaire aux Prestres & aux Pontifes, qui avoient le pouvoir de faire l'intercalation au temps qui leur plaisoit, afin qu'ils la fissent à leur commodité, alongeant ou racourcissant l'année par le moyen de ce mois Intercalaire, dont j'ay pour garant Macrobe l. 1. c. 16. des Saturnales, qui fait mention expresse de cette corruption des Pontifes par les Publicains touchant l'Intercalation. Au reste nous apprenons du mesme Macrobe ch. 14. que les Romains ordinairement adjoustoient ce mois intercalaire sur la fin de Fevrier de deux en deux ans, le faisant une fois de 22. jours & l'autre fois de 23. alternativement, pour les causes qu'il allegue, que les plus curieux pourront voir. Quant à ce que Plutarque adjouste tant en ce lieu-cy, qu'en la vie de Cesar, que Numa fut le premier inventeur de l'intercalation, Macrobe ch. 16. rapporte plusieurs differentes opinions sur ce sujet: car il dit que Licinius Macer en attribuoit l'origine à Romulus: Valerius Antias la rapportoit à Numa: Junius en faisoit Autheur Servius Tullius: Tuditanus disoit que ce fut de l'invention des Decemvirs, crez pour establir les loix. Flavius asseuroit que cette coustume ne fut introduite que 562. ans aprés la fondation de Rome, au commencement de la guerre contre les Ætoliens.

Car le mois de Mars qui auparavant estoit le premier. Plutarque prouve cecy derechef en la question 19. des choses Romaines, & Macrobe en dit autant l. 1 c. 7. & Ovide aussi au 3. des Fastes. Au reste tous deux sont d'accord que de l'institution de Romulus, l'année n'avoit que dix mois, & que ce fut Numa qui a joustа Janvier & Fevrier. Mais on voit bien que Plutarque doute de ce point, à sçavoir si Numa a joustа tout-à-fait ces deux mois à

l'année, ou s'il ne fit que changer l'ordre, mettant Janvier le premier, & Fevrier le second, au lieu qu'auparavant ils n'estoient que l'onzième & le douzième. Certes Scaliger l. 2. & 5. de la correction des temps tient pour chose indubitable, que les Romains firent tousjours leur année de douze mois : mais le docte Ian sur la fin du livre 2. de la doctrine des temps, monstre fort bien qu'il y a lieu de douter, & que plusieurs grands & anciens Autheurs ont esté d'opinion contraire.

PAG. 333 *Comme quelques Barbares n'y en mettent que trois.*] Macrobe l. 1. ch. 7. ne s'accorde pas entierement avec Plutarque. Car il dit que les Arcadiens faisoient l'année de trois mois, les Acarnaniens de six, le reste des Grecs de 354. jours. Quant aux Egyptiens, il asseure qu'ils computerent tousjours leur année fort justement, la mesurant au cours du Soleil, & au chap. 16. il rapporte que les Egyptiens mettoient douze mois en l'année chacun de 30. jours, & qu'entre les mois d'Aoust & de Septembre ils adjoustoient cinq jours, & encore de quatre en quatre ans ils adjoustoient un jour davantage, parce que le Soleil fait son cours en 365. jours & six heures. Mais il se trompe touchant ce dernier point; car les Egyptiens n'adjoustoient point un jour de quatre en quatre ans, qui estoit la cause que leurs mois & toutes leurs Festes alloient reculant peu à peu, & passoient d'une saison en une autre, comme prouve fort bien le docte Petau l. 3. Au reste ce que dit Macrobe que les Arcadiens faisoient leur année de trois mois, est authorisé par Pline liv. 7. c. 48. Solin c. 3. Censorin c. 19. S. Augustin l. 15. c. 12. de la Cité de Dieu, si bien qu'il faut croire ou que Plutarque s'est mescompté, ou qu'il y a faute au nombre. Mais ce que Plutarque rapporte des Acarnaniens, qui faisoient leur année de six mois, est confirmé par Censorin, Solin, Macrobe & S. Augustin aux lieux alleguez.

PAG. 335. *Le second estoit Avril, &c.*] Ovide au 4. des Fastes, & Macrobe l. 1. c. 7. rapportent les deux étymologies du nom de ce mois, que Plutarque touche : mais Macrobe prouve par l'authorité de Cincius, qu'anciennement en ce mois il ne se faisoit aucun sacrifice ni aucune Feste à l'honneur de Venus : vray est que depuis, comme disoit Verrius Flaccus, on ordonna que les Matrones sacrifieroient à Venus en ce mois-cy.

PAG. 336. *Le mois suivant s'appelle May.*] Plutarque derechef quest. 86. des choses Romaines, Ovide au 5. des Fastes, & Macrobe au lieu allegué, avec Festus, disent aussi que ce mois prit son nom de Maia mere de Mercure, ou des Majeurs : mais Ovide apporte une troisiéme derivation, tirant ce mot de Majestas, qui signifie la Deesse Majesté. Macrobe adjouste encore que suivant l'opinion de quelques-uns, les Romains empruntoient ce mois des Tusculains, qui l'appelloient ainsi, à cause d'un Dieu

Digitized by Google

qu'ils honoroient particuliérement, & qu'ils appelloient Maïus, qui n'eſtoit autre que Jupiter. Il dit en outre, que ceux qui deduiſoient ce mot de Maia, n'eſtoient pas tous d'accord que ce fuſt à l'honneur de la mere de Mercure, car les uns tenoient que cette Maïa eſtoit femme de Vulcan, que quelques-uns appelloient Majeſta : les autres diſoient que Maïa n'eſtoit autre que la terre, ainſi nommée à cauſe de ſa grandeur, & encore quelques-uns eſtimoient, que Maïa eſtoit la meſme que la bonne Déeſſe, comme on peut voir plus au long dans Macrobe.

Le mois de Juin a pris ſon nom auſſi de la Deeſſe Junon.] Le Grec dit ἡ Ἰούνιος ἀπὸ τῆς Ἥρας ; à ſçavoir, comme Amiot traduit, *Le mois de Juin eſt ainſi nommé pour la qualité de cette ſaiſon.* Mais il teſmoigne par la note qu'il a miſe à la marge, qu'il a bien connu qu'il falloit coriger le Grec, & lire, ἀπὸ τῆς Ἥρας, *de la Deeſſe Junon.* Car outre qu'on voit dans Ovide au 6. des Faſtes, & dans Macrobe l. 1. c. 8. que ce mois eſtoit appellé Junonius des Aricieus & Prænestins, & que le Temple de Junon Moneta fut dedié dans Rome le premier jour de ce mois, & que Servius encore ſur le 1. des Georgiques approuve cette derivation, il faut juger de l'intention de Plutarque par ce que lui-meſme dit en la queſtion 86. des choſes Romaines, où il aſſeure que le mois de Juin eſtoit conſacré à Junon, comme le mois d'Avril à Venus. Au reſte, Ovide apporte une troiſiéme étymologie, deduiſant ce mot du verbe Latin *jungere*, qui ſignifie conjoindre, à cauſe que les Romains mirent ce nom à ce mois pour memoire de la paix qui fut faite entre Romulus & Tatius, & de la conjonction du Peuple Sabin avec le Romain. Macrobe dit en outre, que ſuivant quelques Autheurs, le mois de Juin fut ainſi nommé de Junius Brutus, qui chaſſa les Rois, & le premier jour de ce mois dedia le Temple de la Deeſſe Carna, ſuivant le vœu qu'il en avoit fait.

Mais depuis Quintilis a eſté nommé Julius.] Tout ce qui ſuit icy des mois de Juillet & Aouſt eſt traité plus amplement par Macrobe l. 1. chap. 9. & 10. où l'on pourra voir plus particuliérement les cauſes pour leſquelles le cinquiéme mois fut appellé Juillet, & le ſixiéme Aouſt ; Dion auſſi l. 55. touche la cauſe du nom du mois d'Aouſt.

Domitian voulut auſſi que les deux ſuivans, Septembre & Octobre, portaſſent ſes ſurnoms.] J'ai ſuivi le Gre qui dit, τὸν μὲν ἑξῆς Δομιτιανὸς ἐπωνύμιον ἔθετο αὐτῷ ἐπωνυμίας. Mais Amiot pour mieux expliquer ceci, adjouſte, que Septembre fut appellé Germanicus, & Octobre Domitianus : ce qui eſt vray, comme teſmoignent Macrobe l. 1. c. 11. & 12. Suetone en la vie de Domitian, & Euſebe en ſa Chronique. Les pretextes que Domitian prit d'impoſer ces noms à ces deux mois, furent qu'il eſtoit né au mois d'Octobre, & avoit pris poſſeſſion de l'Empire au mois de Septembre, comme dit

Digitized by Google

Suetone, avec qui s'accorde Xiphilin, touchant la naiſſance de Domitian, au mois d'Octobre. Dans le Grec d'Euſebe une autre cauſe eſt alleguée, à ſçavoir, qu'en ces deux mois les Romains avoient obtenu quelques victoires ſur les Allemans; mais il vaut mieux croire Suetone. Nous apprenons auſſi de Tacite l. 16. de ſes Annales, que Neron voulut changer de nom à trois mois, faiſant appeller Avril *Neronius*, May *Claudius*, & Juillet *Germanicus*, & Suetone derechef en la vie de Caligula c. 15. rapporte que cet Empereur ordonna que le mois de Septembre fuſt appelé Germanicus en memoire de ſon pere Germanicus.

PAG. 337. *C'eſt en ce mois qu'on fait des expiations pour les morts.*] Il y a dans le Grec, καὶ τοῖς φυτοῖς ἀνοίξιον τότ, dont le ſens eſt celui qu'Amiot a exprimé, traduiſant, *& en ce mois on ſacrifie pour les plantes.* Mais Xylander a bien remarqué qu'il faut lire, φθιτοὺς *les morts*, au lieu de φυτοῖς *les plantes.* Auſſi crois-je qu'Amiot ayant veu les notes de Xylander, a mis en marge une annotation qui ſemble approuver cette correction, que je tiens pour indubitable, parce que Macrobe l. 1. c. 13. & Ovide l. 2. des Faſtes, alleguent la meſme cauſe du nom de ce mois. Certes Ovide dit que le mot, *Februa*, ſignifie tout ce qui ſert aux purifications, & Macrobe aſſeure que ce mois fut dedié par Numa au Dieu Februus Preſidant aux purifications. Plutarque meſme queſt. 68. des choſes Romaines, nous apprend que *februare* ſignifie *purifier*, à quoi s'accordent Nonius, Feſtus, Varron. Au reſte, je n'a ijouſte pas trop de foy à Suidas, qui dit que ce mois prit ſon nom d'un certain Februarius, qui eſtoit Conſul des Romains, & favoriſant les Gaulois, fit chaſſer Camillus en exil, & fut cauſe de la priſe de Rome: mais aprés que Camillus eut defait les Gaulois, il tira en Juſtice Februarius, & l'ayant convaincu de ſa meſchanceté, le fit foüetter publiquement & bannir de la ville. Il eſt vray que Cedrenus fait ce meſme conte, ſinon qu'*il met* Manlius Torquatus, au lieu de Camillus: mais c'eſt un Autheur de meſme farine que Suidas, & tous deux enſemble n'ont pas tant de poids envers moy rapportant cette hiſtoire, que le ſilence de tant d'autres bons Hiſtoriens qui ont eſcrit de la priſe de Rome par les Gaulois, qui n'euſſent point obmis une choſe ſi remarquable, ſi elle fuſt arrivée.

PAG. 338. *Il fut fermé du temps d'Auguſte.*] Plutarque dit la meſme choſe derechef au traité de la fortune des Romains, à quoy s'accordent Tite-Live l. 1. & Velleïus Paterculus l. 2. & tous trois ſemblent vouloir dire, qu'Auguſte ne ferma qu'une fois le Temple de Janus. Mais Dion l. 51. & 53. aſſeure qu'il le ferma deux fois, la premiere fois aprés la victoire Actiatique, la ſeconde aprés avoir du tout ſubjugué les Eſpagnes & les Gaules. Encore Suetone en la vie d'Auguſte c. 22. affirme qu'Auguſte ferma trois fois le Temple de Ja-

Digitized by Google

rus, & Paul Oroſe l. 6. dit plus diſtinctement qu'il le ferma premierement apres la victoire Actiatique, & derechef ayant vaincu les Cantabriens, & pour la troiſiéme fois ayant pacifié tous les peuples de la terre, & donné la paix univerſelle au monde.

PAG. 339. *L'année du Conſulat de Marcus Atilius & Titus Manlius.*] Touchant le premier de ces Conſuls il y a auſſi dans le Grec Μάρκε Ατιλιε, comme j'ay traduit avec Amiot : mais il eſt certain qu'il faut corriger Γαΐε Ατιλιε, *Caius Atilius*, comme il eſt eſcrit en Plutarque meſme au traité de la fortune des Romains. Certes Eutropius l. 3. nomme ces deux Conſuls, Caius Atilius & Titus Manlius Torquatus, & Paul Oroſe l. 4. c. 10. les appelle Caius Atilius Bubulcus, & Titus Manlius Torquatus, adjouſtant qu'on r'ouvrit incontinent le Temple de Janus, à cauſe de la guerre contre les Gaulois, & de la ſeconde guerre Punique. Quant au Conſul Manlius, pluſieurs autres Autheurs aſſeurent que le Temple de Janus fut fermé durant ſon Conſulat, aprés la premiere guerre Punique, à ſçavoir Tite-Live l. 1. Velleius Paterculus l. 2. & Varron l. 4. de la langue Latine, qui adjouſte auſſi que la meſme année on fut contraint de r'ouvrir le Temple de Janus.

PAG. 340. *Aux boucles des eſcus on voit embeſognées, &c.*] Ces vers ne ſont pas bien rangez dans le Grec de Plutarque, & ſont encore depravez en queiques endroits, outre qu'il n'allegue point leur Autheur. Mais Stobée Serm. 53. nous apprend que ce ſont des vers du Poëte Bacchylides en ſes Pæanes; & parce qu'il les rapporte plus entiers & mieux ordonnez, pour contenter les curieux, je les coucheray icy en meſme ordre, & comme je les ay corrigez.

Τίκτει δ' ἀ θνατοῖσιν ὀφελίαν μεγάλα
Πλοῦτον, ἢ μελίγλωσσον ἀοιδὰν αἴθετα,
Δαιδάλεον τ' ὀπὶ βωμῶν θοίνην τ' ἀνδρῶν βοὸν ξανθᾶς
Φλογὶ μειδιάς, ὑπήνορον τε μόλπαν.
Γυμνασίων τ' ἀγῶνες, ἁνλῶν τ', ἐκώμων μέλεαι.
Ἐν δ' ἀνδρεσσίπποις πόρπαξιν αἰθαὶ δεχόμεναι
Ἰσοπύλοι), ὄγχναι τε λογχωταὶ
Ξιφεά τ' ἀμφάκεα δέμνατα, χαλκεόν
Δ' ὠὰ ὑπὸ Σαλπίγγων κώπαι, ὑπ' ὐλάπαι μετάτροπον ὕπνον
Ἀπ' ἀκρεφόων ἀμῶν ἐς ἀλπνὰ κίαρ,
Συμποσίην δ' ἱερὰν βείδουτ' ἀγυιάς,
Παιδικοὶ θ' ὑμνοι φλέγοντα.

On voit donc que les cinq premiers vers Grecs ne ſont point dans Plutarque, non plus que les deux derniers, ni la moitié du precedent. Il eſt auſſi manifeſte qu'Amiot a mal traduit, *Harnois de guerre en ce pays-là ſont, &c.* Car Bacchylides ne parle pas d'un certain pays, mais il deſcrit les bonheurs dont les hommes jouiſſent en temps de paix, comme on comprendra mieux par la traduction que j'ay faite de tout ce paſſage, pour la ſatisfaction de ceux qui ne peuvent entendre en leur langue de vers ſi beaux, & ſi delicats. Mais je prie l'équitable lecteur de m'excuſer ſi j'ay

Digitized by Google

PAG. 345. *Il voulut que ces Livres sacrez fussent ensevelis, &c.*] Il y a aussi dans le Grec, τὰ ἱερὰς βίβλους, *les Livres sacrez*, & Amiot a mal fait de mettre, *les Tables sacrées*; car encore qu'au rapport de Henry Estienne, on trouve, κλίσεις, au lieu de βίβλους, en quelques Manuscrits, si est-ce qu'il faut adjouster plus de foy aux autres Manuscrits qui sont conformes aux Livres imprimez; parce que outre que Plutarque mesme, & devant & aprés ce passage, appelle Livres les Escrits de Numa, comme aussi tous les Autheurs qui en ont parlé, dont j'en allegueray plusieurs en la suivante adnotation, il semble que Pline decide ce doute fort clairement en ma faveur, puis qu'il dit l. 13. ch. 13. que ces Livres de Numa estoient escrits sur du papier.

Comme n'estant pas à propos, que des choses qu'on ne doit pas divulguer, se conservassent en des escritures inanimées.] Le Grec dit, ὡς ἂ χρὴ μὴ δημοσίους γράμμασι φυλαττόμενα τὸ ἀπόῤῥητον. Amiot traduit, *comme n'estant pas raisonnable que choses si saintes fussent gardées par lettres & escritures mortes.* Où il faut deux choses: car premierement ἀπόῤῥητα, ne signifie pas des choses saintes, mais des choses secretes, & qu'il ne faut pas divulguer, & certes il est évident, que Numa ne fit pas enterrer ses Livres avec lui, à cause de la saintetè de ce qu'ils contenoient, mais parce qu'il y avoit plusieurs choses, qui ne devoient point estre publiées. Amiot a mal fait encore d'avoir mis, *en des escritures mortes*, au lieu de, *en des escritures inanimées*, car outre que ἄψυχα, signifie proprement, *inanimé*, il est certain qu'aucune chose ne se peut dire morte, si elle n'a eu vie auparavant, mais on la dira bien estre sans ame.

PAG. 346. *Mais quatre cents ans d'puis, &c.*] Le Grec dit aussi, τετρακοσίοις ὕστερον ἔτεσιν, comme j'ay traduit avec Amiot; mais j'estime qu'il faut lire, πεντακοσίοις, *cinq cents ans*, parce que Pline l. 13. c. 13. dit fort clairement que ces Livres furent trouvez sous les mesmes Consuls que Plutarque nomme icy, 535. ans aprés le Regne de Numa, & Tite-Live, Decade 4. l. 10. s'accorde avec Pline: car racontant fort au long cette histoire, il met les mesmes Consuls, & suivant sa supputation, leur Consulat tombe en l'année 573. depuis la fondation de Rome, d'où si l'on oste les 38. ans du Regne de Romulus, restent 535. ans justement depuis le commencement du Regne de Numa jusques à ces Consuls là, comme dit Pline. Cette mesme histoire est rapportée par Valerius Maximus l. 1. c. 1. par Lactance l. 1. c. 22. & par S. Augustin l. 7. c. 34. de la Cité de Dieu. Mais tous ces Autheurs ne sont pas d'accord entre eux touchant plusieurs circonstances. Premierement, Pline dit que ces Livres furent trouvez par un certain Greffier, nommé Cneus Terentius, comme il faisoit labourer une possession qu'il avoit au Janicule, & S. Augustin appelle aussi Terentius celui

Digitized by Google

qui les trouva. Mais Tite Live & Valerius Maximus appellent ce Greffier Lucius Petilius, & Lactance le nomme Petilius; & tous enſemble aſſeurent qu'on trouva ces Livres en foüiſſant la terre, contre ce que dit Plutarque qu'ils furent deſcouverts par un ravage d'eaux. En outre, au rapport de Pline, C. Piſo tenoit, qu'il y avoit 14. Livres, ſept traitant du Droit Pontifical, & ſept de la Philoſophie de Pythagore; & cette opinion eſt ſuivie de Tite-Live, de Valerius Maximus, & de Lactance, qui adjouſtent que les ſept premiers eſtoient en Latin, les ſept autres en Grec. Mais au rapport du meſme Pline, Varron avoit eſcrit, qu'on ne trouva que 12. Livres de Numa. Et Plutarque ſuivant Valerius Antias, en met 24. là où Pline ne rapportant cette meſme opinion de Valerius Antias n'en met que deux en Latin, & deux en Grec; d'où je conjecture que ce paſſage de Pline eſt depravé, & qu'il faut lire 12. au lieu de 2. En troiſieſme lieu, Pline alleguant Caſſius Hemina, ne fait mention que d'un ſeul cercueil de pierre, dans lequel il dit que le corps de Numa avoit eſté mis, & ſes Livres ſe trouverent. Mais tous les autres Autheurs rapportent qu'on trouva deux cercueils, ainſi que Plutarque dit. Enfin Valerius Maximus eſcrit, que les ſept Livres Latins traitant des Droits des Pontifes, furent ſoigneuſement gardez par ordonnance du Senat. & les ſept Grecs traitant de la Philoſophie, furent bruſlez publiquement. Mais tous les autres Autheurs que j'ay alleguez aſſeurent que ces Livres furent bruſlez, ſans diſtinguer les Grecs d'avec les Latins.

PAG. 447. *Qu'un certain Petilius, qui eſtoit alors Preteur, ayant lû, jura en plein Senat, &c.*] Le Grec dit, ἀναγνοὺς τὸν ἐντὸς λίγους Πετιλίου γραμματέως τινὸς, ὤμοσε ὅτι ζύγκλυτον ὁμοίως μοδιεῖν αὐτῷ &c. Ou Amiot n'a pas pris garde, qu'il faut corriger ὀρκῶσαι, au lieu de ἐρρῶσθαι, autrement on ne ſçauroit faire une bonne conſtruction des paroles Grecques. Ainſi Plutarque ne dit pas que le Preteur Petilius euſt charge de lire ces Livres, mais ſimplement, qu'il les leut, puis jura dans le Senat qu'il ne lui ſembloit pas qu'il fuſt expedient de les publier, conformement à ce que rapporte Tite Live, que le Preteur Quintus Petilius par curioſité emprunta ces Livres de Lucius Petilius qui eſtoit ſon ami, & les ayant leus entra au Senat, & proteſta qu'il eſtoit preſt de jurer, qu'il n'eſtoit pas expedient qu'on leuſt ces Livres, ni qu'on les gardaſt.

Fin des Remarques ſur la vie de Numa.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE
RESERVE
R 201568 2
Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

LEGATORE DI LIBRI
R. CI[illegible]NICCIO
Borgo Vittorio, 20
ROMA
Digitized by Google